

**UNIVERSITÉ NATIONALE ET CAPODISTRIENNE D'ATHÈNES**

**FACULTÉ DES LETTRES**

**DÉPARTEMENT DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES**

**Section de Littérature Française**



RÉPUBLIQUE HELLÉNIQUE

**Université nationale  
et capodistrienne d'Athènes**

— FONDÉE EN 1837 —

**LA RELIGION  
DANS L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE SARTRE  
VOCABULAIRES DE SPÉCIALITÉ ET ÉCRITURE**

Thèse pour obtenir le grade de  
Docteur de l'Université d'Athènes en Langue et Littérature françaises  
présentée et soutenue publiquement par  
**Madame Aikaterini ADOSIDOU**

Sous la direction de

Madame Frideriki TABAKI-IONA (directrice principale)  
*Professeur émérite à l'Université Nationale et Capodistrienne d'Athènes*

Monsieur Dimitri-Constantin ROBOLY  
*Professeur adjoint à l'Université Nationale et Capodistrienne d'Athènes*

Madame Ioanna PAPASPYRIDOU  
*Professeur assistante à l'Université Nationale et Capodistrienne d'Athènes*

Athènes, février 2020



## REMERCIEMENTS

---

En achevant ce travail, je tiens tout d'abord à exprimer ma plus profonde et sincère gratitude à Madame le professeur Frideriki Tabaki-Iona qui a accepté de diriger ma thèse de doctorat et m'a transmis l'envie de m'engager dans ce travail et de le mener à son terme. Sa grande disponibilité, ses conseils précieux ainsi que son suivi attentif m'ont guidée tout au long de ces années de recherche et de rédaction.

J'ai une dette particulière envers Madame le Professeur Françoise Berlan, à qui je dois non seulement les débuts de ma formation et de cette recherche, mais surtout l'intérêt, qu'elle a su éveiller en moi, pour l'histoire du lexique.

Je tiens également à remercier le Compte Spécial de Financement de la Recherche (E.A.K.E.) de l'Université Nationale et Capodistrienne d'Athènes pour son soutien financier, qui m'a permis, grâce à une allocation de recherches, de me consacrer sereinement à l'élaboration de ma thèse.

Un grand merci également à Isabelle Godard pour avoir eu la patience et la gentillesse de relire et corriger la première version de mon mémoire. Ses conseils de rédaction ont été très pertinents.

J'exprime enfin toute ma gratitude à mes proches qui m'ont épaulée durant ces années. À ma famille, mes amis, mes collègues pour leur attention, leur patience, leur soutien constant et leur aide dans les derniers instants.

À tous ces intervenants, je présente mes remerciements, mon respect et ma gratitude.

Athènes, le 30 juin 2019



## SOMMAIRE

---

<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>3</b>
<b>SOMMAIRE.....</b>	<b>5</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>9</b>
<b>PARTIE I : LES RITES DU CHRISTIANISME, LES LIEUX DE CULTE ET LE CLERGÉ DANS LE TEXTE SARTRIEN.....</b>	<b>18</b>
CHAPITRE I : LES RITES DU CHRISTIANISME.....	19
CHAPITRE II : LES LIEUX DE CULTE.....	76
CHAPITRE III : LE CLERGÉ .....	92
CONCLUSION DE LA PARTIE I.....	119
<b>PARTIE II : LES QUALITÉS DE LA FOI JUDÉO-CHRETIENNE - VERTUS ET VICÉS CHEZ LES HÉROS DE SARTRE.....</b>	<b>121</b>
CHAPITRE I : LES VERTUS .....	122
CHAPITRE II : LES VICÉS.....	196
CONCLUSION DE LA PARTIE II .....	215
<b>PARTIE III : LES EXPRESSIONS FIGÉES DU LANGAGE RELIGIEUX ET DE LA BIBLE .....</b>	<b>217</b>
CHAPITRE I : LES EXPRESSIONS FIGÉES DU LANGAGE RELIGIEUX.....	218
CHAPITRE II : LES EXPRESSIONS ISSUES DE LA BIBLE.....	273
CONCLUSION DE LA PARTIE III .....	288
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE .....</b>	<b>290</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>294</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>305</b>
<b>INDEX .....</b>	<b>366</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>383</b>



*« J'ai désinvesti mais je n'ai pas défroqué : j'écris toujours.  
Que faire d'autre ?  
Nulla dies sine linea.  
C'est mon habitude et puis c'est mon métier.  
Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée,  
à présent je connais notre impuissance.  
N'importe : je fais, je ferai des livres ; il en faut. »*  
Jean-Paul SARTRE



## INTRODUCTION

---

Doctrine philosophique « qui rend la vie humaine possible et qui, par ailleurs, déclare que toute vérité et toute action impliquent un milieu et une subjectivité humaine »<sup>1</sup>, *l'existentialisme* constitue un courant philosophique et littéraire particulièrement développé au <sup>xx</sup>e siècle. La philosophie existentialiste est une philosophie humaniste, qui place la liberté humaine au-dessus de tout. Philosophe, romancier, auteur de pièces de théâtre et journaliste engagé, Jean-Paul Sartre, personnalité majeure de la vie intellectuelle française de la seconde moitié du <sup>xx</sup>e siècle, constitue la figure de proue de l'existentialisme athée. Pour lui, si Dieu n'existe pas, l'homme est un être chez qui l'existence précède l'essence. « Dans la philosophie athée de Jean-Paul Sartre le concept de Dieu fait partie de l'ensemble des concepts qu'il met en jeu en vue de comprendre l'homme et d'exposer la dialectique de la conscience humaine. [...] Le concept de Dieu est aux yeux de Sartre nécessaire dans une description complète de la structure de la conscience »<sup>2</sup>. Une forte présence des discussions sur Dieu à travers toute son œuvre confirme d'ailleurs son athéisme.

### **Approche méthodologique et thématique**

La richesse des notions et des connaissances à travers les œuvres littéraires de Sartre a contribué à nous faire découvrir les différents niveaux de ses textes. Passer au-delà de la compréhension au premier degré du récit constitue la problématique de la présente recherche, dont le principal objectif est d'accorder une analyse littéraire et stylistique du vocabulaire savant dans l'œuvre de Sartre, afin d'arriver à une exhaustivité sémantique, et de manière générale, une exhaustivité lexicologique mais aussi littéraire.

Après un travail de repérage du vocabulaire de spécialité qui consiste en un vocabulaire propre à une branche du savoir, à un domaine d'activité, ainsi qu'en un ensemble des mots propres à une science, une technique, un art

---

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1946, coll. « Folio Essais », p. 23.

<sup>2</sup> Peter KEMP, Le concept de Dieu chez Sartre. In: *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 47e année n°4, 1967, pp. 327.

ou une profession, nous avons constaté qu'une partie remarquable du vocabulaire est formée des termes de spécialité. Afin d'éviter une étude extrêmement longue qui empêcherait l'exhaustivité de notre analyse, le choix d'un seul domaine d'activité s'est avéré impératif au fil du développement de la recherche. C'est dans cet esprit que le vocabulaire religieux a été sélectionné, la richesse des occurrences présentant déjà un intérêt particulier dans les textes du représentant de l'existentialisme.

D'ailleurs, l'auteur déclare à propos de l'existence de Dieu que « l'existentialisme n'est pas tellement un athéisme au sens où il s'épuiserait à démontrer que Dieu n'existe pas. Il déclare plutôt : même si Dieu existait, ça ne changerait rien ; voilà notre point de vue. Non pas que nous croyions que Dieu existe, mais nous pensons que le problème n'est pas celui de son existence ; il faut que l'homme se retrouve lui-même et se persuade que rien ne peut le sauver de lui-même, fût-ce une preuve valable de l'existence de Dieu. En ce sens, l'existentialisme est un optimisme, une doctrine d'action. »<sup>1</sup>

Philosophe, critique littéraire, romancier, nouvelliste et dramaturge, l'auteur fait de son œuvre un moyen de diffuser ses idées grâce à des mises en situation concrètes. Bien qu'il apparaisse souvent comme un virtuose de l'expression littéraire, Sartre, qui refuse le prix Nobel de littérature en 1964, ne s'est voulu un écrivain que dans la mesure où il souhaitait mettre ses thèses philosophiques en lumière. Comme il cherche à toucher un vaste public, l'auteur considère que l'écriture de ses œuvres mérite réflexion, car le style renvoie à un souci de séduction du lecteur. Le sens et l'usage du « style », cet ensemble de pratiques langagières, est celui qui rend un écrivain reconnaissable entre tous, et qui sépare la littérature des formes de la communication quotidienne. En 1975, Sartre définit le style ainsi : « d'abord une manière de dire trois ou quatre choses en une. Il y a la phrase simple, avec son sens immédiat, et puis dessous, simultanément, des sens différents qui s'ordonnent en profondeur. Si l'on n'est pas capable de faire rendre au langage cette pluralité de sens, ce n'est pas la peine d'écrire »<sup>2</sup>. Il est alors évident que le style et le langage constituent pour lui un élément particulièrement important dans sa création littéraire et philosophique ; et c'est sur ce point

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Situations, X*, Paris, Gallimard, 1976, p. 137.

que nous allons orienter notre étude, une étude approfondie du langage de Sartre dans des contextes différents en genre et en contenu.

### **Le corpus d'étude**

Il faudrait d'abord signaler que la richesse de l'œuvre de l'auteur et la diversité des types d'écriture nous a permis de sélectionner parmi un grand nombre, des œuvres qui appartiennent à des genres littéraires distincts et à des périodes d'écriture successives, afin de pouvoir réaliser une étude de vocabulaire assez globale et diversifiée. *La Nausée*, la trilogie *Les Chemins de la Liberté* et *Les Mots* constituent ainsi notre corpus d'étude.

#### **1. *La Nausée***

Sartre commence en 1931 un essai où il expose des réflexions sur la gratuité de l'existence. Cette époque est pour l'auteur très importante car il entre dans l'âge adulte, étant en même temps nommé professeur de philosophie au Havre. Cet essai est transformé en roman et il paraît en 1938 sous le titre de *La Nausée*. Le roman se présente comme le journal d'Antoine Roquentin, un célibataire d'environ trente-cinq ans, installé à Bouville pour rédiger l'histoire d'un aventurier du XVIII<sup>e</sup> siècle, M. de Rollebon. Roquentin, affligé d'un trouble de la perception, s'interroge sur ses symptômes et découvre progressivement la notion métaphysique de la « contingence », après avoir dénoncé tout ce qui donne à l'existence un sens illusoire : le sentiment d'aventure, l'expérience, la science historique mais aussi la romance sentimentale, le journal d'un fou, la description naturaliste ; il est composé comme un montage de citations, de réminiscences et de pastiches, produisant l'effet ironique et burlesque d'un « comique métaphysique ». Le roman connaît un succès considérable et obtient l'estime du public, fait qui conduit Sartre à voir se réaliser cette reconnaissance comme écrivain.

#### **2. *Les Chemins de la Liberté***

En 1939, les accords de Munich laissent Sartre désemparé. Il est mobilisé en septembre et, quand la guerre éclate, est fait prisonnier à Trèves où il découvre la vie collective et la fraternité humaine. L'expérience est marquante : c'est une rupture avec la solitude hautaine de *La Nausée*.

Pendant les années de la deuxième guerre mondiale, Sartre, revenu à Paris, continue à écrire en publiant en 1945 *L'Âge de Raison* et *Le Sursis* et quatre ans plus tard *La Mort dans l'Âme*, le troisième volume du cycle qui trouvera son titre définitif : *Les Chemins de la Liberté*.

### **2.1 *L'Âge de Raison***

Premier volet de la fresque romanesque, *L'Âge de Raison*, se déroulant à Paris en juin 1938, est l'histoire de Mathieu Delarue, professeur de philosophie, âgé de trente-quatre ans, qui envisage l'avortement de sa maîtresse, Marcelle. Autour du protagoniste Mathieu, défilent les autres personnages du roman : Ivich, jeune femme mystérieuse mais attirante, son frère Boris, ancien élève de Mathieu, la chanteuse de cabaret vieillissante Lola, maîtresse de Boris, Brunet le communiste, Jacques, le frère de Mathieu, et sa femme Odette, et enfin Daniel, l'ami homosexuel de Mathieu. Daniel, ayant compris que Marcelle voulait conserver son enfant, décide de l'épouser dans un revirement de mauvaise conscience, ivre de mépris pour lui-même. Après une dernière discussion avec Daniel, Mathieu décide de rester seul et d'entrer dans l'« âge de raison ».

### **2.2 *Le Sursis***

Alors que *L'Âge de Raison* présente les problèmes privés de Mathieu Delarue, intellectuel en crise d'identité, la crise politique de la France qui aboutit à la Seconde Guerre mondiale est fortement présente dans les tomes qui suivent. Ainsi, deuxième volume des *Chemins de la Liberté*, *Le Sursis* est la chronique sur sept jours de la France des accords de Munich. Des événements politico-historiques réels en Europe en 1938 apparaissent au long du roman, qui se déroule en une semaine, du 23 au 30 septembre, période où une mobilisation générale est commencée. C'est la semaine qui précède la signature des accords de Munich, ces derniers cédant ainsi à la revendication de l'Allemagne de rattacher au Reich les Allemands des Sudètes de la Tchécoslovaquie. Pensant éviter le pire, La France et l'Angleterre oublient leur accord avec leur allié tchécoslovaque pour « ramener la paix ». Cette dernière semble pour le moment sauvée, mais le compromis diplomatique ne sera que le début pour le fascisme allemand. Dans *Le Sursis*, « il y a un galaxie de

personnages, un groupement de lignes entrelacées, d'épisodes qui s'enchevêtrent entre eux pour nous donner la conscience globale de l'Europe pendant les jours qui ont précédé le sursis de Munich »<sup>1</sup>. Sartre y reprend les personnages qui figurent dans *L'Âge de Raison*. Il en crée ensuite de nouveaux, en représentant toutes les couches de la société française, divisée alors par la situation internationale. L'histoire des personnages se mêle étroitement aux événements politiques nationaux et internationaux. Divisé en autant de chapitres qu'il y a de journées, le roman commence le 23 septembre, jour de la deuxième entrevue de Chamberlain et d'Hitler à Godesberg et de la mobilisation générale en Tchécoslovaquie. S'appuyant sur la technique du montage cinématographique, Sartre présente une juxtaposition de points de vue qui s'effectue sans transition, « parfois dans la même phrase ou le plus souvent au sein d'un même paragraphe, et sans que rien ne vienne prévenir le lecteur du basculement d'un personnage vers l'autre »<sup>2</sup>. De cette façon, figures historiques (telles que Hitler, Chamberlain, Daladier, Benès, Mussolini, etc.) coexistent avec les personnages secondaires, de fiction « qui permettent de mettre en scène de larges pans du spectre social »<sup>3</sup>.

### **2.3 La Mort dans l'Âme**

Troisième partie de la trilogie *Les Chemins de la Liberté*, *La Mort dans l'Âme* paraît en 1949 chez Gallimard, tandis que le texte était déjà publié en six livraisons dans *Les Temps Modernes* (1948-1949). Le roman résume les angoisses et les réactions des personnages sartriens autour de la défaite et la débâcle des Français, présentant une série de récits sur ce sujet, divisés en deux parties. L'action du livre se déroule en juin 1940 alors que les Allemands mènent l'offensive en France. La première partie du roman commence le 15 juin et se termine le 18 juin, couvrant la courte période située entre l'entrée des troupes allemandes et la prise de Paris, et la capitulation de l'armée française qui mène à la signature de l'armistice. L'auteur présente une série d'épisodes et de situations, recourant de nouveau à la technique

---

<sup>1</sup> TABAKI Frideriki, *La technique du roman dans Les Chemins de la Liberté de Jean-Paul Sartre*, thèse de Doctorat de troisième cycle sous la direction de M. le Professeur Georges MATORÉ, Université de Paris IV, 1977-1978, p. 43.

<sup>2</sup> *Dictionnaire Sartre*, sous la direction de François NOUDELMANN et Gilles PHILIPPE, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2004, p. 481.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 481-482.

simultanéiste<sup>1</sup>, appliquée cette fois-ci d'une façon moins radicale que dans *Le Sursis*, puisque les différentes séquences sont clairement séparées les unes des autres. La deuxième partie qui se déroule du 18 au 29 juin est centrée sur le personnage de Brunet, décrivant le transfert des prisonniers français vers l'Allemagne et leur vie dans les camps de concentration. Il traite aussi le sujet des premières tentations de réorganisation à l'intérieur des camps impliquant une prise de conscience de la dignité individuelle et de la solidarité entre les militants, fait qui mène Jean-Louis Bruch à mentionner que c'est « assurément un grand roman, peut-être le plus humain de toute l'œuvre sartrienne<sup>2</sup> », tandis que pour Henri Peyre, c'est « peut-être la création la plus chaleureuse et la plus émouvante de Sartre »<sup>3</sup>.

### 3. *Les Mots*

La cinquième œuvre de notre corpus n'est que l'autobiographie de Sartre, *Les Mots*, un récit d'enfance qui paraît beaucoup plus tard, dans les dernières années de sa création littéraire, en janvier 1964, bien que la rédaction du livre ait été une affaire d'une douzaine d'années. Dans cette autobiographie, Sartre évoque ses souvenirs d'enfance jusqu'à l'âge de onze ans. Il relate alors son enfance à sa venue à l'écriture ; il applique à lui-même ce qu'il a appelé la psychanalyse existentielle : sa liberté s'est exercée contre une situation familiale qui le confinait dans un milieu bourgeois. Le jeune Sartre découvre très tôt le sentiment de ce qu'il a appelé sa « bâtardise » – le sentiment d'être de trop – l'expérience de la « mauvaise foi », ayant conscience de jouer les attitudes de l'adulte, et sa vocation d'écrivain. L'être humain peut se dissimuler à soi-même et aux autres en jouant sa vie, mais cette démission est précisément la mauvaise foi. La division en deux parties, « Lire » et « Écrire », révèle les deux événements les plus marquants pour cet enfant solitaire, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Avec un esprit critique et une attitude ironique, l'auteur démystifie cette époque de sa vie. Dans la première partie, Sartre, surnommé alors Poulou, évoque ses familles maternelle et paternelle. Enfant unique, il est choyé par tous. Dans un milieu

---

<sup>1</sup> Technique romanesque consistant à présenter sans transition différentes actions se déroulant dans des lieux différents.

<sup>2</sup> *La Revue du Caire*, n° 126, janvier 1950, p. 247.

<sup>3</sup> In *Jean-Paul Sartre*. New York : Columbia University Press, 1968, p. 29.

d'intellectuels petits-bourgeois, il a accès très tôt au monde des livres et de la culture, éprouvant une passion sincère pour la lecture. Dans la seconde partie, intitulée « Écrire », on découvre que le grand-père sollicite l'envie d'écrire chez le petit Jean-Paul. Cependant, essayant de réécrire les histoires qu'il lit, l'enfant n'a recours qu'au plagiat. Le grand-père, déçu, s'inquiète du fait que l'entourage de Poulou l'encourage à devenir écrivain et surtout à vivre de sa plume, tandis qu'il préfère voir son petit-fils faire une carrière de professeur. Mais l'enfant s' imagine sa future carrière d'écrivain qui aurait un énorme succès quelques années plus tard. La déclaration de la première guerre mondiale et son entrée au lycée Henri IV sont par la suite les deux événements qui l'ont fait sombrer dans la folie. Son rapport au temps est changé : l'avenir compte pour lui bien plus que le présent.

### **Annonce du plan**

Les termes religieux qui apparaissent dans les cinq livres sont traités par l'auteur de différente manière. Dans leur majorité, ils sont employés de manière métaphorique dans un contexte trivial. Certes, le thème de la religion apparaît surtout dans *Les Mots* dans un cadre de parodie et d'autodérision de l'écrivain lui-même. Cela constitue un élément de la problématique de Sartre et de la philosophie de l'existentialisme qui est fondée sur la liberté de l'individu, refusant la religion et les cadres habituels de la vie sociale.

Il est alors essentiel de voir comment Jean-Paul Sartre utilise ce vocabulaire religieux et les effets connotatifs que provoque un tel emploi. Il est intéressant de tirer des conclusions sur le style de l'écrivain et les idées que le représentant de l'existentialisme veut diffuser à travers des « tropes », c'est-à-dire des figures par lesquelles un terme ou une expression sont détournés de leur sens propre. Il nous a alors paru intéressant de classer thématiquement toutes les expressions étudiées dans trois grands axes qui constituent les trois parties de notre travail.

Dans un premier temps, nous proposons d'analyser la façon dont l'écrivain intègre dans son récit les rites du christianisme, les différents lieux de culte et les membres du clergé. Il y a d'abord de nombreuses références aux sacrements de l'église catholique ; des références qui se placent sous des métaphores et des comparaisons ou au sens propre des termes traduisant la

non-intervention de l'auteur. L'univers religieux dominical, les habitudes chrétiennes des bourgeois, leur rapport à la foi et à la morale religieuse constituent les principaux centres d'intérêt de ce premier chapitre qui concentre des rituels et des images issus de toutes les cinq œuvres. Les lieux de culte représentent ensuite l'objet du deuxième chapitre de cette première partie. Églises, enceintes sacrées, sanctuaires, ainsi que lieux communs comparés à des temples ou à des endroits sacrés en général sont décrits très souvent de façon détaillée, permettant au lecteur d'avoir accès à l'univers mystique provoqué par de telles descriptions. Nous analysons l'ambiance de respect et la dévotion, vraie ou fausse, qui dominant dans les textes sartriens tout en nous faisant nous interroger sur les intentions de l'auteur et l'importance qu'il accorde à cet univers spirituel. La présence des membres du clergé enfin ne passe pas inaperçue : prêtres, curés, curetons, moines, évêques, archevêques, papes et patriarches défilent tout au long du récit des romans. Leur fonction varie selon l'utilisation des termes. Proprement dits ou non, les représentants de Dieu se trouvent partout : chez les Schweitzer, parmi les habitants de Bouville, dans les camps de concentration de la deuxième guerre mondiale, luttant contre les communistes. Une fresque de rituels et de cérémonies religieuses est présentée par l'auteur dont le langage vise toujours à offrir une pluralité de sens.

Dans la deuxième partie, nous envisageons d'examiner les qualités de la foi judéo-chrétienne, telles qu'elles s'attribuent aux différents personnages des romans. Vertus et vices qualifient les héros sartriens que ce soient des personnes réelles (surtout dans son autobiographie), des personnages de fiction ou des figures historiques (Hitler, Chamberlain, Daladier, Mussolini, etc.). Le chapitre sur les vertus consiste en une analyse des qualités religieuses et morales employées parfois avec un sens proche de leur valeur étymologique, mais plus souvent au figuré, placées sous le signe de l'ironie, de la parodie, de la dérision. Dans *Les Mots*, l'enfant du « miracle » qui « prophétise » et qui rend le petit Jean-Paul un « don du Ciel » correspond à une mère « Vierge » et à un grand-père considéré comme un « saint homme ». Les effets parodiques sont plus clairs dans *La Nausée* où la vertu des « Sages » et des « Salauds » se confond avec la mauvaise foi. Dans *Les Chemins de la Liberté*, les héros, affrontant d'abord des problèmes privés et la déclaration de

la guerre par la suite, s'occupent plutôt de la religion de la liberté. Archanges, anges solitaires, divinités, martyrs et personnes sacrées forment une mosaïque vertueuse qui cherche à trouver la liberté. Or, il n'y a pas de vertu sans vice. Satan s'oppose à l'Archange, et l'ange noir au bon ange. L'esprit démoniaque et la malédiction divine luttent contre la bénédiction du Ciel tandis que les héros en paraissent détournés de la foi chrétienne.

Les expressions figées tirées du lexique religieux constituent l'objet d'étude de la troisième et dernière partie de ce travail. L'évocation du nom de Dieu, l'invocation du divin, les références au Saint-Esprit, mais aussi le fait de maudire le Ciel ou d'appeler le Diable ne contiennent pas forcément une nuance religieuse dans les phrases prononcées par les héros sartriens. Mais est-ce un fait du hasard que l'auteur choisit de faire dire ces expressions à ses personnages ? Dieu représente-t-il vraiment la divinité comme entité religieuse lorsqu'il est invoqué par Charles Schweitzer, Roquentin, Mathieu Delarue ou même Adolphe Hitler ? Le paradis et l'enfer renvoient-ils aux notions chrétiennes ou sont-ils employés métaphoriquement ? Ces questions demandent une réponse, l'interprétation de l'utilisation de telles locutions présentant un vif intérêt. Les références bibliques, enfin, font partie du texte sartrien. Moïse, Jéhovah, Caïn, Abel, Jésus-Christ en croix et Dieu sont présents dans le récit et se confondent aux personnages des romans. Les scènes romanesques se mêlent parfois avec des scènes bibliques créant ainsi une ambiance particulière qui nous amène à nous interroger sur les intentions de l'écrivain : pourquoi Daniel prononce-t-il les dernières paroles du Christ sur la croix avant sa mort ? Pourquoi Mathieu évoque-t-il la Loi de Moïse quand il est en train de tirer sur son adversaire ?

Ainsi, la place des notions religieuses et morales dans la littérature de Sartre constitue la problématique de notre recherche. Pour pouvoir comprendre le représentant de l'existentialisme athée, il faut interpréter la reproduction de la spiritualité chrétienne dans ses textes de fiction.

PARTIE I  
LES RITES DU CHRISTIANISME,  
LES LIEUX DE CULTE ET LE CLERGÉ  
DANS LE TEXTE SARTRIEN

---

# **PARTIE I : LES RITES DU CHRISTIANISME, LES LIEUX DE CULTE ET LE CLERGÉ DANS LE TEXTE SARTRIEN**

---

## **CHAPITRE I : LES RITES DU CHRISTIANISME**

Dans le domaine de la religion, les rites constituent l'ensemble des prescriptions qui règlent la célébration du culte en usage dans une communauté religieuse. Lors de la liturgie catholique, selon un sens vieilli, le terme désigne le degré de solennité d'une fête religieuse.

L'auteur intègre dans son récit une série de termes qui, ayant le caractère cérémonial d'un rituel et des célébrations prescrites par la liturgie d'une religion, donnent à son texte un cadre symbolique qui traduit sans doute son intention de dénoncer les convictions et les habitudes religieuses de ses personnages.

### **A. Dans *Les Mots***

#### **A.1 Les visites dominicales à l'église**

Sartre raconte les visites dominicales de sa mère et de sa grand-mère à l'église pour suivre la messe. Le récit produit un effet de parodie puisque les deux femmes ne pratiquent pas vraiment la foi mais vont à l'église à l'occasion d'un concert. La religion n'est dans ce cas qu'une question d'esthétique, une question d'« extase musicale ». Y a-t-il une conviction religieuse chez les deux femmes qui ne vont pas sans doute à la messe pour prier ou leur foi en Dieu se limite-t-elle à la durée d'une pièce instrumentale ?

Il faudrait ici ajouter un extrait des *Carnets de la drôle de guerre* où Sartre évoque son rapport au sacré : « J'imagine qu'on trouverait difficilement de nature moins religieuse que la mienne. D'ailleurs j'ai été élevé et éduqué, en somme, par des parents et des maîtres dont la plupart avaient été

champions de la morale laïque et tenté partout de la substituer à la morale religieuse »<sup>1</sup>.

Le narrateur se moque de cette « haute spiritualité » à laquelle il participe, en jouant lui-même la comédie. Prenant part à l'hypocrisie familiale, Poulou aime jouer le petit enfant sage, étant un excellent acteur. Cette attitude recherchée du petit Jean-Paul renvoie sans doute à l'illustration de l'acteur faite par Diderot dans le *Paradoxe sur le comédien*<sup>2</sup> : contrairement à l'opinion courante qui suppose que, pour être convaincant, le comédien doit ressentir les passions qu'il exprime, Diderot soutient qu'il ne s'agit que de manifestations des émotions : il faut donc faire preuve de sang-froid afin d'étudier ces passions, pour ensuite les reproduire.

Poulou présente pourtant l'image d'un être conformiste. À l'inverse du petit Lucien Fleurier de *L'Enfance d'un chef*<sup>3</sup> qui a l'impudence de hurler, Poulou n'ose pas crier « Badaboum ! » pendant la messe, ni « faire pipi dans le bénitier ». En tant qu'enfant sage, il ne veut impressionner les autres que par ses vertus :

« Le dimanche, ces dames vont parfois à la **messe**, pour entendre de bonne musique, un organiste en renom ; ni l'une ni l'autre ne pratiquent mais la **foi** des autres les dispose à l'**extase** musicale ; elles croient en **Dieu** le temps de goûter une toccata. Ces moments de haute **spiritualité** font mes délices : tout le monde a l'air de dormir, c'est le cas de montrer ce que je sais faire : à genoux sur le **prie-Dieu**, je me change en statue ; il ne faut pas même remuer l'orteil ; je regarde droit devant moi, sans ciller, jusqu'à ce que les larmes roulent sur mes joues ; naturellement je livre un combat de titan contre les fourmis, mais je suis sûr de vaincre, si conscient de ma force que je n'hésite pas à susciter en moi les tentations les plus criminelles pour me donner le plaisir de les repousser : si je me levais en criant "Badaboum !" ? Si je grimpais à la colonne pour faire pipi dans le **bénitier** ? Ces terribles évocations donneront plus de prix, tout à l'heure, aux félicitations de ma mère. Mais je me mens ; je feins d'être en péril pour accroître ma gloire : pas un instant les tentations ne furent vertigineuses ; je crains bien trop le scandale ; si je veux étonner, c'est par mes vertus. », *Les Mots*, p. 25.

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, Paris, Gallimard, 1983, p. 267.

<sup>2</sup> Denis DIDEROT, *Paradoxe sur le comédien*, 1784, Paris, Garnier, 1959.

<sup>3</sup> Jean-Paul SARTRE, « L'Enfance d'un chef », nouvelle publiée dans *Le Mur*, Paris, Gallimard, 1939.

## A.2 Le traitement des livres en tant qu'objets sacrés

Le traitement des livres n'est pas le même dans le monde des hommes et des femmes chez les Schweitzer. D'un côté, nous avons le culte mystérieux des livres par Karl et Poulou dans le « sanctuaire » du grand-père. De l'autre côté, nous avons les lectures moins sérieuses de Mamie. Dans la chambre de cette dernière, les livres sont « couchés »<sup>1</sup>, des « colifichets »<sup>2</sup> qui rappellent les « confiseries de Nouvel An »<sup>3</sup>. Charles les considère comme « l'objet d'un culte mineur exclusivement féminin ». Le grand-père attribue un caractère mineur au culte des livres par le gynécée, puisque leur présence est presque importune. Pour le petit Jean-Paul, les livres tirés du manchon de sa grand-mère constituent des objets semblables, anonymes, sans identité, des « intrus », une espèce de colifichet féminisé que l'enfant n'aime pas.

Les lectures de Louise renvoient donc à des « mystères légers » auxquels participe également la mère de Sartre. Il y a une connivence féminine d'où les hommes sont exclus : de fins sourires voluptueux, d'étranges rires et des regards complices font partie de cette complicité féminine qui évoque un « silence sacré » rappelant l'ambiance pieuse de la messe, évoquée dans l'extrait ci-dessous :

« Vifs, blancs, presque neufs, ils [les livres] servaient de prétexte à des **mystères** légers. Chaque vendredi, ma grand-mère s'habillait pour sortir en disant : “Je vais *les* rendre” ; au retour, après avoir ôté son chapeau noir et sa violette, elle *les* tirait de son manchon et je me demandais mystifié : “Sont-ce les mêmes ?” Elle les “couvrait” soigneusement puis, après avoir choisi l'un d'eux, s'installait près de la fenêtre, dans sa bergère à oreillettes, chaussait ses besicles, soupirait de bonheur et de lassitude, baissait les paupières avec un fin sourire voluptueux que j'ai retrouvé depuis sur les lèvres de la Joconde ; ma mère se taisait, m'invitait à me taire, je pensais à la **messe**, à la mort, au sommeil : je m'emplissais d'un silence **sacré**. De temps en temps, Louise avait un petit rire ; elle appelait sa fille, pointait du doigt sur une ligne et les deux femmes échangeaient un regard complice. Pourtant, je n'aimais pas ces brochures trop distinguées ; c'étaient des intruses et mon grand-père ne cachait pas qu'elles faisaient l'objet d'un **culte** mineur, exclusivement féminin. Le dimanche, il entra par désœuvrement dans la chambre de sa femme et se plantait devant elle sans rien trouver à lui dire ; », *Les Mots*, p. 36-37.

---

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, op. cit., p. 36.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

Contrairement à l'attitude féminine à l'égard des livres, dans le bureau de Charles, Poulou s'initie au monde masculin. La bibliothèque-sanctuaire du grand-père est un atelier inaccessible aux femmes où les livres ont un auteur. C'est seulement un homme qui sait faire un livre, fabriquer des « objets saints ». Pour Poulou, le fait d'être le petit-fils d'un artisan spécialisé dans la fabrication des livres constitue un acte glorieux. Parlant des livres, il y a un respect, une dévotion, un vocabulaire religieux qui les place dans un univers ecclésiastique comprenant des « orgues » et des membres du clergé (« ecclésiastiques ») :

« Quelle fierté ! J'étais le petit-fils d'un artisan spécialisé dans la fabrication des objets **saints**, aussi respectable qu'un facteur d'**orgues**, qu'un tailleur pour **ecclésiastiques**. », *Les Mots*, p. 38.

Un « orgue » est un « instrument à vent puissant et complexe, utilisé depuis des siècles dans les églises, souvent de grandes dimensions, possédant un (ou plusieurs) clavier(s) manuel(s) et un clavier de pédales, dont les touches commandent le passage de l'air, envoyé par une soufflerie et emmagasiné dans les sommiers, vers des tuyaux de taille décroissante disposés par jeux, que l'on peut combiner les uns avec les autres, et qui ont chacun un timbre différent »<sup>1</sup>.

Le grand-père est comparé, en tant que fabricant de livres, considérés comme des objets saints, aux facteurs d'autres objets sacrés tels que les orgues ou les costumes ecclésiastiques. Le caractère sacré attribué aux livres est renforcé également par le fait que chez les Schweitzer, seuls les hommes sont autorisés à y avoir accès, comme d'ailleurs chez les institutions catholiques où les femmes sont écartées de tout ministère ordonné tandis que l'enseignement officiel de l'Église n'est défini que par des hommes.

Poulou, exigeant d'avoir ses propres livres, acquiert *Les Contes* de Bouchor qu'il commence à traiter comme des objets chers qui demandent son attention et ses soins. Le traitement des livres par Poulou rappelle un rituel,

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

une cérémonie, un « ensemble des formes extérieures et des règles solennelles qui marquent la célébration d'un culte religieux »<sup>1</sup> :

« Mon grand-père se rendit chez son coquin d'éditeur et se fit donner *Les Contes* du poète Maurice Bouchor, récits tirés du folklore et mis au goût de l'enfance par un homme qui avait gardé, disait-il, des yeux d'enfant. Je voulus commencer sur l'heure les **cérémonies** d'appropriation. Je pris les deux petits volumes, je les flairai, je les palpai, les ouvris négligemment "à la bonne page" en les faisant craquer. En vain : je n'avais pas le sentiment de les posséder. », *Les Mots*, p. 39.

Poulou éprouve de la stupeur quand il découvre les signes écrits d'un volume de *Contes*. Ce discours écrit par une main étrangère envahit le récit oral que lui fait d'habitude Anne-Marie. La parole maternelle est d'une certaine façon altérée par des signes extérieurs qui détruisent « le rapport d'intimité propre à l'improvisation orale »<sup>2</sup>. L'histoire perd alors sa spontanéité, se mettant sous un caractère officiel qui ne rappelle plus le récit authentique de sa mère. Cette solennité comprend des rites et des cérémonies, attribuant ainsi « de la majesté » aux personnages de l'histoire. *Rite* et *cérémonie* constituent deux termes religieux par excellence. L'emploi de ces termes crée ici plutôt des effets parodiques, car l'auteur tente sans doute d'attribuer à ces procédures religieuses un caractère artificiel et prétendu qui manque de naturel et de simplicité. Il écrit précisément :

« Quant à l'histoire, elle s'était endimanchée : le bûcheron, la bûcheronne et leurs filles, la fée, toutes ces petites gens, nos semblables, avaient pris de la majesté ; on parlait de leurs guenilles avec magnificence, les mots déteignaient sur les choses, transformant les actions en **rites** et les événements en **cérémonies**. », *Les Mots*, p. 40-41.

La découverte des livres est un moment clef dans la vie de Poulou. Petit à petit, il se détache de sa mère par l'intermédiaire des livres. C'est comme une seconde naissance pour lui. Il se convertit à la « religion » des livres. Ces mots chargés des signes qu'il y rencontre le font naître et le rendent libre. Les signes écrits constituent pour lui une nouvelle expérience qu'il vit avec un respect religieux. Le rythme de la lecture lui rappelle la Messe où les rites et les cérémonies se répètent à chaque reprise.

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Jacques DEGUY, « *Les Mots* ». *Jean-Paul Sartre*, Paris, Hatier, 1996, p. 33.

La *messe*, terme religieux par excellence, désigne dans la liturgie catholique une « office qui commémore le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ présent sous les espèces du pain et du vin et qui est célébré par le ministère du prêtre selon un rite dont les parties essentielles sont l'offertoire, la consécration et la communion »<sup>1</sup>.

Le caractère itératif et honorable de la messe constitue le motif de la métaphore utilisée ici par l'auteur, dans le but d'attribuer à la lecture la qualité répétitive et respectable de la messe :

« Aux récits improvisés, je vins à préférer les récits préfabriqués ; je devins sensible à la succession rigoureuse des mots ; à chaque lecture ils revenaient toujours les mêmes et dans le même ordre, je les attendais. Dans les contes d'Anne-Marie, les personnages vivaient au petit bonheur, comme elle faisait elle-même : ils acquièrent des destins. J'étais à la **Messe** : j'assistais à l'éternel retour des noms et des événements. », *Les Mots*, p. 41.

Poulou assiste ainsi à une cérémonie qui rappelle une messe, mais il fait partie également du *retour éternel*, mythe selon lequel l'histoire du monde est un déroulement éternel de phases cycliques se répétant de manière identique.

Charles Schweitzer, humaniste et idéaliste, parle des écrivains à son petit-fils : il montre sa préférence pour les morts par rapport aux vivants et, en général, il se détermine en faveur de ceux dont la biographie reste discrète. Bien qu'il leur voue un culte, le grand-père se méfie des auteurs. Pour lui, les livres n'ont pas d'auteurs, comme le petit Jean-Paul n'a pas de père. Leur fabricant est le Saint-Esprit. Claude Burgelin précise sur ce point que « Sartre projette (ou déchiffre ?) chez Charles Schweitzer une haine de tout ce qui touche à la paternité et à la filiation »<sup>2</sup>.

Sartre utilise ici un stéréotype concernant les bâtisseurs des cathédrales : ceux-ci, par modestie et par respect devant le nom de Dieu, restent inconnus devant leurs œuvres, « devant leurs *cathédrales* ». Ainsi, Sartre rapproche les écrivains anonymes de ces bâtisseurs modestes. Dans ce contexte de métaphore religieuse, le mot *cathédrale* représente l'œuvre littéraire d'un écrivain.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 90.

L'emploi de cette métaphore filée comprend également l'appellation des auteurs comme Saints et Prophètes. Poulou apprend par cœur la liste des auteurs illustres, leur attribuant en même temps un caractère vénérable, presque divin qui les prive de toute substance charnelle :

« Il fallut pourtant me parler des auteurs. Mon grand-père le fit avec tact, sans chaleur. Il m'apprit le nom de ces hommes illustres ; seul, je m'en récitais la liste, d'Hésiode à Hugo, sans une faute : c'étaient les **Saints** et les **Prophètes**. Charles Schweitzer leur **vouait**, disait-il, un **culte**. Ils le dérangentait pourtant : leur présence importune l'empêchait d'attribuer directement au **Saint-Esprit** les œuvres de l'Homme. Aussi nourrissait-il une préférence secrète pour les anonymes, pour les bâtisseurs qui avaient eu la modestie de s'effacer devant leurs **cathédrales**, pour l'auteur innombrable des chansons populaires. », *Les Mots*, p. 52-53.

Dans son emploi substantivé, un *Saint* est une « personne qui, selon la religion catholique jouit après sa mort du bonheur céleste »<sup>1</sup>. En particulier, il s'agit d'une « personne qui, en raison de la perfection évangélique de sa vie, est reconnue, après sa mort, par l'Église catholique, digne d'un culte public et universel »<sup>2</sup>.

Terme religieux par excellence, le *Prophète* désigne « celui qui est l'interprète des dieux »<sup>3</sup>, et, dans la Bible, « celui que Dieu a choisi pour transmettre et expliquer sa volonté »<sup>4</sup>.

Pour Sartre alors, les auteurs sont des personnes « dignes d'un culte public et universel » que « Dieu a choisis pour transmettre et expliquer sa volonté ». C'est ainsi que leurs œuvres sont attribuées au Saint-Esprit.

En tant que professeur, traducteur et auteur d'anthologies de textes, Charles Schweitzer n'hésite pas à traiter les écrivains comme des morceaux qui lui servent comme support pour ses leçons de vocabulaire et de syntaxe. En effet, il s'agit d'un travail de morcellement qui évoque la nécrophagie : Charles se nourrit « tel un vampire, du corps des écrivains morts »<sup>5</sup>. Le culte qu'il leur voue n'est alors qu'un prétexte :

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Guy RENOTTE, *Étude sur Sartre*, « *Les Mots* », Paris, Ellipses, coll. Résonances, 1999, p. 31.

« Je sentais qu'il vivait des morts, ce qui n'allait pas sans compliquer mes rapports avec eux : sous prétexte de leur rendre un **culte**, il les tenait dans ses chaînes et ne se privait pas de les découper en tranches pour les transporter d'une langue à l'autre plus commodément. », *Les Mots*, p. 56.

### A.3 Le rapport à la foi

L'extrait qui suit (*Les Mots*, p. 81-86) constitue, de la part de Sartre en tant qu'intellectuel athée, une analyse du rapport qu'un enfant peut avoir avec la foi. « Le regard et le doigt de Dieu accompagnent le cheminement de l'enfant tout au long des *Mots*. Poulou a besoin de Dieu qu'il est tout près d'accueillir à la place du père absent »<sup>1</sup>. Croire en Dieu aurait pu le sauver. Mais sa famille n'est pas pieuse. Même si ses grands-parents ne sont pas athées, ils n'arrivent pas à respecter les rites du catholicisme, religion de Louise, la grand-mère. Au contraire, Charles, par tradition luthérienne, se moque de la religion de son époux. Poulou, étant baptisé, fait sa prière et suit le catéchisme chez l'abbé Dibildos, jusqu'à la remise d'une composition française sur la Passion du Christ qui n'obtient pas la récompense attendue. À partir de ce moment, Poulou se détache des rites du catholicisme et de Dieu lui-même.

Emmanuel Godo commente à propos de ce discours qu'il a « de quoi surprendre un lecteur prévenu qui s'attendrait à une diatribe sans appel. Fidèle à son art de ne pas être tout à fait là où on l'attend, Sartre fait apparaître la foi comme un des possibles de sa vie, inexploité moins par choix que, peut-être, en raison d'un malentendu, d'un rendez-vous manqué par incapacité des deux parties à se présenter à l'autre sous un jour acceptable. Évoquant l'angoisse de la mort qui taraudait sa vie aux alentours de sa septième année, il écrit en effet »<sup>2</sup> :

« **Dieu** m'aurait tiré de peine : j'aurais été chef-d'œuvre signé ; assuré de tenir ma partie dans le concert universel, j'aurais attendu patiemment qu'Il me révélât ses desseins et ma nécessité. Je pressentais la **religion**, je l'espérais, c'était le remède. Me l'eût-on refusée, je l'eusse inventée moi-même. On ne me la refusait pas : élevé dans la **foi catholique**, j'appris que le **Tout-Puissant** m'avait fait pour sa gloire : c'était plus que je n'osais rêver. Mais,

<sup>1</sup> Guy RENOTTE, *Étude sur Sartre*, « *Les Mots* », *op. cit.*, p. 58-59.

<sup>2</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, Paris, Les Éditions du CERF, 2005, p. 26-27.

par la suite, dans le **Dieu** fashionable qu'on m'enseigna, je ne reconnus pas celui qu'attendait mon âme : il me fallait un **Créateur**, on me donnait un **Grand Patron** ; les deux n'étaient qu'un mais je l'ignorais ; je servais sans chaleur l'**Idole**<sup>1</sup> **pharisienne**<sup>2</sup> et la doctrine officielle me dégoûtait de chercher ma propre **foi**. Quelle chance ! Confiance et désolation faisaient de mon âme un terrain de choix pour y semer le **Ciel** : sans cette méprise, je serais **moine**. Mais ma famille avait été touchée par le lent mouvement de **déchristianisation** qui naquit dans la haute bourgeoisie voltairienne et prit un siècle pour s'étendre à toutes les couches de la société : sans cet affaiblissement général de la **foi**, Louise Guillemin, demoiselle **catholique** de province, eût fait plus de manières pour épouser un **luthérien**. Naturellement, tout le monde croyait, chez nous : par discrétion. Sept ou huit ans après le ministère Combes, l'**incroyance** déclarée gardait la violence et le débraillé de la passion ; un **athée**, c'était un original, un furieux qu'on n'invitait pas à dîner de peur qu'il ne "fit une sortie", un fanatique encombré de tabous qui se refusait le droit de s'agenouiller dans les **églises**, d'y marier ses filles et d'y pleurer délicieusement, qui s'imposait de prouver la vérité de sa doctrine par la **pureté** de ses mœurs, qui s'acharnait contre lui-même et contre son bonheur au point de s'ôter le moyen de mourir consolé, un maniaque de **Dieu** qui voyait partout Son absence et qui ne pouvait ouvrir la bouche sans prononcer Son nom, bref un monsieur qui avait des convictions **religieuses**. Le **croyant** n'en avait point : depuis deux mille ans les certitudes **chrétiennes** avaient eu le temps de faire leurs preuves, elles appartenaient à tous, on leur demandait de briller dans le regard d'un **prêtre**, dans le demi-jour d'une **église** et d'éclairer les âmes mais nul n'avait besoin de les reprendre à son compte ; c'était le patrimoine commun. La bonne société croyait en **Dieu** pour ne pas parler de Lui. Comme la **religion** semblait tolérante ! Comme elle était commode : le **chrétien** pouvait désertier la **Messe** et marier **religieusement** ses enfants, sourire des "bondieuseries" de **Saint-Sulpice** et verser des larmes en écoutant la *Marche Nuptiale de Lohengrin* ; il n'était tenu ni de mener une vie exemplaire ni de mourir dans le désespoir, pas même de se faire crémer. Dans notre milieu, dans ma famille, la **foi** n'était qu'un nom d'apparat pour la douce liberté française ; on m'avait **baptisé**, comme tant d'autres, pour préserver mon indépendance : en me refusant le **baptême**, on eût craint de violenter mon âme ; **catholique** inscrit, j'étais libre, j'étais normal : "Plus tard, disait-on, il fera ce qu'il

---

<sup>1</sup> On peut remarquer qu'il y a peu de différence entre les termes d'*image religieuse*, d'*icône* et d'*idole*, mais que l'emploi de chacun de ces mots n'est pas neutre. Il renvoie à un dogme, à une culture, à une histoire. *icône* est seulement le mot grec désignant une « image », un « portrait ». C'est à ce titre de mot grec qu'il est employé par les Églises d'Orient.

*L'idole* est également un mot d'origine grecque, mais qui traduit son équivalent hébreu désignant les représentations interdites de quelque dieu que ce soit. Ce terme d'idole fut donc repris par tous ceux qui ont dénoncé le culte des images saintes et pourfendu leurs adeptes. Ainsi Calvin dans le *Traité des reliques* (1543) s'insurge contre l'idolâtrie que représente à ses yeux l'adoration par les catholiques des images saintes et des reliques.

Pour les chrétiens, à travers l'enseignement de saint Paul (*Épître aux Colossiens*, 1, 15) et métaphoriquement, le Christ « est l'image du Dieu invisible ». Mais déjà, au début de la *Genèse*, Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance*. (Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, Paris, Larousse, coll. in extenso, 2008, p. 252.)

<sup>2</sup> *Pharisien* désigne le « Membre d'un groupe juif, dont l'existence est antérieure à l'ère chrétienne (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.), se conformant à une observance rigoureuse de la Loi de Moïse et développant le plus possible la tradition orale.

En parlant d'une chose : Relatif ou propre à ce groupe, à la position religieuse qu'il exprime ou met en œuvre. » (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

voudra.” On jugeait alors beaucoup plus difficile de gagner la **foi** que de la perdre. », *Les Mots*, p. 81-83.

Dans cette quête de religiosité, Charles Schweitzer joue un rôle paradoxal, un faux Dieu le Père qui ne provoque que l'éloignement de son petit-fils de la foi. « Le Dieu du comédien qu'est le grand-père n'a qu'un rôle de “Grand Spectateur”. Il est un œil complice, un regard bienveillant auquel l'acteur a toutes les chances de plaire et qui ne demande aucune piété particulière. La relation du grand-père à son petit-fils est l'exact décalque de celle que, dans son système, Dieu entretient avec lui : le premier regarde le second faire son cinéma. Ainsi en a décidé une fois pour toutes la version schweitzérienne de la piété : Dieu se nourrit de simulacres et d'apparences. Le grand-père transmet à son petit-fils le pacte instauré avec Dieu »<sup>1</sup> :

« Charles Schweitzer était trop comédien pour n'avoir pas besoin d'un Grand Spectateur mais il ne pensait guère à **Dieu** sauf dans les moments de pointe ; sûr de le retrouver à l'heure de la mort il le tenait à l'écart de sa vie. Dans le privé, par **fidélité** à nos provinces perdues, à la grosse gâté des **antipapistes**, ses frères, il ne manquait pas une occasion de tourner le **catholicisme** en ridicule : ses propos de table ressemblaient à ceux de Luther. Sur Lourdes, il ne tarissait pas : Bernadette avait vu “une bonne femme qui changeait de chemise” ; on avait plongé un paralytique dans la piscine et, quand on l'en avait retiré, “il voyait des deux yeux”. Il racontait la vie de **saint** Labre, couvert de poux, celle de **sainte** Marie Alacoque, qui ramassait les déjections des malades avec la langue. Ces bourdes m'ont rendu service : j'inclinai d'autant plus à m'élever au-dessus des biens de ce monde que je n'en possédais aucun et j'aurais trouvé sans peine ma **vocation** dans mon confortable dénuement ; le **mysticisme** convient aux personnes déplacées, aux enfants surnuméraires : pour m'y précipiter, il aurait suffi de me présenter l'affaire par l'autre bout ; je risquais d'être une proie pour la **sainteté**. », *Les Mots*, p. 83-84.

Le rapport de Poulou à Dieu paraît compliqué : d'une part, il éprouve du respect pour les dogmes religieux, tandis qu'en même temps il se sent insoumis à la foi : il respecte la vertu et les qualités morales souvent confondues et indissociables à la vertu chrétienne. Influencé par le comportement religieux de son milieu, ainsi que par ses lectures, il exprime une insoumission à la foi. Son esprit critique lui assure cette contestation. Nous pourrions attribuer un caractère duel à ce rapport entre l'enfant et Dieu. Emmanuel Godo mentionne que « Sartre fait le portrait d'un enfant partagé

---

<sup>1</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable, op. cit.*, p. 27.

entre le respect et l'insoumission, la foi et le défi pour ne pas dire la défiance, première tension sur un voile qui est destiné à déchirer. [...] Le Diable et le bon Dieu se partagent la conscience de l'enfant. L'ange vit avec cet autre, le frère noir, réfractaire. Leur dialogue tourne à l'avantage du protestataire, non parce qu'il serait le plus fort mais parce que l'indifférence environnante lui donne un atout de poids. »<sup>1</sup> :

« Le débat se poursuivait dans ma tête, affaibli : un autre moi-même, mon frère noir, contestait languissamment tous les articles de **foi** ; j'étais **catholique** et **protestant**, je joignais l'esprit critique à l'esprit de soumission. Dans le fond, tout cela m'assommait : je fus conduit à l'**incroyance** non par le conflit des **dogmes** mais par l'indifférence de mes grands-parents. Pourtant, je croyais : en chemise, à genoux sur le lit, mains jointes, je faisais tous les jours ma **prière** mais je pensais au **bon Dieu** de moins en moins souvent. Ma mère me conduisait le jeudi à l'Institution de l'**abbé** Dibildos : j'y suivais un cours d'instruction **religieuse** au milieu d'enfants inconnus. Mon grand-père avait si bien fait que je tenais les **curés** pour des bêtes curieuses ; bien qu'ils fussent les ministres de ma **confession**, ils m'étaient plus étrangers que les **pasteurs**, à cause de leur robe et du célibat. Charles Schweitzer respectait l'**abbé** Dibildos – “un honnête homme !” – qu'il connaissait personnellement, mais son **anticléricalisme** était si déclaré que je franchissais la porte cochère avec le sentiment de pénétrer en territoire ennemi. Quant à moi, je ne détestais pas les **prêtres** : ils prenaient pour me parler le visage tendre, massé par la **spiritualité**, l'air de bienveillance **émerveillée**, le regard infini que j'appréciais tout particulièrement chez Mme Picard et d'autres vieilles amies musiciennes de ma mère ; c'était mon grand-père qui les détestait par moi. Il avait eu, le premier, l'idée de me confier à son ami, l'**abbé**, mais il dévisageait avec inquiétude le petit **catholique** qu'on lui ramenait le jeudi soir, il cherchait dans mes yeux le progrès du **papisme** et ne se privait pas de me plaisanter. Cette situation fautive ne dura pas plus de six mois. Un jour, je remis à l'instructeur une composition française sur la **Passion**<sup>2</sup> ; elle avait fait

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> On appelle *Passion* de Jésus les souffrances qu'il endura, depuis son agonie et son arrestation jusqu'à sa mort en croix au Golgotha.

Les quatre évangélistes ont donné des récits concordants de cette fin tragique, les principaux épisodes étant la Cène, dernier repas avec les apôtres, la marche jusqu'au jardin de Gethsémani sur les pentes du mont des Oliviers, la prière de Jésus à son Père pendant que les apôtres se sont endormis, l'arrestation par une bande armée qu'avaient envoyée les grands prêtres et les anciens du peuple, la comparution devant le Sanhédrin, l'interrogatoire mené par Pilate, la présentation à Hérode, la nouvelle comparution devant Pilate, la livraison de Jésus pour crucifiement, le chemin de croix, la crucifixion, la mort en croix, l'ensevelissement. Les évangélistes n'ont accordé une telle place à cette fin misérable qu'en raison de la résurrection dont ils ont voulu témoigner, victoire définitive sur le mal et sur la mort. La crucifixion serait une défaite cinglante de ce Messie qu'annonçaient depuis si longtemps les prophètes, si une poignée de fidèles n'avaient affirmé que Jésus s'était libéré de ses liens et n'était sorti du tombeau le troisième jour. Le dimanche qui précède le dimanche de Pâques célébrant la résurrection est appelé dimanche des Rameaux ou de la Passion. On y proclame le

les délices de ma famille et ma mère l'avait recopiée de sa main. Elle n'obtint que la médaille d'argent. Cette déception m'enfonça dans l'impiété. Une maladie, les vacances m'empêchèrent de retourner à l'Institution Dibildos ; à la rentrée, j'exigeai de n'y plus aller du tout. », *Les Mots*, p. 84-85.

Sartre se demande si Dieu existe ou pas. Mais cette question ne constitue pas le sujet essentiel de sa pensée, car ce qui compte pour lui, c'est « de savoir comment vivre pleinement sous son regard, perçu comme inquisiteur, aliénant. La liberté sartrienne n'a pas besoin de dénier à Dieu toute forme d'existence. Il lui suffit de dire non, de s'affirmer en s'opposant. Il n'y a pas de lutte avec Dieu mais un congé brutalement donné. »<sup>1</sup> Poulou a le seul sentiment que Dieu existe, lorsque ce dernier le surprend « en train de maquiller [son] forfait ». Cela constitue pour l'enfant une sorte d'indiscrétion ; ainsi, la présence divine se rabaisse à celle d'un curieux. C'est la crainte que l'enfant éprouve vis-à-vis de l'existence possible de Dieu ; d'un Dieu qui disparaît de son horizon n'étant lié qu'à un sentiment de crainte. La vocation religieuse s'effondre et efface le pouvoir du Dieu omnipotent et omniscient du christianisme :

« Pendant plusieurs années encore, j'entretins des relations publiques avec le **Tout-Puissant** ; dans le privé, je cessai de le fréquenter. Une seule fois, j'eus le sentiment qu'il existait. J'avais joué avec des allumettes et brûlé un petit tapis ; j'étais en train de maquiller mon forfait quand soudain **Dieu** me vit, je sentis Son regard à l'intérieur de ma tête et sur mes mains ; je tournoyai dans la salle de bains, horriblement visible, une cible vivante. L'indignation me sauva : je me mis en fureur contre une indiscrétion si grossière, je **blasphémai**, je murmurai comme mon grand-père : "**Sacré** nom de **Dieu** de nom de **Dieu** de nom de **Dieu**." Il ne me regarda plus jamais.

Je viens de raconter l'histoire d'une **vocation** manquée : j'avais besoin de Dieu, on me le donna, je le reçus sans comprendre que je le cherchais. Faute de prendre racine en mon cœur, il a végété en moi quelques temps, puis il est mort. Aujourd'hui quand on me parle de **Lui**, je dis avec l'amusement sans regret d'un vieux beau qui rencontre une ancienne belle : "Il y a cinquante ans, sans ce malentendu, sans cette méprise, sans l'accident qui nous sépara, il aurait pu y avoir quelque chose entre nous." », *Les Mots*, p. 85-86.

Le thème de la *foi* chrétienne constitue « l'une des trois vertus théologiques, avec l'espérance et la charité. La foi est d'abord la confiance, avant d'être au sens moderne la croyance. Croire quelque chose sur la foi de

---

récit complet des souffrances endurées pas un martyr. (Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 409-410).

<sup>1</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, op. cit., p. 28.

quelqu'un, c'est accorder créance à celui-ci. Dans la Bible, la foi est l'adhésion inébranlable de l'homme à la parole et à la volupté divines, elle va de soi. Le chrétien qui a la foi croit non seulement en Dieu, mais à ce qu'il a dit, en estimant qu'il est la vérité même. Par la foi, l'homme s'en remet complètement et librement à Dieu ».<sup>1</sup>

Dans le domaine de la religion la *vocation* désigne un « appel particulier venant de Dieu »<sup>2</sup>. Dans la Bible, on rencontre la *Vocation de Moïse*, c'est-à-dire « l'appel que Dieu lança à Moïse pour qu'il soit le libérateur et le législateur du peuple hébreu »<sup>3</sup>. Plus particulièrement, le terme renvoie au « mouvement intérieur par lequel l'être humain se sent appelé par Dieu et voué à la vie religieuse »<sup>4</sup>.

La vocation religieuse du petit Jean-Paul disparaît derrière les mots, tout en laissant sa place à la vocation littéraire. Ce sont les mots qui constituent dorénavant la religion de Sartre.

En octobre 1915, le petit Jean-Paul entre en sixième du lycée Henri IV. Cet enseignement collectif aide l'enfant à s'intégrer pour la première fois dans un groupe de camarades de classe. Les jeux et les activités en commun contribuent à lui faire oublier la comédie familiale. Avec son ami Max Bercot, ils admirent Bénard, un garçon demi-pensionnaire, « doux, affable, sensible »<sup>5</sup>, qui parvient à se faire respecter par ses camarades, même les internes, considérés comme « cannibales ». Il prend alors le rôle du *missionnaire* qui essaie de convertir les internes à l'attitude des élèves externes :

« Tous, même le sage Bercot, nous admirions Bénard, un garçon frileux et rond qui ressemblait à un poussin. [...] il était demi-pensionnaire et nous l'en aimions davantage ; à nos yeux, c'était un externe d'honneur. Le soir, sous la lampe familiale, nous pensions à ce **missionnaire** qui restait dans la jungle pour **convertir** les cannibales de l'internat et nous avions moins peur. », *Les Mots*, p. 183.

---

<sup>1</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 226-227.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, op.cit., p. 183.

Dans le domaine de la religion, un *missionnaire*<sup>1</sup> est le « membre d'une mission (prêtre ou pasteur, religieux ou laïc) en pays de tradition non chrétienne »<sup>2</sup>. Le terme désigne également un « prêtre chargé d'animer les missions en pays de tradition chrétienne »<sup>3</sup>. Par analogie, c'est « l'agent, le propagateur (d'un mouvement, d'une doctrine) »<sup>4</sup>.

Toujours dans le cadre religieux, convertir signifie « amener (quelqu'un) à adopter cette religion, cette croyance (que le sujet considère comme vraie) »<sup>5</sup>.

Bénard meurt à la fin de l'hiver. Sa mort marque le jeune Jean-Paul : c'est le premier contact douloureux avec la mort. Ce difficile moment de rupture détermine la vie de Poulou et de ses camarades et la présence de Bénard devient sacrée. Sa vie ainsi que sa mort inspirent à ses camarades la crainte et le respect :

« Et puis Bénard vivait si peu qu'il ne mourut pas vraiment : il resta parmi nous, présence diffuse et **sacrée**. Notre moralité fit un bond : nous avions notre cher défunt, nous parlions de lui à voix basse, avec un plaisir mélancolique. », *Les Mots*, p. 184.

À travers la mort de son camarade Bénard, l'écrivain constate la présence du Mal par opposition au Bien. Le sentiment de la perte provoqué par le décès de Bénard correspond d'une certaine façon à l'absence de Dieu, d'un Dieu absolument bon et miséricordieux. Par le rythme ternaire de la phrase « Ai-je entrevu le Mal, l'absence de Dieu, un monde inhabitable ? », on obtient un effet de parallélisme ou de simultanéité qui renforce le sentiment de la rupture :

---

<sup>1</sup> Selon le *Dictionnaire de la Bible*, « tout chrétien est invité à faire œuvre d'apostolat en étant missionnaire là où il est, s'il ne peut parcourir le monde pour annoncer la Bonne Nouvelle. L'activité missionnaire a commencé aux premiers jours de l'Église, comme en témoignent les *Actes des Apôtres*, avec tout particulièrement les voyages de Paul. Au IV<sup>e</sup> siècle, le christianisme avait gagné l'ensemble du monde romain. Les Francs se convertirent au catholicisme à la suite du baptême de Clovis en 496. Dès 597, Augustin de Canterbury entreprit l'évangélisation de l'Angleterre, qui était catholique au VII<sup>e</sup> siècle. (*Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 351-352)

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

« Je garde confusément le souvenir d'une atroce évidence : cette couturière, cette veuve, elle avait tout perdu. Ai-je vraiment étouffé d'horreur à cette pensée ? Ai-je entrevu le Mal, l'absence de **Dieu**, un monde inhabitable ? Je le crois : pourquoi, sinon, dans mon enfance reniée, oubliée, perdue, l'image de Bénard aurait-elle gardé sa netteté douloureuse ? », *Les Mots*, p. 184-185.

L'histoire continue avec l'arrivée à l'école d'un nouvel élève, Paul-Yves Nizan, sosie du disparu. Le Dieu terrible qui avait permis la mort du jeune Bénard se transforme alors en bon Dieu. Cette alternance divine crée un effet de parodie :

« [...] Bénard entra, escorté du concierge, salua M. Durry, notre professeur, et s'assit. Nous reconnûmes tous ses lunettes de fer, son cache-nez, son nez un peu busqué, son air de poussin frileux : je crus que **Dieu** nous le rendait. M. Durry sembla partager notre stupeur », *Les Mots*, p. 185.

Remarquant la personnalité de Nizan, Poulou se lie d'amitié avec lui. Cette amitié commence pourtant par son truchement. « Bénard ressuscité non tel qu'en lui-même mais à la façon d'un "simulacre satanique". [...] L'univers de l'enfant est naturellement surnaturel. Résurrection, jeu de passe-passe entre le bon Dieu et le Diable, goût immodéré pour le bien qui s'inverse en une attirance singulière pour son contraire »<sup>1</sup> :

« J'étais plus frappé de tous ; à la récréation je lui fis des avances, il y répondit : nous étions liés. Un détail pourtant me fit pressentir que je n'avais pas affaire à Bénard mais à son simulacre **satanique** : Nizan louchait. Il était trop tard pour en tenir compte : j'avais aimé dans ce visage l'incarnation du Bien ; je finis par l'aimer pour lui-même. J'étais pris au piège, mon penchant pour la **vertu** m'avait conduit à chérir le **Diable**. À vrai dire, le pseudo-Bénard n'était pas bien méchant : il vivait, voilà tout ; il avait toutes les qualités de son sosie, mais flétries. », *Les Mots*, p. 185.

Lors de cet épisode, Claude Burgelin commente : « Résurrection du doux Bénard-Poulou en un discrètement satanique Nizan-Sartre à l'œil mauvais [...]. La parabole dit un mode d'emploi possible des *Mots*. Entre la célébration de l'enfant miraculeux, la mise à mort dudit chérubin et sa résurrection glorieuse en un double ironique et cynique qui, à défaut d'être merveilleux, se contente d'être prodigieux (par ses dons, par un talent peut-être luciférien), il y a un étonnant jeu de qui perd gagne et un va-et-vient

---

<sup>1</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable, op. cit.*, p. 30.

fondateur. Poulou l'angelot perd ses boucles, meurt à son enfance, ressuscite crapaud louchant. Mais Nizan est aussi Bénard, comme Sartre est aussi Poulou »<sup>1</sup>.

À la fin de son autobiographie, Sartre tire les conclusions de son récit d'enfance. Il constate que l'écrivain qu'il est devenu est le résultat des années de formation de Poulou. Il synthétise sa trajectoire et se focalise sur son portrait en tant qu'adulte. Sartre reprend le motif du rapport religion-littérature : le transfert des aspects de la religion dans les Belles-Lettres tient une place primordiale dans ce vaste bilan de sa vie. On lui a enseigné l'Histoire sainte (« l'Ancien et le Nouveau Testament ; plus particulièrement, l'Ancien Testament, relation de l'histoire du peuple hébreu »<sup>2</sup>), l'Évangile, le catéchisme, mais, faute de dévotion chrétienne, tout cela aboutit au caractère religieux et au culte des livres. La vie éternelle espérée par le chrétien dans la conception sartrienne est remplacée, paraît-il, par l'immortalité littéraire.

Dans un contexte religieux, la vie éternelle (ou vie céleste, future), c'est la « vie au-delà de la mort à laquelle a droit tout homme qui obéit à la loi divine pendant sa vie terrestre »<sup>3</sup>. D'ailleurs, lui-même, ne pouvait-il être qu'un *ersatz*<sup>4</sup> du chrétien ?

De plus, la gloire posthume espérée par un écrivain pourrait correspondre à la béatitude chrétienne. Il s'agit de la « félicité éternelle que goûte l'homme jouissant de la vision de Dieu »<sup>5</sup>. Le terme désigne aussi « les perfections évangéliques exaltées par le Christ dans le sermon sur la Montagne (Matthieu V, 1-12; Luc VI, 20-22) comme moyens d'accéder à la félicité de la "vie éternelle" »<sup>6</sup>. Le texte suivant illustre le transfert :

« Voilà mon commencement : je fuyais, des forces extérieures ont modelé ma fuite et m'ont fait. À travers une conception périmée de la culture, la **religion** transparaissait, qui servit de maquette : enfantine, rien n'est plus proche d'un enfant. On m'enseignait l'**Histoire sainte**, l'**Évangile**, le **catéchisme** sans me donner les moyens de croire : le résultat fut un désordre qui devint mon

<sup>1</sup> Claude BURGELIN, « Les Mots » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 138.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Avec une nuance fortement péjorative, *ersatz* signifie « produit ou personne de substitution et de moindre valeur ». (*T.L.F.i*)

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

ordre particulier. Il y eut des plissements, un déplacement considérable ; prélevé sur le **catholicisme**, le **sacré** se déposa dans les Belles-Lettres et l'homme de plume apparut, *ersatz* du **chrétien** que je ne pouvais être : sa seule affaire était le **salut**, son séjour ici-bas n'avait d'autre but que de lui faire mériter la **béatitude** posthume par des épreuves dignement supportées. Le trépas se réduisit à un rite de passage et l'**immortalité** terrestre s'offrit comme substitut de la **vie éternelle**. », *Les Mots*, p. 201-202.

La « double appartenance confessionnelle » de l'écrivain (protestant et catholique) désigne une dualité contradictoire qui relève de l'ironie. Se neutralisant en lui, elle l'empêche de croire :

« Le mythe était fort simple et je le digérai sans peine. **Protestant** et **catholique**, ma double appartenance **confessionnelle** me retenait de croire aux **Saints**, à la **Vierge** et finalement à **Dieu** tant qu'on les appelait par leur nom. », *Les Mots*, p. 202.

Nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises, Poulou est prédestiné, l'Élu de l'écriture, investi par le Saint-Esprit. Et c'est le Saint-Esprit invisible qui ne le quittera pas pendant trente ans. Dans un milieu purement religieux (*Foi, débaptiser*<sup>1</sup>, *croyant, prédestination, prédestiné, chrétien, élu, catholicité*), la terminologie théologique et judéo-chrétienne crée un univers sacré dans lequel l'écrivain, préoccupé des questions, se perçoit comme croyant. D'ailleurs « son enfance et son adolescence ont bel et bien été pour une large part croyantes »<sup>2</sup>.

La catholicité est la « conformité à la doctrine catholique » et par métonymie l'« ensemble des catholiques », le terme étant un mot didactique. Le suffixe *-ité* est formateur de très nombreux substantifs féminins de l'inanimé, indiquant une qualité.

Dans l'épilogue des *Mots*, Sartre emploie le terme au sens propre dans un contexte plutôt métaphorique où il se dit « herbe folle ». Il emploie *catholicité* au lieu de *catholicisme* pour indiquer que le fait d'être *catholique* est une qualité qui le conduit à être l'élu, un immortel de la littérature :

<sup>1</sup> Dans la religion chrétienne, *débaptiser* (terme rare) signifie « priver (quelqu'un) de la qualité de chrétien racheté du péché originel, donnée par le baptême ».

Par extension et en langage familier, le terme prend le sens de « priver (quelqu'un) de son nom de baptême, et par extension de famille, et (lui) en donner un autre ». (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>2</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable, op. cit.*, p. 29.

« Mais une énorme puissance collective m'avait pénétré ; établie dans mon cœur, elle guettait, c'était la **Foi** des autres ; il suffit de **débaptiser** et de modifier en surface son objet ordinaire : elle le reconnut sous les déguisements qui me trompaient, se jeta sur lui, l'enserra dans ses griffes. Je pensais me donner à la Littérature quand, en vérité, j'entrais dans les ordres. En moi la certitude du **croquant** le plus humble devint l'orgueilleuse évidence de ma **prédestination**. **Prédestiné**, pourquoi pas ? Tout **chrétien** n'est-il pas un **élu** ? Je poussais, herbe folle, sur le terreau de la **catholicité**, mes racines en pompaient les sucres et j'en faisais ma sève. De là vint cet aveuglement lucide dont j'ai souffert trente années. », *Les Mots*, p. 202-203.

En 1917, Anne-Marie, la mère de Poulou, se remarie et la famille s'installe à La Rochelle. L'enfant fréquente le lycée de cette ville. C'est en attendant ses camarades pour aller en classe que Sartre avoue avoir perdu la foi. « L'événement vient mettre un terme aux rapports de "bon voisinage"<sup>1</sup> qu'il avait jusque-là entretenus avec Dieu. [...] Dieu est mort mais le Saint-Esprit continue de vivre. Sartre n'aura jamais plus la tentation de ressusciter Dieu mais sa pensée et son nom hantent toute son œuvre. Rarement athée aura eu plus que lui le nom de Dieu à la bouche »<sup>2</sup> :

« Un matin, en 1917, à La Rochelle, j'attendais des camarades qui devaient m'accompagner au lycée ; ils tardaient, bientôt je ne sus plus qu'inventer pour me distraire et je décidai de penser au **Tout-Puissant**. À l'instant il dégringola dans l'azur et disparut sans donner d'explication : il n'existe pas, me dis-je avec un étonnement de politesse et je crus l'affaire réglée. D'une certaine manière elle l'était puisque jamais, depuis, je n'ai eu la moindre tentation de le ressusciter. Mais l'Autre restait, l'Invisible, le **Saint-Esprit**, celui qui garantissait mon mandat et régentait ma vie par de grandes forces anonymes et **sacrées**. De celui-là, j'eus d'autant plus de peine à me délivrer qu'il s'était installé à l'arrière de ma tête dans les notions trafiquées dont j'usais pour me comprendre, me situer et me justifier. Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort, à la **Religion** sous un masque d'arracher ma vie au hasard. Je fus d'**Église**. Militant, je voulus me sauver par les œuvres ; », *Les Mots*, p. 203.

Quand Sartre écrit *Les Mots*, « l'illusion rétrospective est en miettes », le Saint-Esprit est congédié. Il le combat de nouveau, cette fois-ci par le

<sup>1</sup> C'est l'expression qu'il emploie dans les *Entretiens* d'août-septembre 1974. Des « rapports de sujétion, ou de compréhension » : « Il était là, de temps en temps il se manifestait, comme le jour où j'ai mis le feu, semble-t-il, à la maison. C'était un regard qui, de temps en temps, se posait sur moi » (Simone de BEAUVOIR et Jean-Paul SARTRE, *Entretiens*, Gallimard, « Folio », 1981, p. 609). On remarquera cependant que la déconversion de 1917 ne scelle pas la rupture complète avec les « pratiques » religieuses. Au grand étonnement de Simone de Beauvoir, Sartre révèle qu'alors qu'il était pensionnaire au lycée Henri-IV, soit dans les années 1920, il allait le dimanche chanter à la messe : « ...ça m'amusait de chanter, et on avait demandé des gens pour faire un chœur de chanteurs à la messe. On jouait de l'orgue dans la chapelle d'Henri-IV » (p. 193).

<sup>2</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, op. cit., p. 28-29.

blasphème, il le « pince », tout en dénonçant « l'imposture qu'est la cléricature élitare du livre : la quête de la gloire et du salut par l'écriture relève de la fascination pour la mort »<sup>1</sup>. L'auteur conquiert lentement l'athéisme. Il ne faut pas « se méprendre sur l'athéisme sartrien “entreprise cruelle et de longue haleine” qui ne peut pas occulter ce besoin de Dieu dont Sartre malicieusement nous révèle la survivance dans les rêves désabusés de l'adulte qu'il est devenu »<sup>2</sup> :

« **martyre, salut, immortalité**, tout se délabre, l'édifice tombe en ruine, j'ai pincé le **Saint-Esprit** dans les caves et je l'en ai expulsé ; l'**athéisme** est une entreprise cruelle et de longue haleine : je crois l'avoir menée jusqu'au bout. », *Les Mots*, p. 204.

« puisque j'ai perdu mes chances de mourir inconnu, je me flatte quelquefois de vivre méconnu. Grisélidis pas morte. Pardaillan m'habite encore. Et Strogoff. Je ne relève que d'eux qui ne relèvent que de **Dieu** et je ne crois pas en **Dieu**. Allez vous y reconnaître. », *Les Mots*, p. 206.

Sartre continue à écrire parce que l'écriture est son métier. Les traits de l'imposture de l'enfant, usés ou effacés, demeurent toujours dans le caractère de l'adulte. « Habité » toujours par les vieux mythes héroïques, il parvient de se sauver par les séductions de l'élite, car sa conception laborieuse le protège. Écrire, c'est toujours désirer « l'impossible Salut », et il est bien difficile de s'en débarrasser « au magasin des accessoires ». Sartre sait désormais qu'il n'a pas d'individualité particulière. Il arrive à « atteindre la vérité sur soi à travers la visée de l'absolu existentiel en soi »<sup>3</sup>. Il s'affirme enfin guéri de sa « folie », en se défaisant lentement de sa névrose. L'écriture n'implique pas forcément le « Salut » :

« Ce que j'aime en ma folie, c'est qu'elle m'a protégé, du premier jour, contre les séductions de “l'élite” : jamais je ne me suis cru l'heureux propriétaire d'un “talent” : ma seule affaire était de **me sauver** – rien dans les mains, rien dans les poches – par le travail et la **foi**. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'œuvre pour **me sauver** tout entier. Si je range l'impossible **Salut** au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. », *Les Mots*, p. 206.

<sup>1</sup> *Dictionnaire Sartre*, sous la direction de François NOUDELMANN et Gilles PHILIPPE, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2004, p. 335.

<sup>2</sup> Guy RENOTTE, *Étude sur Sartre*, « *Les Mots* », *op. cit.*, p. 74.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 21.

#### A.4 Les saints Sacrements

Le baptême et l'extrême-onction constituent deux des sept sacrements arrêtés par le concile de Trente en 1547. Le baptême est le « sacrement que l'Église administre à un enfant ou à un adulte par le symbolisme de l'eau et au nom de la Trinité, afin de l'introduire dans la communauté chrétienne en le purifiant du péché originel »<sup>1</sup>. L'extrême-onction ou le sacrement des malades est le « sacrement donné sous forme d'onction d'huiles saintes aux malades ou aux personnes en péril de mort »<sup>2</sup>.

« Mathieu, Marc et Luc parlent des mystères du Royaume de Dieu ou du Royaume des Cieux. Jésus, auquel ses disciples demandaient pourquoi il parlait en paraboles (*Mathieu*, 13, 11), répondait que c'était parce qu'il n'avait pas été donné à tout le monde de connaître comme eux les mystères de Royaume des Cieux.

Les Pères latins, notamment saint Augustin, en sont venus à utiliser le mot "sacrement" pour désigner des signes sensibles, paroles et actions, qui manifestent et dispensent la présence salvatrice de Dieu parmi les hommes. L'Église enseigne qu'ils donnent ou accroissent la grâce sanctifiante qui arrache l'homme au péché pour en faire un enfant de Dieu. Les théologiens du Moyen Âge ont fixé le nombre des rites sacramentaux à sept. Ces sacrements ont existé dès les débuts de l'Église, même si le septénaire n'a été formulé qu'au Moyen Âge. La liste des sacrements, si elle a été définitivement arrêtée par le concile de Trente en 1547, était déjà adoptée au concile de Lyon en 1274 : le baptême, signe d'appartenance à l'église, la confirmation, liée au baptême chez les orthodoxes, signe de l'effusion de l'Esprit-Saint, l'Eucharistie, signe de l'unité des chrétiens en Jésus mort et ressuscité, la pénitence, signe de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs repentis, le sacrement des malades, ou extrême-onction, signe de la présence de Dieu près de ceux qui souffrent, l'ordre, ou ordination des diacres, des prêtres et des

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

évêques, signe de la mission confiée à l'Église, le mariage, signe de l'union d'un homme et d'une femme, à l'image de l'union de Dieu et de son Église »<sup>1</sup>.

Le baptême est considéré par l'Église comme « le premier de sacrements. La plongée dans l'eau symbolise l'ensevelissement du catéchumène dans la mort de Christ, d'où il sort par la résurrection avec lui »<sup>2</sup>.

Sartre utilise les deux termes pour qualifier le début et la fin de la vie, puisque les deux sacrements correspondent à ces deux moments de la vie d'un chrétien. Le fait que l'écrivain choisit des références religieuses qui sont détournées de leur contexte offre au lecteur une image ironique du destin de Sartre. Sans être athée, sa famille n'est guère pieuse ; mais Poulou est élevé au sein d'une famille où la tradition luthérienne et les rites du catholicisme sont présents même s'il s'agit d'une foi superficielle :

« Quand les témoins ont disparu, le décès d'un grand homme cesse à jamais d'être un coup de foudre, le temps en fait un trait de caractère. Un vieux défunt est mort par constitution, il l'est au **baptême** ni plus ni moins qu'à l'**extrême-onction**, sa vie nous appartient, nous y entrons par un bout, par l'autre, par le milieu, nous en descendons, nous en remontons le cours à volonté : c'est que l'ordre chronologique a sauté ; », *Les Mots*, p. 162-163.

Dans la religion catholique, la confession désigne l'« aveu de péchés que le pénitent fait au prêtre ou à Dieu seul »<sup>3</sup>. Le terme signifie aussi « aveu qu'une personne fait d'un acte blâmable qu'elle a commis ; action de se confier »<sup>4</sup>. Le terme a le double sens de « louange » et « pénitence ». Les deux sens du mot sont liés, car « c'est dans la mesure où l'homme proclame sa foi qu'il se déclare pécheur et vient demander pardon de ses péchés avec regret et ferme résolution de ne plus recommencer. Le pécheur reçoit absolution individuelle de ses fautes »<sup>5</sup>.

Sartre adulte avoue se vouloir le premier à reconnaître ses erreurs passées, tout en adoptant une attitude vaniteuse et égoïste. L'adjectif « généreuse » qui qualifie la confession de l'écrivain renvoie à la nature riche d'un acte plutôt privé et silencieux, soulignant de nouveau le rejet du sacré :

<sup>1</sup> *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 507.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 128.

« reconnaître mes fautes avec tant de bonne grâce, c'est me prouver que je ne pourrais plus les commettre. Le croirait-on ? Ma loyauté, ma généreuse **confession** ne font qu'irriter le plaignant. », *Les Mots*, p. 194.

De même, Albert Camus emploie le terme dans *La Chute* : « Seulement, la **confession** de mes fautes me permet de recommencer plus légèrement et de jouir deux fois, de ma nature d'abord, et ensuite d'un charmant repentir »<sup>1</sup>.

## **B. Dans *La Nausée***

### **B.1 Histoire dans une histoire – La non-intervention de l'auteur**

Lettres, fragments de mémoires, rapports secrets, archives de police : tels sont les documents que Roquentin, en tant que chercheur, utilise pour effectuer son étude sur le marquis de Rollebon. Mais le fait qu'il n'arrive pas à faire concorder les témoignages, le mène à constater que l'idéal n'existe pas ; l'objectivité que pourraient assurer ces fiches n'est qu'un mythe, une illusion qui mène Roquentin à la dépression existentielle. Il s'agit en effet de l'échec de sa méthode qui se prouve vaine et qui le fait plonger dans la solitude et la « nausée ». Roquentin semble ici être victime des erreurs d'un système dominant à l'idéologie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les scrupules du chercheur positiviste trouvent un écho intéressant dans certaines déclarations de Sartre lui-même qui, à l'âge de 22 ans, « attaquait déjà la sociologie positive de Durkheim, en dénonçant le fossé qui sépare la chasse au fait de l'élaboration des lois générales, en s'écriant, bien avant Roquentin : “Penser un fait n'est pas après tout le transformer en loi”, avant de conclure : “Celui qui part des faits doit finir par des faits” ». C'est l'angoisse de Sartre et par conséquent de Roquentin devant la contingence qui provoque une crise méthodologique : la crise du positivisme. C'est un intellectuel qui passe à l'état de dépression.

Adhémar de Rollebon, personnage historique et fictif en même temps puisqu'il est inventé par Sartre, apparaît comme un aventurier du XVIII<sup>e</sup>

---

<sup>1</sup> Albert CAMUS, *La Chute*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Folio Plus, 1956, p. 119.

siècle : c'est un voyageur, un espion, un conspirateur, un séducteur malgré sa laideur<sup>1</sup>, un homme qui fascine au début Roquentin.

Dans son enquête sur le marquis de Rollebon, Roquentin suit la méthode du positivisme<sup>2</sup>, c'est-à-dire une méthode transposée par les historiens de sa génération et qui consiste à organiser son travail en deux temps : « d'abord partir à la "chasse aux faits", en établissant ceux-ci avec le plus d'objectivité possible et un souci constant d'exhaustivité, puis, dans un second temps, établir des lois rendant compte de ce qui a été observé par l'analyse »<sup>3</sup>.

Roquentin chasse alors aux faits, aux documents et aux témoignages sur Rollebon depuis dix ans mais les informations trouvées ne s'accordent pas toujours entre elles : le vrai visage du marquis reste de nature floue et ambiguë, en rendant Roquentin incapable de passer de l'enregistrement des faits à la découverte de la réalité et par conséquent la rédaction de sa biographie.

Observant toujours les informations tirées de ses recherches sur Rollebon, Roquentin transpose une histoire rapportée par le comte de Ségur<sup>4</sup>. Nous en avons ici une sorte de mise en abîme, histoire dans une histoire, révélant le conflit entre la religion et l'esprit ainsi que les avantages de l'intelligence qui reconnaît les effets de l'argumentation de la punition et l'influence de la peur de l'enfer. La peur emporte l'intelligence et aliène l'homme :

« Et puis, il y a cette histoire curieuse que rapporte Ségur et qui me paraît vraie :

“En 1787, dans une auberge près de Moulins, un vieil homme se mourait, ami de Diderot, formé par les philosophes. Les **prêtres** des environs étaient sur

---

<sup>1</sup> « M. de Rollebon était fort laid. La reine Marie-Antoinette l'appelait volontiers sa "chère guenon". Il avait pourtant toutes les femmes de la cour [...] », Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Folio, 1938, p. 28.

<sup>2</sup> Système philosophique d'Auguste Comte qui, à partir d'une théorie de la connaissance reposant sur la loi des trois états, propose une classification des sciences consacrant l'avènement de la sociologie aboutissant elle-même à une morale et à une politique.

*P. anal.* Système, mouvement philosophique qui se rattache ou peut être rattaché à celui d'Auguste Comte, et qui se caractérise par le refus de toute spéculation métaphysique et l'idée que seuls les faits d'expérience et leurs relations peuvent être objets de connaissance certaine. (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>3</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 50.

<sup>4</sup> Louis-Philippe, comte de Ségur (1753-1830), général de Napoléon, auteur dramatique, a écrit trois volumes de mémoires publiés en 1824. (Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 1743)

les dents : ils avaient tout tenté en vain ; le bonhomme ne voulait pas des **derniers sacrements**, il était **panthéiste**. M. de Rollebon, qui passait et ne croyait à rien, gagea contre le **curé** de Moulins qu'il ne lui faudrait pas deux heures pour ramener le malade à des sentiments **chrétiens**. Le **curé** tint le pari et perdit : entrepris à trois heures du matin, le malade **se confessa** à cinq heures et mourut à sept. Êtes-vous si fort dans l'art de la dispute ? demanda le **curé**, vous l'emportez sur les nôtres ! – Je n'ai pas disputé, répondit M. de Rollebon, je lui ai fait peur de l'**enfer**." », *La Nausée*, p. 32-33.

Un *curé* désigne selon le *Trésor de la Langue Française Informatisé* un « prêtre canoniquement chargé du service spirituel et de l'administration d'une paroisse, sous l'autorité de l'évêque ». Le fait qu'un prêtre chargé du service spirituel engage un pari sur la conversion d'un bonhomme panthéiste sur son lit de mort à la foi catholique crée un effet parodique ; cet effet vient du scandale que suscite l'irrespect de la part du curé d'une situation considérée comme sacrée : la conversion au christianisme et la dernière confession d'un homme avant de mourir.

Le terme *panthéiste* (*adj.* et *subst.*) fait partie du vocabulaire métaphysique et désigne « celui, celle qui est partisan du panthéisme ». Il s'agit d'une « doctrine philosophique ou religieuse qui, rejetant ou minimisant l'idée d'un dieu créateur et transcendant, identifie Dieu et l'univers, soit que le monde apparaisse comme une émanation nécessaire de Dieu (*panthéisme stoïcien, panthéisme émanatiste* des néo-platoniciens, philosophies de l'Inde, doctrine de Spinoza, etc.), soit que Dieu ne soit considéré que comme la somme de ce qui est (*panthéisme naturaliste* ou *matérialiste*; synonyme *pancosmisme*) »<sup>1</sup>.

Dans le texte, le *panthéiste* refuse de recevoir les derniers sacrements, c'est-à-dire « l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, sacrements donnés au catholique gravement malade »<sup>2</sup>. C'est seulement par peur de l'enfer qu'il semble être convaincu de changer d'attitude à l'égard de ses orientations morales. Rollebon lui parle évidemment d'un « lieu où les damnés subissent le châtement éternel »<sup>3</sup>.

L'ironie de Roquentin sur le docteur Rogé et les « professionnels de l'expérience » constitue une mise en doute de la morale religieuse ou du

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

comportement moral, suggéré d'après une expérience de sagesse. Le héros sartrien évoque ses expériences à lui, car il a fait le tour du monde. Ses nombreuses destinations montrent qu'il a bien vécu des « aventures extraordinaires » et font écho à la littérature de l'exotisme<sup>1</sup>. « L'accumulation des pays et des villes qu'il a traversés ne rend que plus spectaculaire la restriction de son camp d'activité à la cité portuaire de province où il se retrouve seul »<sup>2</sup>. Les voyages mentionnés dans le discours de Roquentin renvoient à ceux que Sartre lui-même a faits<sup>3</sup> :

« Moi aussi, à ce compte, je pourrais me faire inviter chez les gens et ils se diraient entre eux que je suis un grand voyageur devant l'Éternel. [...] J'ai vu à Venise des **enterrements** en gondole, à Séville, les **fêtes** de la **semaine sainte**, j'ai vu la **Passion** d'Oberammergau. Naturellement, tout cela n'est qu'un maigre échantillon de mon savoir », *La Nausée*, p. 103.

Dans l'histoire de la religion chrétienne, la *Passion* (avec une majuscule) désigne les « souffrances, supplices qui précédèrent et accompagnèrent la mort de Jésus-Christ ». *La Passion; la Passion du Christ, du Sauveur, du Seigneur; le Mystère de la Passion; le récit de la Passion*.

Dans le domaine de la liturgie, nous distinguons :

*Dimanche de la Passion*. Deuxième dimanche avant Pâques.

*Jour de la Passion*. Jour anniversaire de la Passion du Christ.

*Semaine de la Passion*. La semaine sainte consacrée au souvenir des souffrances et de la mort du Sauveur.

Emploi sous sa forme absolue (avec une majuscule), le terme désigne un « récit évangélique, cérémonie liturgique ayant pour thème la Passion ». *La Passion selon saint Jean, saint Luc, saint Matthieu, saint Marc*, et spécialement le « sermon sur les souffrances de Jésus-Christ que l'on prêche durant la semaine sainte »<sup>4</sup>. La *Semaine sainte* ou *grande semaine* c'est la semaine qui précède la fête de Pâques.

<sup>1</sup> La littérature de l'exotisme s'applique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle suite à la crise fin de siècle qui trouve une solution fantasmagique dans le départ. Rimbaud, Nizan, Claudel, Malraux, Pierre Loti, Barrès, Claude Farrère et Paul Morand sont des auteurs dans les romans desquels Roquentin pourrait bien être le héros.

<sup>2</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 77.

<sup>3</sup> Sartre visite Venise à la fin de l'été 1933 et Séville au cours de l'été 1932. En plus, en 1934, il passe ses vacances en Allemagne où il assiste à la Passion d'Oberammergau. (voir Simone de BEAUVOIR, *La Force de l'âge*, p. 203)

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

## B.2 Les « Salauds » à l'égard de la religion et de la morale religieuse

Antoine Roquentin, dans le Musée de Bouville<sup>1</sup>, décrit un tableau signé Richard Séverand (lequel nous n'avons pas pu identifier), s'appelant *La Mort du célibataire*. « Sartre affirme avoir vu un tableau de ce genre dans un musée. Pour Geneviève Idt (*La Nausée : analyse critique*, Hatier, 1971, p. 73), cette œuvre, au titre kafkaïen, fait penser à “un tableau de Greuze<sup>2</sup>, *Le Mauvais Fils puni*, commenté par Diderot dans *Les Salons*<sup>3</sup>, où l'on voit le mauvais fils rentrer à la maison le jour même de la mort de son père [...]”. »<sup>4</sup> Geneviève Idt continue dans son *Analyse critique de La Nausée* (p. 73-74) en comparant la structure de deux textes et ajoute que « la punition du Célibataire semble bien abstraite, car peu lui importe, sans doute, d'être détroussé après sa mort. C'est, en quelque sorte, excommunier un athée. Le texte raille donc à la fois un style pictural, une méthode de critique d'art, et surtout l'idéologie qu'elle soutient, avec ce qu'elle comporte d'étroitesse et d'aveuglement ».

La représentation du mauvais célibataire, solitaire et puni, renvoie à une antithèse des morts illustres « présents » dans le grand salon du musée. Ce tableau donnait à Roquentin « un dernier avertissement »<sup>5</sup> : de « passer outre »<sup>6</sup> et de faire face à la mort, d'accepter consciemment la solitude contre les « Salauds ». En plus, ce tableau édifiant pourrait constituer pour Roquentin le « miroir critique de la fin qu'imaginent pour lui les gens de bien »<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> Sartre a voulu ici présenter un musée typique de ville de province, en transportant des éléments vus ici et là et en évitant les identifications trop marquées. [...] Toutefois l'esthétique des portraits décrits par Sartre semble se rapprocher davantage de celle des portraits de notables qui faisait loi à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>. (Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1771)

<sup>2</sup> Jean-Baptiste GREUZE (1725-1805) : peintre, pastelliste et dessinateur français. Sa peinture, sentimentale et édifiante, évolua vers un pathétisme moralisateur (*Le Mauvais Fils puni*) en accord avec le drame bourgeois et la comédie larmoyante de Diderot, qui fut son admirateur enthousiaste. (*Le Petit Robert des Noms propres*, op. cit.)

<sup>3</sup> Denis DIDEROT, *Œuvres*, Tome IV, Esthétique – Théâtre, Paris, Éditions Robert Laffont, Bouquins, 1996, « Salon de 1765 », p. 391-393.

<sup>4</sup> Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1771.

<sup>5</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, op. cit., p. 122.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, Paris, op. cit., p. 80.

Il faudrait ici ajouter à propos du mot « Salauds »<sup>1</sup>, que le terme prend un sens particulier sous la plume de Sartre. L'auteur lui donne une définition dans *L'Existentialisme est un humanisme* : « Je ne peux que vouloir la liberté des autres. Ainsi, au nom de cette volonté de liberté, impliquée par la liberté elle-même, je puis former des jugements sur ceux qui visent à se cacher la totale gratuité de leur existence, et sa totale liberté. Les uns qui se cacheront, par l'esprit de sérieux ou par des excuses déterministes, leur liberté totale, je les appellerai lâches ; les autres qui essaieront de montrer que leur existence était nécessaire, alors qu'elle est la contingence même de l'apparition de l'homme sur la terre, je les appellerai des salauds »<sup>2</sup>.

L'agonie du célibataire représenté au tableau fait imaginer à Roquentin le gérant du café Mably, M. Fasquelle, qui était malade, souffrant d'une grosse grippe, et qui devait pour quelques jours « garder le lit »<sup>3</sup> :

« Nu jusqu'à la ceinture, le torse un peu vert comme il convient aux morts, le célibataire gisait sur un lit défait. Les draps et les couvertures en désordre attestaient une longue **agonie**. Je souris en pensant à M. Fasquelle. Il n'était pas seul, lui : sa fille le soignait. », *La Nausée*, p. 122.

Entrant dans le grand salon du musée où plus de cent cinquante portraits étaient accrochés aux murs, Roquentin mène une lutte contre les regards de ces « fantômes » notables de Bouville. Dans un premier temps, l'écrivain fait l'oraison funèbre de ces « chefs », fondateurs et bienfaiteurs de Bouville dont la conduite était irréprochable jusqu'au dernier moment de leur vie et qui jouissaient d'une excellente réputation. Cette description laudative est à la suite complètement « affaiblie », car le texte multiplie les procédés de la satire et l'ironie, se terminant par une injure : « adieu, Salauds »<sup>4</sup>.

Puisque ces « Salauds » avaient un air comme il faut, même le jour de leur mort, leur attitude était très convenable à l'égard de Dieu, en recevant les derniers sacrements, c'est-à-dire « l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-

<sup>1</sup> Le terme apparaît souvent chez Sartre. Nous en trouvons aussi des occurrences dans *Huis clos*, *Les Mains sales*, *La Mort dans l'âme*, *Les Séquestrés d'Altona*.

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1946, p. 85.

<sup>3</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 121.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 138.

onction, sacrements donnés au catholique gravement malade »<sup>1</sup>, afin d'assurer l'immortalité.

Le fait que l'immortalité fait partie d'un « tout » auquel ces « chefs » ont droit, figurant en même temps à la fin de la liste de leurs privilèges, suscite l'irrespect d'un modèle religieux détourné de son sens :

« [...] aucun de ceux qu'on avait représentés n'était mort célibataire, aucun d'eux n'était mort sans enfants ni intestat, aucun sans les **derniers sacrements**. En règle, ce jour-là comme les autres jours, avec **Dieu** et avec le monde, ces hommes avaient glissé doucement dans la mort, pour aller réclamer la part de **vie éternelle** à laquelle ils avaient droit.

Car ils avaient eu droit à tout : à la vie, au travail, à la richesse, au commandement, au respect et, pour finir, à l'immortalité. », *La Nausée*, p. 122-123.

Dans un contexte religieux, la *vie éternelle* (synonymes : *vie céleste*, *future*) désigne une « vie au-delà de la mort à laquelle a droit tout homme qui obéit à la loi divine pendant sa vie terrestre »<sup>2</sup>.

La situation paraît ici comique et les faux-semblants des « Salauds » qui ne satisfont point Roquentin renvoient à des conduites de la « mauvaise foi » par laquelle une personne se laisse dévorer par le personnage que la société lui impose d'être. Ces conduites ont des « conséquences immédiates de mort morale (pour l'individu) et d'oppression sociale (pour ses semblables) »<sup>3</sup>.

La mauvaise foi est un « mensonge à soi-même », – comme le définit Sartre dans *L'Être et le Néant* – qui consiste à mentir à soi-même sur ce qu'on est. Sartre consacre tout un chapitre à cette « attitude déterminée qui, à la fois, [est] essentielle à la réalité humaine et, à la fois, telle que la conscience au lieu de diriger sa négation vers le dehors la tourne vers elle-même [...] Souvent on l'assimile au mensonge. On dit indifféremment d'une personne qu'elle fait preuve de mauvaise foi ou qu'elle se ment à elle-même »<sup>4</sup>.

L'obéissance à la loi divine qui leur a accordé l'immortalité s'assure également par leur rôle de protecteurs et fondateurs de Bouville qui révèle la morale bourgeoise :

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 125.

<sup>4</sup> Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, coll. TEL, 1987, chapitre 2 de la première partie : « La mauvaise foi ».

« Tous ceux qui firent partie de l'élite bouvilloise entre 1875 et 1910 étaient là, hommes et femmes, peints avec scrupule par Renaudas et par Bordurin. Les hommes ont construit **Sainte-Cécile-de-la-Mer**. Ils ont fondé, en 1882, la fédération des armateurs et des négociants de Bouville [...] En vingt ans le tonnage des bateaux de pêche, qui était de 5000 tonneaux en 1869, s'est élevé, grâce à eux, à 18000 tonneaux. », *La Nausée*, p. 123.

La satire des notables bouvillois continue avec une courte référence aux femmes bouvilloises qui ont contribué à leur tour à la prospérité de la ville mais surtout à la formation et l'éducation des jeunes français :

« Les femmes, dignes compagnes de ces lutteurs, ont fondé la plupart des Patronages, des Crèches, des Ouvroirs. Mais elles furent, avant tout, des épouses et des mères. Elles ont élevé de beaux enfants, leur ont appris leurs devoirs et leurs droits, la **religion**, le respect des traditions qui ont fait la France. », *La Nausée*, p. 124.

Roquentin commente aussi la technique de peinture de Bordurin qui a réalisé un grand nombre de portraits des bouvillois :

« Chez Bordurin qui avait moins de procédé, les mains étaient un peu **sacrifiées**, mais les faux cols brillaient comme du marbre blanc. », *La Nausée*, p. 124.

En parlant d'un inanimé, l'adjectif *sacrifié* prend le sens abstrait de « perdu, détruit, négligé ». Le quantificateur positif *un peu*, en fonction d'adverbe, associé à des mots de valeur négative ou interprétés comme tels, indique l'intensité faible, mais déjà appréciable.

Sur les tableaux des « chefs », la négligence des mains au profit de la brillance des faux cols consiste en la prédominance d'un signe de luxe au détriment du corps humain et par extension de l'homme lui-même.

Près du tableau de Rémy Parrottin, figure celui de son frère Jean, président peut-être de la « Société des Armateurs Bouvillois ». Figé dans la rigidité que lui offre sa certitude, ce « Salaud » a consacré toute sa vie à la maîtrise du Droit le quel, une fois emparé, ne peut être chassé ni même par un *exorcisme* :

« Jean Parrottin, son frère, président de la S.A.B., s'appuyait des deux mains sur le rebord d'une table chargée de papiers ; [...] Ses yeux éblouissants dévoraient toute sa face. Au-dessous de cet embrasement j'aperçus deux lèvres minces et serrées de **mystique**. "C'est drôle, me dis-je, il ressemble à Rémy Parrottin." [...]

Cet homme avait la simplicité d'une idée. Il ne restait plus en lui que des os, des chairs mortes et le Droit Pur. Un vrai cas de possession, pensai-je. Quand le Droit s'est emparé d'un homme, il n'est pas d'**exorcisme** qui puisse le chasser : Jean Parrottin avait consacré toute sa vie à penser son Droit : rien d'autre. », *La Nausée*, p. 130.

Selon le *T.L.F.i*, le mot *mystique* employé comme substantif féminin signifie :

1. Dans le domaine de la religion ou de la philosophie : Étude, connaissance du mysticisme, de la spiritualité mystique. *La mystique allemande, orientale; la mystique du XII<sup>e</sup> siècle, des néo-platoniciens.*

Au XVII<sup>e</sup> siècle seulement on se met à parler de « la mystique », le recours à ce substantif correspondant à l'établissement d'un domaine spécifique (...). Un espace délimite désormais un mode d'expérience, un genre de discours, une région de la connaissance. *Encyclop. univ.* t. 11 1971, p. 522.

2. Ensemble des mouvements spirituels par lesquels l'âme accède à la présence divine. *Mystique cistercienne, franciscaine, médiévale.*

3. Par analogie :

a) Croyances, doctrines, thèses, idéologies, etc. qui suscitent une adhésion de caractère passionné. *Mystique démocratique, hitlérienne, scientifique.*

b) Sentiment exacerbé et absolu centré sur une représentation privilégiée et quasi mythique ; *p. ext.* tout idéal quel qu'il soit. *Mystique de l'amitié, de l'art, de la force, du pacifisme. Mystique du chef* (LEGRAND 1972).

L'*exorcisme* désigne une « pratique religieuse ou magique, comportant certaines formules et certains gestes rituels, destinée à chasser le démon d'un endroit qu'il occupe et, en particulier, du corps d'un possédé ». Le terme désigne également la « formule, prière par laquelle on exorcise ». Au figuré, le mot prend le sens du « fait de chasser un mal physique ou moral ; ce qui le chasse ».

### B.3 Sacrements et rites : comparaisons et métaphores

Dimanche à Bouville et vers la fin de la journée, Roquentin tombe sur un jeune garçon timide, le nouveau dessinateur de l'usine. Sa première participation à un dimanche à Bouville pourrait être comparée à la *première communion*. La comparaison avec une cérémonie religieuse renforce le caractère solennel de la promenade dominicale à Bouville :

« Contre la glace du charcutier Julien, le jeune dessinateur qui vient de se recoiffer, encore tout rose, les jeux baissés, l'air obstiné, garde tous les dehors d'une intense volupté. C'est le premier dimanche, sans aucun doute, qu'il ose traverser la rue Tournebride. Il a l'air d'un **premier communiant**. Il a croisé ses mains derrière son dos et tourné son visage vers la vitrine avec un air de pudeur tout à fait excitant ; », *La Nausée*, p. 73

Dans la religion chrétienne, la *communion* désigne « l'union des chrétiens entre eux et en Dieu fondée sur une communauté de foi, de pratiques religieuses »<sup>1</sup>. En particulier, le terme prend le sens de « participation au sacrement de l'eucharistie marquant l'union intime des fidèles et du Christ »<sup>2</sup> ; *Communion eucharistique; la sainte communion; recevoir, donner la communion; communion sous les deux espèces* (pain et vin); *communion sous une espèce* (pain); *pain* (cf. *hostie*), *table, banc de communion*.

La *première communion* ou *communion solennelle* constitue une « cérémonie au cours de laquelle l'enfant communie en faisant profession solennelle de la foi catholique »<sup>3</sup>. Ainsi, un *communiant* est « celui, celle qui reçoit la communion eucharistique »<sup>4</sup>, et, en particulier, *premier(ère) communiant(ante)* est « celui, celle qui fait sa première communion ». Par métaphore, un *communiant* désigne aussi une « personne pure, innocente (comme l'enfant qui fait sa première communion) »<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

Bien qu'il soit un athée, l'Autodidacte a l'humilité et la religiosité d'un chrétien. Même s'il ne croit pas en Dieu, il va à l'église pour communier avec les hommes :

« Cette agitation superficielle s'évanouit et j'entendis l'Autodidacte qui disait :  
- Tous les dimanches, j'allais à la **messe**. Monsieur, je n'ai jamais été **croquant**. Mais ne pourrait-on pas dire que le vrai **mystère** de la **messe**, c'est la **communio**n entre les hommes ! [...], pendant que les sons de l'harmonium me transportaient, je me sentais ne faire qu'un avec tous les hommes qui m'entouraient. Ah ! monsieur, comme j'ai pu aimer ces **messes**. À présent encore, en souvenir d'elles, je vais quelquefois à l'**église**, le dimanche matin. Nous avons, à **Sainte-Cécile**, un organiste remarquable. », *La Nausée*, p. 165-166.

La *communio*n prend ici non seulement le sens religieux, mais surtout celui d'un « accord profond, sympathie entre des personnes ». C'est par son amour des hommes que l'Autodidacte va à l'église, plutôt que par sa foi en Dieu. D'ailleurs, le nom de Dieu n'apparaît pas dans son discours religieux par excellence.

C'est cette même « sympathie », cet « accord profond » que cherche l'Autodidacte en Roquentin au cours du repas. Il faudrait pourtant signaler que c'est à travers le filtre de la conscience de Roquentin que cette pensée parvient au lecteur du roman : nous avons ici un exemple de focalisation interne. Roquentin attribue à son interlocuteur un manque de lucidité :

« L'Autodidacte n'a pas l'air de vouloir parler. Quel curieux regard il me jette : ce n'est pas un regard pour voir, mais plutôt pour **communio**n d'âmes. L'âme de l'Autodidacte est montée jusqu'à ses magnifiques yeux d'aveugle où elle affleure. Que la mienne en fasse autant, qu'elle vienne coller son nez aux vitres : toutes deux se feront des politesses.  
Je ne veux pas de **communio**n d'âmes, je ne suis pas tombé si bas. Je me recule. », *La Nausée*, p. 153.

Au cours du déjeuner, l'Autodidacte révèle à Roquentin ses orientations politiques en avouant qu'il est membre du parti socialiste<sup>1</sup>. Il faudrait ici rappeler que c'est la même personne qui avoue quelques lignes plus haut qu'il est ému à la messe. Le personnage de l'Autodidacte, tel qu'il est vu par son

<sup>1</sup> C'est en décembre 1920 que se produisit au congrès de Tours la Scission du parti socialiste S.F.I.O. (Section Française de l'internationale Ouvrière) à la suite de laquelle se créa le parti Communiste Français. (Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1779)

interlocuteur, figure l'image dégradée d'un esclave de morale, d'une victime, d'un martyr chrétien, d'un Christ ridicule. Son attitude et ses gestes rappellent un mystique en extase (« les yeux mi-clos, la bouche entrouverte », « recevoir les stigmates »).

L'image sacralisée du martyr chrétien est pourtant présentée dans un contexte trivial (« rouler, dans sa bouche, une masse sombre et rose ») qui provoque des effets de sacrilège :

« Il [l'Autodidacte] a baissé les yeux et ses longs cils palpitent :  
 - Depuis le mois de septembre 1921, je suis inscrit au parti socialiste S.F.I.O. Voilà ce que je voulais vous dire.  
 Il rayonne de fierté. Il me regarde, la tête renversée en arrière, les yeux mi-clos, la bouche entrouverte, il a l'air d'un **martyr**. [...] Il a écarté les bras et me présente ses paumes, les doigts tournés vers le sol, comme s'il allait recevoir les **stigmates**. Ses yeux sont vitreux, je vois rouler, dans sa bouche, une masse sombre et rose. », *La Nausée*, p. 166.

Du grec *stigma*, le terme désigne une « piquûre, marque au fer rouge, tatouage par suite de pratiques religieuses ». Images, marques miraculeuses sur la peau, disposées comme les cinq blessures du Christ lors de sa passion, à la tête, aux mains, aux pieds, au côté. Dans la langue courante, un *stigmat* est une marque laissée sur la peau par une maladie. *Stigmatiser* quelqu'un, c'est aujourd'hui au sens figuré le blâmer, le fustiger, le noter d'infamie. On *stigmatise* un comportement, un régime politique, un acte odieux<sup>1</sup>.

Dans le texte, l'emploi du terme prend une valeur métaphorique, car Roquentin semble ne pas apprécier le comportement à la fois bourgeois et chrétien de l'Autodidacte.

Sur le boulevard Noir, Roquentin rencontre Lucie, la femme de ménage, qui est en plein désespoir. Dans un récit pathétique qui rapporte la situation malheureuse de Lucie, Roquentin semble envier la pureté de sa souffrance :

« Oui, c'est elle, c'est Lucie. Mais transfigurée, hors d'elle-même, souffrant avec une folle générosité. Je l'envie. Elle est là, toute droite, écartant les bras, comme si elle attendait les **stigmates** ; elle ouvre la bouche, elle suffoque. », *La Nausée*, p. 48.

<sup>1</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 550-551.

Après avoir déjeuné avec l'Autodidacte, Roquentin saute dans un tramway qui l'emporte au Jardin public. Faisant une description fantastique et surréaliste, il observe derrière les vitres du tramway les « changements » que subissent sous son regard les différents objets, les gens, les murs, les bâtiments. Le narrateur se trouve dans une situation d'aphasie et du coup « il perd le sens de l'arbitraire du signe ou plutôt se fascine sur cet arbitraire qu'il dénonce comme une manifestation supplémentaire de la contingence »<sup>1</sup>. Signifiant, signifié et référent ne s'accordent pas nécessairement entre eux car nous nous trouvons devant une inadéquation du langage à la réalité. La procédure de la nomination « flotte » dans l'expérience de la Nausée.

*Exorcisme* apparaît ici dans une comparaison : dans la description surréaliste d'une banquette, Roquentin répète une phrase de telle manière qu'on prononce une prière, une formule par laquelle on exorcise :

« Cette chose sur quoi je suis assis, sur quoi j'appuyais ma main s'appelle une banquette. Ils l'ont faite tout exprès pour qu'on puisse s'asseoir, ils ont pris du cuir, des ressorts, de l'étoffe, ils se sont mis au travail, avec l'idée de faire un siège et quand ils ont eu fini, c'était ça qu'ils avaient fait. Ils ont porté ça ici, dans cette boîte, et la boîte roule et cahote à présent, avec ses vitres tremblantes, et elle porte dans ses flancs cette chose rouge. Je murmure : c'est une banquette, un peu comme un **exorcisme**. Mais le mot reste sur mes lèvres : il refuse d'aller se poser sur la chose. », *La Nausée*, p. 178-179.

Le thème de l'agonie reste important dans les descriptions des moments de la mort chez Sartre. C'est à Anny maintenant, l'histoire d'amour de Roquentin, de prendre la parole sur le sujet en question. C'est par les passions fortes, comme la mort, qu'on obtient un « moment parfait », théorie qui repose sur une vision esthétique du réel attaché à des « situations privilégiées » :

« C'étaient des situations qui avaient une qualité toute à fait rare et précieuse, du style, si tu veux. Etre roi, par exemple, quand j'avais huit ans, ça me paraissait une situation privilégiée. Ou bien mourir. Tu ris, mais il y a tant de gens dessinés au moment de leur mort, et il y en a tant qui ont prononcé des paroles sublimes à ce moment-là, que moi, je croyais de bonne foi... enfin je pensai qu'en entrant dans l'**agonie** on était transporté au-dessus de soi-même. D'ailleurs, il suffisait d'être dans la chambre d'un mort : la mort étant une situation privilégiée, quelque chose émanait d'elle et se communiquait à

---

<sup>1</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 84.

toutes les personnes présentes. Une espèce de grandeur. Quand mon père est mort, on m'a fait monter dans sa chambre pour le voir une dernière fois. En montant l'escalier, j'étais très malheureuse mais j'étais aussi comme ivre d'une sorte de **joie religieuse** ; j'entrais enfin dans une situation privilégiée. », *La Nausée*, p. 208-209.

Dans la mystique religieuse, nous rencontrons les expressions *joie céleste, éternelle, inaltérable, ineffable, infinie; joies du ciel*. Bergson, dans les *Deux sources* (1932, p. 277), parle d'une « joie sans mélange, située par-delà le plaisir et la peine, qui est l'état d'âme définitif du mystique ».

Le changement d'Anny consiste en une dégradation de son rapport au monde, aux objets, à la notion de l'existence, mais surtout de la perception qu'elle a d'elle-même. Elle expose à Roquentin sa découverte de l'existence. Celui-ci est transporté de joie quand il constate qu'elle pense comme lui :

« - Qu'il n'y a pas de situations privilégiées ?

- Je croyais que la haine, l'amour ou la mort descendaient sur nous, comme les langues de feu du **vendredi saint**. Je croyais qu'on pourrait rayonner de haine ou de mort. Quelle erreur ! Oui, vraiment, je pensais que ça existait, "la Haine", que ça venait se poser sur les gens et les élever au-dessus d'eux-mêmes. Naturellement, il n'y a pas que moi, moi qui hais, moi qui aime. [...]

Elle pense comme moi. Il me semble que je ne l'ai jamais quittée. », *La Nausée*, p. 212.

À propos du *vendredi saint*, il faudrait préciser qu'« Anny confond ici le Vendredi saint avec la Pentecôte. C'est à la Pentecôte, en effet, qu'est descendu l'Esprit saint sur les apôtres sous forme de langues de feu »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 1796.

## C. Dans *Les Chemins de la Liberté*

### C.1 *L'Âge de Raison*

#### C.1.1 La comparaison à la messe

Les caractères du roman trouvent leurs modèles parmi les personnes qui forment l'entourage de Sartre et Simone de Beauvoir à l'époque. Le modèle d'Ivich est Olga Kosakiewicz, née en 1917, en Russie, qui a quitté son pays avec ses parents après la révolution d'Octobre. « Olga fit la connaissance de Bost<sup>1</sup> par l'intermédiaire de Simone de Beauvoir et de Sartre, à Rouen, où ils se lièrent d'amitié. Au moment où Sartre écrivait *L'Âge de raison*, ils vivaient à Paris et formaient déjà un couple ; ils se sont mariés pendant la guerre ; Sartre, à partir de 1939, fut davantage lié avec Wanda, la jeune sœur d'Olga, à qui le roman est dédié, mais le personnage d'Ivich qu'il donna pour sœur à Boris, doit plus à Olga »<sup>2</sup>. Simone de Beauvoir rapporte aussi qu'à cette époque-là, « Sartre interprétait de façon maniaque la moindre parole, la moindre moue d'Olga »<sup>3</sup>.

C'est ainsi que fait Mathieu – double de l'auteur – à l'égard d'Ivich. L'esprit inquiet de cette dernière touche le professeur qui ne cesse d'interroger la jeune fille sur ses moindres pensées, profondes ou superficielles. Ayant une attitude différente face à la parole, Mathieu lui reproche un respect excessif pour les mots, comme celui que l'on porte pour « dire la messe » :

« - C'est marrant, vous avez pour la parole un respect de sauvage ; vous avez l'air de croire qu'elle n'est faite que pour annoncer les morts et les mariages ou pour dire la **messe**. D'ailleurs vous ne regardiez pas les gens, Ivich, je vous ai vue, vous regardiez votre main et ensuite vous avez regardé votre pied. Et puis je sais ce que vous pensiez. », (Mathieu), *L'Âge de Raison*, p. 76.

Terme religieux par excellence, la *messe* (*liturgie catholique*) est l'« office qui commémore le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ présent sous les espèces du pain et du vin et qui est célébré par le ministère du prêtre selon un rite dont les parties essentielles sont l'offertoire, la

---

<sup>1</sup> Modèle de Boris.

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notes et variantes, p. 1946.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 1942.

consécration et la communion »<sup>1</sup>. Nous pourrions également discerner ici un caractère ironique attribué par l'auteur aux rites du catholicisme.

Lors de la visite de Mathieu et Ivich à l'exposition Gauguin, la jeune femme exprime sa déception en expliquant à Mathieu qu'elle se fâche chaque fois qu'ils visitent une exposition puisqu'elle ne peut pas avoir les tableaux qu'ils voient. Elle lui reproche aussi le fait qu'il montre un respect excessif et injustifié comme si les tableaux de peinture étaient des objets de culte. Le musée est pour Mathieu une église : il y demeure tranquille et respectueux comme le fidèle qui va à la messe :

« - Qu'est-ce que ça peut me faire, à moi, des tableaux, dit Ivich sans l'entendre, si je ne peux pas les posséder. À chaque fois je crevais de rage et d'envie de les emporter, mais on ne peut même pas les toucher. Et je vous sentais à côté de moi, tranquille et respectueux : vous alliez là comme à la **messe**. », *L'Âge de Raison*, p. 100.

Il convient ici de signaler que Sartre utilise cette comparaison pour parler de l'attitude respectueuse de quelqu'un. Le fait que le comparant, c'est-à-dire le référent virtuel, est un terme religieux (la *messe*) renvoie sans doute à l'enfance de Sartre, temps de mystification et d'imposture, où la fausse dévotion faisait partie de sa vie quotidienne et des habitudes dominicales de sa famille.

Mathieu visite « Sumatra » où il rejoint Ivich, Boris et Lola. En descendant vers la cave, il peut sentir l'homme, car la salle est pleine de personnes. Cette image rappelle au narrateur une église pleine de fidèles. Il emploie alors de nouveau l'expression comparative « comme à la messe » :

« Sur le seuil de la porte, Mathieu hésita : il entendait des rumeurs, un tango ; son cœur était encore plein de paresse et de nuit. Et puis ça se fit d'un coup, comme le matin, quand on se trouve debout sans savoir comment on s'est levé : il avait écarté la tenture verte, descendu les dix-sept marches de l'escalier, il était dans une cave écarlate et bruisante avec des taches d'un blanc malsain, les nappes ; ça sentait l'homme, il y avait plein d'hommes dans la salle, comme à la **messe**. », *L'Âge de Raison*, p. 202.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Nous soulignerons ici que Sartre utilise la même comparaison pour comparer cette fois une église en tant qu'édifice à une salle de danse. Le fait que les deux lieux peuvent être fréquentés par un grand nombre de gens constitue le motif de la comparaison. Nous pourrions aussi signaler que Sartre met en parallèle un lieu de culte et un lieu de distraction, en faisant allusion sans doute à l'esprit léger ou naïf des personnes qui visitent ces lieux de réunion : l'assemblée des fidèles va à la messe comme les habitués d'un club le fréquentent pour écouter les musiciens et danser.

S'interrogeant s'il y a une possibilité que Marcelle veuille garder cet enfant, Mathieu se rappelle les paroles de son amante en ce qui concerne son attitude envers la grossesse et ses amies enceintes. Mais c'est bien elle qui n'hésite pas à se moquer de ces femmes, en les appelant « des vases sacrés » :

« [...] je l'ai trop souvent entendue se moquer de ses amies mariées, quand elles étaient enceintes : des vases **sacrés**, elle les appelait, [...] », *L'Âge de Raison*, p. 137.

Dans la religion catholique, les *vases sacrés* sont les « vases dont on se sert pour l'administration des sacrements ou la conservation de l'eucharistie (calice, ciboire...) ». Une femme enceinte prenait ainsi le sens de quelqu'un qui recèle en elle quelque chose de sacré, telle que la vie humaine.

### **C.1.2 La comparaison aux Sacrements**

Le récit continue toujours avec le discours indirect libre de Daniel, dont la pensée se développe sur Mathieu et Boris, en tant que professeur et disciple. Le narrateur utilise un vocabulaire religieux par excellence pour décrire le caractère sacré des connaissances que Mathieu transmet à Boris. Ce lexique chrétien, employé métaphoriquement, évoque une attitude ironique, voire parodique. Les théories et les idées philosophiques que Mathieu communique à son élève prennent une dimension sacrée, tandis que l'apprenant se réjouit des qualités morales d'une « première communiant » , tout en prenant le sens figuré de « personne naïve, candide ». Nous pourrions également parler ici

d'un procédé auto-ironique, car Sartre était lui-même professeur de philosophie :

« Mathieu fait le sultan dans sa classe, il lui a jeté le mouchoir, il l'emmène au café et le petit avale tout, le café-crème et les théories, comme des **hosties** ; va, va, promener tes airs de première **communiant**, il était là gourmé et précieux comme un âne chargé de **reliques**, oh ! j'ai compris, je ne voulais pas porter la main sur toi, je ne suis pas digne ; », *L'Âge de Raison*, p. 182.

Dans la liturgie catholique, l'hostie est la « petite rondelle mince de pain azyme que le prêtre consacre pendant la messe »<sup>1</sup>. « Dans le *Nouveau Testament*, Jésus est cette victime expiatoire offerte pour le salut des hommes. L'Église catholique actualise ce sacrifice au cours de la messe en renouvelant les gestes de Jésus pendant la Cène. Le prêtre prend du pain, généralement azyme (sans levain) et en forme de disque, appelé *hostie*, le consacre et le distribue aux fidèles. En recevant l'hostie, ces fidèles reçoivent le corps du Christ »<sup>2</sup>.

Dans le domaine de la religion, les reliques, c'est « ce qui reste, après sa mort, du corps d'un saint ou d'un martyr ; objets ayant été à son usage, instruments de son supplice, considérés comme des objets sacrés et auxquels on rend un culte »<sup>3</sup>.

« Les reliques sont généralement conservés dans une châsse ou un réceptacle nommé *reliquaire*. Le transfert de reliques est appelé *translation*. Le culte des reliques, restes mortels des saints ou objets leur ayant appartenu, est répandu dans presque toutes les religions, mais plus particulièrement dans le catholicisme et le bouddhisme. [...] Les protestants dénoncèrent le trafic des reliques et les dérives qu'entraînent le culte de celles-ci, comme ils avaient dénoncé le trafic des indulgences, et Calvin publia un *Traité des reliques*. Le concile de Trente (1545-1563) confirma cependant, à l'encontre des protestants, la légitimité du culte des reliques »<sup>4</sup>.

Lors de leur rencontre dans un bar, Daniel révèle à Mathieu qu'il voit de temps en temps Marcelle. Cette révélation, qui gêne et surprend Mathieu,

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 247-248.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>4</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 490-491.

est une sorte de confession, puisque Daniel lui confie un secret, avouant en même temps son péché.

Dans la religion catholique, la confession est l' « aveu de péchés que le pénitent fait au prêtre ou à Dieu seul »<sup>1</sup>. Ayant caché par Mathieu ses rencontres avec Marcelle, Daniel, le pénitent, avoue son péché. Le terme est sans doute utilisé ironiquement, car le sacrement de pénitence n'a aucun rapport avec l'esprit pervers de la confession de Daniel :

« - Sais-tu, dit [Daniel], que je vais te faire une **confession** ?

C'était fini : ce bonheur humble et léger venait de glisser dans le passé. Mathieu regarda Daniel du coin de l'œil : Daniel avait l'air noble et pénétré. [...]

- Eh bien... Devine qui j'ai vu hier soir ?
- Qui tu as vu hier soir ? répéta Mathieu déçu. Mais je ne sais pas, tu peux avoir vu une masse de gens.
- Marcelle Duffet. », *L'Âge de Raison*, p. 282.

La *confession* a le « double sens de la foi religieuse et des merveilles de Dieu. Elle peut être collective, comme dans la récitation des psaumes par un groupe, ou privée et silencieuse. Par extension, elle désigne la foi, la croyance religieuse. On parle d'un pays de confession chrétienne ou islamique. On précise que le choix d'une personne se fera sans distinction de race et de confession. Par extension, on appelle *confession* le monument funéraire d'un martyr ou d'un saint, parce qu'ils ont « avoué » leur foi.

Plus spécifiquement, la confession est la liste des articles de la foi chrétienne. [...] La confession est aussi dans l'Église catholique l'aveu de ses péchés à un prêtre tenu au secret, généralement dans un confessionnal, dans le cadre du sacrement de pénitence.

Les deux sens du mot « confession » sont liés, car c'est dans la mesure où l'homme proclame sa foi qu'il se déclare pécheur et vient demander pardon de ses péchés avec regret et ferme résolution de ne plus recommencer. Le pécheur reçoit absolution individuelle de ses fautes. La confession doit être auriculaire (de *auricula*, « oreille »), c'est-à-dire faite de vive voix. À défaut, de pouvoir utiliser la voix, tout autre moyen de communication directe est possible. On distingue la *confession particulière*, lorsqu'on n'avoue que les

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

péchés commis depuis la dernière confession, et la *confession générale*, lorsqu'on avoue les péchés commis toute sa vie »<sup>1</sup>.

Après avoir annoncé à Mathieu qu'il va épouser Marcelle, Daniel lui confie qu'il est pédéraste. C'est ainsi qu'il se punira. Bien qu'il s'attende à une réaction de rejet, Mathieu n'est pas étonné. Il se confesse alors à lui, en arrachant son secret à quelqu'un qui se dégoûte aussi bien que lui-même :

« Mathieu releva vivement la tête :

- Ne crâne pas, dit-il. Tu es pénible. Tu n'as pas besoin de crâner devant moi. Tu te dégoûtes peut-être, mais pas plus que je ne me dégoûte, on se vaut. D'ailleurs, dit-il, à la réflexion, c'est pour ça que tu me racontes tes histoires. Ça doit être moins dur de **se confesser** devant une loque ; et on a tout de même le bénéfice de la **confession**.
- Tu es un petit malin, dit Daniel d'une voix vulgaire que Mathieu ne lui connaissait pas. », *L'Âge de Raison*, p. 364.

### C.1.3 La comparaison aux ordres de la foi

En attendant l'heure d'aller chercher les résultats de l'examen d'Ivich, Boris et sa sœur se promènent. Le jeune homme pense à la condition de la maîtresse, à sa mort et enfin à la découverte qu'elle est vivante. Il compare alors cette drôle de situation à une résurrection, au sens stricte du terme ; pour lui, Lola est passée de la mort à la vie :

« [Boris] pensa : "Au mois d'octobre dernier, je ne connaissais pas Lola." Au même moment, il se sentit délivré : "Elle vit." Pour la première fois, depuis qu'il avait abandonné son cadavre dans la chambre sombre, il sentait qu'elle vivait, c'était comme une **résurrection**. », *L'Âge de Raison*, p. 272.

Dans la religion chrétienne, la *résurrection* [souvent avec une majuscule] désigne le « passage à la vie glorieuse de la nature humaine de Jésus-Christ, trois jours après sa mort sur la croix »<sup>2</sup>.

Visitant l'officine de prêtres aux fonctionnaires, Mathieu s'aperçoit qu'il ne pourra pas obtenir d'argent avant le début juillet. Son seul espoir est ainsi

<sup>1</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 128.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Sarah. Alors qu'il affronte de nouveau un obstacle dans sa quête d'argent nécessaire à l'avortement, il ne cesse de penser à Ivich et au résultat de son examen. Il fait alors « une espèce de prière » pour qu'elle y réussisse :

« En composant le numéro, Mathieu murmura :  
 - Pourvu qu'elle ait réussi. Oh ! pourvu qu'elle ait réussi.  
 C'était une espèce de **prière**. », *L'Âge de Raison*, p. 299.

Dans le domaine religieux, la *prière* est l' « élévation de l'âme vers Dieu (ou une divinité) pour lui exprimer son adoration ou sa vénération, ses remerciements ou actions de grâces, pour obtenir ses grâces ou ses faveurs ; acte par lequel on s'adresse aux saints pour obtenir leur intercession auprès de Dieu »<sup>1</sup>.

On peut rencontrer dans la langue populaire le tour « une espèce de ». Le déterminant « prière » désigne ici un inanimé abstrait. L'emploi d'un terme religieux par excellence dans ce tour de langue populaire dévalorise sans doute le caractère sacré de cet acte spirituel.

Rentrant chez lui, Mathieu y retrouve Ivich. Il lui annonce qu'il a rompu avec Marcelle et qu'il a volé Lola, afin d'obtenir l'argent pour l'avortement de son amante. Ivich lui avoue qu'elle n'est pas amoureuse de lui, alors que lui ignore ce qu'il veut de la jeune étudiante. Mathieu en pleine confusion, arrive à provoquer la colère de la jeune fille. Le fait qu'il a de nouveau causé des sentiments de fureur chez Ivich, comme d'ailleurs chez Marcelle, évoque de sa part une attitude indifférente, voire satisfaite, qui constitue pour lui une sorte d'expiation :

« Mathieu laissa tomber les bras, il dit avec lassitude :  
 - Je ne sais pas ce que je veux de vous.  
 Ivich eut un soubresaut et se dégagait rapidement. Ses yeux étincelèrent mais elle les voila et prit un maintien triste et doux. Seules, ses mains restaient furieuses : elles voletaient autour d'elle, s'abattaient sur son crâne et lui tiraient les cheveux. Mathieu avait la gorge sèche, mais il considérait cette colère avec indifférence. Il pensait : "Ça aussi, je l'ai gâché", et il était presque content : c'était comme une **expiation**. Il reprit en cherchant le regard qu'elle lui dérobait obstinément :  
 - Il ne faut pas que je vous touche. », *L'Âge de Raison*, p. 349.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Dans le domaine religieux, l'*expiation* est le « rite effectué pour apaiser la colère divine »<sup>1</sup>. Spécialement, dans la religion chrétienne, le terme désigne la « réparation faite à Dieu (pour un péché commis) sous forme de rite »<sup>2</sup>.

## C.2 *Le Sursis*

### C.2.1 Le caractère sacré de la maternité

Dans le petit noyau des personnages présents d'abord dans *L'Âge de Raison*, sont Daniel et Marcelle. Cette dernière, mariée à Daniel, éprouve du bonheur d'être enceinte, fait que son mari trouve stupide, puisqu'il ne partage pas ses sentiments. Rencontrant une vieille dame accompagnée d'un enfant, Marcelle lui révèle qu'elle souhaiterait avoir un fils. Celle-ci lui indique également de s'adresser quotidiennement à Sainte Marguerite<sup>3</sup>, patronne des sages-femmes et des accouchées.

« - C'est votre petit-fils ?

- C'est le petit de ma nièce. Il va sur ses quatre ans.
- Il est joli, dit Marcelle.
- Quand il est sage. La vieille baissa la voix : "Ça sera-t-il un garçon ?
- Ah ! dit Marcelle, je le voudrais bien."

La vieille se mit à rire :

- Il faut répéter tous les matins la **prière** à sainte Marguerite.

Il y eut un silence tout rond, peuplé d'**anges**. », *Le Sursis*, p. 50.

Il faudrait sans doute aborder ici la question de la grossesse, du sentiment de la maternité et la place de la femme chez Sartre. Les femmes ne sont généralement pas définies par leurs actions ni leurs choix, comme les hommes, mais « ont une marge de manœuvre fort limitée : les hommes *font*, les femmes *sont* »<sup>4</sup>. Les femmes paraissent presque incapables de comprendre même la politique, sujet fortement présent dans *Le Sursis*. « Cette

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Sainte Marguerite d'Antioche (morte vers 305), vierge et martyre, est une sainte auxiliatrice. Représentée dans un premier temps éventrant le dragon pour surgir de ses entrailles, elle est devenue par analogie patronne des sages-femmes et des accouchées. Elle est invoquée pour l'heureuse délivrance des femmes enceintes. La tradition voulait qu'on lise la vie de sainte Marguerite lors de l'accouchement.

<sup>4</sup> *Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 185.

thématique, réservée principalement aux hommes, privilégie la présence masculine et ce sont eux, Mathieu, Boris, Jacques, Pierre, Maurice et d'autres, qui se chargent surtout des problèmes, des questions, des inquiétudes politiques et philosophiques, ce sont eux aussi qui donnent l'élan dynamique à partir duquel des forces antagonistes constituent une situation conflictuelle. »<sup>1</sup>

Les femmes jouent alors un rôle secondaire et sont envisagées en termes relatifs, souvent selon le désir du regard masculin. En fait, dans la fiction et le théâtre de Sartre, il y a des observations « sur les manières propres à la femme de penser, d'imaginer, de sentir, d'agir – manières toujours suspectes, toujours redoutées des personnages masculins dont elles constituent la hantise en même temps que la tentation »<sup>2</sup>. La grossesse est, par conséquent, considérée comme une affaire de femmes. Marcelle et la vieille dame rient ensemble et éprouvent des sentiments réservés aux femmes.

Le rire des deux femmes complices est suivi d'un silence « peuplé d'anges ». L'expression figure souvent dans des représentations picturales d'un ciel peuplé d'anges et de saints, appelée « Gloire », dans le domaine des beaux-arts, notamment dans un contexte théologique (*Christ en gloire, peindre des gloires ; une gloire du Tintoret, du Titien ; la gloire du Val-de-Grâce*). L'auteur pose alors les deux femmes au milieu d'une ambiance religieuse, tout en évoquant le caractère sacré qu'elles attribuent à la maternité et la grossesse.

### C.2.2 Les rituels du culte

Vendredi 23 septembre, Maurice, ouvrier communiste parisien, et son amie Zézette suivent de près les événements politiques. Se trouvant dans la rue, ils observent l'attitude des gens devant une vitrine où figurent des souliers de cuir rouge avec une mousse rouge. La femme reproche à l'homme d'avoir rigolé, tout en lui indiquant de se taire. Maurice réagit en soulignant qu'ils ne sont pas « à la messe ». Le silence et le respect qu'évoque la liturgie

<sup>1</sup> Frédérique TABAKI, « Histoire politique et techniques romanesques dans *Le Sursis* de Jean-Paul Sartre », in : *Mots*, mars 1998, N° 54, Le roman politique, p. 42-52.

<sup>2</sup> Suzanne LILAR, *À propos de Sartre et de l'amour*, chapitre IV, « La femme et l'amour dans la fiction sartrienne », Paris, Éd. Bernard Grasset, 1967.

catholique apparaissent de nouveau dans le texte sartrien. Comme nous l'avons déjà mentionné, la messe, faisant partie de l'enfance de Sartre et des habitudes chrétiennes de sa famille, constitue un moment de respect pour les fidèles qui y assistent :

« - C'est des souliers, dit Maurice en rigolant.  
Deux ou trois têtes se retournèrent. Zézette lui fit "Chut" et l'entraîna.  
- Ben quoi ? dit Maurice, on est pas à la **messe**.  
Mais il avait tout de même baissé la voix : les gens s'avançaient à pas de loup les uns derrière les autres, ils avaient tous l'air de se connaître mais personne ne parlait. », *Le Sursis*, p. 14.

Mathieu Delarue, personnage central dans le premier volume des *Chemins de la Liberté*, reste toujours l'homme au passage à la maturité, à l'âge de raison. Étant en vacances en Provence avec son frère Jacques et sa belle-sœur Odette, il se trouve dans un état plutôt passif jusqu'au moment où il apprend qu'il est mobilisé comme réserviste. Sa vie quotidienne suit déjà un rythme complètement monotone et rien ne lui paraît intéressant ni motivant. Il mène une existence routinière jusqu'à ce qu'un événement interrompe sa vie monotone. Il compare alors sa routine à un *culte*, terme qui vient du latin *colere*, « honorer, adorer » :

« Autrefois [...] Mathieu se levait d'un coup, les yeux durs, tout frais, comme à la sonnerie d'un clairon. Il n'y avait plus de commencement, plus rien à entreprendre. Et pourtant il allait falloir se lever, prendre part à la cérémonie, tracer dans cette chaleur des chemins et des sentiers, faire tous les gestes du **culte**, comme un **prêtre** qui a perdu la **foi**. », *Le Sursis*, p. 87.

D'une façon générale, le *culte* désigne un « hommage religieux rendu à Dieu, à une divinité, à un personnage, à un objet »<sup>1</sup>. Mathieu participe à cette cérémonie que constitue sa vie d'une manière qui évoque une fascination, une vénération, une admiration fanatique, sans pour autant avoir des motifs réels. Il s'agit d'un « prêtre qui a perdu sa foi ». Il faudrait ici rappeler que la *foi* est « l'une des trois vertus théologiques, avec l'espérance et la charité. La *foi* est d'abord la confiance, avant d'être au sens moderne la croyance »<sup>2</sup>. Perdant sa

<sup>1</sup> *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 137.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 226.

*foi* alors, Mathieu perd sa confiance et son espérance à tout ce qui avait un sens pour lui. Il ne veut plus tenir ses engagements.

### C.2.3 Les images dominicales

Le troisième jour du déroulement de l'action dans l'œuvre est un dimanche, jour de la semaine sanctifié par le Christianisme et plus généralement consacré au loisir, au repos, à la fête. Dans la religion chrétienne, il s'agit du « jour du Seigneur, jour de Dieu ». Dans ce début du chapitre, l'auteur choisit de donner l'ambiance de ce jour, tout en mêlant des signes religieux dans sa description : la croix, l'église, même la joue constituent des termes qui trouvent une place significative dans un milieu religieux.

Du latin *crux*, la croix constitue un instrument de supplice formé de deux pièces de bois croisées. Le supplicié était cloué par les poignets et les pieds et mourait d'asphyxie. Jésus fut condamné à mort par Pilate et fut crucifié sur le Golgotha entre deux brigands. Attaché à la croix à la troisième heure (9 heures du matin), il expira six heures plus tard à la neuvième heure après avoir poussé un grand cri<sup>1</sup>.

Cette croix d'infamie est devenue par les chrétiens le signe du rachat des hommes. Un chrétien se signe « du signe de la croix » avant et après la prière, le prêtre bénit les fidèles et les objets sacrés en faisant ce même signe de croix, un « chemin de croix » dans chaque église invite à l'évocation du parcours du Christ entre le prétoire et Golgotha, une croix domine le clocher des cathédrales, des églises, des chapelles, des calvaires se dressent aux carrefours, une croix surmonte la dernière demeure d'un baptisé<sup>2</sup>.

Par métaphore, le terme désigne « la souffrance du chrétien acceptée par amour de Dieu et unie à celle du Christ sur la croix »<sup>3</sup>. Par extension, il s'agit d'une épreuve, d'un tourment pénible. La croix est entrée dans de nombreuses expressions et locutions. Ainsi, « porter sa croix » signifie « supporter des épreuves douloureuses ».

<sup>1</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 136.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Gros-Louis « porte [sa] joue dans les rues » comme « Dieu porte sa croix dans les églises ». Par référence à la Bible, la *joue* prend un sens figuré que nous rencontrons dans l'expression : *Tendre l'autre joue, tendre la joue gauche*<sup>1</sup> pour inciter quelqu'un à s'exposer à un redoublement d'outrage plutôt que de réagir à une insulte.

Honte, repos, peur, Dieu, soleil, croix, joue, églises, tels sont les images, les symboles, les sentiments qui dominent dans ce jour de dimanche où la guerre commence à faire désertir les rues :

« Un jour de honte, un jour de repos, un jour de peur, le **jour de Dieu**, le soleil se levait sur un **dimanche**. Le phare, le fanal, la **croix**, la **joue**, la **JOUE**, **Dieu** porte sa **croix** dans les **églises**, je porte ma joue dans les rues endimanchées, tiens mais vous avez une fluxion ; mais non : c'est qu'ils m'ont fessé sur la joue, ignoble petit individu qui porte ses fesses sur sa figure, la grosse tête embarrassante à porter, la tête fendue, emmaillotée, la citrouille, le potiron, ils ont congé par-derrière, une deux, il marchait dans sa tête, les semelles battaient dans sa tête, c'est dimanche, [...] », *Le Sursis*, p. 221.

#### C.2.4 La confession de Daniel et le regard de Dieu

Nous avons déjà vu que Daniel s'identifie à Caïn, figure biblique dont le complexe représente un sentiment de jalousie à l'égard d'un frère ou d'une sœur. Caïn est le fils aîné d'Adam et Ève. Premier agriculteur de l'humanité, il cultivait le sol, tandis que son frère Abel, premier pasteur, menait paître son bétail. Caïn offrit à Dieu le produit de ses récoltes, Abel les premiers-nés de son troupeau. Dieu préféra l'offrande d'Abel. Caïn irrité tua Abel. Ce fut le premier meurtre de notre histoire. Dieu condamna Caïn à l'errance. Le coupable se maria, eut son fils Hénok et devint, dit la *Genèse*, constructeur de ville. Le personnage de Caïn a été beaucoup exploité par la littérature, incarnant tour à tour le meurtrier sans pitié, le pécheur poursuivi par le remords, le révolté contre l'injustice de ce monde<sup>2</sup>. Sa vie errante est « pleine

---

<sup>1</sup> Cette expression est une référence directe à la Bible, dans laquelle Jésus, selon l'évangile de Matthieu, déclare que face à une humiliation, il faut tendre l'autre joue. Concrètement, cela signifie qu'il ne faut pas répondre à la violence par la violence. « Tendre l'autre joue » sous-entend qu'il ne faut pas avoir peur de subir une humiliation supplémentaire puisque le fait de ne pas riposter est une forme de supériorité face à un adversaire. (linternaute.fr)

<sup>2</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 84.

de pénuries et de fatigues. Caïn est sans conteste le symbole des ruptures sociales et de la haine qui en dérive.<sup>1</sup> »

C'est à propos de ces caractéristiques de la figure de Caïn auxquelles le personnage de Daniel s'identifie, un personnage mauvais, une figure du Mal. Il faudrait signaler ici que la question du Mal constitue chez Sartre la clé de voûte de toute pensée de la morale, car le point de départ de l'écrivain est « un constat de l'universelle présence du Mal dans le monde »<sup>2</sup>.

L'ambiance religieuse autour du « mauvais » Daniel s'épanouit par ailleurs par la présence et le regard de Dieu. Dans le domaine spirituel ou mystique, nous rencontrons la présence de Dieu et l'expression *se mettre, se tenir en présence de Dieu* au sens de « prendre, avoir conscience de la présence divine au moment où l'on agit »<sup>3</sup>. Il serait aussi intéressant de mentionner le *dogme de la présence réelle*, « dogme des Églises catholique, orthodoxe et luthérienne qui enseigne la présence réelle du Christ dans le sacrement de l'Eucharistie »<sup>4</sup>. Dieu regardait aussi Daniel, avec le regard de Dieu, du ciel qui désigne l'attention qu'Il prête aux hommes, à leurs actes, la grâce qu'il leur accorde. Sartre raconte d'ailleurs dans *Les Mots*<sup>5</sup> comment dans son enfance, il s'indigna de la présence de Dieu de peur d'être la cible de « Son regard ». C'est la présence et le regard de Dieu qui font alors de Daniel de se sentir Caïn :

« **Dieu regardait** Daniel.

L'appellerai-je **Dieu** ? Un seul mot et tout change. Il s'adossait aux volets gris qui fermaient la boutique du sellier, les gens se hâtaient vers l'**église**, noirs sur la rue rose, éternels. Tout était éternel. Une jeune femme passa, blonde et légère, les cheveux méticuleusement fous, elle habitait à l'hôtel, son mari venait la voir deux jours par quinzaine, c'était un industriel de Pau ; elle avait mis son visage en sommeil parce que c'était dimanche, ses petits pieds trottaient vers l'**église**, son âme était un lac d'argent. L'**église** : un trou ; la façade était romane, il y avait un gisant de pierre à voir, dans la deuxième chapelle à main droite en entrant. Il sourit à la mercière et à son petit garçon. L'appellerai-je **Dieu** ? Il n'était pas étonné, il pensait : ça devait arriver. Tôt

<sup>1</sup> François BONFILS, *Dictionnaire des personnages de la Bible*, Paris, Flammarion, coll. Libro n° 795, série Mémo, 2006, p. 26.

<sup>2</sup> Jacques DEGUY, *Sartre. Une écriture critique*, Nouvelle édition [en ligne]. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2010 (généré le 18 octobre 2017), p. 147-158.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> « [...] soudain Dieu me vit, je sentis **Son regard** à l'intérieur de ma tête et sur mes mains ; je tournai dans la salle de bains, horriblement visible, une cible vivante. L'indignation me sauva : je me mis en fureur contre une indiscretion si grossière, je blasphémai, [...] », *Les Mots*, p. 85.

ou tard. Je sentais bien qu'il y avait quelque chose. Tout, j'ai toujours tout fait pour un témoin. Sans témoin, on s'évapore.

- Bonjour, monsieur Sereno, dit Nadine Pichon. Vous allez à la **messe** ?
- Je me hâte, dit Daniel.

Il la suivit des yeux, elle boitait plus fort que de coutume, deux petites filles la rejoignirent en courant et tournèrent joyeusement autour d'elle. Il les regarda. Darder sur elles mon regard regardé ! Mon regard est creux, **le regard de Dieu** le traverse de part en part. "Je fais de la littérature", pensa-t-il brusquement. **Dieu** n'était plus là. Cette nuit, dans la sueur des draps, il y avait **Sa présence** et Daniel s'était senti **Caïn** : Me voilà, me voilà comme tu m'as fait, lâche, creux, pédéraste. Et puis après ? Et le **regard** était là, partout, muet, transparent, mystérieux. », *Le Sursis*, p. 222-223.

« Je dirai : "Je suis **Caïn**. Eh bien ? c'est toi qui m'as fait, porte-moi." Le regard de Marcelle, le regard de Mathieu, le regard de Bobby, le regard de mes chats : ils s'arrêtaient toujours à ma peau. Mathieu, je suis pédéraste. Je suis, je suis, je suis pédéraste, mon **Dieu**. Le vieil homme au visage ridé avait la larme à l'œil, il mâchonnait sa moustache roussie par le tabac, d'un air méchant. Il entra dans l'**église**, usé, fourbu, gâteux et Daniel entra derrière lui. », *Le Sursis*, p. 224.

Daniel continue à parsemer son texte avec des termes purement religieux, employés d'une manière connotative et parodique, car, à travers cette lettre, il présente aussi ses rapports avec Mathieu. Il lui attribue, par exemple, le rôle du confesseur, à qui, dans la religion catholique, on avoue ses péchés dans le sacrement de la confession :

« Un instant, en ce soir de juin où il m'a plu de **me confesser** à toi, j'ai cru me toucher dans tes yeux effarés. Tu me voyais, dans tes yeux j'étais solide et prévisible ; mes actes et mes humeurs n'étaient plus que les conséquences d'une essence fixe. », *Le Sursis*, p. 454.

Le fait qu'il décide d'épouser Marcelle qui ne voulait pas avorter mais conserver son enfant constitue pour Daniel un *sacrifice*, car il n'éprouve que de l'aversion pour elle. Mais est-ce qu'il vit ce sacrifice comme une privation qu'il s'impose volontairement et laquelle il subit en vue d'un bien supérieur, celui de sauver une vie ? Daniel fait ce sacrifice de soi pour s'expier de l'expérience de la pédérastie. Pour réparer cette « faute » il accepte de subir une peine imposée, le mariage avec Marcelle :

« Je nous ai vus alors, étayant nos deux néants l'un par l'autre et pour la première fois j'ai ri de ce rire profond et comblé qui brûle tout ; puis je suis retombé dans une sorte d'indifférence assez noire, d'autant que le **sacrifice** que j'avais fait en ce même mois de juin et qui m'apparaissait alors comme

une **expiation** douloureuse, s'était révélé à la longue comme horriblement supportable. Mais ici je dois me taire : je ne puis parler à Marcelle sans rire, et par un souci de décence que tu apprécieras, je ne veux pas rire d'elle avec toi. C'est alors que m'est échue la chance la plus improbable et la plus folle. **Dieu me voit**, Mathieu ; je le sens, je le sais. », *Le Sursis*, p. 455.

« Dieu me voit », avoue Daniel pour revenir au sujet du regard de l'autre et du regard de Dieu, thème majeur et notion complexe dans la philosophie et la pensée sartriennes. D'ailleurs, dans le chapitre « Le Regard » de *L'Être et le Néant*, Sartre écrit : « Si, d'autre part, me détournant du regard comme occasion d'épreuve concrète, je cherche à penser à vide l'indistinction infinie de la présence humaine et à l'unifier sous le concept du sujet infini qui n'est jamais objet, j'obtiens une notion purement formelle qui se réfère à une série infinie d'épreuves mystiques de la présence d'autrui, la notion de Dieu comme sujet omniprésent et infini pour qui j'existe. [...] Perpétuellement, où que je sois, *on* me regarde. »<sup>1</sup>

La lecture de la lettre de Daniel à Mathieu finit par le récit de la visite du premier chez le curé de Sauveterre. Sentant peser sur lui le poids du péché, il va voir le curé pour se confier à lui. Le thème du *regard de Dieu* revient dans le dialogue, dominant l'existence de Daniel :

« “Je suis allé voir le **curé** de Sauveterre. C'est un paysan instruit et matois, au visage usé et mobile de vieux comédien. Il ne me plaît guère mais il ne m'était pas désagréable que mon premier contact avec l'**Église** se fit par son intermédiaire. [...]”

“ – Monsieur le **curé**, lui ai-je dit, je ne souhaite qu'un renseignement : votre **religion** enseigne-t-elle que **Dieu nous voit** ?”

“ – **Il nous voit**, répondit-il étonné. Il lit dans nos cœurs.”

“ – Mais qu'y voit-il ? ai-je demandé. Voit-il cette mousse, cette écume dont sont faites mes pensées quotidiennes ou bien son regard atteint-il notre essence éternelle ?”

“ Et le vieux roublard m'a fait cette réponse, où j'ai reconnu une sagesse séculaire :

“ – Monsieur, **Dieu voit tout**. », *Le Sursis*, p. 457-458.

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 328-329.

### C.3 *La Mort dans l'Âme*

#### C.3.1 Le caractère religieux de la défaite française

Mathieu Delarue, engagé dans l'armée française en déroute en 1940, se trouve avec un groupe de soldats quelque part dans le Nord, attendant l'armée allemande. Le rituel de la préparation de l'attente de l'ennemi rappelle plutôt celui d'une fête, d'une résistance héroïque que d'une capitulation. L'auteur la compare à une *première communion* :

« Mathieu essaya sa lame avec soin et la replaça dans sa musette. Le fond de son cœur était complice de l'aube, de la rosée, de l'ombre ; au fond de son cœur il attendait une fête. Il s'était levé tôt et rasé comme pour une fête. Une fête dans un jardin, une **première communion** ou des noces, avec de belles robes tournantes dans les charmilles, une table sur la pelouse, le bourdonnement tiède des guêpes ivres de sucre. », *La Mort dans l'Âme*, p. 52.

La « *première communion* » ou « *communion solennelle* » désigne la « cérémonie au cours de laquelle l'enfant communique en faisant profession solennelle de la foi catholique »<sup>1</sup>. Le caractère solennel que le personnage attribue à cette défaite évoque sans doute une acceptation de la situation de la part du battu. Il y aura au moins de l'action dans sa vie, car depuis sa mobilisation, il a l'impression de perdre son temps et il éprouve un sentiment de lassitude provoqué par la monotonie et le manque d'intérêt.

L'armée française, vaincue et enfermée dans un camp, passe ses derniers moments en plein désarroi. Les prisonniers français, affamés et désespérés, agonisent lentement :

« Autour du tuyau d'arrosage, des hommes tout nus crient et se bousculent en riant ; [...] Une bouchée de pain, et cette cour sinistre où **agonisait** l'armée vaincue s'est changée en plage, en solarium, en kermesse. Deux types tout nus se bronzent au soleil, couchés sur une couverture ; Brunet voudrait marteler de coups de pied leurs fesses dorées », *La Mort dans l'Âme*, p. 301-302.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

En parlant d'une collectivité humaine, *agoniser* prend le sens d'« arriver aux derniers instants de sa vie, au terme de son existence »<sup>1</sup>. L'*agonie* est l'approche de la fin, stade précédant l'abolition finale. Dans la Littérature, le terme désigne l'« extrême souffrance morale entraînant un très grand abattement spirituel, et parfois certaines répercussions physiques, mais non nécessairement la mort immédiate »<sup>2</sup>. Et c'est probablement cette souffrance morale mais non la mort immédiate que subissent les soldats français lors de leur séjour dans les camps de prisonniers.

Écoutant sans comprendre l'officier allemand parler de l'Alsace, les Français attribuent à son discours une allure sacrée et cérémoniale. La langue allemande du Führer qui semble étrange et incompréhensible rappelle le latin en usage dans l'Église romaine :

« Les Français écoutent aussi, sans comprendre, avec un intérêt plein de considération. Leur colère s'est calmée : ils ont conscience d'assister à une cérémonie officielle. Une cérémonie, c'est toujours flatteur. L'officier parle, le temps coule, raide et sacré, cette langue étrange, c'est comme **le latin d'une messe** ; les Alsaciens, personne n'ose plus les envier : ils ont revêtu la dignité d'un chœur. », *La Mort dans l'Âme*, p. 333.

Selon la tradition judéo-chrétienne, quand les fidèles prennent part aux chants de la messe, leurs cœurs s'élèvent jusqu'au Ciel et ils joignent leurs voix aux chœurs des anges. Le profond respect qui imprègne la messe latine traditionnelle favorise aussi un profond silence intérieur qui permet aux catholiques de ressentir qu'ils participent à la liturgie de façon spirituelle et profonde. Pourtant un grand nombre de fidèles n'arrivent pas à appréhender tous les détails du cérémonial de la messe. Saint Augustin dit que « si certains fidèles ne comprennent pas ce qui est dit ou chanté, ils savent au moins que tout est dit et chanté pour la gloire de Dieu, et cela est suffisant pour qu'ils s'y associent dévotement. »

L'image des fidèles qui assistent à la messe sans pour autant comprendre, faisant semblant de chanter, parodie d'une certaine façon le caractère sacré de la célébration de la Sainte Liturgie du culte catholique. La

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

comparaison consiste ici en cette prétendue émission de sons, au moment où les soldats français sont appelés à crier « Heil Hitler » :

« Brunet saisit le poignet de Schneider et le serre fortement. À présent ça crie. Il y en a qui crient “Heil” avec une sorte d’emportement et d’autres ouvrent simplement la bouche sans émettre un son, comme les gens qui **font semblant de chanter à l’église**. », *La Mort dans l’Âme*, p. 334.

Au cours de cette ennuyeuse période d’attente des soldats, l’épisode du soldat qui meurt, assis contre un marronnier, vient bouleverser la monotonie de la vie de Mathieu et ses camarades. La scène, horrible par ailleurs, présente « l’illusion d’une harmonie retrouvée entre la nature et la guerre ». <sup>1</sup> Une argumentation sur son enterrement commence parmi les soldats. Pinette désigne l’église tout en se demandant si le mort éprouvait des sentiments de respect ou de vénération profonde pour une doctrine religieuse :

« ils se mirent en marche, en portant le cadavre : ils avaient l’air aussi mort que lui.

- Si ça se trouve, demanda Pinette, il avait peut-être de la **religion**, ce copain-là?

Ils le regardèrent avec stupeur. Pinette désigna l’**église** :

- C’est plein de **curetons**, là-dedans.

Le grand soldat leva la main d’un air noble et farouche :

- Non. Non, non. Faut que ça reste entre nous. », *La Mort dans l’Âme*, p. 128-129.

Le rite d’une éventuelle cérémonie solennelle qui accompagne l’enterrement d’une personne trouve dans le texte sartrien sa place dans la destructivité de la guerre.

### C.3.2 La dialectique entre le Bien et le Mal

Brunet, communiste, propose à ses camarades un engagement de fraternité. Rappelant l’action de Sartre de l’après-guerre, l’action de Brunet est marquée d’une énergie efficace et orientée par un but clairement défini, celui de se rapprocher du Parti Communiste. Dans cette situation de regroupement,

---

<sup>1</sup> Muriel OLMETA, L’écriture de la guerre dans *La mort dans l’âme*, In: *Littératures* 22, printemps 1990, p. 179-190.

il se trouve confronté au sermon des prêtres catholiques qui essaient d'évangéliser les hommes. Brunet essaie ainsi de concurrencer les prêtres en évangélisant les hommes à sa propre manière.

Le long passage qui suit constitue une exploitation de la dialectique entre le Bien et le Mal. Il y a tout un tourment abstrait et métaphysique à caractère religieux. Les traces du péché, élément repris dans le théâtre sartrien, notamment dans *Le Diable et le bon Dieu*, sont analysées dans le discours du prêtre, tout en soulignant les « mea culpa » des catholiques :

« Dans l'autre cour, c'était dimanche au village, dimanche dans la grande rue de province, ici c'est dimanche à l'**église** ; il ne manque que le cinéma. Il se tourne vers le typo : "Pas de cinéma, ce soir ?" Le typo sourit : "Les **jocistes** feront un "feu"." Brunet serre les poings, il pense aux **curetons**, il pense : ils ont drôlement travaillé, pendant que j'étais malade. On ne devrait jamais tomber malade. [...] Les têtes se sont relevées, le **prêtre** parle. Brunet n'entend pas ce qu'il dit, mais il voit sa tête rougeaude, ses cheveux gris, ses lunettes de fer et ses fortes épaules ; il le reconnaît : c'est le gaillard au **bréviaire** qu'il avait remarqué le premier soir. Il se rapproche. À deux pas de lui, les yeux brillants, l'air humble, le sergent à moustache écoute passionnément : "...Que beaucoup d'entre vous sont **croissants** mais je sais aussi qu'il en est d'autres qui m'écoutent par curiosité, pour s'instruire ou simplement pour tuer le temps. Vous êtes tous mes frères, mes très chers frères, mes frères d'armes et mes frères en **Dieu**, je m'adresse à vous tous, **catholiques, protestants, athées**, car la **parole de Dieu** est pour tous. Le message que je vous délivre en ce jour de deuil, qui est aussi le jour du **Seigneur**, consiste en ces simples trois mots : "Ne désespérez pas !..." car le désespoir n'est pas seulement **péché** contre l'adorable **bonté divine** : les **incroyants** mêmes conviendront avec moi que c'est un attentat de l'homme contre lui-même et, si je puis dire, un suicide moral. Il en est sans doute parmi vous, mes chers frères, qui, trompés par un **enseignement sectaire**, ont appris à ne voir, dans la suite admirable des événements de notre histoire, qu'une succession d'accidents sans signification ni lien. Ils s'en vont aujourd'hui répétant que nous avons été battus parce que nous n'avions pas assez de tanks, parce que nous n'avions pas assez d'avions. De ceux-là, le **Seigneur** a dit qu'ils ont des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne point voir, et sans doute, lorsque la **colère divine** se déchaîna sur **Sodome** et sur **Gomorrhe**, se trouva-t-il dans les cités impies des **pêcheurs** assez endurcis pour prétendre que la pluie de feu qui réduisait leurs villes en cendres n'était qu'une précipitation atmosphérique ou un météore. Mes frères, ne **péchaient-ils** pas contre eux-mêmes ? car, si la foudre est tombée sur **Sodome** par hasard, alors il n'est pas un ouvrage de l'homme, il n'est pas un produit de sa patience et de son industrie qui ne puisse, du jour au lendemain, être réduit à néant, sans rime ni raison, par des forces aveugles. [...] Et voilà que se dévoile tout à coup le visage de cette France **pécheresse** qui, depuis un quart de siècle, avait oublié ses devoirs et son **Dieu**. Pourquoi, en effet, ne produisons-nous pas assez ? Parce que nous ne travaillons pas. [...] Et pourquoi ces discordes, mes très chers frères, pourquoi ces conflits d'intérêts, pourquoi ce relâchement dans les mœurs ? Parce qu'un **matérialisme** sordide s'était répandu dans le pays comme une épidémie. Et qu'est-ce que le **matérialisme** sinon l'état de l'homme qui s'est

détourné de **Dieu** : il pense qu'il est né de la terre et qu'il retournera à la terre, il n'a plus de souci que pour ses intérêts terrestres. Je répondrai donc à nos **sceptiques** : "Vous avez raison, mes frères : nous avons perdu la guerre parce que nous n'avions pas assez de *matériel*. Mais vous n'avez qu'en partie raison parce que votre réponse est **matérialiste** et c'est parce que vous êtes **matérialistes** que vous avez été battus. C'est la France, fille aînée de l'**Église**, qui a inscrit dans l'histoire l'éblouissante succession de ses victoires ; c'est la France sans **Dieu** qui a connu la défaite en 1940." Il fait une pause ; les hommes écoutent en silence, bouche ouverte, le sergent approuve par des signes de tête. Brunet reporte son regard sur le **prêtre** ; il est frappé par son air de triomphe. [...] "[...] À celui qui se croit la victime innocente d'une catastrophe et qui se tord les mains sans comprendre, est-ce qu'on n'annonce pas la bonne nouvelles quand on lui révèle qu'il **expie** sa propre faute ? C'est pourquoi je vous dis : réjouissez-vous, mes frères ! Réjouissez-vous du fond de l'abîme de vos souffrances, car s'il y a faute et s'il y a **expiation**, il y a aussi rachat. Et je vous dis : réjouissez-vous encore, réjouissez-vous dans la maison de votre Père, car il est une autre raison de vous réjouir. **Notre-Seigneur**, qui a souffert pour tous les hommes, qui a pris nos fautes sur lui, qui a souffert et qui souffre encore pour les **expier**, **Notre-Seigneur** vous a choisis. Oui, vous tous, paysans, ouvriers, bourgeois, qui n'êtes ni tout à fait innocents ni certainement les plus coupables, il vous a choisis pour un incomparable destin : il a choisi que vos souffrances, à l'exemple des siennes, rachètent les **péchés** et les fautes de la France entière que **Dieu** n'a cessé d'aimer et qu'il a punie à contrecœur. [...] Ou bien, vous vous direz : nous n'étions rien et voici que nous sommes les **élus de la souffrance**, les **oblats**, les **martyrs**. Alors, pendant qu'un homme **providentiel**, digne fils de ceux que le **Seigneur** a toujours suscités en France quand elle était à deux doigts de sa ruine..." Brunet s'en va sur la pointe des pieds. Il retrouve Schneider et le typo contre le mur de la caserne. [...] Le typo regarde Brunet avec confiance ; il demande : "Alors ? – Alors ? répète Brunet. – Ce **sermon**, qu'est-ce que tu en penses ? – Il y a du bon et du mauvais. En un sens il travaille pour nous : il leur a expliqué que la captivité ne serait pas une partie de plaisir ; [...] son **sermon** était un véritable programme politique : la France, fille aînée de l'**Église** et Pétain chef des français. C'est emmerdant." Il regarde le typo brusquement : "Qu'est-ce qu'on pense de lui, autour de toi ? – Les types l'aiment bien. – Ah ? – Il n'y a pas grand-chose à lui reprocher. Il partage tout ce qu'il a ; mais il te le fait sentir. Il a toujours l'air de te dire : je te donne ça **pour l'amour de Dieu**. », *La Mort dans l'Âme*, p. 303-307.

Les positions opposées de Brunet et du prêtre se rejoignent pourtant sur l'injonction de ne pas désespérer. « Ce message est aussi celui de Sartre dans *Bariona*. On peut remarquer que l'expérience de Brunet avec les "curetons" ne correspond pas à celle de Sartre au stalag. Sartre a, en effet, établi des rapports de camaraderie et même d'amitié avec plusieurs prêtres et a essayé de réaliser avec *Bariona* "l'union la plus large des chrétiens et des incroyants" »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Œuvres romanesques*, de Jean-Paul SARTRE, *op. cit.*, Notes et variantes, note I, p. 2091.

Le texte est particulièrement riche en notions religieuses et allusions bibliques. Nous rencontrons les *jocistes*, adhérents de l'organisation catholique Jeunesse Ouvrière Chrétienne, une référence à *Sodome et Gomorrhe*<sup>1</sup>, deux cités bibliques célèbres pour leur dépravation. Le prêtre parle également de la *colère divine* – manifestation violente de la justice divine pour châtier l'homme pécheur – et de la *bonté divine* – attribut de Dieu, considéré comme l'Être suprêmement bon ; du *péché* – acte libre par lequel l'homme, en faisant le mal, refuse d'accomplir la volonté de Dieu, se séparant ainsi de Lui – et de l'*expiation* – rite effectué pour apaiser la colère divine ; du *matérialisme* – doctrine qui, rejetant l'existence d'un principe spirituel, ramène toute réalité à la matière et à ses modifications – et des actions faites *pour l'amour de Dieu* – dans la seule intention de plaire à Dieu.

Brunet considère le *sermon* du prêtre comme un véritable programme politique. « Ce sermon reprend un bon nombre des thèmes qui furent utilisés après la défaite non seulement par une grande partie du clergé mais aussi par la propagande du régime de Vichy. On peut se reporter aux discours du maréchal Pétain pour trouver une argumentation et une formulation similaires. C'est en partie pour dénoncer la complaisance au repentir et à la honte et pour attaquer la notion d'homme providentiel que Sartre écrivit *Les Mouches*. »<sup>2</sup>

Dans le domaine religieux, le *sermon* est un « discours prononcé par un prédicateur, généralement un prêtre catholique, pour instruire ou pour exhorter les fidèles »<sup>3</sup>. Employé souvent avec un sens péjoratif, le terme désigne un « discours moralisateur, généralement long et ennuyeux, adressé à une personne pour l'exhorter, lui reprocher sa conduite, l'engager à la

---

<sup>1</sup> Les hommes y étaient homosexuels, et c'est ainsi que certaines pratiques ont tiré leur nom de la ville de Sodome. L'homosexualité était considérée chez les Israélites comme une abomination et punie de mort. Elle devait cependant être en usage sans grande dissimulation chez d'autres peuples de la région, puisque le *Lévitique* la mentionne dans la liste des interdictions sexuelles en précisant (20, 33) :

« Vous ne suivrez pas les lois des nations que je chasse devant vous, car elles ont pratiqué toutes ces choses et je les ai prises en dégoût. »

La *Genèse* (18, 20-29) raconte ainsi que Yahvé informa Abraham de son projet de punir les villes pécheresses :

« Le cris contre Sodome et Gomorrhe est bien grand ! Leur péché est bien grave ! »

Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, *op. cit.*, p. 546.

<sup>2</sup> *Œuvres romanesques*, de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, Notes et variantes, note I, p. 2092.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

modifier »<sup>1</sup>. La focalisation interne du récit qui donne accès aux pensées de Brunet, nous amène plutôt à une interprétation connotative de la notion du sermon dans le but de dénoncer le bourrage de crâne de la propagande catholique.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

## CHAPITRE II : LES LIEUX DE CULTE

### A. Dans *Les Mots*

#### A.1 La bibliothèque de Charles Schweitzer : une enceinte sacrée

La découverte des livres est la première étape de l'itinéraire initiatique de Poulou. « Ce ne sont pas aux paroles des adultes, trop dite démasquées comme répliques de comédie, mais aux livres, ces “reliques muettes”, que l'enfant demande les moyens de sortir du labyrinthe »<sup>1</sup>. La bibliothèque-bureau de Charles est une enceinte sacrée qui permet l'accès au monde des hommes. Poulou y découvre le monde par les mots. C'est un lieu qui suscite la crainte et la curiosité, un espace sacré, un « sanctuaire » où le monde profane se transforme en monde sacré. À l'intérieur, se déroulent quotidiennement de nombreux rituels et des cérémonies secrètes. La bibliothèque du grand-père constitue le lieu de prédilection pour l'enfant. Pourtant, il n'y est qu'un invité privilégié puisqu'elle reste toujours le « sanctuaire » de Charles.

Le *sanctuaire*, terme religieux par excellence, désigne le « lieu le plus saint d'un édifice religieux », un « lieu saint ; [un] édifice consacré à la pratique d'un culte » et, par analogie, un « lieu fermé, secret, [un] séjour privilégié » ; au figuré, « partie secrète, difficilement pénétrable »<sup>2</sup>.

Il est alors évident que le bureau du grand-père est une enceinte sacrée où il y a un interdit : la chambre est presque inaccessible aux femmes. Dans ce temple, le culte des livres par Charles et Poulou, encore analphabète, évoque une cérémonie mortuaire : « la mort y est célébrée sous son aspect pétrifié, maîtresse pérenne et impassible de l'ordre de ce monde »<sup>3</sup>. Le temps mortuaire se maîtrise bien par les livres qui se rattachent à la mort sous l'aspect des pierres gravées où se sont inscrits les noms des auteurs. Mais à part la mort, les livres représentent en même temps la permanence :

« Je ne savais pas encore lire que, déjà, je les [les livres] révérais, ces pierres levées ; droites ou penchées, serrées comme des briques sur les rayons de la bibliothèque ou noblement espacées en allées de menhirs, je sentais que la

<sup>1</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 77.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 79.

prospérité de notre famille en dépendait. Elles se ressemblaient toutes, je m'ébattais dans un minuscule **sanctuaire**, entouré de monuments trapus, antiques, qui m'avaient vu naître, qui me verraient mourir et dont la permanence me garantissait un avenir aussi calme que le passé. », *Les Mots*, p. 35-36.

L'importance qu'ont les livres pour l'auteur est évidente, car ils forment pour lui sa religion : c'est « la religion du livre ». La révélation du plaisir de lire est une phase nouvelle et déterminante de son enfance et de sa vie en général. Il s'agit d'un événement fondateur qui n'engage pas seulement le présent de Poulou mais aussi tout l'avenir de Sartre. À travers ses lectures, il découvre la nature humaine et ses passions. Charles n'omet pas d'ailleurs d'indiquer à son petit-fils que la littérature, ainsi que toute forme d'art, constituent la démonstration la plus considérable du génie humain :

« J'avais trouvé ma **religion** : rien ne me parut plus important qu'un livre. La bibliothèque, j'y voyais un **temple**. Petit-fils de **prêtre**, je vivais sur le toit du monde, au sixième étage, perché sur la plus haute branche de l'Arbre Central : le tronc, c'était la cage de l'ascenseur. J'allais, je venais sur le balcon, je jetais sur les passants un regard de surplomb, je saluais, à travers la grille, Lucette Moreau, ma voisine, qui avait mon âge, mes boucles blondes et ma jeune féminité, je rentrais dans la **cella** ou dans le **pronaos**, je n'en descendais jamais *en personne* : quand ma mère m'emmenait au Luxembourg – c'est-à-dire : quotidiennement – je prêtais ma guenille aux basses contrées mais mon corps glorieux ne quittait pas son perchoir, je crois qu'il y est encore. », *Les Mots*, p. 51.

Poulou est représenté en tant que fidèle dans cette nouvelle religion à laquelle il se convertit. Une métaphore filée marque l'ironie dans le discours de l'auteur. Nous rencontrons sur ce sujet que « l'écrivain montre comment l'enfant a perdu son identité, et devient autre ; il est devenu un objet construit par les autres en acceptant, en assimilant leur langage et leur façon de parler. Ce lexique religieux, c'est celui de la doxa bourgeoise, et celui de l'enfant aliéné. On peut remarquer le soulignement de l'hétérogénéité énonciative par la mise en italiques (*cella*, *pronaos*, *en personne*), par la majuscule (*l'Arbre Central*, *l'Univers*) qui connote l'emphase. »<sup>1</sup>

Même l'emploi de l'imparfait dans le texte est essentiel, car sa valeur itérative connote « la force de l'habitude à laquelle l'enfant est soumis,

---

<sup>1</sup> Catherine FROMILHAGUE, Anne SANCIER-CHATEAU, *Analyses Stylistiques – Formes et genres*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 166.

habitude qui prend des allures de rituel, comme le montre la succession de verbes *j'allais, je venais [...], je saluais [...], je rentrais [...]* : l'enfant est bien l'officiant d'un culte décrit et analysé comme tel »<sup>1</sup>.

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'auteur file la métaphore religieuse sur plusieurs passages du récit : ainsi, la bibliothèque de son grand-père – considérée plus haut dans le texte comme un « sanctuaire »<sup>2</sup> – est maintenant un temple. L'univers religieux reste toujours très vif. Sartre emploie de nouveau une périphrase pour se nommer : « petit fils de prêtre », alors que nous avons déjà rencontré une expression pareille, « petit fils de clerc »<sup>3</sup>. Cette apposition est ici « la fonction propre à montrer ces postures mensongères du moi passé »<sup>4</sup>.

Dans le domaine de l'archéologie, le *pronaos* désigne la « partie antérieure de l'ancien temple grec précédant le naos et comportant un portique en façade ». Par analogie, le terme désigne la « partie antérieure d'un temple ancien (ou d'une église orientale ancienne) pourvu d'un portique ».

Dans le domaine de la religion, une *cella* est, dans un temple grec ou romain, un « sanctuaire interdit aux profanes où était érigée la statue d'une divinité ». Par analogie, dans une religion primitive, le terme désigne une « enceinte sacrée ». Par analogie, dans la religion chrétienne, une *cella* est le « lieu de retraite d'un anachorète, grotte, cabane, (synonyme : *cellule*) ».

Ces deux termes qui appartiennent au vocabulaire savant traduisent d'une certaine façon la manière dont l'auteur s'adresse aux lecteurs : Poulou et Sartre adulte se présentent ensemble dans un jeu de miroirs. Dans le texte, le lecteur s'aperçoit que c'est le narrateur adulte qui anime le discours de son petit personnage puisque les termes utilisés ne peuvent pas être exprimés par un enfant qui ignore le sens de tels mots. Il y a ainsi une coopération mutuelle entre auteur et lecteur.

Parmi les rôles que joue Poulou dans le cadre de « la comédie familiale » et, notamment, de « la comédie de la culture », il y a celui de l'enfant cultivé. Pour se mettre à la hauteur de cette comédie, il prend « des

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 36.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>4</sup> *Analyses Stylistiques – Formes et genres*, *op. cit.*, p. 166.

bains de la culture », faisant croire qu'il avait lu les plus célèbres pièces et romans, alors que ses lectures se limitaient aux résumés contenus dans le Larousse. Il s'agit d'une illusion pour le public familial du petit Jean-Paul.

De plus, puisque les écrivains constituent pour lui des « Saints et [des] Prophètes », leurs œuvres ne peuvent être que du sacré. Les livres lui servent parfois de moulins à prière. Cette métaphore fait partie de la métaphore religieuse que Sartre poursuit sur plusieurs pages.

Terme de la religion bouddhique, le *moulin à prières* est un « cylindre creux renfermant des bandes de papier sur lesquelles sont inscrites des prières et qu'on fait habituellement tourner à la main, chaque tour équivalant pour celui qui s'en sert, à la lecture des prières qu'il renferme »<sup>1</sup> :

« J'aimais plaire et je voulais prendre des bains de culture : je me rechargeais de **sacré** tous les jours. Distraitemment parfois : il suffisait de me prosterner et de tourner les pages ; les œuvres de mes petits amis me servirent fréquemment de **moulins à prière**. », *Les Mots*, p. 61.

Cependant la « comédie de la culture » n'empêche pas Poulou de faire de « vraies lectures » qui le sauvent de cette culture d'adulte. C'est sa mère qui lui fait découvrir la littérature enfantine, en lui achetant des revues illustrées destinées aux enfants, des romans d'aventures, des recueils de contes de fées. Ces lectures « clandestines »<sup>2</sup> sont faites à l'insu de Charles qui évidemment les désapprouve. Cela se passe hors de la bibliothèque du grand-père, hors du sanctuaire, puisque là-dedans seuls les classiques sont étudiés. Toute autre lecture constitue pour Charles un acte presque blasphématoire.

Cette métaphore religieuse que file Sartre autour de la bibliothèque, de la littérature, des livres et des mots, des auteurs et de leur travail, constitue une entreprise de démythification de la littérature et de la famille en même temps. Cet univers quasi religieux ne fait partie que de la comédie familiale qui essaie de séparer l'enfant du monde extérieur. Restant piégé dans l'espace renfermé de la bibliothèque-sanctuaire du grand-père, Poulou se détourne de la vraie vie qui est dans les rues de Paris, avec les kiosques à journaux, les cinémas et les jardins :

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 64.

« Je faisais pourtant de *vraies* lectures : hors du **sanctuaire**, dans notre chambre ou sous la table de la salle à manger ; de celles-là je ne parlais à personne, personne, sauf ma mère, ne m'en parlait. », *Les Mots*, p. 61.

Victime de la hiérarchie des livres que Charles Schweitzer instaure, Poulou tombe dans le piège de son idéalisme. L'entrée en scène des illustrés, qui interrompt son initiation sacrée à la littérature imposée par le grand-père, provoque un effet de culpabilité chez Poulou. La bibliothèque-temple de Charles reste toujours dans son esprit une enceinte sacrée où domine le « culte majeur » des grands auteurs classiques. Par conséquent, le grand-père, considéré comme le prêtre de ce culte, ne pourrait jamais accepter ces lectures « clandestines » qui constituent la cause d'un scandale ; et le scandale éclate dès que Charles – le prêtre – surprend l'enfant en train de « pécher ».

*Scandaliser* signifie « paraître incompréhensible à, dérouter la raison »<sup>1</sup>. Dans le domaine de la religion, le verbe signifie « être une cause de scandale pour quelqu'un, inciter à pécher »<sup>2</sup> :

« Ces lectures restèrent longtemps clandestines ; Anne-Marie n'eut pas même besoin de m'avertir : conscient de leur indignité je n'en soufflai pas mot à mon grand-père. Je m'encanaillais, je prenais des libertés, je passais des vacances au bordel mais je n'oubliais pas que ma vérité était restée au **temple**. À quoi bon **scandaliser** le **prêtre** par le récit de mes égarements ? Karl finit par me surprendre ; il se fâcha contre les deux femmes et celles-ci, profitant d'un moment qu'il reprenait haleine, mirent tout sur mon dos : [...] », *Les Mots*, p. 64.

## A.2 La beauté divine de la littérature

Bien que la foi soit une question de convention chez les Schweitzer, nous ne pouvons pas négliger le fait que l'univers de Poulou est, d'une certaine façon, surnaturel. Comme le mentionne déjà Emmanuel Godo, « les termes sont très récurrents dans le récit que Sartre fait de son enfance pour n'y voir que des façons de dire. Lui-même n'a cessé de rappeler que les choix stylistiques, langagiers, syntaxiques d'un écrivain renvoient *toujours* à une philosophie ou une métaphysique »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, *op. cit.*, p. 30.

La pensée et l'œuvre de l'auteur sont ainsi placées sous le signe d'une vision théologique, notamment chrétienne. Cette croyance religieuse, bien qu'elle ne s'applique pas aux dogmes de la foi catholique, trouve sa place dans les premières lectures de Poulou. Ces lectures, guidées par le grand-père, prennent un sens purement religieux puisque c'est l'Esprit qui anime les livres, le même esprit qui inspire « les ouvrages de Dieu et les grandes œuvres humaines ».

L'*esprit* en tant que terme biblique désigne dans l'Ancien Testament le « souffle provenant de Dieu, en particulier souffle créateur, action créatrice et bienfaisante de Dieu »<sup>1</sup>. Au figuré, le terme désigne une « inspiration d'origine divine »<sup>2</sup>. Dans le Nouveau Testament, et notamment dans la théologie catholique et protestante, le *Saint(-)Esprit* ou *Esprit(-)Saint* ou, absolument, *Esprit* est la « troisième personne de la Sainte Trinité, procédant du Père et du Fils »<sup>3</sup>.

Même la décoration des églises renvoie au Divin : vitraux, arcs-boutants, portails, choraux, crucifixions constituent des œuvres humaines inspirées par Dieu. Et c'est l'Esprit qui sanctifie tous ceux qui se trouvent derrière la création de ces œuvres, car les artistes et les auteurs ne s'occupent que des ouvrages de Dieu. Il y a alors ici une allusion au religieux de l'élan romantique et au point de vue de Charles Schweitzer. Selon lui, les livres sont faits par le Saint-Esprit qui se trouve « au cœur des êtres et des choses »<sup>4</sup>. Cette croyance conduit alors à la conception que Poulou se fait du livre : une œuvre divine :

« Des **vitraux**, des **arcs-boutants**, des **portails** sculptés, des **choraux**, des **crucifixions** taillées dans le bois ou la pierre, des **Méditations** en vers ou des Harmonies poétiques : ces Humanités-là nous ramenaient sans détour au **Divin**. D'autant plus qu'il fallait y ajouter les beautés naturelles. Un même souffle modelait les ouvrages de **Dieu** et les grandes œuvres humaines ; un même arc-en-ciel brillait dans l'écume des cascades, miroitait entre les lignes de Flaubert, luisait dans les clairs-obscur de Rembrandt : c'était l'**Esprit**. L'**Esprit** parlait à **Dieu** des Hommes, aux hommes il témoignait de **Dieu**. Dans la Beauté, mon grand-père voyait la présence charnelle de la Vérité et la source des élévations les plus nobles. En certaines circonstances exceptionnelles – quand un orage éclatait dans la montagne, quand Victor

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable, op. cit.*, p. 31.

Hugo était inspiré – on pouvait atteindre au Point Sublime où le Vrai, le Beau, le Bien se confondaient. », *Les Mots*, p. 50-51.

Une série de termes qui renvoient à l'architecture religieuse et les chefs d'œuvres humains créés pour glorifier Dieu apparaissent dans le texte tout en attribuant un caractère noble aux œuvres littéraires, mises en parallèle avec toute œuvre inspirée par la beauté divine.

Le *vitrail* constitue une « composition, généralement historiée, faite de morceaux de verre découpés et le plus souvent colorés, assemblés à l'aide de plomb ou d'un ciment, maintenus par une armature de fer, et servant à décorer une baie, une porte ou les parois d'un édifice »<sup>1</sup>.

Dans le domaine de l'architecture, un *arc-boutant* est une « construction en arc rampant ou en plein cintre dont l'extrémité s'appuie sur un contrefort, et servant à soutenir extérieurement un édifice en empêchant l'écartement des murs »<sup>2</sup>.

Le *portail* prend dans le texte le sens particulier d'« entrée monumentale d'un édifice religieux intégrée dans la façade ; par métonymie, la porte ou les portes elles-mêmes de cette entrée »<sup>3</sup>.

Un *choral* (substantif masculin) est un « chant religieux exécuté par un chœur »<sup>4</sup>.

La *crucifixion* désigne la « supplice de la mise en croix ; en particulier, en parlant de celle de Jésus-Christ »<sup>5</sup>. Par métonymie, le terme désigne une « œuvre d'art représentant le supplice de la croix ; en particulier, en parlant de Jésus-Christ »<sup>6</sup>.

Une *méditation* désigne un « exercice spirituel préparant à la contemplation ». Le terme renvoie aussi aux *Méditations Poétiques* (1820) et aux *Harmonies poétiques et religieuses* (1830) d'Alphonse de Lamartine.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

## B. Dans *La Nausée*

### B.1 La description des lieux de culte

L'Autodidacte rend visite à Roquentin dans sa chambre d'hôtel pour que ce dernier lui montre des photos de voyages qu'il a faits. Il observe une photo qui représente une sculpture dans la cathédrale<sup>1</sup> de Burgos<sup>2</sup>, cathédrale gothique de Sainte-Marie célèbre (XIII<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles). Dans cette scène, le « savant » Roquentin est vraiment admiré par l'Autodidacte qui voudrait faire un jour des voyages pareils. Pour lui, apprendre des choses par un normalien agrégé constitue une bonne chance de s'améliorer dans le but d'acquérir une « éducation » totale. Les œuvres, le pèlerinage, l'art inspiré par la religion jouent un rôle prépondérant dans le sentiment religieux :

« [L'Autodidacte] en prend une et la pose sur la table sans la regarder ; puis il fixe avec intensité la photo suivante qui représente un saint Jérôme, sculpté sur une chaire de la **cathédrale** de Burgos.

- Avez-vous vu ce **Christ** en peau de bête qui est à Burgos ? Il y a un livre bien curieux, monsieur, sur ces statues en peau de bête et même en peau humaine. Et la **Vierge noire** ? Elle n'est pas à Burgos, elle est à Saragosse ? Mais il y en a peut-être une à Burgos ? Les **pèlerins** l'embrassent, n'est-ce pas ? – je veux dire : celle de Saragosse ? Et il y a une empreinte de son pied sur une dalle ? Qui est dans un trou ? où les mères poussent leurs enfants ? », *La Nausée*, p. 57-58.

Dans le discours de l'Autodidacte, il y a une série de questions juxtaposées posées à Roquentin, mais qui restent sans réponse ; dans ce cas, il s'agit sans doute d'interrogations rhétoriques<sup>3</sup> puisque l'Autodidacte feint de laisser la discussion ouverte, en s'adressant implicitement à son interlocuteur. En réalité, ce sont les questions qui orientent les réponses éventuelles, mais enfin ces dernières n'apparaissent pas dans le texte. Même si Roquentin est

---

<sup>1</sup> Simone de BEAUVOIR indique dans *La Force de l'âge* qu'en 1931 elle a visité avec Sartre Ségovie, la cathédrale de Burgos, Santillane, etc. (Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1759)

Avec Sartre, Beauvoir avait parcouru le monde ; ces voyages occupent une place importante dans *La Force des choses*. (*Dictionnaire Sartre*, op. cit., p.59)

<sup>2</sup> Burgos : ville d'Espagne (Castilla-León), chef-lieu de province, à l'ouest des monts Ibériques (850 m.), centre commercial et industriel. Ancienne capitale de la Castille jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> s., la ville fut prise par les Français en 1808 et assiégée par les Britanniques en 1812. Elle fut le siège du gouvernement nationaliste espagnol de 1936 à 1939. (*Le Petit Robert des Noms propres*, op. cit.)

<sup>3</sup> Catherine FROMILHAGUE, *Les Figures de style*, Paris, Éditions Nathan, 2000, p. 105.

présent dans la scène, nous avons plutôt un dialogue fictif. Pour lui, répondre n'a plus de sens. Ce sont des sentiments ou des incidents qui donnent un sens illusoire à l'existence.

Le déterminant démonstratif « ce » devant le nom « *Christ* » dans son emploi déictique désigne d'ailleurs « un référent présent dans la situation de discours »<sup>1</sup> : un *Christ* déjà connu par l'Autodidacte, d'une conception artistique particulière qui diffère des représentations habituelles mais qui ne nécessite pas d'explications supplémentaires. En ce qui concerne la locution nominale « *Vierge noire* », elle désigne une « statue de la Vierge exécutée dans un matériau sombre ou dans du bois devenu plus foncé au cours du temps »<sup>2</sup>, loin du stéréotype connu de la Vierge des icônes.

## B.2 Dimanche à Bouville

La messe constitue un événement important du dimanche à Bouville ; Roquentin la décrit « sans prononcer le mot qui lui donnerait son sens de cérémonie religieuse ».<sup>3</sup> Il ne reconnaît pas les participants en utilisant des mots qui attirent l'attention sur l'aspect le moins visible de la chose. Cela crée un effet humoristique qui vise sans doute à ridiculiser le respect normalement attribué à une messe :

« Dans les **églises**, à la clarté des cierges, un homme boit du vin devant des femmes à genoux. », *La Nausée*, p. 66-67.

L'écrivain consacre une vingtaine de pages<sup>4</sup> aux habitudes des Bouvillois en ce jour de repos, le dimanche 7 février. Le récit commence par la description de la rue de Tournebride et l'histoire de la construction de l'église de Sainte Cécile à Bouville.

Il faudrait ici signaler que l'image de Bouville respecte avec exactitude la topographie et l'histoire du Havre, la ville dans laquelle Sartre a passé ses

<sup>1</sup> Martin RIEGEL, Jean-Christophe PELLAT, René RIOUL, *Grammaire Méthodique du Français*, 3<sup>e</sup> édition « Quadrige », Paris, PUF, février 2004, p. 156.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> Geneviève IDT, *La Nausée : analyse critique*, Paris, Hatier, 1971, p. 69.

<sup>4</sup> Pages 66 à 86.

premières années d'enseignement. Ainsi, « Sainte-Cécile-de-la-Mer, l'église la plus chère au monde, qui fait concurrence au Sacré-Cœur de Montmartre, est un signe de connivence aux habitants de Lisieux, qui construisaient justement leur basilique depuis 1929 »<sup>1</sup>.

Le texte, riche en vocabulaire religieux utilisé d'abord dans son sens propre, vise à créer des effets parodiques, puisqu'il s'agit d'une « bourgeoisie d'armateurs conciliant la messe et la bonne chère »<sup>2</sup>. Sartre, par l'intermédiaire de la parodie, tente ici de ridiculiser l'attitude des Bouillois à l'égard du sujet de la religion et de la dévotion. Il cherche de cette manière à scandaliser le lecteur « dans le secret espoir, peut-être, de lui ouvrir les yeux »<sup>3</sup> :

« d'abord viendront les cheminots de Trouville et leurs femmes qui travaillent aux savonneries de **Saint-Symphorin**, puis les petits bourgeois de Jouxtebouville, puis les ouvriers des filatures Pinot, puis tous les bricoleurs du quartier **Saint-Maxence** ; [...]

Une horloge sonne la demie de dix heures et je me mets en route : le dimanche, à cette heure-ci, on peut voir à Bouville un spectacle de qualité, mais il ne faut pas arriver trop tard après la sortie de la **grand-messe**. [...]

Il y a seulement soixante ans nul n'aurait osé prévoir le **miraculeux** destin de la rue Tournebride, que les habitants de Bouville appellent aujourd'hui le petit Prado. J'ai vu un plan daté de 1847 où elle ne figurait même pas. Ce devait être alors un boyau noir et puant, avec une rigole qui charriait, entre les pavés, des têtes et des entrailles de poissons. Mais, à la fin de 1873, l'assemblée nationale déclara d'utilité publique la construction d'une **église** sur la colline Montmartre. Peu de mois après, la femme du maire de Bouville eut une apparition : **sainte Cécile**, sa patronne, vint lui faire des remontrances. Était-il supportable que l'élite se crottât tous les dimanches pour aller à **Saint-René** ou à **Saint-Claudien** entendre la **messe** avec les boutiquiers ? L'assemblée nationale n'avait-elle pas donné l'exemple ? Bouville avait à présent, grâce à la protection du **Ciel**, une situation économique de premier ordre ; ne convenait-il pas de bâtir une **église** pour rendre **grâces** au **Seigneur** ?

Ces visions furent agréées : le conseil municipal tint une séance historique et l'**évêque** accepta de recueillir les souscriptions. Restait à choisir l'emplacement. Les vieilles familles de négociants et d'armateurs étaient d'avis qu'on élevât l'édifice au sommet du Coteau Vert, où elles habitaient "afin que **sainte Cécile** veillât sur Bouville comme le **Sacré-Cœur de Jésus** sur Paris". Les nouveaux messieurs du boulevard Maritime, encore peu nombreux, mais fort riches, se firent tirer l'oreille : ils donneraient ce qu'il faudrait mais on construirait l'**église** sur la place Marignan ; s'ils payaient pour une **église**, ils entendaient pouvoir en user ; ils n'étaient pas fâchés de faire sentir leur puissance à cette altière bourgeoisie qui les traitait comme

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 10-11.

<sup>2</sup> Albert CAMUS, *Alger républicain*, 20 octobre 1938 (repris dans *Essais*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1965, p. 1417-1419).

<sup>3</sup> Geneviève IDT, *La Nausée : analyse critique*, *op. cit.*, p. 8.

des parvenus. L'**évêque** s'avisait d'un compromis : l'**église** fut construite à mi-chemin du Coteau Vert et du boulevard Maritime, sur la place de la Halle-aux-Morues, qu'on baptisa place Sainte-Cécile-de-la-Mer. Ce monstrueux édifice, qui fut terminé en 1887, ne coûta pas moins de quatorze millions.

La rue Tournebride, large mais sale et mal famée, dut être entièrement reconstruite et ses habitants furent fermement refoulés derrière la place Sainte-Cécile ; [...]

Il y a deux ans, au coin de l'impasse des Moulins-Gémeaux et de la rue Tournebride, une impudente petite boutique étalait encore une réclame pour le Tu-pu-nez, produit insecticide. Elle avait fleuri au temps que l'on criait la morue sur la place Sainte-Cécile, elle avait cent ans. Les vitres de la devanture étaient rarement lavées : [...] J'aimais beaucoup cette boutique, elle avait un air cynique et entêté, elle rappelait avec insolence les droits de la vermine et de la crasse, à deux pas de l'**église** la plus coûteuse de France. », *La Nausée*, p. 67-69.

Pendant la promenade dominicale de Roquentin, nous trouvons une technique de description de la basilique Sainte-Cécile-de-Mer qui rappelle la peinture expressionniste<sup>1</sup> : la construction expressionniste repose sur une gamme de couleurs pures mises en violents contrastes. Dans la littérature, « l'expression d'une vision personnelle, souvent tourmentée et violente, commande la représentation du réel »<sup>2</sup>. Il y a aussi une critique du style de cet édifice « monstrueux » qui est excessif par sa taille et ses dimensions :

« À l'angle de la rue Basse-de-Vieille notre colonne bute contre une colonne de **fidèles** qui sortent de la **messe** : une dizaine de personnes se heurtent et se saluent en tourbillonnant, mais les coups de chapeau partent trop vite pour que je puisse les détailler ; au-dessus de cette foule grasse et pâle, l'**église Sainte-Cécile** dresse sa monstrueuse masse blanche : un blanc de craie sur un ciel sombre ; derrière ces murailles éclatantes, elle retient dans ses flancs un peu du noir de la nuit. On repart, dans un ordre légèrement modifié. M. Coffier a été repoussé derrière moi. Une dame en bleu marine s'est collée contre mon flanc gauche. Elle vient de la **messe**. », *La Nausée*, p. 72.

### B.3 Le sanctuaire des « Salauds » : religion et bourgeoisie

Le carnaval social des « Salauds » présentés dans le musée de Bouville provoque, comme nous avons déjà mentionné, un éclat de rire et crée des

---

<sup>1</sup> Expressionnisme : Courant de création qui, au début du xx<sup>e</sup> siècle, a réuni en Allemagne puis en Europe, tous les artistes qui se proposaient de communiquer une expression, une traduction énergique, forte, violente de leurs sentiments ou de certains aspects de la réalité par la peinture d'abord, puis par le cinéma et la littérature. (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>2</sup> Voir dans *Le Petit Robert des Noms propres*, op. cit.

effets parodiques. Mais la fin de la visite de Roquentin au musée se caractérise par une rupture salutaire. L'envoi injurieux « adieu, Salauds » met fin à « une longue dénonciation rhétorique au style ironiquement élevé »<sup>1</sup> :

« J'avais traversé le salon Bordurin-Renaudas dans toute sa longueur. Je me retournai. Adieu beaux lys tout en finesse dans vos petits **sanctuaires** peints, adieu beaux lys, notre orgueil et notre raison d'être, adieu, Salauds. », *La Nausée*, p. 138.

Comme nous avons déjà vu, un *sanctuaire* désigne dans le domaine de la religion le « lieu le plus saint d'un édifice religieux ». Par analogie, le terme désigne un « lieu fermé, secret, un séjour privilégié »<sup>2</sup>. C'est le lieu privilégié des élites que constituent, selon Sartre, les Salauds dont la morale se remet en cause. D'ailleurs, la montée de la bourgeoisie se produit en même temps que le grand essor des sciences. La science n'étant jusque-là que l'humble servante de l'Église, ne franchit jamais les limites posées par la foi. Mais le développement de la production industrielle par la bourgeoisie exige une science qui établit les propriétés physiques des objets naturels et les modes d'action des forces de la nature. Et c'est sur ce point que la bourgeoisie montante entre fatalement en collision avec la religion établie. Il s'agit donc de la classe la plus directement intéressée dans la lutte contre les prétentions de l'Église catholique.

## **C. Dans *Les Chemins de la Liberté***

### **C.1 *Le Sursis***

#### **C.1.1 Les cinq sens au service de la dévotion religieuse**

La piété et la dévotion religieuse de la messe de dimanche continue à entourer Daniel qui reste debout devant un *prie-Dieu*, « meuble en bois, parfois capitonné, fait d'une partie basse horizontale sur laquelle on

<sup>1</sup> Jean-François BIANCO, *La Nausée*, Sartre, Bertrand-Lacoste, 1997, p. 58.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

s'agenouille pour prier, et surmonté d'un accoudoir<sup>1</sup> ». Même l'odeur est celle d'*encens*, « résine aromatique d'origine orientale, qui dégage une odeur caractéristique en brûlant, notamment utilisée dans les cérémonies religieuses<sup>2</sup> ». Il se trouve au milieu des hommes à *genoux* en signe de prière ou d'adoration. Nous avons alors tout un décor et des objets qui encadrent la pratique de foi, impliquant les sensations visuelles, auditives, olfactives :

« Daniel debout devant un **prie-Dieu** respirait une odeur calme de cave et d'**encens**, regardait ces crânes nus sous une lumière violette, seul debout au milieu de ces hommes à **genoux**. », *Le Sursis*, p. 230.

Il reste debout dans la *nef*, « partie d'une église comprise entre le portail et le transept, que délimitent les deux rangées de piliers soutenant la voûte, et dont la forme générale rappelle la coque d'un vaisseau renversé<sup>3</sup> », tandis que les *fidèles courbent la tête*, en signe de soumission devant leur *Créateur* :

« Il était debout dans la **nef**, le **prêtre** chantait pour lui ; il pensa : “Le repos, le calme, le calme, le repos.” *Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change*<sup>4</sup>. Tu m'as créé tel que je suis et tes desseins sont impénétrables ; je suis la plus honteuse de tes pensées, tu me vois et je te sers, je me dresse contre toi, je t'insulte et en t'insultant, je te sers. Je suis ta **créature**, tu t'aimes en moi, tu me portes, toi qui as créé les monstres. Une clochette tinta, les **fidèles courbèrent la tête**, mais Daniel resta droit, le regard fixe. Tu me vois, Tu m'aimes. Il se sentait calme et **sacré**. », *Le Sursis*, p. 236.

Cet univers chrétien dans lequel Sartre plonge ses personnages, préoccupés par des questions qui les tourmentent, provient sans doute de sa culture religieuse, « issue de la double tradition protestante des Schweitzer et catholique de la grand-mère Guillemin »<sup>5</sup>. Avec un texte descriptif qui donne des images détaillées de l'espace où les fidèles se réunissent pour l'exercice de leur culte, l'auteur associe étroitement le jour du dimanche à la tradition religieuse, même à la veille de la guerre.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Premier vers du poème de Mallarmé : « Tombeau d'Edgar Poe ». La référence révèle les lectures de Sartre.

<sup>5</sup> Jacques DEGUY, *Sartre. Une écriture critique*, Nouvelle édition [en ligne]. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2010 (généré le 18 octobre 2017), p. 147-158.

### C.1.2 Saint-Germain-des-Prés

Le mardi 27 septembre, Mathieu Delarue, en quelque sorte porte-voix de Sartre lui-même, adopte un point de vue critique sur les événements à venir, tout en cherchant à leur attribuer un sens. Bien que son avenir paraisse déterminé, il prend conscience de la vraie nature de la liberté et de la duperie du moment historique où sont annoncés les accords de Munich. « Faute d'une liberté qui se proportionne à sa situation, Mathieu demeure le plus libre de tous dans l'absolu mais le plus aliéné dans le relatif. À la remorque des événements dont il revient responsable malgré lui et face auxquels il ne peut réagir adéquatement, à la remorque des personnes qu'il ne peut vraiment rencontrer puisqu'il n'arrive jamais à s'engager vraiment face à elles, dans tous les cas, Mathieu a choisi d'être l'intellectuel spectateur qui ne s'engage jamais sérieusement et qui ne connaît pas l'importance des projets incarnés et des résultats concrets. »<sup>1</sup> Dans cette situation où rien n'est vraiment sérieux ni décisif et quelques heures avant son départ pour l'Est de la France où il rejoindra son cantonnement, Mathieu se trouve devant l'église de Saint-Germain-des-Prés :

« Mathieu restait seul à la terrasse. Il leva la tête et vit, de l'autre côté de la place, une belle **église** toute neuve, blanche dans le ciel noir. Une **église** de village. Hier s'élevait sur son emplacement un édifice bien parisien : l'**église** Saint-Germain-des-Prés, monument historique, souvent Mathieu donnait rendez-vous à Ivich devant son porche. [...] Il n'y avait qu'une grande forme blanche posée sur une place, les écailles blanches de la nuit. Une **église** de village. Elle était neuve, elle était belle ; elle ne servait à rien. [...] L'**église** peut crouler, je peux choir dans un trou d'obus, retomber dans ma vie : rien ne peut m'ôter ce moment éternel. », *Le Sursis*, p. 393-395.

Comme Mathieu, Sartre, dès sa mobilisation, émigre progressivement vers le quartier de Saint-Germain. D'ailleurs, la vie entière de l'auteur est liée à Saint-Germain-des-Prés et à ses environs : de la rue Le Goff où Poulou passe son enfance de 1905 à 1917, au lycée Henri IV et à la rue d'Ulm, l'auteur crée une grande partie de son œuvre philosophique et littéraire dans ce quartier.

---

<sup>1</sup> MARCHAND Jacques, *Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre*, Montréal, Liber, 2005, p. 82.

« L'essentiel semble s'être joué autour de la place Saint-Germain-des-Prés<sup>1</sup> : c'est le Flore qui constitue le cœur de la légende. Sartre et Beauvoir en ont fait leur *querencia* pendant l'Occupation, s'installant le plus souvent à l'étage, près du poêle, pour y écrire l'un *Le Sursis*, l'autre *Tous les hommes sont mortels*, ou pour y recevoir des amis. »<sup>2</sup> En 1946, Sartre s'installe de nouveau avec sa mère au 42, rue Bonaparte, dans un appartement qui donne sur l'église de Saint-Germain.

## C.2 *La Mort dans l'Âme*

### Héroïsme et dévotion

Comme nous l'avons déjà mentionné, Mathieu n'est pas en première ligne, mais il est prêt à combattre à la première occasion. Avec une petite troupe d'une embuscade de retardement, Mathieu, Pinette et quelques chasseurs montent sur le clocher d'une église attendant à mitrailler une colonne allemande. Alors que Mathieu aspire à l'ultime geste d'héroïsme, l'auteur place le récit dans un univers de dévotion. Même s'ils sont en train de manger, les soldats s'aperçoivent qu'ils se trouvent au sommet d'une église. La description qui suit évoque le caractère sacré d'un tel emplacement :

« Assis sur les paillasses, les trois chasseurs se penchaient sur leur manger d'un air appliqué, leurs couteaux brillaient sous la lune.

- En douce, dit Chasseriau rêveusement, on mange dans **le clocher d'une église**.

Dans le clocher d'une église. Mathieu **baissa les yeux**. Sous leurs pieds il y avait cette odeur de poivre et d'**encens**, cette fraîcheur et les **vitraux** qui luisaient faiblement dans **les ténèbres de la foi**. Sous leurs pieds, il y avait la confiance et l'espoir. », *La Mort dans l'Âme*, p. 217.

Ainsi, le *clocher* désigne une « construction en forme de tour qui surmonte une église ou s'élève à proximité, et qui abrite les cloches »<sup>3</sup>. L'*encens* est une « résine aromatique d'origine orientale, qui dégage une

<sup>1</sup> En 2002, une Place Sartre-Beauvoir a été inaugurée à l'embranchement du boulevard Saint-Germain et de la rue de Rennes, en face de l'église Saint-Germain-des-Prés, dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement de Paris.

<sup>2</sup> *Dictionnaire Sartre*, *op. cit.*, p. 368.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

odeur caractéristique en brûlant, notamment utilisée dans les cérémonies religieuses »<sup>1</sup> et le *vitrail* constitue une « composition, généralement historiée, faite de morceaux de verre découpés et le plus souvent colorés, assemblés à l'aide de plomb ou d'un ciment, maintenus par une armature de fer, et servant à décorer une baie, une porte ou les parois d'un édifice »<sup>2</sup>. Enfin, dans le domaine religieux, les *ténèbres de la foi* désignent « ce qui échappe à l'entendement, qui ne trouve aucune explication rationnelle »<sup>3</sup>. Même la réaction de Mathieu de *baisser les yeux* peut exprimer une attitude pudique, tandis que l'auteur présente l'église comme le lieu qui inspire de la confiance et de l'espoir. Le mouvement vers le bas, « baisser les yeux » et ce qui se trouve « sous leurs pieds » rejoignent les sensations oblatives, tactiles et visuelles : « l'odeur de poivre et d'encens », « cette fraîcheur » et l'éclat des « vitraux qui luisaient » évoquent l'ambiance religieuse. La reprise de l'expression « sous leurs pieds » à la fin du paragraphe est significative de l'effet de cette atmosphère religieuse. Au mouvement de l'abaissement des yeux répond le rabaissement du moral.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

## CHAPITRE III : LE CLERGÉ

### A. Dans *Les Mots*

#### A.1 Charles Schweitzer : patriarche de la famille et grand-prêtre des mots

Le début des *Mots* est consacré à une présentation de la famille de Jean-Paul Sartre et en particulier de ses ancêtres. Le récit commence en 1850 et non en 1905, date de naissance de l'auteur. Il s'agit d'une analepse, un retour en arrière qui couvre une période de cinquante-cinq ans. En fait, l'auteur se trouve dans la généalogie et évoque, dans les cinq premières pages, une description de la « tribu Schweitzer », tandis que l'esquisse de sa famille paternelle – des Sartre – n'occupe qu'une seule page dans le récit. Cette « inégalité » est indicative de l'importance mineure qu'attribue Sartre à la famille de son père.

La description des Schweitzer nous amène à une galerie des portraits présentés d'une façon plutôt parodique puisqu'il y a un mélange de conformisme et de fantaisie. L'arrière-grand-père du petit Jean-Paul – surnommé Poulou – est un instituteur qui se fait épicier. « Instituteur » et « épicier », présents dans la même phrase, sont placés sous la figure de l'antithèse, en attribuant un caractère presque caricatural à l'arrière-grand-père Schweitzer. Ce dernier engendre trois fils : Auguste, Louis et Charles. C'est d'abord Charles qui est destiné à devenir un *pasteur* selon la volonté de son père. Un *pasteur* désigne « celui qui a la charge de guider la spiritualité d'un ensemble de personnes. *Pasteur d'âmes ; pasteurs et fidèles* »<sup>1</sup>. En particulier, dans la religion protestante, le terme désigne le « ministre du culte protestant »<sup>2</sup>.

Dans une famille patriarcale, c'est le père-despote qui décide de l'avenir de ses enfants. Même si ses décisions sont arbitraires, tout refus constitue un crime de lèse paternité. Le refus ainsi de Charles de devenir *pasteur* a comme résultat d'« obliger », d'une certaine façon, son frère Louis à suivre une

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

carrière de *pasteur*. Sartre présente ici une attitude ironique, voire satirique à l'égard de la société bourgeoise et ses institutions. Il serait également intéressant de signaler qu'il s'agit d'une écriture burlesque qui fait « noyer » dans des situations triviales des personnages (l'arrière-grand-père, Charles, Louis, etc.) et des situations (famille, société) nobles par excellence.

Cependant, Charles se voue enfin, lui aussi, à une forme atténuée de *spiritualité* : il devient professeur d'allemand, suivant ainsi la vocation familiale ; il ne forme pas les âmes mais les esprits.

La *spiritualité* désigne une « qualité de ce qui est esprit ou âme, concerne sa vie, ses manifestations ou qui est du domaine des valeurs morales »<sup>1</sup>. L'adjectif *atténué, ée* « affaibli, rendu moins prononcé », employé ici au figuré, montre le caractère modéré de la vocation de Charles. D'ailleurs, le protestantisme, ainsi que le sujet de la religion en général, le laisse complètement indifférent : il n'y a aucune conviction religieuse chez lui.

Le professorat constitue donc pour lui une espèce de *sacerdoce*, c'est-à-dire une « fonction qui revêt un caractère quasi-religieux par la vertu et le dévouement qu'elle exige »<sup>2</sup> :

« il y aurait un **pasteur** dans la famille, ce serait Charles. Charles se déroba, préféra courir les routes sur la trace d'une écuyère. On retourna son portrait contre le mur et fit défense de prononcer son nom. A qui le tour ? Auguste se hâta d'imiter le **sacrifice** paternel : il entra dans le négoce et s'en trouva bien. Restait Louis, qui n'avait pas de prédisposition marquée : le père s'empara de ce garçon tranquille et le fit **pasteur** en un tournemain. Plus tard Louis poussa l'obéissance jusqu'à engendrer à son tour un **pasteur**, Albert Schweitzer, dont on sait la carrière. Cependant, Charles n'avait pas retrouvé son écuyère ; le beau geste du père l'avait marqué : il garda toute sa vie le goût du sublime et mit son zèle à fabriquer de grandes circonstances avec de petits événements. Il ne songeait pas, comme on voit, à éluder la **vocation** familiale : il souhaitait **se vouer** à une forme atténuée de **spiritualité**, à un **sacerdoce** qui lui permît les écuyères. Le professorat fit l'affaire : Charles choisit d'enseigner l'allemand. », *Les Mots*, p. 11-12.

Emprunté au latin *sacerdotium*, dérivé de *sacerdos*, *-otis* « celui qui accomplit les cérémonies sacrées » puis « prêtre », en général, le terme désigne dans le vocabulaire religieux la « fonction de ceux qui ont le privilège du sacré ou de certains rapports publics avec la divinité, soit pour offrir les sacrifices et prier au nom du peuple, soit pour transmettre au peuple certains

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

enseignements et bénédictions de Dieu », (*Foi*, t. 1, 1968). *Sacerdoce chrétien, égyptien, juif, lévitique. Le sacerdoce de Melchisédech, d'Aaron (Académie)*.<sup>1</sup>

Charles Schweitzer est représenté dans *Les Mots* comme un personnage de fiction. Il est assimilé ironiquement à Dieu le Père. Sartre le métamorphose à un personnage comique dans la scène de son apparition en Dieu barbu dans une église d'où les fidèles s'enfuient précipitamment. Cette métamorphose parodique ne fait de Charles qu'un héros dérisoire qui provoque une peur sacrée.

Sartre lui attribue aussi la fonction du chef de la famille, du « patriarche ». Emprunté au grec *patriarkhês* « chef de famille », le terme est composé de *patria* « clan, famille » (dérivé de *patêr* « père ») et de *arkhein* « prendre l'initiative, commencer », puis très vite (dès Homère) « commander »<sup>2</sup>.

Dans le texte, il s'agit d'une assimilation ironique, car cette évocation est un emprunt à la Bible dont Sartre semble bien connaître les épisodes les plus célèbres comme l'oblige la tradition protestante.

Par extension, un *patriarche* désigne un « homme avancé en âge et très respecté » ou un « aïeul respectable vivant de façon simple ou paisible (entouré d'une nombreuse famille) »<sup>3</sup>.

Ce surnom du grand-père est renforcé par l'article de notoriété « le » :

« Restait le **patriarche** : il ressemblait tant à **Dieu le Père** qu'on le prenait souvent pour lui. Un jour, il entra dans une **église** par la **sacristie** ; le **curé** menaçait les tièdes des foudres célestes : "**Dieu** est là ! Il vous voit !" Tout à coup les **fidèles** découvrirent, sous la chaire, un grand vieillard barbu qui les regardait : ils s'enfuirent. », *Les Mots*, p. 21.

Selon la Bible (notamment *Genèse* 5, 14), dans l'Orient ancien et chez les Hébreux principalement, *patriarche* indique « chacun des chefs de clan d'une même lignée, semi-nomades, d'une grande longévité (et d'une grande fécondité) ; en particulier, chacun des ancêtres des tribus d'Israël ; par extension, chacun des ancêtres de l'humanité ».

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

Dans la religion chrétienne, *patriarche* constitue le « titre donné depuis le VI<sup>e</sup> s. aux évêques des cinq grands sièges de la chrétienté : Rome, Constantinople, Antioche, Alexandrie et Jérusalem et étendu ensuite à d'autres sièges importants, (*Foi*, t. 1, 1968) ; dignitaire portant ce titre ». Dans les Églises orientales, de rite latin ou non, le terme attribue un « titre honorifique et juridique du chef suprême de chacune d'elles sous l'autorité du pape de Rome ; dignitaire portant ce titre »<sup>1</sup>.

Dans sa quête de s'identifier, Poulou se nomme à l'aide d'une périphrase « petit-fils de clerc » ou même « clerc ». Il a la fonction d'un « homme qui a reçu la tonsure et qui, de ce fait, est entré dans l'état ecclésiastique »<sup>2</sup>. Dans le cadre de la comédie familiale, Charles et Poulou jouent un rôle presque « religieux » qui évoque la générosité des « princes d'Église ».

L'*onction* prend au figuré le sens de « caractère de douceur des gestes, de l'expression qui traduit la ferveur religieuse et porte à l'attendrissement, à la piété »<sup>3</sup>, qualité attribuée sans doute dans le texte aux clercs et aux princes d'Église. Cependant, dans le traitement de Poulou, le terme désigne plutôt une « douceur affectée, hypocrite », sens péjoratif de l'*onction*. D'ailleurs, le narrateur n'hésite pas de signaler qu'il s'agit d'un « pieux mensonge », expression qui constitue une antithèse à valeur plaisante, stéréotype de la langue française :

« Petit-fils de **clerc**, je suis, dès l'enfance, un **clerc** ; j'ai l'**onction** des princes d'**Église**, un enjouement **sacerdotal**. Je traite les inférieurs en égaux : c'est un **pieux mensonge** que je leur fais pour les rendre heureux et dont il convient qu'ils soient dupes jusqu'à un certain point. », *Les Mots*, p. 30.

Anne-Marie occupe une place privilégiée dans le récit car c'est elle qui précipite l'initiation du petit Jean-Paul à la lecture. Mère et fils partagent une sorte de gémellité puisqu'ils semblent avoir le même âge et vivent ensemble au foyer de Charles et Louise, sous leur tutelle. Anne-Marie et Poulou forment un couple hors normes ayant le même goût pour la musique, le cinéma et la

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

littérature. En fait, c'est elle qui lui fait découvrir la littérature qui convient à son âge, loin des lectures d'adulte que Charles lui impose.

Le temps qu'ils passent seuls, lors de l'absence de Charles et de l'isolement de Louise dans sa chambre, constitue les moments les plus heureux de leur vie quotidienne. L'épisode des *Fées* par exemple, où Poulou regarde sa mère lire un conte qu'elle avait l'habitude de lui raconter sans support écrit, fait preuve de l'intimité profonde du couple qui jouit de cette connivence loin « des dieux et des prêtres ». Les deux termes renvoient sans doute au grand-père qui déplore les lectures des illustrés proposés par Anne-Marie :

« Tout le temps qu'elle parlait nous étions seuls et clandestins, loin des hommes, des **dieux** et des **prêtres**, deux biches au bois, avec ces autres biches, les Fées ; je n'arrivais pas à croire qu'on eût composé tout un livre pour y faire figurer cet épisode de notre vie profane qui sentait le savon et l'eau de Cologne. », *Les Mots*, p. 40.

Le grand-père Charles manie les livres comme des objets de culte. Il devient ainsi le grand-prêtre de la religion des mots, une nouvelle religion qui peut offrir un salut dans un monde voué au Mal. L'image du grand-père divinisé constitue d'une certaine façon la figure du père absent, transfiguré religieusement.

Dans l'histoire de la religion juive, le grand(-)prêtre est « le chef de la caste sacerdotale dont les fonctions religieuses se doubleraient de certaines attributions politiques »<sup>1</sup>.

Nous pourrions également dire que le personnage de grand-prêtre « renvoie à celui de Joad que Racine a mis en scène dans *Athalie*. Dans cette pièce Racine, pour la première fois dans la tragédie classique, fait paraître un enfant appelé Eliacin dont le vrai nom est Joas.

Joas, cet enfant "tout extraordinaire" élevé par son grand-père Joad en vue d'un grand rôle se trouve exactement dans la même situation que Poulou, autre orphelin de père, élevé par son grand-père dans le culte des Belles-Lettres. Car il s'agit bien d'un culte dont Charles Schweitzer, représentant de Dieu sur terre, est le fidèle gardien. Si Poulou n'a pas connu son père, son grand-père l'a remplacé et lui rappelle sans cesse qu'on ne peut jamais tuer le

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

Père. Karl se transforme de la sorte en une image du Père immortel qui représente symboliquement la Loi, ce qui veut dire un lien et une légalité. [...]

La transfiguration du père absent en la figure de Dieu le Père est l'expression même du conflit œdipien chez Poulou : lorsque le Père manque (c'est la mort de Jean-Baptiste qui pour l'enfant le début de sa liberté) tout se défait ; lorsqu'il revient (transfiguré dans la personne du grand-père) tout s'aliène. Ainsi ce que Sartre nomme liberté devient le signe même de son aliénation<sup>1</sup>. Par là même est mis en évidence ce qui est certainement le paradoxe constitutif des *Mots* : cet ouvrage écrit pour dénoncer la soumission de l'enfant aux adultes et notamment au grand-père, se révèle en définitive un modèle de soumission à ce "Dieu d'amour et de colère" »<sup>2</sup> :

« faux chevalier, je faisais de fausses prouesses dont l'inconsistance avait fini par me dégoûter. Or voici qu'on me rendait mes rêves et qu'ils se réalisaient. Car elle était réelle, ma vocation, je ne pouvais en douter puisque le **grand prêtre** s'en portait garant. Enfant imaginaire, je devenais un vrai paladin dont les exploits seraient de vrais livres. J'étais requis ! », *Les Mots*, p. 139.

## A.2 La religion de l'art

Nous avons remarqué plus haut que Charles Schweitzer est destiné à devenir pasteur selon la volonté de son père, mais il refuse. Il est alors un « pasteur manqué ». Le narrateur n'hésite pas à parodier son grand-père et son rôle de patriarche dont la conduite est marquée du signe de « trop » : « Plus père que le père (si ressemblant qu'il est à Dieu soi-même...), vieux lion, force écrasante et, en même temps, constamment infantilisé (castre...) par la plume de Sartre : "ce pasteur manqué" n'est qu'un vieux gamin vaniteux »<sup>3</sup>. Dans tous les cas, il s'agit d'une relation ambiguë entre les deux hommes. Nous pourrions même parler d'une « expression d'une relation amoureuse avec une instance paternelle sadique de laquelle naîtra le Saint-Esprit »<sup>4</sup> :

<sup>1</sup> Aliénation : processus non conscient par lequel un individu est dépossédé de ce qui le constitue au profit d'un autre, qui l'asservit.

<sup>2</sup> Guy RENOTTE, *Étude sur Sartre*, « *Les Mots* », *op. cit.*, p. 71-72.

<sup>3</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 72.

<sup>4</sup> Guy RENOTTE, *Étude sur Sartre*, « *Les Mots* », *op. cit.*, p. 72.

« Deux ans plus tôt, pour m'éveiller à l'humanisme, [Charles] m'avait exposé des idées dont il ne soufflait plus mot, de crainte d'encourager ma folie mais qui s'étaient gravées dans son esprit. Elles reprirent, sans bruit, leur virulence et, pour sauver l'essentiel, transformèrent peu à peu l'écrivain-chevalier en écrivain-**martyr**. J'ai dit comment ce **pasteur** manqué, fidèle aux volontés de son père, avait gardé le **Divin** pour le verser dans la Culture. De cet amalgame était né le **Saint-Esprit**, attribut de la **Substance infinie**, patron des lettres et des arts, des langues mortes ou vivantes et de la Méthode Directe, [...] Les anciens propos de Karl, rassemblés, composèrent dans ma tête un discours : le monde était la proie du Mal ; un seul **salut** : mourir à soi-même, à la Terre, contempler du fond d'un naufrage les impossibles Idées. », *Les Mots*, p. 145-146.

Dans son emploi comme substantif masculin, le *divin* est « ce qui est relatif à la divinité, aux dieux ou à Dieu »<sup>1</sup>.

Dans le domaine de la religion, la *substance* est « ce qui, dans l'Eucharistie, existe en soi et par soi, par opposition aux espèces ou apparences »<sup>2</sup>. Dans l'histoire de la philosophie, on rencontre « le système de Spinoza dont l'idée maîtresse est : Dieu comme Substance infinie, parfaite, unique, cause efficiente de toute chose »<sup>3</sup>.

Dans le domaine de la théologie, le *salut* désigne le « fait d'être délivré de l'état de péché et de souffrance, et d'échapper à la damnation »<sup>4</sup>. Dans la Bible, « il se traduit d'abord par la sortie d'Égypte des Hébreux qui s'y sentaient captifs, puis par la protection du peuple élu contre les menaces étrangères. Les prophètes assimileront le salut à l'instauration de la paix et de la justice, [...] »<sup>5</sup>.

En ce qui concerne la question de salut, Sartre le rejette en tant que terme théologique : écrire, c'est toujours désirer l'impossible Salut.

Sartre prend le rôle de moine laïque qui cherche la voie du Bien par le culte de la Beauté, pour s'arracher à un monde voué au Mal. En effet, c'est l'intellectuel ou l'artiste qui, avant tout idéalisme, est assimilé à un clerc. Ce dernier est d'abord un lettré de l'Église qui sauve le monde par « la réversibilité des mérites » puisqu'il accède à la connaissance et à la Vérité, loin du monde. Cependant, il ne faudrait pas négliger la perspective ironique par

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 515.

laquelle l'écrivain assimile l'intellectuel ou l'artiste à un clerc n'appartenant plus au monde des vivants mais à celui des morts :

« La **cléricature** prenait l'humanité en charge et la sauvait par la réversibilité des mérites : les fauves du temporel, grands et petits, avaient tout loisir de s'entre-tuer ou de mener dans l'hébétude une existence sans vérité puisque les écrivains et les artistes méditaient à leur place sur la Beauté, sur le Bien. Pour arracher l'espèce entière à l'animalité il ne fallait que deux conditions : que l'on conservât dans des locaux surveillés les reliques – toiles, livres, statues – des **clercs** morts ; qu'il restât au moins un **clerc** vivant pour continuer la besogne et fabriquer les reliques futures. », *Les Mots*, p. 146.

L'auteur avoue avoir consacré une longue période de sa vie à cette *religion* d'art. Cette mystification a joué un rôle important dans son propre itinéraire intellectuel :

« Sales fadaïses : je les gobai sans trop les comprendre, j'y croyais encore à vingt ans. À cause d'elles j'ai tenu longtemps l'œuvre d'art pour un événement métaphysique dont la naissance intéressait l'univers. Je déterrai cette **religion** féroce et je la fis mienne pour dorer ma terne vocation : j'absorbai des rancunes et des aigreurs qui ne m'appartenaient point, pas davantage à mon grand-père, [...] », *Les Mots*, p. 146.

Dans l'histoire religieuse, *cathare* – du grec *katharos* « pur » – est le « membre de différentes sectes religieuses hérétiques se disant composées de “purs” refusant le monde en tant que créé par le principe du Mal ». En particulier, le terme désigne le « membre d'une des sectes héritières du manichéisme, répandues en Europe au Moyen Âge et combattues dans le Midi de la France par le pape Innocent III ». Par analogie, *cathare* désigne la « personne qui prône une pureté excessive. Synonymes : *puriste*, *puritain* »<sup>1</sup>.

Sartre éprouve un amour excessif des mots et de la littérature, à tel point qu'il confond « la littérature avec la prière ». Cette illusion consiste à fonder le monde sur les mots. C'est l'écrivain-martyr qui se sacrifie pour sauver le monde. Cela implique une subordination de l'écrivain à sa mission, un refuge dans la littérature. L'écrivain est ainsi un imposteur qui croit au pouvoir des mots pour changer les choses et quêter la gloire et le salut. Mais la vraie vie est ailleurs que dans les livres, « qui ne sont au mieux que de

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

modestes outils pour changer l'ordre social et politique du monde, ce qui importe infiniment plus que bouleverser l'ordre des phrases.

Sartre a fait des *Mots* un livre testamentaire. Récit d'une conversion – ou plutôt de la difficile liquidation d'une pseudo-conversion –, il se veut un adieu à la littérature. Relatant un des épisodes de son initiation aux impostures de l'écriture, il en vient à dire »<sup>1</sup> :

« Je devins **cathare**, je confondis la littérature avec la **prière**, j'en fis un **sacrifice** humain. Mes frères, décidai-je, me demandaient tout simplement de consacrer ma plume à leur rachat : ils souffraient d'une insuffisance d'être qui, sans l'intercession des **Saints**, les aurait voués en permanence à l'anéantissement ; », *Les Mots*, p. 147.

Sartre emploie le terme également dans les *Situations II* : « Nos critiques sont des *cathares* : ils ne veulent rien avoir à faire avec le monde réel sauf d'y manger et d'y boire »<sup>2</sup>.

Le terme *Catharsis* « était employé chez les Anciens pour désigner en médecine une purgation. Au moral, c'était le soulagement d'une âme par la satisfaction d'un besoin moral. Pour Aristote, c'était la purgation des passions. Au sens religieux, particulièrement s'agissant des mystères d'Éleusis, cérémonies de purification auxquelles étaient soumis les candidats à l'initiation. Déméter, déesse de la mythologie grecque, aurait fondé ces mystères, célébrés chaque année à l'automne, pour commémorer la descente chez les morts de sa fille Perséphone qui avait été emmenée aux Enfers par Hadès. Les néophytes participaient à des rites initiatiques et, après une série de purifications, devenaient des *mystes* autorisés à avoir une révélation totale des *mystères* et participer à la contemplation. Les initiés revenaient chez eux bouleversés et porteurs d'une grande espérance.

La théologie ascétique chrétienne utilise *catharsis* pour désigner l'effort de recherche de la perfection par la purification des sens et le détachement de tout mal. Ce terme fut utilisé par les manichéens, notamment les cathares, qui constituaient une Église de "purs" »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 335.

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Situations II*, Paris, Gallimard, 1948, p. 79

<sup>3</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme, op. cit.*, p. 97.

La *prière*<sup>1</sup> est l'« élévation de l'âme vers Dieu (ou une divinité) pour lui exprimer son adoration ou sa vénération, ses remerciements ou actions de grâces, pour obtenir ses grâces ou ses faveurs ; acte par lequel on s'adresse aux saints pour obtenir leur intercession auprès de Dieu »<sup>2</sup>. Par métonymie, le terme désigne l'« ensemble de formules par lesquelles on s'adresse à Dieu (à une divinité, à un saint) »<sup>3</sup>.

Sartre est élevé par son grand-père dans l'« illusion rétrospective », c'est-à-dire dans une fausse perspective sur soi-même : il est traité comme un futur grand homme. Il vit son présent et entrevoit son avenir comme celui d'un grand écrivain défunt. Les moindres détails de sa vie sont des signes prémonitoires de sa vocation littéraire.

La fin de l'existence de grands personnages du passé, comme Raphaël<sup>4</sup>, nous permet d'interpréter tous les épisodes de leur vie selon la logique d'un destin cohérent. Ainsi, l'épisode où le fameux peintre, très jeune encore, n'aperçoit « que des couleurs » au moment où il rencontre le pape, renvoie à une interprétation des signes d'un destin privilégié.

---

<sup>1</sup> Dans la Bible, on prie exclusivement Dieu. Le Juif croyant s'adresse à lui en vertu de l'Alliance. Dieu bienveillant, présent au milieu du peuple d'Israël, écoute toujours ceux qui pratiquent la justice et la charité. [...] On trouve dans l'*Ancien Testament* à la fois des prières de demande, des prières d'action de grâce, des prières dans lesquelles on crie sa détresse. [...] La forme la plus naturelle de la prière est la prière collective dans la Temple, lieu par excellence du lien qui unit Dieu à son peuple.

Dans les *Évangiles*, on voit souvent Jésus prier, notamment à la synagogue. Il se retire parfois pour prier à l'écart. Il reprend des prières juives traditionnelles ou implore directement son Père, comme au jardin des oliviers pendant son agonie. [...]

La coutume s'est établie dans l'Église chrétienne de prier la Vierge Marie, les martyrs, les saints. L'excès de ces prières qui ne s'adressent pas directement à Dieu a été l'un des éléments de la réaction de la Réforme au XVI<sup>e</sup> siècle. (Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 462-463.)

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Raphaël (Raffaello Sanzio ou Santi, dit en fr.), Urbino 1483 – Rome 1520, peintre italien. Élève du Pérugin, il travailla à Pérouse, Florence, Rome et fut, à la cour des papes Jules II et Léon X, architecte en chef et surintendant des édifices (villa Madama, 1516 et suiv., notamm.). L'art de ce maître du classicisme allie précision du dessin, harmonie des lignes, délicatesse du coloris avec une ampleur spatiale et expressive toute nouvelle. Parmi ses chefs-d'œuvre, outre des portraits et des madones célèbres, signalons *le Mariage de la Vierge* (1504, Brera, Milan), *le Triomphe de Galatée* (1511, Farnésine), *la Transfiguration* (1518-1520, Pinacothèque vaticane) et une partie des fresques des « chambres » du Vatican (*l'École d'Athènes*, *le Parnasse*, *Héliodore chassé du Temple*, etc.) [1509-1514], le reste de la décoration (comme celle des « loges ») étant exécuté, sous la direction, par ses élèves, dont J. Romain. On lui doit encore les cartons de tapisserie des *Actes des apôtres*. Son influence a été considérable jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il y a ici une triple référence au nom du pape, chef de l'Église catholique romaine, et évêque de Rome. Dans la religion catholique, le Saint-Père (avec majuscule) est « le nom par lequel les catholiques désignent le pape »<sup>1</sup>. Le fait que les couleurs jouent un rôle déterminant au détriment du Saint-Père montre en effet la vocation prédestinée de Raphaël pour la peinture qui, comme dans le cas de la vocation de Sartre pour l'écriture, remplace la vocation religieuse :

« Un certain Sanzio mourait d'envie de voir le **pape** ; il faisait si bien qu'on le menait sur la place publique un jour que le **Saint-Père** passait par là ; le gamin pâissait, écarquillait les yeux, on lui disait enfin : “Je pense que tu es content, Raffaello ? L'as-tu bien regardé, au moins, notre **Saint-Père** ?” Mais il répondait, hagard “Quel **Saint-Père** ? Je n'ai vu que des couleurs !” », *Les Mots*, p. 165-166.

Comme nous l'avons déjà constaté, l'enfant s'identifie à de nombreux héros littéraires. Cette identification lui offre la possibilité d'un destin permettant de fuir l'angoisse d'être et la comédie familiale. C'est dans ce monde imaginaire que Poulou va chercher une raison de vivre et de lutter contre la contingence qui lui apparaît sous la forme de la mort.

Vers 1912-1913, Poulou lit avec enthousiasme *Michel Strogoff* de Jules Verne. Mais il apprécie plus le destin exemplaire du personnage que le personnage lui-même, lequel il trouve « trop sage ». Le destin du héros se trouve concrétisé à travers sa mission et son rôle de messager. Les exploits de Michel sont ceux d'un chrétien, d'un élu de Dieu, d'un martyr, d'un saint :

« Trois mois plus tard, je relus ce roman avec les mêmes transports ; or je n'aimais pas Michel, je le trouvais trop sage : c'était son destin que je lui jalousais. J'adorais en lui, masqué, le **chrétien** qu'on m'avait empêché d'être. Le tsar de toutes les Russies, c'était **Dieu le Père** ; suscité du néant par un décret singulier, Michel, chargé, comme toutes les créatures, d'une **mission** unique et capitale, traversait notre vallée de larmes, écartant les **tentations** et franchissant les obstacles, goûtait au **martyre**, bénéficiait d'un concours surnaturel, **glorifiait** son **Créateur** puis, au terme de sa tâche, entrait dans l'**immortalité**. Pour moi, ce livre fut du poison : il y avait donc des **élus** ? Les plus hautes exigences leur traçaient la route ? La **sainteté** me répugnait : en Michel Strogoff, elle me fascina parce qu'elle avait pris les dehors de l'héroïsme. », *Les Mots*, p. 108-109.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Un *élu* (à caractère religieux) désigne un « être humain à qui Dieu dispense spécialement sa grâce en vue, parfois, de l'aider à remplir une *mission* sur terre »<sup>1</sup>.

La *mission* (dans un cadre religieux) désigne une « charge donnée à un fidèle de transmettre un message, d'accomplir une tâche déterminée »<sup>2</sup>.

Dans un contexte religieux ou moral, la *tentation* est une « épreuve à laquelle Dieu soumet l'homme pour exercer sa foi, sa fidélité »<sup>3</sup>.

Dans l'histoire du Christianisme, le *martyre* désigne les « supplices, les souffrances et/ou mort endurés par quelqu'un parce qu'il n'a pas voulu renier sa foi »<sup>4</sup>.

Le verbe *glorifier* (le sujet désignant une personne) signifie « célébrer la splendeur divine »<sup>5</sup>.

Le *Créateur* (dans l'ordre religieux, généralement avec majuscule) est « Dieu, considéré comme ayant tiré du néant l'univers, notre monde ainsi que l'homme et les êtres qui le peuplent »<sup>6</sup>.

L'*immortalité* est la qualité attribuée à celui qui « qui n'est pas sujet à la mort, en parlant d'une divinité ou d'une personne envisagée principalement dans sa nature physique »<sup>7</sup>.

La *sainteté* est le « fait d'être, de vivre comme un saint », c'est-à-dire comme une « personne qui, selon la religion catholique jouit après sa mort du bonheur céleste »<sup>8</sup>.

L'emploi des termes religieux ici, termes qui appartiennent plutôt au vocabulaire judéo-chrétien, montre de nouveau la voix inspirée par les exploits de Michel Strogoff de l'enfant qui parle de façon authentique tout en imitant les adultes et les grands auteurs. Sartre attribue des qualités chrétiennes à un héros littéraire ; qualités dont il était privé lui-même, puisqu'« on [l'] avait empêché d'être » chrétien. Les obstacles posés traduisent la dimension héroïque de la mission chrétienne.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*

## B. Dans *La Nausée*

### B.1 Les lectures de Roquentin et la recherche sur le marquis

Dans ses recherches historiques sur le marquis de Rollebon, Roquentin trouve le passage suivant écrit par M<sup>me</sup> de Charrières. À propos de M<sup>me</sup> de Charrière (sans s), on lit dans les notes de l'édition de la Pléiade que Sartre et Simone de Beauvoir avaient lu sa biographie rédigée par Geoffrey Scott, intitulée *Portrait de Zélide*.

En ce qui concerne l'abbé Mably<sup>1</sup>, il est surnommé « le prophète du malheur » à cause de son pessimisme. On trouve dans les mêmes notes que c'est sans doute l'abbé Mably qui donne son nom au café que fréquente souvent Roquentin :

« Adhémar de Rollebon, écrit M<sup>me</sup> de Charrières, ne peignait point en parlant, ne faisait pas de gestes, ne changeait point d'intonation. Il gardait les yeux mi-clos et c'est à peine si l'on surprenait, entre ses cils, l'extrême bord de ses prunelles grises. Il y a peu d'années que j'ose m'avouer qu'il m'ennuyait au-delà du possible. Il parlait un peu comme écrivait l'abbé Mably. » », *La Nausée*, p. 32.

### B.2 Le « chapeau d'archevêque » : symbole de la bourgeoisie

Le dimanche et en particulier la promenade dominicale constitue un événement marquant pour Sartre qui écrit à la préface de *La Promenade du dimanche* de Georges Michel : « C'est déjà un mythe que la promenade dominicale : elle a lieu toutes les semaines dans toutes les villes de la terre : nous avons tous été ce même à cloche-pied – “les enfants s'ennuient le Dimanche, le Dimanche les enfants s'ennuient” – qui ne sait que faire de son corps et qui sent ce jour-là, plus amèrement que les autres jours, sa parfaite gratuité. Et nous avons vu, depuis, cinq cent ou mille fois ces familles grises, endimanchées, le père brutal et peureux, pompeux et grossier, content de soi

---

<sup>1</sup> Gabriel Bonnot de Mably (1709-1785), historien et philosophe. (Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1743)

et honteux ; la mère, aigre raisonneuse, disputant et cédant toujours, glisser dans les rues sous un ciel pluvieux.

Aimé, détesté, attendu, toujours décevant, le Dimanche est une cérémonie collective. Michel en fait un mythe : c'est la vie humaine »<sup>1</sup>.

Dans *La Nausée*, Roquentin, décrivant le « formidable événement social » que constitue le dimanche à Bouville, commente en particulier le mouvement des chapeaux, accessoires bourgeois par excellence. Cette description tourne à la caricature burlesque. Le chapeau prend la valeur d'un symbole de la bourgeoisie. Les bourgeois répètent mécaniquement ces gestes quotidiens en se saluant dans la rue Tournebride, avec leurs « coups de chapeau »<sup>2</sup>, mouvement qui provoque « des effets comiques d'accélération et de ralenti »<sup>3</sup> et qui fait penser à un gag inspiré des films de Chaplin<sup>4</sup> :

« Au 16 de la rue Tournebride, le chapelier Urbain, spécialiste de képis, fait planer comme un symbole un immense chapeau rouge d'**archevêque** dont les glands d'or pendent à deux mètres du sol. », *La Nausée*, p. 70.

Nous trouvons dans le *T.L.F.i* que le mot « chapeau » prend le sens spécial : *chapeau de cardinal*, *chapeau rouge* ou absol. *chapeau* ; il renvoie dans ce cas à la « dignité de cardinal », ou, comme nous rencontrons dans le texte de Sartre, à la dignité de *l'archevêque*. Un *archevêque* désigne un « évêque placé à la tête des évêques d'une province ecclésiastique »<sup>5</sup>.

Vers la fin de la journée, Roquentin éprouve un vif sentiment d'aventure. La rue Tournebride ne rappelle plus son image glorieuse du matin. Le narrateur parle de nouveau du même chapeau d'archevêque :

« La rue Tournebride est claire, mais déserte, elle a perdu sa brève gloire du matin ; rien ne la distingue plus, à cette heure, des rues avoisinantes. Un vent assez fort s'est levé. J'entends grincer le chapeau de tôle de l'**archevêque**. », *La Nausée*, p. 83-84.

<sup>1</sup> Georges MICHEL, *La Promenade du Dimanche*, Paris, Gallimard, 1967, préface de Jean-Paul Sartre, p. 9-10.

<sup>2</sup> On trouve cinq fois l'expression « coups de chapeau », dans le même passage de *La Nausée*, celui de la description du dimanche à Bouville : p. 67, 71, 72, 72, 81.

<sup>3</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 153-154.

<sup>4</sup> Charlie Chaplin (devenu *Charlot* en français) : auteur, acteur et cinéaste américain d'origine britannique (Londres 1889 – Vevey 1977).

<sup>5</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Le rituel des chapeaux illustre le mythe du Dimanche. Les gestes mécaniques révèlent de l'ironie à l'égard des rites et des habitudes de la pratique ecclésiastique ainsi que des habitudes bourgeoises qui s'y rattachent. Ce symbole des gestes et des mouvements fait plutôt preuve des convenances et du conformisme bourgeois.

### B.3 La fonction des prêtres

Dans la boîte « Chez Camille<sup>1</sup> », Antoine Roquentin rencontre le jour du Mardi gras M. Achille, un petit vieillard, et le docteur Rogé, bourgeois sûr de lui et de son « expérience », fier de son passé, qui explique « le neuf par l'ancien »<sup>2</sup>. Dans cet épisode, Roquentin est un observateur satirique qui ironise sur les « professionnels de l'expérience »<sup>3</sup>. M. Achille et Roquentin se ressemblent puisque tous les deux sont des hommes seuls, deux solitaires considérés comme de « vieux toqué[s] »<sup>4</sup> par le docteur Rogé :

« Le docteur a de l'expérience. C'est un professionnel de l'expérience : les médecins, les **prêtres**, les magistrats et les officiers connaissent l'homme comme s'ils l'avaient fait. », *La Nausée*, p. 102.

Irrité par l'attitude humaniste de l'Autodidacte au cours du repas du mercredi 17 février, Antoine Roquentin le quitte rapidement. Dans la rue, il observe les gens qui passent. Il regarde un prêtre tenant un bréviaire :

« Un **prêtre** s'avance à pas lents, en lisant son **bréviaire**. Par instants il lève la tête et regarde la mer d'un air approbateur : la mer aussi est un **bréviaire**, elle parle de **Dieu**. Couleurs légères, légers parfums, âmes de printemps. », *La Nausée*, p. 177.

Un *bréviaire* désigne un « livre contenant l'ensemble des prières que les prêtres, les religieux de l'Église catholique ont l'obligation de dire chaque

---

<sup>1</sup> « Camille », le nom d'une boîte que fréquente Roquentin, pourrait sans doute faire allusion à une amie de Sartre, l'actrice Camille, que l'écrivain avait rencontrée dans son adolescence, quittée et retrouvée ensuite. (Informations tirées de *La Nausée : analyse critique*, de Geneviève IDT, *op. cit.*, p. 18)

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 104.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 101.

jour, à certaines heures »<sup>1</sup>. Dans le texte, Roquentin, à travers le regard du prêtre, met en parallèle le bréviaire et la mer, en tant que création de Dieu, qui parle elle aussi (comme le fait le bréviaire) de Dieu. Nous avons ici un exemple de focalisation zéro car il s'agit du point de vue omniscient de Roquentin qui voit même le dedans d'un personnage. Enfin, en rythme ternaire (« couleurs légères, légers parfums, âmes de printemps »), des sensations visuelles et oblatives encadrent ses pensées.

## **C. Dans *Les Chemins de la Liberté***

### **C.1 *L'Âge de Raison***

#### **C1.1 La comparaison aux prêtres**

Parmi les nombreux personnages que nous devons retrouver dans les différents épisodes de l'œuvre sont Boris et Lola. Boris, ancien élève de Mathieu, entretient une liaison avec Lola, une chanteuse de cabaret bien plus âgée que lui.

Il faudrait ici signaler que selon Simone de Beauvoir « dans le Boris de *L'Âge de raison*, Sartre a peint en le russifiant un portrait du “petit Bost” tel du moins qu'il nous apparaissait alors »<sup>2</sup>. Jacques-Laurent Bost, le “petit Bost” était un ancien élève de Sartre au lycée du Havre.

En ce qui concerne le personnage de Lola, Sartre a dit avoir composé celui-ci « d'après ce qu'il imaginait des femmes de ce genre, plus ou moins artistes et droguées, qu'on rencontrait avant la guerre au Dôme et dans les cafés de Montparnasse, et aussi de comédiennes-chanteuses comme Marianne Oswald et Margo Lion »<sup>3</sup>.

Parlant de Mathieu, Lola qui ne l'aime pas vraiment, essaie de prouver à Boris l'exactitude de ses arguments, tout en se moquant de sa bouche de clergyman.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960, p. 253.

<sup>3</sup> *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notes et variantes, p. 1945.

Le *clergyman* est le « Ministre de l'Église anglicane »<sup>1</sup>, c'est-à-dire de l'Église officielle d'Angleterre<sup>2</sup>. Souvent formés par des études de haut niveau, les clergymen maîtrisent bien la langue. C'est en évoquant cette éloquence que Lola compare la bouche de Mathieu à celle d'un clergyman. Elle la considère en effet comme étrange, bizarre, puisque apparemment elle (Lola) ne parvient pas à comprendre le professeur. D'ailleurs, elle lui attribue ensuite les qualités d'un pasteur dont la mission est de bien parler et bien expliquer :

« - Ah ! mais oui, mais c'est qu'il n'est pas ouvrier. Quand je le vois refermer sa grosse patte sur un verre de whisky, ça fait plutôt dur et jouisseur, je ne déteste pas, seulement ensuite, il ne faut pas le voir en train de boire, avec cette drôle de bouche qu'il a, cette bouche de **clergyman**. [...], j'avais un instituteur qui parlait comme lui, mais moi je ne suis plus à l'école, ça me rebique ; je comprends qu'on soit tout l'un ou tout l'autre, une bonne brute ou alors le genre distingué, instituteur, **pasteur**, mais pas les deux à la fois. », *L'Âge de Raison*, p. 38.

Brunet, un camarade de Mathieu, entre au Parti Communiste trouvant « dans cet engagement une certitude qui justifie désormais sa vie »<sup>3</sup>. Il cherche à recruter Mathieu qui reste attaché par dessus tout à sa liberté. Le professeur lui reproche le fait de le convertir au communisme comme le ferait un curé, c'est-à-dire un « prêtre canoniquement chargé du service spirituel et de l'administration d'une paroisse, sous l'autorité de l'évêque »<sup>4</sup>. Par l'intermédiaire de cette comparaison, communisme et catholicisme entrent ainsi dans la même procédure de conversion afin de trouver son salut :

- « Brunet lui sourit distraitemment : il suivait son idée. Il dit :
- Tu as renoncé à tout pour être libre. Fais un pas de plus, renonce à ta liberté elle-même : et tout te sera rendu.
  - Tu parles comme un **curé**, dit Mathieu en riant. Non mais, sérieusement, mon vieux, ça ne serait pas un sacrifice, tu sais. Je sais bien que je retrouverais tout, de la chair, du sang, de vraies passions. Tu sais Brunet,

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> L'anglicanisme a pour origine un désaccord personnel entre le pape et le roi Henri VIII, qui se proclama, en 1534, chef suprême de l'Église d'Angleterre. La reine Élisabeth I<sup>re</sup> donna à celle-ci sa forme propre, celle d'une voie moyenne entre le protestantisme et le catholicisme. La religion anglicane s'est étendue ensuite aux Églises dites *épiscopaliennes* des pays anglophones, notamment aux États-Unis.

Il s'agit d'une des confessions (luthéranisme, calvinisme, anglicanisme) qui se sont séparées de l'Église catholique romaine au XVI<sup>e</sup> s. rejetant l'autorité du Pape.

<sup>3</sup> *Dictionnaire Sartre*, sous la direction de François NOUDELMANN et Gilles PHILIPPE, *op. cit.*, p. 23.

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

j'ai fini par perdre le sens de la réalité : rien ne me paraît plus tout à fait vrai. », *L'Âge de Raison*, p. 146.

Daniel, quittant son bureau, se rend à la kermesse du boulevard Sébastopol, où il ne cesse d'observer le comportement des hommes qui fréquentent ce passage parisien. En effet, il observe avec mépris le manège des « tantes ». Il « rêve de bondir sur ses semblables, les michés, les clients des jeunes prostitués, “tapettes d'occasion”, “petits rustres mal dégrossis, brutaux et canailles”<sup>1</sup>. C'est l'hypocrisie des clients qui le met en rage – parce qu'elle ressemble à la sienne »<sup>2</sup>. Ironique et méchant, Daniel caractérise les gestes d'un monsieur en utilisant l'expression « se frotter les mains », laquelle, par métonymie, signifie « être très content, jubiler »<sup>3</sup>. Le fait d'attribuer cette gestuelle à un *prêtre* révèle une attitude ironique envers les membres du clergé chargés d'une fonction sacrée :

« Le monsieur, pour le rejoindre, dut faire un tour sur lui-même. Il releva la tête en passant sa langue sur ses lèvres minces et rencontra le regard de Daniel. Daniel fit la moue, le monsieur détourna les yeux précipitamment et parut inquiet, il se frotta les mains d'un air de **prêtre**. », *L'Âge de Raison*, p. 161-162.

## C1.2 La comparaison aux moines

Boris n'aime pas vraiment sa maîtresse Lola, la faisant souvent souffrir. Elle, de son côté, sait bien que son jeune amant la quittera un jour. Boris établit un lien avec son attitude pour les femmes : admettant être plus heureux quand il est avec un homme, il se réjouit à s'imaginer avoir quitté son amante. Rejetant dans le même contexte l'homosexualité, il songe à un avenir pur, sans femmes, où il poursuivra une vie ascétique pareille à celle d'un moine :

« Il se réjouit en pensant : “Un **moine**, que je serai, quand j'aurai quitté Lola !” Il se sentit sec et pur. Lola sauta sur le lit et le prit dans ses bras. », *L'Âge de Raison*, p. 48.

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *L'Âge de raison* (1945), Paris, Gallimard, coll. Folio, n° 870, 1999, p. 156.

<sup>2</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Dans la religion chrétienne, un *moine* est un « religieux ayant prononcé des vœux solennels et vivant généralement cloîtré, selon la règle de son ordre. En Occident, le terme désigne de façon plus stricte les religieux qui suivent la Règle de Saint Benoît, c'est-à-dire les Bénédictins, les Cisterciens, les Cisterciens réformés ou Trappistes, les Camaldules, les Olivétains, ainsi que les Chartreux »<sup>1</sup>. Par extension, le terme désigne le « religieux vivant en solitaire, non cloîtré »<sup>2</sup>.

Cette attitude de Boris trouve sans doute son origine à la liberté qu'évoque la vie de son mentor Mathieu : le non-engagement à l'égard de Marcelle et la solitude constituent pour Boris une préoccupation de la question de la liberté.

Daniel, après avoir interrompu Boris qui voulait voler un dictionnaire, le quitte, se rendant à pied chez Marcelle. Ayant fait avec Boris une conversation sur la philosophie devant la librairie du boulevard Saint-Michel, Daniel s'éloigne plongé dans ses pensées. Il se voit en « moine russe Alioscha ». Sartre fait ici allusion au benjamin des *Frères Karamazov*<sup>3</sup> de Dostoïevski. Alexeï (nommé aussi Aliocha) est un homme de foi qui s'oppose aux convictions athées de son frère Ivan. Il est vrai que le personnage de *L'Âge de raison*, Daniel, n'exprime pas ses convictions religieuses tout au long du récit, mais sa volonté de s'enfuir loin de la philosophie pratiquée par Mathieu et Boris le met dans la place du petit *moine* de Dostoïevski :

« Une cohue de mots qui fuyaient n'importe où ; les mots fuyaient, Daniel fuyait un long corps frêle, un peu voûté, des yeux noisette, tout un visage austère et charmant, c'est un petit **moine**, un **moine** russe, Alioscha. », *L'Âge de Raison*, p. 182.

Le récit continue toujours sous le point de vue de Mathieu qui s'approche de la table où se trouvent Boris et Ivich. Les observant parler l'un à l'autre, Mathieu les qualifie de « petits moines ». C'est leur « austérité pleine

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Les Frères Karamazov* : roman de Dostoïevski (1879-1880). Trois frères (Ivan, froid raisonneur en révolte contre Dieu ; Mitia, sensuel et violent ; Smerdiakov, l'enfant naturel), soupçonnés d'avoir tué leur père, découvrent leur vérité profonde à travers les épreuves et les entretiens avec leur benjamin, l'innocent et pur Aliocha.

de grâce » qui leur attribue cette qualification. Il ne faudrait pas pourtant négliger le fait que Sartre utilise de nouveau un comparant (« moines ») de nature religieuse, même si les personnages ou l’ambiance auxquels il se réfère n’ont aucun rapport avec les religieux ou la tradition judéo-chrétienne :

« Mathieu s’avança sur la piste au milieu de dos en fuite. Dans une encoignure il y avait deux tables. A l’une d’elles, un homme et une femme parlaient à petits coups, sans se regarder. A l’autre il vit Boris et Ivich, ils se penchaient l’un vers l’autre, tout affairés, avec une austérité pleine de grâce. “On dirait deux petits **moines**”. », *L’Âge de Raison*, p. 203.

### C1.3 La comparaison avec le pape

Boris, le disciple de Mathieu, partage les idées de son maître, mais il n’aime pas les communistes, car il les considère comme des hommes trop sérieux. Il leur attribue en fait la sévérité d’un *pape*. « Sérieux comme un pape » signifie « très sérieux et très digne (dans son allure, dans son expression) »<sup>1</sup>. Mettre en parallèle les communistes – et en particulier Brunet – et le pape crée sans doute un effet parodique, renforcé par l’article indéfini qui détermine le substantif « pape ». Car c’est un seul *pape* qui constitue le Chef de l’Église catholique romaine :

« Boris n’aimait pas les communistes, ils étaient trop sérieux. Brunet, en particulier, on aurait dit un **pape**. », *L’Âge de Raison*, p. 170.

Lola, persuadée que c’est Boris qui l’a volée, surgit chez Mathieu pour chercher son amant. Mathieu a beau la convaincre que c’est bien lui qui a pris son argent pour le prêter à une amie. C’est alors qu’arrive Daniel avec une enveloppe qui contient cinq mille francs. Jouant avec le spectre de l’héroïsme, Daniel arrive pour donner la solution à la situation difficile qu’affronte Mathieu, tout en restant « sérieux comme un pape » :

« Lola hésita un instant et puis elle s’empara de l’enveloppe avec brusquerie, la déchira et approcha les billets de son nez. Mathieu craignait que Daniel n’éclatât de rire. Mais Daniel était sérieux comme un **pape**, il regardait Lola en faisant l’œil compréhensif. », *L’Âge de Raison*, p. 357.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

La locution et expression familière « sérieux comme un pape », s'utilise pour qualifier quelqu'un de « très sérieux et très digne (dans son allure, dans son expression) »<sup>1</sup>. L'expression est sans doute reprise ici par Sartre ironiquement, puisque le personnage de Daniel constitue une figure maligne et un cas clinique d'homosexuel refoulé. Pourtant, il ne faudrait pas négliger le fait que l'auteur utilise tout au long du roman des comparaisons dont le comparé est un terme religieux.

## C.2 *Le Sursis*

### C.2.1 Le « regard douillet » de prêtre

Maurice, accompagné toujours de Zézette, rencontre Brunet, journaliste à *L'Humanité* et membre du comité central du parti communiste. Les deux hommes se connaissent bien, tandis que la jeune femme, qui vient de rencontrer Brunet, n'ose pas lui poser une question sur l'évolution de la situation politique et l'éventualité d'une guerre<sup>2</sup>. La question bouleverse Brunet et « très vite et contre toute attente, le malaise s'installe : Brunet s'empêtre dans un discours abstrait et impersonnel pour répondre à la jeune femme qui lui demande son avis sur la situation politique et l'imminence de la guerre. Après les avoir quittés, Brunet se livre à une introspection sévère qui confine au procès »<sup>3</sup>.

Dans ce discours abstrait apparaît « la mère Boningue »<sup>4</sup>, pacifiste dont le regard douillet ressemble à celui d'un *prêtre*. Les prêtres, du grec *presbys*,

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> « Et alors ? dit Zézette. Est-ce qu'il va y avoir la guerre ? Vous devez le savoir, vous ; vous êtes bien placé pour ça. », *Le Sursis*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>3</sup> Sylvie SERVOISE-VICHERAT, « La figure du militant dans *Les Chemins de la Liberté* : L'aporie du roman engagé », dans *Fiction et engagement politique : la représentation du parti et du militant dans le roman et le théâtre du XX<sup>e</sup> siècle*, études rassemblées par GUÉRIN Jeanyves, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2008, p. 92.

<sup>4</sup> « Boningue est un nom inventé. Sartre nous a dit avoir pensé à l'épouse du philosophe Léon Brunschvicg ; elle était pacifiste et avait été secrétaire d'État. Le secrétaire du Syndicat national des instituteurs était André Delmas. Les Pivertistes étaient les minoritaires socialistes, de tendance trotskyste, partisans de Marceau Pivert, qui avaient fait scission au congrès de Royan de la S.F.I.O., au début de juin 1938, pour créer le P.S.O.P. (Parti socialiste

« vieux, âgé, ancien », ont joué « un rôle de première importance dans la plupart des sociétés. Ils représentaient la communauté devant les dieux ou Dieu, cherchaient à se les concilier par des sacrifices, transmettaient les enseignements rituels et théologiques »<sup>1</sup> :

« La mère Boningue le regarderait d'un air velouté, elle lui parlerait de "l'horreur de verser le sang" en agitant ses mains idéalistes. C'était une grosse femme d'une cinquantaine d'années, rougeaude, avec un duvet blanc sur les joues, des cheveux courts et un regard douillet de **prêtre** derrière ses lunettes; », *Le Sursis*, p. 22.

Le doux, tendre, délicat et sensible regard de *prêtre* que l'auteur attribue à cette femme pourrait d'une part constituer un stéréotype de l'image des membres du clergé qui sont chargés d'une fonction sacrée et qui accomplissent les actes essentiels d'un culte religieux. D'autre part, le terme – présent dans la pensée d'un communiste – pourrait avoir un ton ironique envers les manières des prêtres, considérées comme feintes et artificielles.

### C.2.2 Le représentant de Dieu auprès des malades

Pour Charles et les autres pensionnaires de Berck qui se déplacent en train, la mort éventuelle des malades constitue une réalité quotidienne. La présence et le soutien de la part d'un prêtre au chevet du mourant fait partie du rituel catholique qui propose alors le sacrement de réconciliation – l'un des sept sacrements retenus par l'Église catholique – où nous reconnaissons l'amour et la miséricorde de Dieu dans nos vies. Et le *curé* est présent pour donner le signe de l'amour de Dieu en signifiant le pardon et la grâce :

« Blanchard lui souffla à l'oreille :

- Faut qu'il aille rudement mal, le copain, pour qu'ils aient fait venir un **cureton**.
- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Charles.
- Je ne sais pas, mais Pierrot dit qu'il va y passer.

Charles pensa : pourquoi n'est-ce pas moi ? Il voyait sa vie et il pensait : pourquoi n'est-ce pas moi ?

---

ouvrier et paysan), lequel se prononçait pour un "pacifisme révolutionnaire". », *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notes et variantes, p. 1979.

<sup>1</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme, op. cit.*, p. 458-459.

Deux hommes d'équipe passèrent près de lui, il reconnut le drap de leurs pantalons ; il entendait, derrière lui, la voix onctueuse et calme du **curé** ; le malade ne gémissait plus. [...]

Charles manœuvra sa glace ; il vit un moutonnement de corps étendus côte à côte et, tout au fond, la croupe énorme du **curé agenouillé** près du malade. Au-dessus d'eux, il y avait une cheminée avec une glace dans un cadre. Le **curé** se releva et les porteurs se penchèrent sur le corps, ils l'emmenaient. [...] Le cortège passa près d'eux en soulevant un nuage de poussière. Charles se mit à tousser, puis il vit le dos courbé des porteurs qui se dirigeaient vers la porte. Une robe tournoya près de lui et s'immobilisa soudain. Il entendit la voix de l'infirmière.

- Avec ça, on est coupé de tout, on ne sait plus de nouvelles. Comment ça va-t-il, monsieur le **curé** ?
- Ça ne va pas bien du tout, dit le **curé**. Pas bien du tout. Hitler va parler ce soir, je ne sais pas ce qu'il dira, mais je crois que c'est la guerre.

Sa voix tombait par nappes sur le visage de Charles. Charles se mit à rire.

- Qu'est-ce que t'as à te marrer ? demanda Blanchard.
- Je me marre parce que le **cureton** dit qu'il va y avoir la guerre. », *Le Sursis*, p. 343-344.

Un *curé* est un « prêtre canoniquement chargé du service spirituel et de l'administration d'une paroisse, sous l'autorité de l'évêque »<sup>1</sup>. Familier et péjoratif, le terme *cureton* désigne un (petit) prêtre, un prêtre de petite paroisse. Déjà en 1789, dans l'argot des détenus, le terme est utilisé pour le détenu chargé de lire le bénédicité. « Le terme *cureton* fait son apparition, dans son sens actuel, peu après la Révolution française. Il résulte de l'association du mot curé et du suffixe *-on*. Ce suffixe est couramment utilisé en français populaire pour insuffler à un mot une tonalité ironique. Il sert aussi ici à rallonger un terme court en le déformant, comme pour montrer le peu de respect dans lequel on tient celui que l'on affuble de ce vocable. [...] Au vu des thèmes de prédilection de l'argot, qui puise majoritairement dans la sphère de l'illicite, il est aisé de présumer de son anticléricalisme. Cependant celui-ci varie selon les époques et selon le pouvoir que la religion exerce sur la société. »<sup>2</sup>

C'est, sans doute, dans son sens argotique que l'auteur reprend le terme pour désigner un curé que l'on méprise. D'ailleurs, son rôle, en tant que représentant de Dieu auprès d'un malade en danger prochain de mort, devient formel et presque expéditif, si l'on considère qu'il se réfère aux événements

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Karin LE BESCONT, *Les ficelles de l'argot illustrées par Kichka*, publié par Hatier Grand Public, collection Bescherelle, p. 39.

politiques dès que sa mission est accomplie. Il est cependant important de signaler le fait que Sartre implique dans son récit le sacrement de réconciliation, ce rite sacré prévu par l'église catholique pour aider les croyants à affronter la maladie et la mort.

### C.2.3 Un conciliabule contre la paix

À Laon, Ivich et son père écoutent avec angoisse près de la radio l'issue des négociations et la jeune femme vit sa vie dans l'attente de faire des choix existentiels. Personnage insoumis, elle se réfugie dans sa chambre sans pour autant pouvoir se rendre compte de la paix perdue :

« Ivich se tenait toute raide au milieu de la pièce, en évitant de se regarder dans la glace. Tout à coup, il y eut trois coups de sifflet impérieux, ça venait de la rue, elle frissonna de la tête aux pieds. Dehors. Dans la rue. Tout se passait au-dehors : sa chambre était une prison. On décidait de sa vie partout, au Nord, à l'Est, au Sud, partout dans cette nuit empoisonnée, trouée d'éclairs, pleine de chuchotements et de **conciliabules**, partout sauf ici où elle restait claquemurée et où justement il n'arrivait rien. », *Le Sursis*, p. 407.

Dans l'histoire ecclésiastique, un *conciliabule* est une « assemblée d'évêques hérétiques, schismatiques<sup>1</sup> ou convoqués dans un but d'opposition à l'Église »<sup>2</sup>. « Le Pape, pour dissoudre un concile comme concile, n'a donc qu'à sortir de la salle en disant : je n'en suis plus ; de ce moment, ce n'est plus qu'une assemblée, et un *conciliabule* s'il s'obstine. »<sup>3</sup> Par extension, le terme désigne toute « réunion de prélats non catholiques »<sup>4</sup>, tandis que dans un sens vieilli, il désigne une « réunion secrète tenue surtout dans un mauvais dessein »<sup>5</sup>. Au figuré, le terme renvoie à des « entretiens, conversations chuchotées ou particulières qui se répètent »<sup>6</sup>. Et c'est à ces assemblées

---

<sup>1</sup> Nous trouvons dans le 21<sup>ème</sup> volume de l'*Histoire universelle de l'église catholique* (p. 518) : « À Bâle, au contraire, tout alla mal en pis. En révolte contre le chef d'Église universelle, privé des légats du Saint-Siège et des prélats les plus recommandables, le concile de Bâle ne fut plus qu'un conciliabule schismatique, où les excès les plus énormes faisaient place à de plus énormes encore. »

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> J. DE MAISTRE, *Du Pape*, Lyon, Rusand, 1819, p. 27.

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

hérétiques que l'héroïne de Sartre compare les différentes réunions qui précèdent la déclaration de la guerre, en révolte contre la paix universelle.

### C.3 *La Mort dans l'Âme*

#### C.3.1 *La main épiscopale*

Le débat sur la défaite continuant, les soldats paraissent ennuyés et ont du mal à confronter ce nouvel état des choses. Longin, d'une attitude plutôt pacifiste qui songe à l'Europe d'après-demain, prend alors le rôle d'un évêque, « pasteur de l'Église qui possède la plénitude du sacerdoce »<sup>1</sup> :

« Longin parut scandalisé :

- Faut pas penser comme ça petite tête : faut voir un petit peu plus loin que le bout de son nez ; faut songer à l'Europe d'après-demain qui me donnera ma bouffe ?

Longin leva une main pacifiante et la balança dans le soleil :

- Bah ! Dit-il. Bah ! Bah ! Les démerdards s'en tireront toujours.

La **main épiscopale** s'abaissa, caressa les cheveux frisés de Charlot :

- C'est pas ton avis ?

- Moi, dit Charlot, je sors pas de là : puisqu'on devait le signer, cet armistice, c'est bien que ça se soit fait tout de suite : il y aura moins de morts et puis les Fritz n'auront pas eu le temps de se foutre en colère. », *La Mort dans l'Âme*, p. 89.

La *main épiscopale* de Longin est une main d'évêque car, en parlant d'une personne ou d'un trait physique ou moral de cette personne, le terme *épiscopal* désigne celui qui rappelle un évêque.

« Les évêques sont aujourd'hui clairement les successeurs directs des apôtres. Ils détiennent la plénitude du sacrement de l'ordre et participent à travers leurs rencontres collégiales aux responsabilités universelles de l'Église. Ils ont la charge de sanctifier, d'enseigner et de gouverner<sup>2</sup>. » Sartre attribue d'une manière ironique le rôle de l'évêque à son personnage : Longin paraît ici chargé de sanctifier l'armistice et enseigner l'acceptation de la défaite en tant que point de départ d'un nouvel avenir pour l'Europe entière.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 210.

### C.3.2 Le clergé contre le communisme

Attendant le départ pour un camp en Allemagne, Brunet tente d'identifier et de rassembler les militants communistes dans le but de les organiser. Parmi les voix diverses des soldats, il identifie un *prêtre* et trois jeunes camarades qui l'écoutent avec un attachement certain à Dieu et à la religion, avec une confiance totale, sans examen, sans preuve. Il tient son *bréviaire*, « livre contenant l'ensemble des prières que les prêtres, les religieux de l'Église catholique ont l'obligation de dire chaque jour, à certaines heures »<sup>1</sup> :

« Un grand gaillard qui porte des lunettes de fer a tiré un **bréviaire** de sa poche et le lit en marmottant. "Il fait la retape", pense Brunet. », *La Mort dans l'Âme*, p. 272.

« Brunet jette un coup d'œil sur Schneider qui fume, immobile, les yeux grands ouverts. "Celui-là, on verra." Le **prêtre** a posé son **bréviaire**, il parle ; couchés près de lui, trois jeunes types l'écoutent avec une familiarité **pieuse**. Déjà trois : il me battra de vitesse, au moins les premiers temps. Ces gars-là ont de la chance, pense Brunet. Ils peuvent travailler au grand jour ; **dimanche** ils diront leur **messe**. », *La Mort dans l'Âme*, p. 274.

L'auteur rapporte de nouveau dans son récit – dominé par ailleurs des militants – un acteur du culte religieux chargé de ses fonctions sacrées. Il ajoute pourtant, dans ce contexte chrétien, une expression populaire qui indique, à propos des prostituées, l'action de guetter et d'accoster le client : *faire (de) la retape* signifiant « se livrer à la prostitution », synonyme de *faire le trottoir*. Le fait qu'il attribue à un membre du clergé une telle action, la comparant à une éventuelle tentative de ramener les soldats à la foi ou à la pratique religieuse, traduit une attitude dérisoire, voire blasphématoire.

L'attitude opposée de Brunet en ce qui concerne l'action du prêtre se renforce aussi par l'emploi répétitif du terme *cureton*, lui attribuant un sens familier et péjoratif :

« le **cureton** pense qu'on ne reviendra pas de si tôt et il doit le savoir parce qu'il fréquente les officemars et qu'il fait la causette aux fridolins. Il faut qu'ils

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

comprennent peu à peu qu'un **cureton**, ce n'est pas du même bord. Compris? – Oui, dit le typo. Il y a un type à nous dans la piaule du **curé**? – Oui. – Il est dégourdi? – Encore assez. – Qu'il se laisse embobiner, qu'il fasse semblant d'être convaincu, nous avons besoin d'un informateur. [...] Quand ils sont seuls, Brunet dit à Schneider : J'aurais préféré attendre un peu ; dans un mois ou deux, les types seront à point. Mais les **curetons** sont trop forts. [...] – Eh bien, dit Brunet, tu as entendu le **cureton**? Ces gars-là ne sont pas tombés de la dernière plie : dans un mois tu les trouveras partout.», *La Mort dans l'Âme*, p. 308.

De plus, l'auteur fait « tâcher » les curetons dans le même groupe que les nazis :

« Brunet se met à rire : “Allons ! dit-il, tout ça n'est pas si terrible. Groupons les types, tâchons de contrer les **curetons** et les nazis ; pour le reste on verra bien : les tâches surgissent d'elles-mêmes.” Schneider approuve de la tête : “Bien sûr, dit-il, bien sûr.” », *La Mort dans l'Âme*, p. 312.

« Attends un peu qu'on nous ait transporté en Allemagne, tu verras si on ne se met pas au boulot. – Oh ! oui, j'attendrai, dit Schneider de sa voix endormie. J'attendrai : il faudra bien que j'attende. Mais les **curetons** et les nazis n'attendent pas, eux. Et leur propagande est drôlement plus efficace que la nôtre. », *La Mort dans l'Âme*, p. 339.

## CONCLUSION DE LA PARTIE I

La richesse des termes religieux et le grand nombre d'occurrences nous permet tout d'abord de constater la place importante qu'occupe ce lexique dans l'œuvre de Sartre. Dès le repérage des termes appartenant au vocabulaire religieux, il y a l'impression que Sartre maîtrise parfaitement ce lexique spécialisé, fréquent dans son expression narrative. Au sens propre ou figuré, les termes figurent partout dans les œuvres étudiées en ce qui concerne les rites du christianisme, les lieux de culte et les membres du clergé catholique mais aussi protestant.

Dans *Les Mots*, où la religion est une question d'esthétique pour les membres de la famille du petit Jean-Paul, il y a une nouvelle religion, celle des livres qui constituent l'objet de culte pour le grand-père Charles et son petit-fils Poulou. Au sein de cette nouvelle religion, où les auteurs sont comparés à des saints et les œuvres littéraires sont attribuées au Saint-Esprit, seuls les hommes ont accès au culte, car les femmes sont vite exclues à cause de leurs lectures moins sérieuses. Les métaphores et les comparaisons sont nombreuses dans ce contexte purement religieux. Les lectures des histoires et des contes sont comparées à des rites et des cérémonies, tandis que la musique des orgues et les costumes ecclésiastiques ont la même valeur que les livres et leurs créateurs. D'ailleurs, les sentiments de respect et de crainte que suscite une enceinte sacrée sont les mêmes avec ceux que provoque la bibliothèque du grand-père à l'enfant. Comparée à un temple, la bibliothèque constitue un lieu sacré.

La description détaillée des différentes parties d'une église (*sanctuaire, pronaos, cella, etc.*) et les références à son architecture et sa décoration (*vitraux, portails, arcs-boutants, chorals, nef, prie-Dieu, etc.*) révèlent la bonne connaissance et la sensibilité de Sartre en ce qui concerne les locaux d'un édifice sacré. À part l'église Saint-Germain-des-Prés à Paris, il y a des références à d'autres temples catholiques dans ses livres, notamment dans *La Nausée*, où Sainte-Cécile, Saint-René et Saint-Claudien constituent l'objet de discussion parmi les habitats de Bouville. Le choix de l'église appropriée pour suivre la messe dominicale ne peut qu'être parodié par l'auteur qui commente la distinction des temples que fait l'élite bourgeoise.

La fréquence des descriptions des rites et des Saints Sacrements a posé également une problématique concernant leur place dans les textes de Sartre. Dénotés ou connotés, le baptême, l'extrême-onction, la confession, la première communion, la prière et l'expiation illustrent le récit, utilisés dans la plupart des cas à travers des procédés stylistiques, tels que la métaphore ou la comparaison. Dans le but de démystifier la société et la religion, l'écrivain insère dans son texte ce lexique souvent dévalorisé pour critiquer et parodier l'ordre établi religieux.

La « double appartenance confessionnelle »<sup>1</sup> de Sartre, dont l'entourage familial se partage entre le catholicisme et le protestantisme, est évidente dans l'ensemble de son œuvre littéraire. La comparaison de ses personnages à des ministres du culte apparaît tout au long de ses récits. La liste est longue : papes et patriarches, pasteurs et clercs, prêtres et grands-prêtres, évêques et archevêques, curés et curetons, abbés et moines, Saints et Dieux défilent sans cesse dans les romans. Les actions des héros sartriens – très souvent loin de la dévotion que dicte la foi chrétienne – révèlent l'ironie de l'auteur à l'égard des hommes d'église. Familiers ou péjoratifs, les termes qualifient des personnes qui n'ont aucun rapport avec l'image stéréotypée des membres du clergé. Comment d'ailleurs le communiste Boris pourrait avoir l'air sérieux d'un pape ou l'homosexuel Daniel mener la vie ascétique d'un moine ? Il est évident qu'à la place des comparés de nature religieuse, Sartre pourrait choisir des termes issus d'un domaine de spécialité différent. D'ailleurs, c'est l'auteur lui-même qui reconnaît être particulièrement attentif au langage choisi.

---

<sup>1</sup> Voir *Les Mots*, p. 202.

PARTIE II  
LES QUALITÉS DE LA FOI JUDÉO-  
CHRÉTIENNE – VERTUS ET VICES  
CHEZ LES HÉROS DE SARTRE

---

## PARTIE II : LES QUALITÉS DE LA FOI JUDÉO- CHRÉTIENNE – VERTUS ET VICES CHEZ LES HÉROS DE SARTRE

---

### CHAPITRE I : LES VERTUS

Issu de *virtutem*, accusatif du latin classique *virtus* qui désigne le courage, l'énergie morale, la vertu s'emploie pour toute espèce de qualité et de mérite masculin ; parfois utilisé pour désigner la force, le mot est également employé à propos des plantes et des objets inanimés. *Virtus* dérive de *vir* « homme », par opposition à « femme » ; c'est d'abord, dans une vision sexuellement hiérarchisée de la morale, l'ensemble des qualités viriles.

*Vertu* a d'abord eu le sens de « pouvoir, puissance », encore en usage courant au XVII<sup>e</sup> siècle. Il est aussi employé dans le vocabulaire religieux du Moyen Âge où il signifie « pouvoir miraculeux, miracle ». Dans le contexte chrétien, *vertu* désigne également (v. 1155) la disposition constante à pratiquer le bien, à accomplir des actes moraux, sens demeuré vivant. Dans la religion (v. 1160), *les vertus* désignent un des ordres de la hiérarchie céleste des anges. Depuis le XII<sup>e</sup> siècle, le mot s'emploie aussi (v. 1150) pour désigner un principe qui est considéré comme la cause des effets qu'elle produit, d'où l'acception de « pouvoir actif ». Ces emplois ont disparu, à la différence de l'acception chrétienne (v. 1265) à propos d'une disposition particulière pour accomplir une action estimée bonne par la société, spécialement en théologie dans *saintes vertus* « qualités qui portent à accomplir les devoirs de la vie chrétienne » (1273), appelées plus tard (1690) *vertus chrétiennes* ou *vertus*, traditionnellement opposées à *vices*, et dans *vertus intellectuelles* (v. 1370) « qualités qui perfectionnent la connaissance de la vie religieuse ». Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, il s'opère un glissement de l'idée de force au domaine de la pensée, et *vertu* s'est dit (1606) pour « signification d'un mot ». Tout en conservant à l'époque classique ses valeurs physiques, le mot développe alors des connotations morales nouvelles venues du vocabulaire religieux ; le mot équivaut alors à « force morale » (1634) puis, en parlant d'une femme, à « chasteté » (1677). Par métonymie, *une vertu* désigne en français classique

« une femme chaste ». Dans son emploi absolu, le terme désigne aujourd’hui une disposition habituelle, un comportement permanent, la force avec laquelle l’individu se porte volontairement vers le bien, vers son devoir, se conforme à un idéal moral, religieux, en dépit des obstacles qu’il rencontre.

Sartre attribue à ses personnages des qualités religieuses et morales, qu’elles soient proches de leur valeur étymologique ou sous la forme de jeu parodique.

## A. Dans *Les Mots*

### A.1 Charles et Louise, les grands-parents maternels

L’image grotesque du personnage du grand-père Schweitzer relève également de ses propos qui le tournent en ridicule à cause de son autosatisfaction : il se croit « le plus intelligent » parmi ses frères, tandis qu’il attribue à Louis – le pasteur – une qualité religieuse, comparable à la richesse d’Auguste et sa propre intelligence.

Nous relevons dans le texte des rythmes ternaire et binaire qui lui donnent ainsi un caractère savant qui prouve que Sartre manie habilement l’art de la prose. C’est sans doute une parodie, une façon de se moquer de l’idéal scolaire de Charles qui repose sur des dictées et des lectures littéraires :

« Il avait coutume de dire aux réunions de famille : “Louis est le plus **pieux**, Auguste le plus riche ; moi je suis le plus intelligent.” Les frères riaient, les belles-sœurs pinçaient les lèvres. », *Les Mots*, p. 12.

Il faudrait ici citer, à propos du style élaboré de Sartre, un passage des *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, où l’auteur des *Mots* donne des indications sur le style de son livre : « J’ai voulu être littéraire pour montrer l’erreur d’être littéraire [...] *Les Mots* sont très travaillés, ce sont parmi les phrases les plus travaillées que j’aie écrites. [...] Et j’y mettais du temps. Je voulais qu’il y ait des sous-entendus dans chaque phrase, un ou deux sous-entendus, par

conséquent que ça frappe les gens à un niveau ou à un autre. [...] C'était plein de trucs, d'astuces, d'art d'écrire, presque de jeux de mots.»<sup>1</sup>

Sartre parodie la situation conjugale de ses grands-parents, présentant le mariage comme une convention sociale où le plaisir ne trouve pas de place. Même l'épisode du premier repas du voyage de noces de Charles et de Louise est ridiculisé et suit le modèle du vaudeville bourgeois<sup>2</sup>. C'est tout simplement la salade de poireaux qu'on leur avait servie au buffet de la gare que la grand-mère conserve comme souvenir de son voyage de noces. De plus, le narrateur n'omet pas de mentionner dès le début du récit que Louise était catholique, alors que Charles était protestant.

*Catholique* désigne et qualifie ce ou celui qui appartient à l'Église romaine. Le terme, bien qu'il soit utilisé dans le texte au sens propre, apparaît connoté et parodique, puisque il est intégré dans un contexte de dérision et de « fausse » dévotion :

« À Mâcon, Charles Schweitzer avait épousé Louise Guillemin, fille d'un avoué **catholique**. Elle détesta son voyage de noces : il l'avait enlevée avant la fin du repas et jetée dans un train. À soixante-dix ans, Louise parlait encore de la salade de poireaux qu'on leur avait servie dans un buffet de gare : "Il prenait tout le blanc et me laissait le vert". », *Les Mots*, p. 12.

Le récit continue avec les différents épisodes de la vie conjugale de Charles et Louise. Le fait qu'un *pasteur* était chargé de traduire « des histoires scatologiques » à Louise crée des effets parodiques. Il y a une espèce d'antithèse car les « histoires scatologiques » et la « charité chrétienne » sont des expressions oxymores qui se trouvent dans la même phrase mais qui s'opposent en formant une situation paradoxale :

« Ils passèrent quinze jours en Alsace sans quitter la table ; les frères se racontaient en patois des histoires scatologiques ; de temps en temps, le **pasteur** se tournait vers Louise et les lui traduisait, par **charité chrétienne**. », *Les Mots*, p. 12.

<sup>1</sup> *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, dans Simone de BEAUVOIR, *La Cérémonie des adieux*, Gallimard, 1974, p. 277.

<sup>2</sup> Vaudeville (1811) : comédie légère, divertissante, fertile en intrigues et rebondissements. Le philosophe français Henri Bergson déclarait à propos du vaudeville qu'il « est à la vie réelle ce que le pantin articulé est à l'homme qui marche ».

La *charité* désigne la « principe de lien spirituel, moral qui pousse à aimer de manière désintéressée ». Dans la théologie chrétienne la *charité* prend le sens de « vertu spirituelle qui est l'amour parfait venant de Dieu et dont Dieu est l'objet, lien d'unité intime entre Dieu et les hommes, créatures de Dieu » et d'« amour surnaturel du prochain, des hommes entre eux, considérés comme fils d'un même Père ». En particulier, le terme désigne l'« amour des malheureux ». Dans le domaine de la philosophie et de la morale, *charité* signifie « amour mutuel des hommes, considérés comme des semblables ; humanité, philanthropie »<sup>1</sup> alors que la *scatologie* est un « ensemble d'écrits ou propos grossiers qui traitent des excréments »<sup>2</sup>.

Sartre fait un portrait purement négatif de Louise qui est une épouse froide, une grand-mère pas du tout affectueuse, une femme « cynique » et en même temps lucide, ironique et sceptique. Catholique, elle haït le protestantisme sans être pourtant croyante. C'est alors « par dégoût du protestantisme » – la religion de son mari – qu'elle fait baptiser ses enfants :

« Il lui fit quatre enfants par surprise : une fille qui mourut en bas âge, deux garçons, une autre fille. Par indifférence ou par respect, il avait permis qu'on les élevât dans la **religion catholique**. **Incroyante**, Louise les fit **croyants** par dégoût du **protestantisme**. Les deux garçons prirent le parti de leur mère ; elle les éloigna doucement de ce père volumineux ; », *Les Mots*, p. 14.

Louise Guillemin devient « voltairienne par défi » et choisit de faire la lecture des romans que son époux déteste. Elle est « l'Esprit qui toujours nie »<sup>3</sup>, formule empruntée au personnage de Méphistophélès dans le *Faust* de Goethe. Jean-François Louette, étudiant la vie et le portrait littéraire de Sartre, commente cette phrase : « “Esprit qui toujours nie”, Louise Schweitzer symbolise encore, dans *Les Mots*, le refus sartrien d'être dupe, son désir de dissoudre les mythes, comédies et fausses grandeurs. »<sup>4</sup> Dans ce milieu familial décrit, Louise prend ses distances à l'égard de ces « spiritualistes grossiers » :

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots* (1964), *op. cit.*, p. 31.

<sup>4</sup> Jean-François LOUETTE, *Jean-Paul Sartre*, coll. Portraits littéraires, Hachette Sup., 1993, p. 135.

« Entourée de **vertueux** comédiens, elle avait pris en haine la comédie et la **vertu**. Cette réaliste si fine, égarée dans une famille de **spiritualistes** grossiers se fit voltairienne par défi sans avoir lu Voltaire. Mignonne et replète, cynique, enjouée, elle devint la négation pure ; d'un haussement de sourcils, d'un imperceptible sourire, elle réduisait en poudre toutes les grandes attitudes, pour elle-même et sans que personne s'en aperçût. », *Les Mots*, p. 13.

Dans la philosophie et la religion, *spiritualiste* désigne la « personne qui professe le spiritualisme ou qui se réclame de cette doctrine »<sup>1</sup>. Le terme prend également un sens péjoratif en parlant d'une « personne qui s'attache essentiellement à la vie spirituelle dégagée des sens, qui place la vie ou les biens spirituels au-dessus de tout »<sup>2</sup>.

Dans le texte, « spiritualiste » est qualifié par l'adjectif épithète « grossier », emploi oxymore. Les deux mots constituent à nouveau deux termes qui s'opposent au niveau du sens en contre point, employés par Sartre dans le but de se moquer des membres de sa famille qui sont de « vertueux comédiens ».

Les deux vertus des Schweitzer – le naturalisme et le puritanisme – illustrent leurs paroles, respectant la loi naturelle d'une façon pieuse, « chrétiennement ». Le texte de Sartre joue ici sur une formulation paradoxale, reflet stylistique que nous rencontrons tout au long du récit :

« Naturalistes et **puritains** – cette combinaison de **vertus** est moins rare qu'on ne pense – les Schweitzer aimaient les mots crus qui, tout en rabaissant très **chrétiennement** le corps, manifestaient leur large consentement aux fonctions naturelles ; Louise aimait les mots couverts. », *Les Mots*, p. 13.

Dans l'histoire religieuse, un *puritain* est un « protestant de l'Angleterre et de l'Écosse très attaché à la lettre de l'Écriture, appartenant à une secte rigide, apparue au XVI<sup>e</sup> s., dont beaucoup de membres émigrèrent en Amérique du Nord pour fuir les persécutions des Stuart »<sup>3</sup>. Par extension, le terme désigne une « personne austère et prude très attachée aux principes

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

(moraux, religieux, politiques...) »<sup>1</sup>. Le *naturalisme* est la « doctrine philosophique qui considère la nature comme principe fondamental et unique, à l'exclusion de toute intervention divine ou idéale »<sup>2</sup>. L'emploi des deux termes auprès des Schweitzer crée une antinomie, car les deux doctrines sont fortement contrastées.

Charles Schweitzer est considéré par Poulou comme une figure sacrée, puisque l'enfant éprouve pour lui un respect, un « sentiment de vénération, [une] attitude de révérence envers le sacré »<sup>3</sup>. Après « Dieu le Père », le vocabulaire attribué au grand-père continue à consister en termes religieux et, en particulier, en un « saint homme ».

Un *saint homme* est celui « qui témoigne d'une haute élévation spirituelle en vivant selon les lois de la morale et de la religion »<sup>4</sup>. L'emploi du syntagme est ici métaphorique car il est question dans le texte du dévouement de Charles à son œuvre littéraire et pédagogique ainsi que des lois qui gouvernent les rapports entre éditeur et auteur.

Le traitement injuste de Charles par son éditeur constitue par ailleurs une initiation du petit Jean-Paul au monde des hommes des lettres. L'auteur considère le professorat comme un « sacerdoce ». C'est la « vocation familiale »<sup>5</sup> que suit Poulou qui, comme d'ailleurs son grand-père, traite du professorat comme un « sacerdoce » :

« Mon respect s'accrut pour ce **saint homme** dont le dévouement ne trouvait pas de récompense : je fus préparé de bonne heure à traiter le professorat comme un **sacerdoce** et la littérature comme une passion. », *Les Mots*, p. 39.

Bien qu'il n'y ait aucune conviction religieuse chez Charles Schweitzer, les termes religieux se référant à lui sont très récurrents dans le récit : *luthérien, vertu, bibliquement, Éternel, bénir, religion, sacerdoce* et *culte* forment une liste assez longue de mots religieux utilisés par l'auteur, à propos de son grand-père, dans un seul paragraphe du récit :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p.11.

« Charles Schweitzer jouissait fièrement de la considération qu'on témoignait à son grand âge, à sa culture, à sa beauté, à ses **vertus**, ce **luthérien** ne se défendait pas de penser, très **bibliquement**, que l'**Éternel** avait **béni** sa Maison. À table, il se recueillait parfois pour prendre une vue cavalière sur sa vie et conclure : "Mes enfants, comme il est bon de ne rien avoir à se reprocher." Ses emportements, sa majesté, son orgueil et son goût du sublime couvraient une timidité d'esprit qui lui venait de sa **religion**, de son siècle et de l'Université, son milieu. Par cette raison il éprouvait une répugnance secrète pour les monstres **sacrés** de sa bibliothèque, gens de sac et de corde dont il tenait, au fond de soi, les livres pour des incongruités. Je m'y trompais : la réserve qui paraissait sous un **enthousiasme** de commande, je la prenais pour la sévérité d'un juge ; son **sacerdoce** l'élevait au-dessus d'eux. De toute manière, me soufflait le **ministre du culte**, le génie n'est qu'un prêt : il faut le mériter par de grandes souffrances, par des épreuves modestement, fermement traversées ; », *Les Mots*, p. 53-54.

Sartre le nomme, pour la première fois dans le récit, *luthérien*, insistant ainsi sur son identité chrétienne. Substantif et adjectif, le terme désigne celui « qui est adepte de la religion protestante selon la doctrine de Luther »<sup>1</sup>. Il faudrait sans doute ajouter ici qu'à l'origine, *luthérien*, terme de mépris, désignait non seulement les adeptes de la doctrine de Luther, mais aussi, d'une façon plus générale, tous les adversaires de la religion catholique (sens qu'avait *huguenot*). À partir de 1560, *luthérien* se limite au seul sens de « protestant qui professe la religion de Luther »<sup>2</sup>.

L'auteur attribue à son grand-père une croyance profonde à la bénédiction de Dieu, dans le but de démystifier la société française autour de la Première Guerre mondiale. Par l'intermédiaire de Charles, petit-bourgeois fonctionnaire, réfugié dans le passé, Sartre dénonce la « mauvaise foi », par laquelle une personne se laisse dévorer par le personnage que la société lui impose d'être. Incarnant une telle conduite, le grand-père pense *bibliquement*, c'est-à-dire « à la manière de ce qu'on voit pratiquer dans la Bible »<sup>3</sup> « que l'**Éternel** avait **béni** sa Maison ». Nous rencontrons alors ici une phraséologie de l'Ancien Testament en rapport avec l'adjectif *luthérien*.

Dans son emploi substantivé masculin, l'**Éternel** désigne « Dieu, qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. *L'Éternel soit béni, la loi de l'Éternel, invoquer l'Éternel, louons l'Éternel ! Grand + subst. devant l'Éternel* »<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

Dans le domaine des relations entre la divinité et les hommes, alors que la bénédiction descend de la divinité sur les hommes, *bénir*, dans son emploi transitif signifie, en parlant de Dieu, « combler de biens, de faveurs, faire prospérer »<sup>1</sup>.

Sartre exprime une attitude ironique face au milieu idéologique que représente son grand-père, cet « homme du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>2</sup> qui transmet les préjugés de son époque selon lesquels seul l'art pourrait offrir un salut dans le monde. C'est dans ce cadre que les écrivains sont considérés comme des « monstres sacrés », c'est-à-dire des « personnalité[s] de premier plan, qui [jouissent] d'une grande renommée »<sup>3</sup>. Charles Schweitzer devient le prêtre d'une « religion » nouvelle, celle des mots, à laquelle il fait initier Poulou. Il est le « ministre du culte », c'est-à-dire la « personne officiellement assignée aux célébrations liturgiques ».

## A.2 Anne-Marie, la mère de Poulou

La mère du petit Jean-Paul, Anne-Marie constitue une héroïne touchante, étant abandonnée très tôt par Jean-Baptiste. La jeune veuve, qui a vécu la mort de son mari presque sans s'en apercevoir, est une figure pathétique et mélancolique. Sa propre mère lui avait décrit le mariage comme « une suite infinie de sacrifices ». C'est peut-être à cause de cet avertissement que l'attitude d'Anne-Marie à l'égard de son mari était d'abord de le soigner avec dévouement, « mais sans pousser l'indécence jusqu'à l'aimer » :

« Anne-Marie le [Jean-Baptiste Sartre] soignait avec dévouement, mais sans pousser l'indécence jusqu'à l'aimer. Louise l'avait prévenue contre la vie conjugale : après des noces de sang, c'était une suite infinie de **sacrifices**, coupée de trivialités nocturnes. À l'exemple de sa mère, ma mère préféra le devoir au plaisir. », *Les Mots*, p. 16.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 22.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Bien que terme religieux<sup>1</sup> par excellence, le *sacrifice* désigne dans le texte un « renoncement, privation que l'on s'impose volontairement ou que l'on est forcé de subir soit en vue d'un bien ou d'un intérêt supérieur, soit par amour pour quelqu'un ».

Comme nous l'avons déjà vu lors de notre étude sur *La Nausée*, le thème de l'*agonie* reste important dans les descriptions des moments de la mort chez Sartre. Chez un être vivant, l'*agonie* est l'« état transitoire correspondant aux derniers instants de la vie et qui peut prendre l'apparence d'une lutte contre la mort lorsqu'il s'accompagne d'une agitation convulsive ou de réactions psychologiques telles que peur, refus, etc. »<sup>2</sup> L'image pathétique de la seule jeune femme mariée, se renforce par la « double agonie » qu'elle éprouve pour son mari et son enfant malades :

« À vingt ans, sans expérience ni conseils, ma mère se déchirait entre deux moribonds inconnus ; son mariage de raison trouvait sa vérité dans la maladie et le deuil. Moi, je profitais de la situation : à l'époque, les mères nourrissaient elles-mêmes et longtemps; sans la chance de cette double **agonie**, j'eusse été exposé aux difficultés d'un sevrage tardif. Malade, sevré par force à neuf mois, la fièvre et l'abrutissement m'empêchèrent de sentir le dernier coup de ciseaux qui tranche les liens de la mère et de l'enfant ; je plongeai dans un monde confus, peuplé d'hallucinations simples et de frustes idoles. », *Les Mots*, p. 16-17.

La mère de Sartre, Anne-Marie, constitue une figure d'innocence dans *Les Mots*. Son rôle de femme reste diminué au fil du récit puisqu'elle ne peut pas être une femme ayant des relations sexuelles ni appartenant physiquement à un homme. La jeune veuve est destinée à refuser toute aventure sentimentale et à se consacrer entièrement à son fils. Après son mariage brisé par la mort de son mari, elle abdique à son statut de femme pour redevenir « mineure : une vierge avec tache », une enfant qui doit partager la chambre de son fils dans la maison paternelle de Meudon.

---

<sup>1</sup> Sacrifice : action sacrée par laquelle une personne, une communauté offre à la divinité, selon un certain rite, et pour se la concilier, une victime mise à mort (réellement ou symboliquement) ou des objets qu'elle abandonne ou brûle sur un autel.

Dans la religion chrétienne, nous avons *sacrifice du Christ, sacrifice du calvaire, de la croix*. Le terme désigne une « sacrifice parfait du Christ s'offrant à Dieu son père, sur la croix, en oblation unique pour le salut de l'homme et renouvelé dans l'Eucharistie ». (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Sartre fait allusion ici à l'« Immaculée Conception »<sup>1</sup> de la Vierge, dogme de l'Église catholique qui signifie que la Vierge Marie fut conçue exempte du péché originel dès sa conception. Selon l'Immaculée Conception, la mère de Jésus concilia maternité et virginité.

Le parallélisme entre la *vierge* Anne-Marie et la Vierge Marie se renforce aussi par le fait que le prénom du beau-père de Poulou, Joseph Mancy<sup>2</sup>, renvoie à saint Joseph, l'époux de Marie, la mère de Jésus :

« Pauvre Anne-Marie : passive, on l'eût accusée d'être une charge ; active, on la soupçonnait de vouloir régenter la maison. Pour éviter le premier écueil, elle eut besoin de tout son courage, pour éviter le second, de toute son humilité. Il ne fallut pas longtemps pour que la jeune veuve redevînt mineure : une **vierge** avec tache. », *Les Mots*, p. 18.

Une deuxième occurrence de la *vierge* Anne-Marie apparaît dans le texte des *Mots* deux pages plus loin, signalant que la mère de Poulou était privée de toute indépendance :

« On me montre une jeune géante, on me dit que c'est ma mère. De moi-même, je la prendrais plutôt pour une sœur aînée. Cette **vierge** en résidence surveillée, soumise à tous, je vois bien qu'elle est là pour me servir. Je l'aime : mais comment la respecterais-je, si personne ne la respecte ? », *Les Mots*, p. 20.

---

<sup>1</sup> L'Immaculée Conception de Marie est un dogme de l'Église catholique, défini le 8 décembre 1854 par le Pape Pie IX dans sa bulle *Ineffabilis Deus*. La bulle déclare :

« Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine, qui tient que la bienheureuse Vierge Marie a été, au premier instant de sa conception par une grâce et une faveur singulière du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée intacte de toute souillure du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu, et qu'ainsi elle doit être crue fermement, et constamment par tous les fidèles. »

<sup>2</sup> Le 26 avril 1917, Anne-Marie « se remarie avec M. Joseph Mancy, polytechnicien (promotion 1895, de même que J.-B. Sartre) et directeur aux usines Delaunay-Belleville. [...] Anne-Marie accepta de l'épouser parce qu'elle se sentait à charge dans sa famille ». (Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques, op. cit.*, Chronologie, p. XXXVIII)  
Sartre évoque dans *Les Mots* la figure de Joseph Mancy de façon elliptique aux pages 19 et 74.

### A.3 Le petit Jean-Paul

#### A.3.1 L'enfant du miracle

Sartre n'a pas eu le temps de connaître son père : il n'avait que quinze mois à la mort de Jean-Baptiste. Pourtant les références de l'auteur à son père ne répondent pas aux attentes éventuelles du lecteur, qui attendrait sans doute de la part d'un orphelin un traitement de la figure paternelle frappé par une tonalité pathétique, comme d'ailleurs celui de sa mère. Au contraire, Jean-Baptiste est un personnage effacé dans *Les Mots* et dans la vie de Sartre en général. L'auteur n'hésite pas à le nier, à le « tuer » une seconde fois. Son but profond est de montrer qu'il a eu les moyens de se détacher de ses racines :

« Ce père n'est pas même une ombre, pas même un regard : nous avons pesé quelque temps, lui et moi, sur la même terre, voilà tout. Plutôt que le fils d'un mort, on m'a fait entendre que j'étais **l'enfant du miracle**. De là vient, sans aucun doute, mon incroyable légèreté. Je ne suis pas un chef, ni n'aspire à le devenir. Commander, obéir, c'est tout un. Le plus autoritaire commande au nom de l'autre, d'un **parasite sacré** – son père –, transmet les abstraites violences qu'il subit. », *Les Mots*, p. 20.

Sartre n'est plus le fils de Jean-Baptiste mort ; il est « l'enfant du miracle », c'est-à-dire un « enfant trouvé ou inconnu, de naissance non identifiée »<sup>1</sup>. D'ailleurs, Sartre déclare que la mort de son père « fut la grande affaire de [sa] vie : elle rendit [sa] mère à ses chaînes et [lui] donna la liberté »<sup>2</sup>. Un père n'est d'ailleurs qu'un « parasite sacré », phrase métaphorique qui constitue une formulation paradoxale, puisque les deux termes ne peuvent pas se mettre en parallèle. Une personne qui vit et prospère aux dépens d'une autre personne ou d'un groupe de personnes ne pourrait pas être qualifiée de sacrée.

« Fils de personne », Sartre est un enfant fabriqué par les adultes. Il n'existe que pour les autres : pour sa mère, sa grand-mère mais surtout pour son grand-père. Ce dernier a une relation très étroite avec Poulou qui occupe

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 18.

une place privilégiée dans sa vie. Le grand-père jouit des moments passés avec son petit-fils toujours disponible qui devient ainsi un miroir dans lequel Charles peut se contempler et trouver son ultime bonheur : Poulou est pour Charles sa « merveille », un « don gratuit » aux origines niées. Sa générosité n'est qu'apparente puisqu'il veut seulement faire de Poulou son double, une personne à son image.

Le « Dieu de colère » qu'était Charles à l'égard de ses propres enfants se transforme en un « Dieu d'Amour » dont l'objet de culte est son petit-fils. Ce « Dieu d'Amour » est plein de tendresse et adore Poulou. Sartre nous donne ici une image de son grand-père qui est celle de « Dieu le Père » avec sa barbe blanche, sage et tendre à l'égard de son enfant. L'image est complétée avec le « Sacré-Cœur du Fils » qui a un sens spécial dans la religion catholique, en parlant de Jésus-Christ considéré comme aimant l'homme : *Cœur sacré/Sacré(-)Cœur (de Jésus)*<sup>1</sup> :

« j'étais un fief du soleil, mon grand-père pouvait jouir de moi sans me posséder : je fus sa "**merveille**" parce qu'il souhaitait finir ses jours en vieillard **émerveillé** ; il [Charles] prit le parti de me considérer comme une faveur singulière du destin, comme un **don gratuit** et toujours révocable ; qu'eût-il exigé de moi ? Je le comblais par ma seule présence. Il fut le **Dieu d'Amour** avec la barbe du Père et le **Sacré-Cœur du Fils** ; il me faisait l'imposition des mains, je sentais sur mon crâne la chaleur de sa paume, il m'appelait son tout-petit d'une voix qui chevrotait de tendresse, les larmes embuaient ses yeux froids. », *Les Mots*, p. 22.

L'adjectif *sacré*, par l'expression *cœur sacré de Jésus*, a servi à former *Sacré-Cœur* n. m. (1863), désignant Jésus-Christ dont le cœur, symbole de son amour pour les hommes, est l'objet d'un culte spécifique de l'Église catholique<sup>2</sup>.

L'écrivain, dans le but de démystifier la famille, montre dans cette scène que les gestes de son grand-père font partie du rituel familial. Charles y est en même temps acteur et metteur en scène : il joue le rôle de Dieu permettant ainsi à Poulou d'exister en fonction de son regard.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Informations tirées du *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain RAY, (3 vol.), Paris, Le Robert, mars 2000.

Les lectures de Poulou reflètent une dualité. D’abord, il y a les lectures savantes imposées par son grand-père, celles que Sartre lui-même appelle les « fausses lectures ». Elles constituent son initiation à la culture qui se complète par les « vraies lectures », celles qui le font « mourir d’extase ». Caché sous la table de la salle à manger, à l’insu des adultes, Poulou découvre le véritable pouvoir de la lecture. Dans l’imaginaire des illustrés et des romans d’aventures, l’enfant trouve son rôle et son identité qui le font accéder au monde de l’enfance véritable. En libérant son imagination enfantine, le petit Jean-Paul entre dans un état d’exaltation et perçoit le monde par tous ses sens éveillés.

L’auteur, en parodiant l’attitude des adultes envers lui, se nomme « petite merveille », désignant une « personne remarquable sous quelque rapport, qui suscite une vive admiration »<sup>1</sup>. Il est évident qu’il s’agit d’une expression attribuée au petit Jean-Paul par son entourage :

« Mais, quel que fût l’auteur, j’adorais les ouvrages de la collection Hetzel, petits théâtres dont la couverture rouge à glands d’or figurait le rideau : la poussière de soleil, sur les tranches, c’était la rampe. Je dois à ces boîtes magiques – et non aux phrases balancées de Chateaubriand – mes premières rencontres avec la Beauté. Quand je les ouvrais j’oubliais tout : était-ce lire ? Non, mais mourir d’**extase** : de mon abolition naissaient aussitôt des indigènes munis de sagaies, la brousse, un explorateur casqué de blanc. J’étais *vision*, j’inondais de lumière les belles joues sombres d’Aouda, les favoris de Philéas Fogg. Délivrée d’elle-même enfin, la petite **merveille** se laissait devenir **pur émerveillement**. », *Les Mots*, p. 62.

L’*extase* est un « état particulier dans lequel une personne, se trouvant comme transportée hors d’elle-même, est soustraite aux modalités du monde sensible en découvrant par une sorte d’illumination certaines révélations du monde intelligible, ou en participant à l’expérience d’une identification, d’une union avec une réalité transcendante, essentielle »<sup>2</sup>. Par analogie, le terme désigne un « enchantement, ravissement d’admiration, de joie »<sup>3</sup>.

Nous trouvons dans le *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme* que « Plotin rechercha et atteignit, selon Porphyre, l’extase mystique. L’extase est décrite et parfois recherchée dans de nombreuses religions, sous des noms différents. Le nirvana bouddhique est une façon d’extase complète. En Grèce,

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

on le cultiva dans les mystères. Les sibylles rendaient leurs oracles en état d'extase. On dit de nombreux saints qu'ils ont connu l'extase mystique. [...]

Le christianisme appelle les extases mystiques des “fiançailles spirituelles” ou une “union extatique”. On évoque des cas de lévitation, le corps du mystique en extase connaissant le “vol extatique” ou la “marche extatique”. Ce sont là des épiphénomènes qui peuvent accompagner l'extase mais ne la constituent pas »<sup>1</sup>.

L'image angélique de Poulou prend fin le jour où son grand-père, à l'insu des femmes, fait couper les belles boucles blondes qui attribuaient jusqu'alors à l'enfant l'allure d'une fillette. C'est ainsi que commence la disgrâce physique du petit garçon. La *petite merveille* découvre sa laideur physique. « Scénario inverse de *La Belle et la Bête* : la *merveille* se transforme en crapaud, tout est mal qui finit mal. Délectation morose : s'il est un monstre non récupérable, Dieu est coupable »<sup>2</sup> :

« Mon grand-père semblait lui-même tout interdit ; on lui avait confié sa petite **merveille**, il avait rendu un crapaud : c'était saper à la base ses futurs émerveillements. Mamie le regardait, amusée. Elle dit simplement : “Karl n'est pas fier ; il fait le dos rond.” » , *Les Mots*, p. 87.

### A.3.2 L'enfant prophétique

Si Poulou joue bien son premier rôle, celui de l'enfant sage, ce n'est pas pour faire de lui un enfant modèle, mais pour répondre aux attentes de sa famille qui le considère comme un objet de culte. Cet objet presque sacré doit alors « prophétiser ». Sartre se laisse prendre à cette attente et aux aspirations de la comédie familiale. Par une métaphore qui produit un effet de transfiguration poétique de la réalité évoquée, l'auteur compare les enfants encore purs à des « cousins du vent et de la mer » évoquant leur vérité et leur authenticité :

<sup>1</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 213-214.

<sup>2</sup> Jacques DEGUY, « *Les Mots* ». *Jean-Paul Sartre*, op. cit., p. 122.

« Ce n'est pas assez que mon naturel soit bon ; il faut qu'il soit **prophétique** : la vérité sort de la bouche des enfants. Tout proches encore de la nature, ils sont les cousins du vent et de la mer : leurs balbutiements offrent à qui sait les entendre des enseignements larges et vagues. », *Les Mots*, p. 26.

Bien que terme religieux par excellence, *prophétique* désigne par extension celui « qui annonce l'avenir par une inspiration particulière »<sup>1</sup>. Dans la Bible, un *prophète* est celui que Dieu a choisi pour transmettre et expliquer sa volonté. Reprenant le terme dans son texte, Sartre donne l'image de l'enfance dans le catholicisme. L'auteur emploie *prophétique* en parlant de son naturel, tout en créant un effet de parodie et d'autodérision puisque, dans ce cas, il est supposé avoir une inspiration particulière. Mais l'inspiration ainsi que l'authenticité demandées n'existent souvent que dans le cadre de la comédie jouée par Poulou.

Après la description de sa visite au cimetière des chiens, l'auteur commente l'amour des hommes pour les chiens. Dans le texte des *Mots*, les comparaisons de Poulou avec les animaux et surtout les chiens sont multiples ; le chien, étant un animal domestique, incarne la soumission passive aux adultes, aux maîtres. Il n'est qu'un cabot, « un animal stupide et soucieux de plaire »<sup>2</sup>. L'amour que porte Charles Schweitzer à Poulou est comparé à celui qu'un maître porte à son chien.

L'emploi de cette image métaphorique pour se désigner est plutôt péjoratif et contribue au goût de Sartre pour la parodie. Poulou est soumis aux adultes et joue son rôle de l'enfant sage. C'est pour les adultes et, en particulier, pour son grand-père qu'il se fait « caniche d'avenir ». Et son rôle contient des paroles qui consistent en « mots d'homme », en « propos “au-dessus de [son] âge” », en « prophéties ». Poulou alors « prophétise » ; il est un « caniche » savant qui imite Charles et qui « tente d'acquérir mimétiquement quelque chose de son pouvoir »<sup>3</sup>. À côté du verbe *prophétiser* qui a ici le sens d'« annoncer des événements futurs par voyance, par

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Jacques DEGUY, « *Les Mots* ». *Jean-Paul Sartre, op. cit.*, p. 45.

<sup>3</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de *Jean Paul Sartre, op. cit.*, p. 119.

divination ou par pressentiment »<sup>1</sup>, il y a le nom *avenir*, mot qui renforce le sens du verbe.

Poulou fait tout ce qui est nécessaire pour plaire aux autres qui le réduisent ainsi à la passivité. Pour cela, il faut inventer des mots « au-dessus de son âge » en se fiant au *Diable*. Accorder sa confiance au Diable, qui incarne l'« esprit, [le] principe du mal »<sup>2</sup>, montre que l'enfant comédien est d'abord une victime de ce théâtre familial qui le conduit à une sorte de mort morale et à la perte de son authenticité.

Puisque les mots d'enfant ne suffisent pas, Poulou « se risque, dans le vertige de l'adoration qu'on lui voue, à des mots d'homme, ces formules qui font dire, avec encore plus d'admiration, que "le petit est très en avance" pour son âge. Pour ces mots-là, l'angélisme n'est déjà plus suffisant, il faut déjà donner *un peu* son âme au Diable »<sup>3</sup> :

« Donc je suis un caniche d'avenir ; je **prophétise**. J'ai des mots d'enfants, on les retient, on me les répète : j'apprends à en faire d'autres. J'ai des mots d'homme : je sais tenir, sans y toucher, des propos "au-dessus de mon âge". Ces propos sont des poèmes ; la recette est simple : il faut se fier au **Diable**, au hasard, au vide, emprunter des phrases entières aux adultes, les mettre bout à bout et les répéter sans les comprendre. », *Les Mots*, p. 27-28.

*Diable*, dans son sens courant, signifie « être surnaturel rusé, personnification du mal, s'opposant à Dieu, auquel la tradition populaire prête un aspect repoussant (corps noir et velu, muni d'une queue, avec des cornes sur la tête, des pieds fourchus), mais se donnant parfois une apparence avenante ou séduisante pour entraîner plus sûrement les hommes au mal, au péché »<sup>4</sup>.

Charles Schweitzer et Poulou forment d'abord un couple complice, étant deux compagnons de jeu dans la comédie familiale, ainsi que dans la comédie de la culture. Pourtant cette relation se transforme en relation duelle lorsque Poulou lit avec tant de plaisir des illustrés, en cachette de son grand-père.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, op. cit., p. 21.

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

La découverte par Charles des lectures « clandestines » de Poulou provoque sa colère. Chargé personnellement de l'éducation de son petit-fils, Charles a du mal à accepter les goûts de l'enfant. Pour lui, Poulou est « l'enfant prophétique » dans son rôle de l'enfant sage. L'auteur le déclare d'ailleurs plus haut dans le texte :

« Ce n'est pas assez que mon naturel soit bon ; il faut qu'il soit **prophétique** : la vérité sort de la bouche des enfants »<sup>1</sup>.

Sartre emploie le terme *prophétique* en parlant de lui-même, créant ainsi un effet de parodie et d'autodérision. L'admiration de Charles pour son petit-fils le conduit enfin à l'indulgence. L'auteur attaque son grand-père dans son amour pour son petit-fils. Il doute sur l'authenticité de ses sentiments. La juxtaposition de deux attitudes complètement différentes de la part de Charles à l'égard de ses enfants d'abord et ensuite de son petit-fils donne à la lecture une tonalité ironique.

Il faudrait ici ajouter qu'il y a une connotation sexuelle. Comme le mentionne Claude Burgelin, « à fréquenter ces “ribaudes trop maquillées”, il vit une sorte d'initiation sexuelle. “La jeune Pythonisse” s'encanaille : “je passais des vacances au bordel”, trompant ainsi Rodelinde, Colomba et Karl Schweitzer. Revanche et libération de l'imaginaire »<sup>2</sup> :

« C'était moi, moi seul qui trompais Colomba avec ces ribaudes trop maquillées. Moi, l'enfant **prophétique**, la jeune Pythonisse, l'Éliacin des Belles-Lettres, je manifestais un penchant furieux pour l'infamie. À lui de choisir : ou je ne **prophétisais** point ou l'on devait respecter mes goûts sans chercher à les comprendre. Père, Charles Schweitzer eût tout brûlé ; grand-père, il choisit l'indulgence navrée. », *Les Mots*, p. 64.

Comme nous l'avons déjà constaté, dans son autobiographie, Sartre cherche à toucher un public très large, qui ne possède pas nécessairement comme lui une culture classique. *Les Mots* est une œuvre qui ne s'adresse pas forcément à un public cultivé. L'absence de repérage de l'intertextualité n'empêche pas par conséquent la compréhension du texte. Cette culture classique, détournée de son sens littéral, sert souvent à des fins parodiques.

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>2</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 92-93.

L'assimilation de Poulou à un personnage de Racine, Éliacin, suscite des liens intertextuels entre *Les Mots* et d'autres œuvres littéraires. Nous pourrions ici relever une référence précise à l'œuvre de Racine, et notamment à Éliacin, un jeune garçon qui apparaît dans *Athalie*<sup>1</sup>, – la dernière tragédie du dramaturge, dont le sujet est inspiré par la Bible. Éliacin, sauvé d'abord par le grand prêtre des griffes de sa grand-mère Athalie, finira par trahir ceux qui l'ont sauvé. Jacques Deguy soutient que « par cette référence elliptique, Sartre renforce l'image du traître en puissance qu'il sera à sa classe, du petit-bourgeois qui se retournera plus tard contre la bourgeoisie »<sup>2</sup>.

Le cinéma fascine tellement Poulou qu'il se dépense dans des histoires imaginaires. Les techniques de la projection, le public populaire, l'intrigue des films, les lumières, ainsi que la musique qui accompagne les séances séduisent l'enfant qui considère le cinéma comme une occasion d'endosser un nouveau rôle.

L'auteur participe d'une certaine façon aux différentes scènes. Il trouve ainsi son rôle dans le cinéma, celui du *prophète*, bien qu'il ne puisse rien prédire. L'oxymore de la phrase évoque de nouveau le rôle de l'enfant dans la comédie familiale. Ce rôle, imposé par les adultes, réduit enfin le petit Jean-Paul à la passivité, car il n'est que modelé par les autres :

« Je me sentais **prophète** sans rien pouvoir prédire : avant même que le traître eût trahi, son forfait entrainait en moi ; quand tout semblait tranquille au château, des accords sinistres dénonçaient la présence de l'assassin. », *Les Mots*, p. 103.

Le narrateur revient sur les années 1914-1916 pour expliquer comment le rôle dont il avait été investi par sa famille est devenu sa véritable identité. Sa mission d'écrivain constitue le point de départ de sa « névrose caractérielle » : il a le sentiment d'être *prédestiné* et il fait tout pour arriver à sa future

---

<sup>1</sup> Joas, petit-fils d'Athalie, a été élevé secrètement sous le nom d'Éliacin par le grand prêtre. Lors d'une visite au Temple, Athalie tombe en arrêt devant l'enfant : il ressemble trait pour trait à celui qu'elle a vu, en songe, lui plonger un poignard dans le cœur. Devant le refus d'Éliacin de la suivre à la cour, et Joad ayant fermé les portes du Temple, la reine décide d'assiéger le lieu saint. Mais le grand prêtre, prévenu, arme les lévites et lorsque la reine revient au Temple, elle y découvre Joas que le grand prêtre vient de proclamer roi. Entraînée hors du Temple, Athalie est mise à mort. (*Le Petit Robert des Noms propres*, op. cit.)

<sup>2</sup> Jacques DEGUY, « *Les Mots* ». *Jean-Paul Sartre*, op. cit., p. 67.

éternité, tout en ignorant les contingences, les accidents ou le hasard. Tout se produit pour aboutir à un livre, à sa victoire posthume. D'ailleurs, conscient de sa gloire éternelle, il avait tout prévu, tout *prophétisé* :

« [...] entre l'été 14 et l'automne 1916 mon mandat est devenu mon caractère ; mon délire a quitté ma tête pour se couler dans mes os. Il ne m'arrivait rien de neuf : je retrouvais intact ce que j'avais joué, **prophétisé**. Une seule différence : sans connaissance, sans mots, en aveugle je réalisai tout. », *Les Mots*, p. 186-187.

Dans cette perspective éternelle, même les contingences, les chagrins ou les maladies accordés par la Providence ne peuvent qu'être négligés par le *prédestiné*. Dans le domaine de la théologie, le *prédestiné* est une « personne élue par Dieu de toute éternité pour jouir de la gloire céleste »<sup>1</sup>. Par extension, le terme évoque la « personne désignée d'avance pour un destin particulier »<sup>2</sup>. L'emploi de l'article défini (« le prédestiné ») met l'accent sur le caractère élu de l'écrivain, dont la vocation littéraire constitue également la conviction d'une mission :

« je regardais ma vie à travers mon décès et ne voyais qu'une mémoire close dont rien ne pouvait sortir, où rien n'entrait. Imagine-t-on ma sécurité ? Les hasards n'existaient pas : je n'avais affaire qu'à leurs contrefaçons **providentielles**. Les journaux donnaient à croire que des forces éparses traînaient par les rues, fauchaient les petites gens : moi, le **prédestiné**, je n'en rencontrerais pas. », *Les Mots*, p. 189.

### A.3.3 L'enfant divin, don du Ciel

Poulou profite de la situation, par ailleurs défavorable pour lui, en la transformant en une chance pour imposer sa propre loi. Il devient d'une certaine façon le maître de sa famille car il joue le premier rôle dans la comédie familiale. Il leur fait la grâce d'être un enfant sage, de se comporter comme un adulte, dans le but d'être *idolâtré*. Il devient ainsi un objet de culte :

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

« Je respecte les adultes à condition qu'ils m'**idolâtrent** ; je suis franc, ouvert, doux comme une fille. Je pense bien, je fais confiance aux gens : tout le monde est bon puisque tout le monde est content. », *Les Mots*, p. 29.

Dans son emploi transitif, *idolâtrer* signifie « aimer passionnément, avec excès quelqu'un ou quelque chose ; vouer une sorte de culte à quelqu'un ou à quelque chose »<sup>1</sup>.

Nous avons déjà constaté que le petit Jean-Paul se définit par les attentes de son entourage ; et le plus souvent, c'est un acteur au meilleur de sa forme. Déguisé en *ange* à la fête de l'Institut, il évoque l'extase des invités. L'angélisme de Poulou est toujours présent dans le théâtre de son enfance. Le petit Jean-Paul n'existe qu'à travers le regard et les paroles des autres :

« en robe de mousseline bleue, avec des étoiles dans les cheveux, des ailes, je vais de l'un à l'autre, offrant des mandarines dans une corbeille, on se récrie : "C'est *réellement* un **ange** !" » , *Les Mots*, p. 34.

L'adverbe *réellement* renvoie à la réalité de l'être de l'enfant, car « être *réellement* un ange » signifie en effet qu'il est un non-être, qu'il n'existe pas, qu'il est un « être spirituel supérieur à l'homme, inférieur à Dieu, dont il est une créature soumise ou révoltée »<sup>2</sup>.

En particulier, dans la religion catholique, l'*ange* désigne le « messager de Dieu auprès des hommes ; serviteur chargé d'exécuter les ordres de Dieu »<sup>3</sup>. Selon le *Dictionnaire de spiritualité*<sup>4</sup>, « dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, les anges nous apparaissent comme les ambassadeurs, les messagers de Dieu : ils transmettent ses ordres, ils communiquent ses lumières et ses grâces et parfois ils exécutent ses jugements ».

L'enfant garde pourtant – même quand on lui enlève la robe de mousseline bleue, les étoiles et les ailes – le visage angélique avec les boucles blondes. C'est seulement quand on lui fait couper ses boucles d'or que Poulou, aux yeux de sa famille, sort de sa condition d'ange.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire*, Publié sous la direction de M. VILLER, Paris, Beauchesne, 1937, tome 1, p. 582.

L'adjectif *divin* caractérise celui qui est « relatif à un (ou aux) dieu(x) »<sup>1</sup>. En particulier, dans le christianisme, une *personne divine* est « chacune des trois personnes de la Sainte Trinité, Dieu étant la première, le Christ la deuxième et le Saint-Esprit la troisième. *Les trois personnes de la Sainte Trinité. Il ne faut pas vouloir scruter témérairement et définir en maître la nature des divines personnes, de l'Esprit-Saint* (DUPANLOUP, *Journal*, 1853, p. 167) »<sup>2</sup>. Il y a des syntagmes dans lesquels *divin* renvoie à la deuxième personne de la Trinité, le Christ : *Le Verbe divin ; le divin Messie, le divin Sauveur, le divin Rédempteur, l'Agneau divin ; le divin Enfant* (synonyme *l'Enfant Jésus*)<sup>3</sup>.

Il est ici de nouveau évident que le petit Jean-Paul n'existe que par ou pour les adultes, car il joue toujours des rôles pour satisfaire leurs attentes. « [...] l'enfant est aliéné, manipulé, forgé par les discours et les demandes des adultes. Il n'a guère d'autres ressources que de se conformer au rôle qui lui est par avance dévolu. Poulou se sait déguisé en enfant et ne fait que remplir avec zèle les emplois que lui a conférés "la comédie familiale". L'enfance est donc par excellence le temps de l'imposture et de la mystification »<sup>4</sup>.

Le rôle de l'enfant sage est prédominant tout au long du récit, mettant en relief sa mission divine : il est indispensable, car, à travers lui, les autres se définissent. L'univers familial offre d'ailleurs à Poulou une place privilégiée : celle du *divin Enfant*, terme qui renvoie par excellence à l'Enfant Jésus-Christ<sup>5</sup>. Il y a ainsi un parallélisme entre l'enfant Jean-Paul et l'Enfant Jésus-Christ qui fait partie du parallélisme des deux familles – les Sartre et la Sainte Famille – déjà mentionné plus haut<sup>6</sup> :

« sans moi, Louise eût boudé, Charles se fût émerveillé devant le mont Cervin, les météores ou les enfants des autres. J'étais la cause occasionnelle de leurs

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Il est né le divin Enfant*. Titre d'un cantique de Noël. *Révélation divine, incarnation divine, agonie divine, corps divin, sang divin. Toutes les voix des nonnes s'élevèrent (...) chantant le vieux Noël : il est né le divin enfant* (HUYSMANS, *En route*, t. 1, 1895, p. 94). (*Trésor de la Langue Française informatisé*)

<sup>4</sup> *Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 153.

<sup>5</sup> Voir Jean-Baptiste-Elie AVRILLON, *Réflexions, sentiments et pratiques sur la divine enfance de Jésus-Christ tirés de l'écriture et des Pères de l'église*, Paris, 1762.

<sup>6</sup> Voir p. 131, « Le parallélisme entre la vierge Anne-Marie et la Vierge Marie se renforce aussi par le fait que le beau-père de Poulou, Joseph Mancy, renvoie à saint Joseph, l'époux de Marie, la mère de Jésus ».

discordes et de leurs réconciliations ; les causes profondes étaient ailleurs : à Mâcon, à Gunsbach, à Thiviers, dans un vieux cœur qui s'encrassait, dans un passé bien antérieur à ma naissance. Je leur reflétais l'unité de la famille et ses antiques contradictions ; ils usaient de ma **divine** enfance pour devenir ce qu'ils étaient. Je vécus dans le malaise : [...] », *Les Mots*, p. 73.

Participant toujours à la comédie familiale, Poulou sait très bien qu'il est un objet de culte pour les membres de sa famille et surtout pour son grand-père. « Cadeau divin, il sait par là même n'être qu'une sorte de poupée, un objet qu'on "tripote docilement", un paquet que les adultes fourrent dans leurs bras ou sur leurs genoux »<sup>1</sup>. Cette attitude des adultes s'oppose à son attitude à lui, car il ne cesse de se sentir inutile et impuissant :

« Je vécus dans la terreur, ce fut une authentique névrose. Si j'en cherche la raison, il vient ceci : enfant gâté, **don providentiel**, ma profonde inutilité m'était d'autant plus manifeste que le rituel familial me paraît constamment d'une nécessité forgée. Je me sentais de trop, donc il fallait disparaître. », *Les Mots*, p. 81.

La *Providence* [souvent avec une majuscule] est une « puissance supérieure, divine, qui gouverne le monde, qui veille sur le destin des individus »<sup>2</sup>. En particulier, elle désigne « le sage gouvernement de Dieu, sa suprême sagesse ; par métonymie, Dieu en tant que gouvernant le monde »<sup>3</sup>. L'adjectif *providentiel* désigne celui qui est « relatif à la Providence, qui est voulu, qui est envoyé par elle »<sup>4</sup>.

Le *don* désigne en particulier, une « qualité ou faveur extraordinaire, avantage venant de Dieu ou de la nature »<sup>5</sup>.

Quand Poulou se ridiculise devant les adultes lors de la visite de Madame Picard, une amie de la famille, il éprouve de la honte ce qui le conduit à se réfugier dans l'orgueil. L'enfant se précipite devant le miroir pour faire des grimaces et se prendre lui-même en pitié. Il prend conscience de sa laideur physique que l'on avait pris soin jusqu'alors de lui cacher. Il essaie de

---

<sup>1</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 70.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

cette façon d'exorciser sa monstruosité. D'ailleurs, il préfère jouer son rôle de *chérubin*, même défraîchi, rôle créé par la comédie familiale :

« Dans le noir, je devinais une hésitation indéfinie, un frôlement, des battements, toute une bête vivante – la plus terrifiante et la seule dont je ne pusse avoir peur. Je m'enfuis, j'allai reprendre aux lumières mon rôle de **chérubin** défraîchi. En vain. La glace m'avait appris ce que je savais depuis toujours : j'étais horriblement naturel. Je ne m'en suis jamais remis. », *Les Mots*, p. 91.

Le *chérubin*, de l'hébreu *cherubim*, désigne les anges. « Seconds dans la hiérarchie des anges, entre les séraphins et les trônes, ils sont empruntés à la mythologie babylonienne. Dans celle-ci, les *kâribu* assyriens, sphinx ailés, avaient une tête d'homme, un corps de lion, des pattes de taureau, des ailes d'aigle. Leurs statues gardaient les palais de Babylone. On les rencontre à plusieurs reprises dans la Bible. Dans les *Psaumes*, on représente les chérubins soutenant le trône de Dieu »<sup>1</sup>.

L'image de l'*enfant divin*, de l'*ange*, du *chérubin*, de la *merveille* est présent constamment dans le texte des *Mots*, se référant toujours à Poulou et à son rôle attribué par les adultes. Sartre se voit même comme une *idole*, terme qui désigne « une image représentant une divinité et recevant un culte comme se elle était une divinité elle-même »<sup>2</sup>. Le jeune Jean-Paul est ainsi *idolâtré* par les adultes. Sartre emploie ici le terme en parlant de lui-même, avec un effet d'ironie et de parodie. Il décrit, lors de la vie sociale de sa famille, l'idolâtrie des adultes face à son visage :

« **Idolâtré** par tous, débouté de chacun, j'étais un laissé-pour-compte et je n'avais, à sept ans, de recours qu'en moi qui n'existais pas encore, palais de glace désert où le siècle naissant mirait son ennemi. », *Les Mots*, p. 92.

Les termes attribués à l'enfant, au sein de la comédie familiale, continuent tout au long du récit. Il est ainsi considéré comme un *don / cadeau*

<sup>1</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 109-110.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 251.

*du ciel ou don de la Providence*<sup>1</sup>, c'est-à-dire comme « un bienfait, une faveur », toujours avec une tonalité ironique qui vise à démystifier la famille et à dénoncer les abus de pouvoir des adultes. « Poulou est en quelque sorte dépossédé de lui-même, sans ressource autre que celle de la méfiance à l'égard des compliments et de la confiance de Charles Schweitzer »<sup>2</sup> :

« La comédie familiale me servit : on m'appelait **don du ciel**, c'était pour rire et je ne l'ignorais pas ; gavé d'attendrissements, j'avais la larme facile et le cœur dur : je voulus devenir un cadeau utile à la recherche de ses destinataires ; », *Les Mots*, p. 93.

« pour échapper au délaissement de la créature, je me préparais la plus irrémédiable solitude bourgeoise : celle du créateur. On ne confondra pas ce coup de barre avec une véritable révolte : on se rebelle contre un bourreau et je n'avais que des bienfaiteurs. Je restai longtemps leur complice. Du reste, c'étaient eux qui m'avaient **baptisé don de la Providence** : je ne fis qu'employer à d'autres fins les instruments dont je disposais. », *Les Mots*, p. 94.

« Depuis quelque temps, quand mon grand-père s'extasiait sur mes vertus, je restais de glace ; la voix qui tremblait d'amour en m'appelant "**cadeau du Ciel**", je feignais encore de l'écouter mais j'avais fini par ne plus l'entendre. Pourquoi lui ai-je prêté l'oreille ce jour-là, au moment qu'elle mentait le plus délibérément ? », *Les Mots*, p. 129.

« Moi, j'avais la bosse de la littérature, donc j'écrirais, j'exploiterais ce filon toute ma vie. D'accord. Mais l'Art perdait – pour moi du moins – ses pouvoirs **sacrés**, je resterais vagabond – un peu mieux nanti, c'est tout. Pour que je me sentisse nécessaire, il eût fallu qu'on me réclamât. Ma famille m'avait entretenu quelque temps dans cette illusion ; on m'avait répété que j'étais un **don du Ciel**, très attendu, indispensable à mon grand-père, à ma mère : je n'y croyais plus mais j'avais gardé le sentiment qu'on naît superflu à moins d'être mis au monde spécialement pour combler une attente. », *Les Mots*, p. 136.

« j'étais la proie de deux mystiques opposées mais je m'accommodais fort bien de leurs contradictions. Cela m'arrangeait, même, d'être à la fois **cadeau du Ciel** et fils de mes œuvres. », *Les Mots*, p. 141.

Sartre relie très souvent sa vocation littéraire à une mission, celle de racheter les fautes de l'humanité. Le seul destinataire de son œuvre est Dieu et

---

<sup>1</sup> La Providence : (souvent avec une majuscule) Puissance supérieure, divine, qui gouverne le monde, qui veille sur le destin des individus. En particulier, (le plus souvent avec une majuscule) Le sage gouvernement de Dieu, sa suprême sagesse ; Par métonymie, Dieu en tant que gouvernant le monde. (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>2</sup> Guy RENOTTE, *Étude sur Sartre*, « *Les Mots* », *op. cit.*, p. 38.

lui-même s'est assigné le rôle de « saint ». Ainsi, c'est de nouveau une puissance divine, cette fois-ci la *Providence*, qui défend son talent et se charge de la réalisation des ambitions de l'écrivain :

« Naturellement, le progrès des mœurs diminuait mes chances de puiser mon talent dans la réclusion, mais je n'en désespérais pas tout à fait : frappée par la modestie de mes ambitions, la **Providence** aurait à cœur de les réaliser. En attendant je me séquestrais par anticipation. », *Les Mots*, p. 150.

### A.3.4 De l'extase à la bénédiction du Ciel

Pour faire vivre sa famille, Charles Schweitzer, retraité, fonde un Institut des Langues Vivantes où on enseigne le français aux élèves étrangers, d'origine allemande dans leur majorité. À la fête de l'Institut, les invités sont ravis d'admiration pour Poulou manipulé comme un jouet. Ils se livrent au culte de cet enfant sage dont le seul souci est de séduire. Son public ne se limite pas cette fois-ci au sein de sa famille ; il est plus large. Poulou doit alors renvoyer à ce public d'adultes l'image que ceux-ci attendent de lui :

« Tous ces invités comprennent qu'il faut **s'extasier** sur mes mérites, ils me tripotent docilement : c'est donc qu'ils possèdent, en dépit de leurs origines, une obscure notion du Bien. », *Les Mots*, p. 34.

« Après tout, ça ne m'amuse pas tant de faire des pâtés, des gribouillages, mes besoins naturels : pour leur donner du prix à mes yeux, il faut qu'au moins une grande personne **s'extasie** sur mes produits. Heureusement, les applaudissements ne manquent pas : qu'ils écoutent mon babillage ou l'*Art de la Fugue*, les adultes ont le même sourire de dégustation malicieuse et de connivence ; », *Les Mots*, p. 35.

Il faudrait ici signaler que Sartre, en tant que narrateur adulte, ne laisse pas d'autonomie à l'enfant des *Mots*. Les propos du petit personnage sont parasités par le discours de l'adulte, considérés ainsi comme motivés par les locuteurs. Guy Renotte explique dans son *Étude sur Les Mots* que « les mots *pâtés, gribouillages, besoins naturels* et *produits* entretiennent entre eux un lien associatif où écriture, excrétion et jeux de sable sont symboliquement interchangeables. Devant cette profusion de représentations annales, il n'est pas permis de douter que le fantasme défécatoire était présent à la conscience

du scripteur qui joue justement sur le double niveau de lecture qu'on peut faire de cet extrait selon qu'on l'attribue à l'enfant ou à l'adulte »<sup>1</sup>.

La volonté de Poulou de découvrir le monde des livres et son envie d'accéder à cet univers le conduisent à apprendre l'alphabet, finissant par réussir à déchiffrer tout seul un récit d'Hector Malot, *Sans famille*. Sartre compare son désir d'apprendre à lire au *zèle d'un catéchumène* :

« je suivais des yeux les lignes noires sans en sauter une seule et je me racontais une histoire à voix haute, en prenant soin de prononcer toutes les syllabes. On me surprit – ou je me fis surprendre –, on se récria, on décida qu'il était temps de m'enseigner l'alphabet. Je fus **zélé** comme un **catéchumène** ; j'allais jusqu'à me donner des leçons particulières : je grimpais sur mon lit-cage avec *Sans Famille* d'Hector Malot, que je connaissais par cœur et, [...] », *Les Mots*, p. 42.

Un *catéchumène* est une « personne qui reçoit une instruction religieuse en vue du baptême »<sup>2</sup>. Par analogie, le terme désigne une « personne que l'on initie, qui aspire à quelque chose »<sup>3</sup>.

En matière religieuse, le *zèle* prend le sens particulier de « foi active, ferveur, dévotion »<sup>4</sup>. Dans ce cas, *zélé* est synonyme de *fervent*.

Fils unique et orphelin, Poulou trouve chez les auteurs ses premiers compagnons familiers, ses « petits camarades ». Voué d'abord à la solitude, il échappe à celle-ci grâce aux livres qu'il rejoint pour éviter la mesquinerie de la comédie familiale. C'est une sorte de fraternité qui unit l'enfant et les auteurs : ils sont tous fils de personne, comme Poulou lui-même. Leurs *martyres* constituent également un point commun entre eux.

Dans l'histoire du christianisme, le *martyre* désigne des « supplices, souffrances et/ou mort endurés par quelqu'un parce qu'il n'a pas voulu renier sa foi »<sup>5</sup>. Le *martyre* désigne aussi des « souffrances et/ou mort endurées pour une cause, un idéal », la « grande peine, immense douleur », la « souffrance physique subie par quelqu'un par l'effet de la maladie », la

<sup>1</sup> Guy RENOTTE, *Étude sur Sartre*, « *Les Mots* », *op. cit.*, p. 58-59.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

« souffrance morale, affective, intellectuelle ». Par hyperbole, le terme prend le sens d'une « situation pénible ou désagréable »<sup>1</sup>.

Mais Poulou, en tant que *petit-fils de prêtre*, se reconnaît supérieur à ces écrivains, puisque, dans cette « comédie de la culture »<sup>2</sup>, son rôle consiste en un *sacerdoce*, comme l'exige la cléricature. Grand-père et petit-fils font des livres comme l'impose la vocation familiale :

« Les tribulations de mes petits camarades me convainquirent que j'étais leur pair. Je n'avais ni leurs dons ni leurs mérites et je n'envisageais pas encore d'écrire mais, petit-fils de **prêtre**, je l'emportais sur eux par la naissance ; sans aucun doute j'étais **voué** : non point à leurs **martyres** toujours un peu scandaleux mais à quelque **sacerdoce** ; je serais sentinelle de la culture, comme Charles Schweitzer. », *Les Mots*, p. 57.

Dans le domaine de la Théologie, la *grâce* est le « don gratuit de Dieu qui assure à l'homme une destinée surnaturelle (*grâce habituelle* ou *sanctifiante*), secours divins qui aident l'homme à résister à la tentation de faire le mal (*grâce actuelle*)<sup>3</sup>. *L'État de grâce* est l'« État de celui qui n'a commis aucun péché mortel ou qui en a été absous »<sup>4</sup>. Par extension, la locution désigne l'« état de paix intérieure, de bonheur, de bien-être »<sup>5</sup>.

Dans le texte, l'auteur souligne de nouveau que ce sont les livres qui le mettent dans un état de bien-être, puisqu'il trouve le bonheur dans la bibliothèque de son grand-père :

« À peine avais-je poussé la porte de la bibliothèque, je me retrouvais dans le ventre d'un vieillard inerte : le grand bureau, le sous-main, les taches d'encre, rouges et noires, sur le buvard rose, la règle, le pot de colle, l'odeur croupie du tabac, et, en hiver, le rougeoiement de la Salamandre, les claquements du mica, c'était Karl en personne, réifié : il n'en fallait pas plus pour me mettre en **état de grâce**, je courais aux livres. », *Les Mots*, p. 59.

La relation de Poulou avec son grand-père est sans aucun doute très particulière. Il y a de la part de Charles un amour excessif. À part l'image de la bonté et de la générosité que crée Poulou à Charles, le petit-fils sert à son grand-père d'espoir, d'illusion, de vision optimiste de l'avenir. S'occuper de

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, op. cit., p. 61.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

son petit-fils constitue pour Charles un prolongement de lui-même et lui assure une éternité temporaire. Le grand-père adopte le rôle du père absent de façon que sa vie prenne un nouveau sens, puisque c'est lui qui se charge de l'éducation et de la formation de son petit-fils :

« [...] il me regardait courir et sauter, il cherchait une **sagesse** dans mes propos confus, il l'y trouvait. J'ai ri plus tard de cette folie ; je le regrette : c'était le travail de la mort. Charles combattait l'angoisse par l'**extase**. Il admirait en moi l'œuvre admirable de la terre pour se persuader que tout est bon, même notre fin miteuse. », *Les Mots*, p. 26.

Charles Schweitzer, décidant de scolariser son petit-fils, le fait entrer à l'école communale d'Arcachon, où séjourne la famille. Là, en faveur de son instituteur, Monsieur Barrault, Poulou est impressionné et séduit par sa personnalité sérieuse. L'enfant rattache la notion du sérieux à celle de la *vertu*.

Inspiré par la « compagnie des hommes mûrs », Poulou est qualifié de « snob ». Il faudrait ici ajouter que c'est le narrateur adulte qui porte un jugement moral constant à son petit personnage. Ce dernier, n'ayant aucune autonomie par rapport au narrateur, s'exprime par un comportement de cabotinage. L'enfant éprouve une admiration pour son instituteur, en tant qu'homme sérieux, montrant du *zèle* pour sa personnalité et ses *vertus* :

« Les grandes personnes doivent être laides, ridées, incommodes ; quand elles me prenaient dans leurs bras, il ne me déplaisait pas d'avoir un léger dégoût à surmonter : c'était la preuve que la **vertu** n'était pas facile. Il y avait des joies simples, triviales : courir, sauter, manger des gâteaux, embrasser la peau douce et parfumée de ma mère ; mais j'attachais plus de prix aux plaisirs studieux et mêlés que j'éprouvais dans la compagnie des hommes mûrs : la répulsion qu'ils m'inspiraient faisait partie de leur prestige : je confondais le dégoût avec l'esprit de sérieux. J'étais snob. Quand M. Barrault se penchait sur moi, son souffle m'infligeait des gênes exquises, je respirais avec **zèle** l'odeur ingrate de ses **vertus**. », *Les Mots*, p. 67.

Sartre prend conscience du vide de sa vie. Il éprouve le sentiment qu'il ne soit qu'un objet créé pour les autres. Il ne constitue qu'un objet inutile, décoratif. Cette découverte de la contingence crée un mal-être moral auquel s'ajoute un mal-être physique. En fait, il n'arrive pas à justifier son existence et ne peut vivre son corps que dans le malaise. C'est dans ce malaise que se trouve le besoin alimentaire, qui s'exprime par le dégoût : « [...] le corps se fait

chair, goût de soi, qui révèle une “nausée”, conscience non thétique de la contingence du corps »<sup>1</sup>.

Cette nausée ne peut être évitée que par l'intervention de Dieu, car c'est Lui seul qui peut transformer le dégoût en cette *grâce* qui se nomme appétit. Le fait que l'auteur recourt à Dieu pour satisfaire un désir lié à une fonction naturelle, ayant pour objet le bien-être de l'organisme, révèle de nouveau son attitude ironique envers l'existence de Dieu, surtout en considération du sentiment de l'inutilité d'un être tout-puissant<sup>2</sup> :

« Dans la misère, l'enfant ne s'interroge pas : éprouvée *corporellement* par les besoins et les maladies, son injustifiable condition justifie son existence, c'est la faim, c'est le danger de mort perpétuel qui fondent son droit de vivre : il vit pour ne pas mourir. Moi, je n'étais ni assez riche pour me croire prédestiné ni assez pauvre pour ressentir mes envies comme des exigences. Je remplissais mes devoirs alimentaires et **Dieu** m'envoyait parfois – rarement – cette **grâce** qui permet de manger sans dégoût – l'appétit. Respirant, digérant, déféquant avec nonchalance, je vivais parce que j'avais commencé à vivre. », *Les Mots*, p. 74.

Poulou se réfugie dans l'imaginaire pour s'enfuir de sa laideur. Il se raconte des histoires, calquées sur les magazines achetés en kiosque. L'enfant trouve recours dans la production d'un monde fantastique, purement imaginaire, où le démiurge domine ses créatures. Il découvre de cette façon la puissance du créateur qui peut placer les produits de son imagination dans des situations difficiles et les fait sortir ensuite par magie. Dans ce monde imaginaire, Poulou se nomme champion du Bien contre le Mal, qui « ressuscite » de la « résurrection » de ce dernier.

La *résurrection*<sup>3</sup>, terme religieux par excellence, désigne ici l'« action de se manifester à nouveau, le résultat de cette action ; la nouvelle vigueur, la vie nouvelle »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 109.

<sup>2</sup> « Dans ses *Carnets*, comme il le fera dans *Les Mots*, Sartre rattache son propre athéisme à l'orgueil. La pauvreté de la pensée religieuse, la réflexion sur la croyance sont venues, comme de surcroît, s'ajouter au sentiment de l'inutilité d'un être tout-puissant, chez celui qui s'est éprouvé comme “la source” de soi-même. », *Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 45.

<sup>3</sup> Dans le domaine de la Théologie, le terme désigne le passage de la mort à l'immortalité.

a) Dans la religion chrétienne [souvent avec une majuscule] Passage à la vie glorieuse de la nature humaine de Jésus-Christ, trois jours après sa mort sur la croix. *Le mystère de la Résurrection*.

Par métonymie. Fête annuelle célébrant cet événement. *Célébrer la Résurrection ; jour de la Résurrection*. Synonyme : *Pâques*.

Ces histoires de la jeunesse de Sartre coïncident avec la montée des nationalismes en France et le goût de la vengeance et de l'héroïsme. Sartre éprouve ici une force intérieure, un zèle pour sauver les autres :

« Champion de l'ordre établi, j'avais placé ma raison d'être dans un désordre perpétué ; j'étouffais le Mal dans mes bras, je mourais de sa mort et ressuscitais de sa **résurrection** ; j'étais un anarchiste de droite. Rien ne transpara de ces bonnes violences ; je restais servile et **zélé** : on ne perd pas si facilement l'habitude de la **vertu** ; mais, chaque soir, j'attendais impatiemment la fin de la bouffonnerie quotidienne, je courais à mon lit, je boulais ma **prière**, je me glissais entre mes draps ; il me tardait de retrouver ma folle témérité. », *Les Mots*, p. 95-96.

Toujours dans l'univers du passage de l'écrivain-chevalier à l'écrivain-martyr, Sartre se voit changer d'état : de l'état militaire, il passe à celui de clerc, tout en croyant se sauver et attacher l'humanité à son salut. Le récit de sa vocation littéraire aboutit au dévoilement d'une mystification culturelle.

L'adjectif *mystique* désigne « ce qui est relatif au mystère, vérité en partie ou totalement cachée, inaccessible à la raison. On dit de l'Église qu'elle est le *corps mystique du Christ*. On parle d'*Agneau mystique* pour désigner dans l'*Apocalypse* de Jean (5) cet Agneau, comme égorgé et portant les marques de son supplice, mais triomphant et vainqueur de la mort, venu briser les sept sceaux. Dans les *Litanies de la Sainte Vierge*, Marie est appelée *Rose mystique* »<sup>2</sup>.

Dans le domaine de la religion, l'adjectif *expiatoire* désigne celui « qui sert à expier une faute dans le cadre du rite prévu à cet effet. »<sup>3</sup>. L'écrivain est alors la *victime expiatoire* qui a sacrifié sa vie à la littérature pour sauver le monde. Nous pourrions ici remarquer une allusion à la mort de Jésus qui est présenté par le *Nouveau Testament* comme le sacrifice suprême et unique pour la rémission des péchés et le salut de l'humanité :

---

b) Dans la religion (notamment *catholique, juive, musulmane*). Croyance ou dogme selon lequel le corps humain ressuscitera à la fin des temps. *Résurrection éternelle, universelle ; résurrection de la chair, des corps ; résurrection des morts.* (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Michel LEGRAIN, *op. cit.*, p. 367.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

« moi aussi, je retiendrais l'espèce au bord du gouffre par mon offrande **mystique**, par mon œuvre ; en douce le militaire céda la place au **prêtre** : Parsifal<sup>1</sup> tragique, je m'offrais en victime **expiatoire**. », *Les Mots*, p. 147.

« Tout me parut simple : écrire, c'est augmenter d'une perle le sautoir des Muses, laisser à la postérité le souvenir d'une vie exemplaire, défendre le peuple contre lui-même et contre ses ennemis, attirer sur les hommes par une **Messe** solennelle la **bénédition du Ciel**. L'idée ne me vint pas qu'on pût écrire pour être lu.

On écrit pour ses voisins ou pour **Dieu**. Je pris le parti d'écrire pour **Dieu** en vue de sauver mes voisins. Je voulais des obligés et non pas des lecteurs. Le mépris corrompait ma générosité. », *Les Mots*, p. 147-148.

« j'acceptais le mythe odieux du **Saint** qui sauve la populace, parce que finalement la populace c'était moi : je me déclarais sauveteur patenté des foules pour faire mon propre **salut** en douce et, comme disent les Jésuites<sup>2</sup>, par-dessus le marché. », *Les Mots*, p. 148.

La *bénédition* est la « grâce accordée par Dieu [...] Par extension, le mot désigne un bienfait, une chance. [...] Dans la liturgie, la *bénédition* est la prière dans laquelle le prêtre invoque le Père, le Fils, le Saint-Esprit, alors qu'il fait le signe de la croix. Ce signe sacré qui produit des effets spirituels peut être appliqué aux fidèles dans diverses occasions (notamment les sacrements), mais également aux objets de culte : l'autel, les ornements, l'eau contenue dans le récipient appelé "bénitier" et dans lequel on trempe ses doigts avant de se signer, à l'entrée de l'église, les anneaux de mariage (alliances), etc. L'eau baptismale est bénite dans la liturgie de la nuit pascale. On peut bénir la table avant le repas (en disant le "bénédicté"), comme Jésus après la résurrection prit le pain et dit la *bénédition* (*Luc*, 24, 30) »<sup>3</sup>.

La dimension messianique de l'écrivain est évoquée dans le dialogue imaginaire avec le Saint-Esprit où il accepte d'être à la fois *Élu* et ignoré. Le caractère laborieux de cette espèce d'écrivain proche du saint y est tourné en dérision. Il dément l'image de l'écrivain inspiré qu'il croyait être pour imposer celle de l'écrivain artisan qu'il est devenu :

<sup>1</sup> *Perceval ou le Conte du Graal* : roman inachevé de Chrétien de Troyes (v. 1180). Ce récit, qui raconte l'initiation et les aventures chevaleresques du jeune Perceval, est à l'origine du mythe européen du Graal. Une suite de ce roman a été écrite au XIII<sup>e</sup> s. par Gerbert de Montreuil, et Wolfram von Eschenbach a repris le sujet dans son *Parzival* (début du XIII<sup>e</sup> s.), qui inspira à Wagner *Parsifal* (1882), drame musical en 3 actes.

<sup>2</sup> Membre de la Compagnie de Jésus, ordre séculier fondé en 1540.

<sup>3</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 73-74.

« J'étais **élu**, marqué mais sans talent : tout viendrait de ma longue patience et de mes malheurs ; je me déniais toute singularité : les traits de caractère engoncent ; je n'étais fidèle à rien sauf à l'engagement royal qui me conduisait à la gloire par les supplices. », *Les Mots*, p. 152-153.

L'*élu* (choix à caractère religieux) est celui « qui est l'objet d'une prédestination, d'un choix voulu et opéré par Dieu ou le Destin »<sup>1</sup>.

Deux événements importants dans la vie de l'écrivain, l'entrée en guerre de la France en 1914 et l'entrée au petit lycée Henri IV en octobre 1915, le font sombrer dans la folie.

Le début de la Première Guerre mondiale, le 2 août 1914, bouleverse la France et le pays tout entier participe à une comédie patriotique. La comédie familiale se généralise en comédie nationale : le monde se divise entre bons Français et méchants Allemands. Tous les Français deviennent brusquement *vertueux* et *prophétisent* sur l'avenir du pays. L'image que donne ici Sartre de la société française n'est pas du tout flatteuse. Il s'agit plutôt d'un tableau satirique. Nous pourrions parler d'un délire patriotique développant en France le goût de l'héroïsme :

« au mois de juillet 14, on comptait encore quelques méchants ; mais le 2 août, brusquement, la **vertu** prit le pouvoir et régna : tous les Français devinrent bons. Les ennemis de mon grand-père se jetaient dans ses bras, des éditeurs s'engagèrent, le menu peuple **prophétisait** : nos amis recueillaient les grandes paroles simples de leur concierge, du facteur, du plombier, et nous les rapportaient, tout le monde se récriait, sauf ma grand-mère, décidément suspecte. », *Les Mots*, p. 170-171.

## **B. Dans *La Nausée***

### **B.1 La vertu et la mauvaise foi**

Roquentin, au tout début du roman, sent qu'un changement s'est produit dans sa vie : il ne peut plus voir les choses comme avant. Il éprouve un sentiment d'instabilité, de fluidité, de manque de fixité. Les choses vont se révolter découvrant leur contingence, leur pâte opaque et massive, lorsqu'il

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

n'est pas capable de les transcender et en faire des instruments. C'est à ce moment-là que Mercier, haut fonctionnaire, lui propose de l'emmenner en expédition au Bengale. L'épisode avec la statuette khmère « dont la perception fascinée déclenche l'ébauche d'une nausée non encore reconnue »<sup>1</sup> renforce le pressentiment d'un nouveau bouleversement :

« Je fixais une petite statuette khmère, sur un tapis vert, à côté d'un appareil téléphonique. Il me semblait que j'étais rempli de lymphe<sup>2</sup> ou de lait tiède<sup>3</sup>. Mercier me disait, avec une **patience angélique** qui voilait un peu d'irritation :

- N'est-ce pas, j'ai besoin d'être fixé officiellement. Je sais que vous finirez par dire oui : il vaudrait mieux accepter tout de suite. », *La Nausée*, p. 19.

Par allusion à la perfection attribuée aux anges, l'adjectif *angélique*, employé par le personnage de Mercier, prend le sens de « parfait, digne d'un ange »<sup>4</sup>. Nous trouvons aussi les syntagmes : *âme, bonté, douceur, nature angélique; beauté, expression, figure, forme, regard, voix, sourire, créature angélique*<sup>5</sup>.

Il serait intéressant de noter que dans le manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale et le Dactylogramme conservé dans les archives de Sartre, nous trouvons la variante « une *patience d'ange* qui voilait une légère irritation »<sup>6</sup>. Une *patience d'ange* constitue une « patience extraordinaire, exemplaire »<sup>7</sup>. Or, cette attitude parfaite voile « un peu d'irritation » qui traduit le conflit entre la lucidité et la mauvaise foi. Se fixer à une justification de l'existence, à un Parti, à une religion, au convenable signifie ne pas vouloir voir clair, ne pas avoir le courage de faire face à de cruelles vérités, tomber donc dans la mauvaise foi.

<sup>1</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 77.

<sup>2</sup> La lymphe, comme tous les liquides organiques, est la métaphore privilégiée de la Contingence. (Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notes et variantes, p. 1729)

<sup>3</sup> L'élément liquide traduit bien l'inconsistance des choses, leur présence étrange et leur dévire. Tout cela se manifeste par la nausée. (Jean-François BIANCO, *La Nausée*, Sartre, Paris, Bertrand-Lacoste, Parcours de lecture, 1997, p. 8)

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 1728.

<sup>7</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Roquentin, dans son rôle de scripteur d'un journal intime, est sur le point de tomber dans le piège du narcissisme qui suscite le mensonge à soi-même. Le journal intime apparaît ici à Roquentin, et par extension à Sartre, comme une affaire dangereuse qui ne cesse d'exercer un pouvoir critique :

« Je n'ai pas l'habitude de me raconter ce qui m'arrive, alors je ne retrouve pas bien la succession des événements, je ne distingue pas ce qui est important. Mais à présent c'est fini : j'ai relu ce que j'écrivais au café Mably et j'ai eu honte ; je ne veux pas de secrets, ni d'états d'âme, ni d'indicible ; je ne suis **ni vierge ni prêtre**, pour jouer à la vie intérieure. Il n'y a pas grand chose à dire : je n'ai pas pu ramasser le papier, c'est tout. », *La Nausée*, p. 25.

Pour la religion catholique, la *vierge* symbolise une « femme célibataire vivant dans une continence parfaite, consacrée au service de Dieu, et reconnue par l'Église »<sup>1</sup>, alors que le *prêtre* est chargé d'une fonction sacrée et accomplit les actes essentiels d'un culte religieux. Renonçant à ces qualités chrétiennes, Roquentin déclare qu'il ne veut plus jouer à la vie intérieure.

Simone de Beauvoir, dans *La Force de l'âge*, explique que « les “petits camarades” [Sartre, Nizan, Guille, Maheu] éprouvaient le plus grand dégoût pour ce qu'on appelle la “vie intérieure” ; dans ces jardins où les âmes de qualité cultivent de délicats secrets, ils voyaient, eux, de puants marécages ; c'est là que s'opèrent en douce tous les trafics de la mauvaise foi, c'est là que se dégustent les délices croupies du narcissisme. Pour dissiper ces ombres et ces miasmes, ils avaient coutume d'exposer au grand jour leurs vies, leurs pensées, leurs sentiments »<sup>2</sup>.

## B.2 La vertu des Sages

Roquentin explique que les professionnels de l'expérience sont des « grands-pères » qui mettent leur érudition au service des « petites idées », des bonnes idées, des « saintes idées » et qu'ils « transforment leur expérience en conseils »<sup>3</sup>. La description de la statue d'Impétraz contenant une

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, « collection blanche », 1960, p. 28.

<sup>3</sup> *Ibid.*

polémique qui nie le passé, montre le passage de la vie en chose : une transformation en statue. Les « professionnels de l'expérience », comme d'ailleurs Impétraz, ont « empaillé » leur passé et en ont fait « de l'expérience à l'usage des femmes et des jeunes gens » : c'est presque une tradition que les pères ont légué aux « dames en noir » :

« Au service de leurs petites idées étroites et solides il [Gustave Impétraz] a mis son autorité et l'immense érudition puisée dans les in-folio que sa lourde main écrase. Les dames en noir se sentent soulagées, elles peuvent tranquillement vaquer aux soins du ménage, promener leur chien : les **saintes** idées, les bonnes idées qu'elles tiennent de leurs pères, elles n'ont plus la responsabilité de les défendre ; », *La Nausée*, p. 49.

Les professionnels de l'expérience sont les représentants d'une culture qui sacralise le passé : leur expérience devient *Sagesse*, c'est-à-dire « connaissance du vrai et du bien, fondée sur la raison et sur l'expérience »<sup>1</sup>. Mais comment cette sagesse recommande de ne pas réfléchir, de ne pas vivre, de ne pas exister ? Roquentin se moque de ce passé quand il parle d'un « passé de poche ». Employé ici au figuré, « de poche » signifie « de dimension assez restreinte pour tenir dans une poche »<sup>2</sup>. Il est alors évident qu'un passé qui tient dans une poche ne peut qu'amener Roquentin à le nier dans une satire qui reflète en effet la position de Sartre :

« Ils voudraient nous faire croire que leur passé n'est pas perdu, que leurs souvenirs se sont condensés, moelleusement convertis en **Sagesse**. Commode passé ! Passé de poche, petit livre doré plein de belles maximes. [...] Les idées générales c'est plus flatteur. Et puis les professionnels et même les amateurs finissent toujours par avoir raison. Leur **sagesse** recommande de faire le moins de bruit possible, de vivre le moins possible, de se laisser oublier. », *La Nausée*, p. 104-105.

L'Autodidacte raconte à Roquentin que pendant la guerre, il était souvent enfermé avec d'autres soldats, pressés, les uns contre les autres, dans un grand hangar sombre. Là, malgré son étouffement, il a fini par éprouver un sentiment d'amour fraternel pour les prisonniers, tandis que le hangar s'est transformé en lieu *sacré*. Son amour pour les hommes le remplissait de joie :

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

« - Ce hangar avait revêtu à mes yeux un caractère **sacré**. Quelquefois j'ai réussi à tromper la surveillance de nos gardiens, je m'y suis glissé tout seul et là, dans l'ombre, au souvenir des joies que j'y avais connues, je tombais dans une sorte d'extase. Les heures passaient, mais je n'y prenais pas garde. Il m'est arrivé de sangloter. », *La Nausée*, p. 165.

### B.3 La vertu et les « Salauds »

Lors de sa visite au musée de Bouville, Roquentin affronte les regards des « Salauds » morts qui exercent avec succès leur pouvoir de fascination sur les visiteurs et notamment sur le couple en deuil qui l'accompagne (Roquentin). Il s'agit des portraits des notables bouvillois, des « chefs » qui ont contribué à la prospérité de leur ville. Parmi les portraits de ces « chefs » qui figurent au Musée se trouve celui d'un « Grand-Père » emblématique :

« Il ne réclamait rien : on n'a plus de désirs à cet âge. Rien sauf qu'on baissât légèrement la ton quand il entrait, [...], sauf d'être le seul à pouvoir calmer les colères de son petit-fils en lui imposant les mains sur la tête et de pouvoir dire ensuite : "Ces gros chagrins-là, c'est le grand-père qui sait les consoler", rien, sauf que son fils, plusieurs fois l'an, vînt solliciter ses conseils sur les questions délicates, rien enfin sauf de se sentir serein, apaisé, infiniment **sage**. La main du vieux monsieur pesait à peine sur les boucles de son petit-fils : c'était presque une **bénédiction**. À quoi pouvait-il penser ? À son passé d'honneur, qui lui conférait le droit de parler sur tout et d'avoir sur tout le dernier mot. », *La Nausée*, p. 127.

La *bénédiction* désigne une « faveur accordée par Dieu »<sup>1</sup>. Par métaphore, le terme prend un sens familier et ironique. Ainsi « donner sa bénédiction (à quelqu'un) » signifie « le laisser faire, le plus souvent après approbation seulement verbale, ou, par allusion à la dernière bénédiction de la messe, le congédier »<sup>2</sup>. Le terme prend aussi le sens de « souhaits de bonheur et de protection divine formulés en faveur de quelqu'un »<sup>3</sup>, quand il est prononcé par une personne vénérable dans des circonstances plus ou moins solennelles.

Dans le texte, le mot est sans doute employé de manière ironique puisque Roquentin se moque de l'idée que se font de la grandeur passée les

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

notables bouvillois et de leur morale bourgeoise. Il faudrait prendre en considération que, selon le sens premier du mot, c'est Dieu seul qui peut accorder une telle faveur et pas les Salauds morts qui paraissent à Roquentin plutôt comiques. D'ailleurs l'emploi de l'adverbe « presque »<sup>1</sup> renforce l'attitude ironique de l'écrivain qui voile sans doute une ironie envers la bénédiction en général.

De plus, l'ironie se dégage d'une contradiction dans ce passage descriptif qui révèle une certaine exagération : même si le Grand-Père « ne réclamait rien », les restrictions qui suivent (d'une longueur d'une demi-page) font tirer la conclusion inverse, c'est-à-dire qu'il réclame tous les droits, même celui de la *bénédition*.

Roquentin, au fil de sa promenade au musée, s'approche du tableau de Rémy Parrottin, chef de clinique, dont le docteur Wakefield lui avait parlé avec enthousiasme. Une fois de plus, le narrateur exprime d'abord son admiration pour un bouvillois illustre en exposant le témoignage du docteur Wakefield, preuve de sa grandeur passée. C'est le texte lui-même qui tourne en ridicule cette prétendue grandeur : l'emploi du substantif *bonhomme* qui prend le sens péjoratif d'un « homme simple, naïf, excessivement crédule ou complaisant »<sup>2</sup> ou, par extension, le sens familier et populaire d'une « personne traitée sans grand respect parce que considérée comme un inférieur ou un égal sous divers rapports »<sup>3</sup> s'oppose clairement à la *spiritualité*, qualité attribuée sûrement non à un *bonhomme* :

« Que d'intelligence et d'affabilité dans son sourire ! Son corps grassouillet reposait mollement au creux d'un grand fauteuil de cuir. Ce savant sans prétention mettait tout de suite les gens à leur aise. On l'eût même pris pour un bonhomme sans la **spiritualité** de son regard.

Il ne fallait pas longtemps pour deviner la raison de son prestige : il était aimé parce qu'il comprenait tout ; on pouvait tout lui dire. [...]

Lorsqu'on le suivait sur ce chemin périlleux on devait bientôt abandonner, en frissonnant, la famille, la patrie, le droit de propriété, les valeurs les plus **sacrées**. », *La Nausée*, p. 128.

---

<sup>1</sup> Adverbe de quantité qui signifie qu'une prédication n'atteint pas le degré où elle serait pleinement appropriée, mais qu'elle s'en approche de si près qu'elle en est comme équivalente. (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

La *spiritualité* désigne une « qualité de ce qui est esprit ou âme, concerne sa vie, ses manifestations ou qui est du domaine des valeurs morales ». L'auteur se réfère également aux *valeurs sacrées*, telles que la famille, la patrie, le droit de propriété, la valeur étant la qualité ou l'importance estimée par un jugement subjectif. Ces valeurs peuvent avoir un caractère *sacré*, c'est-à-dire elles sont placées au-dessus de tout, recevant un respect absolu. Pourtant selon l'élite bourgeoise, ces *valeurs sacrées* doivent être abandonnées.

Antoine Roquentin, en compagnie d'un couple, contemple au Musée les portraits des Bouvillois illustres, parmi lesquels il y a celui d'Olivier Blévine, un homme d'ordre, et son fils, Octave. La figure de ce dernier fait s'extasier une dame en noir au musée de Bouville qui témoigne de la déférence à ce « polytechnicien mort en bas âge ». Ses répliques plates au style direct rapportées par Roquentin constituent des paroles stéréotypées de bourgeois, relèvent de l'ironie et sont dénuées de tout esprit critique :

« - Oh ! Le pauvre petit Pipo !

La dame avait poussé un cri étouffé : sous le portrait d'Octave Blévine, "fils du précédent", une main **pieuse** avait tracé ces mots :

"Mort à polytechnique en 1904."

- [...] Il avait l'air intelligent. Ce que sa maman a dû avoir de la peine ! Aussi ils en font trop dans ces grandes Écoles. [...]

Je contemplai à mon tour le polytechnicien mort en bas âge. Son teint de cire et sa moustache bien présente auraient suffi à éveiller l'idée d'une mort prochaine. D'ailleurs il avait prévu son destin : une certaine résignation se lisait dans ses yeux clairs, qui voyaient loin. Mais, en même temps, il portait haut la tête ; sous cet uniforme, il représentait l'Armée française. », *La Nausée*, p. 136-137.

Le portrait d'Octave Blévine tient une place importante dans *La Nausée* car il fait allusion au portrait de Jean-Baptiste Sartre, le père de l'auteur, installé au-dessus du lit de Poulou et disparu après le remariage de sa mère. Dans *Les Mots*, nous lisons à propos de ce portrait : « Pendant plusieurs années, j'ai pu voir, au-dessus de mon lit, le portrait d'un petit officier aux yeux candides, au crâne rond et dégarni, avec de fortes moustaches »<sup>1</sup>. Jean-Baptiste était « mort en bas âge » comme d'ailleurs Octave Blévine : il serait

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 19.

intéressant de noter que nous trouvons la même expression dans les deux textes (dans *Les Mots*, p. 18 et dans *La Nausée*, p. 137). En outre, Jean-Baptiste Sartre était lui aussi polytechnicien et apparaît dans son portrait revêtu de l'uniforme comme le fait Blévine.

C'est par l'intermédiaire de Roquentin que Sartre, ajoutant un élément autobiographique, donne une image virtuelle de son père qu'il rapproche ainsi des jeunes « Salauds ». Le commentaire ironique de Roquentin en contradiction avec les propos naïfs de la dame en deuil, complète cette allusion : « Une rose coupée, un polytechnicien mort : que peut-il y avoir de plus triste ? »<sup>1</sup>.

Après une énumération grotesque de noms propres (p. 137), Roquentin, au fil de sa promenade au musée, regarde le tableau de M<sup>me</sup> Thérésion, « chef » notable de Bouville elle aussi. Faisant un faux éloge de sa morale bourgeoise, il lui attribue l'attitude d'une femme *pieuse*, au sens de celui, celle « qui est animé(e) par un réel attachement à Dieu et observe les pratiques de la religion »<sup>2</sup> :

« M<sup>me</sup> Thérésion luttait sans faiblir contre un mal profond. Sa bouche infiniment lasse disait assez sa souffrance. Mais jamais cette femme **pieuse** n'avait dit : "J'ai mal." Elle prenait le dessus : elle composait des menus et présidait des sociétés de bienfaisance. », *La Nausée*, p. 137-138.

## B.4 Philosophie et religion

Roquentin découvre à la bibliothèque la méthode de lecture de l'Autodidacte : l'étonnante idée de s'instruire dans l'ordre alphabétique<sup>3</sup> semble ridicule et irréalisable. Passer brutalement d'un sujet à l'autre apparaît

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 137.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> Cette méthode de l'Autodidacte a été commentée par Jacques Derrida dans un exposé intitulé « Le Livre ouvert » (inédit) : « [...] Suivre l'ordre alphabétique des noms d'auteurs n'est pas une si mauvaise méthode, une si mauvaise voie, dès lors qu'on se fait une certaine idée du savoir et de la culture. [...] Par l'ordre alphabétique nous sommes assurés de parcourir linéairement la totalité d'un texte en passant au moins une fois par chaque point du texte général. [...] »

Sartre, quant à lui, se refuse à voir dans la lecture ou l'écriture une activité purement sérielle et souligne dans *L'Idiot de la famille* (t. III, p. 61), « la contiguïté inerte des livres dans les bibliothèques ». (Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 1756)

fou et compliqué dans le sens d'informations hétérogènes et disparates. L'auteur choisit un sujet qui oppose le catholicisme à la science biologique :

« Il est passé brutalement de l'étude des coléoptères à celle de la théorie des quanta, d'un ouvrage sur Tamerlan à un **pamphlet catholique contre le darwinisme** : pas un instant il ne s'est déconcerté. Il a tout lu ; il a emmagasiné dans sa tête la moitié de ce qu'on sait sur la parthénogenèse, la moitié des arguments contre la vivisection. », *La Nausée*, p. 52.

Dans le domaine religieux, l'adjectif *catholique*, signifie « qui se rapporte à l'Église romaine, qui lui est propre ». *Doctrine, foi, religion catholique; clergé, culte, prêtre catholique*. L'adjectif désigne également ce « qui professe la doctrine, la religion de l'Église catholique romaine, qui est placé sous son autorité ». *Faculté, institut, université catholique (fam. la Catho)*<sup>1</sup>.

Sartre a beaucoup fréquenté au début des années '30 la Bibliothèque du Havre où il a fait la connaissance d'un autodidacte. À propos de l'Autodidacte de *La Nausée*, Sartre a déclaré : « Ce personnage représente un véritable autodidacte qui avait à peu près le métier de clerc d'huissier qu'il a dans le roman. Avec son grand faux col, sa moustache blonde et ses yeux un peu égarés, il avait l'air un peu fou. Il était tout le temps à la Bibliothèque. Il n'était pas pédéraste, du moins que je sache ; il n'était pas marié, il vivait seul. Il m'a parlé quelques fois, rarement ; je le voyais à la Bibliothèque. [...] L'Autodidacte a donc existé, mais je lui ai prêté tous les sentiments que j'ai voulu »<sup>2</sup>.

Lors du repas du 17 février, l'Autodidacte révèle ses orientations morales, un amour de l'humanité, venu à lui quand il était prisonnier de guerre durant l'hiver 1917<sup>3</sup> découvrant alors la solidarité humaine. Il parle alors des différentes catégories d'humanistes qu'il a connues : l'humaniste radical, l'humaniste dit « de gauche », l'écrivain communiste, l'humaniste *catholique*, le philosophe humaniste, etc. À propos de l'humaniste *catholique*, il dit :

<sup>1</sup> Informations tirées du *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1726.

<sup>3</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, op. cit., p. 153 et p. 163-166.

« L'**humaniste catholique**, le tard-venu, le benjamin, parle des hommes avec un air merveilleux. Quel beau conte de fées, dit-il, que la plus humble des vies, celle d'un docker londonien, d'une piqueuse de bottines ! Il a choisi l'humanisme des **anges** ; il écrit pour l'édification des **anges**, de longs romans tristes et beaux, qui obtiennent fréquemment le prix Fémina. », *La Nausée*, p. 168.

Par allusion à la perfection attribuée aux anges, nous trouvons dans le texte la construction : substantif + *de* + *ange*.

Les relations de Sartre avec l'humanisme sont plutôt complexes. Il en fait la critique dans *La Nausée* : « lors de son repas chez l'Autodidacte, Roquentin dénonce aussi bien l'humanisme de gauche que l'humanisme catholique, qui ont pour caractéristique commune de figer la dignité humaine dans un concept. L'homme, dans cet humanisme, devient objet : objet d'amour, de compassion ou au contraire de critique (dans le cas d'un certain humanisme, qui préfère l'homme tel qu'il devrait être à l'homme tel qu'il est) ; mais il n'est plus saisi dans la transcendance radicale de sa subjectivité. »<sup>1</sup>

L'Autodidacte accuse indirectement Roquentin d'être misanthrope. Ce dernier, dans un monologue intérieur intégré dans leur dialogue, exprime son attitude à l'égard des humanistes, se rattachant à la position de Sartre sur le sujet qui « se moquait de tous les humanismes ; impossible, pensait-il, de chérir – non plus que de détester – cette entité : "l'Homme". [...] En fait, comme son personnage Antoine Roquentin dans *La Nausée*, Sartre avait en horreur certaines catégories sociales, mais il ne s'en prit jamais à l'espèce humaine en général : sa sévérité visait seulement ceux qui font profession de l'aduler. Voici quelques années, une dame qui entretenait une dizaine de chats demanda à Jean Genet avec reproche : "Vous n'aimez pas les animaux ? – Je n'aime pas les gens qui aiment les animaux", dit-il. C'était exactement l'attitude de Sartre à l'égard de l'humanité »<sup>2</sup>.

Dans sa description des humanistes, Roquentin emploie des termes péjoratifs comme « digéré » ou « pensées incomplètes » pour présenter des doctrines. Ces expressions sont le signe d'une distanciation entre le langage des humanistes et celui de Roquentin. Cette présentation de la pensée humaniste a alors une valeur ironique :

<sup>1</sup> *Dictionnaire Sartre*, op. cit., p. 228-229.

<sup>2</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force de l'âge*, op. cit., p. 155-156.

« Il me demande peu de chose, en somme : simplement d'accepter une étiquette. Mais c'est un piège : si je consens l'Autodidacte triomphe, je suis aussitôt tourné, ressaisi, dépassé, car l'humanisme reprend et fond ensemble toutes les attitudes humaines. Si l'on s'oppose à lui de front, on fait son jeu ; il vit de ses contraires. Il est une race de gens têtus et bornés, de brigands, qui perdent à tout coup contre lui : toutes leurs violences, leurs pires excès, il les digère, il en fait une lymphe blanche et mousseuse. Il a digéré l'anti-intellectualisme, le **manichéisme**, le **mysticisme**, le pessimisme, l'anarchisme, l'égotisme : ce ne sont plus que des étapes, des pensées incomplètes qui ne trouvent leur justification qu'en lui. [...]

Je ne veux pas qu'on m'intègre, ni que mon beau sang rouge aille engraisser cette bête lymphatique : je ne commettrai pas la sottise de me dire "anti-humaniste". Je ne suis pas humaniste, voilà tout. », *La Nausée*, p. 169-170.

Dans le domaine de la religion et de la philosophie, le *manichéisme* désigne une « doctrine religieuse conçue par Mani, fondée sur la coexistence et l'antagonisme de deux principes cosmiques égaux et éternels : le bien et le mal ; conception qui admet le dualisme antagoniste d'un principe du bien et d'un principe du mal »<sup>1</sup>. Par analogie, le terme désigne l'« attitude de celui, de celle qui ne juge le monde qu'en termes opposés de bien et de mal »<sup>2</sup>.

Dans *Situations II*, Sartre déclare que : « Quand l'ennemi est séparé de vous par une barrière de feu, vous devez le juger en bloc comme une incarnation du mal : toute guerre est un manichéisme »<sup>3</sup>.

Concernant le *mysticisme*, le terme signifie « attitude philosophique ou religieuse fondée davantage sur le sentiment et l'intuition que sur la connaissance rationnelle, et qui a pour objet l'union intime et directe entre l'homme et la divinité »<sup>4</sup>. Par analogie et souvent avec un sens péjoratif, le terme désigne le « sentimentalisme religieux très marqué, voire exacerbé »<sup>5</sup>.

Dans le but de mieux comprendre Sartre, il faudrait ajouter que la phrase : « Je ne veux pas qu'on m'intègre », indiquant l'attitude de Roquentin dans *La Nausée*, s'oppose à celle du jeune Sartre écolier : « Je n'avais qu'une passion : m'intégrer »<sup>6</sup> que nous trouvons dans *Les Mots*. La réalité de l'homme est complexe, « en situation » imprévisible, contradictoire.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Jean-Paul SARTRE, *Situations II*, Paris, Gallimard, 1948, p. 121.

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 185.

Pendant le déjeuner, Roquentin dénonce des Salauds et reproche aux humanistes une incapacité de voir les visages. À propos du sujet du visage, il faudrait noter que Sartre lui-même écrit notamment au texte « Visages », publié en 1939 et repris dans *Les Écrits de Sartre* : « Le sens d'un visage c'est d'être la transcendance *visible* »<sup>1</sup>.

Roquentin n'est pas un « abstrait », ni un « aveugle » comme les humanistes, c'est un grand « lecteur » des visages des hommes. Il est contre tous les humanistes, qu'ils soient socialistes, communistes ou chrétiens. Ces derniers aiment les hommes « d'un amour abstrait sans rien comprendre aux situations concrètes »<sup>2</sup>.

Le portait de l'Autodidacte rappelle celui d'un humaniste laïque du xx<sup>e</sup> siècle en France ; Sartre le fait ressembler à Guéhenno<sup>3</sup>. A l'égard de cet athée qui avoue être fixé, intégré dans une attitude religieuse, et pourtant proche d'un mystique, Roquentin dit des hommes qu'ils sont admirables « en tant que créatures de Dieu ». Cette approche ironique de Roquentin provoque la perplexité et la confusion chez l'Autodidacte :

« Aveugles humanistes ! Ce visage est si *parlant*, si net – mais jamais leur âme tendre et abstraite ne s'est laissé touché par le sens d'un visage.

- Comment pouvez-vous, dit l'Autodidacte, *arrêter* un homme, dire il *est* ceci ou cela ? Qui peut épuiser un homme ? Qui peut connaître les ressources d'un homme ?

Épuiser un homme ! Je salue au passage **l'humanisme catholique** à qui l'Autodidacte a emprunté, sans le savoir cette formule.

- Je sais, lui dis-je, je sais que tous les hommes sont admirables. Vous êtes admirable. Je suis admirable. En tant que créatures de **Dieu**, naturellement.

Il me regarde sans comprendre, puis avec un mince sourire :

- Vous plaisantez sans doute, monsieur, mais il est vrai que tous les hommes ont droit à notre admiration. C'est difficile, monsieur, très difficile d'être un homme.

Il a quitté sans s'en apercevoir l'amour des hommes en **Christ** ; il hoche la tête et, par un curieux phénomène de mimétisme, il ressemble à ce pauvre Guéhenno. », *La Nausée*, p. 172-173.

<sup>1</sup> *Les écrits de Sartre. Chronologie, Bibliographie commentée*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », p. 560-564.

<sup>2</sup> Geneviève IDT, *La Nausée : analyse critique*, op. cit., p. 16.

<sup>3</sup> Dans *Caliban parle* (1928) et dans le *Journal d'un homme de 40 ans* (1934), l'écrivain et plus tard académicien Jean Guéhenno décrit son expérience d'autodidacte et son aspiration à la culture bourgeoise. [...] (Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1781-1782)

Par son origine modeste, sa foi dans la culture et dans l'homme, Guéhenno est bien le représentant de l'humanisme laïque dont Sartre se moque comme d'une tentation. (*La Nausée : analyse critique*, Hatier, 1971, p. 15)

Dans le Jardin public, Roquentin contemple une racine de marronnier ayant la révélation de la contingence. L'épisode du marronnier constitue le point central du livre car tous les thèmes et les personnages se relient « dans la cohérence acquise par la prise de conscience de l' "existence" »<sup>1</sup>. Les sensations, imprécises jusque-là, trouvent leur sens dans la contingence. C'est la découverte d'une réalité qui résulte de la démolition des positions contraires. Plongé dans l'« *extase* horrible », Roquentin le déclare clairement : « L'essentiel, c'est la contingence »<sup>2</sup>. Tout ce qui était considéré comme nécessaire dans la vie et dans l'esprit se prouve invalide et se métamorphose définitivement en liquide nauséux. La Nausée n'est plus une énigme pour Roquentin ; maintenant elle acquiert un sens et elle révèle la contingence, c'est-à-dire le fait que l'existence est gratuite, sans raison, sans justification, sans cause. C'est la Nausée qui fait découvrir la réalité de l'existence au sens philosophique du terme ; elle est son initiatrice. Mais cette réalité ne peut pas chasser la Nausée. Roquentin fait de la Nausée « une expérience métaphysique qui permet de "toucher" l'existence des choses »<sup>3</sup>.

L'emploi de l'adjectif qualificatif « horrible » exprime l'idée superlative d'extrême, extraordinaire, excessif (en grandeur, en quantité, en intensité) et renforce l'idée de l'*extase* :

« J'étais là, immobile et glacé, plongé dans une **extase** horrible. Mais, au sein même de cette **extase** quelque chose de neuf venait d'apparaître : je comprenais la Nausée, je la possédais. », *La Nausée*, p. 186.

Au cours de l'analyse de l'existence et dans tout le passage de la racine du marronnier, Roquentin utilise un vocabulaire savant qui rappelle celui d'un professeur de philosophie. Nous avons dans ce cas la disparition de Roquentin au profit de l'auteur. Une lettre de Sartre à Simone de Beauvoir écrite en octobre 1931 renvoie à un épisode analogue : « j'ai été voir un arbre. Pour cela il suffit de pousser la grille d'un beau square sur l'avenue Foch et de choisir sa victime et une chaise. Puis de contempler [...] Au bout de vingt minutes, ayant

---

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 39.

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 187.

<sup>3</sup> Geneviève IDT, *La Nausée : analyse critique*, *op. cit.*, p. 41.

épuisé l'arsenal de comparaisons destinées à faire de cet arbre, [...], autre chose que ce qu'il est, je suis parti avec une bonne conscience [...] »<sup>1</sup>.

Il faudrait enfin ajouter que le marronnier apparaît à d'autres reprises dans l'œuvre de Sartre : dans *Les Mots* (p. 124-125, p. 132 et p. 151), dans *L'Enfance d'un chef* (p. 320-321), dans *La Mort dans l'âme* (passage daté « Lundi, 17 juin »).

## C. Dans *Les Chemins de la Liberté*

### C.1 *L'Âge de Raison*

#### C.1.1 La religion de la Liberté

Dans le jardin de Luxembourg, Mathieu réfléchit de nouveau sur la grossesse de Marcelle ainsi que l'argent nécessaire à l'avortement. Le thème de la paternité refusée est essentiel pour le jeune protagoniste tout au long du roman. Il s'associe étroitement au sujet de la liberté qui se présente ici comme une sorte de *religion* « tiède petite et laïque ». La philosophie de la liberté pose sans doute une question de choix existentiel : de mettre ou ne pas mettre au monde un enfant. L'Espagne représente ici la quête de la liberté, une recherche personnelle qui constitue enfin une attitude théorique et morale, une pratique qui rappelle une *religion* individuelle et intérieure :

« Il y avait ça : ces enfants qui couraient en désordre, les mêmes depuis cent ans, ce même soleil sur les reines de plâtre aux doigts cassés et tous ces arbres ; il y avait Sarah et son kimono jaune, Marcelle enceinte, l'argent. Tout ça était si naturel, si normal, si monotone, ça suffisait à remplir une vie, c'était la vie. Le reste, les Espagnes, les châteaux en Espagne, c'était... Quoi ? Une tiède petite **religion** laïque à mon usage ? », *L'Âge de Raison*, p. 63.

Nous pourrions ici signaler que le sujet de la paternité apparaît également dans d'autres œuvres de Sartre. Même si l'auteur n'a jamais souhaité être père, la question l'a préoccupé, comme il apparaît « dans *Bariona* et dans un projet de pièce qui aurait dû s'intituler « Le Pari » et dont

---

<sup>1</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, p. 111.

il reste des traces dans les deux premières scènes de *Nerkassov*. Dans *Bariona*, mettre au monde un enfant est présenté comme un acte d'espérance, un pari optimiste sur l'avenir et la liberté. Une analyse du thème de la paternité chez Sartre permettrait sans doute d'atteindre une des dimensions les plus profondes de sa psychologie »<sup>1</sup>.

Mathieu, se rappelant des histoires de son enfance et de sa jeunesse, renvoie au thème philosophique et psychologique du « salut ». Sartre lui-même en parle dans les *Situations* : « Nous regardâmes longtemps, [Nizan<sup>2</sup>] et moi, le vocabulaire chrétien : athées, nous ne doutions pas d'avoir été mis au monde pour y faire notre *salut* et, avec un peu de chance, celui des autres. Une seule différence : j'avais la certitude d'être élu [...]. »<sup>3</sup> Le salut, notion religieuse, pourrait sembler étranger à la philosophie athée de Sartre. Mais puisque Dieu n'existe pas et que la Grâce a déserté le monde, il faudra compter sur soi et faire son propre *salut* :

« il avait levé les yeux et il avait parié de nouveau, avec cette emphase philosophique qui leur était commune depuis peu, à Brunet et à lui ; il s'était dit : "je ferai mon **salut** !" Dix fois, cent fois, il avait refait son pari. », *L'Âge de Raison*, p. 64-65.

La volonté de liberté est en Mathieu à la fois un vice et un pari. Il refuse l'engagement du mariage. La mauvaise foi du héros repose sur son non-engagement à l'égard de Marcelle. Même s'il ne sent que le vide, il ne cesse de se heurter à sa liberté. Avoir un enfant avec Marcelle serait ainsi une sorte de sacrifice pour le protagoniste. *Sacrifier* ou *se sacrifier* signifierait « vouer à la mort ou laisser aller à sa perte, au bénéfice d'autres personnes ou d'un intérêt supérieur »<sup>4</sup>. La perte de la liberté de Mathieu serait indispensable dans le cas où il déciderait d'épouser Marcelle et de fonder une famille avec elle :

« Mathieu avait l'air dur et buté :

<sup>1</sup> *Œuvres romanesques*, de Jean-Paul SARTRE, *op. cit.*, Notes et variantes, p. 1948.

<sup>2</sup> Brunet doit évidemment quelque chose à Nizan : l'expression « les chiens de garde » (voir *L'Âge de Raison*, p. 55) est rendue célèbre par le pamphlet de Paul NIZAN contre les philosophes de la Sorbonne, les idéologues de la bourgeoisie, *Les Chiens de garde* (Paris, Rieder, 1932 ; réédition Maspero, 1965).

<sup>3</sup> Jean- Paul SARTRE, *Situations*, IV, Paris, Gallimard, 1976, p. 156.

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

- Je ne veux pas qu'elle soit emmerdée.
  - Si tu préfères **te sacrifier**... dit Daniel avec indifférence.
- Quand Mathieu se mettait à faire le quaker, Daniel le haïssait.
- Qu'est-ce que j'ai à **sacrifier** ? J'irai au lycée, je verrai Marcelle. J'écrirai une nouvelle tous les deux ans. C'est précisément ce que j'ai fait jusqu'ici. », *L'Âge de Raison*, p. 117.

Nous ne devrions pas ici négliger le fait que Mathieu Delarue est un double de l'auteur et que « ce portrait emprunte pour une large part à la situation de Sartre au milieu des années 1930 : même si Mathieu ne possède pas son physique, l'épreuve qu'il traverse n'est pas sans analogie avec ce que Simone de Beauvoir a nommé la "crise de l'âge mûr" de l'auteur : intellectuel attaché à une conception strictement individuelle de la liberté, il tente de se préserver en refusant de se choisir et en pratiquant un désengagement qui le met à l'abri de l'histoire et des solidarités collectives ; de ce point de vue, le dénouement de la crise équivaut pour Mathieu à reconnaître que cette liberté jalousement protégée est en fait vide et sans emploi, c'est-à-dire inutile. En cela, le premier tome des *Chemins de la liberté* opère un décapage critique et ironique des illusions de l'intellectuel individualiste et dégagé que Sartre avait été jusqu'à la fin des années 1930 »<sup>1</sup>.

En épousant Marcelle et en avouant son homosexualité à Mathieu, Daniel « n'accomplit pas le bien : il s'invente une liberté à travers un martyr, une mutilation plus grande encore que la castration qu'il a désiré accomplir »<sup>2</sup>. Il se fait souffrir dans la course pour son salut, où la recherche de la liberté manquée s'éprouve en dehors de toute voie tracée :

- « Mathieu fut brûlé soudain par une idée insupportable :
- Daniel, dit-il, tu l'épouses pour **te martyriser**.
  - Et puis après ? dit Daniel d'une voix blanche. Ça ne regarde que moi. », *L'Âge de Raison*, p. 366.

### C.1.2 Sarah, une Sœur de charité

S'interrogeant toujours sur la personne apte à mener l'opération de l'avortement et les fonds pour la rétribuer, Mathieu décide de rendre visite à

<sup>1</sup> *Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 23.

<sup>2</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable, op. cit.*, p. 87.

Sarah, une amie juive dont le mari, le peintre Gomez, est parti se battre au côté des républicains en Espagne. Il espère obtenir d'elle une adresse de gynécologue acceptant de pratiquer l'opération.

Sarah, « figure sulpicienne<sup>1</sup> désireuse jusqu'au sacrifice de faire le bonheur des autres »<sup>2</sup>, ne peut pas accepter le fait que son mari serait capable d'ôter des vies humaines, car, pour elle, il s'agit d'un phénomène *sacré* :

« Elle ne voulait pas parler de Gomez. Elle lui avait tout pardonné, ses trahisons, ses fugues, sa dureté. Mais pas ça. Pas son départ pour l'Espagne : il était parti pour tuer des hommes ; il avait tué des hommes. Pour Sarah, la vie humaine était **sacrée**. », *L'Âge de Raison*, p. 52.

Sarah, qui essaie toujours de trouver un gynécologue pour pratiquer l'avortement de Marcelle, apparaît aux yeux de Mathieu comme une « sœur de charité ». Une *Sœur de charité* est une « personne qui se dévoue au service d'autrui »<sup>3</sup> :

« Sarah débordait de pitié inemployée mais, quand elle avait entrepris de rendre un service, elle devenait brutale et affairée comme une sœur de **charité**. », *L'Âge de Raison*, p. 79.

Parmi les congrégations religieuses, nous rencontrons les *Sœurs de la charité* chez Chateaubriand (*Génie du Christianisme*, t. 2, 1802, p. 521).

### C.1.3 Les adultes : divinités volumineuses et impotentes

Un souvenir d'enfance de Boris montre le caractère fragile des personnes âgées : les mouvements lourds de son père pour ramasser la cuiller de son enfant provoquent chez ce dernier une réaction émotionnelle assez intense qui lui fait penser à son comportement absurde. Sartre, toujours selon le point de vue de Boris, voit les adultes comme « des divinités volumineuses et impotentes ». Terme théologique par excellence, la *divinité* prend ici le sens

---

<sup>1</sup> Terme péjoratif ici [Par référence aux magasins d'art religieuse entourant l'église Saint-Sulpice à Paris ; qualifie une statue, un tableau, un objet à caractère religieux, ou la manière dont ils sont réalisés] Qui est caractérisé par un aspect mièvre, conventionnel et d'un goût souvent douteux. (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>2</sup> *Dictionnaire Sartre*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

de « personne ou chose qui est objet de vénération »<sup>1</sup>. Les adultes alors, et surtout les parents sont des personnes dignes de respect et de vénération. Le fait de les forcer à commettre une action dure constitue ainsi un « sacrilège intolérable ».

Dans le langage familial, un *sacrilège* désigne une « action susceptible d'endommager, de léser ce à quoi on attache un grand prix ; manque de respect pour une chose à laquelle on est très attaché »<sup>2</sup>.

« Sartre attribue ici à Boris un souvenir personnel analogue qu'il raconte avec humour dans le film *Sartre par lui-même* (*Sartre*, texte du film, p. 20-21) : chez un pharmacien, son grand-père Schweitzer s'était baissé, en faisant craquer ses jointures, pour ramasser une pièce de dix sous, afin de marquer au jeune Poulou qui avait volé dans le sac de sa mère, qu'il n'avait plus le droit de toucher à l'argent »<sup>3</sup>.

La locution littéraire *verser des larmes, des pleurs* signifie « pleurer sous l'effet de la peine, du chagrin ». Et ce sont les larmes de l'homme qui sont comparées à celles de Dieu versées sur la méchanceté de l'homme. Nous trouvons, à propos de la peine causée par cette méchanceté, les formules suivantes dans le premier livre de la Bible :

« L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal ». (*Genèse*, 6.5).

« L'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il fut affligé en son cœur ». (*Genèse*, 6.6).

Ce souvenir personnel de Boris apparaît alors dans un contexte religieux, voire biblique, où le vocabulaire théologique place le récit dans un univers mystique. La sanctification des adultes et plus particulièrement des parents renvoie à des comparaisons où la nature humaine touche la nature divine à travers la figure et l'amour paternels. Pourtant les adjectifs qualificatifs « volumineux » et « impotents » attribués à une divinité ne créent qu'un effet parodique pour les divinités et les adultes à la fois :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notes et variantes, p. 1946.

« Une fois, quand Boris était petit, il avait laissé tomber sa cuiller ; on lui avait commandé de la ramasser et il avait refusé, il s'était entêté. Alors son père avait dit, sur un ton de majesté inoubliable : "Eh bien, c'est *moi* qui vais la ramasser." Boris avait vu un grand corps qui se courbait avec raideur, un crâne chauve, il avait entendu des craquements, c'était un **sacrilège** intolérable : il avait éclaté en sanglots. Depuis, Boris avait considéré les adultes comme des **divinités** volumineuses et impotentes. S'ils se baissaient, on avait l'impression qu'ils allaient se casser, s'ils faisaient un faux pas et s'ils se foutaient en l'air, on était partagé entre l'envie de rire et l'**horreur religieuse**. Et s'ils avaient les larmes aux yeux, comme Lola en ce moment, on ne savait plus où se mettre. Des larmes d'adulte, c'était une catastrophe **mystique**, quelque chose comme les pleurs que **Dieu** verse sur la méchanceté de l'homme. », *L'Âge de Raison*, p. 40.

#### C.1.4 Daniel, l'Archange

Dans *Les Chemins de la Liberté*, Sartre s'efforce de refuser la présence du romancier pour laisser ses personnages exprimer librement leurs choix et rapporter leurs expériences. C'est la focalisation externe sur un seul personnage chaque fois ce qui permet de faire apparaître la subjectivité et l'avis des héros.

Ainsi, c'est Marcelle qui donne à son meilleur ami – et son mari par la suite – Daniel, l'appellation d'« Archange ». On rencontre le terme lorsqu'elle lui adresse la parole et qu'elle parle de lui.

Daniel est un homosexuel, ami du couple de Mathieu et Marcelle, qui se rapproche d'elle lors de sa grossesse et de l'avortement envisagé par Mathieu comme solution à ce « problème ». Marcelle, triste de sa jeunesse échangée contre une vie ennuyante et sans intérêt, décide de garder son enfant et de faire un mariage blanc avec Daniel, auprès de qui elle trouve un être humain parfait et *pur*, plus qu'un être humain, sans doute, un « Archange ».

« Archange » provient du grec *archangelos*, « chef des anges ». Le nom de chacun d'eux évoque la mission qui lui incombe, l'élément final *-el* désignant Dieu. Trois archanges sont cités par les Évangiles : Michel, Gabriel et Raphaël<sup>1</sup>. Ils sont seconds dans la troisième hiérarchie des anges<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 39.

<sup>2</sup> « Les Auteurs ecclésiastiques divisent les *anges* en trois *hiérarchies*, et chaque hiérarchie en trois *ordres*. La première hiérarchie est celle des *séraphins*, des *chérubins* et des *trones*. La seconde comprend les *dominations*, les *vertus*, les *puissances* ; et la dernière est composée

L'emploi du mot *archange* est très fréquent dans *L'Âge de Raison*. Il s'agit d'un terme de la théologie qui désigne un « être spirituel placé dans la *hiérarchie céleste*, au-dessus de l'ange ». Présenté ici dans un emploi métaphorique, il désigne un « être qui a les qualités de l'*archange* ». Nous trouvons d'abord le terme écrit en majuscules dans les paroles de Marcelle :

« “**L'Archange**” Marcelle bâilla, se redressa un peu, secoua la tête et ce fut sa première pensée : “**L'Archange** vient ce soir.” Elle aimait ses mystérieuses visites, mais ce jour-là, elle y pensait sans plaisir. [...] “S'il savait, il est si **pur**, je le dégusterai.” », *L'Âge de Raison*, p. 84.

Sartre n'est pas le seul à utiliser le terme vers 1930. « Ainsi Marie Laurencin<sup>1</sup> appelait-elle René Crevel<sup>2</sup> son “archange”. Simone de Beauvoir, au sujet de “Marco” (Marc Zuorro), leur ami homosexuel et le modèle de Daniel, note : “Marco, auprès des femmes, jouait sans peine les archanges” (*La Force de l'âge*, p. 247) »<sup>3</sup>.

Marcelle songe à son avenir avec Mathieu, après avoir interrompu la grossesse, où rien ne changerait sans doute. Elle commence à s'apercevoir qu'elle ne partage plus le choix de l'avortement<sup>4</sup> comme seule solution. Ses sentiments pour son compagnon ne sont plus les mêmes. Malgré son amour

---

des *principautés*, des *archanges* et des *anges*. », *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

<sup>1</sup> Laurencin (Marie), *Paris 1883 – id. 1956*, peintre français. Amie d'Apollinaire et des cubistes, elle est l'auteur de compositions d'une stylisation élégante, d'un coloris délicat.

<sup>2</sup> Crevel (René), *Paris 1900 – id. 1935*, écrivain français. Pur et tourmenté, tiraillé entre sa fidélité au surréalisme et son engagement communiste, il est l'auteur d'une œuvre éparse et poignante (*Détours, Êtes-vous fous ?*). Il se suicida.

<sup>3</sup> *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notes et variantes, p. 1950.

<sup>4</sup> Le droit à l'avortement en France a mis longtemps à être reconnu comme tel. Sous Napoléon, la loi stipulait que cet acte était passible de prison. Cela concernait aussi bien les personnes subissant un avortement que celles les y aidant ou les pratiquant. Il faudra attendre les années 1920 pour qu'un texte de loi ne définisse plus l'avortement comme un crime mais comme un délit. Dans les années 1920, il y a une interdiction de la contraception et de l'avortement. Toute propagande anticonceptionnelle est interdite. Le crime d'avortement est passible de la Cour d'assises. À la suite d'un mouvement aux Etats-Unis, le Docteur Jean Dalsace ouvre dans les années 1930, le premier dispensaire de « contrôle des naissances » à Suresnes. Malgré, ces avancées légères, l'occupation sous la seconde guerre mondiale porte un coup à l'avortement. En 1939, il y a une création de brigades policières chargées de traquer les « faiseuses d'ange ». Les peines sanctionnant l'interruption de grossesse sont aggravées et en février 1942, sous le régime de Vichy, une loi déclare l'acte comme un crime contre la sûreté de l'Etat passible de peine de mort. Cette loi est abrogée à la Libération.

pour lui, le comportement de Mathieu commence à ennuyer Marcelle. Par contre, c'est Daniel qui semble s'intéresser à elle et à son enfant, c'est son *archange* :

« [...] Mathieu continuerait à la voir quatre nuits par semaine et il la traiterait, quelque temps encore, avec une délicatesse attendrie, comme une jeune mère, et quand il ferait l'amour, il redoublerait de précautions et Daniel, Daniel l'**archange**, viendrait aussi de temps en temps... Une occasion manquée, quoi ! Elle surprit ses yeux dans la glace et se détourna vivement : elle ne voulait pas haïr Mathieu. », *L'Âge de Raison*, p.87.

Daniel est l'ami homosexuel de Marcelle, qu'il voit en cachette. Il s'agit sans doute d'un personnage cynique et méchant. Manipulateur et suicidaire, il se livre à un acte gratuit : noyer ses trois chatons qu'il adore. Il ne s'accepte pas vraiment, ayant en même temps des réactions violentes.

Comme nous venons de mentionner, le personnage de Daniel est notamment inspiré (lui aussi, comme les autres personnages du roman) par une personne de l'entourage de Sartre à l'époque. C'est Marco, surnom de Marc Zuorro, professeur de français et artiste lyrique, ami du couple des philosophes. Daniel évoque lui-même un *archange* dans un discours rapporté des mots de Marcelle, mais dans le cadre de l'autodérision, en se vouant du mépris :

« [Daniel] voyait dans la glace son visage sombre et noble aux joues bleues ; il pensa avec une sorte de malaise : "C'est ça qui les excite." Un visage d'**archange** ; Marcelle l'appelait son cher **archange** et, à présent, il fallait qu'il essayât les regards de cette petite garce, toute gonflée par la puberté. "Les salopes", pensa Daniel avec irritation. », *L'Âge de Raison*, p. 103.

« Daniel revit les yeux d'or de Poppée et pensa très vite à n'importe quoi, à la Bourse, il avait gagné dix mille francs l'avant-veille, à Marcelle, il devait voir Marcelle le soir même, c'était son jour : "**Archange** !" », *L'Âge de Raison*, p. 111.

Daniel, homosexuel honteux, éprouve le désir de faire le mal. Ainsi, il n'hésite pas d'exprimer sa volonté de tuer ses trois chats, même s'il les aime profondément. Ces animaux constituent pour lui des *idoles*, terme qui prend le sens figuré de « personne ou chose intensément admirée et faisant l'objet

d'une sorte de vénération »<sup>1</sup>. Malgré la dimension *sacrée* qu'il leur attribue, le discours grotesque et péjoratif de Daniel (« sales », « posture humiliée et grotesque », « terreur rageuse », « mammifères vaniteux et bornés ») crée une contradiction tout en révélant l'aspect sadomasochiste du personnage :

« Il souleva le panier par l'anse et pensa : "Ce qu'ils sont lourds, ces sales animaux." Il imaginait leur posture humiliée et grotesque, leur terreur rageuse. "C'était donc ça que j'aimais !" Il avait suffi d'enfermer les trois **idoles** dans une cage d'osier et elles étaient redevenues des chats, de petits mammifères vaniteux et bornés qui crevaient de frousse – aussi peu **sacrés** que possible. », *L'Âge de Raison*, p. 106.

Daniel paraît être un personnage impuissant et lâche qui ne réussit pas à « mettre ses actes en conformité avec son désir de souffrance »<sup>2</sup>.

Il pense faire du bien en persuadant Mathieu d'épouser Marcelle et de garder l'enfant. Il se nomme de nouveau *archange* dans un discours rapporté des paroles de Marcelle. Cependant, faire du bien, c'est contradictoire à ses goûts et ses principes. En effet, il s'agit d'un « archange de haine », d'un « archange justicier ». L'oxymore de ces expressions montre le caractère pervers de Daniel. Il s'agit plutôt d'un « mauvais ange », d'un ange du mal. Selon la croyance populaire, l'ange de Dieu donc du bien, et l'ange de Satan donc du mal, se disputent l'âme de chaque homme :

« Monsieur et madame Delarue... Monsieur et Madame Delarue ont l'honneur de vous faire part... "En somme, pensa Daniel, je suis leur **ange gardien**, l'**ange** du foyer." C'était un **archange**, un **archange de haine**, un **archange** justicier qui s'engagea dans la rue Vercingétorix. », *L'Âge de Raison*, p. 185.

Se dirigeant vers la maison de Marcelle, Daniel entre dans une épicerie, d'où il sort en tenant « le glaive de feu de saint Michel ». Michel, dont le nom signifie en hébreu : « qui est comme Dieu ?<sup>3</sup> », apparaît dans l'*Apocalypse* de Jean comme « champion de Dieu » et combat Satan, le Dragon, ainsi que ses anges démoniaques, avec ses anges propres, et les jette à terre. Il est qualifié

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, op. cit., p. 89.

<sup>3</sup> Question n'admettant, bien entendu, qu'une réponse négative. (*Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 348)

de prince des anges. Saint Michel est souvent représenté avec une balance, mais nous le voyons également armé, terrassant le Dragon. « Il est patron des armuriers et des escrimeurs, par allusion à son épée, des apothicaires et des épiciers, jadis marchands d'épices, par allusion à sa balance »<sup>1</sup>.

Dans le texte sartrien, nous rencontrons Daniel qui se voit lui-même en *saint Michel* porteur de glaive de feu et de bonbons en même temps. L'image renvoie à une vision ironique du personnage. Nous pourrions dire que cette vision est propre au caractère de Daniel qui parodie ainsi sa propre volonté de faire le bien :

« La grande épicerie de la rue Vercingétorix était encore ouverte, il y entra. Quand il sortit, il tenait dans la main droite le glaive de feu de **saint Michel** et dans la main gauche un paquet de bonbons pour Mme Duffet. », *L'Âge de Raison*, p. 186.

Arrivant chez Marcelle, Daniel rencontre la mère de son amie. Même Mme Duffet rapporte le mot qu'utilise sa fille en parlant de Daniel (« *archange* »), en avouant sa sympathie et son estime pour lui :

« - **Archange** ! dit Mme Duffet attendrie. Allons, je me sauve, ajouta-t-elle en embrassant Marcelle sur le front.

Marcelle lui entoura la taille de son bras et la retint contre elle une seconde. Mme Duffet lui ébouriffa les cheveux et se dégagea prestement.

- Je viendrai te border tout à l'heure, dit Marcelle.

- Non, non, mauvaise fille ; je te laisse à ton **archange**.

Elle s'enfuit avec la vivacité d'une petite fille et Daniel suivit d'un regard froid son dos menu : il avait cru qu'elle ne s'en irait jamais.

[...] il avait un peu peur de rester seul avec Marcelle. Il se tourna vers elle et vit qu'elle le regardait en souriant.

- Qu'est-ce qui vous fait sourire ? demanda-t-il.

Ça m'amuse toujours de vous voir avec maman, dit Marcelle. Que vous êtes enjôleur, mon pauvre **archange** ; c'est une honte, vous ne pouvez pas vous empêcher de séduire les gens. », *L'Âge de Raison*, p. 188.

Daniel reproche à Marcelle le fait qu'elle lui a caché sa grossesse. Honteuse et triste de cette situation, elle dénonce toute dénomination et fait tomber son masque. Daniel rejette, à son tour, le rôle de l'archange :

« Marcelle frissonna :

- c'est sale ! dit-elle.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 349.

Voilà ! Ça y est : elle est nue. Il n'était plus question d'**archange** ni de photos de jeunesse : elle avait perdu son masque de dignité rieuse. », *L'Âge de Raison*, p. 191.

Entré pleinement dans son rôle de méchant, Daniel essaie de convaincre Marcelle qu'elle veut garder cet enfant et que la décision de l'avortement n'appartient qu'à Mathieu. Daniel entreprend alors de contrarier le projet de ce dernier, tout en supportant Marcelle. De plus, il dénonce son rôle d'archange, puisqu'un *archange* serait choqué et gêné par la grossesse indésirable de la jeune femme :

« - Je n'ose plus vous regarder, dit-elle. Même si je ne vous dégoûte pas, il me semble que je vous ai perdu.  
- Je sais, dit Daniel avec amertume. Un **archange**, ça s'effarouche facilement. Ecoutez, Marcelle, ne me faites plus jouer ce rôle ridicule. Je n'ai rien d'un **archange** ; je suis simplement votre ami, votre meilleur ami. », *L'Âge de Raison*, p. 193.

Le terme revient dans les paroles de Marcelle lorsque Daniel décide de s'occuper lui-même de la situation. Ayant persuadé la jeune femme que Mathieu doit prendre ses responsabilités à l'égard de la grossesse de son amante, Daniel redevient un *archange* à ses yeux. C'est lui qui veut faire le bien, lui faisant avouer qu'elle souhaite réellement garder l'enfant et qu'elle n'a pas pu exprimer ce désir à cause de son pacte de sincérité avec Mathieu :

« Daniel ouvrit les yeux et toussa péniblement ; il avait de l'asthme. Il lui prit la main et l'embrassa longuement en retenant son souffle.  
- Mon **archange**, disait Marcelle au-dessus de sa tête. », *L'Âge de Raison*, p. 201.

Daniel montre à Mathieu une lettre que Marcelle lui a écrite, lors d'une visite chez elle. Découvrant cette lettre et l'emploi du terme *archange*, Mathieu ne peut pas cacher sa surprise et exprime, en éclatant de rire, une attitude ironique envers Daniel qui, pour lui, s'approche plutôt de la figure du diable :

« Ce style précieux et enjoué lui ressemblait si peu. Il se frotta le nez avec perplexité, puis il éclata de rire :  
- **Archange**. Elle t'appelle **archange**, je n'aurais jamais trouvé ça. Un **archange déchu**, j'imagine, un type dans le genre de **Lucifer**. », *L'Âge de Raison*, p. 284.

*Lucifer* désigne d'ailleurs le « prince des démons dans la tradition chrétienne ». Ce nom latin composé signifie « porte-lumière », de *lux, lucis* « lumière » et de *-fer*, issu de *ferre* « porter, apporter », nom appliqué par les Pères de l'Église au chef des démons, déchu du ciel, d'après une interprétation du passage d'Isaïe (14, 12) où ce nom est donné au roi de Babylone, auquel on prédit sa chute (cf. *Bible*, t. 4, col. 407-408 ; *Théologie catholique*, t. 9, col. 1044-1056)<sup>1</sup>. « Depuis le Moyen Âge, *Lucifer* est ainsi devenu l'un des noms de Satan, ange de lumière déchu. Mais le prince des ténèbres peut tromper son monde et prendre les apparences de l'ange immaculé qu'il fut pour mieux nous abuser »<sup>2</sup>.

Il serait intéressant de signaler ici que « dans une lettre de juillet 1938, Sartre écrit au Castor qu'il a trouvé le sujet de son prochain roman, la liberté : "Le titre qu'il m'indiquait en caractères d'imprimerie, c'était *Lucifer*. Le tome I s'appellerait *La Révolte* et le tome II *Le Serment*. En épigraphe : *Le malheur, c'est que nous sommes libres.*"<sup>3</sup> Le titre de cet état initial du projet ne se réfère peut-être pas explicitement à celui qui deviendra le personnage de Daniel et Marcelle sont amis à son insu, peut incliner à le penser. »<sup>4</sup>

D'ailleurs, Michel Contat et Michel Rybalka, dans leur commentaire, soulignent que « dans le contexte intellectuel et moral totalement irrégulier qui est le sien, Sartre ne songe pas, de toute évidence, au démon, à l'esprit du Mal, comme le fait par exemple Gide dans *Les Faux-monnayeurs* avec le personnage dostoïevskien de Strouvilhou. Pour Sartre, la référence à l'ange du Mal est strictement culturelle : elle renvoie à la mythologie chrétienne pour qualifier ironiquement une expérience existentielle qui n'a rien à voir avec une quelconque spiritualité religieuse. [...] Daniel, dans la version finale, a certes quelque chose de démoniaque, une sorte de dimension dostoïevskienne "francisée". [...] Le qualificatif "luciférien" convient à Mathieu dans son sens étymologique de "porte-lumière" : Mathieu est un homme de la lucidité, un intellectuel qui veut en toute circonstance voir clair, ne pas se mentir, ne pas

<sup>1</sup> Voir le *T.L.F.i.*, entrée « luciférien, -ienne ».

<sup>2</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 312.

<sup>3</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force de l'âge*, op. cit., p. 337.

<sup>4</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, op. cit., p. 85.

être dupe, avec ce que cette volonté implique d'échec, mais aussi de grandeur. »<sup>1</sup>

Par contre, toujours dans cette même lettre, Marcelle renforce le caractère sacré donné aux visites de Daniel par l'emploi d'un autre terme religieux, celui de la *visitation*<sup>2</sup>. Dans la religion catholique, le terme désigne la « visite faite par la Vierge à sainte Élisabeth »<sup>3</sup>. Au figuré, il prend le sens de la « venue de l'inspiration, d'une idée, d'un rêve, etc., dans l'esprit de quelqu'un »<sup>4</sup>. On trouve *archange* et *visitation* alors prononcés par Marcelle qui attribue une dimension particulière, voire sacrée, à sa relation avec Daniel :

« “Vous aviez raison comme toujours, mon cher **Archange**. C'était bien des pervenches. Mais je ne comprends pas un traître mot de ce que vous m'écrivez. Va pour samedi, puisque vous n'êtes pas libre demain. Maman dit qu'elle vous grondera bien fort, pour les bonbons. Venez vite, cher **Archange** : nous attendons avec impatience votre **visitation**. Marcelle.” [...] », *L'Âge de Raison*, p. 284.

Mathieu reprend les phrases de Marcelle, sans pour autant pouvoir comprendre la liaison entre elle et Daniel :

« “Venez, l'**Archange**, nous attendons votre **visitation**.” C'était Marcelle qui avait écrit ça, c'était elle qui s'essayait à ces épaisses gentilleses. Pour la première fois, Mathieu se sentit effleuré par une espèce de colère : “Elle m'a menti, pensa-t-il avec stupeur, elle me ment depuis six mois.” », *L'Âge de Raison*, p. 285.

<sup>1</sup> *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notices, p. 1861-1862.

<sup>2</sup> Le prêtre Zacharie avait pour femme Élisabeth, une descendante d'Aaron. Ils étaient avancés en âge et n'avaient pas d'enfant. L'ange du Seigneur apparut à Zacharie dans le Temple, à droite de l'autel de l'encens. Il annonça qu'Élisabeth enfanterait un fils qu'il conviendrait d'appeler Jean. Il s'agira de Jean-Baptiste. Élisabeth attendait son enfant depuis six mois quand l'ange Gabriel fut envoyé à Nazareth chez Marie qu'elle concevrait et enfanterait un enfant qu'elle appellerait Jésus et qui serait nommé Fils du Très-Haut. Comme Marie s'étonnait, l'ange lui expliqua que l'esprit Saint viendrait sur elle et que la puissance du Très-Haut la prendrait sous son ombre. L'ange ajouta qu'Élisabeth avait conçu un fils dans sa vieillesse et en était à son sixième mois, car rien n'est impossible à Dieu. Marie rendit visite à Élisabeth. Ce fut la *Visitation*. Dès qu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein. Elle poussa un grand cri et dit : « Bénie es-tu entre les femmes, et béni le fruit de ton sein ». (*Luc*, 1, 42), [Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme, op. cit.*, p. 590.]

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>4</sup> *Ibid.*

« Mathieu haussa les épaules avec irritation. Mais il était surtout fâché contre lui-même.

- Et cette lettre, dit-il. Nous attendons votre **visitation** ! Il me semble que je découvre une autre Marcelle. », *L'Âge de Raison*, p. 286.

Daniel explique à Mathieu comment Marcelle a choisi le surnom « archange » pour lui. En ce qui concerne *Lohengrin*, il s'agit du « nom du héros d'une légende allemande qui a inspiré à Wagner son opéra (1850). Fils de Parsifal, il est appelé à secourir la princesse de Brabant. Il délivre la jeune femme et l'épouse, lui faisant jurer qu'elle ne lui demandera jamais le secret de ses origines. Cette promesse n'ayant pas été tenue, Lohengrin repart sur la nacelle, traînée par un cygne, qui l'avait amené. L'homme qui a un secret et qui épouse une femme en détresse, puis l'abandonne : Lohengrin semble bien impliquer prophétiquement ce que sera le destin de Daniel. »<sup>1</sup> Ce dernier, suivant le destin de Lohengrin, devient par la suite l'ange gardien de Marcelle, son *archange* :

« Elle pense que j'aime à m'entourer de mystère. Il ajouta avec une ironie voilée, qui fut très désagréable à Mathieu : Au début elle m'appelait Lohengrin. Depuis, comme tu vois, son choix s'est fixé sur **Archange**.

- Oui, dit Mathieu. Il pensait : "Il se moque d'elle", et il se sentait humilié pour Marcelle. », *L'Âge de Raison*, p. 286.

Marcelle se rend compte de la générosité de son *Archange* Daniel qui l'a défendue à Mathieu. Bien que ce dernier soit son amant, c'est son ami Daniel qui la protège et s'intéresse à elle. C'est bien lui qui la comprend et qui lui est cher. Les apostrophes juxtaposées – pauvre Mathieu, cher *Archange* – produisent un effet de renforcement tout en révélant l'attitude et les sentiments de Marcelle à l'égard des deux hommes :

« [...] elle en aurait presque voulu à Daniel s'il avait été possible de lui en vouloir, il a été si généreux, si bien, il est le seul à s'être soucié de moi, il a pris ma cause en main, l'**Archange**, il a dévoué à ma cause sa superbe voix. Une femme, une faible femme, toute faible et défendue dans le monde des hommes et des vivants par une voix sombre et chaude, la voix sortira de là, elle dira : Marcelle me disait tout, pauvre Mathieu, cher **Archange** ! Elle pensa : l'**Archange** et ses yeux se mouillèrent, larmes douces, larmes d'abondance et de fertilité, [...] », *L'Âge de Raison*, p. 291.

---

<sup>1</sup> *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notes et variantes, p. 1961.

Daniel, au téléphone, raconte sa conversation avec Mathieu à Marcelle. Cette dernière, après ce compte rendu, reprend espoir et Daniel apparaît de nouveau comme un *Archange* :

« Marcelle reposa l'écouteur et passa son mouchoir sur ses yeux humides : "L'**Archange** ! Il s'est sauvé bien vite, de peur que je ne le remercie." », *L'Âge de Raison*, p. 294.

### C.1.5 Boris et Ivich, les complices sacrés de Mathieu

Ivich, bien qu'elle refuse d'entrer dans une relation intime avec Mathieu, constitue pour lui une figure idolâtrée pour sa *pureté*. Il s'agit d'une « enfant *sacrée* », d'un être « qui appartient à un domaine séparé, inviolable, privilégié par son contact avec la divinité et inspirant crainte et respect »<sup>1</sup>. Attiré par elle, il la considère comme une figure séparée, même si elle présente des traits de cynisme et de mépris :

« Mathieu ne répondit pas, il venait de penser à Ivich. Il n'osait pas la regarder mais il se rappelait son air de cruauté ; finalement elle était comme tous les autres, l'enfant **sacrée** : doublement défendue par sa grâce par ses vêtements sages, elle dévorait des yeux, avec les sentiments d'un mufle, cette pauvre viande nue. [...] il pensa simplement : "Dire que je l'aime pour sa **pureté**." », *L'Âge de Raison*, p. 212.

Boris est lui-aussi un personnage que Mathieu estime particulièrement. Par allusion à la perfection et à la pureté attribuées aux anges, le narrateur pose le jeune homme dans une « solitude *angélique* » :

« Ils bousculèrent un couple chétif, l'homme leur demanda pardon et la femme leur jeta un regard noir ; Ivich la tête tournée en arrière halait Mathieu à reculons. Ni Boris ni Lola ne les avaient vus venir, Lola fermait les yeux, ses paupières faisaient deux taches bleues dans son dur visage, Boris souriait, perdu dans une solitude **angélique**. », *L'Âge de Raison*, p. 220.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Méprisant une femme entretenue qui le « mange des yeux », Boris apparaît *puritain* devant Mathieu. Dans l'histoire religieuse, le *puritain* est le « protestant de l'Angleterre et de l'Écosse très attaché à la lettre de l'Écriture, appartenant à une secte rigide, apparue au XVI<sup>e</sup> s., dont beaucoup de membres émigrèrent en Amérique du Nord pour fuir les persécutions des Stuart »<sup>1</sup>. Par extension, le terme désigne une « personne austère et prude très attachée aux principes (moraux, religieux, politiques...) »<sup>2</sup>. Boris répète de nouveau son envie de mener une vie ascétique lorsqu'il aura quitté sa maîtresse :

- « - Elle vous mange des yeux, dit Mathieu.
- Je m'en doute.
  - Qu'allez-vous faire d'elle ?
  - Rien, dit-il avec mépris, c'est une femme entretenue.
  - Et alors ? demanda Mathieu surpris. Vous voilà bien **puritain**, tout à coup.
  - C'est pas ça, dit Boris en riant. C'est pas ça mais les grues, les danseuses, les chanteuses, finalement c'est toujours pareil. Si vous en avez une, vous les avez toutes. – Il posa sa pipe et dit avec gravité : – D'ailleurs je suis un chaste, moi, je ne suis pas comme vous.
  - Hum ! dit Mathieu.
  - Vous verrez, dit Boris, vous verrez, je vous étonnerai : comme un **moine** que je vivrai, quand ça sera fini avec Lola. », *L'Âge de Raison*, p. 222-223.

Nous avons déjà vu que le Boris de *L'Âge de raison* renvoie à un ancien élève de Sartre, Jacques-Laurent Bost. Simone de Beauvoir note à propos de lui, dans *La Force de l'âge* : « Il avait dix-neuf ans, un sourire éclatant, une aisance princière, car il estimait, en bon protestant, que sur cette terre n'importe quel homme est roi. Démocrate par principe et avec conviction, il ne se sentait supérieur à personne : mais il admettait difficilement qu'on pût consentir à vivre dans une autre peau que la sienne et surtout à avoir un autre âge ; à sa façon, lui aussi [comme Olga] incarna à nos yeux la jeunesse. Il en avait la grâce, presque insolente tant elle était désinvolte, et aussi la fragilité narcissiste [...]. »<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force de l'âge*, *op. cit.*, p. 253.

Les allusions religieuses continuent à apparaître dans le texte sartrien, même si le cadre spatial du récit est une boîte de nuit. Les gens qui la fréquentent n'ont évidemment aucun rapport à des anges ou des figures bibliques, mais le narrateur n'hésite pas de comparer un des clients à un *chérubin* :

- « - Qu'est-ce que c'est, le type qui est avec elle ?  
 - Un copain. Il danse à l'Alcazar. Il est beau, hein ! Visez cette gueule. Ça va chercher dans les trente-cinq berges et ça se donne des airs de **Chérubin**.  
 - Eh ben quoi ? dit Mathieu. Vous serez comme ça, quand vous aurez trente-cinq ans.  
 - A trente-cinq ans, dit Boris sobrement, je serai crevé depuis longtemps. », *L'Âge de Raison*, p. 224.

Dans la religion hébraïque et dans certaines croyances de l'Orient ancien, le *chérubin* est un « ange chargé notamment d'assurer la tâche de gardien »<sup>1</sup>. Dans la religion chrétienne, le terme désigne un « ange appartenant au second chœur de la première des neuf hiérarchies d'anges, venant immédiatement après les séraphins et précédant les Trônes, et dont les attributs spécifiques sont la connaissance et la sagesse »<sup>2</sup>. D'un point de vue moral, on utilise le terme par référence aux qualités attribuées aux chérubins en particulier (sagesse, d'où gentillesse) ou aux anges en général (pureté).

Alors que Mathieu rejoint Ivich au Dôme, à Montparnasse, Boris va les chercher, en croyant que Lola est morte. Les trois personnages se taisent à l'égard d'une mort éventuelle de l'amante de Boris. Assis silencieusement autour d'une table, ils songent à la mort, conçue comme une abstraction. Présente entre eux, la mort est ici personnalisée, « anonyme et sacrée », qui inspire – dans sa dimension sacrée – la crainte et le respect :

« Ils se taisaient tous trois et la mort était entre eux, anonyme et **sacrée**. », *L'Âge de Raison*, p. 250.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

## C.2 *Le Sursis*

### C.2.1 Les vertus chez les femmes

En quittant la maison de la vieille dame qui propose à Marcelle de répéter la prière à Sainte Marguerite, le couple de Marcelle et Daniel se retrouve de nouveau tout seul en route. Observant Marcelle, Daniel lui attribue un *air de béatitude* :

« Daniel lui serra le bras tendrement : “Va-t’en au diable”, pensa-t-il. Elle respira profondément et se tut. Il la regarda du coin de l’œil et vit ses yeux vagues, son sourire endormi, son air de **béatitude** : “Ça y est ! pensa-t-il avec satisfaction. Elle est repartie.” », *Le Sursis*, p. 52.

Terme qui appartient au domaine de la religion mystique, la *béatitude* désigne la « félicité éternelle que goûte l’homme jouissant de la vision de Dieu »<sup>1</sup> et, par extension, la « sérénité apportée à l’âme par la contemplation »<sup>2</sup>. De *beatitudo*, mot latin forgé par Cicéron sur le latin *beatus*, « bienheureux, heureux », le bonheur constitue, selon les *Évangiles* (« Discours sur la montagne », *Matthieu*, 5, 1-12), la vie dans la sagesse, à l’abri des épreuves. Jésus proclame « heureux », paradoxalement, ceux qui généralement chez les hommes sont considérés comme simples, démunis et malheureux :

Heureux les pauvres en esprit...

Heureux les affligés...

Heureux les doux...

Heureux les affamés et assoiffés de justice...

Heureux les miséricordieux...

Heureux les cœurs purs...

Heureux les artisans de paix...

Heureux les persécutés pour la justice...

[...]

Car votre récompense sera grande dans les cieux.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

Nous pourrions alors dire que dans le cadre de cette désignation, Daniel fait allusion au malheur et l'esprit pauvre de Marcelle qui vit dans la sérénité et la béatitude. Cet air de béatitude accordé à une femme enceinte pourrait se traduire par la contemplation mais aussi la naïveté. D'ailleurs, c'est pour ce bonheur stupide d'être enceinte que Daniel éprouve de plus en plus d'aversion pour elle. L'idée que « les femmes participent avec conscience et complicité à la prolifération de la nature, que leurs corps sont annexés, par essence, à la nature (menstrues, reproduction...) est une constante de l'œuvre de Sartre ; d'où les métaphores qui associent le corps de la femme à l'activité végétative. [...] Dans leurs projets de séduction, les femmes utilisent les pièges de la nature : Marcelle dans *Les Chemins de la liberté*, Ève, dans *Les jeux sont faits*, mettent des fleurs dans leurs cheveux pour détourner l'homme de son devoir "masculin". Cette prolifération incontrôlée de la nature est relayée, dans le corps même de la femme, par le triomphe de la chair sur le muscle et l'os. »<sup>1</sup>

Pour les autres héros de l'histoire, l'action se déroule également d'une façon dynamique et intense. Il y a un climat de bouleversement, de déplacement, de voyage. C'est le cas de Charles, paralytique au sanatorium de Berck, qui affronte quotidiennement sa maladie et les conditions sociales qui confluent sa vie. La préparation du déplacement et de l'évacuation de l'hôpital constituent un bouleversement général. Le rôle de l'infirmière, secondaire mais sensible, qui s'occupe des malades, est comparé à celui d'un *Archange*, être spirituel :

« La main chaude et maigre se tordit dans la main de Charles et lui échappa. Il entendit des craquements de souliers : l'infirmière était au-dessus d'eux, immense et sévère, un **Archange**. », *Le Sursis*, p. 285.

Nous avons déjà rencontré le terme attribué par Marcelle à Daniel dans *L'Âge de Raison*. Dans le cas de Charles et des autres pensionnaires de Berck, l'*archange* a un rôle spécial, celui de l'ange gardien qui n'oublie pas de

---

<sup>1</sup> *Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 185-186.

protéger le corps des hommes, de le soutenir dans les fatigues et d'écartier les dangers qui le menacent<sup>1</sup>.

Ivich, qui paraissait soumise à l'autorité de son père dans *L'Âge de la Raison*, semble complètement transformée dans *Le Sursis* à propos des questions politiques, tout en remettant en cause ses idées sur la guerre. Revendiquant son autonomie et recherchant à purifier sa conscience mouvementée, elle décide de quitter Laon, en cachette, sans l'autorisation parentale et de s'enfuir à Paris. Là-bas, elle n'arrête pas d'éprouver de l'enthousiasme de se trouver de nouveau parmi des gens qui essaient, à leur tour, de donner sens à l'expérience de la guerre. Elle partage ainsi son inquiétude et son effort pour expliquer les causes de la guerre, contemplant des endroits de la ville, qui exercent un charme particulier, avec dévotion, avec des sentiments de respect profond, d'une manière religieuse :

« c'était tellement agréable de n'être plus toute seule à supporter le poids de la guerre. [Ivich] s'arrêta sur le seuil d'une des grandes portes de sortie et contempla **religieusement** le boulevard de Strasbourg ; », *Le Sursis*, p. 437.

Après un long trajet en taxi afin de contempler de nouveau Paris, Ivich finit par se trouver dans l'appartement de Mathieu où elle l'attend patiemment, désirant le revoir. Quand enfin ils se retrouvent, elle, bouleversée, béate et déçue en même temps, n'arrive pas à comprendre que Mathieu va la quitter pour aller à la guerre :

« [Ivich] ne comprenait pas très bien ce qu'il [Mathieu] disait mais elle imaginait nettement la tête qu'il devait faire, demi-souriante, avec des paupières lourdes et un air de **béatitude** posée. Elle le regarda pour mieux le haïr et sa haine tomba : il n'avait pas la tête de sa voix. », *Le Sursis*, p. 442.

Amour et haine, bonheur et malheur, bénédiction et malédiction, tels sont les sentiments ambigus et contradictoires qu'elle éprouve face à l'attitude monotone et indifférente de Mathieu. Tiré de *beatitudo*, *béatitude* est un terme forgé par Cicéron sur le latin *beatus*, « bienheureux, heureux ». Dans le

---

<sup>1</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique. Doctrine et histoire*, Tome 1, publié sous la direction de Marcel VILLER, S. J., assisté de F. Cavallera et J. de Guibert, S. J., avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs, Paris, Beauchesne, 1933, p. 624.

domaine de la religion mystique, la béatitude désigne la « félicité éternelle que goûte l'homme jouissant de la vision de Dieu »<sup>1</sup>. Il s'agit aussi des « perfections évangéliques exaltées par le Christ dans le sermon sur la Montagne (Matthieu V, 1-12<sup>2</sup> ; Luc VI, 20-22<sup>3</sup>) comme moyens d'accéder à la félicité de la "vie éternelle" »<sup>4</sup>. Par extension, la béatitude exprime la « sérénité apportée à l'âme par la contemplation ou l'euphorie obtenues par la satisfaction des appétits »<sup>5</sup>. Dans l'histoire ecclésiastique, le terme consiste en « titre honorifique donné d'abord aux évêques et réservé actuellement aux patriarches orientaux »<sup>6</sup>. C'est alors cette sérénité apportée à l'âme par la contemplation obtenue par sa propre satisfaction de revoir Mathieu, qui domine l'existence d'Ivich, qui, à son tour, attribue à ce dernier un air *béat* :

« - Ma pauvre petite Ivich ! Attendez.  
[Mathieu] se leva et sortit ; elle l'attendait aller et venir dans la chambre voisine. Quand il revint, il avait retrouvé un peu de cet air naïf et **béat** qu'elle aimait. », *Le Sursis*, p. 444.

### C.2.2 Philippe, martyr de la paix

Parmi les personnages secondaires figurant dans *Le Sursis*, nous rencontrons Philippe, adolescent en révolte contre son milieu familial et notamment contre son beau-père, le général Lacaze, brute militaire fortunée et influente. Philippe essaie de définir le rôle qu'il souhaite jouer dans la société, balançant constamment entre refus de ses modèles familiaux et désir

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Heureux les pauvres en esprit...

Heureux les affligés...

Heureux les doux...

Heureux les affamés et assoiffés de justice...

Heureux les miséricordieux...

Heureux les cœurs purs...

Heureux les artisans de la paix...

Heureux les persécutés pour la justice...

[...]

Car votre récompense sera grande dans les cieux.

<sup>3</sup> Malheureux êtes-vous, les riches ! car vous avez votre consolation.

Malheureux êtes-vous, qui êtes repus maintenant ! car vous aurez faim.

Malheureux, vous qui riez maintenant ! car vous connaîtrez le deuil et les larmes.

Malheureux, lorsque tous les hommes diront du bien de vous...

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

de les dépasser. Souhaitant s'engager dans la lutte antifasciste, il saisit l'occasion unique d'un basculement social pour gagner la communauté internationaliste des pacifistes. Il tente alors de suivre Pitteaux, un journaliste qui dirige le *Pacifiste*. Après avoir longtemps essayé de se faire admettre au journal, Philippe s'en fait chasser par Pitteaux dont il refuse les avances. Cette expulsion n'est pas acceptée par le jeune homme qui retourne toujours au bureau de son mentor.

En fait, il y entre *religieusement*. Le terme signifie « d'une manière religieuse ; avec dévotion, piété ; avec des sentiments de respect profond, dans une attitude de grand recueillement »<sup>1</sup> et, par extension, « avec une conscience extrême ; très scrupuleusement »<sup>2</sup>. Délaissé par Pitteaux, Philippe le supplie de lui garder son amitié, tout en éprouvant du respect et de la peur pour lui :

« Le gosse [Philippe] se précipita, mais sur le seuil du bureau, il s'arrêta **religieusement** et elle [Irène] dut le pousser pour le faire entrer. Elle ferma la porte sur lui et revint s'asseoir à sa table. », *Le Sursis*, p. 69.

Nous avons déjà vu que, dans l'histoire du christianisme, le *martyre* désigne les « supplices, les souffrances et/ou la mort endurés par quelqu'un parce qu'il n'a pas voulu renier sa foi ». Philippe, jeune homme enfui de chez lui, veut être *un martyr de la paix*, militer pour la *paix* :

« Philippe pensait : "Ils sont tristes", et de douces larmes lui humectèrent les yeux. De doux **anges** tristes. J'entrerais, je leur tendrais les mains, je leur dirais : "Moi aussi je suis triste. À cause de vous, pour vous. C'est pour vous que j'ai quitté la maison de mes parents. Pour vous et pour tous ceux qui partent pour la guerre." Nous nous tiendrions, Maurice et moi, de chaque côté d'elle et je leur dirais : "Je suis le **martyr de la paix**." Il ferma les yeux, apaisé : il n'était plus seul, deux **anges** tristes veillaient sur son sommeil. Le **martyr**, couché sur le dos, comme un gisant de pierre et deux **anges** tristes à son chevet, avec des **palmes**. Ils murmuraient, mon grand, mon grand, ne me quitte pas, je t'aime, et un autre mot aussi, suave et précieux, il ne se rappelait déjà plus mais c'était le plus tendre des mots tendres, il tournoya, flamboya comme une **couronne** de feu et Philippe l'emporta dans son sommeil. », *Le Sursis*, p. 209.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

Le terme tient une place importante dans la Bible et le mot hébreu *shalom*, exprime un état de bonheur et de bien-être, une forme de plénitude. Il sert même de formule d'accueil, quand on se rencontre, et d'adieu quand on se quitte. La paix, selon les *Évangiles*, n'est pas acquise, elle se construit et se gagne<sup>1</sup>.

L'auteur reprend la même expression dans *Le Diable et le Bon Dieu*<sup>2</sup> : « Toutes les guerres sont impies, nous demeurerons les gardiens de l'amour et les martyrs de la paix ».

L'univers judéo-chrétien de la scène comprend également des *anges* avec des *palmes* et des *couronnes*. Dans l'iconographie catholique, les *palmes* constituent, le symbole du martyr et la récompense céleste des martyrs, des justes. De même, nous rencontrons, dans le domaine de la théologie, la *couronne* qui désigne un « ornement circulaire formé d'étoiles (ceignant la tête de la Vierge) ou de rayons (ceignant la tête des Saints) »<sup>3</sup>. La *couronne de/du martyr* désigne aussi « la gloire, la récompense céleste que les martyrs acquièrent en mourant pour la foi »<sup>4</sup>. Au figuré, il s'agit de la « récompense céleste, du Salut éternel que Dieu réserve comme récompense à ses élus »<sup>5</sup>.

C'est alors dans ce milieu chrétien que se développent les réflexions de Philippe sur la guerre et son souhait de s'engager dans la lutte antifasciste. Des symboles et des images religieux s'intègrent dans ses pensées et son monologue intérieur crée une image issue plutôt de l'iconographie catholique, sans que l'auteur attribue pour autant à son héros des pratiques religieuses.

Alors que les infirmières se transforment en archanges pendant la guerre, les hommes engagés deviennent des *martyrs*. Nous avons déjà vu que nous parlons de *martyr* « pour les individus ou les peuples torturés et mis à mort en raison de leurs origines, de leur foi, de leurs actions héroïques »<sup>6</sup>. Et c'est de ses actions héroïques que le jeune Philippe Grésigne, dont le caractère tenté par la révolte reflète aussi quelques aspects de la jeunesse de Sartre<sup>7</sup>, souhaite devenir un *martyr* :

<sup>1</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 396-397.

<sup>2</sup> *Le Diable et le Bon Dieu*, 1951, III, 7<sup>e</sup> tabl., 1, p. 204.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 343.

<sup>7</sup> Voir Isabelle GRELL-FELDBRÜGGE, « Philippe entre Sartre et Poulou. Genèse manuscrite d'un personnage. », in *Genesis (Manuscrits-Recherche-Invention)*, 2002/18/p. 105-115.

« Un **martyr**, il leur faut un **martyr**, pensa Philippe. Il flottait, il se baignait dans la fatigue, ce n'était pas désagréable mais il fallait s'y abandonner ; simplement il n'y voyait plus très clair, sur sa droite et sur sa gauche deux volets lui fermaient la rue. [...] Il regardait ces visages morts, il mesurait son impuissance : on ne peut rien leur dire, c'est un **martyr** qu'il leur faut. Quelqu'un qui se dresse tout à coup sur la pointe des pieds et qui crie : "NON." Ils se jetteraient sur lui et le déchireraient. Mais ce sang versé pour eux, par eux, leur communiquerait une puissance neuve ; l'esprit du **martyr** habiterait en eux, ils lèveraient la tête, sans cligner des yeux, et un grondement de refus roulerait d'un bout à l'autre de la foule, comme un tonnerre. Je suis ce **martyr**, pensa-t-il. », *Le Sursis*, p. 293-294.

« [Philippe] pensa : Je ne dois plus rien à personne ! Et il rit un peu, derrière sa main. Il pensa : à personne ! Il se vit rire dans la glace et ça le fit rire. Au dernier coup de dix heures, il se lèverait, il arracherait son image à la glace et le **martyre** commencerait. », *Le Sursis*, p. 309.

« Les mots tombèrent en poudre et il s'accrocha au marbre froid, le vent m'emporte, il y avait ce goût d'alcool poisseux dans sa gorge. LE **MARTYR**. Il se regarda dans la glace, il pensa qu'il regardait le **martyr** ; il se fit un sourire et un salut. Dix heures moins dix, ha ! pensa-t-il avec satisfaction, je trouve le temps long. Cinq minutes de passées, une éternité. Encore deux éternités, sans bouger, sans penser, sans souffrir, à contempler le beau visage émacié du **martyr** et puis le temps s'engouffrera en mugissant dans un taxi, dans le train, jusqu'à Genève. [...] je suis à l'extrême pointe de la liberté. Le **martyre** gratuit ; », *Le Sursis*, p. 309-311.

« Il se peigna, tira une chemise propre de la mallette et la revêtit. La chemise du **martyr**. Il était triste et ferme. [...] Il demeura un moment au milieu de la pièce, en chemise, à se gratter le crâne en regardant autour de lui et puis la colère le prit parce que c'était une situation parfaitement ridicule pour un futur **martyr** que de rester ainsi planté, en chaussettes dans la chambre à coucher d'une grue, avec les pannets de sa bannière qui lui battaient les genoux. », *Le Sursis*, p. 370.

« Le petit se tenait rencogné sur la banquette, il avait les genoux plus hauts que la tête.

- Il a le goût du **martyre**, expliqua Irène.
- Quel âge a-t-il ?
- Je ne sais pas : dix-neuf ans. », *Le Sursis*, p. 417.

« Un agent faisait les cent pas à la porte du commissariat. Philippe le regardait ; il se sentait tout à fait abandonné et il avait froid ; sa joue et sa lèvre supérieure lui faisaient mal. Ce sera un **martyre** sans gloire. Sans gloire et sans joie : le cachot et puis, un matin, le poteau, dans les fossés du donjon de Vincennes ; personne ne le saurait : ils l'avaient tous repoussé. », *Le Sursis*, p. 446.

Il est évident que le narrateur attribue au jeune homme le rôle du martyr, employant le terme à plusieurs reprises dans le texte. En fait, c'est le héros lui-même qui se voit en *martyr*, tout en essayant de se dégager du cadre familial et social imposé par son entourage. L'utilisation du terme en majuscules accentue davantage le caractère sérieux que Philippe tente de donner à son rôle. Il serait cependant intéressant de rappeler qu'il s'agit d'un « adolescent surprotégé, mais mal aimé au sein de sa famille reconstituée, [qui] profite du branle-bas de combat initié par la crise de Munich pour fuir son domicile »<sup>1</sup>. La description de Philippe en tant que *martyr* est alors plutôt caricaturale, tandis que Sartre peint de façon ironique le portrait du jeune héros.

Alors que Philippe se considère comme un martyr de la paix, la jeune prostituée Flossie le compare à un *ange* :

« Philippe dormait, couché sur le dos ; il avait l'air d'un **ange**. Flossie le regardait avec un mélange d'émerveillement et de rancune. », *Le Sursis*, p. 334.

Par extension, un *ange* symbolise le pur esprit, une créature parfaite opposée à l'être corporel et imparfait. Par allusion à la perfection attribuée aux anges, il s'agit d'une personne douée jusqu'à la perfection d'une qualité morale ou physique<sup>2</sup>.

À part Philippe Grésigne, il y a d'autres jeunes influencés par la propagande politique de leur Führer qui s'engagent à cette guerre et se voient eux-aussi comme des *martyrs*, affirmant solennellement qu'ils endureront ce *martyre* :

« [...], mais je suis en premier lieu le porte-parole des Allemands que j'ai parlé, assurant que je ne suis plus disposé à rester spectateur inactif et calme alors que ce dément de Prague croit pouvoir, je serai ce **martyr**, je ne suis pas parti pour la Suisse, à présent je ne peux plus rien faire qu'endurer ce **martyre**, je jure d'être ce **martyr**, je jure, je jure, je jure, [...] », *Le Sursis*, p. 364.

<sup>1</sup> Claudia BOULIANE, « *Le Sursis* : un adolescent au seuil de la révolte », [www.revue-analyses.org](http://www.revue-analyses.org), vol. 10, n° 2, printemps-été 2015, p. 2.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

### C.3 *La Mort dans l'Âme*

#### C.3.1 Les « anges américains »

Ritchie, le guide local de Gomez en Amérique, représente l'américain moyen, comme Sartre déclare à Michel Contat : « C'est un personnage d'Américain type que je me suis amusé à faire. J'ai voulu faire une caricature : il est vu par Gomez. Mais dans un sens il n'est pas tellement caricatural »<sup>1</sup>. Porte-parole de Sartre-artiste, Gomez compare Ritchie à un *ange* qui symbolise plutôt le bonheur comme un droit sacré établi par la constitution américaine qui met en avant le « american dream ». Il s'agit plutôt d'une attitude ironique, car c'est toujours la désillusion de la réalité qui déçoit et qui nous réveille de l'illusion de la prospérité que dicte le rêve américain<sup>2</sup> :

« Ils descendirent l'escalier, Ritchie très raide, l'air gourmé. "Il me trouve suspect", pensa Gomez. Ritchie, c'était un **ange**, bien entendu ; on pouvait lire dans ses yeux clairs l'obstination des **anges** ; », *La Mort dans l'Âme*, p. 35.

L'auteur se réfère aussi à la généalogie familiale de Ritchie pour faire comprendre l'histoire de ses ancêtres, faisant sans doute allusion « à l'affaire des sorcières de Salem que Sartre exploitera en 1955-1956 pour un scénario de film »<sup>3</sup> :

« ses arrière-grands-parents, qui étaient aussi des **anges**, avaient brûlé des sorciers sur les places de Boston. "Je sue, je suis pauvre, j'ai des pensées louches, des pensées d'Europe ; les beaux **anges** d'Amérique finiront bien par me brûler." Là-bas les camps, ici le bûcher : il n'avait que l'embarras du choix. », *La Mort dans l'Âme*, p. 35.

La répétition du terme « ange », attribué à Ritchie et aux américains en général, évoque leur caractère pacifiste et leur intention de blâmer Gomez d'avoir pris part à la guerre et de continuer à s'en occuper. Symbole du principe du bien, les « beaux anges d'Amérique » représentent des créatures parfaites opposées aux êtres imparfaits, tel que Gomez.

<sup>1</sup> *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notes et variantes, note 2, p. 2050.

<sup>2</sup> Yan HAMEL, *L'Amérique selon Sartre*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2013.

<sup>3</sup> *Ibid.*, note 1, p. 2051.

### C.3.2 La beauté miraculeuse et angélique de Philippe

Dans Paris occupé, sous l'égide du Reich, Daniel, célébrant le triomphe de la mauvaise conscience, l'abandon et la pourriture, y rencontre le jeune Philippe. Parmi des témoignages qui évoquent la fin d'un monde à Paris désert, Philippe, toujours en quête de suicide au bord de la Seine, constitue pour Daniel un *Miracle* :

« La chaleur rayonna de son ventre au bout de ses doigts, sa fatigue fut effacée, le sang afflua à ses tempes : “Seuls représentants visibles de l'espèce humaine, uniques survivants d'une nation disparue, il est inévitable que nous nous adressions la parole : quoi de plus naturel ?” [Daniel] fit un pas en avant vers celui qu'il baptisait déjà le **Miracle**, il se sentait jeune et bon, lourd de la révélation exaltante qu'il lui apportait. Et presque aussitôt, il s'arrêta : il venait de remarquer que le **Miracle** tremblait de tous ses membres, un mouvement convulsif tantôt rejetait son corps en arrière et tantôt plaquait son ventre contre la balustrade en lui courbant la nuque au-dessus de l'eau. “Le petit imbécile !” pensa Daniel irrité. L'enfant n'était pas digne de cette minute extraordinaire, il n'était pas tout à fait présent au rendez-vous, des soucis puérils distrayaient cette âme qui devait se tenir vacante pour la bonne nouvelle. “Le petit imbécile !” Tout à coup, le **Miracle** leva le pied droit d'un geste bizarre et contraint, comme s'il voulait enjamber le parapet. Daniel s'apprêtait à bondir quand le petit se retourna, inquiet, la jambe en l'air. », *La Mort dans l'Âme*, p. 147-148.

« La guerre semble pouvoir permettre à Daniel de se retrouver dans un monde à l'envers qui serait l'endroit de ses désirs. En effet, elle est l'occasion d'une nouvelle histoire d'amour. »<sup>1</sup> Cette nouvelle histoire constitue pour lui un « fait extraordinaire qui porte à l'étonnement et à l'admiration »<sup>2</sup>, qu'il baptise *Miracle*. Dans le domaine de la religion, le terme désigne un « fait positif extraordinaire, en dehors du cours naturel des choses, que le croyant attribue à une intervention divine providentielle et auquel il donne une portée spirituelle »<sup>3</sup>. Le choix de la majuscule, lors de l'appellation de son objet de désir, renforce l'importance que Daniel lui attribue. Il ne faut même pas oublier que ce choix s'oppose à la morale traditionnelle qui indique l'homosexualité comme le Mal, tandis que l'hétérosexualité illustre le Bien. Le

<sup>1</sup> Muriel OLMETA, L'écriture de la guerre dans *La Mort dans l'âme*, In: *Littératures* 22, printemps 1990, p. 187.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

Mal peut-il alors constituer l'objet d'une intervention divine ? La beauté physique de Philippe devient un piège pour le pédéraste Daniel.

Ce n'est pas la première fois que Philippe est comparé à un *ange*. La locution « comme un ange », précédée d'un adjectif ou d'un verbe, s'emploie pour exprimer le haut degré de la qualité que possède quelqu'un (*beau, belle comme un ange*) ou la perfection avec laquelle quelqu'un fait quelque chose (*dormir, travailler comme un ange*)<sup>1</sup> :

« - C'est à cause des allemands que tu voulais te noyer ? Philippe parut étonné et secoua la tête. Il était **beau comme un ange**. "Je t'aiderai, pensa Daniel avec passion, je t'aiderai." Il voulait sauver Philippe, en faire un homme, "je te donnerai tout ce que j'ai, tu sauras tout ce que je sais." », *La Mort dans l'Âme*, p. 156.

Daniel emmène Philippe chez lui, l'héberge et se laisse séduire par le jeune homme qu'il appelle *son ange*, sous forme d'apostrophe, utilisant cette tournure pour marquer son admiration :

« "Je t'aurai, pensa [Daniel], je lessiverai tes principes, **mon ange**. Des idées sociales ! [Philippe] tu vas voir ce qu'elles deviendront !" Cette ferveur refroidie lui pesait sur l'estomac, il avait envie d'un bon coup de cynisme pour la balayer : [...] », *La Mort dans l'Âme*, p. 181.

Contemplant toujours son jeune interlocuteur, Daniel compare de nouveau sa beauté à celle d'un *enfant-dieu* :

« une ombre, au loin, traversa la rue Montmartre en courant, signe encore. Chaque fois que la fortune plaçait sur sa route la rayonnante **beauté d'un enfant-Dieu**, le ciel et la terre lui faisaient des clins d'œil malicieux. », *La Mort dans l'Âme*, p. 156.

En forme explicite de comparaison, pour indiquer un haut degré d'excellence et de perfection, l'expression est utilisée par référence à la représentation des dieux dans la mythologie et dans l'art statuaire grec. Le terme rappelle ici *Adonis*, nom dans la mythologie gréco-romaine, d'un jeune homme remarquable par sa beauté et dont s'éprit Aphrodite-Vénus<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

### C.3.3 Les soldats français : des anges solitaires

La vie des soldats après la longue attente et la débâcle est composée d'actions absurdes et désordonnées, exprimant un retournement de leur vie et leurs valeurs. L'auteur montre l'angoisse d'un groupe de soldats, leur impuissance et leur soumission, sentiments qui provoquent enfin une misère physique et spirituelle. Sans officiers, livrés à eux-mêmes, ils errent sur les routes, vivant dans l'absurdité et expérimentant le sordide, le honteux, la stupeur, le dérisoire. Dans le récit de Sartre, ils sont souvent nommés des *anges*, terme religieux par excellence mais qui, par extension, désigne un « pur esprit, une créature parfaite opposée à l'être corporel et imparfait »<sup>1</sup>. Par allusion à divers épisodes de la Bible, (notamment *Genèse*, XXXII, 25-31, Lutte de Jacob avec l'ange) l'ange est le symbole du combat spirituel :

« Elle se blottit contre la poitrine de Pinette et sourit au caporal. Sa robe s'était relevée, elle ne songeait pas à la rabaisser : on vivait dans l'innocence. Ils lui regardèrent les cuisses, mais gentiment, avec un émerveillement triste : c'étaient des **anges**, ils avaient des regards plats. », *La Mort dans l'Âme*, p. 172.

« Ils se remirent en marche pour gagner la route ; [...] Et puis la saignée s'arrêta, le temps se cailla de nouveau, il n'y eut qu'un parc où flânaient des **anges**. "Que c'est vide !" pensa Mathieu. », *La Mort dans l'Âme*, p. 173.

« Mathieu se releva sans bruit et s'en alla ; il traversa le pré, il devint un des **anges** qui flânaient sur la route encore claire, entre les taches des peupliers. », *La Mort dans l'Âme*, p. 175.

« Pinette faisait l'amour ; Guiccioli et Latex avaient roulé ivres morts sur le plancher de la mairie ; par les chemins, des **anges** solitaires promenaient leur angoisse : personne n'a besoin de moi. Il se laissa tomber par terre, sur le bord de la route, parce qu'il ne savait plus où aller. », *La Mort dans l'Âme*, p. 175.

Ce sont des *anges solitaires* qui perdent leurs repères et leur innocence, qui flânent dans le vide total de la campagne en attendant la mort. Dans les religions judéo-chrétiennes, l'ange est l'« être spirituel supérieur à

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

l'homme, inférieur à Dieu, dont il est une créature soumise ou révoltée »<sup>1</sup>. Et c'est, sans doute, cette caractéristique de la soumission et de la révolte que l'auteur attribue à ses créatures.

### C.3.4 Les sentiments sacrés provoqués par la guerre

Au moment de l'entrée des Allemands dans le village, le lendemain matin, Mathieu et ses camarades éprouvent de l'angoisse et de la peur qui est comparée à la peur que Dieu provoque chez les fidèles envers Lui. Une *peur religieuse* « répond aux exigences de la religion par des sentiments, des pratiques de piété ; c'est la peur qui a ou qui manifeste le sens du divin, du sacré »<sup>2</sup>. En contexte religieux, il s'agit d'un respect sacré :

« Mathieu vit des autos, très loin, qui semblaient immobiles, il pensa : "Ce sont des Allemands !", et il eut peur. Une drôle de peur, presque **religieuse**, une espèce d'horreur **sacrée**. Par milliers, des yeux étrangers dévoraient le village. Des yeux de surhommes et d'insectes. », *La Mort dans l'Âme*, p. 230.

De même, *l'horreur sacrée* désigne un « profond saisissement de crainte mêlée d'admiration respectueuse devant le sublime, le mystérieux, inspirée par le sacré »<sup>3</sup>. Après des mois d'attente alors, l'heure du combat est arrivée pour Mathieu qui attribue à ces moments une dimension presque sacrée.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

## CHAPITRE II : LES VICES

Du latin classique *vitium* « défaut physique » puis « défaut » en général, « faute, vice », « violence commise, viol » et, dans la langue des augures, « présage défavorable fourni par un animal qui présente des défauts », le *vice* n'a pas d'étymologie connue.

C'est la valeur de « défaut », dans le domaine moral, puis matériel, qui est passée en français ; le sens qui s'est implanté est « défaut grave que réprouve la morale » (v. 1121), alors opposé à *vertu*, puis (v. 1145) le mot désigne une disposition habituelle au mal, à des passions mauvaises. Cette acception a vieilli. Une autre valeur apparue au XII<sup>e</sup> siècle, celle de « reproche » (v. 1155) a disparu. *Vice* s'est dit aussi en ancien français, depuis le XII<sup>e</sup> siècle d'une mauvaise action, puis (v. 1360) d'un crime. Une autre valeur ancienne est « piège, ruse » (v. 1175), sortie d'usage, à nouveau relevée au XIX<sup>e</sup> siècle (1859) et encore présente dans la locution familière *avoir du vice* « être malin, rusé » (fin XIX<sup>e</sup> siècle). Le nom désigne aussi en droit (1260), sans jugement moral, une imperfection grave qui rend une chose ou une personne plus ou moins impropre à sa destination. C'est aussi au XIX<sup>e</sup> siècle que l'acception morale du nom évolue, un *vice* désigne aussi (av. 1880) une mauvaise habitude qu'on ne peut réprimer et aussi une perversion sexuelle. En français moderne, alors que la valeur morale de *vice* a vieilli, sauf dans l'opposition plutôt symbolique des vices et des vertus, *le vice* s'emploie soit avec des connotations sexuelles, soit avec l'idée d'habitude retorse.

Reprenant le mot en tant que terme opposé à *vertu*, nous trouvons dans les textes sartriens des occurrences qui renvoient aux défauts réprouvant la morale, voire les qualités religieuses.

### A. Dans *Les Mots*

#### A.1 Louise Guillemin, un Esprit malin

Louise Guillemin, la grand-mère de Poulou, est sans doute la seule qui demeure insensible au pouvoir de séduction de son petit-fils. L'enfant

s'aperçoit que ce pouvoir a des limites parmi les adultes. Louise, à l'inverse de son mari et sa fille, peut reconnaître les « simagrées » de Poulou et révéler la vanité de sa conduite. Sartre la considère comme « l'Esprit qui toujours nie »<sup>1</sup>, « l'Esprit malin ».

Dans le monothéisme judéo-chrétien, l'*esprit malin* est un être incorporel de nature malfaisante. L'*Esprit malin*<sup>2</sup> (ou *malin esprit*), l'*esprit du Mal*, l'*esprit mauvais*, *immonde*, l'*esprit tentateur*, l'*esprit des ténèbres* désigne le diable, le démon, Satan. La culture judéo-chrétienne dans laquelle est élevé Sartre réapparaît sans cesse dans son autobiographie : alors qu'il attribue à Charles la fonction de « Dieu le Père » et à sa mère celle de la « Vierge avec tache », l'auteur considère sa grand-mère comme l'« Esprit malin » dans la même phrase où il se nomme « saint Michel » :

« Mon grand-père saisissait au bond l'occasion de montrer sa faiblesse : il prenait mon parti contre sa femme qui se levait, outragée, pour aller s'enfermer dans sa chambre. Inquiète, craignant les rancunes de ma grand-mère, ma mère parlait bas, donnait **humblement** tort à son père qui haussait les épaules et se retirait dans son cabinet de travail ; elle me suppliait enfin d'aller demander mon pardon. Je jouissais de mon pouvoir : j'étais **saint Michel** et j'avais terrassé l'**Esprit malin**. », *Les Mots*, p. 31.

*Michel* « représente le latin *Michael*, en grec biblique *Mikaël*, transcription de l'hébreu *Mika'el*. Ce nom est traditionnellement glosé « qui [mi] est semblable à [ka] Dieu [el] », affirmation de la ressemblance ou, avec *qui* interrogatif, du caractère unique de Dieu, la réponse à la question ne pouvant être que négative. [...]

Michel reste encore aujourd'hui pour les catholiques le plus populaire des archanges. Guerrier des milices célestes, il organise le combat contre les anges rebelles et c'est lui qui lutte contre le dragon à sept têtes de l'Apocalypse. Michel est également, comme Hermès dans la mythologie grecque, le conducteur des morts dont il pèsera les âmes le jour du Jugement dernier. [...] L'ange Michel symbolise le combattant de la foi »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, op. cit., p. 31.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> Informations tirées du *Dictionnaire des Prénoms* de Chantal TANET et Tristan HORDÉ, Paris, Éditions Larousse, 2000, p. 319-320.

Poulou est donc, comme *Saint Michel*, un combattant qui finit par vaincre et imposer son pouvoir. D'ailleurs, l'enfant est « sûr d'être soutenu »<sup>1</sup> par son grand-père face à Louise qui constitue une figure diabolique dans le théâtre de l'enfance de Sartre.

Il faudrait ici ajouter la façon dont Anne-Marie parle à son père. Même si elle n'est pas d'accord avec lui, elle ne lui parle que « d'une manière qui témoigne de l'humilité »<sup>2</sup>, preuve de son attitude respectueuse à l'égard de Charles. Elle est placée avec le petit Jean-Paul sous la tutelle du « patriarche ». Anne-Marie est une victime de sa famille, dépendant totalement de ses parents qui lui imposent d'une certaine façon une situation de passivité.

Malgré le comportement hostile de Louise à l'égard de son petit-fils qu'elle n'hésite pas à démasquer, Poulou se consacre corps et âme à l'entité que forment Charles et Louise, « Karl et Mamie ». Ses grands-parents forment un seul être, un couple tellement indissociable qu'un seul vocable les définit : *Karlémamie*. Ce sont *le bon Dieu et le Diable*. Grâce à cette union qui forme un couple-mascarade qui vit en disharmonie, la grand-mère reste membre de cette famille, malgré l'absence d'affection pour Poulou, la protagoniste de la comédie familiale :

« [...] à travers Karlémamie je pouvais maintenir l'unité sans faille de la famille et renverser sur la tête de Louise une bonne partie des mérites de Charles. Suspecte et **peccamineuse**, ma grand-mère, toujours au bord de faillir, était retenue par le bras des anges, par le pouvoir d'un mot. », *Les Mots*, p. 32.

Presque toujours présentée d'une manière négative, la grand-mère se caractérise *peccamineuse*, terme religieux dont le sens, en parlant d'une personne, qualifie celui « qui est enclin à pécher, capable de faire le mal »<sup>3</sup>.

Toute la famille vit selon les principes religieux, non par conviction profonde mais pour assurer une indépendance, une sorte de liberté. C'est pour cela que Poulou est baptisé. « La foi n'exige rien d'autre, et surtout pas les

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, op. cit., p. 31.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

outrances de la sainteté honnie par le grand-père comme par son petit-fils. »<sup>1</sup>  
 Le petit Jean-Paul a quelques dispositions qui s'évanouissent devant les récits de Charles à propos des saints et le scepticisme de sa grand-mère Louise :

« Mon grand-père m'en a dégoûté pour toujours : je la vis par ses yeux, cette folie cruelle m'écœura par la fadeur de ses **extases**, me terrifia par son mépris sadique du corps ; les excentricités des **saints** n'avaient guère plus de sens que celles de l'Anglais qui plongeait dans la mer en smoking. En écoutant ces récits, ma grand-mère faisait semblant de s'indigner, elle appelait son mari "mécréant" et "parpaillot", elle lui donnait des tapes sur les doigts mais l'indulgence de son sourire achevait de me désabuser ; elle ne croyait à rien ; seul, son scepticisme l'empêchait d'être **athée**. Ma mère se gardait bien d'intervenir ; elle avait "son **Dieu** à elle" et ne lui demandait guère que de la consoler en secret. », *Les Mots*, p. 84.

## A.2 Les vices dans les premières lectures de Poulou

Les « vraies lectures » de Poulou, bien que « clandestines »<sup>2</sup> pour Charles Schweitzer, enchantent l'imagination de l'enfant et lui font vivre des aventures héroïques. Leurs intrigues, qui finissent toujours par le triomphe des « bons » contre les « méchants », ainsi que leurs personnages-héros marquent vraiment Poulou, car ce sont Michael Strogoff, Grisélidis ou Pardaillan dont il se souvient le plus.

Dans l'imaginaire de Poulou, ce sont le Mal et l'Ennemi qui se rattachent à tout acte *diabolique*. Sartre adulte, à travers la distinction entre initiation « savante » et « ludique » à la littérature, rejette sans doute les lectures inadaptées à l'enfant, tout en soulignant le rôle divertissant du livre :

« Enfin je tenais ce qu'il me fallait : l'Ennemi, haïssable, mais, somme toute, inoffensif puisque ses projets n'aboutissaient pas et même, en dépit de ses efforts et de son astuce **diabolique**, servaient la cause du Bien ; », *Les Mots*, p. 63-64.

Par référence à la malignité, la méchanceté, la perversité du diable, l'adjectif *diabolique* désigne celui ou celle « qui rappelle les attributs moraux, les pouvoirs prêtés au diable ; qui est digne du diable »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, op. cit., p. 28.

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, op. cit., p. 64.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Plongé dans ses lectures, Poulou s'identifie souvent aux différents héros. Pourtant, les missions confiées à Michel Strogoff par les tsars et les princes ne correspondent pas à l'idéal républicain inculqué à l'enfant par le grand-père et Poulou se tourne alors vers le chevalier de Pardaillan<sup>1</sup>, de Michel Zévaco. Le petit Jean-Paul, toujours à la recherche d'une reconnaissance et d'une justification, s'aperçoit très vite que ses exploits imaginaires se structurent en fonction de ce qu'il vit réellement. Mais dans la réalité, il n'est qu'un « martyr indolent » dans un monde d'où Dieu est absent :

« Je repris mes chevauchées, nonchalamment, je languis dans la mêlée ; massacreur distrait, **martyr indolent**, je restai Grisélidis, faute d'un tsar, d'un Dieu ou tout simplement d'un père. », *Les Mots*, p. 110.

Nous remarquons de nouveau un oxymore, puisque l'Église attribue aux martyrs un magnifique courage qui s'oppose à l'attitude *indolente* « qui manifeste peu de vitalité, évite de se donner de la peine, agit avec lenteur et mollesse »<sup>2</sup>.

En passant de la poésie à la prose lors de ses premières lectures, le petit Jean-Paul se contente de répéter par écrit ses rêveries inspirées des récits d'aventures qu'il avait déjà lus. Par le biais de l'écriture, il commence à matérialiser ses histoires imaginaires en plagiant ses feuilletons favoris. Attiré par les pires atrocités, il essaie de compliquer les aventures, refusant la

---

<sup>1</sup> Personnage le plus souvent cité dans *Les Mots*, le chevalier de Pardaillan est le célèbre héros du feuilleton de Michel Zévaco (1860-1918). Sartre va jusqu'à qualifier ce maître du roman de cape et d'épée mélodramatique d'« auteur de génie ». Anarchiste engagé, Zévaco prête les mêmes convictions à son personnage, bretteur efficace et insolent, défenseur des faibles et des opprimés. L'image de ce redresseur de torts « aimé d'amour » par Poulou incarne l'alliance réussie d'un moi idéal (omnipotent) et d'un idéal du moi (chevaleresque et héroïque). Aux côtés d'Arsène Lupin et de Chantecler ou des héros des illustrés (Nick Carter, Buffalo Bill), il est une des figures de ce Panthéon mythologique dont l'auteur des *Mots* s'est servi pour légendiser son histoire. Alliance réussie de l'« orgueil », de « la générosité » et du « sadisme », de l'illégalité et de la légitimité, sachant à la fois gifler les rois, rosser pour le peuple et faire le chevalier, il représente par excellence une de ces images qui exaltent Sartre : celle du guerrier au verbe étincelant, sans dieu ni maître, pour qui l'héroïsme est « une improvisation perpétuelle ». (Information tirées du *Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 367-368).

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

vraisemblance. Même le surnaturel, qui est à la mode en ce début du siècle, le fascine. Le public de l'époque apparaît d'ailleurs *déchristianisé*<sup>1</sup> :

« La mode était aux histoires fantastiques ; les journaux bien pensants en fournissaient deux ou trois par semaine à ce public **déchristianisé** qui regrettait les élégances de la **foi**. Le narrateur rapportait en toute objectivité un fait troublant ; », *Les Mots*, p. 123.

Le verbe transitif *déchristianiser* signifie « détourner (quelqu'un) du christianisme, faire perdre (à quelqu'un) le caractère, la qualité de chrétien »<sup>2</sup>.

## B. Dans *La Nausée*

### L'esprit démoniaque

Antoine Roquentin, dans ses recherches historiques sur le marquis de Rollebon, fait une enquête sur l'assassinat de Paul I<sup>er</sup> et l'éventuelle

---

<sup>1</sup> Déchristianisation (1876) se définit à l'origine comme un processus actif, volontaire, issu du lexique révolutionnaire (défanatiser, déprêtriser). Michel VOVELLE (*Religion et Révolution, la déchristianisation de l'An II*, 1976) a imposé l'expression « déchristianisation révolutionnaire » pour décrire la politique de rupture conduite de l'automne de 1793 au printemps de 1795 : « déchristianisation négative », avec fermeture des lieux de culte, destruction des reliques, abdication volontaire ou contrainte des ministres du culte, déportation ou exécution de prêtres catholiques ≠ « déchristianisation positive » à travers l'introduction d'un nouveau calendrier entièrement laïcisé, l'instauration de nouveaux cultes (culte de la Raison, puis de l'Être suprême en l'an II).

Début XX<sup>e</sup> siècle, des sociologues regroupés autour d'Émile Durkheim s'emparent des phénomènes religieux, et le terme évolue vers une seconde acception. Le concept de déchristianisation mesure et analyse les processus de détachement religieux qui éloignent les fidèles des Églises chrétiennes d'une pratique régulière de leurs sacrements et d'une observation effective de leurs commandements. La déchristianisation devient la catégorie essentielle d'une discipline, la « sociologie religieuse » relevé systématique de données quantitatives sur la pratique religieuse des catholiques français (assistance à la messe dominicale, la communion pascale, les baptêmes, mariages et sépultures civils, l'ampleur des pratiques contraceptives, etc.). En 1947, dans un climat d'inquiétude d'ordre pastoral face à la sécularisation croissante de la société française, le chanoine Fernand Boulard publie une *Carte religieuse de la France rurale*, disparité de la pratique religieuse dans les campagnes françaises.

La sociologie contemporaine des religions et des croyances a abandonné, dès les années 1960, le concept de déchristianisation pour s'intéresser à l'individuation des conduites religieuses ou à l'enculturation du catholicisme français, c'est-à-dire sa sortie hors de la culture commune (Danièle HERVIEU-LEGER, *Catholicisme français : la fin d'un monde*, 2003). (Informations tirées du site internet [www.detambel.com](http://www.detambel.com))

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

participation du marquis à ce fait. Il se base sur les écrits de Tcherkoff – personnage inventé sans doute par Sartre – à qui il ne fait pas confiance :

« Mais je me défie de Tcherkoff. Ce n'est pas un témoin raisonnable, c'est un mage sadique et un demi-fou : il tourne tout au **démoniaque**. », *La Nausée*, p. 32.

Dans la tradition judéo-chrétienne, le *démon* est un « ange révolté contre Dieu, damné, qui pousse les hommes à faire le mal »<sup>1</sup>. Par analogie, c'est l'individu qui incarne le mal, une personne méchante, néfaste. Dans les *Évangiles*, il signifie mauvais esprit, personnification d'un mal physique ou psychologique. Le terme est devenu dès le XIII<sup>e</sup> siècle synonyme de diable, de Satan. Le démon, dans la perspective chrétienne, loin d'être celui qui se plierait à un ordre intangible des choses, est au contraire celui qui contrarie le destin et se met en travers de tout et de tous. Dans notre langue, il peut qualifier l'emprise perverse d'un vice. L'adjectif *démoniaque* désigne « ce qui a rapport au(x) démon(s) ; qui présente certains attributs du (des) démon(s) »<sup>2</sup>. Avec une valeur caractérisante de l'adjectif, le terme a le sens de celui qui est digne du (des) démon(s).

L'auteur recourt à la tradition religieuse pour puiser des termes comme *angélique* ou *démoniaque* afin d'exprimer des sens particuliers du bon ou du mauvais, secourus par des images métaphoriques.

## **C. Dans *Les Chemins de la Liberté***

### **C.1 *L'Âge de Raison***

#### **C.1.1 *L'ange noir, symbole du Mal***

Devant l'autoportrait de Gauguin, Mathieu et Ivich témoignent le dialogue d'un couple qui méprise l'attitude du peintre se prenant pour le *Christ*. George H. Bauer pense « qu'il s'agit de l'*Autoportrait devant le Christ*

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

*jaune*<sup>1</sup> où, toutefois, si le Christ est nu, Gauguin lui-même ne l'est pas »<sup>2</sup>. Les commentaires ironiques, voire agressifs de la part du couple visitant l'exposition, traduisent de nouveau la démystification de l'art évoquée par Sartre :

« Le monsieur se renversa en arrière et regarda le tableau avec une sévérité navrée. C'était une compétence : il avait la rosette.

- Tss, tss, tss, fit-il, en secouant la tête, que j'aime donc peu ça ! Ma parole, **il se prenait pour le Christ**. Et cet **ange noir**, là, là, derrière lui, ça n'est pas sérieux.

La dame se mit à rire :

Mon Dieu ! c'est vrai, dit-elle d'une voix de fleur, cet **ange**, c'est littéraire comme tout. », *L'Âge de Raison*, p. 92.

Un *ange noir* est un « ange qui, à la suite de son prince, Satan, a péché par orgueil, s'est révolté contre Dieu et a été, en châtiment, maudit, chassé du ciel et précipité en enfer »<sup>3</sup>. Il s'agit d'un « symbole du principe du mal »<sup>4</sup>.

### C.1.2 Les faiseuses d'ange

Mathieu poursuit sa recherche, afin de trouver un avorteur de qualité. Dans une course contre la montre, il essaie d'emprunter la somme exigée à son frère Jacques, puisque Daniel a refusé de la lui donner. Jacques, bourgeois et conformiste, refuse à son tour de financer l'avortement. Proposant une importante somme d'argent, si Mathieu consent à épouser Marcelle, il constitue une figure caricaturale de ce que son frère refuse de devenir.

Nous avons déjà vu que, pendant la Seconde Guerre Mondiale, il y a un coup à l'avortement. En 1939, il y a en effet une création de brigades policières chargées de traquer les « faiseuses d'ange ». L'expression désigne les avorteuses, car faire avorter signifie « donner un ange au bon Dieu »<sup>5</sup> :

<sup>1</sup> 1889, collection Maurice Denis, Saint-Germain en Laye.

<sup>2</sup> George H. BAUER, *Sartre and the Artist*, dans *Œuvres romanesques*, de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, Notes et variantes, p. 1951.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

« - Je sais, dit Mathieu, ça leur prend de temps en temps. Ils mettent en taule quelques pauvres bougres sans protection, mais les grands spécialistes ne sont jamais inquiétés.

- Tu veux dire qu'il y a une injustice, dit Jacques. Je suis tout à fait de ton avis. Mais je n'en désapprouve pas totalement les résultats. Par la force des choses, tes pauvres bougres sont des herboristes ou des **faiseuses d'anges** qui nous détraquent une femme avec des instruments sales ; les rafles opèrent une sélection, c'est déjà ça. », *L'Âge de Raison*, p. 129.

Il est évident que les deux frères confrontent bien différemment le sujet de l'avortement et la vie en général. En fait, Jacques<sup>1</sup> attribue au fœtus les qualités d'un ange, alors que pour Mathieu « le fœtus est comme l'œil de Caïn au fond du ventre-tombeau. Exister n'est pas une chance, c'est un malheur avec lequel il faut apprendre à vivre »<sup>2</sup>.

### C.1.3 Daniel, le Satan

Le personnage de Daniel prend une dimension diabolique par le romancier lui-même. Cynique et méchant, Daniel est un diable en puissance, un Satan<sup>3</sup>. « Certes il ne tire pas sa négativité d'une quelconque puissance surnaturelle – effectivement étrangère à l'univers de Sartre – mais il s'auréole, par ses choix propres, d'un nimbe inquiétant, destructeur. Et le romancier d'appuyer ce trait plus qu'un romancier *simplement athée* ne le ferait. »<sup>4</sup> Les manœuvres de Daniel provoquent ainsi la réaction de Mathieu qui n'hésite pas de le qualifier de *Satan* :

<sup>1</sup> « Le personnage de Jacques Delarue, dont les rapports avec Mathieu peuvent rappeler de loin, sur le monde satirique, ceux d'Antoine Thibault avec son frère cadet Jacques dans *Les Thibault* de R. Martin du Gard, a été inspiré surtout par le beau-père de Sartre. Il a voulu faire à travers lui, nous a-t-il dit, le portrait-charge du bourgeois de droite. L'ironie subtile de Sartre consiste à faire dire à Mathieu des vérités sur lui par un personnage qu'il méprise. », *Œuvres romanesques, op. cit.*, Notes et variantes, p. 1952.

<sup>2</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable, op. cit.*, p. 80.

<sup>3</sup> Dans le *Livre de Job*, se dessine l'esprit malveillant qui doute de la réussite du plan divin, refuse de croire que l'homme puisse être saint, cherche la faille. Le texte biblique dit que « le Satan », ne donnant pas encore aux forces du mal le statut d'une personne. Dieu laisse « le Satan » tourner autour de Job et l'éprouver, mais la foi de Job et son espérance contre tout espoir le sauvent.

Lorsque les évangélistes relatent la tentation de Jésus au désert, Mattieu et Luc appellent le tentateur « le Diable », Marc l'appelle « le Satan ». C'est le « prince de ce monde » qui s'évertue à contrecarrer l'œuvre de Dieu et dont on connaîtra la chute à la fin des temps. Il est qualifié dans l'*Apocalypse* de Dragon, d'« antique Serpent », de Diable, de Satan. Un ange du ciel l'enchaînera pour mille ans avant qu'il ne soit définitivement anéanti avec ses troupes. (Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme, op. cit.*, p. 526.)

<sup>4</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable, op. cit.*, p. 86.

« Daniel ajouta :

- Je vais te dire la vérité : Marcelle ignore que je t'ai parlé et, hier encore, elle n'avait pas l'air décidée à te mettre au courant de sitôt. Tu m'obligeras même en lui cachant soigneusement notre conversation.

Mathieu rit malgré lui :

- Te voilà bien, **Satan** ! Tu sèmes des secrets partout. Hier encore, tu conspirais avec Marcelle contre moi, et aujourd'hui tu me demandes ma complicité contre elle. Quel drôle de traître tu fais.

Daniel sourit :

- Je n'ai rien d'un **Satan**, dit-il. Ce qui m'a décidé à parler, c'est une véritable inquiétude qui m'a pris hier soir. Il m'a semblé qu'il avait un grave malentendu entre vous. Naturellement, Marcelle est trop fière pour t'en parler elle-même. », *L'Âge de Raison*, p. 288.

« Le christianisme, notamment avec Origène et Saint Augustin, enseigne que *Satan* est une créature originellement bonne qui s'est détournée de Dieu. On a supposé que c'était l'un des principaux anges et, depuis le Moyen Âge, on l'identifie à Lucifer. C'est à ce titre qu'on attribue la chute de Satan au péché d'orgueil, par allusion au texte d'Isaïe (14, 12), dans lequel le roi de Babylone est comparé à l'étoile du matin (Lucifer) qui accompagne le soleil dans sa course, mais se précipite avec lui dans les eaux au crépuscule. »<sup>1</sup>

## **C.2 Le Sursis**

### **C.2.1 Les personnages détournés de la foi**

L'auteur tente de décrire l'angoisse de toutes les couches sociales de la population, à la veille de la Seconde Guerre Mondiale. Ainsi, il présente François Hannequin, pharmacien à Saint-Flour, mobilisé lui-aussi. Le décrivant d'une façon plutôt caricaturale, Sartre lui attribue des traits caractéristiques simples sur un ton comique. Il s'agit d'un homme qui, malgré sa pratique sexuelle solitaire lors de sa jeunesse, est devenu un « pharmacien de première classe » et un « catholique pratiquant », c'est-à-dire, un fidèle qui observe les pratiques de sa religion avec un nombre fixe de communions par trimestre :

---

<sup>1</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 527.

« À onze heures quarante-cinq, François Hannequin, pharmacien de première classe à Saint-Flour, 1,70m, nez droit, front moyen, strabisme léger, barbe en collier, forte odeur de la bouche et des poils du sexe, entérite chronique jusqu'à sept ans, complexe d'Œdipe liquidé aux environs de la treizième année, baccalauréat à dix-sept ans, masturbation jusqu'au service militaire à raison de deux ou trois pollutions par semaine, lecteur du *Temps* et du *Matin* (par abonnement), époux sans enfants de **Dieulafoy, Espérance, catholique pratiquant** à raison de deux ou trois **communions** par trimestre, monta au premier étage, entra dans la chambre nuptiale où sa femme essayait un chapeau [...] », *Le Sursis*, p.130.

Dans la religion chrétienne, la *communion* désigne l'« union des chrétiens entre eux et en Dieu fondée sur une communauté de foi, de pratiques religieuses »<sup>1</sup>. En particulier, le terme prend le sens de « participation au sacrement de l'eucharistie marquant l'union intime des fidèles et du Christ »<sup>2</sup>. « Le sacrifice de l'Eucharistie est, notamment et littéralement, le sacrifice d'action de grâces, commémoration par les chrétiens de la Cène, dernier repas pris par le Christ avec ses disciples<sup>3</sup>. [...] La doctrine catholique affirme la présence réelle du vrai corps et du vrai sang de Jésus-Christ par conversion de la substance du pain et du vin (*transsubstantiation*) »<sup>4</sup>.

La juxtaposition de tous ces termes au cours de la brève description du pharmacien, qui essaie en même temps d'éviter toute sorte de commentaire, aboutit à une présentation objective de son portrait mais qui combine à la fois éléments neutres et strictement personnels. « Les romanciers traditionnels procèdent à la constitution d'un portrait sommaire du personnage, physique et psychologique juste avant qu'il se mette en action. Sartre les imite dans quelques cas mais avec une disposition humoristique. »<sup>5</sup>

Il serait intéressant de mentionner enfin le nom symbolique de la femme du pharmacien : Espérance Dieulafoy. Dans la religion chrétienne l'*espérance* désigne une « vertu surnaturelle par laquelle les croyants

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> « Il prit du pain, le bénit, le rompit et le donna aux disciples en disant : - Prenez, mangez, ceci est mon corps. – Puis prenant une coupe, il rendit grâces et la leur donna en disant : - Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de l'alliance qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés. » (*Matthieu, 26, 26-28.*)

<sup>4</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme, op. cit.*, p. 204.

<sup>5</sup> Frideriki TABAKI, *La technique du roman dans Les Chemins de la Liberté de Jean-Paul Sartre, op. cit.*, p. 217.

attendent de Dieu, avec confiance, sa grâce en ce monde et la gloire éternelle dans l'autre »<sup>1</sup>.

Après avoir quitté Ivich, Mathieu s'embarque sur le train pour Nancy. Là-bas, il découvre dans sa poche la lettre que Daniel lui avait adressée, dans laquelle il lui confie toute sa vie et ses réflexions. Daniel prétend qu'il ne compte pas beaucoup sur la *foi* de Mathieu :

« [...], ce n'est pas l'ordinaire de ma vie que je vais te retracer, mais une aventure extraordinaire. Sans doute ne me semblera-t-elle tout à fait réelle que lorsqu'elle existera aussi pour d'autres. Ce n'est pas que je compte beaucoup sur ta **foi**, ni même, peut-être, sur ta **bonne foi**. Le rationalisme qui, depuis plus de dix ans, est ton gagne-pain, si je te demande de le mettre un instant de côté pour me suivre, je doute que tu consentes à t'en départir. », (lettre de Daniel à Mathieu), *Le Sursis*, p. 451.

La *foi* constitue l'une des trois vertus théologiques, avec l'espérance et la charité. La foi est d'abord la confiance, avant d'être au sens moderne la croyance. Croire quelque chose sur la foi de quelqu'un, c'est accorder créance à celui-ci<sup>2</sup>. C'est dans ce sens que Daniel doute alors d'accorder créance à son ami Mathieu.

### C.2.2 La malédiction divine et le « vice » d'être Juif

De même que Mathieu, les Juifs n'évoluent pas non plus. Selon Schalom, ils s'imaginent damnés de Dieu. Se croyant coupables au niveau métaphysique, les Juifs se résignent à leur souffrance et se persuadent qu'elle est nécessaire pour expier leur faute. C'est le cas de Schalom qui, voyant les Nazis torturer ses confrères, maintient l'illusion que Dieu les punit, qu'il s'agit de la *malédiction divine* :

« L'**exil** à Babylone, la malédiction sur Israël et le mur des lamentations, rien n'avait changé pour le peuple juif depuis le temps où ses fils passaient enchaînés entre les tours rouges d'Assyrie, sous l'œil cruel des conquérants à la barbe annelée. Schalom trottnait au milieu de ces hommes aux cheveux noirs, aux boucles nettes et cruelles. Il pensait que rien n'avait changé.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, *op. cit.*, p. 226-227.

Schalom pensait à Georges Lévy. Il pensait : nous n'avons plus le sens de la solidarité entre juifs, voilà la véritable **malédiction divine** ! et il se sentait pathétique mais pas trop mauvaise humeur, parce qu'il avait vu, sur les murs, ces affiches blanches. Il avait demandé un secours à Georges Lévy mais Georges Lévy était un homme dur, un juif alsacien ; il avait refusé. [...] Schalom s'était mis, lui aussi, à gémir et il avait levé ses bras tremblants vers le **ciel**, il avait parlé du nouvel **exode** et des pauvres juifs émigrés qui avaient souffert pour tous les autres et dans leur chair. [...] Il pensait : "Tous les Français sont de mauvais riches." Le peuple le plus riche de toute l'Europe. Schalom s'engagea dans la rue du Quatre-Septembre en appelant la **malédiction du ciel** sur les mauvais riches et, comme si le **ciel** l'avait exaucé, il vit du coin de l'œil un groupe de Français immobiles et muets devant une affiche blanche. Il passa tout contre eux, en baissant les yeux et en pinçant les lèvres, parce qu'il n'était pas bon en ce moment qu'un pauvre juif fût surpris à sourire dans les rues de Paris. », *Le Sursis*, p. 100-101.

Il serait utile de rappeler ici les notions d'*exil* et d'*exode*, en tant que termes religieux. Du latin *exsul*, *exul*, « banni », « proscrit », l'*exil* désigne l'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, avec défense d'y rentrer. Dans la Bible, le terme désigne la déportation à Babylone après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor en 586 avant J.-C. Dès 605, comme le relate le *Livre de Daniel*, le roi de Babylone avait exilé quelques jeunes Juifs pour les attacher à son service.

L'*exode* est issu du grec *exodos*, « départ », « sortie », terme choisi par les traducteurs grecs alexandrins de l'*Ancien Testament* pour nommer le second livre du *Pentateuque*, parce que le fait le plus important qui nous y est rapporté est la sortie d'Égypte des Israélites et la remise du Décalogue à Moïse dans le cadre de l'alliance conclue par Yahvé<sup>1</sup>.

Les Juifs, se présentant dans le texte en tant que victimes, font des gestes de victime, pour être pardonnés par Dieu et lui demander sa merci. C'est, par exemple, le cas de Levy qui refuse de donner de l'argent à Schalom :

« Schalom s'était mis, lui aussi, à gémir et il avait levé ses bras tremblants vers le **ciel** », *Le Sursis*, p. 100.

Le *ciel* est le lieu de séjour de Dieu. Dieu transcende l'homme comme le *ciel* recouvre et domine la terre. Pour les Hébreux, et à leur suite pour les chrétiens, Dieu est le créateur du *ciel* et la terre, et sa localisation dans le *ciel*

---

<sup>1</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 211-213.

au-dessus de nos têtes ne peut être que métaphorique. La puissance divine est conçue comme céleste<sup>1</sup>.

Nous pourrions ici constater une attitude ironique, puisque l'éthique chrétienne repose d'une certaine façon sur le principe que l'homme est destiné à souffrir avant de se faire pardonner par autrui ou par Dieu même et regagner enfin le *Royaume des cieux*. Sartre analyse l'état, l'attitude et la situation des Juifs dans ses *Réflexions sur la question juive* (1946), où il souligne l'importance du regard d'autrui. « Dans l'économie générale d'une société aliénée où l'on se permet de séparer de façon tranchée le bien et le mal, les bons et les méchants, le Juif représente aux yeux des Justes une sorte de Méchant professionnel, un être qui n'est que bassesse et vilénie. Le Juif se voit donc transformé en bouc émissaire par les Justes (ou plus précisément par un groupe particulier considérés comme Justes) et il a à vivre cette condamnation dans son être au point de se voir transformé de fond en comble en une sorte de paria qui, à la limite, ne peut plus être perçu autrement par les autres ni se percevoir autrement lui-même. »<sup>2</sup>

Des questions se posent sur les Juifs à plusieurs reprises dans les pages qui suivent et nous lisons à propos d'Ella Birnenschatz, jeune femme juive :

« [...] Ella tenait de lui [son père] et puis surtout elle ne tenait de personne, elle s'était faite elle-même et à Paris ; je leur dis toujours : la race, qu'est-ce que c'est que ça la race, est-ce que vous prendriez Ella pour une **juive**, si vous la rencontriez dans la rue ? [...] »

Elle s'en alla en jetant un sourire à Weiss ; une jeune fille ferma la porte, traversa le bureau des secrétaires, s'en alla et Schalom, assis sur le bout des fesses, son chapeau sur ses genoux, pensa : la belle petite **juive** ; », *Le Sursis*, p. 106.

Schalom, attribuant un air trop intelligent à Ella, distingue de nouveau la différenciation des juifs :

« Schalom se souleva et fit un petit salut qu'elle ne parut pas remarquer. Il se rassit et pensa : elle a l'air trop intelligente ; nous sommes comme ça, nous autres, nos expressions sont marquées au fer rouge sur nos visages ; on dirait que nous les endurons comme un **martyre**. », *Le Sursis*, p. 107.

---

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 113-114.

<sup>2</sup> Jacques MARCHAND, *Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre*, Montréal, Liber, 2005, p. 112.

Dans l'histoire du christianisme, le *martyre* désigne les « supplices, les souffrances et/ou la mort endurés par quelqu'un parce qu'il n'a pas voulu renier sa foi »<sup>1</sup>. Un grand nombre de chrétiens ont eu vocation au *martyre*, pour imiter le Christ qui avait voulu rendre témoignage et avait versé son sang pour l'humanité. Par extension, nous parlons de *martyre* « pour les individus ou les peuples torturés et mis à mort en raison de leurs origines, de leur foi, de leurs actions héroïques »<sup>2</sup>. C'est alors cette dernière notion qui caractérise les Juifs selon Schalom : torturés en raison de leur origine hébraïque, leur histoire, leur religion. Un juif est conscient d'être quelqu'un de médiocre. Par conséquent, plus il a des vertus, plus il est dangereux et soumis à la peine infamante de la marque (« marquées au fer rouge »).

Weiss est un Juif français qui souhaite se battre contre l'Allemagne nazie, alors que la guerre constitue pour les Juifs une *sacrée connerie*. Avec une nuance plutôt ironique, le terme est utilisé pour renforcer la notion de la guerre à laquelle les Juifs attribuent une importance significative. Désignés par les nazis comme leurs ennemis irréductibles, ils sont assimilés par leur idéologie à une race inférieure. La vulgarité du terme *connerie* s'oppose à l'inspiration religieuse du *sacré*. L'oxymore souligne l'attitude ironique de M. Birnenschatz face au désir de Weiss de participer à la guerre contre les Allemands :

« - Je suis capitaine, dit Weiss.

Foutu capitaine, pensa M. Birnenschatz. Weiss avait l'air heureux, ses larges oreilles étaient cramoisies. Foutu capitaine – et c'est ça la guerre, la hiérarchie militaire.

- Quelle **sacrée connerie**, hein ? dit-il.
- Hum ! fit Weiss.
- Ça n'est pas une connerie ?
- Bien sûr, dit Weiss. Mais je voulais dire : pour nous, ça n'est pas tellement une connerie.
- Pour nous ? demanda M. Birnenschatz étonné. Pour nous ? De qui parles-tu ?

Weiss baissa les yeux :

- Pour nous, juifs, dit-il. Après ce qu'ils ont fait aux juifs d'Allemagne, nous avons une raison de nous battre. », *Le Sursis*, p. 108-109.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 343.

Le texte qui suit rappelle la thèse centrale des *Réflexions sur la question juive*<sup>1</sup>, œuvre sartrienne écrite pendant la guerre et terminée à la fin de 1944 :

- « M. Birnenschatz fit quelques pas, il était agacé :
- Qu'est-ce que c'est que ça : nous, **juifs** ? demanda-t-il. Connais pas. Je suis français, moi. Tu te sens **juif** ?
  - Mon cousin de Gratz est chez moi depuis mardi, dit Weiss. Il m'a montré ses bras. Ils l'ont brûlé du coude à l'aisselle avec leurs cigares.
- [...] M. Birnenschatz se calma :
- Ce n'est pas parce que ton cousin est **juif**, Weiss. C'est parce que c'est un homme. Je ne peux pas supporter qu'on fasse violence à un homme. Mais qu'est-ce que c'est, un **juif** ? **C'est un homme que les autres hommes prennent pour un juif.** Tiens, regarde Ella. Est-ce que tu la prendrais pour une **juive**, si tu ne la connaissais pas ? [...] En 1914 est venue la guerre. Bon : j'ai dit je fais la guerre, j'étais au Chemin des Dames, moi. Seulement à présent, je vais te dire : je suis français. Pas **juif**, pas **juif** français : français. Les **juifs** de Berlin et de Vienne, ceux des camps de concentration, je les plains et puis ça me fait rager de penser qu'il y a des hommes qu'on **martyrise**. [...] Les histoires de **juifs** allemands, ça ne nous regarde pas.», *Le Sursis*, p. 108-110.

Fidèle à la réalité et aux événements historiques, Sartre continue à reprendre la situation plutôt défavorable des *juifs*, tout en évoquant leur exclusion des communautés nationales à plusieurs reprises dans le texte :

« Il me parle comme si je n'étais pas français. Parbleu : je suis **juif, juif** de Pologne, arrivé en France le 19 juillet 1910, personne ne s'en souvient ici, mais lui, il ne l'a pas oublié. Un **juif** qui a eu de la chance. Il se tourna vers Scalom et le considéra avec irritation. Scalom baissait un peu la tête et lui présentait son front, par déférence, mais il le regardait en face, sous ses sourcils arqués. Il le regardait, ses gros yeux pâles le voyaient **juif**. Deux **juifs**, bien à l'abri, bien isolés dans un bureau de la rue du Quatre-Septembre, deux **juifs**, deux complices ; et, tout autour d'eux, dans les rues, dans les autres maisons, rien que des Français. Deux **juifs**, le gros youtre qui a réussi et puis le petit youpin mal nourri qui n'a pas eu de chance. Laurel et Hardy. », *Le Sursis*, p. 113.

« Deux **juifs** dans un bureau de la rue du Quatre-Septembre. Le point de vue des **juifs** sur les événements internationaux. *Je suis partout* écrira demain : "Ce sont les **juifs** qui poussent la France à la guerre." », *Le Sursis*, p. 114.

---

<sup>1</sup> « Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour un Juif [...] c'est l'antisémite qui fait le Juif », *Réflexions sur la question juive*, 1946 ; rééd. « Folio », 1985, p. 83-84.

Nous trouvons dans le texte des points de vue différents. M. Birnenschatz ne représente pas la figure juive authentique car il nie fortement sa judéité, tandis que Schalom a conscience de son appartenance religieuse et ethnique au judaïsme :

« - [...] Je suis français, moi, je ne suis pas **juif** allemand, je me fous des **juifs** allemands. Allez le faire ailleurs, votre guerre.

Schalom le considéra un instant avec stupeur, puis il reprit son sourire humble, allongea la main, s'empara de sa serviette et se rapprocha de la porte à reculons. M. Birnenschatz tira son portefeuille de sa poche :

- Attendez, dit-il.

Schalom avait gagné la porte.

- Je n'ai pas besoin de rien, lui dit-il. Je demande quelquefois des secours aux **juifs**. Mais vous avez raison : vous n'êtes pas un **juif** et je me suis trompé d'adresse. », *Le Sursis*, p.115.

### C.3 *La Mort dans l'Âme*

#### C.3.1 Le bon et le mauvais ange

Lors d'un échange des réflexions entre les soldats sur la guerre et la paix, le combat et la résistance, Mathieu est appelé à prendre position et donner des réponses en tant que personne qui a de l'instruction et de la sagesse. Ses deux compagnons, Longin le percepteur et Pinette le contrôleur, cherchant des réponses, s'approchent de Mathieu et se tiennent des deux côtés de lui, comme deux anges, le *bon* et le *mauvais* :

« Longin traversa le sentier et se planta devant lui :

- Pas possible ? Un professeur, ça pense tout le temps.
- Eh bien, tu vois : pas tout le temps.
- Enfin, tu n'es pas con : tu sais bien que la résistance est impossible.
- Comment le saurais-je ?

À son tour, Pinette s'approcha. Ils se tenaient des deux côtés de Mathieu, comme **son bon et son mauvais ange**.

- Tu n'es pas un dégonflé, toi, dit Pinette. Tu ne peux pas vouloir que les français déposent les armes avant de s'être battus jusqu'au bout ! », *La Mort dans l'Âme*, p. 60.

Le *bon ange* est l'ange resté fidèle à Dieu, que la croyance attache à chaque homme en particulier et chargé de le protéger, de le conduire à son salut en l'incitant au bien. Selon la croyance populaire, le *bon* et le *mauvais*

*ange* symbolisent l'ange de Dieu, donc du bien, et l'ange de Satan, donc du mal, qui se disputent l'âme de chaque homme. Il s'agit du symbole du principe du bien et principe du mal<sup>1</sup>. Comme les deux anges se disputent alors l'âme de chaque homme, les deux soldats revendiquent l'accord et le consentement de Mathieu qui joue le rôle de l'arbitre.

### C.3.2 Les anges exterminateurs

Daniel, resté seul dans Paris occupé, donne l'impression que la défaite l'excite, se réjouissant de l'entrée des troupes allemandes à la capitale. Il s'agit des « anges de haine et de colère », des « anges exterminateurs », qui représentent les anges de la mort, qui, dans la tradition judéo-chrétienne, après le départ des Israélites pour la terre promise, ont frappé de mort tous les premiers-nés d'Égypte. Créatures soumises ou révoltées, les anges se présentent comme des êtres spirituels supérieurs à l'homme et inférieurs à Dieu :

« Ils étaient debout, purs et graves, par quinze ou par vingt sur de longues autos camouflées qui roulaient lentement vers la Seine, ils glissaient emportés tout droits et debout, ils l'effleuraient de leur regard inexpressif et d'autres venaient après eux, d'autres **anges** tout pareils et qui le regardaient pareillement. [...]

Effondrée la société des juges, effacée la sentence ; en déroute les affreux petits soldats kaki, champions des droits de l'homme et du citoyen. "Quelle liberté !" pensa-t-il, et ses yeux se mouillaient. Il était seul survivant du désastre. Seul *homme* en face de ces **anges de haine et de colère**, de ces **anges exterminateurs** dont les regards lui rendraient une enfance. "Voilà les nouveaux juges, pensa-t-il, voilà la nouvelle loi !" Comme elles paraissaient dérisoires, au-dessus de leur tête, les merveilles du ciel doux, l'innocence des petits cumulus : c'était la victoire et de la mauvaise foi, c'était la victoire de la Terre. [...]

Ils vont nous faire du Mal, c'est **le Règne du Mal** qui commence, délices ! », *La Mort dans l'Âme*, p. 102-103.

Par opposition au bien, le *Mal*, dans la Théologie, est synonyme du Démon, de l'Esprit du Mal, de Belzébuth ou du Satan, en tant qu'incarnation du mal. Pour Jacques Deguy, le fait que Daniel salue en ces termes l'entrée des

<sup>1</sup> Informations tirées du *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

nazis dans Paris crée une « dimension satanique [qui] est liée à son homosexualité, véritable fil rouge de la peinture du monstre dans le roman sartrien, du pervers Adolphe dans *Jésus la Chouette* à l'Autodidacte de *La Nausée* et au Bergère de *L'Enfance d'un chef* »<sup>1</sup>.

L'emploi du terme « délice », qui indique le plaisir d'une grande intensité et subtilité dans un univers où règne le Mal, constitue un oxymore qui s'accorde encore avec le plaisir de l'homosexualité du personnage, considérée par ailleurs comme un mal.

---

<sup>1</sup> Jacques DEGUY, *Sartre. Une écriture critique*, Nouvelle édition [en ligne]. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2010 (généré le 18 octobre 2017), « Sartre écrivain du Mal, de *L'Ange du morbide* aux *Mots* », p. 147-158.

## CONCLUSION DE LA PARTIE II

Les adjectifs qualificatifs (*pieux, vertueux, saint, sacré, pur, prophétique, divin, zélé, voué, élu, sage, angélique* etc.) et les noms (*ange, archange, vertu, miracle, merveille, don, martyr, vierge* etc.) qui expriment les qualités de la foi judéo-chrétienne occupent une place importante dans l'œuvre de Sartre. L'auteur attribue à ses personnages une longue liste de qualités créant ainsi des portraits riches en notions et en images.

Les membres de sa famille et Sartre lui-même, en tant que personnage dans son roman autobiographique, occupent une place considérable dans cette « distribution » des qualités. Ce sont des vertueux comédiens, catholiques et protestants, qui jouent des rôles convenus dans le cadre d'une comédie familiale. Poulou en est le protagoniste : enfant du miracle, il est la merveille de Charles et son image angélique l'oblige à prophétiser. Selon sa famille, c'est un don du Ciel, de la Providence, un enfin divin, élu et voué. Le rôle de l'enfant sage et de l'ange est attribué au petit Jean-Paul par les autres et surtout par son grand-père. L'auteur se moque de cet état de grâce dans lequel il était posé. L'ironie et le jeu dominant le récit dans le but de démystifier son enfance et sa famille. Dans ce spectacle permanent, Charles est acteur et metteur en scène à la fois. Son rôle dans la famille est celui de Dieu le Père, du Saint homme, du ministre du culte. Bien qu'il semble éprouver de la tendresse pour Poulou, sa fonction est plutôt maléfique dans la vie de son petit-fils. Ce dernier, dénonçant le pouvoir de Charles, livre aux lecteurs une image dérisoire et parodique de l'homme qui l'a, en fait, élevé. Par contre, l'image de sa mère est la seule que Sartre défend dans cette comédie familiale. Une mère aimante qui rend son enfant heureux, une figure d'innocence, une Vierge. L'allusion aux personnages bibliques de Jésus, de Dieu et de la Vierge Marie crée un univers de parodie et de blasphème dans le récit, étant donné qu'il y a toujours des indices de dérision et de fausse dévotion.

Dans *La Nausée*, la sagesse et les qualités angéliques attribuées aux notables de Bouville sont l'objet de l'ironie de l'auteur qui se moque de l'idée de la grandeur passée et des valeurs sacrées.

La religion est mêlée à la liberté dans *L'Âge de Raison*. Le sujet de l'avortement qui préoccupe Mathieu domine une grande partie du récit. La

perte de sa liberté est étroitement liée à l'enfant de sa maîtresse. C'est l'ange gardien de Marcelle, son Archange, Daniel qui va donner la solution au problème : prétendant être solidaire, il lui propose de devenir le père de son enfant. Un Archange qui, par ailleurs, est un homosexuel honteux, lâche, impuissant, méchant. Le terme apparaît plus de vingt-cinq fois dans le texte. La fréquence en est impressionnante. C'est Marcelle qui qualifie toujours ce personnage sartrien. Nous pourrions ainsi parler de focalisation interne et de la non-intervention de l'auteur, puisque « ce moyen empêche l'auteur d'intervenir pour critiquer ou préciser les situations ; les commentaires deviennent inutiles »<sup>1</sup>. Pourtant, la répétition du terme « archange », terme purement religieux attribué à un personnage plutôt méchant crée des effets parodiques en dévalorisant le caractère sacré du terme.

Dans *Le Sursis* et *La Mort dans l'Âme*, les vertus chrétiennes qualifient les personnages mobilisés à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale et les soldats français qui éprouvent une horreur sacrée face à l'absurdité de la guerre. Le personnage du jeune Philippe se présente comme un « martyr de la paix », locution que nous rencontrons à plusieurs reprises dans le texte du *Sursis*. Ce même personnage, présent également dans le troisième volume de la trilogie, n'est qu'un enfant-Dieu, un miracle, beau comme un ange pour l'homosexuel Daniel. La situation tourne en ridicule et les vertus du jeune homme s'abandonnent dans la satisfaction des plaisirs sexuels de Daniel.

Bien que les termes religieux utilisés par Sartre soient classés parmi les vertus de la foi judéo-chrétienne, il est vrai que leur emploi souvent ironique est révélateur de l'intention de l'auteur. Nous constatons en même temps que le chapitre sur les vices est beaucoup moins étendu que celui sur les vertus. L'esprit malin, le démon, l'ange noir, Lucifer, le Satan, les anges de haine et de colère sont beaucoup moins présents et occupent une position faible en comparaison avec les bons anges, les chérubins, les merveilles et les dons providentiels. Considérant que Sartre ne laisse pas au hasard le choix de ses phrases, nous pourrions parler du caractère intentionnel du style sartrien qui invite son lecteur à découvrir le véritable sens de ses messages.

---

<sup>1</sup> Frideriki TABAKI, *La technique du roman dans Les Chemins de la Liberté de Jean-Paul Sartre*, op. cit., p. 21.

**PARTIE III**  
**LES EXPRESSIONS FIGÉES DU**  
**LANGAGE RELIGIEUX ET DE LA BIBLE**

---

## **PARTIE III : LES EXPRESSIONS FIGÉES DU LANGAGE RELIGIEUX ET DE LA BIBLE**

---

### **CHAPITRE I : LES EXPRESSIONS FIGÉES DU LANGAGE RELIGIEUX**

Les expressions figées constituent des expressions dont on ne peut changer aucun des termes, et dont le sens global ne correspond pas au sens des différents composants. Telles que les locutions, les proverbes et les dictons, elles sont « une partie intégrante de la langue. Elles ont pour origine la littérature ou la sagesse populaire et appartiennent au patrimoine socioculturel de la langue.

L'utilisation de ces expressions ajoute à la variété et au métissage linguistique. Elle donne à l'apprenant un pouvoir d'action en se penchant sur une autre façon de transmettre un message. C'est une façon de s'exprimer à la fois populaire, familière, amusante, insolite, imagée, innovatrice et qui donne une couleur particulière à la langue. »<sup>1</sup>

Cliché, idée reçue, stéréotype de pensée et de langue, les différentes locutions figées sont utilisées dans divers champs des sciences humaines, telles que les sciences du langage, les sciences sociales ou les études littéraires. Décrivant des objets variés, elles constituent une association stable d'éléments (images, idées, symbole, mots) formant une unité.

Nous trouvons dans l'œuvre de Sartre une série d'expressions issues du champ lexical religieux, sans pour autant attribuer aux différents termes un sens proche de leur valeur étymologique. N'étant plus susceptibles d'une évolution sémantique, ces expressions sont très souvent utilisées par les personnages de Sartre qui évoquent le nom de Dieu ou les qualités fondamentales de la nature divine dans leur discours. Le très grand nombre d'occurrences ne nous a permis d'étudier qu'un nombre limité d'expressions, après avoir effectué une sélection des formes qui présentent un intérêt particulier dans les textes étudiés.

---

<sup>1</sup>[https://www.edu.gov.mb.ca/m12/frpub/ped/fl2/cadre\\_m8/docs/expressions\\_idiomatiques.pdf](https://www.edu.gov.mb.ca/m12/frpub/ped/fl2/cadre_m8/docs/expressions_idiomatiques.pdf)

## A. Dans *Les Mots*

### A.1 Anne-Marie et Jean-Paul : les complices qui « maudissent le Ciel »

Anne-Marie constitue pour Poulou une mère « sœur aînée » que le fils tentera d'épouser plus tard. Il y a un amour filial entre eux, une relation privilégiée, un attachement profond qui est renforcé sans doute par l'absence du père. Anne-Marie et le jeune Jean-Paul forment un couple touchant qui renvoie à une relation incestueuse entre frère et sœur, plutôt qu'à un désir oedipien du fils pour la mère.

Puisque c'est le grand-père qui s'occupe de l'éducation de Poulou, la mère de ce dernier n'a presque aucune autorité sur son fils. Elle se limite à des recommandations « en mots légers » que le narrateur nomme « prophéties ».

Le terme religieux par excellence, dévalorisé dans ce cas, est employé ici métaphoriquement. L'emploi des temps du futur dans les paroles de la mère justifie le fait que Sartre les appelle « prophéties » :

« Elle me raconte ses malheurs et je l'écoute avec compassion : plus tard je l'épouserai pour la protéger. Je le lui promets : j'étendrai ma main sur elle, je mettrai ma jeune importance à son service. Pense-t-on que je vais lui obéir ? J'ai la bonté de céder à ses prières. Elle ne me donne pas d'ordres d'ailleurs : elle esquisse en mots légers un avenir qu'elle me loue de bien vouloir réaliser : "Mon petit chéri sera bien mignon, bien raisonnable, il va se laisser mettre des gouttes dans le nez bien gentiment." Je me laisse prendre au piège de ces **prophéties** douillettes. », *Les Mots*, p. 21.

Dans le domaine de la religion, *prophétie* désigne une « annonce d'événements futurs par une personne sous l'inspiration divine ; par métonymie, ce qui est ainsi annoncé »<sup>1</sup>. Par extension, le terme indique une « annonce d'événements futurs par voyance, pressentiment ou conjecture ; par métonymie, ce qui est annoncé »<sup>2</sup>. L'emploi de l'adjectif épithète « *douillettes* » qui qualifie ces prophéties maternelles renforce le traitement

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

particulier de l'enfant qui « tripoté par tous, est au sens fort l'objet des soins de la mère »<sup>1</sup>.

Les années d'enfance décrites par Sartre dans *Les Mots* se situent dans un milieu familial « faussement édénique »<sup>2</sup>. L'auteur nous donne, au moins au début du récit, l'image d'un *paradis*, d'un monde idyllique dans lequel il jouit de son pouvoir. Cette image est en effet placée sous le signe de l'illusion, car c'est le narrateur lui-même qui constate plus loin dans son autobiographie que « c'était trop beau pour durer »<sup>3</sup> et que « ça ne tournait pas rond »<sup>4</sup>.

Dans son emploi métaphorique, le *paradis* désigne un « lieu enchanteur par sa beauté, sa douceur de vivre », un « endroit rêvé pour les plaisirs qu'il peut offrir ; lieu idéal pour quelqu'un, quelque chose »<sup>5</sup> :

« C'était le **Paradis**. Chaque matin, je m'éveillais dans une stupeur de joie, admirant la chance folle qui m'avait fait naître dans la famille la plus unie, dans le plus beau pays du monde. Les mécontents me scandalisaient : de quoi pouvaient-ils se plaindre ? C'étaient des mutins. », *Les Mots*, p. 30-31.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la relation entre la mère Anne-Marie et Poulou est plutôt celle de complicité. Les deux êtres partagent une sorte de gémellité car ils sont placés sous la tutelle de Charles et Louise. Ils semblent même avoir le même âge car la mère est assez jeune. La tendresse que la jeune mère attribue à son fils se reflète également à l'image de ce dernier qui, ayant des boucles blondes, ressemble à un *ange*. Ainsi Poulou a l'apparence d'un être spirituel qui n'a pas de corps, voire de sexe. Et c'est le *Ciel* qui en a décidé :

« Mon grand-père s'agaçait de ma longue chevelure : "C'est un garçon, disait-il à ma mère, tu vas le faire une fille ; je ne veux pas que mon petit fils devienne une poule mouillée !" Anne-Marie tenait bon ; elle eût aimé, je pense, que je fusse une fille pour de vrai ; avec quel bonheur elle eût comblé de bienfaits sa triste enfance ressuscitée. Le Ciel ne l'ayant pas exaucée, elle s'arrangea : j'aurais le **sexe des anges**, indéterminé mais féminin sur les

<sup>1</sup> CHIANTARETTO Jean-François, *De l'acte autobiographique : le psychanalyste et l'écriture autobiographique*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1995.

<sup>2</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 70.

<sup>3</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 126.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>5</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

bords. Tendre, elle m'apprit la tendresse ; ma solitude fit le reste et m'écarta des jeux violents. », *Les Mots*, p. 86.

« L'homme est à la fois ange et bête, corps et âme, et sa personne est l'union complexe de la matière et du principe spirituel qui l'anime, l'informe, l'individualise. L'ange, en revanche, n'est pas bête, si on peut s'exprimer ainsi, parce qu'il n'a pas de corps, sinon dans l'imagination des écrivains, des peintres, des sculpteurs.

Inutile donc d'épiloguer, comme l'on a dit, sur le sexe des anges. Pas de corps, soit, sinon chez certains Pères anciens, dans l'imagination des artistes. [...] Les anges sont créés, sont des personnes douées d'intelligence, de volonté, donc de liberté ; ils sont immortels. »<sup>1</sup>

Le petit Jean-Paul fréquente avec sa mère les salles de cinéma. Il est sous le charme des spectacles muets où la musique et les gestes compensent largement l'absence de paroles. Il préfère ce nouveau divertissement, tandis que les écrivains bourgeois le méprisent, tout en évoquant l'aspect aristocratique du théâtre. Pour Sartre, ce dernier constitue un domaine artificiel et conventionnel. D'ailleurs, « toute la bourgeoisie cultivée a cet usage fardé et cérémonieux du langage, elle que Sartre accuse de confondre les temples et les théâtres, la nature et la culture, l'emphase ou l'artifice avec le sacré »<sup>2</sup> :

« Les ors et les pourpres, les feux, les fards, l'emphase et les artifices mettaient le **sacré** jusque dans le crime ; sur la scène ils virent ressusciter la noblesse qu'avaient assassinée leurs grands-pères. », *Les Mots*, p. 98.

Le théâtre ne connaît que l'« emphase », car « c'est une “cérémonie”, vraie-fausse rencontre d'un ordre symbolique qui mime le sacré (ce qui du reste fascine Sartre, même s'il se sait et se dit “inaccessible au sacré”) »<sup>3</sup> :

« Inaccessible au **sacré**, j'adorais la magie : le cinéma, c'était une apparence suspecte que j'aimais perversément pour ce qui lui manquait encore. », *Les Mots*, p. 102.

<sup>1</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 38.

<sup>2</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, op. cit., p. 128.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 140.

La musique qui accompagne les séances de cinéma fascine également le petit Jean-Paul. La mélodie joue un rôle important dans la vie de l'enfant, puisqu'elle lui permet de « vivre en musique »<sup>1</sup> ses rêveries. Il est enivré par les sons et possédé par le rythme. Anne-Marie est l'initiatrice de Poulou aux sons : c'est en se mettant au piano chaque soir qu'elle accompagne les exploits imaginaires de son fils.

Ce dernier se réfugie dans l'imagination, par l'intermédiaire de la musique et du cinéma. Son imagination lui attribue son principal espace de liberté, tout en s'adonnant à ses rêveries. Il peut ainsi y avoir de la puissance, être *créature* et *Dieu* en même temps :

« La sonate de Schumann achevait de me convaincre : j'étais la **créature** qui désespère et le **Dieu** qui l'a sauvée depuis le commencement du monde. Quelle joie de pouvoir se désoler à blanc ; j'avais le droit de bouder l'univers. Las de succès trop faciles, je goûtais les délices de la mélancolie, l'âcre plaisir du ressentiment. Objet des soins les plus tendres, gavé, sans désirs, je me précipitais dans un dénuement imaginaire : [...] », *Les Mots*, p. 106-107.

L'écriture commence pour le petit Jean-Paul lorsqu'il correspond en vers avec son grand-père, Charles Schweitzer, écrivain de circonstance. Pendant ses vacances d'été à Arcachon, Poulou apprend à l'aide de sa mère les règles de la versification et se met à répondre à son grand-père en écrivant des lettres en vers. Il devient donc un écrivain entre sept et huit ans et il est applaudi par son entourage pour ses premières tentatives. Seule la blonde Vévé ne salue pas son succès, car elle reste indifférente devant ses madrigaux.

La jeune fille, bien qu'elle soit un *ange* (terme employé à plusieurs reprises pour qualifier Poulou), n'apparaît que très peu dans le récit et disparaît devant l'enfant merveilleux, Poulou. Il est vrai que peu d'enfants apparaissent dans les romans sartriens. Claude Burgelin commente que « tout au long des *Mots*, on voit s'éteindre quelques enfants<sup>2</sup> suspicieusement sublimes » et « revivre ainsi l'incroyable enfant merveilleux »<sup>3</sup> :

---

<sup>1</sup> *Les Mots*, p. 104.

<sup>2</sup> « [...] la blonde Vévé (“c'était un ange”), le “beau, frêle et doux” Max Bercot (“c'était mon frère”, “il est mort à dix-huit ans”) et Bénard, “qui ressemblait à un poussin” et qui, “doux, affable, sensible”, était “premier partout” ». (Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 137)

<sup>3</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 137.

« On m’offrit un dictionnaire de rimes, je me fis versificateur : j’écrivais des madrigaux pour Vévé, une petite fille blonde qui ne quittait pas sa chaise longue et qui devait mourir quelques années plus tard. La petite fille s’en foutait : c’était un **ange** ; mais l’admiration d’un large public me consolait de cette indifférence. », *Les Mots*, p. 116.

Pendant la période de la guerre, Poulou se rapproche encore davantage de sa mère. Les deux ensemble vivent dans une complicité heureuse et partagent même un langage codé. Ils se mettent à parler dans une langue automatique et partent d’un rire commun en attendant l’autobus. Dans le cadre de cette complicité, ils *maudissent le ciel*. Le syntagme, utilisé ici par le petit Jean-Paul et Anne-Marie, fait partie de cette étroite connivence. À travers cette écriture héroï-comique, Sartre révèle son goût pour la parodie car, c’est l’agencement des mots qui permet de se détacher d’une réalité triviale. L’adversité se métamorphose ainsi en l’objet d’une histoire amusante :

« Nous attendions l’autobus, il passait devant nous sans s’arrêter ; l’un de nous s’écriait alors : “Ils frappèrent du pied le sol **en maudissant le ciel**” et nous nous mettions à rire. En public nous avons nos connivences : un clin d’œil suffisait. », *Les Mots*, p. 177.

## A.2 Charles invoquant le divin

Dans le texte des *Mots*, il y a plusieurs références à la guerre de 1870 et au fait que, par le traité de Frankfort en mai 1871, l’Alsace et la Lorraine se rattachent à l’Allemagne, obligeant ainsi les habitants des deux régions de choisir soit la nationalité française soit la nationalité allemande.

Choisissant la nationalité française, Charles Schweitzer éprouve de la haine contre les Prussiens et fait élever Poulou dans un esprit de vengeance. Même s’il y a de « bons Allemands »<sup>1</sup>, comme des amis de famille ou les élèves de Charles qu’il rencontre, l’enfant devient un véritable chargé de mission dépendant de son grand-père. Le patriotisme aigu de ce dernier influence son petit-fils qui sert encore une fois de faire-valoir de Charles.

Il s’agit donc de l’Alsace outragée, de l’Alsace qui a subi de cruelles souffrances, un cliché dans le contexte historique. Il faudrait pourtant

---

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 34.

mentionner que ce n'est pas le contexte historique qui intéresse Sartre. C'est l'attitude ironique et satirique de l'auteur à l'égard de son milieu familial qui reste raccroché aux idées du siècle précédent, tout en négligeant la ruine de la société d'avant-guerre. Sartre emploie la première personne du pluriel pour représenter le point de vue de sa famille avec son parler populaire :

« Allons, ce ne sont pas de si mauvaises gens. Bien entendu, nous n'avons pas renoncé à venger l'Alsace **martyre** : en famille, à voix basse, comme font les cousins de Gunsbach et de Pfaffenhofen, nous tuons les Boches par le ridicule ; », *Les Mots*, p. 34.

Le travail de la correction des rééditions de *Deutsches Lesebuch* constitue chaque année une procédure vénérable pour Charles. Il s'agit des œuvres pédagogiques qui contiennent des lectures allemandes et dont chaque réédition entraîne des commentaires sur les rapports entre auteur et éditeur. Ainsi les fautes d'impression suscitent la colère du grand-père qui recourt aux blasphèmes. Mais, pour Sartre, la correction est une cérémonie d'un rituel sacré :

« Je le [Charles] vis à l'œuvre : chaque année, on rééditait le *Deutsches Lesebuch*. Aux vacances, toute la famille attendait les épreuves impatientement : Charles ne supportait pas l'inaction, il se fâchait pour passer le temps. Le facteur apportait enfin de gros paquets mous, on coupait les ficelles avec des ciseaux ; mon grand-père déplaçait les placards, les étalait sur la table de la salle à manger et les sabrait de traits rouges ; à chaque faute d'impression il **jurait le nom de Dieu** entre ses dents mais il ne criait plus sauf quand la bonne prétendait mettre le couvert. Tout le monde était content. Debout sur une chaise, je contempiais dans l'extase ces lignes noires, striées de sang. », *Les Mots*, p. 38.

*Jurer le nom de Dieu*, c'est-à-dire utiliser le nom de Dieu comme juron, consiste en « prendre à témoin Dieu, le nom de Dieu, les saints, en blasphémant »<sup>1</sup>.

Pour Charles Schweitzer, son éditeur est un « ennemi mortel »<sup>2</sup>, un « vampire » qui boit son sang et qui fait découvrir à Poulou « l'exploitation de

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 38.

l'homme par l'homme »<sup>1</sup>. Le grand-père se sent déçu et désespéré par le traitement injuste de son éditeur. Il « [*lève*] *les bras au ciel* » :

« Mon grand-père n'avait jamais su compter : prodigue par insouciance, généreux par ostentation, il finit par tomber, beaucoup plus tard, dans cette maladie des octogénaires, l'avarice, effet de l'importance et de la peur de mourir. À cette époque, elle ne s'annonçait que par une étrange méfiance : quand il recevait, par mandat, le montant de ses droits d'auteur, il **levait les bras au ciel** en criant qu'on lui coupait la gorge ou bien il entraînait chez ma grand-mère et déclarait sombrement : "Mon éditeur me vole comme dans un bois." », *Les Mots*, p. 38.

Dans un contexte religieux, *lever les bras au ciel*, est un geste par lequel on fait « invoquer le ciel ou on lui rend des actions de grâce en levant rituellement les bras »<sup>2</sup>. Par extension, *lever les bras (au ciel)* signifie « un appel à l'aide »<sup>3</sup>.

Charles Schweitzer, comme nous l'avons déjà constaté, n'est point sensible à la littérature de son temps. Il préfère les auteurs du siècle précédent, cessant de lire les auteurs nouveaux depuis la mort de Victor Hugo. Ainsi, lorsque son petit-fils ne reçoit jamais de réponse à sa lettre adressée à Courteline<sup>4</sup>, Charles se met en colère. En fait, il considère l'attitude de Courteline comme une sorte de mépris à l'égard de sa personne. Pour lui, c'est vraiment incroyable :

« j'avais pour familiers Voltaire et Corneille ; comment un écrivain vivant eût-il refusé mon amitié ? Courteline la refusa et fit bien : en répondant au petit-fils, il fût tombé sur le grand-père. À l'époque, nous jugeâmes sévèrement son silence : "J'admets, dit Charles, qu'il ait beaucoup de travail mais, **quand le diable y serait**, on répond à un enfant." », *Les Mots*, p. 58.

Par référence aux caractères surnaturels ou aux traits de merveilleux attribués au *diable*, la notion religieuse ou magique étant présente, le *diable* a des facultés et des pouvoirs très étendus. Par référence à ses attributs supranaturels tels que la puissance et la connaissance, l'expression *quand le*

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Georges Moinaux Courteline : écrivain et auteur dramatique français (Tours 1858 – Paris 1929).

*diable y serait* signifie « bien que cela soit incroyable, difficile ou impossible »<sup>1</sup>.

### **A.3 Professeurs, écrivains et héros littéraires dans un contexte religieux**

L'épisode du graffiti où le petit Jean-Paul découvre sur les murs de l'école une phrase insultante attribuée à l'instituteur, Monsieur Barrault, lui donne le vertige. Les enseignants, comme d'ailleurs Charles Schweitzer, constituent pour Poulou des personnes sacrées, dignes de respect et de reconnaissance de la part des apprenants. Le graffiti prend le sens d'un *blasphème*, « parole, discours outrageant à l'égard de la divinité, de la religion, de tout ce qui est considéré comme sacré »<sup>2</sup>. Par extension, le terme désigne toute « parole, propos, acte injuste, injurieux, indécent contre une personne ou une chose considérée comme respectable »<sup>3</sup>.

Cette relation maître-élève pourrait également faire allusion à celle de Jésus-Christ avec ses disciples pendant sa vie terrestre. Il s'agit de cette façon d'une relation sacrée au sein de laquelle toute sorte de violence constitue un *sacrilège*.

Tout cet univers austère, dont Barrault et Charles font partie, est remis en question par cette violence langagière. Sartre, éprouvant lui-même, en tant qu'élève, un manque de respect, le désir de parler mal et d'insulter son maître, affronte pour la première fois l'occasion de contester le conformisme imposé par son milieu familial et scolaire :

« Quelque part, dans une tête, rôdait cette pensée malade et criminelle. Dans quelle tête ? Dans la mienne, peut-être. Ne suffisait-il pas d'avoir lu l'inscription **blasphématoire** pour être complice d'un **sacrilège** ? Il me semblait à la fois qu'un fou cruel raillait ma politesse, mon respect, mon zèle, le plaisir que j'avais chaque matin à ôter ma casquette en disant "Bonjour, Monsieur l'Instituteur" et que j'étais moi-même ce fou, que les vilains mots et les vilaines pensées pullulaient dans mon cœur. », *Les Mots*, p. 68.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

Dans le domaine de la religion, le *sacrilège* désigne la « profanation de ce qui est sacré ; action impie envers les lieux, les choses revêtues d'un caractère sacré ; fait de porter atteinte à une personne revêtue d'un caractère sacré, de l'outrager gravement »<sup>1</sup>.

Le grand-père Schweitzer, professeur de lettres, négligeant la littérature de son temps, ne fait plus de lectures des auteurs nouveaux. Il se rappelle aussi avoir aperçu Verlaine entrer ivre dans un café. Il se méfie alors des écrivains qui vivent de leur plume en les dévalorisant par l'emploi du terme d'origine grecque *thaumaturges* dans un contexte péjoratif. L'adjectif épithète *dérisoire* d'ailleurs, qui qualifie ici les *thaumaturges*, désigne quelqu'un « qui est négligeable au point de ne pas pouvoir être pris en considération »<sup>2</sup>. L'oxymore dévalorise davantage la position défavorable des écrivains professionnels. Le récit de Poulou constitue ici sans doute un discours rapporté de son grand-père, car il s'agit des paroles de Charles que Sartre a entendues proférer :

« Mon grand-père appréciait Verlaine dont il possédait un choix de poèmes. Mais il croyait l'avoir vu, en 1894, entrer "saoul comme un cochon" dans un mastroquet de la rue Saint-Jacques : cette rencontre l'avait ancré dans le mépris des écrivains professionnels, **thaumaturges** dérisoires qui demandent un louis d'or pour faire voir la lune et finissent par montrer, pour cent sous, leur derrière. », *Les Mots*, p. 128.

Dans un contexte religieux, un *thaumaturge* est la « personne qui accomplit des miracles ». Par extension, le terme prend le sens péjoratif de la « personne qui prétend accomplir des miracles, défier les lois de la nature »<sup>3</sup>.

Poulou cherche à réunir héroïsme et littérature. Les auteurs sont considérés comme des héros, car leur œuvre littéraire se caractérise par la gloire d'un exploit. Le public reste extasié devant la grandeur de leur création littéraire et l'écrivain est admiré par la foule comme un foudre de guerre. Jean-Paul réconcilie donc Corneille et Pardaillan, le petit-bourgeois et le chevalier. Pardaillan est le héros le plus cité dans *Les Mots*. « Zévaco en a fait

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

le défenseur du peuple et des opprimés, le persécuteur des persécuteurs, le bretteur anarchiste, [...] »<sup>1</sup>, un homme à *face de carême* :

« C'est donc vrai ! me dis-je. On a *besoin d'eux* ! À Paris, à New York, à Moscou, on les attend, dans l'angoisse ou dans l'extase, avant qu'ils aient publié leur premier livre, avant qu'ils aient commencé d'écrire, avant même qu'ils soient nés.

Mais alors... moi ? Moi qui avais mission d'écrire ? Eh bien l'on m'attendait. Je transformai Corneille en Pardaillan : il conserva ses jambes torses, sa poitrine étroite et sa **face de carême** mais je lui ôtai son avarice et son appétit du gain ; je confondis délibérément l'art d'écrire et la générosité. », *Les Mots*, p. 139.

Le *carême* est la « période de quarante-six jours située entre le mardi gras et le jour de Pâques, pendant laquelle les catholiques sont invités par leur Église à faire certains jours jeûne et abstinence et à se livrer à la prière et aux pratiques pénitentielles »<sup>2</sup>. C'est le « temps de pénitence pour se préparer à célébrer la passion et la mort du Christ et fêter sa résurrection le dimanche de Pâques. Ce temps rappelle celui que Jésus passa au désert avant sa vie publique et pendant lequel il fut tenté par le diable (*Matthieu*, 4, 1-11). C'était naguère une période de jeûne et d'abstinence de viande. Cette exigence s'est beaucoup allégée chez les catholiques, auxquels il est seulement demandé de ne pas manger de viande le vendredi, mais d'avoir l'esprit de pénitence et de partage. Elle demeure très forte chez les orthodoxes, les fidèles s'abstenant tous les mercredis et les vendredis de tous produits animaux (viande, poisson, œufs, lait), d'huile, de vin »<sup>3</sup>.

La *face, figure de carême* est un « visage maigre et pâle, analogue à celui d'une personne qui a jeûné tout un carême »<sup>4</sup>.

Nous avons déjà vu que Sartre aime excessivement les mots ; ces derniers constituent pour lui une religion. Les paroles prennent ainsi une dimension sacrée. Il déclare sa passion pour le langage, en imaginant sa future carrière d'écrivain et de créateur de l'univers littéraire artistique. Le terme *cathédrale* est employé alors métaphoriquement pour qualifier ce qui par ses

<sup>1</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 115.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, *op. cit.*, 2008, p. 93.

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

dimensions, son élévation, la qualité de sa construction, évoque une cathédrale :

« j'en ferais des monuments véritables. Terroriste, je ne visais que leur être : je le constituerais par le langage ; rhétoricien, je n'aimais que les mots : je dresserais des **cathédrales** de paroles sous l'œil bleu du mot ciel. Je bâtirais pour des millénaires. Quand je prenais un livre, j'avais beau l'ouvrir et le fermer vingt fois, je voyais bien qu'il ne s'altérait pas. », *Les Mots*, p. 150.

Nous pourrions ici ajouter que la rhétorique de Sartre rappelle celle d'Arthur Rimbaud dont le style épique nécessite une langue nouvelle pour être restitué. Créer par les mots et les lettres, déstructurer la phrase, rompre les rythmes accoutumés, inventer des sensations nouvelles en bouleversant les anciennes, voilà l'ambition du créateur : trouver une langue pour créer.

#### A.4 Le Saint-Esprit au service de la création littéraire

Poulou imagine une carrière obscure de professeur de province, car sa mère lui évoque les joies quotidiennes d'une vie simple consacrée à l'enseignement et à la famille, où la rédaction d'œuvres littéraires pourrait trouver une place secondaire mais découverte et appréciée par la postérité. Dans sa tentative d'écrire, l'écrivain trouve une aide par le *Saint-Esprit*. Ce dernier est d'ailleurs nommé, par saint Jean, *paraclet* qui signifie « invoqué, intercesseur » et qui évoque l'avocat ou le consolateur des hommes<sup>1</sup>. Dans le texte, le regard critique du *Saint-Esprit* qui juge sévèrement les hommes ne correspond pas à l'image consolatrice attribuée par saint Jean. Le narrateur, dans une tentative de personnification de la troisième personne de la Sainte Trinité, lui attribue de la colère et une attitude critique, n'osant pas en même temps abandonner les hommes :

« Le **Saint-Esprit** me regardait. Il venait justement de prendre la décision de remonter au **Ciel** et d'abandonner les hommes ; je n'avais que le temps de m'offrir, je lui montrais les plaies de mon âme, les larmes qui trempaient mon papier, il lisait par-dessus mon épaule et sa colère tombait. Était-il apaisé par la profondeur des souffrances ou par la magnificence de l'œuvre ? Je me disais : par l'œuvre, à la dérobée je pensais : par les souffrances. Bien entendu

<sup>1</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 200.

le **Saint-Esprit** n'appréciait que les écrits *vraiment* artistiques mais j'avais lu Musset, [...] », *Les Mots*, p. 151-152.

Dans le cadre de cet avenir imaginaire, l'écrivain, arrivé au seuil de la vieillesse, aurait l'occasion de voir un manuscrit publié par hasard, et son nom devenir célèbre. Mais ce grand écrivain méconnu, au moment où la gloire viendrait de lui sourire, préférerait rester dans l'anonymat, malgré les hommages inattendus.

Le *Saint-Esprit* apparaît de nouveau dans des phrases où le langage est toujours celui de combat et plus précisément de chicane. L'attitude du *Saint-Esprit* face à l'écrivain est ambiguë, car, dans ce cas-ci, même s'il est élu, il est ignoré en même temps :

« Pourtant, à peine paru, mon premier livre déchaînerait le scandale, je deviendrais un ennemi public : [...] D'abord foudroyé, je passerais des mois dans l'imbécillité, répétant sans cesse : "Ce n'est qu'un malentendu, voyons ! Puisque tout le monde est bon !" Et ce ne serait en effet qu'un malentendu mais le **Saint-Esprit** ne permettrait pas qu'il se dissipât. Je guérirais ; un jour, je m'assiérais à ma table et j'écrirais un nouveau livre : sur la mer ou sur la montagne. », *Les Mots*, p. 153-154.

« Je boudais encore, à neuf ans, et j'y prenais un plaisir extrême : par bouderie, je maintenais, martyr inexorable, un malentendu dont le **Saint-Esprit** lui-même semblait s'être lassé. Pourquoi ne pas dire mon nom à cette ravissante admiratrice ? », *Les Mots*, p. 155.

« "C'est ça : je me crois immortel." Rien n'était plus faux : je m'étais prémuni contre les décès accidentels, voilà tout ; le **Saint-Esprit** m'avait commandé un ouvrage de longue haleine, il fallait bien qu'il me laissât le temps de l'accomplir. », *Les Mots*, p. 160-161.

L'écrivain sacrifie son existence obscure à l'écriture. Se transformant en livre lui permettra d'éviter la mort et de gagner la gloire littéraire. Il faudrait ainsi disparaître du monde pour renaître sous la forme de livres qui vont remplir les rayons de bibliothèques et faire revivre l'auteur dans la conscience de lecteurs anonymes. Le fait d'écrire deviendra alors un gage d'immortalité. C'est le salut par l'art. Écrire c'est survivre à la mort. « Jamais l'imaginaire

macabre et l'exultation de renaissance qu'il met contradictoirement en lice, n'avaient été opposés et mêlés de manière aussi ironiquement souveraine »<sup>1</sup> :

« Ma vocation changea tout : les coups d'épée s'envolent, les écrits restent, je découvris que le **Donateur**, dans les Belles-Lettres, peut se transformer en son propre **Don**, c'est-à-dire en objet **pur**. Le hasard m'avait fait homme, la générosité me ferait livre ; je pourrais couler ma babillarde, ma conscience, dans des caractères de bronze, remplacer les bruits de ma vie par des inscriptions ineffaçables, ma chair par un style, les molles spirales du temps par l'éternité, apparaître au **Saint-Esprit** comme un précipité du langage, devenir une obsession pour l'espèce, être *autre* enfin, autre que moi, autre que les autres, autre que tout. », *Les Mots*, p. 158.

Le *don* désigne dans un contexte particulier, la « qualité ou faveur extraordinaire, avantage venant de Dieu ou de la nature »<sup>2</sup>. Étant donné que les termes *Don* et *Donateur* apparaissent en majuscules dans le texte, nous pourrions faire allusion au Saint-Esprit en tant que « donateur de sept dons ».

L'Église a traditionnellement mis l'accent sur *sept dons* octroyés aux Apôtres par l'Esprit de Dieu pour le sanctifier. Cette liste trouve son origine dans l'oracle du prophète Isaïe évoquant le messie à venir, attendu comme un lointain descendant du roi David et sur lequel « reposera l'Esprit du Seigneur, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte du Seigneur, son inspiration est dans la crainte [piété] du Seigneur » (Isaïe 11,2).

Le texte biblique mentionne six dons, mais la « crainte du Seigneur » citée deux fois a été traduite par la Vulgate latine en « piété filiale ». Le premier usage de cette liste est attesté par saint Ambroise de Milan à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. À sa composition au IX<sup>e</sup> siècle, l'hymne très ancienne du *Veni Creator Spiritus* nomme l'Esprit « *donateur des sept dons* ». Mais c'est surtout la théologie scolastique, avec saint Thomas d'Aquin, au XIII<sup>e</sup> siècle, dans sa *Somme théologique*, qui a formalisé cette liste. Elle s'est maintenue dans les différentes liturgies de la confirmation.

Le Catéchisme de l'Église catholique les définit comme « des dispositions permanentes qui rendent l'homme docile à suivre les impulsions de l'Esprit Saint » (n. 1830). Autrement dit, ce sont « de pures dispositions que l'Esprit Saint grave au tréfonds de notre cœur, avant tout acte de notre

<sup>1</sup> Claude BURGELIN, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, *op. cit.*, p. 102.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

part, et donc à la racine de notre capacité d’agir », explique le P. Jean-Claude Sagne dans son *Traité de théologie spirituelle*<sup>1</sup>.

Par ces dons qui relèvent de la pure grâce et de la pédagogie divine, l’Esprit travaille à sanctifier le chrétien, c’est-à-dire à le rendre pleinement accueillant à la présence de Dieu en lui, afin de le transformer « à son image et à sa ressemblance. »

Nous avons déjà vu que la *Providencia* désigne « le sage gouvernement de Dieu, sa suprême sagesse ; par métonymie, Dieu en tant que gouvernant le monde »<sup>2</sup>. Sartre utilise de nouveau un terme purement religieux (l’adjectif *providentiel*) de façon parodique, puisqu’il présente la Providence incapable de garantir l’existence humaine. La *garantie* – terme du domaine de droit par excellence – est l’« action ou moyen de garantir quelque chose à quelqu’un ; résultat de cette action impliquant la responsabilité qui en découle »<sup>3</sup>. Le fait alors que la Providence ne peut pas garantir l’existence de l’écrivain et en décline la responsabilité renvoie à la démythification de la religion par Sartre :

« C’était un peu trop commode : par timidité d’enfant trop sage, par lâcheté, j’avais reculé devant les risques d’une existence ouverte, libre et **sans garantie providentielle**, je m’étais persuadé que tout était écrit d’avance, mieux encore, révolu. », *Les Mots*, p. 161-162.

Il ne faut pas oublier que, selon Sartre enfant, c’est Dieu qui décide du *destin* des hommes. Le *Destin*, c’est la « puissance extérieure à la volonté humaine, qui, selon certaines croyances, régirait l’univers, en fixant de façon irrévocable le cours des événements »<sup>4</sup>. Le mot (avec une majuscule) peut aussi prendre une « une valeur allégorique de personnification »<sup>5</sup>. Ironique et arrogant, le narrateur élevé dans une fausse perspective de soi-même, se voit comme un futur grand homme qui profite d’un destin privilégié :

« Ces enfants vivaient dans l’erreur : ils croyaient agir et parler au hasard quand leurs moindres propos avaient pour but réel d’annoncer leur **Destin**.

<sup>1</sup> SAGNE Jean-Claude, *Traité de théologie spirituelle*, Éd. du Chalet, coll. « La vie spirituelle », 1992.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

L'auteur et moi nous échangeons des sourires attendris par-dessus leurs têtes ; je lisais la vie de ces faux médiocres comme **Dieu** l'avait conçue : en commençant par la fin. D'abord, je jubilais : c'étaient mes frères, leur gloire serait la mienne. », *Les Mots*, p. 166.

Poulou faisant la lecture d'un petit livre, *L'Enfance des hommes illustres*, s'identifie à des enfants encore inconnus, qui deviendront de grands hommes, comme Bach, Rousseau ou Molière. Tout ce qui se passe dans leurs biographies n'est pas l'élément du hasard mais constitue le développement futur de leur génie. De même, le petit Jean-Paul perçoit tout événement comme signe du Destin. Ses pensées et ses paroles seront alors celles d'un futur grand homme.

Dans les phrases qui suivent, le narrateur parle d'un *ange filou* qui pirate ses pensées. Il s'agit d'un oxymore puisque un *ange*, comme l'on a déjà mentionné, signifie par extension « pur esprit, créature parfaite opposée à l'être corporel et imparfait »<sup>1</sup>. Un pur esprit alors ne pourrait pas être *filou* en même temps, puisque l'adjectif désigne celui qui est « malhonnête et sans scrupules qui trompe ou vole autrui »<sup>2</sup>. Il s'agit ici plutôt d'un enfant espiègle, rusé qui se présente quand même comme un *ange* :

« Je me rappelais quelques-uns de mes propos, je les répétais à voix haute, cela ne m'avancait pas. Les phrases glissaient, impénétrables ; à mes propres oreilles ma voix résonnait comme une étrangère, un **ange** filou me piratait mes pensées jusque dans ma tête et cet **ange** n'était autre qu'un blondinet du <sup>XXX</sup>e siècle, assis contre une fenêtre, qui m'observait à travers un livre. », *Les Mots*, p. 167.

L'épisode du magasin de vaisselle où Poulou accompagne sa grand-mère le fait comprendre sa fausse passivité. Y assistant en spectateur muet, il se perçoit comme un faux personnage secondaire. Cet événement, qui lui fait penser qu'il ne progresse plus, constitue un ennui qui ne cesse de le menacer. C'est seulement le *Ciel* qui le charge d'une nouvelle *mission* qui l'éloigne de sa passivité. D'ailleurs, il s'agit d'un élu, d'un prédestiné, d'un missionnaire dont le culte est bien défini au nom de la littérature.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

Le *Ciel* employé ici au sens métonymique désigne « Dieu, la Providence ou tout principe de transcendance »<sup>1</sup> :

« Fort à propos le **Ciel** me charge d'une **mission** nouvelle : il est de toute importance que je me remette à courir. », *Les Mots*, p. 199.

Et c'est toujours la main du *Saint-Esprit* qui lui offre la chance et lui accorde le talent, la vocation d'écrire<sup>2</sup> :

« Je me déclare comblé, je m'exalte ; pour forcer la main du **Saint-Esprit**, je lui fais le coup de la confiance : je jure dans la frénésie de mériter la chance qu'il m'a donnée. Tout est à fleur de peau, tout est joué sur les nerfs et je le sais. », *Les Mots*, p. 199.

Il faudrait pourtant signaler ici que Sartre, se référant au *Saint-Esprit* et l'inspiration que ce dernier lui offre, n'hésite pas d'utiliser une expression familière, personnifiant le Saint-Esprit : « je lui fais le coup de la confiance ». Cette variation du niveau de langue du narrateur adulte qui se réfère à son enfance, fait un écho parodique à la fonction divine du *Saint-Esprit*, troisième personne de la Sainte Trinité, procédant du Père et du Fils. Nous pourrions dire que ce changement de registre constitue un jeu ironique qui porte sur le caractère banal de l'état mystique.

Le narrateur, devenant « tout à fait fou », analyse la situation de sa « névrose ». Depuis l'enfance jusqu'aux années de formation et l'âge adulte, le personnage-narrateur possède une vision de type fantasmagorique marquée par la réversibilité : l'homme et la mouche, l'illustre écrivain et le *saint*. Les qualités d'un *saint*, la vertu, la bonté, la patience, signalent son innocence et sa perfection : il ne pourrait commettre le moindre crime, ni même faire du mal à une mouche. Le parallélisme d'un écrivain à un *saint* fait toujours partie du caractère sacré de la littérature, en tant que religion. L'écrivain-humaniste, étant inoffensif, cherche à construire une société idéale, contre la violence :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Voir aussi, *Les Mots*, p. 201, « C'est ce moment palpitant que ma gloire choisit pour réintégrer son domicile, l'Humanité pour se réveiller en sursaut et m'appeler à son secours, le Saint-Esprit pour me chuchoter ces mots bouleversants : "Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé." ».

« L'Humanité sommeille ; quant à l'illustre écrivain – un **saint**, celui-là, qui ne ferait pas de mal à une mouche –, il est justement de sortie. », *Les Mots*, p. 200.

Mais l'image recourt maintenant au narrateur-enfant qui tue une mouche. Cet assassinat bouleverse l'équilibre de la nature, étant donné que l'homme et la mouche appartiennent tous les deux à la *création* :

« Seul et sans avenir dans une minute croupie, un enfant demande des sensations fortes à l'assassinat ; puisqu'on me refuse un destin d'homme, je serai le destin d'une mouche. Je ne me presse pas, je lui laisse le loisir de deviner le géant qui se penche sur elle ; j'avance le doigt, elle éclate, je suis joué ! Il ne fallait pas la tuer, **bon Dieu** ! De toute la **création**, c'était le seul être qui me craignait ; je ne compte plus pour personne. », *Les Mots*, p. 200.

En parlant de ce qui émane d'une puissance transcendante (Dieu) ou d'une puissance immanente (la Nature), *la création* (au singulier seulement et toujours avec l'article défini) désigne l'« ensemble formé par l'Univers, la Terre et ce qui la peuple (à l'exclusion des aménagements apportés par l'homme à la Terre, etc.) »<sup>1</sup>.

## **B. Dans *La Nausée***

### **B.1 Roquentin et le bon Dieu**

Roquentin éprouve un premier dégoût qui est le point de départ de la nausée qui s'installe petit à petit chez lui. Il y a d'abord un dégoût des hommes et des choses, mais aussi, un sentiment violent : la peur. C'est elle qui poursuit Roquentin. Dans le café Mably, le héros observe et en même temps méprise les hommes qui attribuent de l'importance à la façon commune dont ils envisagent les choses :

« Mais je ne peux plus expliquer ce que je vois. À personne. Voilà : je glisse tout doucement au fond de l'eau, vers la peur. Je suis seul au milieu de ces voix joyeuses et raisonnables. Tous ces types passent leur temps à s'expliquer, à reconnaître avec bonheur qu'ils sont du

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

même avis. Quelle importance ils attachent, **mon Dieu**, à penser tous ensemble les mêmes choses. », *La Nausée*, p. 23.

*Dieu* en interjection ou dans une locution interjective est employé « pour renforcer l'expression d'émotions et de sentiments »<sup>1</sup>. Roquentin signale ainsi le caractère hyperbolique de la réaction de ces « types » à l'égard de leur constatation. La référence spontanée et l'accrochement à cette expression stéréotype révèlent des besoins langagiers qui échappent sans doute à la lucidité de Roquentin.

Au *Rendez-vous des Cheminots*, Roquentin comprend que la nausée se trouve partout, et surtout, dans les choses et dans les lieux. Saisi alors par ce sentiment, il trouve refuge dans la musique qui a un effet magique sur lui. C'est une guérison ; elle éloigne le mal éprouvé à cause de la nausée. Cette musique qui le réjouit tant, c'est le *rag-time*. C'est elle qui fait disparaître brusquement le monde des existences, qui permet « d'échapper aux marasmes de l'existence »<sup>2</sup>, qui vainc le temps, qui est « nécessaire », à l'encontre de l'existence qui est contingente. Roquentin attribue à la nécessité de la musique les traits de l'essence tandis qu'il rapproche de la contingence les traits de l'existence. C'est la musique – le jazz et la chanson – qui donne le bonheur :

« Mon verre de bière s'est rapetissé, il se tasse sur la table : il a l'air dense, indispensable. Je veux le prendre et le soupeser, j'étends la main... **mon Dieu** ! C'est ça surtout qui a changé, ce sont mes gestes. Ce mouvement de mon bras s'est développé comme un thème majestueux, il a glissé le long du chant de la Négresse ; il m'a semblé que je dansais. », *La Nausée*, p. 42.

L'emploi de l'expression « mon Dieu » n'a évidemment aucune référence religieuse. Par contre, il montre le besoin de Roquentin d'exprimer une surprise et le poids émotionnel et affectif qui suit une révélation.

À propos de ce passage, Sartre fait un commentaire philosophique dans *L'Imaginaire* (Conclusion, p. 243-245). Interrogeant la nature de l'objet esthétique, Sartre y montre que l'œuvre d'art est un *irréel* qui a sa matière et

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Jean-François BIANCO, *La Nausée*, Sartre, *op. cit.*, p. 68.

sa durée propres ; il se sert de l'exemple de la *Septième Symphonie*<sup>1</sup> de Beethoven (équivalent dans *L'Imaginaire* de « Some of these days »<sup>2</sup> dans *La Nausée*)<sup>3</sup>.

Roquentin décide de quitter le *Rendez-vous des Cheminots* pour faire une promenade sur le boulevard Noir. Avant de partir, il est témoin d'une scène de jeu de cartes où il observe le moindre détail concernant les gestes des joueurs. Un geste répétitif et monotone d'un joueur provoque chez lui une espèce de nausée :

« C'est bien, je vais partir. Le vieillard violacé se penche sur une feuille en suçant la pointe d'un crayon. Madeleine le regarde d'un œil clair et vide. Le jeune homme tourne et retourne le neuf de cœur entre ses doigts. **Mon Dieu !** », *La Nausée*, p. 43-44.

En sortant du café, il se sent libéré et soulagé : il peut enfin respirer. La promenade sur le boulevard désert va le rendre heureux :

« L'air me fait du bien : il n'a pas le goût du sucre, ni l'odeur vineuse du vermouth. Mais **bon Dieu** qu'il fait froid. », *La Nausée*, p. 44.

L'expression « bon Dieu » crée une instance d'un parler populaire, stéréotypé mais dans le texte l'émetteur donne l'impression d'un personnage qui, dans sa solitude, recourt à une tournure communicative.

Dans le *T.L.F.i*, à l'article de *Dieu*, nous trouvons à propos de *bon Dieu* :

- *Pop.* ou *fam.* [Avec l'adj. *bon*, synonyme affectif de *vrai*] *Le bon Dieu*. Dieu absolument bon et miséricordieux. *Les œuvres du bon Dieu; aimer, prier, offenser le bon Dieu; demander qqc. au bon Dieu, remercier le bon Dieu.* - *Le bon Dieu, il est au ciel.* - *Sur la terre aussi, un petit peu.* - *Mais là en dessous,*

<sup>1</sup> La *Septième Symphonie* de Beethoven est un irréel et si les acteurs sont là, sur la scène, en chair et en os, Hamlet appartient à un autre « monde ». (*Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 243)

<sup>2</sup> Dans *La Nausée* l'air de jazz « Some of these days » joue un rôle aussi important que la sonate de Vinteuil dans *À la recherche du temps perdu* de Proust. Cet air que Roquentin croit composé par un juif, et qu'il écoute chanté par une négresse, sur un phonographe au Rendez-vous des Cheminots, représente pour lui la victoire de l'immatérialité de l'art, « belle et dure comme l'acier », sur la contingence de l'existence. Le jazz est donc pour Sartre une figure de la liberté, l'exigence de celui-ci faite art. (*Dictionnaire Sartre, op. cit.*, p. 260)

<sup>3</sup> Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 1750.

*il y a plus de bon Dieu* (AYME, *Jument*, 1933, p. 281). *Les enfants se demandaient si leur jeu de l'autre jour n'avait pas attiré la punition du bon Dieu* (DRUON, *Gdes, fam.*, t. 2, 1948, p. 122).

- *En partic.* [Le suj. désigne un enfant] *Écrire au bon Dieu.* (Subst. désignant une pers. ou un aspect de la pers.) + *du bon Dieu.* (Subst.) propre aux êtres naïvement et entièrement voués à Dieu. *Garçon de la pâte du bon Dieu, au demeurant, fidèle, bon compagnon* (POURRAT, *Gaspard*, 1922, p. 57). *Dire que j'étais aussi couillon que lui d'avoir attiré ces trois vies du bon Dieu sur ce sacré putin de chemin, droit comme une ligne de mire!* (GIONO, *Baumugnes*, 1929, p. 213) :

Il faut mourir

Entre les bras de celui qui l'aime, et est-ce qu'elle se doute, la pauvre innocente du *bon Dieu*,

Rien du tout ! Ce qu'il y a en elle et ce qui en va sortir !

CLAUDEL, *Partage de midi*, 1949, I, p. 1083.

- [Par référence à Dieu en tant qu'il est le créateur et le dispensateur de toutes choses] *Chaque jour du bon Dieu.* Chaque jour qui est et que l'on vit (parce que Dieu l'a bien voulu), chaque jour sans exception. *Tous les jours que le bon Dieu fait.*

- Par métonymie, [Au singulier gén. avec l'article indéfini, ou au pluriel, pour désigner une représentation de Dieu] *Familier*, volontiers *péj.* *Un bon dieu/Dieu ; un marchand de bons dieux. Un petit bon Dieu de missel* (TAINÉ, *Philos. art*, t. 2, 1865, p. 35). *Dites, dans un bon Dieu de bois, est-ce l'image Que vous voyez et vers qui vos vœux vont monter* (VERLAINE, *Œuvres complètes*, t. 1, Jadis, 1884, p. 399). Rare. *Un Dieu-le-Père. Il y a là-bas dans l'égrugeoir un très bon Dieu-le-Père en pierre que nous avons volé à Saint-Pierre-aux-Bœufs* (HUGO, *N.-D. Paris*, 1832, p. 103).

Le lendemain de la visite de l'Autodidacte et des photos de voyages, Roquentin s'interroge sur la notion d'aventure, tout en renonçant à l'amour, à la gloire et à la richesse. « Dieu non » met en relief d'ailleurs son sentiment de détachement de ces notions :

« Il m'est arrivé des histoires, des événements, des incidents, tout ce qu'on voudra. Mais pas des aventures. Ce n'est pas une question de mots ; je commence à comprendre. Il y a quelque chose à quoi je tenais plus qu'à tout le reste - sans m'en rendre bien compte. Ce n'était pas l'amour, **Dieu non**, ni la gloire, ni la richesse. C'était... Enfin je m'étais imaginé qu'à de certains moments ma vie pouvait prendre une qualité rare et précieuse. [...] j'ai connu des moments admirables, j'ai eu des aventures. C'est ça qu'on m'enlève, à présent. Je viens d'apprendre, que je me suis menti pendant dix ans. Les aventures sont dans les livres. », *La Nausée*, p. 61.

Pour Sartre, il y a un rapport entre le récit et le temps : c'est la fin d'un récit qui le détermine tout entier. Raconter une histoire, c'est une procédure close, car nous nous occupons des événements accomplis. Un récit concerne ainsi un fait qui appartient au passé ; il n'a pas de présent. Ce raisonnement s'oppose à la réalité de la vie, à l'existence liée au présent. Il est alors impossible de raconter l'existence puisqu'elle appartient au pur présent. Le narrateur le fait remarquer : « Il faut choisir : vivre ou raconter »<sup>1</sup>. La notion d'aventure a une valeur particulière : elle n'existe que racontée. Et puisque une histoire racontée devient une nécessité, elle s'oppose à la contingence<sup>2</sup> et du coup à l'existence. Ce n'est pas l'aventure qui fait le récit, c'est le récit qui crée l'aventure. Le conteur Roquentin cite une série d'*incipit* de récits virtuels qui bloquent l'existence dans une nécessité irréaliste.

Sartre, dans les *Carnets de la drôle de guerre*, médite de nouveau sur la notion d'aventure : « cette "aventure" qui fuit toujours l'aventurier au milieu des conjonctures les plus extraordinaires et qui est pourtant une catégorie essentielle de l'action humaine. J'ai semblé dire, dans *La Nausée*, qu'elle n'*existait* pas. Mais c'est mal fait. Il vaut mieux dire que c'est un irréalisable. L'aventure est un existant dont la nature est de n'apparaître qu'au passé à travers le récit qu'on en fait. [...] Avoir une aventure ce n'est pas se représenter

---

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>2</sup> « La nécessité concerne la liaison des propositions idéales mais non celle des existants. Un existant phénoménal ne peut jamais être dérivé d'un autre existant, en tant qu'il est existant. C'est ce qu'on appelle la contingence de l'être en-soi ». (Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, coll. TEL, 1987, p. 33)

Sartre a témoigné que la contingence était, avec la liberté, une notion clé de son œuvre. C'est sa découverte la plus personnelle, la plus paradoxale aussi : une victoire contre son enfance, contre une vision du monde où le Beau se confond avec le nécessaire pour former un univers d'idéalistes que Sartre a longtemps pris pour la vraie vie [...]. (*Dictionnaire Sartre*, *op. cit.*, p. 107)

qu'on a une aventure mais être dans l'aventure – ce qui, je l'ai montré dans *La Nausée*, est impossible »<sup>1</sup>.

Quelques mètres plus loin du magasin du chapelier Urbain, contre la devanture de Ghislaine, Roquentin croise un groupe de gens qui se tiennent les mains lors de leur rencontre. Nous avons ici un discours rapporté au style direct<sup>2</sup> inséré dans le monologue intérieur de Roquentin. Il s'agit d'une conversation stéréotypée de la petite bourgeoisie sans cohérence, ni intérêt essentiel, avec toutes les formules de politesse ; une conversation entre des « Salauds » qui feignent de respecter la puissance des institutions, et notamment celle du médecin. La suppression des guillemets ou des tirets, marques typiques morphosyntaxiques d'un dialogue, transforme ce dernier en « un long verbiage anonyme »<sup>3</sup>, car Roquentin tente de considérer les paroles prononcées comme des gestes.

En outre, l'absence d'un verbe modalisateur, employé normalement par le rapporteur pour introduire un discours direct, montre que Roquentin prend ses distances par rapport aux interlocuteurs de cette scène, c'est-à-dire les bouvillois de la classe bourgeoise « dont tout le sépare subjectivement, par la conscience qu'il a du monde »<sup>4</sup> :

« nous défilons devant six personnes qui se tiennent les mains : “[...] Ma chérie, je te présente le docteur Lefrançois ; docteur, je suis très heureuse de faire votre connaissance, mon mari me parle toujours du docteur Lefrançois qui l'a si bien soigné, mais couvrez-vous donc, docteur, par ce froid vous prendriez mal. Mais le docteur se guérirait vite ; hélas ! madame, ce sont les médecins qui sont les plus mal soignés ; le docteur est un musicien remarquable. **Mon Dieu**, docteur, mais je ne savais pas, vous jouez du violon ? Le docteur a beaucoup de talent.” », *La Nausée*, p. 71.

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Les Carnets de la drôle de guerre*, op. cit., *Carnet XI*, p. 244-245.

<sup>2</sup> Le discours direct est en effet le plus « mimétique » des trois discours : il reproduit les intonations, transmet le signifiant des paroles rapportées, y compris les interjections, les termes agrammaticaux, les mots étrangers, mais il n'est pas autonome pour autant. Le choix des signes dépend du rapporteur, et le verbe de présentation peut modaliser les propos transmis, en évaluer la vérité (« reconnaître ») ou la fausseté (« prétendre »), en qualifier l'énonciation (« vociférer »/« chuchoter »), comme les indications qui l'accompagnent. (Anne HERSCHBERG PIERROT, *Stylistique de la prose*, Paris, Éditions Belin, 1993, p. 112.)

<sup>3</sup> Geneviève IDT, *La Nausée : analyse critique*, op. cit., p. 69.

<sup>4</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, op. cit., p. 117.

L'apostrophe « mon Dieu », rituelle pendant la prière, aboutit ici à une interjection de justification. Le locuteur « se justifie et demande à l'allocutaire de se montrer compréhensif à son égard »<sup>1</sup>.

Nous constatons par ailleurs cette attitude de Roquentin lorsqu'il contemple Bouville du haut d'une colline vers la fin de son séjour dans cette ville : « Comme je me sens loin d'eux, [...] j'appartiens à une autre espèce »<sup>2</sup>. Contrairement aux « Salauds » qui ne savent pas qu'ils existent, Roquentin éprouve une sensation de nausée devant l'existence qui se dévoile.

Vers la fin de l'après-midi du jour où il décide de ne plus écrire son livre sur Rollebon, Roquentin, faisant la lecture d'un journal, évoque le viol d'une jeune fille.

L'image du viol revient souvent dans l'œuvre de Sartre. L'auteur déclare dans une interview dans la *Libération* (15 novembre 1973) qu'il « ne pense pas que l'agression puisse être entièrement éliminée de la sexualité : l'agressivité est humaine et un acte sexuel dépourvu d'agressivité impliquerait un homme entièrement différent de ce qui est aujourd'hui »<sup>3</sup>. Pourtant aucune affaire de viol n'a été découverte dans les journaux du Havre et de Paris de cette période, à laquelle Sartre pourrait faire allusion ici.

Suite à la lecture de cette nouvelle, Roquentin éprouve d'une manière intense le sentiment d'exister. L'existence constitue un des concepts fondamentaux de Sartre. Elle est l'objet de l'angoisse : « la loi de l'homme rigoureusement seul n'est point la peur du néant, mais la peur de l'existence »<sup>4</sup>. Dans *La Nausée*, c'est Roquentin qui fait « l'expérience de son existence à partir du sentiment de la totale gratuité de son être : c'est donc à partir de la contingence que devra se comprendre l'existence »<sup>5</sup>.

Dans son monologue intérieur, il emploie en interjection le mot *Dieu* pour renforcer l'expression de ses sentiments :

---

<sup>1</sup> Olivier CLAUDINE, « L'interjection *mon Dieu* : variabilité sémantique et situations de discours », in : *Cahiers de praxématique*, n° 34, 2000 : L'interjection en français, p. 161-189.

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 223.

<sup>3</sup> Informations tirées des *Œuvres romanesques* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 1776.

<sup>4</sup> Paul NIZAN, *Ce soir*, 16 mai 1938 (repris dans *Pour une nouvelle culture*, textes réunis par Suzan SULEIMAN, Éditions Bernard Grasset, 1971, p. 286).

<sup>5</sup> *Dictionnaire Sartre*, *op. cit.*, p.175.

« J'achète mon journal en passant. Sensationnel. Le corps de la petite Lucienne a été retrouvé ! [...] L'enfant a été violée. On a retrouvé son corps, ses doigts crispés dans la boue. Je roule le journal en boule mes doigts crispés sur le journal ; odeur d'encre ; **mon Dieu** comme les choses existent fort aujourd'hui. La petite Lucienne a été violée. Étranglée. Son corps existe encore, sa chair meurtrie. *Elle* n'existe plus. Ses mains. Elle n'existe plus. », *La Nausée*, p. 146.

Le style de ce monologue<sup>1</sup> repose sur des associations libres et semble suivre le courant de sa conscience : nous avons des répétitions, des ratiocinations, des ruptures syntaxiques. L'alternance du présent de la narration et du passé composé, utilisé dans les phrases empruntées au journal, joue aussi un rôle important dans la stylisation du monologue intérieur : fait lu dans le journal et méditation sur l'existence se mélangent, devenant un ensemble formé des langages divers, une polyphonie.

L'Autodidacte, exprimant son inquiétude sur les hommes, se demande si Roquentin éprouve les mêmes sentiments et qu'il partage ses idées sur l'humanisme. Mais cette vocation humaniste met plutôt en colère Roquentin qui considère l'Autodidacte comme un ensemble composé de caractéristiques empruntées aux différents types d'humanismes et qui les enferme en lui « comme des chats dans un sac de cuir et ils s'entredéchirent sans qu'il s'en aperçoive »<sup>2</sup> :

- « Il [l'Autodidacte] me regarde déjà avec moins de confiance.  
 - Est-ce que vous ne sentez pas cela comme moi, monsieur ?  
 - **Mon Dieu...** », *La Nausée*, p. 168.

Roquentin continue son récit après le repas avec l'Autodidacte, en exposant cette fois-ci, sa propre attitude à l'égard de la mer, sacralisée quelques lignes plus haut par le prêtre. Le narrateur « n'y voit qu'un désordre cocasse »<sup>3</sup>. Pour lui, la vérité de la mer est complètement différente : la mer possède également un côté négatif, hostile à l'homme, côté qui doit quand même son existence (elle aussi) à Dieu :

<sup>1</sup> Voir aussi dans *La Nausée* les pages 144 et 146 à 148.

<sup>2</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 168.

<sup>3</sup> Geneviève IDT, *La Nausée : analyse critique*, *op. cit.*, p. 64.

« La *vraie* mer est froide et noire, pleine de bêtes ; elle rampe sous cette mince pellicule<sup>1</sup> verte qui est faite pour tromper les gens. Les sylphes<sup>2</sup> qui m'entourent s'y sont laissé prendre : ils ne voient que la mince pellicule, c'est elle qui prouve l'existence de **Dieu**. Moi je vois le dessous ! Les vernis fondent, les brillantes petites peaux veloutées, les petites peaux de pêche du **bon Dieu** pètent de partout sous mon regard, elles se fendent et s'entrebâillent. », *La Nausée*, p. 178.

Vers la fin de son séjour à Bouville, Roquentin contemple la ville du haut d'une colline. Le récit suscite des angoisses pour des faits imaginaires. Dans une description surréaliste, Roquentin est plongé dans la panique. Il ne peut avoir que des cauchemars, des visions morbides, comme un prophète de malheur qui annonce des choses funestes et des événements fâcheux. Il joue les Cassandre en faisant de sombres prédictions sur l'avenir d'une ville qu'il déteste :

« Le soir tombe, les premières lampes s'allument dans la ville. **Mon Dieu** ! Comme la ville a l'air *naturelle*, malgré toutes ses géométries, comme elle a l'air écrasée par le soir. C'est tellement... évident, d'ici ; se peut-il que je sois le seul à le voir ? N'y a-t-il nulle part d'autre Cassandre, au sommet d'une colline, regardant à ses pieds une ville engloutie au fond de la nature ? D'ailleurs que m'importe ? Que pourrais-je lui dire ? », *La Nausée*, p. 225-226.

La tendance de Sartre vers le désastre et le malheur qui traduit son pessimisme est commentée par Simone de Beauvoir dans *La Force de l'âge*, où elle remarque « avec quelle facilité l'imagination de Sartre courait à la catastrophe »<sup>3</sup>.

Lors de son dernier jour à Bouville, Roquentin va flâner à la bibliothèque pour la dernière fois, où il assiste à un drame : l'Autodidacte fait scandale quand il caresse la main d'un jeune lycéen. Le Corse, le bibliothécaire le surprend en flagrant délit et menace de le renvoyer de la

---

<sup>1</sup> Pellicule : membrane très fine de quelque nature qu'elle soit. (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>2</sup> Dans la mythologie et, notamment dans les légendes celtiques et germaniques, *sylphes* (au pluriel) désignent des « Êtres surnaturels, composés des plus purs éléments de l'air où ils vivent, dotés d'ailes et qui se déplacent d'un vol léger, rapide ». (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>3</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force de l'âge*, op. cit., p. 218.

bibliothèque et de le dénoncer à son employeur. Malgré sa faillite, l'Autodidacte reste calme, juste avant que le Corse ne le gifle.

Une heure plus tard, l'Autodidacte, étant renvoyé par la bibliothèque, « erre dans la ville »<sup>1</sup>. La scène parvient au lecteur par l'intermédiaire de Roquentin : À travers le filtre de sa conscience, - nous avons encore une fois un exemple de « focalisation zéro » - l'Autodidacte vit de nouveau l'épisode de la bibliothèque. Même le discours direct supposé être prononcé par l'Autodidacte constitue une pensée de Roquentin. Le discours intérieur de l'Autodidacte est « simplement présenté entre guillemets, comme des fragments de monologue intérieur »<sup>2</sup>. Bouleversé par l'événement récent, il s'adresse à Dieu. C'est le langage d'autrui dans le langage de Roquentin :

« Il marche, il ne veut pas rentrer chez lui : le corse l'attend dans sa chambre et la femme et les deux jeunes gens : "Ce n'est pas la peine de nier, je vous ai vu." Et la scène recommencerait. Il pense : "**Mon Dieu**, si je n'avais pas fait ça, si je pouvais n'avoir pas fait ça, si ça pouvait n'être pas vrai !" », *La Nausée*, p. 240.

La fin de son séjour à Bouville trouve Roquentin en train de faire ses comptes : il a « trente ans ! Et 14 400 francs de rente »<sup>3</sup>. Sa seule activité – celle de l'historien-chercheur en train de travailler sur la biographie de M. de Rollebon – prend fin le jour où il décide de ne plus écrire : il ne peut et ne veut rien faire car, « faire quelque chose, c'est créer de l'existence – et il y a assez d'existence comme ça »<sup>4</sup>. Il décide alors de quitter Bouville pour aller s'installer à Paris où il imagine la vie et l'existence qu'il y mènera. Nous avons ici une prolepse<sup>5</sup> : l'intellectuel et aventurier Roquentin va se métamorphoser « en petit-bourgeois qui se clochardise »<sup>6</sup> :

« **Bon Dieu** ! C'est moi qui vais mener cette existence de champignon ? Qu'est-ce que je ferai de mes journées ? Je me promènerai. J'irai m'asseoir aux Tuileries sur une chaise de fer – ou plutôt sur un banc, par économie. J'irai lire dans les bibliothèques. Et puis ? Une fois par semaine le cinéma. Et puis ? Est-ce que je m'offrirais un Voltigeur, le dimanche ? Est-ce que j'irai

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, op. cit., p. 240.

<sup>2</sup> Geneviève IDT, *La Nausée : analyse critique*, op. cit., p. 54.

<sup>3</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, op. cit., p. 243.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Figure de rhétorique par laquelle on anticipe les objections de ses adversaires en les réfutant à l'avance. (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>6</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, op. cit., p. 81-82.

jouer au croquet avec les retraités du Luxembourg ? À trente ans ! J'ai pitié de moi. Il y a des moments où je me demande si je ne ferais pas mieux dépenser en un an les trois cent mille francs qui me restent – et après... », *La Nausée*, p. 243.

L'interjection « Bon Dieu », en tête du paragraphe, exprime la situation critique de Roquentin : des interrogations, des exclamations, des points de suspension indiquent l'indécision du personnage.

## B.2 Roquentin et le diable

Dans sa chambre d'hôtel, Roquentin, méditant sur la notion du temps, se réfère à ses souvenirs de voyages qu'il a faits au Maroc, au Japon, en Russie, en Espagne, en Grèce. Ses voyages font allusion à ceux qu'avait faits Sartre lui-même, mais aussi à ceux qu'il ferait plus tard dans sa vie<sup>1</sup>.

Roquentin, parlant alors de son séjour à Meknès, fait une comparaison entre ses souvenirs et les *pistoles dans la bourse du diable* qui se changent en feuilles mortes. Une feuille morte désigne une « feuille qui cesse de recevoir la sève de la plante et qui meurt ». D'une manière analogue, les souvenirs de Roquentin cessent de recevoir la « sève », c'est-à-dire, au sens figuré du terme, l'élan vital, l'énergie ou la vivacité de la part de Roquentin, et, par conséquent, ils meurent :

« Ce soleil et ce ciel bleu n'étaient que tromperie. C'est la centième fois que je m'y laisse prendre. Mes souvenirs sont **comme les pistoles<sup>2</sup> dans la bourse du diable** : quand on l'ouvrit, on n'y trouva que des feuilles mortes. », *La Nausée*, p. 55.

Nous trouvons cette expression dans la locution familière « *avoir, loger le diable dans sa bourse* » signifiant « être sans le sou, être dépourvu

---

<sup>1</sup> Sartre lui-même n'a visité le Japon qu'en 1966 et l'U.R.S.S. qu'à partir de 1954. En revanche, il a fait des voyages en Espagne (où habitent ses amis Fernando et Stépha Gerassi) en 1931 et 1932 ; au Maroc espagnol, avec, en particulier, un arrêt à Tétouan, en 1932 ; en Grèce, en 1937. Ce n'est qu'au cours de l'été 1938 qu'il fit avec Simone de Beauvoir un séjour prolongé au Maroc français. (Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 1759)  
Ces dernières vacances au Maroc serviront à l'épisode marocain du *Sursis*.

<sup>2</sup> Pistole : Monnaie d'or battue au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> s. en Espagne et en Italie, de titre et de poids analogues à ceux du louis. Par extension, au XVIII<sup>e</sup> s. : monnaie de compte exprimant une valeur fixe de dix livres. (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

d'argent »<sup>1</sup>. De même, Roquentin est dépourvu de ses souvenirs de voyage. D'ailleurs l'inexistence du passé consiste en l'impossibilité de revivre par ses souvenirs ou ses photographies les aventures de voyages.

Cette comparaison se retrouve fréquemment sous la plume de Sartre, comme, par exemple, dans la pièce de théâtre *Le diable et le bon dieu* :

« GOETZ : À la bonne heure. Ni données, ni reçues : c'est plus simple. **Les pistoles du Diable se changeaient en feuilles mortes** quand on voulait les dépenser ; mes bienfaits leur ressemblent : quand on y touche, ils se changent en cadavres. Mais l'intention, tout de même ? Hein ? Si j'avais eu vraiment l'intention de bien faire, ni Dieu ni le Diable ne pourraient me l'ôter. Attaque l'intention. Ronge-la. », *Le diable et le bon dieu*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1951, p. 232, *Acte III, dixième tableau, scène IV*.

C'est l'Autodidacte qui interrompt la réflexion de Roquentin sur le temps et ses voyages car il vient chez lui pour voir ses photos de voyage :

« On frappe. C'est l'Autodidacte : je l'avais oublié. Je lui ai promis de lui montrer mes photos de voyage. Que le **diable** l'emporte. », *La Nausée*, p. 57.

Dans le texte, l'expression familière *Que le diable l'emporte* est employée « pour exprimer l'étonnement, l'irritation »<sup>2</sup>. Pour Roquentin, c'est la présence de l'Autodidacte qui est gênante et qui provoque chez lui de tels sentiments. L'expression est également prononcée « dans un serment, pour renforcer l'idée exprimée »<sup>3</sup>.

Nous avons déjà vu que le dimanche constitue un événement spécial pour Sartre et son héros Roquentin. Au cours de cette cérémonie collective qu'est dimanche à Bouville, même une drague qui se trouve à l'entrée du port participe à cette ambiance solennelle. C'est le jour de repos pas seulement pour les bouvillois mais aussi pour cet engin qui marche sans cesse pendant la semaine et qui fait trop de bruit :

« À l'entrée de l'avant-port, sur le ciel blanchi par le soleil, une drague découpait son ombre. Tous les soirs, jusqu'à minuit, elle hurle et gémit et mène un train **de tous les diables**. Mais le dimanche, les ouvriers se

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

promènent à terre, il n'y a qu'un gardien à bord : elle se tait. », *La Nausée*, p. 81.

Par référence à l'idée d'activité débordante, nous avons la construction : subst. + *du diable/de tous les diables (de l'Enfer)*, en parlant de bruit, de désordre ; *un barouf, un boucan, un charivari, un potin, un raffut, un tapage, un vacarme du diable*. Cette expression figée n'a évidemment aucune allusion religieuse et elle est employée dans le texte pour désigner le bruit excessif de l'engin et toute contrariété, ennui, tourment. Le choix des mots par l'auteur ne peut pas cependant être négligé, car il pourrait bien exprimer le même sens par des termes équivalents, n'impliquant guère le nom du diable.

La description des portraits des bouvillois au musée de Bouville tourne en dérision de ces élites. Même l'onomastique met en œuvre la procédure de la satire, car le nom de Blévine « relie deux productions majeures des propriétaires terriens (et qui insiste avec "blé", dont on connaît le sens en argot, sur le culte de l'argent »)<sup>1</sup>. En plus, selon le « Petit Dictionnaire des Grands hommes de Bouville », Olivier Blévine est un homme d'ordre, actif et responsable. Mais cette grandeur se tourne en ridicule par la découverte de sa taille vérifiée dans le *Satirique bouvillois* : il ne mesure qu'un mètre cinquante-trois ! Il s'agit d'un « des procédés habituels de la farce, qui consiste à démasquer les fanfaronnades »<sup>2</sup> :

« Il était raide comme une trique et jaillissait de la toile **comme un diable** de sa boîte. Ses yeux étincelaient : la pupille était noire, la cornée rougeâtre. », *La Nausée*, p. 135.

Le *diable* désigne dans cette phrase un objet. Par référence à l'apparence attribuée au diable, le terme désigne un « jouet formé d'une boîte, de laquelle surgit une figuration du diable montée sur un ressort lorsqu'on libère le couvercle »<sup>3</sup>. La comparaison de la figure d'un « Grand homme » à un jouet qui comprend la figuration du diable s'oppose au contexte, créant ainsi des effets parodiques.

<sup>1</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 123-124.

<sup>2</sup> Geneviève IDT, *La Nausée : analyse critique*, *op. cit.*, p. 65.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

### B.3 Le lexique religieux loin de la morale religieuse

*La Nausée* présente aussi une entreprise provocatrice et dénonciatrice. Dans son monologue intérieur, Roquentin utilise la parataxe pour exprimer sa pensée sur l'existence. L'écriture, dans ce cas, suit le courant chaotique de sa conscience : il s'agit d'une anarchie verbale significative. Le récit à la troisième personne du singulier inséré dans le monologue de Roquentin traduit ce mélange des styles dans un discours scrupuleusement élaboré :

« il dit qu'il voulait s'évanouir, il court, il court le furet (par derrière) par derrière *par derrière*, la petite Lucile assaillie par derrière violée par l'existence par derrière, il **demande grâce**, il a honte de **demander grâce**, pitié, au secours, au secours donc j'existe, il entre au *Bar de la Marine*, les petites glaces du petit bordel, il est pâle dans les petites glaces du petit bordel [...] », *La Nausée*, p. 148-149.

L'emploi de la locution « par derrière », répétée cinq fois dans la même phrase, a évidemment une signification sexuelle, mais elle renvoie également à un renversement des valeurs bourgeoises établies qui consistent toujours en un obstacle à la lucidité.

Les syntagmes *crier*, *demander*, *implorer grâce* signifient « supplier, implorer la pitié de quelqu'un (afin d'être épargné) »<sup>1</sup>.

Antoine Roquentin déjeune avec l'Autodidacte le mercredi 17 février au restaurant Bottanet. Au cours de ce repas l'Autodidacte lui confie sa foi en l'humanisme et son amour abstrait de l'humanité. Une discussion entre ces deux porte sur la notion du progrès en art. L'Autodidacte prend son carnet<sup>2</sup> et lit à Roquentin une pensée qu'il a écrite lui-même sur la peinture : « Personne ne croit plus ce que le XVIII<sup>e</sup> siècle tenait pour vrai. Pourquoi voudrait-on que nous prissions encore plaisir aux œuvres qu'il tenait pour belles ? »<sup>3</sup> Il lui

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Sartre se moque sans doute ici à travers l'Autodidacte « d'une de ses propres manies : on sait qu'il tenait un petit carnet où il relevait des citations comme l'Autodidacte, le *Carnet Midy* ». (Jean-François BIANCO, *La Nausée*, Sartre, *op. cit.*, p. 41-42)

Le *Carnet Midy* était « un abécédaire qu'il remplit soigneusement dans les premiers mois de 1924 ». (Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 102)

Ce carnet nous renseigne sur les lectures et les intérêts du jeune Sartre. Il révèle sa volonté de penser dans le discontinu et son goût pour la forme brève de l'idée, la formule. (*Dictionnaire Sartre*, *op. cit.*, p. 76)

<sup>3</sup> Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*, *op. cit.*, p. 158.

demande alors s'il a jamais lu quelque chose comme cela pour vérifier la justesse de sa maxime ; d'ailleurs, pour lui, une vérité doit avoir été établie par d'autres. Le fait que Roquentin rattache cette citation<sup>1</sup> à quelque chose qu'il a déjà lu chez Renan<sup>2</sup> rend l'Autodidacte vraiment heureux et le fait tomber en extase.

La locution *être aux anges*, par allusion au bonheur céleste des anges tel qu'il est représenté dans les arts plastiques notamment, signifie « être transporté de joie »<sup>3</sup>. *Être aux anges* est une expression familière selon le *Dictionnaire de l'Académie* (t. 1, 1932). Dans le texte, c'est à travers le regard de Roquentin qu'apparaît la locution caractérisant ici l'Autodidacte :

« - Attendez donc, lui dis-je, maintenant que j'y réfléchis je crois que j'ai lu quelque chose comme cela.  
Ses yeux brillent ; [l'Autodidacte] tire son crayon.  
- Chez quel auteur ? me demande-t-il d'un ton précis.  
- Chez... chez Renan.  
Il **est aux anges**. [...] Il écrit le nom de Renan sur son carnet, au-dessous de sa maxime. », *La Nausée*, p. 158-159.

L'amour de l'Autodidacte pour les hommes doit son origine à la période de la guerre, lorsqu'il était prisonnier en Allemagne, à la fin de 1917. Lors du repas, il avoue à Roquentin son athéisme qu'il attribue aux sciences.

À part ses orientations morales, la figure de l'Autodidacte repose également dans cette scène sur la description de son regard par Roquentin, signe du malaise que ce dernier éprouve pour lui. Le détail du baissement des paupières pour refuser sa *foi en Dieu* face à une personne qu'il admire donne à l'Autodidacte une dimension mystique qui tourne en même temps en parodie d'un héros tragique :

---

<sup>1</sup> Or cette citation se trouve dans le *Carnet Midy*, à l'article « Progrès », dans le cours d'un commentaire qui, de son côté, occulte le nom de Renan. Il s'agit de la formule célèbre, qui résume le dogme du relativisme esthétique, extraite du chapitre X de *L'Avenir de la science* : « La vraie admiration est historique » (reformulée dans le Carnet en « La véritable admiration est toujours rétrospective », *Écrits de jeunesse*, Gallimard, « collection blanche », p. 475). (Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 103)

<sup>2</sup> Ernest Renan (1823-1892) : écrivain français, destiné dès l'enfance à la prêtrise, [...] considéré en son temps comme un maître du style [...], (*Le Petit Robert des Noms propres*, *op. cit.*)

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

« On m'a dit depuis que beaucoup de soldats ont retrouvé, en captivité, la **foi** de leur enfance. Monsieur, dit l'Autodidacte en baissant les paupières sur ses prunelles enflammées, **je ne crois pas en Dieu** ; son existence est démentie par la Science. Mais, dans le camp de concentration, j'ai appris à croire dans les hommes. », *La Nausée*, p. 164.

Roquentin rencontre Anny, la femme qu'il aime, mais qui avait disparu depuis quatre ans. S'adressant à Roquentin, elle lui expose sa découverte de l'existence et l'illusion des « moments parfaits », cette quête impossible des « situations privilégiées ». *L'Histoire de France*<sup>1</sup> de Michelet<sup>2</sup> constitue une lecture de jeunesse d'Anny ; à travers les images et les gravures de ce livre, l'idée de « situations privilégiées » naît :

« trois ou quatre par volume. Mais chacune occupait une grande page à elle toute seule, une page dont le verso était resté blanc. Cela me faisait d'autant plus d'effet que, sur les autres feuilles, on avait disposé le texte en deux colonnes pour gagner de la place. J'avais pour ces gravures un amour extraordinaire ; je les connaissais toutes par cœur, et quand je relisais un livre de Michelet, je les attendais cinquante pages à l'avance ; ça me paraissait toujours un **miracle** de les retrouver. », *La Nausée*, p. 207.

Dans le vocabulaire religieux, le *miracle* désigne un « fait positif extraordinaire, en dehors du cours naturel des choses, que le croyant attribue à une intervention divine providentielle et auquel il donne une portée spirituelle »<sup>3</sup>. Par extension, le terme prend le sens de « fait extraordinaire qui porte à l'étonnement et à l'admiration »<sup>4</sup>, notion avec laquelle le terme est utilisé par Anny.

Tout le chapitre de l'entrevue avec Anny qui occupe 24 pages (p. 193-218) est rédigé au présent. Comme d'ailleurs dans l'épisode du repas avec l'Autodidacte, Sartre quitte le récit et la fiction du reste du journal et présente un dialogue détaillé entre Roquentin et Anny, appliquant ainsi « une règle

---

<sup>1</sup> Six volumes (des origines à la mort de Louis XI) parurent de 1833 à 1844.

<sup>2</sup> Jules Michelet (1798-1874), historien et écrivain français, « bête noire des historiens positivistes dont Roquentin a dû suivre les cours » (Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 113).

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>4</sup> *Ibid.*

reprise de Hemingway qui consiste à ne rien omettre du dialogue des interlocuteurs »<sup>1</sup>.

La figure d'Anny, comme l'affirme Sartre lui-même, est inspirée d'une personne réelle, Simone Jollivet, une femme libertine et capricieuse, aimée par le jeune normalien dans les années 1925-1927. Surnommée « Camille » par Simone de Beauvoir<sup>2</sup> dans ses *Mémoires*, Jollivet travaille avec Charles Dullin à Paris et fait une carrière de dramaturge et de comédienne. Sartre et Beauvoir restent en relations d'amitié avec elle jusqu'à la fin de sa vie en 1967. La passion de leur liaison orageuse inspire à Sartre la relation d'Antoine Roquentin avec Anny.

Roquentin retrouve Anny à Paris le 20 février, cinq ans après leur dernier contact. Malgré l'exaltation et l'émotion qu'il éprouve pour cette rencontre attendue avec impatience, l'entrevue se termine par un échec. Anny n'est plus la même personne ; elle a changé.

Cependant, Roquentin constate qu'il y a une analogie entre leurs expériences. Leur rapport au monde et aux objets suit une dégradation. Anny lui rappelle la scène de leur premier baiser au bord de la Tamise, en lui révélant qu'elle était assise sur des orties sans marquer sa souffrance :

- « Elle me regarde fièrement, encore toute surprise de ce qu'elle a fait :
- Pendant plus de vingt minutes, tout le temps que tu insistais pour l'avoir, ce baiser que j'étais bien décidée à te donner, tout le temps que je me faisais **prier** – parce qu'il fallait te le donner selon les formes – je suis arrivée à m'anesthésier. Complètement. **Dieu sait** pourtant que j'ai la peau sensible : je n'ai *rien* senti, jusqu'à ce que nous nous soyons relevés.
- C'est ça, c'est bien ça. Il n'y a pas d'aventures – il n'y a pas de moments parfaits... », *La Nausée*, p. 211-212.

La formule exclamative *Dieu sait* + prop. sub. (*Dieu sait que..., si...*) est employée pour renforcer l'expressivité : Dieu est pris à témoin d'un énoncé déclaratif<sup>3</sup> et c'est Dieu ici qui témoigne de l'expérience d'Anny.

Le dernier jour de son séjour à Bouville, Roquentin cherche l'Autodidacte qui lui a dévoilé son homosexualité jusqu'alors allusive. La

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 1790.

<sup>2</sup> Simone de Beauvoir fait de Simone Jollivet un portrait très vivant dans *La Force d'âge*.

<sup>3</sup> Informations tirées du *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

révélation de ses orientations sexuelles constitue une déconfiture pour l'Autodidacte qui conduit à sa chute.

Passant une dernière fois par la bibliothèque de Bouville, Roquentin observe le comportement du bibliothécaire qui se présente comme un cerbère viril. Le Corse « agit depuis longtemps dans le sens de l'ordre moral »<sup>1</sup> – comportement que lui impose la morale religieuse des Salauds – car il interdit aux lycéens la lecture des œuvres de Gide, de Diderot, de Baudelaire :

« Il dirige aussi leurs lectures : à la bibliothèque, certains volumes sont marqués d'une croix rouge ; c'est l'**Enfer** : des œuvres de Gide, de Diderot, de Baudelaire, des traités médicaux. Quand un lycéen demande à consulter un de ces livres, le Corse lui fait un signe, l'attire dans un coin et l'interroge. », *La Nausée*, p. 230.

Terme religieux par excellence, l'*Enfer* constitue dans le Nouveau Testament le « lieu où les damnés subissent le châtement éternel »<sup>2</sup>. L'*Enfer* désigne en particulier « une partie fermée d'une bibliothèque (publique ou privée) contenant des ouvrages de caractère licencieux »<sup>3</sup>. Il y a ici une métaphore, une analogie implicite entre le contenu de ces livres et l'Enfer. Il s'agit de livres condamnés pour offenser à la morale religieuse et publique.

## **C. Dans *Les Chemins de la Liberté***

### **C.1 *L'Âge de Raison***

#### **C1.1 *L'évocation de Dieu***

Premier volume des *Chemins de la Liberté*, *L'Âge de Raison* est l'histoire de Mathieu Delarue, professeur de philosophie, âgé d'une trentaine d'années qui entretient depuis sept ans une liaison avec Marcelle qu'il retrouve quatre soirs par semaine. Alors qu'elle lui fait part d'une grossesse imprévue, Mathieu cherche de l'argent pour faire avorter son amante. Sartre se préoccupe de la question de la liberté, en plaçant son héros dans un

<sup>1</sup> Jacques DEGUY, commente *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, p. 119.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> *Ibid.*

dilemme : se marier pour légitimer l'enfant dont sa compagne se trouve enceinte, ou conserver sa liberté pour réaliser le destin qu'il s'est promis.

Le roman débute lorsque Mathieu rend visite à Marcelle, comme il le fait souvent et à date fixe, dans la routine des visites nocturnes et clandestines. Lui racontant un incident indifférent qui lui est arrivé ce jour-là, Marcelle réagit d'une manière plutôt ironique à ce récit.

Dans des formules exclamatives ou des tours employés pour renforcer l'expressivité, Dieu est pris à témoin d'un énoncé déclaratif (*Dieu sait* + proposition subordonnée ; *Dieu sait que..., si...*)<sup>1</sup> :

- « Marcelle releva la tête et considéra la pendule d'un air myope et amusé.
- C'est curieux, dit-elle, ça m'agace toujours quand tu me racontes des choses comme ça : et **Dieu sait** s'il y en a à présent. Ta vie est pleine d'occasions manquées. », *L'Âge de Raison*, p. 17.

« Soucieux de préserver une liberté qu'il assimile à l'absence des liens contraignants, Mathieu envisage l'avortement comme seule solution, choix qu'il croit partager avec sa maîtresse »<sup>2</sup>. Il ne réfléchit pas une seconde à la possibilité de garder celui qu'il considère comme un intrus :

- « [Marcelle] dit, d'une voix positive :
- Excuse-moi, mon vieux, j'avais besoin d'une détente : je me tiens depuis ce matin. Naturellement, je ne te reproche rien.
  - Tu en aurais bien le droit, dit Mathieu. Je ne suis pas fier. C'est la première fois... **Nom de Dieu**, quelle saleté ! J'ai fait la connerie et c'est toi qui la paies. Enfin, ça y est, ça y est. », *L'Âge de Raison*, p. 23.

*Nom de Dieu* est utilisé en interpellation, dans des formules exclamatives à l'adresse de quelqu'un pour rendre une demande plus pressante « *Pour Dieu ! Pour l'amour de Dieu ! Au nom de Dieu !* »<sup>3</sup>. Mathieu en reprend dans une expression qui finit par « quelle saleté » qui désigne toute « chose méprisable, contraire à la morale, à l'honneur ; chose dénuée de délicatesse ; action malhonnête, basse, vile, faite dans l'intention de nuire à quelqu'un »<sup>4</sup>. L'emploi du *nom de Dieu* dans un contexte plutôt vulgaire

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Dictionnaire Sartre, op. cit.*, 2004, p. 23.

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>4</sup> *Ibid.*

(« saleté », « connerie ») traduit sans doute tout manque de dévotion religieuse, au sens strict du terme, de la part du protagoniste.

Daniel réfléchit ensuite sur les « honnêtes gens », les hommes « de bonne volonté ». Sartre explique à propos de la volonté : « Loin que la volonté soit la manifestation unique ou du moins privilégiée de la liberté, elle suppose, au contraire, comme tout événement du pour-soi, le fondement d'une liberté originelle pour pouvoir se constituer comme volonté »<sup>1</sup>.

La bonne volonté est alors une question qui préoccupe Daniel éprouvant une montée du désir et de la mauvaise conscience. « Les braves gens sont des fauves qui s'ignorent. Leur foi n'est pas une force mais un aveuglement, ce par quoi ils manquent la confrontation pleine et entière avec la vie. Ils ne vivent pas au risque de la vie. S'ils sont crispés, c'est parce qu'ils ont érigé des barrières qui les préservent – et les privent – de la vie. »<sup>2</sup> Dans cet envahissement de la tentation, Daniel se demande si Dieu existe, sous une forme conditionnelle qui exprime l'éventualité :

« La paix des braves gens, des honnêtes gens, des hommes de bonne volonté. Pourquoi est-ce leur volonté qui est la bonne et non la mienne ? On n'y pouvait rien, c'était comme ça. Quelque chose dans ce ciel, dans cette lumière, dans cette nature en avait décidé ainsi. Ils le savaient, ils savaient qu'ils avaient raison, que **Dieu**, s'il existait, était de leur bord. Daniel regarda leurs visages : comme ils étaient durs, malgré leur abandon. », *L'Âge de Raison*, p. 167-168.

Dans une lettre à Simone de Beauvoir, le 9 décembre 1939, Sartre s'exprime à propos de l'idée de Dieu : « [...] une existence éternelle et transcendante comme Dieu ou la volonté divine ne saurait être fin pour la volonté humaine. Au contraire la réalité humaine peut et doit être fin pour elle-même parce qu'elle est toujours du côté de l'avenir, elle est son propre sursis »<sup>3</sup>. Nous pourrions ainsi dire que la question essentielle n'est pas si Dieu existe ou pas mais que l'homme ne doit s'occuper que de lui-même.

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, op. cit., p. 519.

<sup>2</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, op. cit., p. 88.

<sup>3</sup> *Œuvres romanesques*, de Jean-Paul SARTRE, op. cit., Documents, p. 1898.

Daniel, dans son monologue intérieur, réfléchit à Marcelle et à sa réaction éventuelle lorsqu'elle apprendra que Mathieu connaît leurs rencontres secrètes jusqu'alors. En apostrophe, Daniel utilise la locution interjective « mon Dieu » pour renforcer l'expression de ses émotions et ses sentiments :

« [...], la voix grave montait comme une fumée vers le plafond du café, la voix viendra de là, la belle voix grave qui fait toujours trembler la plaque de l'écouteur, elle sortira de là, elle dira c'est fait, **mon Dieu, mon Dieu**, qu'est-ce qu'elle dira ? », *L'Âge de Raison*, p. 291.

Étant un intellectuel qui cherche à analyser tous les événements avec lucidité sans mentir, Mathieu essaie d'accepter l'engagement du mariage. Il pense à Marcelle qui l'attend dans sa chambre, espérant qu'ils vont enfin se marier et garder le bébé. Il tombe dans la rue, avenue du Maine, et se fâche avec lui-même :

« Une longue rue droite. Derrière lui, dans une chambre verte, une petite conscience haineuse le repoussait de toutes ses forces. Devant lui, dans une chambre rose, une femme immobile l'attendait en souriant d'espoir. Dans une heure il entrerait à pas de loup dans la chambre rose, il se laisserait engloutir par ce doux espoir, par cette gratitude, par cet amour. Pour toute la vie, pour toute la vie. On se fout à l'eau pour moins que ça.

- Espèce de con !

Mathieu se jeta en avant pour éviter l'auto ; il buta contre le trottoir et se retrouva par terre : il était tombé sur les mains.

- **Sacré nom de Dieu !** », *L'Âge de Raison*, p. 321-322.

La locution interjective « nom de Dieu » se rencontre avec d'autres formules blasphématoires, jurons ou exclamations grossières. Certaines de ces locutions (locutions interjectives formées à partir du mot Dieu : *Nom de Dieu ! Foi de Dieu ! Bonté de Dieu ! Jour de Dieu ! Feu de Dieu ! Corps de Dieu ! Tête de Dieu ! Sang de Dieu [ou sang-Dieu ou bon sang de Dieu] ! Mort de Dieu [ou mort(-)Dieu] ! Putain de Dieu ! Dieu bleu ! Vingt Dieu ! Dieu de Dieu ! En tuer un, ah ! bon sang de Dieu !*) sont construites globalement comme si elles formaient un unique substantif<sup>1</sup>. Dans le langage populaire, l'adjectif *sacré* est utilisé pour renforcer un juron.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

Lola s'en va avec l'argent apporté par Daniel. Restant seul avec ce dernier, Mathieu s'interroge sur la situation de Marcelle représentée ici à travers le regard de Daniel. Comme nous l'avons déjà vu, c'est pour renforcer l'expressivité que *Dieu* est pris à témoin d'un énoncé déclaratif :

« Mathieu se sentit gêné de rester seul avec lui : il lui semblait qu'on l'avait remis brusquement en présence de sa faute. Elle était là, en face de lui, vivante, elle vivait au fond des yeux de Daniel et **Dieu sait** quelle forme elle avait prise dans cette conscience capricieuse et truquée. Daniel semblait disposé à abuser de la situation. », *L'Âge de Raison*, p. 359.

### C.1.2 L'évocation du diable

Trouver les fonds pour l'opération qui mettra fin à la grossesse de Marcelle, c'est pour Mathieu une mission qu'il tente d'accomplir malgré les difficultés et les obstacles qui apparaissent. Pour insister sur le caractère impossible de la situation, l'auteur utilise l'expression « *quand le diable y serait* », dans le sens de « bien que cela soit incroyable, difficile ou impossible »<sup>1</sup> :

« Il sentit que sa voix manquait d'assurance et il ajouta fermement : “Ne t'en fais pas. Nous avons quarante-huit heures : je trouverai. **Quand le diable y serait**, ça se trouve quatre mille francs. », *L'Âge de Raison*, p. 136.

Mathieu accompagne Ivich, ivre, qui ne sait plus où elle veut aller. Ignorant où se trouve son frère, elle utilise l'expression « *Le diable sait...* », tournure employée en parlant d'une chose qu'on ne comprend pas, qu'on ne s'explique pas :

- « - Voulez-vous rentrer chez vous ? proposa Mathieu.
- Non ! dit Ivich avec éclat.
- Voulez vous que je vous mène chez Boris ?
- Il n'est pas chez lui.
- Où est-il ?
- **Le diable sait.** », *L'Âge de Raison*, p. 307.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

### C.1.3 Boris et Ivich : martyrs ou démons ?

Descendants d'une famille de nobles russes émigrés à Paris depuis la révolution de 1917, Boris et Ivich mènent une vie différente de celle de leurs contemporains. Mathieu les apprécie profondément, pensant que les deux jeunes sentent leur jeunesse. Il les considère comme des « *martyrs* de la jeunesse » en ajoutant au terme une valeur hyperbolique : victimes de leur jeunesse, Boris et Ivich se consacrent à cet idéal auquel ils sacrifient leur vie. Ainsi, ils paient un lourd tribut de souffrances par l'effet de la jeunesse. Ils la vivent intensément et ils souffrent souvent de leurs choix :

« C'est marrant la jeunesse, pensa Mathieu, au-dehors ça rutilait et au-dedans on ne sent rien. » Ivich sentait sa jeunesse, Boris aussi, mais c'étaient des exceptions. Des **martyrs** de la jeunesse. », *L'Âge de Raison*, p. 67.

Un message d'Ivich laissé chez lui communique à Mathieu que la jeune fille est collée à son examen. Il part alors à sa recherche au Quartier Latin, où il la retrouve ivre dans un dancing d'étudiants. C'est une de ses camarades qui la qualifie de « petit démon », syntagme utilisé pour un « enfant vif, espiègle, turbulent »<sup>1</sup> :

« [Ivich] avait arraché son bandage. Mathieu vit une croûte rougeâtre et gluante avec de petits rochers de pus jaune.

- Tu as gardé le tien, dit Ivich déçue. C'est vrai, tu es prudent, toi.
- Elle l'a arraché malgré nous, dit la femme d'un ton d'excuse. C'est un petit **démon**.

Ivich se leva brusquement et regarda Mathieu d'un air sombre. », *L'Âge de Raison*, p. 306.

Emmanuel Godo explique qu'« un petit démon, c'est une volonté de vivre qui n'est pas prête à se satisfaire des schémas préétablis, des routes toutes tracées. À chaque instant de sa vie, on frôle la catastrophe – celle de manquer sa vie. À ce jeu risqué, le plus grand démon est celui qui gagne »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Emmanuel GODO, *Sartre en Diable*, op. cit., p. 87.

## C.2 *Le Sursis*

### C.2.1 Les personnages fictifs et Dieu à la veille de la guerre

Mathieu Delarue, le protagoniste de *L'Âge de raison*, réapparaît dans *Le Sursis*. Nous le rencontrons en vacances en Provence auprès de son frère Jacques et de sa femme Odette. Avec cette dernière, Mathieu passe des moments au bord de la mer, où la discussion sur Ivich ennueie apparemment sa belle-sœur. Elle lui reproche le fait de s'intéresser trop à elle, tandis que celle-ci n'a besoin que d'« une bonne fessée »<sup>1</sup>. Indignée du comportement de Mathieu, Odette ne cesse de s'énerver chaque fois que celui-ci se perd dans ses pensées ; c'est *Dieu* seul qui sait quand il « reprendra conscience » du réel, du temps et des lieux :

« Mathieu s'était remis à faire ses pâtes ; il était reparti, **Dieu savait** où et pour combien de temps : “Moi, je mange de la viande rouge et je dors quand j'ai sommeil”, pensa [Odette] avec amertume. », *Le Sursis*, p. 29.

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'expression « **Dieu sait** + proposition subordonnée ; **Dieu sait que..., si...** »<sup>2</sup> est employée dans des formules exclamatives ou des tours pour renforcer l'expressivité. Odette évoque alors *Dieu* qui est pris à témoin de son énoncé déclaratif.

Milan Hlinka et sa femme Anna sont des Tchèques ulcérés par l'arrivée des nazis dans leur village. Durant la semaine précédant la signature des Accords de Munich – qui cèdent à la revendication de l'Allemagne de rattacher au Reich les Allemands des Sudètes de la Tchécoslovaquie – Milan et Anna vivent dans la crainte. La tension avec laquelle ils vivent les événements est présente dans les paroles d'Anna qui prie *Dieu* pour l'aide des Français. L'apostrophe adressée à Dieu, dans le cadre d'une prière, d'un appel à son aide, traduit l'inquiétude et la crainte de la jeune femme dont le seul espoir est l'intervention et la protection de sa toute-puissance :

<sup>1</sup> Jean-Paul SARTRE, *Le Sursis*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

« Parce que nous sommes un petit pays. **Mon Dieu** ! faites que les Français viennent à notre aide, **mon Dieu**, empêchez-les de nous abandonner. », *Le Sursis*, p. 42.

Les personnages de Sartre utilisent souvent la locution interjective « mon Dieu » pour renforcer l'expression de leurs émotions et de leurs sentiments, sans pour autant attribuer à la locution une nuance religieuse ou morale. Nous pourrions dire qu'elle devient une expression triviale, utilisée sous l'effet d'un choc émotionnel à cause du conflit à venir, ou comme procédé habituel pour renforcer l'expression de leurs sentiments. Toujours dans le cadre des événements qui préparent la guerre, nous rencontrons ainsi des héros différents dont les destins se croisent et qui reprennent les mêmes expressions :

« [...], Henry se pencha vers Chamberlain et lui cria à l'oreille : c'est l'Angleterre, [...], il avait envie d'oublier le conquérant à tête de mouche et l'hôtel Dreesen et le mémorandum, envie de croire, **mon Dieu**, de croire que ça pouvait encore s'arranger, il ferma les yeux, ma poupée chérie, demandée par M<sup>me</sup> Duranty et sa petite nièce, de Decazeville, la guerre **mon Dieu** oui, la guerre et la chaleur et le triste sommeil résigné d'après-midi ; », *Le Sursis*, p. 134-135.

« **Mon Dieu** ! toutes ces années qui vont lui venir, les unes après les autres, impitoyablement et c'est si vain, tellement inutile, tout est écrit là, dans sa chair et il faudra qu'elle vive son destin minute par minute et qu'elle croie l'inventer et il est là, tout entier, écœurant à force d'être prévisible, je l'ai contaminée et pourquoi faut-il qu'elle vive goutte à goutte tout ce que j'ai déjà vécu, pourquoi faut-il toujours que tout se répète, indéfiniment ? Une petite maigrichonne, une petite âme clairvoyante et timorée, tout ce qu'il faut pour bien souffrir. [...] Tout ça, jour après jour, avec ce goût de déjà vu, est-ce la peine, **grand Dieu**, est-ce bien la peine ? », (Andrée), *Le Sursis*, p. 139-140.

« Les messieurs, bien assis sur le pont avec des couvertures sur les genoux, les suivraient d'un regard froid, les femmes lâcheraient des réflexions malhonnêtes sur leur passage et le soir, dans les couloirs, elles rencontreraient quelques gentlemen trop aimables, avec des mains partout. Rester, **mon Dieu** ! rester ici, entre ces quatre tôles peintes en jaune, on serait si bien, **mon Dieu**, on serait entre nous. », *Le Sursis*, p. 143.

« Pâle sourire. J'ai embrassé tout à l'heure ces belles joues froides et pleines et le coin de ce sourire. Elle m'a embrassé, ça m'a fait en peu honte : pourquoi tant d'histoires, **mon Dieu** ? Parce que je pars ? », (Georges), *Le Sursis*, p. 158.

« - Eh bien, dit Hannequin à sa voisine, moi, je vais vous dire : Je suis mobilisé. “Ah! **mon Dieu**”, dit-elle. Georges regardait le garçon de café, il le trouvait sympathique et il avait envie de lui dire : “Moi aussi, je suis mobilisé”, mais il n’osait pas, c’était par pudeur, le train le secouait terriblement, “je suis sur les roues”, pensa-t-il. », *Le Sursis*, p. 165.

« La charrette de Chapin s’amenait tout doucement, en grinçant, et les femmes s’écartèrent pour la laisser passer. Elle passa et la Louise Chapin poussa un cri aigu : “**Mon Dieu**, il me ramène qu’une bête, qu’est-ce qu’il a fait de l’autre, il l’a vendue pour boire.” », *Le Sursis*, p. 176.

Le sujet de la guerre chez Sartre constitue une affaire importante qui repose sur sa propre expérience. D’ailleurs, ses *Carnets de la Drôle de Guerre*, son journal de guerre entre septembre 1939 et la fin du printemps 1940, « entremêlent subtilement des comptes rendus de la vie quotidienne du soldat Sartre, des réflexions sur la guerre, des considérations philosophiques et morales, des notes de lecture, des souvenirs. »<sup>1</sup>

Dans *Le Sursis*, Sartre procède à la diffusion d’un sentiment d’inquiétude qui ne tourmente pas seulement la société française, mais aussi celles de l’Europe entière, toute une génération poussée vers le massacre. « L’objet de l’inquiétude est lié [...] à une situation historique : la menace de la guerre au moment de l’affaire de Munich, du 23 au 30 septembre 1938. Semaine d’attente terrible pour les grands de ce monde et les simples citoyens perdus dans leurs aventures individuelles »<sup>2</sup>. Pendant ces moments d’inquiétude, des pensées contradictoires illustrent le discours de Mathieu :

« La guerre : chacun est libre et pourtant les jeux sont faits. Elle est là, elle est partout, c’est la totalité de toutes mes pensées, de toutes les paroles d’Hitler, de tous les actes de Gomez : mais personne n’est là pour faire le total. **Elle n’existe que pour Dieu. Mais Dieu n’existe pas. Et pourtant la guerre existe.** », *Le Sursis*, p. 367.

Le personnage sartrien nous livre alors sa confiance à propos de la guerre tout en faisant intervenir son raisonnement sur la question de l’existence – ou plutôt de l’inexistence – de Dieu par rapport à la réalité menaçante de la guerre. Les trois phrases juxtaposées reprennent le même

<sup>1</sup> *Dictionnaire Sartre*, op. cit., p. 76.

<sup>2</sup> Jacques DEGUY, *Sartre. Une écriture critique*, op. cit., p. 137-145.

verbe, « exister », à la forme négative ou affirmative, tandis que le sujet alterne, rappelant une opération logique qui consiste à lier deux propositions pour en former une troisième (ou conclusion), au moyen de règles logiques : que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, la guerre existe toujours.

Ayant abandonné leur allié tchécoslovaque, la France et l'Angleterre tentent de rétablir la paix avec les accords de Munich, compromis diplomatique qui n'aboutira qu'au fascisme allemand. La tension est suspendue quelques pages avant la fin du roman par les bonnes nouvelles apaisantes qui annoncent la paix, une « fausse paix » à la radio. Dans ce contexte d'euphorie où l'angoisse de l'éclatement de la guerre semble céder, les différents personnages expriment leur enthousiasme attribuant l'annonce joyeuse de la paix à l'intervention divine. Les prières des fidèles ont été exaucées par le bon Dieu dont la volonté a été faite :

« Ah ! monsieur l'abbé, je vous embrasse !

Le curé recula mais la vieille le prit de vitesse et elle fit comme elle avait dit, Gressier plongea la louche dans la soupière : « Ah ! mes enfants, mes enfants. C'est la fin d'un cauchemar. » Zézette ouvrit la porte : « Alors, c'est vrai, madame Isidore ? – Oui, ma petite enfant, c'est vrai, je l'ai entendu, la radio l'a dit, il reviendra votre Momo, je vous l'avais bien dit que le **bon Dieu** ne voulait pas de ça. »

[...] maintenant la guerre n'est plus possible, Munich c'est la première déclaration de paix. « **Mon Dieu, mon Dieu, j'ai prié, j'ai prié**, j'ai dit : "**Mon Dieu**, prenez mon cœur, prenez ma vie" et vous m'avez exaucée, **mon Dieu**, vous êtes le plus grand, vous êtes le plus sage, vous êtes le plus tendre », l'abbé se dégagea : « Mais je vous l'ai toujours dit, madame : **Dieu** est épatent. » », *Le Sursis*, p. 473-474.

### C.2.2 Les hommes politiques et Dieu à la veille de la guerre

Le deuxième chapitre du roman correspond au deuxième jour de la semaine qui précède la signature des accords de Munich. La crise historique et collective a déjà commencé et le déclenchement de la mobilisation générale constitue un fait réel. La petite société du village de Crévilly<sup>1</sup> apprend les

<sup>1</sup> « Il n'existe aucune localité de ce nom dans le Calvados, ni, semble-t-il, ailleurs en France. Cependant, Sartre n'a pas inventé ce nom. Il se fonde, pour tout le récit à la Maupassant qui suit, sur un article publié dans *Paris-Soir* du 26 septembre 1938, sous le titre « Les gendarmes de Crévilly s'étaient trompés d'affiches / Ils annoncèrent faussement la

« nouvelles ». Qu'il s'agisse d'une localité fictive ou pas, la population du village et, notamment, les autorités locales sont les premiers à réagir. Le maire de Crévilly exprime sa surprise et son indignation à la fois, tout en évoquant le *nom de Dieu* :

- « - Je suis passé prendre mon écharpe, dit le maire. Il regarda le lieutenant avec inquiétude, il dit : "Ils ne parlent pas de réquisition.
- Il y a une autre affiche, dit le lieutenant.
- **Bon Dieu !** dit le maire. **Bon Dieu de bon Dieu !** Et voilà que ça recommence!" », *Le Sursis*, p. 85.

Populaire ou familier, « *le bon Dieu* » désigne un Dieu absolument bon et miséricordieux. L'expression « *Bon Dieu de bon Dieu* » constitue un juron traduisant la colère ou l'indignation, sentiments qu'éprouve le maire de Crévilly à l'écoute d'une éventuelle mobilisation.

Sartre insère dans sa narration des documents bruts, tel que le discours d'Hitler au Sportpalast de Berlin, radiodiffusé et écouté par les personnages de la fiction, éparpillés à travers l'Europe en crise : Gomez à Madrid, Boris à Biarritz, Jacques et Odette à Juan-les-Pins, Ella Birnenschatz à Paris, Karl à Berlin. Ce discours est présenté à travers la réaction de chacun de ces personnages qui l'écoutent, le commentent et tentent de l'interpréter sans toujours le comprendre. La juxtaposition de points de vue de différents personnages renvoie à la technique du montage cinématographique et du collage. Sartre y utilise alors « le procédé d'attente en coupant le discours pour y insérer des multiples situations des héros qui s'inquiètent devant un poste de radio »<sup>1</sup>. Le fait que l'auteur insère dans son récit des extraits de discours officiels assure la vraisemblance historique.

Karl est un jeune nazi, présent au Sportpalast, pendant qu'Hitler prononce son discours. Son rôle, presque invisible, présente un aspect du

---

mobilisation générale » : « Caen, 25 septembre. / Il est arrivé en Normandie, hier, une aventure que les paysans ne sont pas près d'oublier. / À Crévilly, près de Caen, les gendarmes avaient mal compris les ordres. [...] » Il existe, à 16 km de Caen, un chef-lieu de canton du nom de Creully. Pour autant que l'anecdote rapportée soit vraie, on peut supposer soit que *Paris-Soir* a fait une erreur sur ce nom, soit que l'erreur du journal était délibérée, pour ne pas désobliger les gendarmes et les habitants de Creully. » *Œuvres romanesques*, de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, Notes et variantes, p. 1982.

<sup>1</sup> Frideriki TABAKI, *La technique du roman dans Les Chemins de la Liberté de Jean-Paul Sartre*, *op. cit.*, p. 166.

bouleversement général tandis que son « bref passage ajoute un ton d'universalité »<sup>1</sup> au récit. Sa présence, ainsi que celle d'autres créatures, définies par de petits commentaires et des gestes « enrichissent le tableau romanesque et approfondissent aux événements »<sup>2</sup>.

Parlant des revendications territoriales, Hitler fait appel à la volonté de Dieu en tant que providence et que juge :

« Le Führer parlait devant le grand étendard rouge à la croix gammée, il parlait pour Karl, pour lui seul. Une voix, une seule voix au monde. Il parle pour moi, il pense pour moi, il décide pour moi. Mon Führer. "C'est la dernière revendication territoriale que j'aie à formuler en Europe, mais c'est une revendication dont je ne m'écarterai pas et que je réaliserai **s'il plaît à Dieu.**" », *Le Sursis*, p. 358-359.

Par plaisanterie ou par ironie, pour parler d'une personne à qui il arrive une chose avantageuse, heureuse, sans qu'elle y ait contribué en quoi que ce soit, nous utilisons l'expression *s'il plaît à Dieu*. Pour parler d'une affaire, l'expression, dans la langue familière<sup>3</sup>, désigne que cette affaire est laissée à l'abandon et que la conduite en est ou négligée ou incohérente<sup>4</sup>. Les projets d'Hitler se mêlent avec le plaisir de Dieu dans un discours qui ne représente qu'un appel à la guerre totale et qui n'aboutira qu'à l'abdication des démocraties occidentales devant le Führer.

### C.2.3 Daniel et le jeune dieu

Faisant partie de la catégorie des personnages présents déjà dans l'*Âge de Raison*, Daniel, l'ami homosexuel de Marcelle, mène sa vie dans l'attente d'être appelé dans l'armée. Pourtant, malgré la gravité de la situation, il commence à fantasmer sur Émile, un jeune homme de 17 ans, fils des patrons de l'hôtel où ils logeaient, dont le corps se présente comme « délicieux, immérité ». Le contemplant alors qu'il creusait la tombe de sa chienne, Daniel n'arrête pas de répéter qu'il s'agit d'un *jeune dieu*.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>3</sup> Notamment dans *Littré*.

<sup>4</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

En forme explicite de comparaison, un *jeune dieu* indique un haut degré d'excellence ou de perfection. La locution est aussi utilisée par référence à la représentation des dieux dans la mythologie<sup>1</sup> et dans l'art statuaire grec :

« Émile s'était redressé, il s'essuyait le front avec le dos de sa main, son aisselle flambait au soleil, il regardait le ciel en souriant, un **jeune dieu**. Un **jeune dieu** ! Daniel griffa le bras de son fauteuil. Combien de fois, **Seigneur**, combien de fois avait-t-il dit : un **jeune dieu**, en contemplant un adolescent dans le soleil. Des mots éculés de vieille tante ; je suis un pédéraste, il le disait et c'était encore des mots, ça ne le touchait pas et tout à coup il pensa : qu'est-ce que ça pourrait y changer, la guerre ? Il serait là, assis sur le bord d'un talus, pendant une accalmie, il regarderait distraitement le dos nu d'un jeune soldat en train de bêcher la terre ou de chercher ses poux, des lèvres, bien dressées, murmurerait d'elles-mêmes : un **jeune dieu**; on s'emporte partout. », *Le Sursis*, p. 148-149.

### C.3 *La Mort dans l'Âme*

#### C.3.1 Gomez et Sarah évoquent le nom de Dieu

Le roman débute avec Gomez, réfugié à New York où il cherche un travail car il arrive presque à rester sans un sou. Épuisé par la chaleur et l'humidité de la ville, il apprend la nouvelle de l'occupation de Paris par les Allemands. L'emploi de l'expression « bon Dieu » à plusieurs reprises constitue un juron qui ne traduit que la colère et l'indignation qu'il éprouve à propos de la situation où il se trouve, en raison du temps et de l'ambiance dysphoriques :

« À l'aube, il s'était endormi, il avait rêvé d'incendie ; à présent le soleil était sûrement déjà haut, et Gomez suait toujours : il suait sans répit depuis quarante-huit heures. "**Bon Dieu** !" soupira-t-il en passant sa main humide sur sa poitrine mouillée. Ça *n'était pas* de la chaleur ; c'était une maladie de l'atmosphère : l'air avait la fièvre, l'air suait, on suait dans de la sueur. », *La Mort dans l'Âme*, p. 9.

« Deux nègres passèrent en riant, une femme entra dans le drugstore. "**Bon Dieu** !" soupira-t-il. "**Bon Dieu** !" Il regardait crier toutes ces couleurs : même si j'en avais le temps, même si j'y avais la tête, comment voulez-vous

<sup>1</sup> Voir aussi *Adonis*, nom dans la mythologie gréco-romaine, d'un jeune homme remarquable par sa beauté et dont s'éprit Aphrodite-Vénus.

peindre avec cette lumière ! “**Bon Dieu !** dit-il, **bon Dieu !**” », *La Mort dans l'Âme*, p. 10.

Dans le même temps, Sarah, sa femme, vit sa propre aventure à Gien puisqu'elle est prise dans les convois désorganisés de l'exode. Quand la voiture où elle se trouve avec son fils Pablo tombe en panne d'essence, le conducteur exprime lui-aussi son indignation en évoquant fréquemment le *nom de Dieu*, sous forme d'exclamation assez familière :

« Sarah voyait la sueur ruisseler sur la nuque ; elle entendait la meute des klaxons.

- Il n'y a plus d'essence !

Il ouvrit la porte, sauta sur la route et se planta devant sa voiture. Il la considérait tendrement :

- **Nom de Dieu !** dit-il entre ses dents. **Nom de Dieu de nom de Dieu !**

Il flattait de la main le capot brûlant : Sarah le voyait, à travers la vitre, debout contre le ciel étincelant, au milieu de cette immense rumeur ; », *La Mort dans l'Âme*, p. 18.

« La voiture roula mollement sur le bas-côté de la route.

- Stop ! Stop ! dit le type. Ça va, ça va, **bon Dieu !**

Les klaxons se turent ; le fleuve se remit à couler. Les voitures rasaient l'auto en panne, des visages se collaient aux vitres ; », *La Mort dans l'Âme*, p. 19.

À la recherche de travail depuis six mois, Gomez accepte finalement, bon gré mal gré, un travail de critique d'art au Modern Art Museum<sup>1</sup> de New York. Victime de sa conscience malheureuse, il reconnaît qu'il n'est plus un brillant combattant, ni le peintre qui devait choisir entre créer ou s'engager. Et puisqu' « on ne peut pas peindre le Mal »<sup>2</sup>, il serait mieux de ne plus s'en occuper. Ne parvenant plus alors à regarder les peintures, ni peindre, il exprime à Dieu sa reconnaissance, son contentement, son soulagement,

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'un équivalent textuel du Museum of Modern Art (MoMA) de New York où une exposition Mondrian avait été organisée après la Seconde Guerre mondiale, au moment où Sartre voyageait aux États-Unis. Selon Michel Contat et Michel Rybalka, l'auteur se serait inspiré d'une visite à cette exposition réelle pour écrire la visite au musée de *La Mort dans l'Âme*. (Yan HAMEL, *L'Amérique selon Sartre : Littérature, philosophie, politique*, publié par Les Presses de l'Université de Montréal, 2013, note 12 du chapitre 7.)

Il faudrait ici signaler que Sartre déforme « Mondrian » en « Maudrian » faisant une allusion au terme français « maudit », « probablement pour suggérer l'idée de mal et pour porter un jugement de valeur », *Œuvres romanesques*, de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, Notes et variantes, note 1, p. 2050.

<sup>2</sup> *La Mort dans l'Âme*, p. 35.

utilisant l'expression « Dieu merci ». Il se sent libre contre la mauvaise foi qui le fixait à l'image du peintre :

« [Gomez] laissa retomber son front contre la vitre, il regarda l'herbe avec un mélange de convoitise et de dégoût. Jusqu'à ce matin, **Dieu merci**, les couleurs l'avaient laissé tranquille ; il avait enterré les souvenirs de ce temps où il errait dans les rues de Paris, halluciné, fou d'orgueil devant son destin, et répétant cent fois par jour : je suis peintre. », *La Mort dans l'Âme*, p. 30.

### C.3.2 Les soldats français et Dieu

Mathieu et ses camarades, engagés dans le conflit sans forcément combattre, mènent une période d'attente : ils espèrent, d'une certaine façon, s'engager plus activement dans la guerre afin que leur existence militaire prenne du sens. La situation de la guerre les incite même à *croire aux miracles*, c'est-à-dire à un « fait positif extraordinaire, en dehors du cours naturel des choses, que le croyant attribue à une intervention divine providentielle et auquel il donne une portée spirituelle »<sup>1</sup> :

« Pas un bruit, pas un souffle d'air, le temps s'était figé, la guerre s'était retirée : tout à l'heure ils étaient en elle, à l'abri, ils pouvaient **croire encore aux miracles**, à la France immortelle, à l'aide américaine, à la défense élastique, à l'entrée en guerre de la Russie ; à présent la guerre était derrière eux, close, parfaite, perdue. Les derniers espoirs de Mathieu devinrent des souvenirs d'espoir. », *La Mort dans l'Âme*, p. 83.

La nouvelle de l'Armistice marque la fin de cette longue attente des soldats qui ne semblent pas préparés à ce dénouement de la situation. Mathieu Delarue n'espère plus à rien, ne croit plus à rien, n'attend plus de miracles. Désespéré, pour renforcer l'expression de son émotion et de ses sentiments, il évoque même le nom de Dieu au moment où il perçoit qu'il appartient aux vaincus de 40, aux soldats de la défaite :

« Il regarda ses camarades, son regard périssable rencontra sur eux le regard éternel et médusant de l'histoire : pour la première fois la grandeur était descendue sur leurs têtes : ils *étaient* les soldats fabuleux d'une guerre perdue. Statufiés ! **Mon Dieu**, j'ai lu, j'ai bâillé, j'agitais le grelot de mes problèmes, je ne me décidais pas à choisir et pour de vrai j'avais déjà choisi, j'avais choisi

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

cette guerre, cette défaite et j'étais attendu au cœur de cette journée. », *La Mort dans l'Âme*, p. 85.

Le nom de Dieu est, encore une fois, utilisé dans des locutions interjectives, blasphématoires à l'origine, devenues par la suite jurons populaires ou expressions triviales, utilisées sous l'effet d'un choc émotionnel, ou comme procédé habituel de renforcement de l'expression. Cette référence fréquente à Dieu pendant les actions qui causent la mort sont en contradiction flagrante avec les principes religieux. C'est le cas de Mathieu qui, après avoir tiré sur sa première victime, n'arrive pas à cacher son excitation et sa satisfaction :

« Son oreille était criblée de détonations et de cris, mais [Mathieu] les entendait à peine ; il regardait son mort avec satisfaction ; il pensait : "Il l'a senti passer, **nom de Dieu** ! Il a compris, celui-là, il a compris !" *Son mort, son œuvre, la trace de son passage sur la terre. Le désir lui vint d'en tuer d'autres : c'était amusant et facile ; il voulait plonger l'Allemagne dans le deuil.* », *La Mort dans l'Âme*, p. 236.

Chasseriau, lui-aussi, emploie la même locution pour renforcer son expression :

« Mathieu clignait des yeux et secouait la tête pour se débarrasser des taches jaunes qui l'éblouissaient.

- Fais gaffe, dit-il, je suis aveugle.
- Ça va passer, dit Chasseriau. **Nom de Dieu**, vise le type que j'ai descendu, s'il pédale.

Mathieu se pencha ; il y voyait un peu mieux. Le Fritz, couché sur le dos, les yeux grands ouverts, gigotait. Mathieu épaula. », *La Mort dans l'Âme*, p. 237.

Nous rencontrons l'expression dans le même contexte à plusieurs reprises, toujours sous l'effet du choc émotionnel qui traduit les tensions provoquées par le combat :

« Il lui visait la tête, il tira : la tête éclata, mais le type pédalait toujours.

- Salaud ! cria Mathieu. Salaud !
- Fais gaffe, **nom de Dieu** ! Fais gaffe à gauche !

Cinq ou six allemands venaient d'apparaître. Chasseriau et Mathieu se mirent à tirer, mais les allemands avaient changé de tactique. [...]

Les allemands s'étaient mis à courir. Mathieu tira, mais déjà ils avaient traversé la chaussée.

- **Bon Dieu** ! leur cria Clapot de sa place. Il y a des Fritz sous les arbres à cette heure. », *La Mort dans l'Âme*, p. 238.

« - Tire, dit Clapot. Tire dans la rue pour les occuper. Nous, on se charge de la mitrailleuse.

Pinette, sans mot dire, se mit à tirer.

- Mieux que ça, **nom de Dieu**, dit Clapot. On ne tire pas les yeux fermés. », *La Mort dans l'Âme*, p. 240.

« La mairie brûlait, les Allemands occupaient l'école : c'était comme si la France était battue une seconde fois.

- Tirez, **nom de Dieu !** », *La Mort dans l'Âme*, p. 241.

« Personne ne répondit. L'effondrement du toit obstruait toute la partie nord de la plate-forme ; les gravats et les poutres bouchaient la trappe ; une barre de fer pendait du plafond béant ; Mathieu était seul.

- **Nom de dieu**, dit-il à voix haute, il ne sera pas dit que nous n'aurons pas tenu quinze minutes.

Il s'approcha du parapet et se mit à tirer debout. C'était une énorme revanche ; », *La Mort dans l'Âme*, p. 244.

Dans le train des prisonniers de guerre, Brunet, Schneider et les autres soldats français espèrent être libérés après la signature de l'armistice. Embarqués, ils s'interrogent sur la destination finale de leur voyage. Sans espoir, déçus, cherchant une raison valable pour lutter contre la décadence de leur situation, ils tentent de vérifier le contenu de l'affiche signée par le commandant et indiquant que les prisonniers du camp de Baccarat sont destinés à demeurer en France. Il s'agit ici d'un épisode véridique selon lequel le train où Sartre était enfermé « quittait Lérrouville quand, tout à coup, dans le wagon, quelqu'un remarqua qu'il empruntait l'embranchement de Verdun et non celui de Châlons. Ce qui signifiait que le train se dirigeait vers l'Allemagne<sup>1</sup> ».

Sur ce sujet, le jeune typographe qui ne supporte pas l'idée d'être déporté dans un camp de prisonniers en Allemagne, a l'air de s'adresser à Dieu pour obtenir ses grâces ou ses faveurs :

« “Allons, dit Brunet. Allons, allons ! Même si c'est pas à Châlons qu'on va, on finira bien par revenir. – Faudrait que ce soit à Châlons, dit le typo. Faudrait que ce soit à Châlons.” Il a l'air de **faire sa prière**. », *La Mort dans l'Âme*, p. 358-359.

---

<sup>1</sup> Témoignage de Jean Pierre, cité in GILBERT Joseph, *Une si douce Occupation... - Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre 1940-1944*, Albin Michel, 1991, p. 43.

Le typographe saute finalement « en marche du train qui les emmène vers le Stalag de Trèves. Le corps, désossé, est laissé sur le remblai, criblé de balles allemandes »<sup>1</sup> :

« [Brunet] regarde cette petite gueule d'écureuil : tant qu'il vit, oui ; mais vit-il encore? Il est fini, les ressorts sont cassés, il ne travaillera plus. "Mais lâche-moi, crie le typo, **nom de Dieu**, lâche-moi." Brunet se sent drôle ; il tient dans ses mains cette dépouille : un membre du parti qui ne peut plus servir. », *La Mort dans l'Âme*, p. 375.

« Brunet voit les coups de feu : cinq lueurs affreuses. Le typo se met à courir le long du train, il a pris peur, il veut remonter, Brunet lui crie : "Saute sur le talus, **nom de Dieu** ! saute !" Tout le wagon crie : "Saute ! Saute !" Le typo n'entend pas, il galope, il arrive à la hauteur du wagon, il tend les bras, il crie : "Brunet ! Brunet !" », *La Mort dans l'Âme*, p. 376.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la défaite et l'armistice qui conduira par la suite à la Libération constituent une affaire mal acceptée pour la plupart des soldats français qui ont du mal à accepter leur nouvelle situation, faisant image de vaincus et de lâches aux yeux de leurs compatriotes et leurs familles. L'auteur lui-même en précise d'ailleurs dans le « Prière d'insérer » : « J'ai voulu retracer le chemin qu'ont suivi quelques personnes et quelques groupes sociaux entre 1938 et 1944. Ce chemin les conduira jusqu'à la Libération de Paris, non point peut-être jusqu'à leur propre. »

Au cours de ces moments difficiles alors, Mathieu exprime sa méfiance à l'égard des autres que ce soient ses compagnons d'armes ou ses adversaires. Il en reprend le proverbe « *Chacun pour soi et Dieu pour tous* », dans le sens que « chacun défende ses intérêts, étant entendu que Dieu partage équitablement sa bienveillance entre tous les hommes »<sup>2</sup> :

« La défaite était devenue quotidienne : c'était le soleil, les arbres, l'air du temps et cette envie sournoise d'être mort ; [...] Mathieu les regarda : dans la nuit, sous la lune, ces bouches lui avaient souri. Plus rien ; leurs durs visages fermés proclamaient qu'il faut se méfier des coups de lune et des extases de minuit : **chacun pour soi et Dieu pour tous**, on n'est pas sur terre pour se marrer. Eux aussi, ils étaient au lendemain d'une fête. », *La Mort dans l'Âme*, p. 124.

<sup>1</sup> Isabelle GRELL, « Et si Sartre avait terminé *La Dernière Chance* ? », Reconstitution du dernier tome des *Chemins de la liberté*, L'année sartrienne, n° 26, 2013, p. 4.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

L'expression peut avoir également le sens péjoratif « que chacun défende égoïstement ses intérêts »<sup>1</sup>. C'est la tendance humaine à faire prévaloir ses intérêts personnels, au détriment de l'intérêt général. Le proverbe illustre bien le fait que l'individualisme est préférable à la solidarité : chacun essaie de se sauver ou d'être sauvé et agit sans se soucier des autres, sans solidarité, dans la mesure où Dieu prend en compte les intérêts de tous.

À part la dimension théologique, chez Sartre, le *pour-soi* désigne l'un des concepts fondamentaux de l'ontologie. Mot composé de la préposition « pour » et du pronom personnel « soi », il est emprunté par Sartre à la « tradition philosophique, et en particulier à Hegel, qui s'en sert pour désigner le caractère propre du moi, qui se connaît de manière consciente, par opposition au reste de la réalité, qui est en-soi »<sup>2</sup>. Tout en gardant le sens hégélien, « Sartre donne à cette notion de pour-soi une signification bien particulière : le pour-soi désigne avec l'en-soi l'une des deux modalités fondamentales de l'être »<sup>3</sup>. Dans *L'Être et le Néant*, Sartre souligne que « l'être du *pour soi* se définit au contraire<sup>4</sup> comme étant ce qu'il n'est pas et n'étant pas ce qu'il est »<sup>5</sup>.

### C.3.3 Le paradis et la guerre

Parmi les expressions qui qualifient l'absurdité de la guerre, il y a l'oxymore « le paradis du désespoir » :

« Quelqu'un d'immense avait brusquement décampé, laissant la Nature à la garde des soldats de deuxième classe. *Une voix court sous un antique soleil : Pan est mort, ils ont éprouvé la même absence.* Qui est-ce qui est mort, ce coup-ci ? La France ? La chrétienté ? L'espoir ? La terre et les champs retournaient doucement à leur inutilité première ; au milieu des champs qu'ils ne pouvaient ni cultiver ni défendre, ces hommes devenaient gratuits. Tout semblait neuf et portant le soir était bordé par la lisière noire de la prochaine nuit ; au cœur de cette nuit, une comète se jetterait sur la terre. Bombarderont-ils ? On attendait sous peu de cérémonie. Était-ce le premier

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Encyclopédie des sciences philosophiques*, Logique, I, A, c, § XCVI-XCVII.

<sup>3</sup> *Dictionnaire Sartre*, *op. cit.*, p. 389.

<sup>4</sup> Par rapport au deuxième grand type de l'être : *l'être-en-soi*, qui désigne l'ensemble des choses ou des objets du monde, tandis que *l'être-pour-soi* désigne la conscience.

<sup>5</sup> Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1943 ; rééd. « Tel », p. 32.

jour du monde ou le dernier ? Les blés, les coquelicots qui noircissaient à vue d'œil, tout semblait naître et mourir à la fois. Mathieu parcourut du regard cette tranquille ambiguïté, il pensa : "C'est le **paradis** du désespoir." », *La Mort dans l'Âme*, p. 173.

Mathieu remet ainsi en question les interrogations majeures sur l'existence. C'est à travers le bouleversement historique que les personnages affrontent un bouleversement personnel, psychologique et métaphysique. Le paradis, en tant que lieu enchanteur par sa beauté et sa douceur de vivre, devient à cause de la drôle de guerre un lieu de désespoir.

Alors que Brunet et son groupe de soldats sont faits prisonniers par l'armée allemande, les discussions sur la fin de la guerre et la situation actuelle des soldats illustrent le début de la deuxième partie du roman présentée sous la forme d'un texte continu et compact. Rassemblés dans une caserne, ils discutent dans un climat de tension et de conflit où dominent les commentaires ironiques :

« Lambert, qui les écoutait sans rien dire, rougit et se penche vers le sergent : "Mais dis donc, mon petit pote, comment que ça se fait que tu soyes ici, si t'as pas foutu le camp ? Tu crois peut-être que tu es mort au champ d'honneur et qu'on est au **paradis** ? Moi j'ai dans l'idée qu'ils t'ont coincé parce que tu pouvais pas caleter assez vite. – Je suis pas ton petit pote : je suis sergent et je pourrais être ton père. Ensuite je n'ai pas foutu le camp : ils m'ont pris quand je n'ai plus eu de cartouches." », *La Mort dans l'Âme*, p. 266.

Dans ce climat tendu où « il s'agit de donner tort aux personnages, de les ridiculiser, de montrer à quel point ils sont perdus, sans repères »<sup>1</sup>, Lambert, s'adressant au sergent, parodie ses interlocuteurs qui se croient au paradis après leur mort au champ d'honneur. Le terme a ici son sens par excellence religieux de « lieu de séjour où les âmes des justes jouissent de la béatitude éternelle »<sup>2</sup>.

Du latin *paradisus*, du grec *paradeisos*, le paradis désignait dans les parcs des souverains et nobles perses, l'enclos où se trouvaient des bêtes sauvages. Le Paradis, jardin d'agrément, appelé aussi *Paradis terrestre*,

<sup>1</sup> Muriel OLMETA, L'écriture de la guerre dans *La mort dans l'âme*, In: *Littératures* 22, printemps 1990, p. 185.

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

*Jardin des délices, Éden*, était ainsi un lieu clos, un jardin merveilleux que Dieu donna comme séjour à Adam et Ève au moment de leur création. Le Paradis est pour les chrétiens l'équivalent du Ciel où les élus auront pour l'éternité avec les anges la vision bénéfique de Dieu<sup>1</sup>.

À propos d'une discussion sur les femmes, le soldat Moûlu parle de son expérience à un bobinard, cabaret de deuxième ordre ou maison de prostitution, n'osant pas comparer ce lieu où règne le désordre à un paradis terrestre :

« Moûlu dit : "Moi, j'allais au bobinard, c'est te dire : des fois que ça ne me reviendrait pas, je ferais une économie." Ils rient encore, le blondinet se flatte le sexe d'une main négligente et paternelle, il conclut : "Le **paradis terrestre** !" » , *La Mort dans l'Âme*, p. 320.

L'emploi d'une telle expression dans un contexte argotique, où figurent les actions d'une maison de tolérance relatives aux rapports charnels, renvoie sans doute à la dévaluation de l'image traditionnelle et conventionnelle du Paradis.

---

<sup>1</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 405-406.

## CHAPITRE II : LES EXPRESSIONS ISSUES DE LA BIBLE

### A. Dans *Les Mots*

#### A.1 Charles en tant que personnage biblique

Le narrateur nous livre son goût pour la parodie dans un autre épisode où Charles se métamorphose à nouveau en Dieu : cette fois-ci, dans un cinéma d’Arcachon. Il faudrait ici signaler l’emploi ironique de l’expression « faire l’ange »<sup>1</sup> parlant des personnes ordinaires, expression dans laquelle *ange* signifie par extension « pur esprit, créature parfaite opposée à l’être corporel et imparfait »<sup>2</sup>.

Sartre nous présente son grand-père comme un père terrible qui « se gorgeait du sang de ses fils ». C’est lui qui impose la loi : un père autoritaire qui n’est qu’un « Dieu de colère », un Dieu cruel de l’Ancien Testament, un Jéhovah<sup>3</sup> :

« Au mois de septembre 1914, il se manifesta dans un cinéma d’Arcachon : nous étions au balcon, ma mère et moi, quand il réclama la lumière ; d’autres messieurs **faisaient** autour de lui **les anges** et criaient : “Victoire ! Victoire !” **Dieu** monta sur la scène et lut le communiqué de la Marne. Du temps que sa barbe était noire, il avait été **Jéhovah** et je soupçonne qu’Émile est mort de lui, indirectement. Ce **Dieu de colère** se gorgeait du sang de ses fils. », *Les Mots*, p. 21.

L’avenir professionnel et le devenir de l’enfant préoccupe toute la famille Schweitzer. Les femmes voient en lui un futur écrivain et prennent cette vocation d’écrire au sérieux. Mais le grand-père ne s’accorde pas avec elles. En effet, il se méfie des gens qui ne vivent que de leur plume. Il essaie de

<sup>1</sup> *Faire l’ange, (n’être) ni ange ni bête* (cf. Pascal, *Pensées*, Paris, Brunsvicg, 1662, p. 358 : « L’homme n’est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l’ange fait la bête ».) (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

<sup>2</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>3</sup> Jéhovah, substantif masculin

a) *Poét. et littér.*, divinité, dieu ; nom commun de la divinité, utilisé aussi comme nom propre pour désigner Dieu tel qu’il fut révélé à Moïse dans la vision du Buisson ardent (*Exode*, III, 14).

« Un Jéhovah trouvant que le peuple à genoux Ne vaut pas l’homme droit et debout, tête haute, Ce serait moi », Victor HUGO, *Art d’être grand-père*, 1877, p. 138.

b) Par métonymie, assemblage des caractères qui représentent ce nom. (*Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*)

montrer alors à son petit-fils la nécessité de s'orienter vers la carrière de professeur de lettres, suivant la « voie royale » de l'École normale supérieure. L'enseignement n'empêcherait pas Jean-Paul d'écrire des œuvres de circonstance, dans son temps libre. Littérature et professorat constituent d'ailleurs deux sacerdoces, lesquels Sartre pourrait exercer en même temps.

Comme nous l'avons déjà mentionné, Charles Schweitzer exerce une puissance sur et contre ses proches, sa femme, sa fille et bien sûr son petit-fils, auquel il présente son futur destin de professeur de lettres sous forme de commandement raisonnable et sinistre. Très souvent le narrateur métamorphose son grand-père en personnage, en figure biblique, lui prêtant des qualités des personnages de la Bible. Comme la tradition protestante oblige, Sartre connaît bien les épisodes les plus célèbres de la Bible. Il évoque alors le patriarche ou le prophète *Moïse* qui dicte une loi nouvelle qui n'est que la vocation imposée :

« Si Charles se fût écrié de loin, en ouvrant les bras : “Voici le nouvel Hugo, voici Shakespeare en herbe !”, je serais aujourd'hui dessinateur industriel ou professeur de lettres. Il s'en garda bien : pour la première fois j'eus affaire au **patriarche** ; il semblait morose et d'autant plus vénérable qu'il avait oublié de m'adorer. C'était **Moïse** dictant la loi nouvelle. Ma loi. Il n'avait mentionné ma **vocation** que pour en souligner les désavantages : j'en conclus qu'il la tenait pour acquise. M'eût-il prédit que je tremperais mon papier de mes larmes ou que je me roulerais sur le tapis, ma modération bourgeoise se fût effarouchée. Il me convainquit de ma **vocation** en me faisant comprendre que ces fastueux désordres ne m'étaient pas réservés », *Les Mots*, p. 130.

Il faudrait ici ajouter que Sartre fait de nouveau des allusions aux textes bibliques, par l'intermédiaire de *Moïse*. « Certains historiens recommandent de ne pas chercher le personnage réel qui se cache dans une légende issue de traditions multiples et en qui on peut voir une figure mythique, mais de lire en revanche dans les textes la célébration du salut accompli par Dieu à travers son serviteur. Moïse, qui ne nous est connu que par les livres du *Pentateuque*, est le législateur inspiré par lequel la Loi s'imposa aux croyants »<sup>1</sup>. Pour Poulou, c'est Charles Schweitzer qui prend le rôle du législateur qui impose à son « croyant », au petit Jean-Paul, la loi nouvelle.

C'est sous la préoccupation bourgeoise du métier que le narrateur se moque de la société de son époque et du milieu de petits-bourgeois dans

<sup>1</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 357.

lequel il est né. Il compare alors cette vision bourgeoise du professeur au commandement imposé de jeunes officiers qui avaient sans doute désavoué leur vocation à la cléricature :

« Ainsi, sous l'Ancien Régime, bien des cadets se seraient damnés pour commander un bataillon, qui étaient **voués** de naissance à la **cléricature**. », *Les Mots*, p. 133.

La *cléricature* constitue l'« état et condition des membres du clergé »<sup>1</sup>. Sartre utilise de façon ironique la désorientation de futurs clercs et leur direction vers les services de l'armée. D'ailleurs, sous l'Ancien Régime, ce sont les fils aînés qui se dirigent vers l'armée, tandis que les cadets sont voués à la cléricature. Cette référence fait partie de la procédure de la démystification de la religion et de la société française en général.

## A.2 Les romans en tant que « textes sacrés »

Suite à l'esprit cocardier de la guerre, les revues pour enfants participent à la propagande militaire. Poulou, rejetant cette vague d'héroïsme collectif, préfère les héros de l'avant-guerre dont les vertus quotidiennes ne sont pas à la portée de tout le monde. Les romans-feuilletons qu'aimait l'enfant étaient des « textes sacrés ».

Il faudrait signaler que l'on rencontre cette expression dans la définition du *Testament* : « ensemble des *textes sacrés* relatant cette alliance et formés de l'*Ancien Testament*, livre saint des Hébreux, du *Nouveau Testament*, livre saint des Chrétiens, ces deux textes constituant la Bible ou l'Écriture Sainte »<sup>2</sup>.

L'écrivain emploie de nouveau un terme purement religieux pour qualifier des textes littéraires. C'est toujours le culte des livres qui remplace chez Poulou la religion chrétienne, un culte qui l'amène à la *résurrection* :

« J'enrageais : ce que je préférais dans l'héroïsme d'avant-guerre, c'était sa solitude et sa gratuité : je laissais derrière moi les pâles **vertus** quotidiennes,

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

j'inventais l'homme à moi tout seul, par générosité ; *Le Tour du Monde en Hydravion*, *Les Aventures d'un gamin de Paris*, *Les Trois Boy-scouts*, tous ces **textes sacrés** me guidaient sur le chemin de la mort et de la **résurrection**. Et voilà que, tout d'un coup, leurs auteurs m'avaient trahi : ils avaient mis l'héroïsme à portée de tous ; le courage et le don de soi devenaient des **vertus** quotidiennes ; », *Les Mots*, p. 172-173.

Nous repérons ici la réception des lectures de Sartre qui tracent « le chemin de la mort et de la résurrection », intertextualité qui renvoie de nouveau à la vie et la Passion de Jésus-Christ. L'altruisme et la générosité, proposés par les auteurs, constituent d'ailleurs des principes enseignés par la religion chrétienne.

## **B. Dans *La Nausée***

Les allusions aux épisodes de la Bible et les expressions issues des textes sacrés n'apparaissent pas dans *La Nausée*. Il est vrai que ce roman philosophique de Sartre est le moins pertinent, parmi les œuvres étudiées, pour l'analyse des phrases qui intéressent notre étude.

## **C. Dans *Les Chemins de la Liberté***

### **C.1 *L'Âge de Raison***

#### **C1.1 *L'art et la Bible***

Mathieu visite avec Ivich l'exposition Gauguin, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Sartre cite des toiles du peintre postimpressionniste qui correspondent sans doute à la description des tableaux mémorisés par l'auteur lui-même. Ainsi, nous pourrions reconnaître *Calvaire breton ou le Christ vert*<sup>1</sup>, *Le Christ jaune*<sup>2</sup>, *Nature morte aux Fleurs*<sup>3</sup>, *Contes barbares*<sup>4</sup> :

---

<sup>1</sup> 1889, Musée des Beaux-arts, Bruxelles

<sup>2</sup> 1889, Albright Knox Art Gallery, Buffalo

<sup>3</sup> 1891, Collection Edward G. Robinson, Beverly Hills

<sup>4</sup> 1902, Folkwang Museum, Essen

« [Mathieu] entraîna tout de même Ivich, il lui montra sans parler un paysage breton avec un **calvaire**, un **Christ en croix**, un bouquet, deux Tahitiennes, à genoux sur le sable, une ronde de cavaliers maoris. », *L'Âge de Raison*, p. 90.

Le *calvaire*, synonyme de *Golgotha*, est la « colline où Jésus-Christ fut crucifié »<sup>1</sup>. La juxtaposition des scènes citées, ainsi que l'utilisation de l'article indéfini renvoient peut-être à une simple énumération des œuvres de Gauguin, tout en démystifiant l'art et la culture de l'époque en question. De plus, un *calvaire* et un *Christ en croix*, à côté d'un bouquet, de deux Tahitiennes et d'une ronde de cavaliers constituent un ensemble disparate qui mélange les principaux épisodes de la Passion de Jésus-Christ avec la nature morte et les contes barbares.

### C.1.2 Les paroles de Mathieu en tant que « manne divine »

Persuadé que Mathieu a déjà parlé de lui à Boris, Daniel n'arrête pas d'imaginer la scène où les deux hommes discutent sur lui. En effet, il compare les paroles du professeur à la *manne divine* que son disciple reçoit très attentivement :

« “[Mathieu] lui [à Boris] a parlé de moi [Daniel] !” C'était une idée in-to-lérable, à vous donner une suée de rage, il fallait se les imaginer tous deux, bien dispos, heureux d'être ensemble, le petit la bouche bée, naturellement, écarquillant les yeux et mettant les oreilles en concret, pour ne rien perdre de la **manne divine**, dans quelque café de Montparnasse, une de ces infectes tabagies qui sentaient le linge sale... “Mathieu a dû le regarder par en dessous, d'un air profond, et il lui a expliqué mon caractère, c'est à mourir de rire.” », *L'Âge de Raison*, p. 182-183.

Par allusion à la Bible, la *manne* est la « nourriture providentielle que Dieu envoya aux Hébreux pendant la traversée du désert »<sup>2</sup>. « Comme les marcheurs craignaient de mourir de faim, Yahvé annonça à Moïse qu'il allait faire pleuvoir sur son peuple du pain du haut du ciel. Yahvé fit s'abattre un soir des cailles sur le sol et le lendemain matin “quelque chose de menu, de

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> *Ibid.*

granuleux, de fin comme du givre sur le sol” (*Exode*, 16, 14). Les Israélites se demandèrent : “*Man hû*”, “Qu’est-ce cela ?” Il s’agissait de la sécrétion d’insectes vivant sur les tamaris, dans la région centrale du Sinaï ou, selon certains botanistes, de l’exsudation sucrée des feuilles de tamaris elles-mêmes, piquées par les cochenilles. [...] Les catholiques voient dans la *manne* une préfiguration de l’Eucharistie donnée en nourriture dans la communion, [...] »<sup>1</sup>. Par extension, le terme désigne la « nourriture abondante et inespérée ». Au figuré, la *manne* est tout « bienfait d’origine divine, grâce ». En particulier, la *manne céleste* est « la parole de Dieu ».

Comparer la parole de Mathieu à la *manne divine*, c’est ainsi mettre en parallèle la parole du professeur à celle de Dieu. Pour Boris, Mathieu est un Dieu : tout ce qu’il dit est inspiré et sacré. Toutefois, la comparaison pourrait également être utilisée de façon ironique, compte tenu du caractère spécial et excentrique de Daniel.

## C.2 *Le Sursis*

### C.2.1 *Eli, Eli, lamma sabachtani*

Dans son monologue, Daniel s’identifie au Christ sur la croix et, de façon blasphématoire, il prononce les dernières paroles du Christ avant sa mort *Eli, Eli, lamma sabachtani*, c’est-à-dire « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ? » (*Matthieu* 27, 46). « Le peuple, autrefois, croulait sur les dalles, quand ces mots hébreux étaient lus dans l’évangélaire plein d’enluminures, à l’office du deuxième jour de la Semaine douloureuse »<sup>2</sup>. Cri de détresse et de désespoir, cette phrase montre la violence de l’agonie du Christ, sentiments que Daniel éprouve face à sa propre situation :

« Sous l’azur, une revendication amère, une supplication vaine, ***Eli, Eli, lamma sabachtani***, ce furent les derniers mots qu’il rencontra, ils montaient comme des bulles légères, le foisonnement vert de la plate-bande était là, ni vu ni nommé, une plénitude de présence contre ses yeux, ça vient, ça vient. », *Le Sursis*, p. 153.

<sup>1</sup> Michel LEGRAIN, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 330-331.

<sup>2</sup> Léon BLOY, *Journal*, Laffont, coll. Bouquins, 1894, p. 105.

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que Sartre attribue à son protagoniste une dimension satanique. Dans ses *Écrits de jeunesse*<sup>1</sup>, l'auteur publie un bref roman, *Jésus la Couette, professeur de province*, où il y a des références ironiques à des figures bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Jacques Deguy signale à propos de Daniel qu'il « incarne la tentative la plus complète de Sartre pour peindre dans la fiction un personnage mauvais de façon compréhensive, cette figure mystérieuse du “Mal psychologique” auquel l'auteur ne cesse, en bon romancier, de s'intéresser. Le lexique de la Bible revient en force pour tenter de le définir, y compris dans le passage où le personnage a la parole. Il est présenté plusieurs fois comme un “archange” ; Mathieu l'appelle “Satan”, de façon ironique, et lui-même s'identifie à Caïn (“Dieu me voit”), puis, blasphème explicite, au Christ sur la Croix dans *Le Sursis* »<sup>2</sup>.

### C.2.2 Dieu fait homme

Daniel tente de parodier soi-même et sa lettre d'une manière auto-sarcastique, tournant en dérision sa propre situation. Il n'ose même pas comparer cette raillerie aux sarcasmes et aux moqueries que Jésus-Christ a subis pendu à la croix :

« Sache donc, si tu t'égayes à la lecture de cette lettre, que je t'ai devancé : je ris, Mathieu, je ris ; le **Dieu fait homme**, dépassant tous les hommes et moqué par tous, **pendant à la croix**, la bouche ouverte, verdi, plus muet qu'une carpe sous les sarcasmes, quoi de plus risible ; va, va, tu auras beau faire, les plus douces larmes de rire ne couleront pas sur tes joues. », *Le Sursis*, p. 453.

Nous rencontrons le message de l'Évangile, que *Dieu s'est fait homme* dans le Catéchisme de l'Église Catholique. Avec le Credo de Nicée-Constantinople, les chrétiens répondent en confessant : « Pour nous les hommes et pour notre salut Il descendit du ciel ; par l'Esprit Saint, Il a pris

<sup>1</sup> *Écrits de jeunesse*, Édition de Michel Contat et Michel Rybalka avec la collaboration de Michel Sicard, Gallimard, coll. « Blanche », 1990.

<sup>2</sup> Jacques DEGUY, *Sartre. Une écriture critique*, op. cit., p. 154.

chair de la Vierge Marie et *s'est fait homme*. »<sup>1</sup> Le texte sartrien reprend de nouveau une formule tirée de la tradition judéo-chrétienne dans laquelle Sartre a été élevé, placée pourtant dans un univers plutôt dérisoire, voire blasphématoire.

### C.2.3 *Ecce homo*

Daniel, porte-parole de Sartre et de sa philosophie, envisage le problème de l'être pour autrui. Le regard est étroitement lié à la conscience irréfléchie et la réalité humaine à l'existence d'autrui. Sous le regard d'autrui, l'homme peut distinguer en soi ce qu'il est pour soi-même de ce qu'il est pour autrui. Et c'est à travers le regard des autres et le regard de Dieu que Daniel se sent exister :

« Je n'ai plus à supporter la responsabilité de mon écoulement pâteux : celui qui me voit et me fait être ; je suis comme il me voit. Je tourne vers la nuit ma face nocturne et éternelle, je me dresse comme un défi, je dis à Dieu : me voilà. Me voilà tel que vous me voyez, tel que je suis. Qu'y puis-je : vous me connaissez et je ne me connais pas. Qu'ai-je à faire sinon à me supporter ? Et vous, dont le regard me suit éternellement, supportez-moi. Mathieu, quelle joie, quel supplice ! Je suis enfin changé en moi-même. On me hait, on me méprise, on me supporte, une présence me soutient à l'être pour toujours. Je suis infini et infiniment coupable. Mais je suis, Mathieu, je suis. Devant Dieu et devant les hommes, je suis. **Ecce homo**. », *Le Sursis*, p. 457.

Pour mettre en relief son existence réelle devant Dieu et devant les hommes, le héros sartrien aboutit à une phrase tirée, de nouveau, de l'Évangile : l'expression latine « *Ecce homo* » qui signifie « Voici l'homme ». Saint Jean (19, 5) relate que Ponce Pilate ne trouva aucun motif de condamnation lorsqu'il interrogea Jésus. La coutume étant chez les Juifs de relâcher quelqu'un pour la Pâque, il proposa le « roi des Juifs ». Mais la foule vociféra et réclama le brigand Barabbas. Pilate fit donc flageller Jésus, laissa les soldats lui dresser une couronne d'épines et le revêtir d'un manteau de

---

<sup>1</sup> Catéchisme de l'Église Catholique, Première partie : *La Profession de la Foi*, Deuxième section : *La profession de la Foi Chrétienne*, Chapitre deuxième : *Je crois en Jésus-Christ, le fils unique de Dieu*, Article 3 : *Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit, il est né de la Vierge Marie*, paragraphe 1 : *Le Fils de Dieu s'est fait homme*.

pourpre et sortit en répétant qu'il amenait l'inculpé, mais ne voyait toujours aucun motif de condamnation. Il annonça : « *Ecce homo* », « Voici l'homme ! », comme il aurait dit : « Voici votre homme ! » À plusieurs reprises, Pilate cherche à relâcher le condamné, mais les Juifs, vociférant, eurent le dernier mot<sup>1</sup>.

Comme nous l'avons déjà rencontré dans le cas de « *Eli, Eli, lamma sabachtani* », Daniel s'identifie, de nouveau, au Christ condamné par les hommes et, de façon blasphématoire, il prononce les paroles du Ponce Pilate présentant Jésus-Christ couronné d'épines au peuple juif.

### C.3 La Mort dans l'Âme

#### C.3.1 Les soldats français et la Passion du Christ

Au cours d'un débat sur l'armistice, Pierné, soutenant ses prédictions sur le résultat de la guerre, se présente comme un autre Ponce Pilate<sup>2</sup> faisant le geste de *se laver les mains* pour s'affranchir de sa responsabilité :

« Il se frottait les mains avec onction et son visage brillait d'innocence : il se frottait les mains, **il se lavait les mains** de cette guerre, il ne l'avait pas faite, il ne l'avait pas même vécue ; il avait boudé dix mois, refusant de voir, de parler, de sentir, protestant contre les ordres par le **zèle** maniaque qu'il mettait à les exécuter, distrait, nerveux, guindé dans une absence de l'âme. À

<sup>1</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, *op. cit.*, p. 169-170.

<sup>2</sup> Pontius Pilatus était un Romain appartenant à la classe des chevaliers qui fut, sous l'empereur Tibère, procureur (ou préfet) de Judée, de 26 à 36. [...] Des faits rapportés par Tacite et par Philon montrent que Pilate connaissait mal le caractère et la culture des Juifs. On comprend dès lors qu'il ait cédé à la pression des chefs des prêtres du Sanhédrin qui exigeaient la condamnation de Jésus de Nazareth. La menace d'une révolte populaire aussi bien que la dénonciation auprès de l'empereur lui font accepter un procès bâclé, même si, conformément à une coutume propre au jour de la Pâque, il propose de libérer un accusé. Mais entre Barabbas, un brigand révolté, et Jésus, la foule manipulée choisit de libérer le premier. Après avoir fait flageller le Christ et l'avoir fait revêtir d'un manteau écarlate figurant de façon dérisoire un manteau royal, il prononce les mots connus : « *Ecce homo* » (« Voici l'homme »). Il se lave les mains de façon spectaculaire pour signifier : « Je ne suis pas responsable du sang de cet homme » (Mt 27, 24). Il n'effacera pourtant pas sa responsabilité, puisque le nom de Ponce Pilate est resté un repère historique pour la mort de Jésus, répété par les chrétiens chaque fois qu'ils proclament leur profession de foi dans le Credo : « Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit sa passion et fut mis au tombeau. » Après la mort de Jésus, Pilate accepte de laisser le corps à Joseph d'Arimatee venu le lui réclamer pour le mettre au tombeau. (Informations tirées du *Dictionnaire des personnages de la Bible*, *op. cit.*, p. 94-95)

présent il était payé de sa peine. Il avait les **mains pures** et ses **prédictions s'étaient accomplies** : les vaincus, c'étaient les *autres*, les Pinette, les Lubéron, les Delarue, les autres. Pas lui. Les lèvres de Pinette se mirent à trembler. », *La Mort dans l'Âme*, p. 87.

Déniant toute responsabilité alors, Pierné a les *mains pures*, car, comme un prophète, il avait tout prédit, la *prédiction* étant l'« action d'annoncer à l'avance un événement par inspiration surnaturelle, par voyance ou prémonition ; par métonymie, le terme désigne les paroles par lesquelles on prédit, ce qui est ainsi annoncé »<sup>1</sup>.

C'est dans les saints Évangiles de Jésus-Christ, qu'il y a souvent des références aux *prédictions* des prophètes *accomplies* en la personne du Christ. L'univers biblique dans lequel Sartre plonge son récit est également renforcé par le *zèle*<sup>2</sup> de son personnage, qualité qui, en matière religieuse, illustre la foi active, la ferveur, la dévotion. Pierné montre de l'ardeur, un dévouement mis au service d'une cause et à l'accomplissement d'une tâche, la lutte pour la patrie.

Mathieu, qui a de plus en plus l'impression de perdre son temps, discutant avec Pinette, n'arrive pas à dépasser la déception qu'il éprouve. L'image du moustique vibrant autour de son front qui forme une sorte de couronne renvoie de nouveau à un symbole biblique détourné de son sens religieux :

« Mathieu lui trouva l'air bête et une marée de colère lui déferla dans la bouche et dans les yeux : “Assez ! assez ! J'en ai marre d'être le type qui voit clair !” Le moustique vibrait autour de son front, dérisoire **couronne de gloire**. », *La Mort dans l'Âme*, p. 95.

---

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Du grec *zêlô* ou *zêlos*, « avoir de l'ardeur », le *zêlôtès* étant « celui qui a du zèle », « le fanatique, le patriote ». Courant nationaliste antiromain de recrutement essentiellement populaire, dont l'activité est signalée par Flavius Josèphe à partir de 66 après J.-C. Les Zélotes se voulaient les champions de l'intégrisme et de l'orthodoxie juive et furent actifs lors de la grande révolte qui se termina avec la prise de Jérusalem par Titus en 70. Ils luttèrent contre l'occupant et contre les membres de l'aristocratie juive qui collaboraient avec les Romains. Ils se rapprochaient des Pharisiens par leur observance rigoureuse de la loi mosaïque. Les Zélotes ont presque tous péri en cette occasion. Les Évangélistes citent Simon le Zélote (ou « le Zélé ») parmi les douze apôtres. (Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 592)

Dans le domaine de la théologie, la *couronne* constitue un « ornement circulaire formé d'étoiles (ceignant la tête de la Vierge) ou de rayons (ceignant la tête des Saints) ». Au figuré, le terme désigne la « récompense céleste » et le « salut éternel que Dieu réserve comme récompense à ses élus »<sup>1</sup>.

Saint Pierre (5, 4) s'y réfère : « Et lorsque le souverain berger paraîtra, vous obtiendrez la *couronne incorruptible de la gloire* ». Dans ces versets, Pierre parle de la charge d'Ancien dans l'église. La *couronne de gloire* indique alors une récompense pour ceux qui ont bien rempli cette fonction.

Mais Mathieu, Pinette et les autres camarades ont-ils bien rempli leur fonction ? Le cercle lumineux autour d'une tête sainte qui constitue une récompense, peut-il être attribué aux soldats ? Le moustique qui remplace cette couronne de gloire évoque le caractère ironique et dérisoire de ce symbolisme, faisant sans doute allusion à la couronne d'épines que Pilate a posée sur la tête de Jésus<sup>2</sup>.

Les scènes qui se produisent parmi les compagnons de Mathieu – où dominant la saoulerie, la joie, l'alcool, le chant, le vomissement, les insultes – permettent de donner une image réaliste et grotesque en même temps de la situation des soldats. Dévalorisant les institutions de l'église et de la mairie, l'auteur plonge de nouveau son récit dans un univers biblique, reprenant des images de Jésus-Christ sur le chemin de croix. Ivre, Longin est comparé à Jésus-Christ car le vin rouge coule sur son visage, rappelant la figure de Jésus blessé, couronné d'épines, aux traits tuméfiés et sanglants ; les épines coupent le cuir chevelu de Jésus et le sang coule à flots sur Ses cheveux, Sa tête et Son visage :

« Le mouchoir lui cachait l'œil gauche ; des filets de vin rouge lui coulaient le long des joues et dans le cou.

- **Tu as l'air de Jésus-Christ**, dit Guiccioli en riant.
- Pour ça t'as raison, dit Longin. **Je suis un type dans le genre de Jésus-Christ.**

Il tendit son quart à Mathieu pour qu'il le remplisse.

- Ah ! non, dit Mathieu. Tu as assez bu comme ça.

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Dans les *Évangiles*, Jésus répondit affirmativement à la question de Pilate qui lui demandait s'il était roi (*Jean*, 18, 33), mais il précisa que son royaume n'était pas de ce monde. Pilate le fit couronner d'épines et vêtir de la pourpre royale. Le motif de la condamnation, affiché sur la croix en trois langues, fut « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». (Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 500)

- Fais ce que je te dis, cria Longin. Fais ce que je te dis, **bon Dieu** ! – Il ajouta d'une voix plaintive : j'ai le bourdon !
- **Nom de Dieu**, dit Guiccioli, donne-lui vite à boire : il va nous remettre ça avec son frère. », *La Mort dans l'Âme*, p. 137.

Cette comparaison fait alors allusion à une scène biblique qui constitue une étape importante de la Passion du Christ. Il faudrait aussi signaler que dans le manuscrit de Sartre, Longin prononce également la phrase : « J'ai hérité de toute la misère du monde »<sup>1</sup>. Dans la Bible, les épines sont le symbole de la malédiction<sup>2</sup>. Toute la terre est tombée sous la malédiction et la domination du diable, qui produit la faim, la pauvreté, la guerre, la souffrance, la solitude, la peur, la dépression. Ce qui peut délivrer les habitants de la terre de la malédiction, c'est le sang de Jésus-Christ.

*Le Sang Sacré* ou *Sang Précieux* est « le sang de Jésus-Christ qu'il a répandu (à la flagellation, au couronnement d'épines, à la crucifixion) pour le rachat des hommes »<sup>3</sup>. Il serait aussi intéressant de mentionner qu'au cours des cérémonies religieuses, c'est le vin rouge qui est utilisé lors de la Cène et du sacrement de l'Eucharistie pour affirmer la présence réelle du vrai sang du Christ.

Même le mouchoir que Longin applique sur son front rappelle sans doute, lors de la même scène biblique, sainte Véronique, une des femmes qui suivent Jésus, qui, poussée par la compassion, prend un linge – son voile, dit-on – et tente d'essuyer le sang et la sueur de Son visage sur le chemin du Golgotha. Selon la tradition, l'image de celui-ci serait restée imprimée sur ce linge<sup>4</sup>.

Toutes ces références indirectes aux épisodes bibliques – incarnés par des soldats vaincus et déçus, qui rient les uns des autres, tout en se moquant de leur situation – sont placées par l'auteur sous le signe du paradoxe de la

<sup>1</sup> *Œuvres romanesques*, de Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, Notes et variantes, note a, p. 2080.

<sup>2</sup> *Genèse*, 3:17-18 « dit à l'homme: Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre: Tu n'en mangeras point! Le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie, il te produira des épines et des ronces, et tu mangeras de l'herbe des champs. »

<sup>3</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>4</sup> Cet épisode fait l'objet d'une méditation à la sixième station du chemin de croix. Véronique n'est pas mentionnée dans les *Évangiles*, et sa légende, probablement d'origine orientale, remonte au Moyen Âge. Le nom de Véronique pourrait être une adaptation du grec *Béreniké*, qui a donné par ailleurs Bérénice. Il pourrait aussi être formé des mots latins *vera* et *icon* (mot latin calqué sur le grec), « image vraie », sous-entendu du Christ. Le Greco (1579) et Rouault (1945), parmi d'autres, ont représenté la sante et son voile. (Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, *op. cit.*, p. 583)

guerre, reprenant toujours un écho ironique face aux figures bibliques, notamment Jésus-Christ : *un type dans le genre de Jésus-Christ* ne pourrait que désigner une figure plutôt raillée, car le syntagme familier attribue souvent une valeur d'approximation.

Le repas dans le clocher de l'église est *sacré* puisqu'ils sont sur le point de mener une attaque contre l'armée allemande ; attaque qui pourrait se révéler fatale pour les soldats. Le caractère sacré pourrait également renvoyer au *dernier repas* du Christ avec ses douze apôtres, jour considéré comme néfaste :

« Ils s'assirent ; Mathieu sentait la chaleur de Clapot contre sa hanche. Ils se taisaient : c'était leur **dernier repas** et il était **sacré**. », *La Mort dans l'Âme*, p. 218.

Le *dernier repas* de Jésus avec ses apôtres, la veille de sa mort, dans le cénacle est appelé par les Italiens l'*Ultima Cena* (« La Dernière Cène »). « C'est au cours de ce dîner que Jésus se ceignit les reins et lava les pieds de ses disciples dans un geste fraternel. Pendant ce repas, selon les quatre évangélistes, Jésus annonça à ses amis que l'un d'entre eux le trahirait. »<sup>1</sup>

### C.3.2 Mathieu et les dix commandements

Dans son ultime tentative d'héroïsme et de liberté, Mathieu s'aperçoit qu'il se bat en vain, dépourvu d'une perspective positive ou constructive pour l'avenir. Il lutte contre la vertu, contre le monde, tout en transgressant la loi divine. L'auteur se réfère ici aux lois du Décalogue<sup>2</sup>, les dix commandements,

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>2</sup> Nous en avons une version dans l'*Exode* (20, 2-17) et une, dans le *Deutéronome* (5, 6-21). Le texte suivant est celui de l'*Exode* :

1. Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi.
2. Tu ne te feras aucune image sculptée, qui ressemble à ce qui est dans les cieux, là-haut, ou sur la terre, ici-bas, ou dans les eaux, au-dessus de la terre.
3. Tu ne prononceras point le nom de Yahvé ton Dieu à faux, car Yahvé ne laisse pas impuni celui qui prononce son nom à faux.
4. Tu te souviendras du jour du sabbat, pour le sanctifier.
5. Honore ton père et ta mère, afin que se prolongent tes jours sur la terre que te donne Yahvé ton Dieu.

gravés sur des tables, que Dieu a remis à Moïse sur le mont Sinaï. Les Juifs et les chrétiens appellent Loi, ou Loi de Moïse, ou Loi mosaïque, les cinq livres du *Pentateuque* : la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*. Le Décalogue reste le fondement de la morale juive et chrétienne. Dans la foi chrétienne, les dix paroles s'articulent autour de l'unique et même commandement de l'amour de Dieu et du prochain :

« Il tirait, les **lois** volaient en l'air, **tu aimeras ton prochain comme toi-même**, pan dans cette gueule de con, **tu ne tueras point**, pan sur le faux jeton d'en face. Il tirait sur l'homme, sur la Vertu, sur le Monde : la Liberté, c'est la Terreur ; le feu brûlait dans la mairie, brûlait dans sa tête : les bailles sifflaient, libre comme l'air, le monde sautera, moi avec, il tira, il regarda sa montre : quatorze minutes trente secondes ; il n'avait plus rien à demander sauf un délai d'une demi-minute, juste le temps de tirer sur le bel officier si fier qui courait vers l'église ; il tira sur le bel officier, sur toute la beauté de la terre, sur la rue, sur les fleurs, sur les jardins, sur tout ce qu'il avait aimé. La beauté fit un plongeon obscène et Mathieu tira encore. Il tira : il était pur, il était tout puissant, il était libre. », *La Mort dans l'Âme*, p. 244-245.

Bien que les dix commandements indiquent les conditions d'une vie libérée de l'esclavage, la liberté de Mathieu passe par la destruction de son prochain, car c'est à travers la terreur qu'il va être libéré par l'ennemi. Dans le *Lévitique* (19, 18), le passage « tu aimeras ton prochain comme toi-même » constitue un de plus essentiels car l'amour envers le prochain – qui vient après l'amour pour Dieu mais qui lui est étroitement lié (Matthieu 22, 39) – est un des commandements les plus importants. Devant l'horreur de la guerre, l'amour du prochain disparaît dans le but d'obtenir sa propre liberté.

### C.3.3 Odette et le Jugement dernier

Le frère de Mathieu, Jacques et sa femme Odette errent pendant quatorze heures cherchant un lieu pour se loger. Alors qu'une paysanne refuse de les accueillir chez elle et de les loger dans la grange, Jacques se sent

---

6. Tu ne tueras point.

7. Tu ne commettras point d'adultère.

8. Tu ne voleras point.

9. Tu ne porteras point de témoignage mensonger contre ton prochain.

10. Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, rien de ce qui est à ton prochain.

dérisoire. Odette, pensant toujours à Mathieu qu'elle aime passionnément, critique son mari, comparant sans cesse ses réactions à celles de son frère. Compréhensive, compatissante et ironique en même temps, elle met à la charge du *bon Dieu* la tentative échouée de son mari de leur assurer un logement :

« Il reste sur le perron, les bras ballants, avec l'air opprimé qu'il prend quand il ne peut plus intimider, il murmure : vieille sorcière, assez haut pour que je l'entende, assez bas pour qu'elle ne l'entende pas, non, mon pauvre Jacques : tout, mais pas "vieille sorcière". Baisse, à présent, baisse tes yeux bleus, regarde entre tes pieds : la justice, ton beau jouet d'homme, est en miettes, reviens vers l'auto de ton pas infiniment douloureux, je sais : le **bon Dieu** te doit des comptes, mais vous vous arrangerez au **jour du Jugement** (il revint vers l'auto de son pas infiniment douloureux). », *La Mort dans l'Âme*, p. 195-196.

En fait, elle parle d'un règlement de comptes au cours du *Jugement dernier* qui désigne le « jugement solennel qui aura lieu à la fin du monde, au cours duquel la puissance de Dieu éclatera aux yeux de tous, vivants et morts, qui ressusciteront à ce moment, qui recevront publiquement leur récompense ou leur punition éternelle »<sup>1</sup>.

« L'intervention de Dieu venu départager les hommes est évoquée à plusieurs reprises dans le Bible. [...] *L'Apocalypse* de Jean développe largement l'évocation de cette fin des temps. Alors que, dans la tradition juive, les nations elles-mêmes seront punies ou récompensées, Matthieu annonce un jugement personnel avec une séparation individuelle des justes et des maudits (*Matthieu*, 25, 31-46). Le Fils de l'homme séparera les hommes les uns des autres, comme le berger sépare les brebis des boucs. Et les critères de sélection seront dans la droite ligne de tout l'enseignement évangélique. [...]

Les poètes et les artistes ont rivalisé d'imagination, jusqu'à une époque récente, pour décrire certes le Paradis, mais, mieux encore, les lieux de supplice, par goût du spectacle vertigineux mais grandiose des souffrances encourues par les méchants, et par talent pédagogique, pour intimider les fidèles et les maintenir dans le droit chemin. »<sup>2</sup>

<sup>1</sup> *Trésor de la Langue Française Informatisé (T.L.F.i)*

<sup>2</sup> Informations tirées du *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, op. cit., p. 292-294.

### CONCLUSION DE LA PARTIE III

Nous avons mentionné au début de la troisième partie que les expressions figées ont pour origine la littérature ou la sagesse populaire et appartiennent au patrimoine socioculturel de la langue. C'est une façon de s'exprimer à la fois populaire et familière, tout en employant des termes qui appartiennent parfois à un lexique savant. Les expressions figées utilisées par les héros sartriens ayant pour origine le vocabulaire judéo-chrétien sont nombreuses et font varier le niveau de langue. Leur emploi, au cours du récit, ne renvoie plus à leur sens spécial et ne donne pas au lecteur l'impression d'une connaissance profonde des notions religieuses ou morales lorsqu'elles sont prononcées par les personnages romanesques. D'ailleurs, à part les grands-parents maternels de Sartre qui expérimentent, même par fausse dévotion, des pratiques religieuses, les autres héros ne donnent presque aucun indice de vraie religiosité, ni de piété.

Pourtant, de nombreuses locutions apparaissent à plusieurs reprises dans les textes de Sartre, leur fréquence y étant souvent impressionnante. Familières ou savantes, ces expressions créent des échos parodiques ou ironiques, contribuant à un changement du registre de langue. Les « thaumaturges dérisoires », les hommes à « face de carême », la « Providence », le « Saint-Esprit » et le « Paradis » donnent sans aucun doute une couleur savante au récit, empreinte du religieux, sans pour autant renvoyer au sens proche de la valeur étymologique des mots.

Mais le grand nombre des expressions concerne le nom de Dieu et l'invocation du divin. L'expression « mon Dieu » apparaît à titre indicatif plus de quarante fois dans les œuvres étudiées. Le « nom de Dieu » est invoqué cinquante fois, tandis que le « bon Dieu » est évoqué plus de trente-cinq fois. La fréquence est marquante et révèle d'une part, le caractère banal de ces expressions, mais d'autre part également, le jeu ironique de l'auteur sur l'état mystique. Pourquoi évoquer le « sacré nom de Dieu » d'ailleurs, s'il n'y a aucune conviction religieuse ?

C'est par colère et indignation et non par dévotion que Charles Schweitzer jure le nom de Dieu et lève les bras au Ciel. Les héros de la *Nausée* utilisent ces locutions, en tant que tournures communicatives, pour renforcer

l'expression de leurs sentiments ou pour exprimer leur déception ou leur pessimisme. Le nom de Dieu apparaît ensuite dans *Les Chemins de la Liberté* dans un contexte souvent vulgaire, des formules blasphématoires ou des exclamations plutôt grossières. Ce sont le choc émotionnel provoqué par le combat et le bouleversement personnel et psychologique causé par la guerre qui dictent enfin l'invocation du divin. Il faudrait ici signaler que Dieu est fortement présent dans *Le Sursis* et *La Mort dans l'Âme*, les deux volumes couvrant la vie des personnages pendant la période de la guerre.

Il serait aussi intéressant de souligner que les occurrences comportant le nom du diable sont significativement moins nombreuses que celles qui évoquent le nom de Dieu. Une vingtaine d'expressions transposant surtout l'étonnement (« quand le diable y serait ») ou l'irritation (« que le diable l'emporte ») des personnages font leur faible apparition dans les cinq volumes en question. La différence du nombre des occurrences rappelle déjà celle des vertus et des vices, étudiée dans la deuxième partie, et traduit les intentions de l'écrivain. Dans la bataille entre le Bon Dieu et le Diable, les vertus et les vices, le Bien et le Mal, Sartre soutient clairement les premiers.

Or, le fait qu'il se prononce fermement en faveur du Bien ne signifie pas qu'il ne faut pas s'interroger sur les emplois décalés ou dévalorisés de ces tournures. Et c'est à cet effet qu'il insère dans ses textes des expressions issues de la Bible. Jéhovah, Moïse, Caïn et surtout Jésus-Christ servent de surnoms attribués aux différents personnages. Les allusions à des différents épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament sont également présentes dans les livres : la Loi et les dix Commandements, Sodome et Gomorrhe, les textes sacrés, la manne divine, la Passion du Christ, le lavage des mains de Ponce Pilate, le dernier repas, le calvaire, Christ en croix et ses dernières paroles, le Jugement dernier. Mêlées au récit, ces références produisent, dans leur majorité, un effet de provocation, car elles apparaissent dans un contexte parodique et blasphématoire. En tout cas, Sartre connaît incontestablement les épisodes de la Bible et, en les intégrant dans son récit, élargit son œuvre.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

---

Une étude qui a commencé par des mots ne pourrait aboutir qu'aux mots eux-mêmes. Sartre a d'ailleurs nommé son roman autobiographique, *Les Mots*, d'après ce qui paraît être essentiel dans ses œuvres : le choix des mots. Les termes religieux jouissent d'une position privilégiée dans les textes sartriens, sans pour autant négliger la présence des termes appartenant à d'autres domaines des vocabulaires de spécialité.

Le grand nombre de mots religieux ainsi que la fréquence des occurrences repérées constituent déjà un point d'intérêt particulier de notre étude. Les données statistiques en sont impressionnantes : plus de deux cent soixante-dix mots et locutions repérés dans les cinq livres du corpus renvoient à des notions théologiques, notamment celles de la foi judéo-chrétienne. *Dieu* est présent parmi les personnages des romans plus de deux cent trente fois, tandis que les *églises* et les *anges* figurent une centaine de fois dans l'ensemble des cinq ouvrages.

Certes, la fonction de ces termes ne présente pas toujours le même intérêt sémantique, ni lexical, car il y a des cas où l'emploi d'un mot religieux ne paraît pas du tout connoté et n'offre aucune couleur savante au récit. L'intérêt stylistique pourtant reste toujours vivant, même dans ces cas, et repose sur le fait que ce lexique spécialisé apparaît dans un roman philosophique, un récit autobiographique et un cycle romanesque dont le sujet est la liberté. Nous constatons ainsi que les différents rites du christianisme, les lieux du culte catholique, les membres du clergé, les qualités de la foi chrétienne et les épisodes de la Bible sont « mobilisés » par l'auteur pour faire diffuser ses messages.

Essayant de préciser le sens de ces mots dans le contexte donné, à travers des exemples cités des cinq livres, il serait intéressant de signaler que le sens figuré est celui qui domine dans la plupart des cas étudiés : ironie, parodie, satire, dérision et autodérision constituent des procédés par lesquels l'auteur démystifie la famille, la littérature, la société et évidemment la religion. C'est Sartre lui-même d'ailleurs qui attribue en 1964 à son récit autobiographique la caractéristique d'une « entreprise de démystification ».

De plus, même les termes utilisés au sens propre sont très souvent connotés, puisqu'ils apparaissent dans un contexte purement métaphorique qui vise à créer un autre niveau de lecture et des sous-entendus dans chaque phrase. Les figures de rhétorique, telles que la métaphore, la comparaison, l'antithèse, le paradoxe ou l'oxymore sont fortement présentes tout au long de *la Nausée*, des *Chemins de la Liberté* et des *Mots*.

Nous avons aussi remarqué, dans les ouvrages de Sartre, de nombreuses références et allusions aux « textes sacrés », à la Bible, à d'autres textes et à d'autres auteurs qui envisagent le texte en liaison avec son contexte social. Ce concept renvoie à l'intertextualité, « cette interaction textuelle qui se produit à l'intérieur d'un seul texte »<sup>1</sup>, selon laquelle tout texte ou énoncé littéraire doivent être situés entre d'autres textes, contemporains ou antérieurs. Sartre « écrit toujours en s'appuyant sur une bibliothèque »<sup>2</sup>. En ce qui concerne les mots et les expressions du langage religieux repérés dans ses textes, il y a très souvent une corrélation avec la Bible et les Évangiles. Révélant ses lectures, la réception et les effets de l'intertextualité, littérature et religion se croisent sous la plume de l'auteur qui connaît parfaitement les épisodes bibliques. Nous devrions sans doute recourir à la vérité de son enfance, là où la présence de Dieu est intense et la comédie familiale se joue autour de Dieu. Et il ne faut pas oublier que la religion est omniprésente dans l'enfance de Sartre, même s'il s'agit d'une réalité conventionnelle.

Le grand nombre d'occurrences religieuses dans les romans du représentant de l'existentialisme athée constitue d'ailleurs le principal intérêt de notre étude. Cette approche ne pouvait être le fait du hasard mais la façon dont Sartre avait choisi de s'exprimer et de passer ses messages. D'ailleurs, lui-même n'a cessé de souligner que les choix langagiers et stylistiques traduisent la philosophie d'un écrivain. Dans « Plaidoyer pour les intellectuels », l'auteur développe sa conception : « Le style, c'est la langue toute entière, prenant sur elle-même, par la médiation de l'écrivain, le point de vue de la singularité ! »<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Julia KRISTEVA, « Problèmes de la structuration du texte » in : *La Nouvelle critique*, 1958, n° spécial, p. 61.

<sup>2</sup> Jean-François LOUETTE, *Silences de Sartre*, op. cit., p. 349.

<sup>3</sup> *Situations*, VIII, p. 56.

Même si la foi chrétienne au sens classique du terme ne fait pas partie de la culture familiale, le rôle de la religion dans sa pensée, sa philosophie et son œuvre ne peut pas être négligé. La vision chrétienne occupe une place prépondérante dans la structure de ses écrits, quand bien même ce lexique religieux est placé sous le signe du paradoxe et du retournement.

Toujours sur le plan lexical et stylistique, l'œuvre de Sartre, riche en variation du niveau de langue, peut faire alterner, d'une phrase à l'autre, des termes qui appartiennent au vocabulaire familier ou courant de l'expression orale et des tours recherchés qui ne se trouvent au contraire que dans la langue écrite. Ainsi, les *clercs*, le *ciel*, les *miracles*, les *sages*, les *pieux* et les *curés* figurent à côté du *Manichéisme*, de la *Providence*, de la *spiritualité*, de la *visitation*, des *thaumaturges* et des *cathares*. Le sens d'un même mot peut également reposer sur des registres variés. Prenons l'exemple du terme *Dieu* que nous rencontrons dans les œuvres étudiées d'abord en apostrophe, dans des formules de prière, employées dans les affirmations vigoureuses et les serments, dans des locutions interjectives pour renforcer l'expression d'émotions et de sentiments des héros, dans des formules blasphématoires, jurons ou exclamations grossières, mais aussi dans une perspective purement chrétienne où il représente la divinité comme entité religieuse, ou même appliqué aux divinités de la mythologie gréco-romaine. Ce changement du registre au cours du récit ainsi que la polyphonie du discours rendent la lecture plus séduisante et créent une instabilité dramatique à l'univers romanesque.

Si le style de l'auteur renvoie à une écriture ambivalente, voire paradoxale, la position du lexique religieux obéit à cette désillusion. L'ironie domine le récit et fait placer le texte sous le signe d'une démystification savante. Mathieu Delarue, Antoine Roquentin, le communiste Brunet constituent des doubles de l'auteur qui, avec Poulou, participent à cette entreprise de démystification et dénoncent l'imposture de la société, de la famille et de la religion. Les nombreuses occurrences des termes religieux pourraient servir d'exemples de profession de foi, tout en créant des effets de provocation. La richesse du texte en notions théologiques et le style recherché de Sartre révèlent son réalisme désabusé et ironique. Pour évoquer son athéisme, l'auteur insère dans ses œuvres des paroles blasphématoires, des

images irrévérencieuses, des comparaisons qui renvoient à un univers sacré, présentant en même temps un caractère allusif.

Le style de Sartre, son écriture lucide ainsi que le « mysticisme » des mots utilisés sont le reflet de sa culture toute classique et de son éducation religieuse. Son univers est sans aucun doute athée, puisqu'il cultive la figure d'athéisme à travers l'existentialisme athée. Par contre, il n'est pas irréligieux. Le sacerdoce littéraire de l'écrivain athée est établi et celui-ci ne peut pas se « défroquer ».

## BIBLIOGRAPHIE

---

### CORPUS D'ÉTUDE

---

*La Nausée*, Paris, Gallimard, 1938 ; rééd. « Folio » n° 805.

*Les Chemins de la Liberté I. L'Âge de Raison*, Paris, Gallimard, 1945, rééd. « Folio » n° 870.

*Les Chemins de la Liberté II. Le Sursis*, Paris, Gallimard, 1972, rééd. « Folio » n° 866.

*Les Chemins de la Liberté III. La Mort dans l'Âme*, 1949, Paris, Gallimard, rééd. « Folio » n° 58.

*Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964, rééd. « Folio » n° 607.

### ŒUVRES EN PROSE DE SARTRE

---

*Le Mur*, nouvelles (*Le Mur*, *La Chambre*, *Érostrate*, *Intimité*, *L'Enfance d'un chef*), Paris, Gallimard, 1939.

*Œuvres romanesques*, de Jean-Paul SARTRE, édition établie par Michel CONTAT et Michel RYBALKA, avec la collaboration de Geneviève IDT et de Georges H. BAUER, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » (n° 295), 1981.

### THÉÂTRE DE SARTRE

---

*Bariona, ou le Fils du tonnerre* [1940], Éditions E. Marescot, 1967.

*Huis clos* [1944] suivi de *Les Mouches* [1943], Paris, Gallimard, 1947.

*La Putain respectueuse*, Nagel, 1946.

*Morts sans sépulture*, Lausanne, Jean Marguerat, 1946.

*Les Mains sales*, Paris, Gallimard, 1948.

*Le Diable et le Bon Dieu* [1951], Paris, Gallimard, 1972, rééd. « Folio » n° 869.

*Nekrassov* [1955], Paris, Gallimard, 1973.

*Les Séquestrés d'Altona* [1960], Paris, Gallimard, 1972, rééd. « Folio » n° 938.

## MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DE SARTRE

---

*Les Carnets de la drôle de guerre. Novembre 1939 – Mars 1940*, Paris, éd. A. Elkaïm-Sartre, Gallimard, 1983.

*Lettres au Castor et à quelques autres*, t. I : 1926-1939 ; t. II : 1940-1963, Paris, éd. S. de Beauvoir, Gallimard, 1983.

*Écrits de jeunesse*, Édition de Michel CONTAT et Michel RYBALKA avec la collaboration de Michel Sicard, Gallimard, coll. « Blanche », 1990.

## ESSAIS DE SARTRE

---

*Situations, I, Critiques littéraires*, Paris, Gallimard, 1947.

*Situations, II, Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.

*Situations, III, Lendemain de guerre*, Paris, Gallimard, 1949.

*Situations, IV, Portraits*, Paris, Gallimard, 1964.

*Situations, V, Colonialisme et néocolonialisme*, Gallimard, 1964.

*Situations, VI, Problèmes du marxisme 1*, Paris, Gallimard, 1964.

*Situations, VII, Problèmes du marxisme 2*, Paris, Gallimard, 1965.

*Situations, VIII, Autour de mai 68*, Paris, Gallimard, 1972.

*Situations, IX, Mélanges*, Paris, Gallimard, 1972.

*Situations, X, Politique et autobiographie*, « Autoportrait à 70 ans », Gallimard, coll. « Blanche », 1976.

*Réflexions sur la question juive* [1946], rééd. Gallimard, coll. « Folio Essais », n° 10, 1985.

## CRITIQUES LITTÉRAIRES DE SARTRE

---

*Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.

*Saint Genet, comédien et martyr*, Paris, Gallimard, 1952.

*L'Idiot de la famille. La vie de Gustave Flaubert de 1821 à 1857*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1971-1972 ; nouvelle édition A. Elkaïm-Sartre, 1988.

## ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE SARTRE

---

*La Transcendance de l'Ego*, [1936], Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2000.

*L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1943 ; rééd. « Tel ».

*L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1946 ; rééd. « Folio Essais », n° 284.

*Critique de la raison dialectique I : Théorie des ensembles pratiques* précédé de *Questions de méthode*, [1960], Paris, nouvelle éd. A. Elkaïm-Sartre, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1985.

*Critique de la raison dialectique II : L'Intelligibilité de l'Histoire* [1958-1962], (inachevé), Paris, éd. A. Elkaïm-Sartre, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1985.

*Cahiers pour une morale* [1947-1948], Paris, Gallimard, 1983.

## OUVRAGES CRITIQUES SUR SARTRE ET SES ŒUVRES

---

BARILIER E., *Les petits camarades. Essai sur Jean-Paul Sartre et Raymond Aron*, Paris, Julliard – L'Âge d'homme, 1987.

BAUER George H., *Sartre and the Artist*, University of Chicago Press, 1969.

BERTHOLOT D., *Sartre*, Paris, Plon, 2000.

BIANCO Jean-François, *La Nausée*, Sartre, Bertrand-Lacoste, 1997.

BLOY Léon, *Journal*, Laffont, coll. Bouquins, 1894.

BOULIANE Claudia, *Jean-Paul Sartre, la littérature en partage*, « Martyrs pacifistes dans une foule mystifiée. Jacques Thibault et Philippe Grésigne face à la mobilisation. », *Études françaises*, vol. 49, n° 2, 2013, [En ligne] <https://id.erudit.org/iderudit/1019492ar>

BOULIANE Claudia, « *Le Sursis : un adolescent au seuil de la révolte* », [En ligne] [www.revue-analyses.org](http://www.revue-analyses.org), vol. 10, n° 2, printemps-été 2015.

BOROS M.-D., *Un séquestré. L'homme sartrien. Etude du thème de la séquestration dans l'œuvre littéraire de Jean-Paul Sartre*, Paris, Nizet, 1968.

BOSCHETTI A., *L'impresa intellettuale. Sartre e « Les Temps Modernes »*, Bari, Dedalo, 1984.

- BUISINE A., *Laideurs de Sartre*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1986.
- BURGELIN Claude, (textes réunis et présentés par), *Lectures de Sartre*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1986. Plusieurs contributions, dans ce recueil consacré aux lectures qu'a faites Sartre, concernant *Les Mots*, notamment : Alain Buisine, « Les mots et les morts », Philippe Lejeune, « Les souvenirs de lecture d'enfance de Sartre » (avec un index) ; Serge Doubrovsky, « Retouches à un autoportrait (une autobiographie visqueuse) » (repris également dans *Autobiographiques*, Presses Universitaires de France, 1988) ; Michel Contat, « Pourquoi Sartre n'a pas écrit sur son écrivain préféré : Stendhal » ; Jacques Lecarme, « Sartre lecteur de Maupassant ? » ; Jacques Deguy, « Sartre lecteur de Proust », etc.
- BURGELIN Claude, « *Les Mots* » de Jean Paul Sartre, Paris, Gallimard, coll. Foliothèque, 1994.
- BURNIER M.-A., *L'adieu à Sartre suivi du Testament à Sartre*, Paris, Plon, 2000.
- CABESTAN Philippe, TOMES Arnaud, *Le vocabulaire de Sartre*, Paris, Ellipses, 2001.
- CHIANTARETTO Jean-François, *De l'acte autobiographique : le psychanalyste et l'écriture autobiographique*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1995.
- COHEN-SOLAL Annie, *Sartre 1905-1980*, Paris, Gallimard, rééd. « Folio-essais », 1985.
- COLOMBEL J., *Jean-Paul Sartre, Textes et débats*, Le Livre de Poche, Biblio Essais, 1985 (deux tomes).
- CONTAT Michel, RYBALKA Michel, *Les écrits de Sartre. Chronologie, Bibliographie commentée*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1970.
- CONTAT Michel, *Pourquoi et comment Sartre a écrit Les Mots, Genèse d'une autobiographie*, Paris, PUF, 1996.
- CONTAT Michel, « Sartre Jean-Paul, 1905-1980 », in : *Dictionnaire des philosophes*, de Denis HUISMAN, Paris, Presses universitaires de France, 1984.
- DEGUY Jacques, *Sartre. Une écriture critique*, Nouvelle édition [en ligne]. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2010 (généré le 18 octobre 2017).
- DEGUY Jacques, « *Les Mots* ». *Jean-Paul Sartre*, Paris, Hatier, coll. « Profil », 1996.
- DUPONTHIEUX Mireille, *Les mots de l'existentialisme*, Paris, Ellipses, 1998.

GILBERT Joseph, *Une si douce Occupation... - Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre 1940-1944*, Albin Michel, 1991.

GODO Emmanuel, *Sartre en Diable*, Paris, Les Éditions du CERF, 2005.

GOLDMANN Lucien, « Le théâtre de Jean-Paul Sartre », in : *Structures mentales et création culturelle*, Paris, Éd. Anthropos, 1970.

GRELL-FELDBRÜGGE Isabelle, « Philippe entre Sartre et Poulou. Genèse manuscrite d'un personnage. », in : *Genesis* (Manuscrits-Recherche-Invention), 2002/18/p. 105-115.

GRELL Isabelle, *Les Chemins de la Liberté de Sartre : genèse et écriture (1938-1952)*, Peter Lang, 2005.

GRELL Isabelle, « Et si Sartre avait terminé *La Dernière Chance* ? », Reconstitution du dernier tome des *Chemins de la liberté*, L'année sartrienne, n° 26, 2013.

HAMEL Yan, *L'Amérique selon Sartre : Littérature, philosophie, politique*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2013.

HOLLIER Denis, *Politique de la prose, Jean-Paul Sartre et l'an quarante*, Paris, Gallimard, 1982.

HUISMAN Denis, *Histoire de l'existentialisme*, Paris, Nathan, 1997.

IDT Geneviève, *Les Mots : une autocritique, en bel écrit*, Belin, coll. « Belin Sup. Lettres », 2001.

IDT Geneviève, *La Nausée : analyse critique*, Paris, Hatier, 1971.

JEANSON Francis, *Sartre dans sa vie*, Le Seuil, 1974.

JEANSON Francis, *Sartre par lui-même*, Le Seuil, 1955.

JOLIVET Régis, *Sartre ou la théologie de l'absurde*, Fayard, 1965.

KANT Emmanuel, *Critique de la faculté de juger*, traduction et présentation par Alain Renaut, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1989.

KEMP Peter, Le concept de Dieu chez Sartre. In: Revue d'histoire et de philosophie religieuses, 47e année n°4, 1967, pp. 327-337.

LEJEUNE Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975.

LEVY Bernard-Henri, *Le siècle de Sartre, Enquête philosophique*, Paris, Grasset, 2000.

LILAR Suzanne, *À propos de Sartre et de l'amour*, Paris, Éd. Bernard Grasset, 1967.

LOUETTE Jean-François, *Jean-Paul Sartre*, Paris, Hachette, « Portraits littéraires », 1993.

LOUETTE Jean-François, *Sartre contra Nietzsche : Les Mouches, Huis clos, Les Mots*, Presses Universitaires de Grenoble, 1996.

LOUETTE Jean-François, *Silences de Sartre*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2002.

MARCHAND Jacques, *Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre*, Montréal, Liber, 2005.

MICHEL Georges, *La Promenade du Dimanche*, Paris, Gallimard, 1967, préface de Jean-Paul Sartre.

NOUDELMAAN François, *Sartre. L'incarnation imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 1996.

OLMETA Muriel, L'écriture de la guerre dans *La mort dans l'âme*, in : *Littératures* 22, printemps 1990.

PACALY Josette, *Sartre au miroir, une lecture psychanalytique de ses écrits biographiques*, Paris, Librairie Klincksieck, 1980.

PHILIPPE Gilles, « La nostalgie du style ? Réflexions sur l'écriture philosophique de Jean-Paul Sartre », in : *Rue Descartes*, 2005/1 (n° 47), pages 45 à 54.

PRINCE Gerald-Joseph, *Métaphysique et technique dans l'œuvre romanesque de Sartre*, Genève, Librairie Droz, 1968.

RENAUT Alain, *Sartre, le dernier philosophe*, Paris, Grasset, 1993.

RENOTTE Guy, *Étude sur Sartre*, « Les Mots », Paris, Ellipses, coll. « Résonances », 1999.

RICHARDIN Sophie, *Les mille visages de Sartre*, Timée-Éditions, La collection des Plus Belles Histoires, Arts et culture, 2005.

SALZMANN Yvan, *Sartre et l'authenticité. Vers une éthique de la bienveillance réciproque*, Genf, Labor et Fides, 2000.

SEEL Gerhard, *La dialectique de Sartre*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995.

SERVOISE-VICHERAT Sylvie, « La figure du militant dans *Les Chemins de la Liberté* : L'aporie du roman engagé », in : *Fiction et engagement politique : la représentation du parti et du militant dans le roman et le théâtre du XX<sup>e</sup> siècle*, études rassemblées par GUERIN Jeanyves, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2008.

SICARD Michel, *La critique de Jean-Paul Sartre*, (2 vol.), Paris, Archives des Lettres Modernes, 1976 (1<sup>er</sup> vol.), 1980 (2<sup>e</sup> vol.).

SMITH André, « Sartre : *Les Mots* sous l'éclairage des *Lettres au Castor* », in : *Études littéraires 2*, Canada, Québec, 1984.

TABAKI Frédérique, *La technique du roman dans Les Chemins de la Liberté de Jean-Paul Sartre*, 1977-1978.

TABAKI Frédérique, « Histoire politique et techniques romanesques dans *Le Sursis* de Jean-Paul Sartre », in : *Mots*, mars 1998, N° 54, *Le roman politique*, sous la direction de Fabrice d'ALMEIDA, Frédérique TABAKI et Maurice TOURNIER.

THEAU Jean, *La Philosophie de Jean-Paul Sartre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977.

WITTMANN Heiner, *L'Esthétique de Sartre. Artistes et intellectuels*, Traduit de l'allemand par Nathalie Weitemeier et Judith Yacar, coll. « Ouverture philosophique » dirigée par Dominique Chateau et Bruni Péquignot, Paris, L'Harmattan, 2001.

*Bulletin d'information du Groupe d'études Sartriennes*, n° 9, Paris, Juin 1995.

*Roman 20-50, Revue d'étude du roman du XX<sup>e</sup> siècle*, n° 5, juin 1988, Dossier critique : *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, Études réunies par Jacques DEGUY.

*Sartre, Bibliographie 1980-1992*, Bowling Green State University, CNRS Editions, Bowling Green Ohio, Paris, 1993.

*Sartre et « les Temps modernes » : une entreprise intellectuelle*, Paris, Éd. Les Minuit, 1985.

## ESSAIS ET LITTÉRATURE

---

AVRILLON Jean-Baptiste-Elie, *Réflexions, sentiments et pratiques sur la divine enfance de Jésus-Christ tirés de l'écriture et des Pères de l'église*, Paris, 1762.

BEAUVOIR Simone (de), *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960.

BEAUVOIR Simone (de), *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963.

BEAUVOIR Simone (de), *La Cérémonie des adieux* suivi d'*Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, (Août - septembre 1974), Paris, Gallimard, 1981.

CAMUS Albert, *La Chute*, Paris, Gallimard, coll. Folio Plus, 1956.

CAMUS Albert, *Alger républicain*, 20 octobre 1938, repris dans *Essais*, « Bibliothèque de la Pléiade » (n° 183), Paris, Gallimard, 1965.

CHATEAUBRIAND François-René (de), *Génie du Christianisme*, Paris, Migneret, 1802.

DIDEROT Denis, *Paradoxe sur le comédien*, Paris, Garnier, 1959.

DIDEROT Denis, *Œuvres*, Tome IV, Esthétique – Théâtre, Paris, Éditions Robert Laffont, Bouquins, 1996, « Salon de 1765 ».

DOSTOÏEVSKI Fédor Mikhaïlovitch, *Les Frères Karamazov*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » (n° 91), 1952.

HERVIEU-LEGER Danièle, *Catholicisme français : la fin d'un monde*, Bayard, 2003.

NIZAN Paul, *Les Chiens de garde*, Paris, Rieder, 1932, réédition Maspero, 1965.

NIZAN Paul, *Pour une nouvelle culture*, textes réunis par Suzan SULEIMAN, Éditions Bernard Grasset, 1971.

PASCAL, *Pensées*, Paris, Brunshvicg, 1662.

VOVELLE Michel, *Religion et Révolution, la déchristianisation de l'An II*, Paris, Hachette, 1976.

## **ENCYCLOPÉDIES ET DICTIONNAIRES THÉMATIQUES**

---

BESCONT Karin Le, *Les ficelles de l'argot illustrées par Kichka*, publié par Hatier Grand Public, coll. Bescherelle.

BONFILS François, *Dictionnaire des personnages de la Bible*, Paris, Flammarion, coll. Libro n° 795, série Mémo, 2006.

BOST Jean-Augustin, *Dictionnaire de la Bible ou Concordance Raisonnée des Saintes Écritures*, Paris, Librairie de Ch. Meyrueis, Éditeur, 1849.

LEGRAIN Michel, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, Paris, Larousse, coll. « in extenso », 2008.

SAGNE Jean-Claude, *Traité de théologie spirituelle*, Éd. du Chalet, coll. « La vie spirituelle », 1992.

TANET Chantal, HORDE Tristan, *Dictionnaire des Prénoms*, Paris, Éditions Larousse, 2000.

VALLET Odon, *Petit Lexique des Mots essentiels*, Paris, Éditions Albin Michel, coll. « Espaces libres » n° 181, 2001.

VAN GORP Hendrik, DELABASTITA Dirk, D'HULST Lieven, GHESQUIERE Rita, GRUTMAN Rainier et LEGROS Georges, *Dictionnaire des Termes littéraires*, Paris, Honoré Champion, coll. « Champion Classiques », série « Références et Dictionnaires », 2005.

VOLTAIRE, « Lettres, Gens de lettres ou Lettrés », in : *Dictionnaire philosophique* (éd. R. Naves), Paris, Garnier, 1961.

WESTPHAL Alexandre, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Éditeur Empreinte Temps Présent, 2000.

*Bible de Jérusalem, (Ancien Testament et Nouveau Testament)*, traduction de l'École Biblique et Archéologique Française de Jérusalem, Les Éditions du Cerf, 1998.

*Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire*, publié sous la direction de M. VILLER, Paris, Beauchesne, 1937.

*Dictionnaire universel, historique et comparatif de toutes les religions du monde: comprenant le judaïsme, le christianisme, le paganisme ...*, Paris, J.-P. Migne, éditeur, 1837.

*L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la direction de Denis DIDEROT et, partiellement, de Jean Le Rond D'ALEMBERT, 17 volumes de texte, 11 volumes de planches et 71 818 articles, Paris, 1751-1772.

*Encyclopédie des sciences philosophiques*, Logique.

*Le Grand Dictionnaire de la Bible*, Éditions Excelsis, 2010.

*Histoire Universelle de l'Église Catholique*, par l'abbé Rohebacher, Paris, Gaume Frères, Libraires, 1845.

## **DICTIONNAIRES DE LANGUE**

---

*Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Ray, (3 vol.), Paris, Le Robert, mars 2000.

*Grand Larousse de la langue française (GLLF)*, Paris, Larousse, 7 vol., 1971-1978.

*Le Petit Robert des Noms Propres*, Paris, Le Robert, 2003.

*Le Petit Robert de la langue française*, nouvelle édition du Petit Robert de Paul Robert, Texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Dictionnaire Le Robert, 2006.

BAILLY Anatole, *Dictionnaire grec français* (1894), Édition revue par L. Séchan et P. Chantraine, Paris, Éditions Hachette, 2000.

BLOCH Oscar, VON WARTBURG Walther, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 2<sup>e</sup> édition « Quadrige », Paris, PUF, juin 2004.

DAUZAT Albert, DUBOIS Jean, MITTERAND Henri, *Dictionnaire étymologique et historique du français* (1964), Paris, Larousse, 1993.

PICOCHÉ Jacqueline, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Le Robert, « Les Usuels du Robert » poche, décembre 2003.

## **DICTIONNAIRES DE LANGUE EN LIGNE**

---

*Trésor de la langue française informatisé (TLFi)*, [1971-1994], adossé au laboratoire *Analyse et Traitement Informatique de la Langue Française (atilf)*, Université Nancy 2, version du 10/12/2002.  
<http://atilf.atilf.fr/tlfi.htm>

*Dictionnaire de l'Académie française*, 1<sup>e</sup> édition (1694), édition proposée en collaboration avec l'ARTFL de l'Université de Chicago.  
<http://artfl.atilf.fr/dictionnaires/ACADEMIE/PREMIERE/premiere.fr.html>

*Dictionnaire de l'Académie française*, 4<sup>e</sup> édition (1762), édition informatisée par l'ATILF et couplée par hypernavigation au *TLFi* et aux 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> éditions du dictionnaire de l'Académie française. Cette édition est également proposée par l'ARTFL. <https://academie.atilf.fr/9/>

*Dictionnaire de l'Académie française*, 5<sup>e</sup> édition (1798), édition proposée en collaboration avec l'ARTFL de l'Université de Chicago.  
<http://artfl.atilf.fr/dictionnaires/ACADEMIE/CINQUIEME/cinquieme.fr.html>

*Dictionnaire de l'Académie française*, 6<sup>e</sup> édition (1835), édition proposée en collaboration avec l'ARTFL de l'Université de Chicago.  
<http://artfl.atilf.fr/dictionnaires/ACADEMIE/SIXIEME/sixieme.fr.html>

*Dictionnaire de l'Académie française*, 8<sup>e</sup> édition (1932-1935), suite à la coopération avec l'Académie française, l'INaLF (ex *ATILF*) a numérisé et mis en ligne cette 8<sup>e</sup> édition sous la forme d'une base de données.  
<https://academie.atilf.fr/8/>

*Dictionnaire de l'Académie française*, 9<sup>e</sup> édition (1992-...), en collaboration avec l'Académie française, cette 9<sup>e</sup> édition dont la rédaction a débuté en 1992 est informatisée par l'ATILF. Les nouveaux fascicules sont mis en ligne au fur et à mesure de l'avancement des travaux de la Compagnie.

<https://academie.atilf.fr/9/>

## **GRAMMAIRE ET STYLISTIQUE**

---

CLAUDINE Olivier, « L'interjection *mon Dieu* : variabilité sémantique et situations de discours », in : *Cahiers de praxématique*, n° 34, 2000 : L'interjection en français.

FROMILHAGUE Catherine, *Les Figures de style*, Paris, Éditions Nathan, 2000.

FROMILHAGUE Catherine, SANCIER-CHATEAU Anne, *Analyses Stylistiques – Formes et genres*, Paris, Armand Colin, 2005.

HERSCHBERG PIERROT Anne, *Stylistique de la prose*, Paris, Éditions Belin, 1993.

KRISTEVA Julia, « Problèmes de la structuration du texte » in : *La Nouvelle critique*, n° spécial, 1958.

RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe, RIOUL René, *Grammaire Méthodique du Français*, 3<sup>e</sup> édition « Quadrige », Paris, PUF, 2004.

## **SOURCES ÉLECTRONIQUES**

---

ATILF, *Base textuelle Frantext* [En ligne], ATILF-CNRS & Université de Lorraine, 1998-2019, <https://www.frantext.fr/>

[https://www.edu.gov.mb.ca/m12/frpub/ped/fl2/cadre\\_m8/docs/expressions\\_idiomatiques.pdf](https://www.edu.gov.mb.ca/m12/frpub/ped/fl2/cadre_m8/docs/expressions_idiomatiques.pdf)

[www.detambel.com](http://www.detambel.com)

## ANNEXES

---

L'analyse lexicologique des termes étudiés est empruntée au  
*Dictionnaire historique de la langue française*,  
 sous la direction d'Alain Ray, (3 vol.), Paris, Le Robert, mars 2000.

**abbé** : n. m., attesté dès 1080 (*abet*), vient de l'accusatif du latin *abbas*, *abbatis*, emprunt au grec ecclésiastique *abba* « père », pris à l'araméen.

**agonie** : n. f., emprunt au latin chrétien *agonia* « angoisse », du grec *agônia*. Ce dernier vient du verbe *agein* « pousser (à l'origine, un troupeau) », « mener », qui, comme le latin *agere* (acte), appartient à une importante famille indoeuropéenne. Il a pour dérivé *agôn* « assemblée » et spécialement « assemblée de jeux ; lutte ». *Agônia*, qui n'a plus aucun rapport avec le sens originel de cette famille de mots, est passé d' « exercice, lutte » à « angoisse ». Le français *agonie* (1546), précédé par la forme héritée *aigoine*, *agone* (XI<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> s.), se spécialise par l'expression l'*agonie* (« la lutte, l'angoisse ») *de la mort* (Montaigne), d'où au XVII<sup>e</sup> s. *agonie* au sens moderne, « extrême fin de la vie, moments qui précèdent la mort », aussi au figuré (v. 1780) « décadence extrême ».

**agoniser** : v. tr., d'abord « combattre » (XIV<sup>e</sup> s.) puis « entrer en agonie » (fin XVI<sup>e</sup> s.), est emprunté au latin chrétien *agonizare*, du dérivé grec *agonizesthai* « lutter ».

**âme** : n. f., issu du latin *anima*, qui a produit en roman puis en ancien français les formes *anima* (X<sup>e</sup> s.), *aneme* (XI<sup>e</sup> s.), *anme*, dénasalisé en *ame* (XI<sup>e</sup> s.). Le mot latin signifie « souffle, air » et remonte à l'indoeuropéen (sanskrit *aniti* « il souffle ») ; il est apparenté au grec *anemos* « air » (→ anémo-). Le latin a très tôt distingué un principe mâle, supérieur, l'*animus* (traduisant le grec *thumos* [→ thymique] et s'opposant à *corpus*, le corps), et un principe

femelle, l'*anima*, qui traduit le grec *psukhê* (→ psych(o)-, psyché) au sens de « principe de la vie » (c'est l'*anima* qui fonde une forme de vie supérieure, celle que caractérise *animal*), d'où « âme » et « âme des morts ». Concurrencé plus tard par *spiritus* (→ esprit), *animus* a reculé devant *anima*, ce mot passant seul en latin d'Église et dans les langues romanes (italien *anima*, espagnol *alma*). Les composés du latin *anima* ont donné naissance à *magnanime*, *équanimité*, etc.

**ange** : n. m., forme attesté au XIII<sup>e</sup> s., a succédé à *angele* (v. 980) parfois altéré en *angle* et *angre*, aussi *angel*, formes employées en ancien français (XII<sup>e</sup> – XIV<sup>e</sup> s.). *Angele* est emprunté au latin chrétien *angelus* (chez Apulée, « envoyé ») du grec *angelos* « messenger » (d'origine inconnue, emprunt oriental probable) et, spécialement, « messenger de Dieu », mot utilisé pour traduire en grec l'hébreu *mal'ak* « messenger » dans la Bible (Exode, 23, 20, etc.).

**angélique** : adj., emprunté (v. 1262) au dérivé latin *angelicus*, au sens religieux de « relatif aux anges ».

**anticléricisme** : n. m. (1869, écrit avec un trait d'union), issu de *anticléric*, *ale*, *aux*, adj. (1866). Ces mots, ainsi que le concept auquel ils correspondent, ont eu une grande importance dans le contexte de la lutte entre tradition chrétienne et républicanisme laïc, à la fin du XIX<sup>e</sup> s. et au XX<sup>e</sup> siècle.

**antipapiste** (1777-1783) : n. et adj., antonyme de *papiste*, formé de *anti-*, préfixe très productif de la préposition grecque *anti* « contre » et de *papiste*, tiré du latin médiéval *papista* (1413).

**antisémite** : de l'emploi péjoratif et raciste de *sémite* pour « juif » vient le composé *antisémite* n. (attesté 1889) et adj. (1896), d'où *Antisémitisme* n. m. (1886, Drumont), d'après l'allemand *Antisemitismus* (v. 1880), et *antisémitique* adj. (1882 adj. ; 1883, *L'Antisémitique*, nom d'un journal ; puis 1887, Goncourt), qui a disparu.

sémitique : n. et adj. a été dérivé (1845), après *sémitique*, de *Sem*, du latin *Sem*, nom d'un fils de Noé qui, selon la Bible (*Genèse*, x, 11), vécut six cents ans et dont la prospérité, avec celle de ses frères Japhet et Cham, forma tous les peuples de la Terre. ♦ Le mot désigne une personne qui appartient à un groupe ethnique originaire d'Asie occidentale, dont les peuples parlent ou parlèrent des langues apparentées, dites *sémitiques*. Abusivement, le nom s'applique (1884) aux Juifs seuls (1893, adj.), alors que le concept englobait les Arabes.

**archange** : n. m., emprunté (XII<sup>e</sup> s.) au composé latin *archangelus*, lui-même emprunt au grec d'Église *arkhangelos*, de *arkh(i)-* (→ *archi-*) et *angelos*, pour désigner un ange supérieur dans la hiérarchie (qui comporte aussi les *trônes* et les *dominations*). Le mot a plusieurs variantes en ancien français : *arcangle* (Chrétien de Troyes), *archangle*, *archangele*.

**archevêque** : n. m., issu (1080), d'après *evesque*, *evêque*, du latin ecclésiastique *archiepiscopus* emprunté au grec *arkhiepiskopos*, composé de *arkhi-*, préfixe indiquant la supériorité (*archi-*) et de *episkopos*.

**athée** : n. et adj., emprunt du XVI<sup>e</sup> s. au grec *atheos* « qui ne croit pas aux dieux », de *a-* privatif et de *theos*, peut-être par le latin chrétien *atheos* (II<sup>e</sup> s.), au sens de « qui ne croit pas en Dieu » (IV<sup>e</sup> s.).

**athéisme** : n. m., dérivé de *athée*, avec le suffixe *-isme*, désigne d'abord l'incroyance d'un peuple (1555, BILLON, *Le Fort inexpugnable*, 210b dans *Rom. Forsch.*, t. 32, p. 15 : Le François ... peuple de toute ancienneté... exempté de l'**Atheysme**), puis celle d'une personne.

**baptême** : n. m., d'abord *batesma* (v. 1050), francisé pour la finale et repris étymologiquement (pour le *p*) en *baptesme* (v. 1155), *baptême* (1690), est emprunté au latin chrétien *baptisma*, *baptismus*, lui-même emprunt au grec chrétien *baptizma* ou *baptismus* (Nouveau Testament), désignant le sacrement que l'Église administre, par le symbolisme de l'eau, afin d'introduire un nouveau fidèle dans la communauté chrétienne en le purifiant

du péché originel. Le mot grec vient du verbe *baptizein* « administrer le sacrement chrétien », spécialisation du sens de « plonger, immerger », dérivé de *baptein* « être plongé dans », qui s'employait à propos de la trempe du fer, de la teinture des étoffes et, chez les tragiques, à propos d'une épée tachée de sang. Ce mot est rapproché de l'ancien norrois *kvefja* « plonger, étouffer ».

**baptiser** : v. tr., d'abord *baptizer* (v. 1050), est emprunté au latin ecclésiastique *baptizare*, lui-même repris au grec *baptizein*, « plonger, immerger qqn », puis « baptiser par immersion ».

**béat, béate** : adj., une première fois *beate* au masculin (1267-1268) puis *beat* au XVI<sup>e</sup> s., est emprunté au latin *beatus*. Ce dernier semble avoir d'abord signifié « comblé de biens, n'ayant rien à désirer », avant de prendre le sens de « riche » (appliqué à des hommes et à des choses) et, sur un plan moral, « heureux, bienheureux ». Cette valeur morale a prévalu en latin ecclésiastique, où *beatus* traduit le grec *makarios* « bienheureux ». *Beatus* est la forme de participe passé, traitée comme un adjectif, de *beare* « combler (les vœux de) » d'où « rendre heureux, gratifier, enrichir », mot qui paraît appartenir à la langue familière et dont l'étymologie n'est pas claire : le lien supposé avec *bonus* (→ bon) est très lâche.

**béatement** : adv., attesté tardivement (1860) avec la valeur familière de « avec un ravissement un peu niais ».

**béatitude** : n. f., emprunté (1267-1268) au dérivé latin chrétien *beatitudo*, -inis « bonheur céleste », déjà attesté en latin classique (Cicéron), mais peu usité, avec le sens de « bonheur parfait ».

**bénédition** : n. f., emprunté (début XIV<sup>e</sup> s.) au latin chrétien *benedictio*, -onis qui, avant le XI<sup>e</sup> s., désigne une grâce accordée par Dieu et, par extension, un bien, un avantage que l'on estime dû à la faveur du ciel (X<sup>e</sup> s.), des vœux de bonheur (formulés en remerciement), un souhait solennel de bonheur auquel on accorde un caractère sacré, enfin la cérémonie liturgique faite pour rendre une chose sacrée et vénérable. Il est dérivé du radical de *benedictum*, supin de

*benedicere*. *Bénédiction*, forme savante, a remplacé l'ancien français *beneïçun*, forme populaire attestée entre 1080 et le XVI<sup>e</sup> siècle.

Le verbe latin, *benedicere*, est formé de *bene* et *dicere*, proprement « dire du bien ».

**bénir** : v. tr., issu (1080) du latin *benedicere*, par amuïssement du *d*, d'abord sous la forme en trois syllabes *bénéir*. Le verbe latin est formé de *bene* (→ bien) et *dicere* (→ dire), proprement « dire du bien ». Le verbe latin, construit avec le datif, a pris le sens de « louer » ; en latin chrétien, il signifie « louer Dieu, lui rendre gloire » ; par inversion des rôles, avec *Dieu* pour sujet, il signifie « répandre ses bienfaits sur qqn » ; puis, il se dit d'un ministre de Dieu, d'un chrétien qui invoque l'assistance divine sur son prochain, en particulier au moment d'un départ, avec le sens secondaire de « saluer, dire adieu », ainsi que d'un prêtre qui appelle la protection divine sur une chose, la consacre par un acte rituel.

**bénitier** : n. m., réfection tardive (1680), d'après *eau bénite*, de l'ancien français *benoitier* (1288), *benestier* (1307). Ce dernier est issu de *eubenoitier* (1281), *eaubenoitier* (1352), soudure de l'ancien français *eue* [eau] *benëite*, *benëoite* (v. 1190) avec le suffixe *-ier*.

**bibliquement** : adv. (1923), dérivé de l'adjectif *biblique*, lui-même emprunt tardif (1623) au latin médiéval *biblicus* « qui contient la Sainte Écriture » (apr. 1165), dérivé de *biblia* « livres sacrés ». L'adverbe prend le sens « d'une manière biblique » et, par extension, « comme dans la Bible », « à la manière de ce qu'on voit pratiquer dans la Bible ».

**blasphématoire** : adj. (1532), dérivé en français de **blasphémer**, emprunté au latin chrétien *blasphemare*, lui-même emprunté au grec *blasphêmein* « injurier, dire du mal de qqn, calomnier » et dans les textes de la Bible des Septante, « maudire, renier ». Le verbe grec dérivé de l'adjectif *blasphêmos*, composé de *blaptein* et de *phêmê* « divulgation par la parole ». Le suffixe *-oire* se forme sur le latin *-orium* qui désigne celui qui participe à l'action du verbe.

**blasphémer** (fin XII<sup>e</sup> s.) : v., emprunté au latin chrétien *blasphemare*, employé intransitivement et transitivement, et dont une altération populaire °*blastemare* a donné l'ancien français *blastemer* d'où *blâmer*. Le verbe latin est emprunté au grec *blasphêmein* « injurier, dire du mal de qqn, calomnier », et, dans les textes de la Bible des Septante, « maudire, renier ». Le verbe grec dérivé de l'adjectif **blasphêmos**, composé de *blaptein* et de *phê mê* « divulgation par la parole ».

**bonté** : n. f., issu (1080) du latin *bonitas, -atis* (accusatif *bonitatem*), nom de qualité issu de *bonus* (→ bon), désignant à la fois la qualité de ce qui est bon en soi, et la qualité morale de bienveillance envers autrui.

**bréviaire** : n. m., emprunté (1230) au latin *breviarium*, neutre substantivé de l'adjectif *breviarius* « abrégé », dérivé de *brevis*. *Breviarium*, employé depuis Sénèque à propos d'un abrégé, d'un écrit sommaire, s'est spécialisé à basse époque et en latin médiéval comme terme juridique et liturgique à propos d'un recueil de prescriptions.

**byzantin, -ine** : adj., emprunté (1338) au bas latin *byzantinus* « de Byzance », dérivé du latin classique *Byzantium*, transcrit du grec *Buzantion*, lui-même dérivé de *Buzas, -antos*, nom du fondateur de la ville au VII<sup>e</sup> s. av. J.-C.

**Caïn** : il s'agit d'un jeu de mots, rapprochant *Qayin*, nom hébreu de Caïn, qui signifie « forgeron », du verbe *qanah*, « acquérir ». Ève était fière d'avoir conçu, porté, mis au monde le premier petit d'homme. (Michel Legrain, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, Paris, Larousse, coll. in extenso, 2008, p. 84.)

**calvaire** : n. m., d'abord *Escalvaire* (1130-1160), et *cauvaire* (fin XII<sup>e</sup> s.), puis *Calvaire* (1704), est emprunté au latin ecclésiastique *calvaria* dans le syntagme *calvariae locus* littéralement « lieu du crâne », de *calva* « crâne » (→ calvitie). Le mot traduit le grec *kranion* qui lui-même traduit l'araméen *gulgaltā* « crâne » et « sommet », nom de la colline en forme de crâne au nord

de Jérusalem, où le Christ fut crucifié. La forme originale est également passée en grec puis en français, comme nom propre (*Golgotha*). Le moyen français a employé *calvaire* au sens de « crâne » en chirurgie (av. 1546).

**carême** : n. m., d'abord *quaresme* (1119), est issu du latin populaire *quaresima*, altération du latin classique *quadragesima* « quarantième » (→ quatre) dans sa spécialisation chrétienne de « quarantième jour (avant Pâques) », par ellipse pour *quadragesima dies*, d'après le grec ecclésiastique *tessarakostê* (*hêméra*).

**catacombe** : n. f., d'abord *cathacombes* (1250-1300) puis *cathacumbe* (XV<sup>e</sup> s.) avant *catacombes* (1690), est emprunté au latin ecclésiastique *catacumba* (souvent au pluriel *catacumbae*) « cimetière souterrain », à propos des premières sépultures chrétiennes creusées à Rome, jusqu'au règne de Constantin et à sa conversion au christianisme. Le mot, primitivement employé comme nom d'un cimetière situé non loin de la voie Appienne, est composé du grec *kata-* « en bas » (→ catastrophe) et du latin chrétien *tumba* (→ tombe) ; on rencontre en effet *catacumbas* au VI<sup>e</sup> s. et la dissimilation est probablement due à l'influence de *cumbere* « être couché » ou de *cumba* (→ combe).

**catéchisme** : (1560, Calvin), n. m. emprunté au latin ecclésiastique *catechismus*, calque d'un type grec *ketêkhismos*, substantif d'action de ***katêkhizein*** « instruire oralement », lequel est dérivé factitif de *katêkhein* « résonner » et « inculquer, instruire oralement ». Ce verbe est composé de *kata-* « vers le bas, complètement » et de *êkhein* « résonner, sonner ».

**catéchumène** (une fois en 1578, puis XIX<sup>e</sup> s.) : subst. emprunté au latin *catechumenus*, lui-même calqué du grec *katêkhoumenos* « celui qui a reçu l'instruction religieuse en vue du baptême », participe parfait moyen-passif substantivé de ***katêkhein*** « résonner » et « inculquer, instruire oralement ». Ce verbe est composé de *kata-* « vers le bas, complètement » et de *êkhein* « résonner, sonner ».

**cathare** : n. et adj., emprunté au XII<sup>e</sup> s. (1688 chez Bossuet, *Histoire des Variations*) au latin médiéval *catharus*, relevé pour la première fois au XII<sup>e</sup> s. dans un acte de Nicolas, évêque de Cambrai (1164 – 1167), qui enregistre la condamnation portée par les évêques de Cologne, Trèves et Liège entre 1151 et 1156 contre un clerc, Jonas, « convaincu de l’hérésie des cathares ». Il est également employé en Allemagne au XII<sup>e</sup> s. par Eckbert, abbé de Schönau qui, dans ses *Sermones adversus catharos* (*Sermons contre les cathares*, 1163), leur reproche d’avoir eux-mêmes assumé cette appellation de « purs ». Le mot est en effet emprunté au grec *katharos* « pur », « propre », dit concrètement du grain vanné, et employé au sens moral, la pureté religieuse se trouvant d’ailleurs associée à la propreté du corps ; par la suite, le mot gréco-latin a été employé par Eusèbe, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze pour désigner différentes sectes. Ce mot, qui substitue en grec moderne, est sans étymologie connue, bien que l’on puisse supposer un ancien neutre *°kathar* ou *°kothar*.

**catharsis** : n. f., d’abord francisé en *catharsie* (1865) puis, par retour à la forme grecque (1874, en grec dans le texte), *catharsis* (1897), est emprunté au grec *katharsis*. Ce mot, qui signifie « purification, évacuation », recouvre un concept élaboré en médecine par Hippocrate pour qui la bonne répartition des humeurs, clef de la santé, exige le dégorgement d’une humeur surabondante. Il est repris par Aristote (*Politique*, VIII, 1340 a) à propos des effets éducatifs de la musique, et aussi (*Poétique*, 1449 b, 27-28) à propos de la visée du mécanisme tragique ; le concept est influencé par les rites purificateurs religieux et la philosophie pythagoricienne. Le mot est dérivé de *katharein* « nettoyer, purifier, purger », de *katharos* « propre, pur », de sens propre et moral ou religieux (→ cathare).

**cathédrale** : n. f. au XVII<sup>e</sup> s. (28 juin 1666, *Journal des savants*) pour « église où se trouve le siège de l’évêque ». Il s’agit de la substantivation de l’adjectif *cathédral*, *ale*, *aux* emprunté au latin chrétien *cathedralis* (IV<sup>e</sup> s.) « de la chaire de Rome », attesté en latin médiéval. Le mot est dérivé de *cathedra*, nom d’un siège, spécialement appliqué à un trône royal, un siège d’évêque (avec des extensions métonymiques « dignité épiscopale » et « église épiscopale »), une chaire de professeur. *Cathedra* est un emprunt au grec

*kathedra* « siège, banc » qui, à date tardive, a développé les mêmes acceptions spéciales. Le terme grec est composé de la préposition *kata* et de *edra*.

**catholicisme** (1598, MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE, *Des différends de la religion*) : n. m., synonyme rare de *catholicité*, il est devenu courant après sa reprise pendant la Révolution (1794) pour désigner l'Église catholique. *Catholicisme* dérive de *catholique*, emprunté au latin *catholicus*, lui-même emprunté au grec ecclésiastique *katholikê ekklêsia* « église universelle » (Clément d'Alexandrie), de *katholikos* « général, universel », dérivé de l'adverbe *katholon* « en général », de *kata* et *holos* « tout entier ».

**catholicité** : n. f. (1578) « conformité à la doctrine de l'Église catholique » et par métonymie « ensemble des catholiques ». Le mot dérive de *catholique*, emprunté au latin *catholicus*, lui-même emprunté au grec ecclésiastique *katholikê ekklêsia* « église universelle » (Clément d'Alexandrie), de *katholikos* « général, universel », dérivé de l'adverbe *katholon* « en général », de *kata* et *holos* « tout entier ».

Le suffixe *-ité* vient du latin *-itatem* et sert à former des substantifs féminins qui expriment une qualité.

**catholique** : adj. et subst. (av. 1603) emprunté au latin chrétien *catholicus*, lui-même emprunté au grec ecclésiastique *katholokê ekklêsia* « église universelle » (Clément d'Alexandrie), de *katholikos* « général, universel », dérivé de l'adverbe *katholon* « en général », de *kata* et de *holos* « tout entier ».

**cella, celle** : n. f. (2<sup>e</sup> moitié XII<sup>e</sup> s.) emprunté au latin *cele* « ermitage, petit monastère ». En 1283, nous rencontrons l'expression « *demourer en celle* » où le terme désigne une « domicile légal du mineur non marié et non émancipé ». En 1759, le terme d'antiquité latine emprunté au latin classique *cella* désigne la « chapelle dans un temple », d'où « petite chambre, endroit reculé », en latin chrétien « cellule de moine » et « monastère ».

**cérémonie** : n. f., emprunt ancien (1226-1250) au latin *caerimonia*, mot désignant le culte, la vénération religieuse d'où, au pluriel, les observances

rituelles, sens développé en latin chrétien. Les Anciens le font venir du nom de la ville étrusque *Caere* par un *\*caerimo* étrusque, mais sans preuve sûre.

**cérémonieux, -euse** : adjectif se rattachant à *cérémonie* (1458), « qui respecte les règles traditionnelles de la civilité » (aujourd’hui péjoratif) et « plein de cérémonie » (1468), d’où l’adverbe *cérémonieusement* (1782).

**charité** : n. f., d’abord *caritet* (v. 980) puis *charité* (v. 1170), est la francisation du latin *caritas*, *-tatis*, dérivé de l’adjectif *carus* (→ cher), à la fois « cherté, prix élevé » et figurément « tendresse, amour, affection ». Dans la langue de l’Église, *caritas* a servi à traduire le grec *agapê* « amour » qui désigne en grec chrétien la plus haute des trois vertus théologiques, l’amour de Dieu et du prochain en vue de Dieu. Le sens concret de « don, aumône » est attesté depuis le III<sup>e</sup> s., et celui de « repas de bienfaisance » depuis le VI<sup>e</sup> siècle.

**chérubin** : n. m., emprunté (1080), par l’intermédiaire du latin chrétien *cherubim*, considéré dans la Vulgate tantôt comme singulier tantôt comme le pluriel de *cherub*, à l’hébreu *kerūb* (pluriel *kerubim*) « sorte d’ange ». Ce mot est issu de l’akkadien *karūbu* « gracieux », *kirūbu* « propice ». C’est la forme *cherubim* (parfois *cherubin*, apr. 207) qui est à la base des mots romans, comme l’italien *cherubino*, l’espagnol *querubin*, le portugais *querubin*, *cherubin*, et du français. Une distinction, conforme à la morphologie hébraïque, a été faite avec les formes *cherub* (1295) et *cherubim* (chez Hugo *kérubims*, 1866) opposant le singulier au pluriel, mais elle est restée limitée à l’usage savant.

**choral, -ale, -aux** : adj. et n., d’abord *coral* (1331), est emprunté au latin médiéval *choralis* « qui appartient au chœur d’une église » (v. 1100) « destiné aux chants liturgiques » (v. 1100), dérivé du latin *chorus* (→ chœur, chorus) passé dès le XIV<sup>e</sup> s. en ancien provençal pour « accord de toutes les voix ».

**chrétien, -ienne** : adj. et n. est l’adaptation, d’abord en *christian* (842), *cristiien* (881), *crestien* (1174-1187), du latin *christianus* (dès 64, sous Néron)

« disciple du Christ », dérivé irrégulier de *Christus* « Christ », emprunté au grec *khristos* « oint ».

**chrétiennement** : adv., dérivé de l'adjectif *chrétien* (1546) a eu le sens figuré de « clairement » dans *parler (plus) chrétiennement* (1566).

**chrétienté** : n. f., d'abord *christientét* (1050) puis *crestiantez* (1165-1170), est dérivé de *chrétien* d'après le latin chrétien *christianitas* (IV<sup>e</sup> s.) « christianisme, ensemble des chrétiens ». Le mot a progressivement cédé son sens à *christianisme*, pour désigner les nations chrétiennes (1165-1170) et, spécialement, une communauté chrétienne en pays non chrétien.

**Christ** : n. m. est l'emploi comme nom commun (1680) du nom propre *Christ* (881), emprunté au latin *Christus* (dès 100, Tacite). Ce mot est emprunté au grec *Khristos* employé spécialement dans le Nouveau Testament comme titre décerné à Jésus en raison de son intronisation royale lors de sa résurrection (Ac, II, 36), puis chez les pères de l'Église comme nom propre (sans article). Le mot grec est un adjectif verbal signifiant « propre à l'onction », « oint », servant dans l'Ancien Testament à traduire l'hébreu *māšīaḥ* désignant le roi, oint de Yahvé et, en un sens prophétique, le roi idéal attendu dans l'avenir. Il est dérivé de *khriein* « frotter, enduire, oindre d'huile (après le bain, pour les funérailles, pour une consécration) » et, en parlant d'un objet, « teinter ». Ce mot est d'origine inconnue.

**ciel, cieux ou ciels** : n. m., hérité (v. 881) du latin *caelum* (écrit à basse époque *celum, coelum*) « voûte céleste, séjour de la divinité » et, techniquement, « voûte, voussure ». L'originalité du mot est incertaine ; on évoque un rattachement à *caedere* « couper » (→ césure), le ciel étant « découpé » en régions qu'observe la science des augures ou en zones que parcourent les astres. Le développement du pluriel *caeli*, d'origines biblique et chrétienne (rare auparavant), est fait sur l'hébreu *chamayîm* (pl.).

**clerc** : n. m., d'abord *clerjes* (v. 980) puis *clerc* (1050), est issu du latin chrétien *clericus* « membre du clergé », puis en latin médiéval « lettré » (fin

XI<sup>e</sup> s. – déb. XII<sup>e</sup> s.), les membres du clergé étant quasiment les seuls à savoir lire et écrire. Il est emprunté au grec *klêrikos* de même sens, dérivé de *klêros* (lui-même emprunté par le latin chrétien *clerus*) « héritage, lot tiré au sort », « charge, fonction religieuse » et surtout, dans le vocabulaire des chrétiens, « clergé ». La spécialisation religieuse met donc l'accent sur la désignation par le sort pour exercer une fonction (Actes des Apôtres, I, 26) ; on a aussi évoqué le fait que le mot traduit l'hébreu *na'ālāh* par lequel Dieu se désigne comme l'unique « héritage » des Lévités, tribu sacerdotale d'Israël à qui, pour cette raison, n'a pas été attribué de territoire comme aux autres tribus. *Klêros* peut désigner originellement l'objet tiré au sort et évoque un mot celtique qui signifie « pierre, morceau de bois », attesté par l'ancien irlandais *clār*, le gallois *claur* ; mais cette origine est hypothétique.

**clergyman** : n. m. (1818, Jouy, *L'Hermite en Province*), emprunté à l'anglais *clergyman* (attesté depuis le XVI<sup>e</sup> s. dans *NED*) composé de *clergy* « clergé » et *man* « homme ».

**cléricature** : n. f., emprunté (1429) au latin médiéval *clericatura*, « dignité de clerc » (1174), et désigne la condition des ecclésiastiques. Il exprime également (1781) l'état ou la condition des clercs de notaire ou d'officier ministériel, quelquefois avec une valeur métonymique « ensemble de ces officiers ».

**clocher** : n. m., d'abord *clochier* (1160-1170), dérivé de *cloche* (n. f., hérité av. 1150 du bas latin *clocca*, attesté en 550 dans le domaine anglais et importé sur le continent par les moines irlandais évangélisateurs de l'Europe. Le mot, formé sur une racine celtique [ancien irlandais *cloc* de même sens], doit correspondre à une onomatopée apparentée à *klak-*, *klik-*. Il a remplacé le représentant du latin *campana* dans les parlers du Nord et dans plusieurs régions du Sud.) d'après le latin médiéval *cloccarium* (v. 800), désigne, avec un sens local, la partie élevée d'une église qui contient les cloches.

**communiant, ante** : participe présent de *communier*, adjectivé est substantivé (1531) à propos de qui reçoit la communion eucharistique ;

l'expression *premier communiant* est employé figurément, par une métaphore analogue à celle de *boy scout*, pour « personne naïve, candide ».

**communion** : n. f., emprunté (1150-1200) au bas latin *communio* « mise en commun », spécialement « communauté chrétienne », « sainte communion » et « hostie consacrée », a suivi la même évolution. Introduit avec un sens religieux, « union des chrétiens » et « sacrement de l'eucharistie », il désigne par métonymie (1680) la fête familiale donnée à l'occasion d'une *première communion* (dite *privée* ou *solemnelle*). Il s'est répandu dans l'usage commun avec la valeur d'« accord profond entre des personnes, avec le monde extérieur » (XIX<sup>e</sup> s.), fortement colorée de résonances chrétiennes, notamment dans l'héritage du panthéisme romantique.

**conciliabule** : n. m., emprunté (1549) au dérivé latin *conciliabulum* « lieu de réunion », employé par métonymie chez les auteurs chrétiens au sens de « concile de schismatiques » et, péjorativement, « réunion ».

**confesser (se)** : v. dérivé (1172-1175) de l'ancien français (*estre*) *cunfes* « avouer ses péchés » (1080), lui-même issu du latin *confessus* « qui avoue », participe passé de *confiteri* « reconnaître, avouer », pris dans son sens chrétien « avouer ses péchés (à Dieu, à un prêtre) ».

**confession** : n. f., emprunté (v. 980) au dérivé latin chrétien *confessio* « aveu de ses péchés », « profession de foi », spécialisation du sens classique d'« aveu ».

**confessionnel, -elle** : adj. (1863) dérivé de *confession*, qui ne concerne que le sens de « croyance religieuse », peut s'opposer à *laïc*.

**convertir** : v. tr., emprunté très anciennement (av. 950) au latin *convertere*, composé d'aspect déterminé en *cum* (→ *co-*) de *vertere* « tourner » (→ *version*), « tourner, faire se tourner, changer entièrement » et spécialement en latin chrétien « ramener à de meilleurs sentiments, remettre sur la bonne voie ».

**couronne** : n. f., aboutissement (v. 1340) de *corona* (v. 980), *curune* (1080), *corone* (1080), est issu du latin *corona* « ornement, parure pour la tête », qui possède à la fois des emplois analogiques et des significations symboliques : « récompense en reconnaissance d'un mérite », « ornement symbolisant le pouvoir ». Le mot latin est probablement emprunté au grec *korônê* « corneille » qui, par analogie avec la forme du bec de l'oiseau, aurait désigné un objet recourbé et spécialement une couronne. *Korônê*, encore en grec moderne au sens de « corneille », appartient à une série de formes expressives dont le latin *cornix*.

**créateur, -trice** : n. et adj., d'abord *creatur* (v. 1119), est emprunté au dérivé latin classique *creator* « celui qui crée », appliqué à Dieu en latin chrétien. Apparu en ce sens, il a pris relativement tard le sens artistique d'« auteur d'une chose nouvelle » (1761), adjectivé dans *génie créateur* (1762).

**création** : n. f., emprunté (v. 1220) au dérivé latin *creatio*, très rare, qui prend à basse époque le sens de « procréation » et devient usuel en latin chrétien au sens actif puis métonymique de « créature ».

**créature** : n. f., emprunté (v. 1050) au latin chrétien *creatura*, d'abord « acte de la création » puis, par métonymie, « ce qui est créé, spécialement l'homme ». Le mot est employé dans un contexte religieux à propos de l'être humain (v. 1050) considéré en particulier dans son opposition au Créateur (v. 1135). Il s'applique aussi à un être non humain considéré comme analogue à l'homme, généralement diabolique ou étrange (*la créature de Frankenstein*) et, de manière plus neutre, aux animaux.

**croix** : n. f., issu (v. 980) du latin *crux*, *crucis* désignant plusieurs sortes d'instruments de supplice : le pal, la potence, la croix. L'usage de ce dernier supplice apparaît à Rome à l'époque des guerres puniques (d'où l'hypothèse d'une origine punique du mot). Tertullien le fait remonter à l'histoire de Regulus, le consul fait prisonnier et mis à mort Carthage, où cet usage était fréquent. La croix était réservée aux esclaves, puis à ceux, malfaiteurs et

voleurs, qui n'avaient pas le titre de citoyens romains. Dès Plaute, *crux* devient courant en latin et entre dans des locutions proverbiales ; il prend le sens abstrait de « torture morale » et, par métonymie, désigne le tourmenteur.

La langue de l'Église l'utilise particulièrement pour désigner la croix du Christ, puis la représentation de la croix, qui devient le symbole de la mortification chrétienne et du chrétien lui-même. Le culte de la croix apparaît chez les premiers fidèles, mais ils ne la figurent pas sur leurs monuments avant le <sup>v</sup>e s. (sinon sous les formes cryptées du *T*, de l'*X* ou de l'ancre).

**croyant, -ante** : participe présent du verbe *croire*, anciennement *creanz* (v. 1120), substantivé au sens religieux de « celui qui a la foi » et adjectivé (fin <sup>xiii</sup>e s.) avec la même valeur. Il n'a pris la forme actuelle que tardivement, une première foi en 1546 puis à partir du <sup>xviii</sup>e siècle.

**crucifixion** : n. f., emprunté (av. 1550) au latin chrétien *crucifixio* « crucifiement du Christ » et, plus souvent, « mortification », formé sur le supin de *crucifigere*. À la différence du mot latin, *crucifixion* est usuel au sens propre, moins répandu au figuré (déb. <sup>xvii</sup>e s.).

**culte** : n. m., emprunté (1532, selon Bloch et Wartburg ; ou 1570) au latin *cultus*, proprement « action de cultiver, de soigner », mais beaucoup plus employé au sens moral d' « éducation, civilisation » d'où « manière d'être, de se vêtir », également en religion « hommage rendu à un dieu ». Le mot est dérivé de *colere* « habiter » et « cultiver » (→ -cole, colo-).

**curé** : n. m. (1259), issu du latin ecclésiastique *curatus* « qui a la charge des âmes » (<sup>xi</sup>e s. ; très rare au moyen âge), dérivé de *curare* « prendre soin de ». *Curare* est un dérivé verbal de *cura*, mot d'origine non établie, qui signifie généralement « soin, souci », « charge, direction » dans la langue administrative, « soin traitement » dans la langue médicale et, dans l'usage général, « souci amoureux, objet aimé ».

**cureton** : n. m. (1916 ; déjà en 1798, dans l'argot des détenus pour le détenu chargé de lire le bénédicité), dérivé péjoratif de *curé*, dont la formation est

inspirée par l'esprit anticlérical. Le mot a comme synonymes : *curaille* (n. f., XX<sup>e</sup> s.) et *curailon* (n. m., XX<sup>e</sup> s.)

**débaptiser** : v. tr. (1564) dont le sens laïc de « donner une autre dénomination à qqch. » n'est enregistré qu'en 1870.

**déchristianisation** : n. f., (1876), dérivé du verbe *déchristianiser*, a le sens de « action de (se) déchristianiser, état résultant de cette action ».

**déchristianiser** : (1792) v. tr. composé du dérivé du radical savant *christian-* de *chrétien*, du préfixe *dé-* et du suffixe *-iser*.

**démon** : n. m., d'abord sous la forme *demoygne* (déb. XIV<sup>e</sup> s.), puis *daemon* (XVI<sup>e</sup> s.) et *démon*, est emprunté au latin impérial *daemon* « esprit, génie », surtout fréquent dans la langue de l'Église où il a pris le sens spécial d'« esprit infernal, mauvais ange, diable » et aussi « idole ». Saint Augustin crée ainsi *daemonicola* et Saint Jérôme *daemonarius*. Le mot latin, emprunté au grec *daimôn*, *-onos*, est déjà employé par Varron au I<sup>er</sup> s. avant J.-C., mais n'est latinisé que depuis Apulée au II<sup>e</sup> s. après J.-C. *Daimôn* désigne une puissance divine, que souvent on ne peut ou on ne veut nommer, d'où le double sens de « destin » (heureux ou malheureux) et de « divinité ». Le *daimôn* n'est pas l'objet d'un culte dans la religion grecque. Le terme a aussi le sens de « génie attaché à chaque homme ou à une cité », d'où son emploi à propos de Socrate, qui sera repris en français. Enfin, il s'emploie en mauvaise part, fournissant au vocabulaire chrétien le mot désignant l'esprit malin. Il s'agit d'un dérivé de *daiesthai* « diviser, partager » qui appartient à une racine indoeuropéenne *°da-* « partager » et qui a pour dérivé *dêmos* : étymologiquement, *daimôn* désigne donc la puissance qui attribue, donne en partage. Des parallèles sont établis avec le vieux perse *baga-*, le vieux slave *bogŭ* « dieu » (russe *bog*) à côté de l'aveistique *baga-* « part, destin » et du sanskrit *bhāgā-* « part, destin, maître ».

**démoniaque** : n. (1230) et adj. (1275) emprunté au latin chrétien *daemonicus*, lui-même repris au dérivé grec tardif *daimonikos* « possédé

d'un dieu », et spécialement, dans le grec d'Église, « possédé du malin ». *Daimonikos* est un dérivé de *daimôn*, *-onos*. *Daimôn* désigne une puissance divine, que souvent on ne peut ou on ne veut nommer, d'où le double sens de « destin » (heureux et malheureux) et de « divinité ». Le *daimôn* n'est pas l'objet d'un culte dans la religion grecque. Le terme a aussi le sens de « génie attaché à chaque homme ou à une cité », d'où son emploi à propos de Socrate, qui sera repris en français. Enfin, il s'emploie en mauvaise part, fournissant au vocabulaire chrétien le mot désignant l'esprit malin. Il s'agit d'un dérivé de *daiesthai* « diviser, partager » qui appartient à une racine indoeuropéenne *°da-* « partager » et qui a pour dérivé *dêmos* : étymologiquement, *daimôn* désigne donc la puissance qui attribue, donne en partage.

**destin** : n. m., déverbal de *destiner*, emprunté (1155) au latin *destinare* « fixer, assujettir, attacher », au figuré « décider, affecter à », en particulier « fixer son dévolu sur » d'où « acquérir » et absolument « se proposer fermement ». Ce verbe est le composé en *de-* de *°stanare*, forme à suffixe nasal correspondant à *stare* « être (debout, immobile) » (→ être, station), uniquement attestée en composition (→ obstiner). *Destin* a eu le sens de « détermination » (1165). Il l'a perdu avec d'autres valeurs propres à l'ancien français, comme « choses décidée », par métonymie du premier sens « manière d'être, commandement », et n'a pas conservé que le sens de « sort » (1170) faisant de lui un quasi-synonyme de *destinée* et de *fatalité*, *sort*.

**destinée** : n. f., participe passé féminin de *destiner*, a été substantivé (v. 1130) avec son sens de « sort », soit comme puissance abstraite (cf. *destin*), soit comme situation individuelle réglée par le destin, concept ultérieurement affaibli en « existence humaine » (1640, Corneille). Il n'a pas gardé l'ancien sens, correspondant au latin *destinare* « décider », « résolution, énergie ».

**diable** : n. m., emprunt très ancien (881) au latin chrétien *diabolus* « démon », lui-même pris au grec ecclésiastique *diabolos* de même sens. Le mot grec est dérivé du verbe *diaballein* « jeter entre, insérer », employé ensuite péjorativement, d'où au figuré « désunir, séparer », « accuser,

calomnier » et « tromper ». *Diaballein* est composé de *dia* « à travers » et de *ballein* « jeter », « mettre ».

**diabolique** : adj. emprunté (v. 1180) au bas latin ecclésiastique *diabolicus* « du diable », lui-même emprunté au grec *diabolikos* « calomniateur » et spécialement « démoniaque », de *diabolos*, substantif dérivé de *diaballein*, verbe composé de *dia* « à travers » et de *ballein* « jeter », « mettre ».

**Dieu** : n. m., d'abord *Deo* et *Deus* (842) puis *Deu* et *Dieu* (XI<sup>e</sup> – XII<sup>e</sup> s.), est issu du latin *Deus*, aboutissement phonétique d'un *°deiuos* contracté en *°deios*, puis *deus*, forme dotée d'une déclinaison normalisée et d'un féminin *dea* (en remplacement de *diva*). *Deus* contient une racine indoeuropéenne *°dei-* « briller » qui, élargie en *°deiwo-* et en *°dyew-* a servi à désigner le ciel lumineux considéré comme divinité et les êtres célestes par opposition aux hommes, terrestres de nature. C'est la plus ancienne dénomination indoeuropéenne de la divinité, liée à la notion de lumière et on la retrouve en grec dans le nom de *Zeus* (génitif *Dios*) et dans *dios* « brillant ». La même racine a servi d'autre part à désigner la lumière du jour et le jour.

**divin, -ine** : adj. et n. m., emprunté (1050) au latin *divinus* « de dieu, des dieux », « qui devine, prophétique » (→ devin) et « merveilleux, excellent », dérivé de *divus* « dieu », forme supplantée, avec son féminin *diva* (→ diva), par *deus*, *dea*, et réservée à la désignation des personnages divinisés, notamment les empereurs.

**divinité** : n. f., emprunté (1119) au latin *divinitas* « nature divine, être divin », employé parallèlement à *divinus* (→ divin) dont il est dérivé, au sens hyperbolique d'« excellence » ; le mot s'est spécialisé en latin chrétien au sens de « Dieu ». *Divinité* a d'abord le sens de « théologie », puis désigne l'essence, la nature divine (XIII<sup>e</sup> s.) et l'être divin, Dieu (1501). Au XVI<sup>e</sup> s., par extension, il se dit d'une femme très belle (1560) et, plus généralement (Corneille, 1642), de toute chose ou personne adorée.

**dogme** : n. m., emprunté (1570) au latin *dogma* « doctrine, thèse », spécialement en latin chrétien « croyance orthodoxe, croyance catholique », lui-même emprunté au grec *dogma* « ce qui paraît bon » (avec une idée de convenance, de conformité, d'adaptation), d'où « opinion » et en particulier « doctrine philosophique », « décision, décret, arrêt ». *Dogma* est dérivé de *dokein* « sembler, paraître » et spécialement « paraître bon », et, avec un changement de point de vue, « croire bon, juger, penser, décider ». Le mot contient la racine indoeuropéenne que l'on retrouve dans le latin *docere* « apprendre » (→ docte) et *decet* « il convient » (→ décent), et qui exprime la notion d'adaptation, de conformité, de convenance.

**don** : n. m., issu (v. 980) du latin *donum* « action de donner » et par métonymie « présent, offrande », dérivé de *dare* (→ date, datif, dation).

**donateur, trice** : n., d'abord écrit avec deux *-n-* (1320), emprunté au latin impérial *donator* de même sens, nom d'agent fait sur le supin de *donare*. Il est quelquefois employé comme adjectif en apposition.

**ecce homo** : n. m. inv. représente deux mots latins qui signifient « voici l'homme », paroles prononcées par Ponce Pilate en présentant le Christ couronné d'épines au peuple juif (*Évangile selon saint Jean*, XIX, 4-6). La formule est reprise en français (1690, n. m.) pour désigner une représentation plastique de Jésus-Christ portant la couronne d'épines. Au figuré (1835) elle s'est employée avec le sens d'« homme pâle et amaigri ». À la fin du XIX<sup>e</sup> s. *ecce homo* s'emploie dans son sens étymologique, ou celui de « me voici », avec des connotations dues à l'origine religieuse de l'expression (cf. *Ecce Homo*, œuvre de Nietzsche, 1908).

**ecclésiastique** : adj. et n. m., emprunt (1284, n. m.) au latin chrétien *ecclesiasticus*, n. et adj., pris au grec *ekklēsiastikos* « relatif à l'assemblée du peuple ». Cet adjectif est dérivé de *ekklēsia* « assemblée du peuple », puis « assemblée des fidèles » et « lieu où se tient cette assemblée ». *Ekklēsia*, dérivé de *kalein* « appeler », est à rattacher à une racine indoeuropéenne que

l'on retrouve par exemple dans le latin *calare* et *clamare* « appeler » (→ clamer), *clarus* (→ clair), et dans les langues germaniques (anglais *to call*).

**église** : n. f. issu (v. 1050) du latin populaire *eclesia*, altération du latin chrétien *ecclesia*, emprunt au grec *ekklesia*, désignant l'assemblée des citoyens, et, dans le Nouveau Testament, celle des fidèles. Le grec *ekklesia* remonte à une racine indoeuropéenne signifiant « appeler ». En latin médiéval, *eclesia*, *ecclesia* désigne aussi, par métonymie, le lieu où les fidèles s'assemblent, le temple ; cette valeur concrète s'est imposée.

**eli eli lama sabachthani** : cri de détresse et de désespoir, poussé par Jésus sur la croix. Rapporté par deux évangiles, qui en donnent en même temps la traduction : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Marc 15:34, Matthieu 27:46). C'est une citation de Psaumes 22:2. Matthieu et Marc la reproduisent un peu différemment. Dans Matthieu, les deux premiers mots ont la forme hébraïque : littéralement, *Éleï, éleï, lema sabachthaneï* ? Dans Marc, le texte est tout entier araméen (dialecte parlé en Palestine au temps de Jésus) : *Élôï, élôï, lama sabachthaneï* ? Cela montre, en tout cas, que Jésus était familier avec la version araméenne de l'Ancien Testament alors en usage, comme cela ressort aussi de Matthieu 5:18 où l'iota grec correspond à l'iod, la plus petite lettre de l'alphabet araméen dont a certainement parlé Jésus en cette occasion. (Informations tirées du *Dictionnaire encyclopédique de la Bible* de WESTPHAL Alexandre).

**élu, -ue** : adj. et n. apparaît sous la forme *esleü* (1176, Chrétien de Troyes) qui s'est substituée à l'ancienne forme du participe passé *eslit* (→ élite) et s'est imposée surtout à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Au sens étymologique de « choisi », le mot est réservé aujourd'hui à un emploi littéraire ou ironique, par exemple comme nom : *l'heureux élu, l'élu de son cœur*, en parlant d'une personne choisie par le sentiment. Il demeure vivant comme le verbe *élire* et comme *élection* dans le vocabulaire religieux : *le peuple élu* désigne le peuple juif ; on relève aussi *les élus de Dieu* et par analogie *la race élue*. Le verbe *élire* (v. tr.) est issu (1080, *eslire*) du latin populaire *exlegere*, réfection d'après *legere* du

latin classique *eligere* « choisir », formé de *ex-* et *legere* « cueillir, choisir, rassembler » d'où « lire »

**émerveiller** : par préfixation à *merveille*, a été formé *émerveiller* (v. 1165, *soi esmerveiller*), pronominal et (XIII<sup>e</sup> s.) transitif, qui a absorbé l'ancien verbe *merveiller* qui fut très usuel au pronominal pour « s'étonner » (*moult me merveille...*) et dont les participes sont tous deux employés comme adjectifs.

**émerveillement** : n. m. (v. 1200) qui a remplacé *merveille* au sens actif d'« étonnement, surprise, admiration » (très courant encore au XVI<sup>e</sup> s.). Par métonymie, le mot s'applique à ce qui provoque ce sentiment (fin XIII<sup>e</sup> s.).

**encens** : n. m., emprunt (v. 1135) au latin chrétien *incensum* « matière brûlée en sacrifice », proprement « ce qui est brûlé », participe passé neutre substantivé du latin classique *incendere* « enflammer », d'un radical latin *cand-*.

**endimanché, -ée** : participe passé adjectivé (1611) du verbe transitif *endimancher* (1572), souvent avec la nuance péjorative liée au jugement social porté sur les classes modestes qui, le dimanche, s'efforcent de s'habiller bourgeoisement, avec quelque gaucherie (1818, Stendhal).

**enfer** : n. m. issu (1080), d'abord sous la forme *enfern* (X<sup>e</sup> s.), du latin chrétien *infernus* désignant le séjour des damnés. Comme le latin classique *inferna* (pluriel), ce substantif vient de l'adjectif latin classique *infernus* « du bas, d'un lieu inférieur », doublet de *inferus* (cf. *infère*) et mot d'origine dialectale. Le mot latin est représenté dans les langues romanes (italien *inferno*, espagnol *infierno*, etc.), en basque, en celtique (breton *ifern*).

**enthousiasme** : n. m., emprunt savant de la Renaissance (1546) au grec *enthousiasmos* « transport divin », « possession divine », formé sur le verbe *enthousiazein* « être inspiré par la divinité ». C'est un dérivé de l'adjectif *entous*, forme contractée de *en* « dans » et *theos* « dieu » (→ athée, théologie).

**enthousiaste** : n., emprunté (1544) au grec tardif *enthousiastês* (II<sup>e</sup> s. après J.-C.), formé sur le radical de *enthousiasmos*. Le mot a suivi la même évolution sémantique que *enthousiasme* ; il a désigné spécialement un membre de sectes anglaises et il est surtout employé comme adjectif (attesté 1876).

**épiscopal, -ale, -aux** : adj., emprunté (1<sup>er</sup> quart XIII<sup>e</sup> s.) au latin chrétien *episcopalis* « concernant l'évêque », de *episcopus*, pris au grec *episkopos* qui a donné *évêque*. Le mot, signifiant « qui surveille », puis « évêque », est composé de *epi* (→ épi-) et d'un dérivé de *skopein* « surveiller », qui se rattache à la racine indoeuropéenne *°skep-*, *°skop-* « regarder » (→ écueil, évêque, sceptique).

**espérance** : n. f., dérivé du verbe *espérer* (issu v. 1050 du latin *sperare* « considérer qqch. comme devant se réaliser », de *spes* « attente d'un événement heureux »), formé avec le suffixe *-ance*, d'abord attesté (1080) dans la construction *n'aveir esperance* de « ne pas s'attendre à », puis (1<sup>re</sup> moitié XII<sup>e</sup> s.) au sens de « sentiment qui fait entrevoir comme probable la réalisation de ce qu'on désire » ; de là viennent l'emploi du mot dans la théologie chrétienne pour désigner l'une des trois vertus théologales, la locution *acte d'espérance* « prière qui exprime cette vertu », et *en espérance*, *de grande (belle, haute) espérance*, qui ont disparu, et *contre toute espérance*.

**esprit** : n. m. succède en ancien français à la forme latine *spiritus*, *spiritum* (fin X<sup>e</sup> s.), et s'écrit d'abord *espirit*, *esperit* (deb. XII<sup>e</sup> s.) ; la forme moderne (XIV<sup>e</sup> s.) ne se répand qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Le mot est un emprunt adapté au latin classique *spiritus* « souffle, air », « respiration », d'où « émanation, odeur », « aspiration », « esprit » en grammaire (équivalence du grec *pneuma* ; → neume). Comme le grec *pneuma*, *spiritus* signifie aussi « souffle divin », « esprit divin », « inspiration », d'où « âme » et « personne » ; en latin chrétien, *spiritus* prend les valeurs de « mentalité », « intention », « principe de vie morale », « intelligence », « être immatériel » (esprit, ange, démon, fantôme, *Sanctus Spiritus* « Saint-Esprit ») et, par métonymie, « personne qui a bon ou mauvais esprit ». *Spiritus* vient du verbe *spirare*

« souffler », « respirer », « exhaler une odeur » et, au figuré, « être inspiré », verbe qui n'a pas de correspondant hors du latin. C'est par l'intermédiaire des textes chrétiens que le mot s'est introduit en français ; il reprend, à des époques différentes, une partie des sens de *spiritus*.

**éternel, -elle** : adj. et n. m., d'abord *eternal* (v. 1175) puis *éternel* (XIII<sup>e</sup> s.), est un emprunt au latin chrétien *aeternalis* « qui est hors du temps, sans commencement ni fin », dérivé du latin classique *aeternus*, lui-même issu de la forme archaïque *aeviternus* « qui dure toute la vie », « éternel », (opposé à *mortalis*). Cet adjectif provient de *aevus* « temps » (→ âge) considérée dans sa durée, opposé d'abord à *tempus* qui se disait d'un aspect ponctuel de la durée.

**évangile** (1174-1176) : n. m. emprunté au latin ecclésiastique *evangelium* « bonne nouvelle », en particulier « bonne nouvelle de la parole du Christ », « récit des actes et des paroles du Christ ». Le mot est emprunté au grec *euangelion* « récompense, sacrifice offert pour une bonne nouvelle », puis « bonne nouvelle », notamment au sens chrétien. Le mot vient de *euangelos* « qui apporte une bonne nouvelle », composé de *eu* « bien » et de *angelos* « messenger ».

**évêque** : n. m. apparaît sous la forme *ebisque* (x<sup>e</sup> s.) puis *evesque* (2<sup>e</sup> moitié du x<sup>e</sup> s.) ; le mot représente la forme raccourcie *°episcu(m)* du latin ecclésiastique *episcopus* (accusatif *episcopum*), emprunté au grec *episkopos* « gardien, surveillant, inspecteur » puis « évêque ». Ce mot vient de *episkopein* « inspecter », verbe composé de *epi* « sur » et de *skopein* « observer », qui se rattache à la racine indoeuropéenne *°skop-*, *skop* « regarder ».

**exil** : n. m., d'abord *exill* (1080), sous la forme moderne au XIII<sup>e</sup> s., représente la réfection, d'après le latin *ex(s)ilium*, de l'ancien français *essil*, *eissil*, *eisel* (1155), *issil* (formes demi-savantes). Le latin *exsilium* « bannissement », « lieu d'exil » dérive de *exsilire*, proprement « sauter hors de », formé de *ex-* « hors

de » et de *salire* « sauter, bondir », correspondant au grec *hallesthai* de même sens.

**exode** : n. m, attesté dans le troisième tiers du XIII<sup>e</sup> s., emprunté au latin chrétien *Exodus* désignant une livre de la Bible, et repris au grec *exodos* « action de sortir », employé spécialement à propos de la sortie des Hébreux de l'Égypte. *Exodos* est composé de *exô* « hors de » et de *hodos* « route, voyage ».

**exorcisme** : n. m., emprunt (v. 1250) au latin ecclésiastique *exorcismus* « adjuration », « action de chasser les démons », lui-même du dérivé grec *exorkismos* de même sens. *Exorkismos* dérive du verbe *exorkizein* « faire prêter serment » et, à l'époque chrétienne, « chasser (un esprit mauvais) ». Le verbe grec se rattache à *orkos* « serment », mot d'étymologie obscure.

**expiation** : n. f., emprunté, avant le verbe *expier* (v. 1175), au dérivé latin *expiatio*, en latin classique « expiation (des péchés) », qui acquiert en latin chrétien un sémantisme parallèle à celui du verbe.

**expiatoire** : adj., emprunté (1562, Rabelais) au latin chrétien *expiatorius*, dérivé de *expiare* ; c'est un mot didactique, sauf dans *chapelle expiatoire*, relativement courant.

**expier** : v. tr., emprunt (v. 1272) au latin *expiare* « purifier » (par des expiations) et « réparer (une faute) », formé de *ex-* (→ *ex-*) et de *piare* « purifier, expier », « apaiser, rendre propice » et « honorer suivant le rite ». *Piare* est dérivé de l'adjectif *pious*, mot italique qui a peut-être signifié à l'origine « pur » (en parlant de cœur) ; → *pie*, *pieux*.

**extase** : n. f., relevé en 1319 sous la forme *extasie*, emprunt au latin ecclésiastique *extasis*, *ecstasis* « fait d'être hors de soi », d'où « stupeur », « transe », lui-même emprunt au grec *ekstasis* « déplacement », « égarement de l'esprit, ravissement ». Ce nom est dérivé du verbe *existanai* « faire sortir », « mettre hors de soi », formé de *ex-* « hors de » et de *histanai* « placer

debout, dresser, fixer », à rattacher à une racine indoeuropéenne *°sta-* « être debout ».

**extasier** : v. tr., dérivé du nom *extase*, d'après la forme *extasie*. Le verbe, d'abord usité au participe passé pour « en extase » (1556, *extazé*), est attesté comme verbe actif au début du XVII<sup>e</sup> s. (1611). Il est employé aujourd'hui à la forme pronominale *s'extasier* au sens de « manifester son admiration » depuis la fin du XVI<sup>e</sup> s. (av. 1599, *s'extazer*), aussi au participe passé (1585).

**extrême-onction** : n. f., emprunt (1549, *extreme unctio*) au latin ecclésiastique *extrema unctio* (VII<sup>e</sup> s.) [→ onction] désignant un sacrement de l'Église, administré sous forme d'onction d'huiles saintes aux fidèles en péril de mort.

**faiseuse (d'ange)** : faiseur, -euse, n. réfection (XIV<sup>e</sup> s.) de *fesere* « artisan » (1260), désigne qqn qui agit, dans des expressions ; *faisseur de...* remplace dans l'usage courant le terme technique *fabricant*. Sorti d'usage pour « créateur » (fin XIII<sup>e</sup> s., *fesiere*), il s'emploie péjorativement pour désigner qqn qui se livre habituellement à une activité ; en emploi absolu (1789), il désigne celui qui cherche à se faire valoir. L'emploi au sens d'« homme d'affaires véreux » (1786, *faisseur d'affaires*) est littéraire (cf. Balzac, *Mercadet ou le Faiseur*) ; la locution **faiseuse d'anges** (1878) s'est employée pour « avorteuse ».

**fidèle** : adj. et n. est une réfection savante (1533) de *fidel* (vers 980), *fedel*, *fedeil* (1080), formes issues du latin classique *fidelis* « sûr, loyal », « solide » et n. m. « ami intime », puis en latin médiéval « digne de foi », « croyant » ; *fidelis* dérive de *fides* « foi ».

**fidélité** : n. f. a repris (XIII<sup>e</sup> s.) le dérivé latin classique *fidelitas* qui avait abouti en ancien français à *feulted* (vers 1155), *feulte*, *feute*.

**foi** : n. f. est l'aboutissement (XII<sup>e</sup> s.) par une série de formes intermédiaires : *feid* (v. 1050), *feit*, *fei* (XII<sup>e</sup> s.) du latin classique *fides* « foi, confiance »,

« loyauté », « promesse, parole donnée » ; le latin chrétien a spécialisé l'emploi du vocable au sens de « confiance en Dieu » ; le mot se rattache à une racine indoeuropéenne *obheidh-* « avoir confiance ».

**glorifier** : v. tr., emprunté (v. 1120) au latin chrétien *glorificare* « glorifier (Dieu) », composé de *gloria* et de *facere* « faire ». Le verbe conserve le sens du latin et, par extension (v. 1170), signifie « appeler (qqn) à la gloire céleste ». Par extension, dans un contexte profane, *glorifier* s'emploie au sens de « proclamer la gloire de qqn (en exaltant ses mérites) » (v. 1155, pron., « tirer gloire de »). Le verbe, au XIX<sup>e</sup> s. (1835, *se glorifier dans*), prend le sens de « mettre sa gloire en (qqch., qqn) ». Il s'utilise dans un emploi littéraire (1928) pour « rendre plus beau » d'après le sens de *glorieux* « magnifique ».

### **Gomorrhe → Sodome et Gomorrhe**

**grâce** : n. f. est un emprunt (v. 1050), précédé par la forme latine *gratia* (2<sup>e</sup> moitié X<sup>e</sup> s.), au latin classique *gratia* « reconnaissance » (abstrait), « acte par lequel on s'acquiert de la reconnaissance », d'où « service rendu » ; le mot est fréquent dans la langue politique, pour « faveur, crédit, influence » puis « agrément, beauté, grâce », le latin chrétien ayant développé la valeur religieuse « faveur divine ». *Gratia* vient de l'adjectif latin *gratus* « accueilli avec faveur », « reconnaissant ».

**hostie** : n. f., attesté au XIII<sup>e</sup> s. sous la forme *hostie* qui a remplacé l'ancien *oïste*, *oeste* (du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> s.) ; le mot est issu du latin ecclésiastique *hostia* (IV<sup>e</sup> s.) « offrande de son corps (martyre) », « victime eucharistique, hostie ». Le latin *hostia*, à l'époque classique, désignait une victime offerte en expiation aux dieux, en compensation pour une faute, par opposition à *victima* « victime offerte en remerciement ». *Hostia* a été donné par le grammairien Festus comme un dérivé de *hostire* « frapper », lui-même de *hostis* « étranger, ennemi », mais les exemples fournis sont obscurs. Selon Benveniste, *hostia* correspond à l'idée de « compensation » (latin *hostire* « égaliser ») que l'on trouve aussi dans *hostis* (→ hôte) et *hostilis* (→ hostile).

**humble** : adj. est la modification (v. 1120) des formes *fumele* (1080), *humle* (v. 1120), emprunt au latin classique *humilis* « bas, près de la terre », d'où au figuré « modeste, faible » et, surtout en latin chrétien, « conscient de sa faiblesse » ; *humilis* dérive de *humus* « terre » (→ *humus*).

**humblement** : adv., réfection (v. 1175) de *humelement* (XII<sup>e</sup> s.), signifie « avec humilité » et s'est aussi employé pour « dans l'humilité » (1611).

**hyper sionisme** : *Hyper-*, préfixe tiré du grec *huper* « au-dessus, au-delà », entre dans la composition de nombreux mots scientifiques (en physique, en médecine, en biologie, etc.), le plus souvent pour exprimer le plus haut degré, l'exagération, l'excès. *Hyper-*, dans la langue courante, sert à former des adjectifs ou des noms, mais est moins employé que *super-*. L'opposition *hyper-/hypo-*, fréquente, n'est pas systématique.

**idolâtré, -ée** : part. passé et adj., part. passé de *idolâtrer*. Dans son emploi adjectival, il signifie « qui est aimé passionnément ».

**idolâtrer** : v. tr., aujourd'hui vieilli pour « adorer les idoles » (2<sup>e</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> s., *ydolatrere*) et d'emploi littéraire au sens d' « aimer avec passion (qqn) » (1547-1549, Ronsard), dérivé de *idolâtre*, adj. et n. emprunt du latin chrétien *idolatra*, *-latres*, emprunt au grec *eidôlôlatrês*, qui apparaît chez saint Paul et fait partie d'une importante famille de mots dans le vocabulaire chrétien. Le terme est composé de *eidôlon* « image » et d'un dérivé de *latreuein* « adorer, servir ».

**idole** : n. f., attesté sous la forme *ydele* (1080), réduite en *ydle* (1<sup>re</sup> moitié XII<sup>e</sup> s.), refaite en *ydole* (v. 1220), *idolle* (1530) et enfin *idole* (1538), est un emprunt au latin *idolum*, « image, spectre » à l'époque impériale et « idole » en latin chrétien. C'est un emprunt au grec *eidôlon* « image, fantôme » et en grec ecclésiastique « idole » ; *eidôlon* dérive de *eidos* « forme », qui se rattache à la racine indoeuropéenne *⁰weid-* « voir ». Les formes *idele*, *idle* viennent d'une accentuation du mot latin sur la première syllabe ; elles ont

disparu au XIII<sup>e</sup> siècle. On trouve parfois le masculin, de 1080 au XII<sup>e</sup> s., à cause de l'étymologie.

**immortalité** : n. f., emprunt (fin XII<sup>e</sup> s.) au latin *immortalitas*, dérivé de *immortalis*. Le mot d'abord écrit *immortaliteit*, puis (v. 1220) *immortalité*, désigne d'abord l'état d'une chose, d'une personne immortelle ou considérée comme telle, d'où spécialement *l'immortalité de l'âme* (av. 1662, Pascal). Au figuré, il désigne (1532, Rabelais) la qualité de ce qui survit longtemps dans la mémoire des hommes, d'où la formule donnée par Richelieu à l'Académie française, *À l'immortalité*.

*Immortel, elle*, adj. et n. est emprunté (v. 1314, Mondeville) au latin *immortalis* « qui n'est pas sujet à la mort », formé de *im-* et de *mortalis*, dérivé de *mors*, *mortis* (→ mort).

**imprécation** : n. f., emprunt savant (v. 1355, *imprecacion*) au latin *imprecatio*, « prière par laquelle on vouait qqn aux dieux de l'Enfer » puis « bénédiction » (I<sup>er</sup> s.), dérivé de *imprecari* « prier pour obtenir (un bien ou un mal pour un ennemi) ». Ce verbe est formé de *im-* et de *precari* (→ prier), dérivé de *prex*, *precis* « prière ».

**incarnation** : n. f., emprunté au latin ecclésiastique *incarnatio* « action de prendre un corps » en parlant du Christ, dérivé du supin de *incarnare*. Il est employé dans le domaine religieux (1121-1134, *incarnatium*), en particulier dans incarnation de Jésus-Christ, ou absolument *l'incarnation*, et au figuré (1831, Balzac), d'après les valeurs du verbe *incarner*.

Le verbe latin *incarnare* est formé, par préfixation (*in-*), à partir du latin classique *caro*, *carnis* « chair », qui se rattache à une racine indoeuropéenne *°(s)ker-* « couper, séparer, partager » (→ chair).

**incroyance** : n. f., (1836, Chateaubriand), antonyme préfixé en *in-* de *croissance*.

*Croyance*, n. f., d'abord *creance* (v. 1050) puis *croiance* (v. 1370), n'est pas dérivé de *croire* mais issu d'un bas latin *°credentia*, dont l'existence est assurée par sa diffusion dans les langues romanes. La forme à radical *croy-* n'a

pas éliminé totalement le type en *cré-* réservé à un usage technique et juridique (→ créance).

**incroyant, -ante** : adj. (1783, après *non-croyant*), aussi substantivé, est plus tardif et moins usuel. Antonyme préfixé en *in-* de *croyant, ante*.

Le participe présent (*croyant, ante*), anciennement *creanz* (v. 1120), a été substantivé au sens religieux de « celui qui a la foi » et adjectivé (fin XII<sup>e</sup> s.) avec la même valeur. Il n'a pris la forme actuelle *croyant, ante* que tardivement, une première fois en 1546 puis à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**Jésus** : n. m. est la lexicalisation du nom propre Jésus, transcription du latin chrétien *Jesus*, correspondant au grec *Iêsous*. C'est l'adaptation de l'hébreu tardif ou de l'araméen *yēshūa'*, antérieurement *y'hōshua'* « Joshua », expliqué par « Jah ou Jahvé est le salut » et à rapprocher de l'hébreu *y'shu'ah* « salut, délivrance » (cf. *Matthieu* I, 21 : « elle enfantera un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus : car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés »). Nom propre juif fréquent donné au fondateur du christianisme, il est passé comme tel en grec et en latin puis dans toutes les langues de la chrétienté.

**jociste** : adj. et subst., dérivé au moyen du suffixe *-iste* de *J.O.C.*, sigle du mouvement de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (XX<sup>e</sup> s.). Le terme désigne la personne qui est membre de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, mouvement d'action catholique fondé en Belgique en 1925 par l'abbé Cardijn, et en France en 1927 par l'abbé Guérin.

**jugement** : n. m. (1080), apparu avec sa valeur juridique de « sentence rendue par un juge », est employé dans le contexte religieux du jugement dernier « jugement rendu par Dieu après la résurrection des corps », depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

*Juger*, v. tr., d'abord *jugier* (1080), est issu du latin *judicare* « rendre un jugement » et, dans l'usage commun, « apprécier, décider », de *judex* (→ juge).

**Juif, Juive** : n. et adj., d'abord *judeu* (v. 980), puis *juef* (v. 1150), *juiu* (v. 1190) et enfin *juif* (v. 1223), est issu du latin *Judaeus* « de la tribu de Juda, juif ». Ce mot est emprunté, par l'intermédiaire du grec *ioudaios* à l'araméen *yēhūdāi*, correspondant à l'hébreu *yēhūdî*. Celui-ci est dérivé de *yēhūdā* « Juda », nom d'un personnage biblique, fils de Jacob et de Léa et éponyme d'une des douze tribus d'Israël (Génèse 35, 23 ; 49, 8) ; par extension, nom de cette tribu, puis d'un des deux royaumes de Palestine et du peuple qui y vivait. Le développement de sens vient de ce que la plupart des Hébreux qui revinrent de la captivité de Babylone étaient de la tribu de Juda et occupèrent le territoire de l'ancien royaume de Juda. Les formes de l'ancien français *juieu*, *juiu*, *jueu* aussi écrit *giule* (passé dans l'anglais *jew*) ont été refaites en *juif* sur le féminin *juive*, *juive*.

**lamentation** : n. f. emprunté (XII<sup>e</sup> s.) au latin *lamentatio* « gémissements, plainte bruyante et prolongée », en particulier à basse époque « plainte en justice ». Attesté isolément au XIII<sup>e</sup> s. au sens de « sujet de lamentation », le mot désigne (1225) une longue plainte humaine ; il s'emploie au pluriel avec une valeur religieuse et (XIII<sup>e</sup> s.) pour des paroles exprimant un regret douloureux. Le *Mur des lamentations* est le fragment de l'enceinte d'Hérode à Jérusalem, devant lequel les Juifs venaient chaque vendredi se recueillir et pleurer sur la ruine de leur ville et où sont célébrés les offices quotidiens depuis 1967.

**Lucifer** : nom du prince des démons dans la tradition chrétienne (1288), emprunté au latin *Lucifer*, substantivation d'un adjectif signifiant « qui apporte la lumière, qui donne de la clarté », composé de *luci-*, élément tiré de *lux* « lumière » et de *-fer*, issu de *ferre* « porter ». *Lucifer* a d'abord dénommé la planète Vénus – parfois nommée *étoile du matin* –, puis le chef des démons déchu du ciel. Cette appellation, attestée chez les Pères de l'Église à partir du V<sup>e</sup> s., repose sur une interprétation du passage d'Isaïe (14, 12) où ce nom est donné au roi de Babylone dont on prédit la chute. *Lucifer*, outre son emploi comme nom propre, a été un moment lexicalisé au sens de « personne insupportable, remuante » (1867) comme substitut plaisant de *diable*, *démon*.

**Luthérien, -ienne** : adj. (1526, *doctrine luthérienne* [*Estienne de Fraix au chevalier d'Esch à Metz*]) et substantif (1523, *Farce des théologastres* dans W. Richard), dérivé du nom de *Luther* (→ *luthéranisme*) suffixé en *-ien*. À l'origine *luthérien*, terme de mépris, désignait non seulement les adeptes de la doctrine de Luther, mais aussi, d'une façon plus générale, tous les adversaires de la religion catholique (sens qu'avait *huguenot*). À partir de 1560, *luthérien* se limite au seul sens de « protestant qui professe la religion de Luther ».

**malédiction** : n. f., emprunté (1375) au latin chrétien *maledictio* « exécution, paroles appelant la colère divine sur qqn » (IV<sup>e</sup> s.), employé comme antonyme de *benedictio* (→ *bénédition*), par dérivation du sens classique de « médisance », mot composé de *male* (→ *mal*) et *dictio* « fait de dire, parole » (→ *diction*).

**manichéisme** : n. m., (1765), dérivé du nom latin *Manichaeus*, suffixé en *-isme*. *Manichaeus* est emprunté au grec *Manikhaïos*, du nom de l'hérésiarque du III<sup>e</sup> s., *Mani* (ou *Manès*), auteur d'une doctrine fondée sur la coexistence et l'antagonisme de deux principes cosmiques égaux et éternels, le bien et le mal. *Manichéisme* est employé par extension pour « manière simpliste de juger en termes manichéens », peut-être d'après l'anglais *manicheism* (1626).

**manne** (céleste ou divine) : n. f., emprunt ancien (v. 1120) au latin chrétien *manna* (variante *man*) qui désigne la nourriture que les Hébreux reçurent miraculeusement du Ciel pendant leur traversée du désert, alors qu'ils murmuraient contre Moïse en évoquant le pain et la viande dont ils jouissaient en Égypte (Exode XVI ; Deutéronome VIII, 3 ; Nombres XI, 7-8, etc.). Le mot latin, comme le grec *manna* (également *man*), est emprunté à l'araméen *manná*, de l'hébreu *mán* de même sens.

**martyr** : n. a été emprunté (1050) au latin ecclésiastique *martyr* « celui qui a souffert de la torture et est mort pour attester la vérité de la religion chrétienne », employé à propos du Christ. Il s'agit d'un emprunt au grec *martur*, forme tardive pour *martus*, *marturos* « témoin » (dans la langue juridique) puis, chez les auteurs chrétiens, « celui qui témoigne de la vérité

par son sacrifice ». Le radical se rattacherait à un thème indoeuropéen signifiant « se souvenir » (sanskrit *smārati* « se souvenir », grec *merimna* « souvenir », latin *memoria*).

**martyre** : n. m., (1080, *martirie* ; 1119, *martire*) représente *martyrium* (emprunt au latin ecclésiastique) « action de témoigner le Christ dans la persécution » et, par métonymie, « lieu où est enterré un martyr ». Le mot latin est un emprunt au grec *marturion* « témoignage, preuve » et, à l'époque chrétienne, « sanctuaire dédié à un martyr ».

**martyriser** : v. tr., d'abord *martirizier* (v. 1138), emprunté au latin médiéval et chrétien *martyrizare* « mettre à mort, livrer au martyre », de *martyr*.

**matérialisme** : n. m. (1702, Leibniz), dérivé savant de *matériel* suffixé en *-isme*. C'est le nom de la doctrine philosophique dont le principe est la matière, s'appuyant sur la théorie corpusculaire (Démocrite et Lucrèce) mais généralisant et systématisant des données scientifiques.

**matérialiste** : n., dérivé savant de *matériel* suffixé en *-iste*. Le nom a été donné anciennement (1555) à un marchand de drogues, probablement d'après l'ancien emploi de *matière* « médication ».

**maudire** : v. tr., d'abord *maldire* (1080), puis *maudire* (v. 1170), est emprunté au latin chrétien *maledicere* « réprover par des paroles de malédiction », composé de *male* (→ mal) et *dicere* (→ dire), proprement « dire du mal, parler en mal ». Le mot est passé dans l'italien *maladire*, *maledire*, l'espagnol *maldecir*, le portugais *maldizer*. En français, la forme *maudire* a évincé les formes populaires *maleïr* (v. 1150), *malir* (fin XII<sup>e</sup> s.).

**merveille** : n. f., issu (1050) du latin populaire *°mirabilia* ou *°miribilia*, forme altérée phonétiquement (par assimilation de *a* aux deux *i* qui l'entourent) du latin classique *mīrabilia*. Ce dernier est le pluriel neutre substantivé, au sens de « choses admirables, étonnantes » et, surtout en langue de l'Église, « miracles », de l'adjectif *mirabilis* « admirable,

merveilleux ». Il s'agit d'un dérivé de *mirus* « étonnant, étrange, merveilleux » que l'on a rapproché de plusieurs mots du domaine indoeuropéen signifiant « sourire » comme le sanskrit *smáyate* « il sourit », le vieux slave *smijati se* « rire », l'anglais *to smile* « sourire » (le sens du latin n'en est toutefois que médiocrement expliqué) [→ mirer].

**messe** : n. f. issu (v. 980) du latin chrétien *missa*, participe féminin substantivé de *mittere* « laisser aller, renvoyer ». *Missa* est attesté au sens de « congé après un office » (av. 450), spécialement en parlant du rendu des catéchumènes après les premières prières et le sermon (fin IV<sup>e</sup> – déb. V<sup>e</sup> s.), et pour le renvoi des fidèles à la fin de la messe (fin VII<sup>e</sup> s.) : l'expression latin *ite missa est* est entendue au sens de « allez (*ite*), c'est le renvoi » (Dauzat la dit comme : « allez, [la prière] est envoyée [à Dieu] »). *Missa* désigne aussi le saint sacrifice (IV<sup>e</sup> s.) et la messe en général. Le bas latin juridique l'atteste au sens d' « action de laisser partir, congé » (av. 450).

**grand-messe** : n. f. repris au figuré, à propos d'une réunion de célébration ou d'une assemblée à caractère symbolique (congrès politique, etc.).

**miracle** : n. m. emprunté (1050) au latin *miraculum*, dérivé, par l'intermédiaire de *mirari* « s'étonner », de *mirus* « étonnant, étrange, merveilleux ». *Miraculum* « chose étonnante » a tendu à prendre une valeur laudative et a été employé dans la langue religieuse (païenne, puis chrétienne) au sens de « prodige ».

**miraculeux, -euse** : adj., dérivé savamment du radical de *miraculum*, de sens actif (1314) et passif (1380) avec toutes les nuances de *miracle*, y compris la valeur d' « admirablement » (1580) ; le latin avait l'adverbe *miraculose*, attesté au IV<sup>e</sup> siècle. *Miraculeux* a été substantivé avec une valeur neutre de « surnaturel » (1835).

**mission** : n. f., emprunté (v. 1350) au latin *missio* « action d'envoyer » et en particulier « renvoi, congé », dérivé de *mittere* pris au sens d' « envoyer » (→ mettre). L'ancien français avait déjà emprunté le mot sous la forme *meisson*, *mission* (de 1188 à 1500) avec le sens de « frais dépense », sens pris par *missio*

en latin médiéval (av. 1058), et produit un verbe *meissionner*, *missionner* « dépenser ».

**missionnaire** : n. et adj. (1631) dérivé de *mission*. *Missionnaire* désigne d'abord le « prêtre qui prêche pour l'instruction des chrétiens » et (1670) « prêtre envoyé en mission dans les pays lointains », le mot étant employé dès 1685 avec une valeur figurée, comme nom et comme adjectif. Au XVIII<sup>e</sup> s., par analogie, il a pris le sens d'« agent, propagateur d'une doctrine » (1773, Voltaire).

**moine** : n. m., issu par évolution phonétique, et d'abord sous les formes *monie* (1080), *muine* (1121), du bas latin *monachus* « anachorète solitaire » (av. 375) et « cénobite » (av. 430), emprunt au grec *monakhos*. Ce dernier signifie d'abord « unique », de *monos* « seul, unique » (→ mono-), et a été employé dans le vocabulaire chrétien pour désigner le religieux qui vit seul, produisant quelques dérivés tardifs. Il n'est pas absolument nécessaire de passer par l'intermédiaire d'un type latin tardif *monicus*, attesté dans une inscription de Gaule et qui est à l'origine des formes germaniques (comme l'allemand *Mönch*).

**Moïse** : on lit dans l'*Exode* que le nom de Moïse, *Mosheh*, donné par la fille de Pharaon au nouveau-né trouvé dans une corbeille qui flottait dans les roseaux du Nil, signifierait « Je l'ai tiré des eaux ». Cette étymologie populaire, s'appuyant sur le rapprochement de *Mosheh* et du verbe *masha*, « tirer », est sans doute fantaisiste. Il s'agirait d'un nom égyptien. La fille du Pharaon ne parlait pas l'hébreu. (Michel Legrain, *Dictionnaire de la Bible et du Christianisme*, Paris, Larousse, coll. in extenso, 2008, p. 355.)

### **Mur des lamentations → Lamentation**

**musulman, -ane** : adj. et n., adapté sous la forme *Montssoliman* (1551), puis *mussulman* (1553) et *musulman* (1562), est emprunté directement ou par l'intermédiaire du turc *müsülman*, au persan *musulmān* ou *musliman* (n. .m. pl.) « adeptes de la religion islamique ». Lui-même est repris à l'arabe *muslim*

de même sens, avec adjonction de la terminaison persane *-ān* marquant le pluriel des noms animés. L'arabe *muslim* (emprunté par l'anglais *Muslim*, *Moslem*) est le participe actif du verbe *aslama* « se confier, se soumettre, se résigner (à la volonté de Dieu) ». Le nom d'action de ce verbe est *islām*.

**mystère** : n. m. emprunté (1174-1184) au latin *misterium* « cérémonies en l'honneur d'une divinité accessible aux seuls initiés », d'où « chose tenue cachée, secrète ». Le mot latin est un emprunt au grec *mustêrion*, terme désignant un culte à initiation, parfois secret, qui se rattache à l'important groupe des dérivés de *muein* « se fermer » ayant trait aux cultes secrets, notamment celui de Déméter à Éleusis. *Mustêrion* désigne dans la littérature chrétienne les mystères de cette foi.

**mystérieusement** : adv. (1461, G. Chastellain, *Entrée du roy Loys en nouveau règne dans Œuvres*), dérivé de *mystérieux* suffixé en *-(e)ment*.

**mystérieux, -euse** : adj. (av. 1475) attesté indirectement par son dérivé *mystérieusement* (adv., 1461) ; il a d'abord ses sens usuels laïcs et c'est seulement au XVII<sup>e</sup> s. que s'y ajoute celui de « relatif aux mystères religieux » (1675, Bossuet). L'adjectif est quelques fois substantivé au masculin avec une valeur de neutre (1803, Chateaubriand).

**mysticisme** : n. m. savant (1804, B. Constant) qui a tous les sens, religieux et laïcs (dans le domaine de la philosophie, de l'art, de l'idéologie) avant 1850. Le mot dérive de *mystique*.

**mystifier** : v. tr., dérivé plaisamment (1764 ; 1760, au participe passé) du grec *mustês* « initié aux mystères » (→ *mystagogue*, *mystère*, *mystique*) avec le suffixe *-ifier* (→ *faire*).

**mystique** : adj. et n. emprunté (1380) au latin *mysticus* « relatif aux mystères », très vivant dans la langue des auteurs chrétiens, et lui-même emprunté au grec *mustikos*, proprement « qui concerne les mystères » d'où

« caché, secret », dérivé de *mustês* « initié », parfois francisé en *myste* n.m. dans l'usage didactique.

**naturaliste** : adj. et n., formé savamment sur le latin *naturalis* (lui-même dérivé de *natura*) au moyen du suffixe *-iste*, est un mot de la Renaissance (1527) : son premier sens est « personne qui étudie l'histoire naturelle ». Il se rapporte aussi à celui qui suit la nature, l'instinct (1571). Au XVII<sup>e</sup> s., il est employé par l'Académie des beaux-arts à propos d'une personne qui estime nécessaire l'imitation de la nature en toutes choses.

**nef** : n. f. issu (1050) du latin *navis* « navire », « vaisseau » et tardivement « nef d'une église », par analogie de forme et sous influence du terme grec *naos* « temple ». *Navis*, dont les dérivés sont représentés en français (→ naviguer, navire), a des correspondants dans plusieurs familles de langues indoeuropéennes, tels le grec *naus* « bateau », le celtique et l'irlandais *nau*, le vieil islandais *nor* « bateau », l'arménien *naw*, le sanskrit *náuh*. Depuis l'ancien français (1150), d'après le sens du latin tardif, *nef* désigne la partie de l'église entre le portail et le transept, dont la forme générale rappelle celle d'un vaisseau. Par analogie, il se dit de toute forme architecturale analogue (1889).

**oblat, -ate** : n., terme de religion, emprunté (1549) au latin ecclésiastique *oblatus* « offert », participe passé de *offere* (→ offrir), substantivé pour désigner celui qui a été offert dès l'enfance au monastère.

**onction** : n. f., d'abord *oncion* (v. 1150), puis *onction*, aussi écrit *unxion* (1458), emprunté au latin *unctio, -onis* « action d'oindre », du supin de *ungere* (→ oindre).

**orgue, orgues** : n. m. ou f. pl., emprunté (1155) au latin ecclésiastique *organum* « orgue à vent » et aussi « chant ». Ce mot était déjà employé en latin classique, surtout sous l'Empire, avec le sens d' « instrument de musique », et désignait en particulier l'orgue hydraulique par spécialisation du sens général d'*organum* « instrument » (→ organe). Le grec *organon* (→

organon), auquel le latin est emprunté, connaissait lui aussi cette spécialisation.

**palme** : n. f. emprunté (1135) au latin *palma*, d'abord « creux de la main » et « membrane des pattes de certains animaux ». Par analogie, il désigne la partie du tronc d'un arbre d'où s'élancent les branches, et spécialement le tronc du palmier, son fruit (la datte) et sa branche. Celle-ci étant donnée aux vainqueurs comme symbole de victoire, *palma* a désigné la victoire elle-même (→ palmarès).

**panthéisme** : n. m. (1709), dérivé de *panthéiste* par substitution du suffixe *-isme* au suffixe *-iste*. Le *panthéisme*, « doctrine philosophique et religieuse selon laquelle Dieu est l'unité du monde », est soit formé directement en français sur le grec, soit emprunté à l'anglais *pantheism*, qui ne semble pas utilisé par Toland mais est attesté en 1709 chez Fay, adversaire du panthéiste anglais. En 1712, Élie Benoist l'emploie également dans sa critique de Toland. La doctrine elle-même a connu des diffusions et des développements beaucoup plus considérables en Angleterre et en Allemagne qu'en France.

**panthéiste** : adj. et n. emprunté (1712) à l'anglais *pantheist*, mot créé en 1705 par le philosophe irlandais John Toland à partir des éléments grecs *pan-* et *theos* « dieu, divinité » (→ théo-). J. Toland se désigne lui-même sous ce nom dans le titre de son ouvrage consacré à une doctrine hérétique niant la personne divine du Christ.

**pape** : n. m., emprunté (1050) au latin ecclésiastique *papa*, emprunté au grec *papas*. Celui-ci est la forme tardive (sans géminée) de *pappa*, mot enfantin désignant le père (→ papa), employé comme terme d'affection et de respect à l'égard des évêques (III<sup>e</sup> s.), spécialement (VI<sup>e</sup> s.) puis exclusivement (IX<sup>e</sup> s.) à l'égard de l'évêque de Rome. Il s'agit à l'origine du mot grec correspondant au latin *pappa*, ancienne formation désignant le père dans le langage enfantin et demeuré, comme *mamma* (→ maman) dans le vocabulaire familial. Le grec moderne a gardé *papas* pour désigner le pape (→ pope).

**papisme** : n. m. (1553 ; 1550, *papismus* en latin), dérivé de *pape* suffixé en *-isme*. Ce terme d'histoire de la religion désigne péjorativement la doctrine des partisans de l'autorité absolue du pape et son partisan.

**papiste** : n. (1526 ; 1413, *papista* en latin médiéval), dérivé de *pape* suffixé en *-isme*. *Papisme* et *papiste* sont particulièrement employés à propos de la polémique religieuse entre catholiques romains et protestants au XVI<sup>e</sup> siècle.

**paradis** : n. m., emprunté à date ancienne (v. 980) au latin chrétien *paradisus*. C'est un emprunt au grec *paradeisos*, terme exotique désignant le parc clos où se trouvent des bêtes sauvages et employé seulement à propos des parcs des rois et des nobles perses. Par extension, il désigne un jardin d'agrément. La Bible grecque l'emploie pour traduire le « jardin [étymologiquement "l'enclos"] de la Genèse ». Il s'est ainsi spécialisé au sens de « jardin d'Éden » et de « jardin des Bienheureux après la mort ». Le mot grec est emprunté au persan *°pardēz* (avestique *pairi.daēza-* « enceinte ») qui est à l'origine de *pālēz* « jardin » et signifiait « enclos », son premier élément correspondant au grec *peri* « autour de » (→ péri-). L'idée constitutive de « jardin » repose ici, comme dans le cas du français *jardin*, sur la notion de clôture, d'enclos. Le latin chrétien a repris le mot au grec pour désigner le jardin merveilleux donné par Dieu à Adam et Ève au moment de leur création (Tertullien, saint Jérôme) et le séjour des justes, au Ciel (par opposition à *inferi*, → enfer). De là, *paradisus* a pris le sens figuré de « lieu de bonheur spirituel » (saint Augustin). Il désigne aussi le portique, le vestibule situé devant une église.

**passion** : n. f., emprunté très précocement (v. 980, *Passion*) au latin *passio*, *-onis*, formé sur *passum*, supin du verbe *pati* « souffrir » (→ pâtir). Son emploi étant attribué une première fois par le grammairien Charisius (IV<sup>e</sup> s.) à Varron au sens de « douleur morale », *passio* est réellement attesté depuis le II<sup>e</sup> s. (Apulée) au sens de « fait de subir, de souffrir, d'éprouver ». Il est employé pour « action de subir de l'extérieur » s'opposant à *natura* (→ nature). Le mot désigne spécialement la souffrance physique, la douleur, la maladie (III<sup>e</sup> s.) et il est employé en latin chrétien pour désigner les souffrances du Christ (textes

patristiques depuis Tertullien) et celles des martyrs (397, concile de Carthage), puis, par métonymie, le dimanche avant Pâques où est commémorée la crucifixion (VII<sup>e</sup> s.). À partir de la fin du III<sup>e</sup> s., *passio* connaît un emploi actif au sens de « mouvement, affection, sentiment de l'âme » (Arnobé, saint Augustin), spécialement au pluriel et avec une valeur péjorative : « les passions » (*passiones peccatorum*, *passiones carnales*) ; il traduit alors le grec *pathos* (→ pathos).

**pasteur** : n. m., emprunté (v. 1120) au latin *pastorem*, accusatif de *pastor* « berger, pâtre », dérivé de *pascere* (→ pâître) et spécialisé en latin chrétien à propos de celui qui a la charge de guider la spiritualité d'un ensemble de personnes et du chef d'une communauté chrétienne.

**patriarche** (1080) : n.m. emprunté au latin chrétien *patriarcha*, emprunté au grec *patriarkhês* « chef de famille », composé de *patria* « clan, famille » (dérivé de *patêr* « père ») et de *arkhein* « prendre l'initiative, commencer », puis très vite (dès Homère) « commander ».

**peccamineux, -euse** : adj., emprunt didactique (XVII<sup>e</sup> s.) au latin médiéval *peccaminus* « de la nature du péché » (XIII<sup>e</sup> s.), lui-même dérivé de *peccamen*, nom du péché tiré du verbe, est d'abord un terme de l'ancienne médecine (*humeurs peccamineuses*) repris tardivement (1884, Huysmans) dans la signification religieuse « de la nature du péché ».

**péché** : n. m., d'abord *pechez* au cas sujet singulier (v. 980), puis *péché* (1135, *péchié*), est issu du latin chrétien *peccatum* « faute contre la loi divine ». Celui-ci est une spécialisation de sens du latin classique *peccatum* « faute, action coupable, erreur », participe passé neutre substantivé de *peccare*, qui a donné *pécher*.

**pécher** : v. intr., issu (1050) du latin chrétien *peccare* « commettre une faute contre la loi divine », spécialisation à partir du sens classique de « broncher, faire un faux pas » et, moralement, « commettre une faute, une erreur, se tromper ». Le sens donne à penser que *peccare*, mot usuel et familier, serait

issu d'un mot *°pecco-*, qui serait à *pes* (→ pied) ce que *mancus* « manchot » est à *man-* dans *manus* (→ main) ; cependant, un tel mot n'est pas attesté. Pour le sens, on peut évoquer un rapprochement avec le sanskrit *skhálati* « il fait un faux pas » et donc supposer une origine indoeuropéenne.

**pécheur, pécheresse** : n., attesté sous la forme de l'ancien cas régime pluriel *pechedors* (fin x<sup>e</sup> s.), puis *pecheürs* (1119), est issu du latin chrétien *peccator*, *-oris* « personne qui est en état de péché », dérivé du supin de *peccare* (→ pécher). Repris dans sa signification religieuse, le mot entre dans l'expression *Dieu ne veut pas la mort du pécheur* (fin XII<sup>e</sup> s.) par allusion au livre biblique d'Ézéchiel 33, 11. L'ancien français possédait également un cas sujet *pechiere* au féminin, et le français *pécheresse* (1190), qui en dérive, a remplacé l'ancien féminin *pecheriz* (1145), issu du latin chrétien *peccatrix*, féminin de *peccator*. Les parlers méridionaux emploient les formes avec le suffixes d'ancien nominatif *-aire*, *pecaire*, *pechaire* comme exclamations au sens de « hélas, mon Dieu ! » qui se disent aussi dans le français local *pécaïre !*, francisé en *peuchère !* (1180, A. Daudet). L'ancien français a connu le même type d'emploi de *pécheur* en interjection de compassion (XIII<sup>e</sup> s.).

**pèlerin, -ine** : n. issu (1050) du bas latin des inscriptions *pelegrinus*, issu par dissimilation de *peregrinus* « qui voyage à l'étranger, vient de l'étranger, concerne l'étranger » adj. et n., dérivé de *peregri*, *peregre* adv. « à l'étranger » et « de l'étranger ». Cet adverbe est composé de *ager* « champ, campagne », « territoire, pays » et d'un premier élément discuté : Meillet y voit un adjectif indoeuropéen *°pero-* « lointain » qui se retrouve dans l'osque *perum* « sans » et qui a son correspondant exact dans le sanskrit *párah* « éloigné » ; selon cette hypothèse, *peregre* signifierait proprement « en pays éloigné ». D'autres linguistes voient dans *per-* la préposition latine *per* « à travers », hypothèse moins satisfaisante pour le sens. *Peregrinus*, sous l'inspiration chrétienne, s'est rattaché à différents types d'exil, notamment ceux du peuple de l'Exode, des justes et des prophètes errant dans le désert. Ces modèles sont à la source de la marche d'exil du moine quittant son pays, sur les traces du Christ et des saints, sur le modèle de saint Jérôme qui entraîna un bon nombre de fidèles en Terre sainte. C'est surtout entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> s. que *peregrinus* désigne le

voyageur religieux vers un sanctuaire ; à partir de la fin du XII<sup>e</sup> s., le *peregrinus* de Terre sainte deviendra tout naturellement un croisé.

**pharisien, -ienne** : n. et adj. est l'adaptation (v. 1240) de *Fariseu* (v. 1190) ou *Phariseus* (fin XII<sup>e</sup> s.) [formes de cas sujet pluriel et singulier], emprunté au latin chrétien du Nouveau Testament *Pharisaeus*, lui-même translittération du grec *Pharisaios* (pluriel *Pharisaioi*). Ce dernier calque la forme araméenne de pluriel emphatique *perīshayyā*, de *perīsh* « séparé », participe passif du verbe *perāsh* « séparer ». Les Pharisiens avaient probablement reçu cette appellation parce qu'ils se tenaient à l'écart des personnes et des choses qu'ils considéraient comme impures.

**pieux, pieuse** : adj. est la réfection (v. 1425), sur le modèle des adjectifs en –*eux, euse*, de l'ancien *piu, pieu, pi* (ou *pius, pieus, pis*) [v. 980], *pieue, pive* au féminin, issu du latin *pius, pia* au féminin. L'adjectif latin qualifie la personne qui reconnaît et remplit ses devoirs envers les dieux, les parents, la patrie, etc., ainsi qu'une chose conforme à ce sentiment et, dans le langage poétique, ce qui est tendre, bienveillant. Il a peut-être signifié à l'origine « (au cœur) pur », le dérivé *piare* ayant le sens de « purifier, effacer par un sacrifice, expier ».

**portail** : n. m., dérivé ancien de *porte* (déb. XIII<sup>e</sup> s.), qui, sous la forme actuelle, s'est substitué au plus ancien *portal* (v. 1165) par suite d'une confusion venue du pluriel *portaux* dont la terminaison correspond à la fois aux formes *-al* et *-ail*. En ancien français, le mot a désigné un grand panneau de bois servant de porte ; l'usage moderne apparaît au XVII<sup>e</sup> s., avec le sens de « façade d'une église où est la porte principale » (1606), qui est lui-même une extension métonymique du sens de « grande porte », attesté plus tard à propos d'une église ou d'un temple (1688).

**prédestination** : n. f., emprunté (v. 1200) au latin chrétien *praedestinatio, -onis* « choix prédestiné de Dieu », dérivé tardivement du supin de *praedestinare*.

**prédestiné, -ée** : participé passé de *prédestiner*, adjectivé (v. 1190) et substantivé en parlant d'une personne élue par Dieu de toute éternité pour être sauvée (beaucoup plus rarement pour être damnée). Comme le verbe, il est passé dans l'usage général pour qualifier une personne promise à un destin particulier (1549).

*Prédestiner*, v. tr., est emprunté (fin XII<sup>e</sup> s.) au latin chrétien *praedestinare* « préparer à l'avance, de toute éternité », spécialisation du sens classique de « réserver par avance ». Le mot est composé de *prae* « avant » (→ pré-) et de *destinare* « affecter à » et « arrêter, décider » (→ destiner).

**prédiction** : n. f., emprunté (1509) au dérivé latin *praedictio, -onis* « action de prédire » et, par métonymie, « chose prédite ». Nom d'action du verbe *prédire*, il désigne l'action de prédire et les paroles par lesquelles on prédit.

**prêtre** : n. m., d'abord *prestre* (début. XII<sup>e</sup> s.), est issu par évolution phonétique du latin ecclésiastique *presbyter*, lui-même emprunté au grec *presbuteros* qui a d'abord désigné dans le Nouveau Testament un des « anciens du peuple ». C'est le comparatif de *presbus* « vieux » et « respectable, vénérable ». Le mot a été conservé dans toutes les langues romanes, soit sous la forme *presbyter*, soit sous une forme tardive *prabyter*, due à l'influence du latin *praebitor* « celui qui pourvoit au salut des fidèles ». *Praebitor* vient de *praebere*. Le développement de sens est analogue à celui du grec *parokhos*. L'italien a *prete*, l'espagnol *preste*, l'ancien provençal *pestre*, *prestre* et *preire*. L'ancien provençal a possédé un mot *prevoire* ou *preveire* qui représente l'accusatif *presbyterum* et qui survit en langue d'oïl dans le nom de la *rue des Prouvaires* à Paris.

**prie-Dieu** : n. m., inv., d'abord *prie-Dieu* (1603) « oratoire » jusqu'en 1771, est devenu le nom d'un siège bas où l'on peut s'agenouiller pour prier (1634).

**prier** : v., d'abord *preier* (881), est issu du latin médiéval *precare* (VI<sup>e</sup> s.), réfection du latin classique *precari* « supplier (un dieu, un homme) », verbe déponent employé dans diverses constructions au sens de « demander (que, que ne pas) » et employé à la première personne *precor* pour « je te prie, je

vous en prie » ; *precari* a aussi le sens affaibli de « souhaiter ». Ce verbe est dérivé de *prex*, *precis* « demande, prière », avant la période classique, plus courant au pluriel *preces*. Ce dernier est un nom d'action radical, de genre animé, féminin (comme *lux* « lumière », *nex* « mort », *vox* « voix », etc.), ancien terme du vocabulaire juridique et religieux. Il appartient à une racine indoeuropéenne *\*prek'-* « demander ». Comme celle-ci ne fournissait pas de présent radical indoeuropéen, on a recouru à diverses formations et notamment aux présents en *\*ske-/o-* attestés par le sanskrit, l'arménien, l'ancien haut allemand et le latin *poscere* « demander, réclamer ».

Le mot est passé en français au sens religieux, « invoquer Dieu » (881, *preier*) et « s'adresser à la divinité ou à un intercesseur par une prière instante » (v. 1112). L'infinitif *prier* (v. 1170) a été refait d'après les formes de la conjugaison accentuées sur le radical (telles que la première personne du présent) ; le radical *pri-* s'est étendu à toutes les formes accentuées sur la terminaison ainsi qu'à *prière* (anciennement *preiere*). *Prier* a concurrencé l'ancien français *orer* (du latin *orare* ; → oraison) et l'a supplanté au *xv<sup>e</sup>* siècle. Le verbe exprime spécialement l'idée de « demander la grâce de Dieu », intransitivement dans *prier pour* (la personne ou la chose pour laquelle on invoque Dieu), spécialement dans *priez pour nous* (1690), réponse des fidèles dans une litanie.

**prière** : n. f., (v. 1138) d'abord *preiere* (v. 1120) est issu du bas latin mérovingien *precaria* « charte de supplication », « supplique » (658), substantivation de *charta precaria*, où *precaria* est le féminin de l'adjectif classique *precarius*. Celui-ci, qui a donné *précaire*, est dérivé de *preces*, -um, pluriel usuel du singulier plus rare *prex*, *precis* « prière, supplication » dont il a pris la place. Le mot est seulement gallo-roman et catalan (*pregaria*). Il a éliminé du langage courant *oraison* (du latin ecclésiastique). ► Le mot signifie « action de prier », par métonymie « paroles par lesquelles on prie ». Dès cette époque, il est aussi attesté au sens laïc de « demande instante » (v. 1140), également hérité du latin, spécialement dans la locution *à la prière de* « à la demande de » (1316). La locution *prière de* suivie d'un infinitif et servant de formule elliptique de demande est moderne (1813), spécialement dans *prière d'insérer* (1935) annoncé par *prière de les insérer* (1831 chez

Lamartine) et substantivé sous la forme d'un composé invariable : *des prière de les insérer* (1937).

**pronaos** : n. m., (1683) emprunté, par l'intermédiaire du latin, au grec *pronaos*, composé de *pro* « devant, sur le devant de » et de *naos* « lieu où réside un dieu ».

**prophète** : n. m., (v. 980) emprunt très ancien au latin *propheta* « devin qui prédit l'avenir » et, dans la Bible, « homme inspiré par Dieu parlant en son nom pour révéler ses volontés ». Le mot latin est emprunté au grec *prophêtês* désignant l'interprète d'un dieu, celui qui transmet la volonté des dieux, annonce l'avenir et, à l'époque chrétienne, celui qui annonce la volonté du Dieu unique. Le mot est dérivé de *prophanai*, littéralement « dire, annoncer d'avance », de *pro* « avant » et *phanai* « rendre visible par la parole, dire ».

**prophétie** : n. f., (1119) emprunté au latin chrétien *prophetia*, repris au dérivé grec *prophêteia* « action d'interpréter la volonté des dieux, de Dieu » et, par métonymie, « ce qui est ainsi annoncé », dérivé d'un verbe *prophêteuein*, qui vient de *prophêtês*. Ce dernier est dérivé de *prophanai* composé de *pro* « avant » et *phanai* « rendre visible par la parole, dire ».

**prophétique** : adj., (1372-1374) emprunté au latin chrétien *propheticus* « propre à un prophète, qui se rapporte à un prophète », emprunté au grec *prophêtikos*, dérivé de *prophêtês*, lui-même dérivé de *prophanai*, verbe composé de *pro* « avant » et de *phanai* « rendre visible par la parole, dire ».

**prophétiquement** : adv. (xv<sup>e</sup> s), dérivé de *prophétique*, suffixé en *-ment*.

**prophétiser** : v. tr., (1155) emprunté au latin chrétien *prophetizare*, lui-même emprunté au grec *prophêtizein*, autre forme pour *prophêteuein*, dérivé de *prophêtês*. Ce dernier est dérivé de *prophanai*, littéralement « dire, annoncer d'avance », de *pro* « avant » et *phanai* « rendre visible par la parole, dire ».

**protestant, -ante** : participe présent de *protester*, a été adjectivé (1542) et substantivé (1542) dans une acception religieuse, par emprunt à l'allemand *Protestant*, lui-même emprunté au latin *protestants, -antis*, participe présent de *protestari*. Tel était, en Allemagne, le nom donné aux partisans de Luther, lesquels, en 1529, à l'issue de la diète de Spire (19 Avril), protestèrent (c'est-à-dire promirent solennellement) d'appeler à un concile général du décret de l'Empereur. Le mot ne concerne donc pas un refus formel de la hiérarchie romaine, comme on a pu le croire plus tard. En passant en français, cette désignation s'est d'abord appliquée aux luthériens d'Allemagne et de Suisse, puis aux Français (1546), restant toutefois rare jusqu'au XVII<sup>e</sup> s. par rapport à *huguenot* ou *réformé*. Ainsi, Guez de Balzac, en 1651, déplore le peu d'usage du mot en France ; il est devenu aujourd'hui la qualification la plus usuelle. Depuis 1618, l'adjectif qualifie également ce qui est propre ou relatif aux protestants (d'abord *religion protestante*).

**protestantisme** : n. m. (1623), dit de la religion protestante et autrefois, par métonymie, de l'ensemble des Églises protestantes et de leurs membres (1790).

**providence** : n. f., emprunté (v. 1165) au latin *providentia* « prévision, prévoyance », employé spécialement pour désigner la possibilité de prévoir en tactique militaire et aussi la prévoyance divine, d'où divinité, servant même de nom propre à une déesse, chez les Romains. Le mot est dérivé du participe présent de *providere* « voir en avant, prévoir » et aussi « pourvoir à » (→ pourvoir). L'ancien français a dit aussi *porvëance* (v. 1160) aux sens de « providence » et de « prudence, sagesse, précaution » (v. 1180), « surveillance », « souci de sa santé », encore en ce sens dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle.

**providentiel, -elle** : adj., apparu pendant la Révolution (av. 1792, *main providentielle*), a été dérivé de *providence* sous l'influence de l'anglais *providential*, attesté dès 1648. ► L'adjectif qualifie une chose, une personne (1834) qui est un effet heureux de la providence et, par extension, qui arrive opportunément.

**pur, pure** : adj. et n., issu (v. 980) du latin *purus* « sans tache, sans souillure » et, par suite, « net, sans mélange », « exempt de ». Ce terme, essentiellement employé dans la langue religieuse, comme le grec *katharos* (→ catharsis) auquel il correspond, appartient à la racine indoeuropéenne dissyllabique que représente le sanskrit *pavītár-* « celui qui purifie », *pūtáh* « purifié », *punāti* « il purifie ». Comme d'autres termes de la langue religieuse, il s'est perdu ailleurs ; le mot celtique, irlandais *úr* « vert, frais » que l'on a rapproché, est semblable à *purus* pour la forme et le sens en serait à la rigueur explicable, mais ce rapprochement reste hypothétique.

**pureté** : n. f. est la réfection savante (1324) de l'ancien français *purté* (XII<sup>e</sup> s.), lui-même issu du latin *puritas*, *-atis*, nom d'état et de qualité dérivé de *purus*.

**purifier** : v. tr., emprunté (v. 1160) au latin *purificare*, de *purus* (→ pur) et de *-ficare* pour *facere* (→ faire), qui signifie « rendre plus pur, nettoyer » au propre et ou figuré.

**puritain, -aine** : adj. et n., probablement emprunté (1562 ; 1587, selon *T.L.F.*, Ronsard) à l'anglais *Puritain* attesté un peu plus tard tant comme nom (1572) que comme adjectif (1589), dérivé de *purity* « pureté », lui-même emprunté au bas latin *puritas*, dérivé de *purus* (→ pur). Le mot désigna d'abord des membres de l'Église anglicane qui voulaient épurer le rite officiel et refusaient certaines traditions héritées du catholicisme romain et maintenues par la reine Élisabeth I<sup>re</sup>. Ces opposants s'étant alliés aux presbytériens dans les luttes contre Jacques I<sup>er</sup> et Charles I<sup>er</sup>, *puritan* désigna également des protestants calvinistes prônant des principes intransigeants. *Puritan* est probablement formé sur le modèle du bas latin *cathari*, *catharistae*, du grec *katharos* « pur » qui a donné au XIII<sup>e</sup> s. le français *cathare* (→ catharsis). *Puritan* a eu pour synonyme anglais *catharan* et a été précédé par *catharite*. Cependant, *puritain* a pu être formé directement en français mai le mot ne s'est répandu que sous l'influence des événements politiques et religieux de Grande-Bretagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> s. dans la recherche d'une *religio purissima* (« religion très pure »).

**religieusement** : adv., dérivé de religieux pour « avec foi, piété » (XIII<sup>e</sup> s.), a pris les valeurs figurées de « scrupuleusement, avec exactitude » (fin XIX<sup>e</sup> s.), et « avec adoration ou vénération » (1847, Balzac).

**religieux, -euse** : adj. et n., réfection (XIII<sup>e</sup> s.) de *religijs* (v. 1112), *religious* (v. 1190), est emprunté au latin *religiosus* tiré de *religio*, avec les sens de « scrupuleux », « pieux », « consacré ». À basse époque, le mot signifie chez les auteurs chrétiens « qui appartient à un ordre et en respecte la règle » (V<sup>e</sup> s.), substantivé pour désigner un moine (VI<sup>e</sup> s.) ; il offre, dans le haut moyen âge, la même valeur double que *religio*.

**religion** : n. f., emprunté (v. 1085) au latin *religio* dont l'étymologie est controversée depuis l'Antiquité. À la suite de Lactance, de Tertullien, les auteurs chrétiens se plaisent à rattacher *religio* au verbe *religare* « relier », de *re-* à valeur intensive, et de *ligare*. La religion ayant pour objet des relations que l'on entretient avec la divinité, le mot signifierait proprement « attache » ou « dépendance », les variations de sens étant analogues à celles de *rattachement* et *attachement*, désignant à la fois le lien effectif et le lien affectif. Une autre origine est signalée par Cicéron et appuyée de son autorité : *religio* serait tiré soit de *legere* « cueillir, ramasser » avec adjonction d'un préfixe *re-* marquant l'intensité ou le retour en arrière, soit de *religere*, « recueillir, recollecter », verbe attesté seulement par un participe. D'après Émile Benveniste, il signifiait, abstraitement, « revenir sur ce que l'on a fait, ressaisir par la pensée ou la réflexion, redoubler d'attention et d'application », développement comparable à celui de *recolligere*. De fait, *religio* est synonyme de « scrupule », « soin méticuleux », « ferveur inquiète », ce qui semble exclure, en latin classique au moins, l'idée de relation avec le sacré. Dans ce sens, le mot convient cependant à l'exercice du culte, à l'observance rituelle qui exigent une pratique littérale et vigilante. Équivalant à « délicatesse de conscience, recueillement, circonspection minutieuse », le terme a pu se fixer rapidement et presque exclusivement sur l'expérience ou la manipulation du sacré. Il ne recouvre à l'origine qu'un ensemble de pratiques, croyances et obligations morales, glissant de la disposition subjective évoquée

ci-dessus aux réalités objectives que cette disposition concerne. Aussi, dans le haut moyen âge, *religio* désigne la discipline monastique, la profession religieuse (v<sup>e</sup> s.), l'ordre religieux (1143) et l'ensemble des vérités et devoirs religieux. Il semble que les langues occidentales, à la différence d'autres idiomes, même indoeuropéens, ont spécialisé un vocable pour distinguer l'appareil des croyances et des rites de toutes les autres institutions sociales. Cette rupture et ce transfert correspondent à la pensée distincte d'un domaine qui n'avait jamais été pensé à part, les sociétés archaïques n'isolant pas la sacralité de la socialité, leur constitution du social étant intrinsèquement religieuse.

**relique** : n. f., emprunté (1080) au latin *reliquiae*, désignant des restes, des débris, spécialisé en latin ecclésiastique pour désigner les restes du corps d'un martyr, d'un saint (fin IV<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> s.) et dérivé de *reliquus* « qui reste » (→ reliquat).

Le mot a gardé le sens religieux chrétien puis, par analogie, s'applique à d'autres religions. En latin médiéval comme en français, *les reliques* désigne une réalité religieuse importante et l'objet d'un culte populaire, d'un commerce et d'une symbolique qui seront vivement critiqués à partir de la Réforme ; le mot est très courant, d'où une phraséologie abondante, par exemple *garder qqch., qqn comme une relique* (1698). L'emploi du pluriel au sens profane de « restes, débris » (v. 1393), littéraire, est devenu archaïque.

**résurrection** : n. f., d'abord *resurrecciun* (v. 1120) puis *résurrection* (v. 1160), est emprunté au latin ecclésiastique *resurrectio*, *-onis* « fait de se relever en revenant à la vie », de *resurrectum*, supin de *resurgere* (→ résurgence).

**rite** : n. m., d'abord *rit* (v. 1395), puis *rite* (1676), est emprunté au latin *ritus*, terme religieux désignant la cérémonie, le culte, également employé avec le sens plus général d' « usage, coutume », souvent joint ou substitué à *mos, moris* (→ mœurs). Ce mot ancien, appartenant surtout à la langue écrite, est la forme à élargissement en *i* de la racine de *armus* « haut du bras, épaule » réservé en principe à un animal (→ *ars*, articuler) ; ce *i* est conservé dans le

grec *ari-thmos* « nombre » (→ arithmétique), dans *nê-ri-tos* « sans nombre », dans le vieil irlandais *rím* « compte » et le gallois *rhif* « nombre ». Pour le sens, on est passé de la valeur concrète, « articulation de l'épaule », à celle de « découpage, articulation, subdivision » par une évolution analogue à celle qui mène de la valeur anatomique de *membre* aux emplois figurés. Quant à *rite*, la valeur religieuse existe dès le sanskrit *rtám*, avestique *ašðm* où l'idée d'articulation correspond à celle d'organisation, d'où « ordre conforme à ce qu'exige la religion ». Le suffixe *-tu* est à rapprocher de *artus* « mesuré, limité, serré » (→ articulation). Sous une forme aberrante, *ritus* est un exemple des concordances du vocabulaire religieux observées entre l'Est (indo-iranien) et l'Ouest (italo-celtique) du domaine indoeuropéen.

**sacerdoce** : n. m., emprunté (fin XIII<sup>e</sup> s.) au latin *sacerdotium*, dérivé de *sacerdos*, *-otis* « celui qui accomplit les cérémonies sacrées » puis « prêtre » ; en général, *sacerdos* représente un composé ancien de type indoeuropéen, issu de *°sakro-dhō-ts* « qui fait une action sacrée » (→ sacrer). Le second élément appartient à la racine *°dhē-* « placer », représentée dans *facere* (→ faire). *Sacer-dos* « prêtre » est représenté en judéo-français *sacerdote* (v. 1120), forme employée par Ronsard et attestée encore au XIX<sup>e</sup> s. (cf. aussi en moyen français *sacerdos*, 1442 ; 1538, *sacerdot*, jusqu'au XVII<sup>e</sup> s.).

**sacerdotal, -ale, -aux** : adj., emprunté (1325) au latin *sacerdotalis*, dérivé de *sacerdotium*, avec la variante *sacerdote* (v. 1420). ► Le mot qualifie ce qui est propre au sacerdoce, en tant qu'état et que corps, et ce qui évoque le sacerdoce. Il entre dans des expressions didactiques : *jeux sacerdotaux*, que les prêtres donnaient au peuple, et *le corps sacerdotal* « les prêtres ».

**sacré, -ée** : adj. et n. m., d'abord attesté dans *pain sacré* « pain consacré » (v. 1130), puis seul (v. 1200), s'applique à ce qui est consacré à Dieu ; le mot a été senti comme une traduction de l'adjectif latin *sacer*, diffusé par l'Église : un adjectif *sacre* « sacré », directement tiré du latin à la fin du XV<sup>e</sup> s., s'est employé jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. *Sacré* qualifie ce qui appartient à un domaine interdit et inviolable (par opposition à *profane*) et qui fait l'objet d'un sentiment de révérence religieuse (XVII<sup>e</sup> s., n. m.). L'adjectif entre dans de

nombreux syntagmes où il s'applique à ce qui appartient au sacré ou au culte : *vases sacrés*, servant au culte (1550), *l'Écriture sacrée* « l'Écriture sainte » (1564), *livres sacrés* « l'Ancien et le Nouveau Testament » (1690).

**Sacré-Cœur de Jésus** : l'adjectif *sacré*, par l'expression *cœur sacré de Jésus*, a servi à former Sacré-Cœur, n.m. (1863), désignant Jésus-Christ dont le cœur, symbole de son amour pour les hommes, est l'objet d'un culte spécifique de l'Église catholique.

cœur : n. m. *quor* (v. 1050), *quer* (1080), *cuor* et *coer* en ancien français, puis *cœur*, est issu du latin *cor*, *cordis* (accus. *cordem*) « organe central de la circulation sanguine » et, par un symbolisme culturel ailleurs assumé par le foie, « siège des émotions, des passions, de la pensée, de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté ». Le mot se rattache, comme le grec *kardia*, à une racine indoeuropéenne *\*k'erd-* représentée dans l'ensemble des langues congénères : allemand *Herz*, anglais *heart*, russe *sierdse*, gallois *craidd*, védique *h<sup>o</sup>rdáh*.

**sacrement** : n. m. est le mot le plus ancien de la série latine de *sacer*. Il est emprunté, d'abord (v. 980) sous la forme *sacrament*, puis *sacrement* (1165-1170), au latin ecclésiastique *sacramentum* qui désignait tout objet ou acte ayant un caractère sacré (mystère, révélation, rite, etc.) ; en latin classique, le mot signifie d'abord en droit « dépôt fait aux dieux d'une certaine somme comme garantie de sa bonne foi, ou de la justesse de sa cause dans un procès » ; ce dépôt s'accompagnant d'une prestation de serment, le mot a pris le sens de « serment solennel », notamment dans la langue militaire ; par évolution phonétique, il a donné *serment*, dont *sacrement* est le doublet savant. *Sacramentum* dérive de *sacratum*, supin de *sacrare* « consacrer ».

**sacrifice** : n. m. (fin XIV<sup>e</sup> s.), d'abord *sacrifise*, *secrefise* (v. 1120), est emprunté au latin *sacrificium* « sacrifice », terme religieux. Le mot a eu une évolution parallèle à celle du verbe. Il désigne d'abord une offrande rituelle à dieu (v. 1120), caractérisée par la destruction, l'immolation réelle ou symbolique, ou l'abandon volontaire de la chose offerte, d'où par extension *sacrifier sacrifise de loenge* « célébrer les louanges de Dieu » (v. 1120),

devenu (1550) *offrir un sacrifice de louange, et faire sacrifice* « sacrifier » (XII<sup>e</sup> s.).

**sacrifier** : v. tr., emprunt (1119) au latin classique *sacrificare* « offrir un sacrifice à une divinité » (intr.) et « offrir en sacrifice » (tr.), de *sacrum facere* « faire une cérémonie sacrée », composé de *sacrum* et de *facere*. Le mot s'est spécialisé en latin chrétien. *Se sacrifier (pour, à)* signifie « se dévouer par le sacrifice de soi, de ses intérêts » (mil. XVII<sup>e</sup> s.).

**sacrilège** : adj., n. et n. m., emprunté (v. 1190) au latin classique *sacrilegus* « qui dérobe des objets sacrés », d'où « impie, profanateur, sacrilège ». À l'époque impériale apparaît le dérivé par substantivation *sacrilegium* « vol dans un temple » et « profanation, impiété ». *Sacrilegus* est composé de la base de *sacrare* (→ sacrer) et de *-legus* « qui recueille » (*-legium* « action de recueillir), second élément de composition issu de *legere* (→ lire).

**sacristie** : n. f., emprunté (XV<sup>e</sup> s.), d'abord sous la forme *sacrestie* (1339), au latin ecclésiastique *sacristia* « charge d'un sacristain avec ses revenus » (1128), puis « sacristie » (v. 1209), dérivé de *sacrista*. La sacristie a été désignée en latin médiéval par d'autres dérivés de *sacrista* : *sacristania* (1038) et *secretarium*, qui correspond à *secretarius*.

**sage** : adj. et n. représente l'aboutissement (1080), par l'intermédiaire de la forme *savie* (1050), d'un latin populaire *°sapius*, *°sabijs*, attesté aussi par l'ancien provençal *savi*, l'espagnol et le portugais *sabio*. C'est une altération du classique *sapidus* « qui a du goût, de la saveur » et au figuré « sage, vertueux » ; Pétrone a un composé *nesapius* « imbécile » parallèlement à *nesapus* « qui non sapit », « qui ne sait pas ». *Sapidus* dérive du verbe *sapere* et a, par ailleurs, abouti à l'ancien adjectif *sade*.

**sagesse** : n. f. a eu parallèle à celle de *sage*. Le nom, d'abord terme de théologie (v. 1170, *saivesce*), s'est dit pour la deuxième personne de la Trinité (la connaissance étant le premier des attributs de Dieu).

**saint, sainte** : adj. et n., issu (1050), par l'intermédiaire de *sancz* (fin <sup>x</sup><sup>e</sup> s., adj. et n. m.) et *sanz* (v. 980), du latin *sanctus* adj. « rendu sacré et inviolable ». L'état de *sanctus* est obtenu par un rite de caractère religieux, alors que *sacer* marque un état initial. *Sanctus* a pris ensuite le sens du grec *hagios* qui avait lui-même reçu la valeur de l'hébreu *qādôš* « saint » (et *qōdeš* « sainteté) chez les juifs et les chrétiens. Du sens de « consacré, établi », on passe à des acceptions essentiellement morales : « vénérable », « vénéré », « vertueux » puis, dans la langue de l'Église, « saint ». *Sanctus* est le participe passé passif, employé adjectivement, de *sancire*, verbe de la langue religieuse et politique signifiant « rendre sacré ou inviolable », puis établir solennellement » (par ex. par une loi) et ensuite « ratifier, sanctionner ». *Sancire* a aussi le sens de « proclamer comme exécration », d'où « interdire solennellement » et « punir ». Ce verbe se rattache comme *sacré* à une racine indoeuropéenne exprimant l'idée de domaine réservé, surhumain et protégé.

**sainteté** : n. f., variante classique (1636) de formes médiévales, *saintité* (v. 1132), *saintetez* (v. 1250) et par latinisme *saincteté* (v. 1487), représente avec toutes ces variantes une réfection d'après le latin de l'ancien *sainteed* (v. 1120), *sainté* (v. 1200) qui se maintient jusqu'au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Ce dernier était issu du latin classique *sanctitas* « sainteté, caractère inviolable, sacré », « probité, droiture », mot donné comme titre à un évêque. ► *Sainteté* désigne le caractère de ce qui est saint; précédé d'un possessif (*sa, votre*), c'est un titre de respect donné au pape (1325, *saintité* ; 1285, *sainte*). *Sainteté* se dit ensuite du fait de vivre comme un saint (1645), d'où *mourir en odeur de sainteté* (<sup>xix</sup><sup>e</sup> s.).

**Saint-Père** : n. m. désigne le pape (<sup>xii</sup><sup>e</sup> s.).

**salut** : n. m. représente l'aboutissement (v. 980) de *salutem*, accusatif de *salus, -utis* « état de la personne ou de ce qui est entier », « bon état », « salut, sauvegarde, conservation » puis « vie », par opposition à « mort ». La notion est personnifiée et divinisée dans la déesse *Salus*, « celle qui assure le salut », et le mot est souvent employé comme formule de salut (*salutem dicere, dare*). Comme *fides*, *salus*, ancien terme religieux passé dans la langue courante, a

été repris dans la langue de l'Église chrétienne qui lui a donné de *salvus* « entier, intact ».

**sanctifier** : v. tr. représente une réfection (1486) par latinisation de l'ancien français *saintefer* (v. 1120), issu du latin ecclésiastique *sanctificare* « rendre saint » (III<sup>e</sup> s.), formé à partir du latin classique *sanctus* (→ saint) et de *facere* (→ faire). On relève aussi en judéo-français la forme *saintijer* (cf. espagnol *santiguar*) et en ancien français les variantes *santifier* (1155, Wace), *saintefer* (XII<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> s.), *sainctifier* (fin XIV<sup>e</sup> s.).

**sanctuaire** : n. m. est la réfection (v. 1380) d'après le latin de l'ancien français *sainctuarie* (v. 1120), issu du latin *sanctuarium* « cabinet d'un roi » et, en bas latin, « lieu sacré », lui-même dérivé de *sanctus*.

**satan** : n. m., emprunt (1165-1170), d'abord sous les formes *satanas* (v. 980) et *Sathan*, nom propre (mil. XII<sup>e</sup> s.), au bas latin ecclésiastique *Satan* ou *Satanas* « Satan, le diable », lui-même au grec *Satan* ou *Satanas* (Nouveau Testament), d'origine hébraïque. L'hébreu *śāṭān*, « adversaire », désigne dans le livre de Job l'ange chargé de tenter le héros pour le mettre à l'épreuve. Le nom est devenu celui du prince des anges déchus, le démon et, par figure, d'une personnalité maléfique.

**satanique** : adj., dérivé du nom propre et emprunt au latin médiéval *satanicus* (XII<sup>e</sup> s.), s'applique à ce qui fait penser à Satan (1475), est propre à Satan (1691) ou à ce qui est digne de Satan, inspiré par l'esprit du mal (apr. 1850).

**sauver** : v. tr. (v. 1180), par les formes *salvar* (842), *salver* (1050), est issu du bas latin *salvare* « rendre bien portant, guérir », « maintenir, conserver », « délivrer » et dans la langue ecclésiastique « procurer le salut éternel » ; *salvare* est dérivé de *salvus* « bien portant, en bon état » (→ sauf). ► *Se sauver*, d'abord au sens religieux (v. 1200), est attesté au XVI<sup>e</sup> s. (1538) pour « échapper à un danger », « se tirer d'affaire », sens sortis d'usage, et pour « s'enfuir pour échapper à un danger » (v. 1280), qui est resté courant. *Se*

*sauver* (1673) est familier avec la valeur de « s'en aller, prendre congé ». Il se dit aussi (1795) d'un liquide qui bout et s'échappe.

**sauveteur** : n. m. (1816, selon Dauzat ; puis 1836, *canot sauveteur*, « bateau de sauvetage »), « personne qui sauve qqn » (1860).

**scandale** : n. m., emprunt (XII<sup>e</sup> s.) au bas latin *scandalum* « pierre d'achoppement » et « ce qui fait tomber dans le mal » ; le latin, pour traduire l'hébreu *mikšôl* « obstacle, ce qui fait trébucher », a repris le grec *skandalon* « piège » (*skandalê* désigne le trébuchet d'un piège où se trouve placé l'appât), puis au figuré sous l'influence d'emplois bibliques pour « occasion de scandale, de péché » ; *skandalon* est apparenté au latin *scandere*. *Scandalum* a par ailleurs abouti à *esclandre*.

**scandaleux, -euse** : adj. reprend le bas latin ecclésiastique *scandalosus* « abominable », dérivé de *scandalum*. ► Terme de religion (1361), couramment appliqué en général à ce qui provoque un scandale (attesté aussi en 1361), l'adjectif s'est dit (1596) d'une personne qui en met une autre en danger de péché. Il qualifie surtout (1690) ce qui est relatif aux scandales et, par extension, ce qui est représenté un abus, est inadmissible.

**scandaliser** : v. tr. (1409), d'abord *escandalisier* (v. 1190), *scandalizer* (1295), a été emprunté au bas latin chrétien *scandalizare*, lui-même du grec ecclésiastique *skandalizein* (dérivé de *skandalon*). ► Le verbe français conserve d'abord les sens étymologiques, « inciter au péché » et « susciter par son mauvais exemple la réprobation », d'où se *scandaliser* (1440-1475) « se rendre coupable devant Dieu », sens disparu. Par extension, le verbe a signifié « divulguer (quand il s'agit du mal) » (v. 1380, *escandalisier*) puis « diffamer, déshonorer » (1409), encore à l'époque classique, et dans un emploi concret « faire mal (à qqn) physiquement (1644, Scarron).

**sceptique** : n. et adj., emprunt savant (1546) au grec *skeptikos* « qui observe, réfléchit » et comme nom, « philosophe sceptique ». Le mot est dérivé de *skeptesthai* « observer, considérer », les philosophes sceptiques faisant

profession d'observer sans rien affirmer. Le verbe se rattache à une racine indoeuropéenne *°skēp-*, *skop-*, « regarder » (→ -scope, -scopie).

**sectaire** : n. et adj. a d'abord désigné (1566) le partisan passionné d'une doctrine, spécialement dans le domaine religieux où il s'est employé pour « protestant » (1566) avec la variante péjorative *sectard* (v. 1530), usage disparu au XVII<sup>e</sup> siècle. ► Le mot est repris à la fin du XVIII<sup>e</sup> s. (1791) et au XIX<sup>e</sup> s. (1825, Stendhal, comme nom ; 1890, adj. ; 1879, n.) pour parler d'une personne qui fait preuve d'intolérance et d'étroitesse d'esprit en politique, religion, philosophie.

**seigneur** : n. m. est une suffixation nouvelle (XII<sup>e</sup> s.) de *seignur*, *seignor* (*Chanson de Roland*, 1080), précédé par *senior* (v. 980), *seinor* (fin X<sup>e</sup> s.). En ancien français, le mot appartient à la 3<sup>e</sup> déclinaison qui présente au singulier deux formes très différentes : *seigneur*, cas régime, est issu du latin classique *seniorem*, accusatif de *senior*, le nominatif qui a abouti, à partir de la forme réduite *°seyor*, à *sire*, cas sujet en ancien français. *Senior* représente le comparatif de *senex*, *senis* « vieux » et nom masculin « vieillard » ; *senior* substantivé s'oppose à *junior* (alors que *vetus* [→ vieux] s'oppose à *novus* [→ neuf]) et comporte dès le I<sup>er</sup> s. une nuance de respect que la langue ecclésiastique développe. La base du latin se retrouve dans d'autres langues indoeuropéennes, par exemple l'irlandais *sen*, le védique *sánaḥ*, l'avestique *hanō*. Pour désigner des personnages de haut rang, *senior* s'est substitué à *dominus* « chef, souverain » en latin classique et s'est employé en latin ecclésiastique en parlant de Dieu.

**serment** : n. m. est l'aboutissement (1290) des formes *sagrament* (842, dans ce que l'on nommera plus tard les *Serments de Strasbourg*) puis *seirement*, *serement* (v. 1120), *sairement* (v. 1155), etc. Le mot est issu par voie orale du latin classique *sacramentum*, terme de droit signifiant « dépôt garantissant la bonne foi d'un plaideur et consacré au service de dieux en cas de perte du procès », d'où « serment (personnel et volontaire) » dans la langue militaire. Le terme s'opposait au *jusjurandum* désignant un serment collectif et imposé ; dans la langue ecclésiastique, *sacramentum* s'est dit ensuite de tout

objet ou acte ayant un caractère sacré, ce qui a donné lieu à l'emprunt sous la forme *sacrement*. *Sacramentum* dérive de *sacrare* « consacrer (à une divinité) », lui-même de *sacer* (→ sacrer).

**sermon** : n. m., emprunt très ancien (v. 980) au latin classique *sermo*, *-onis* « conversation, entretien » et, dans la langue littéraire, « discussion, dialogue », « équivalent de *disputatio* (→ dispute) ; par extension, *sermo* prend le sens de « manière de s'exprimer », « langue, langage » et, dans la langue de l'Église, celui de « discours prononcé en chaire » ; ce mot était rattaché par les Anciens à *serere*, au supin *sertum*, « entrelacer, tresser » et, par figure, « enchaîner, unir » (→ série), interprété comme « enfilade des mots », d'où « discours ».

**Sodome et Gomorrhe** : nom de deux villes bibliques que l'on situe au sud de la mer Morte qui, selon la *Genèse* (XIII, XVIII, XIX) furent détruites en raison de luxure et de la corruption qui y régnait. Le n. f. *sodomie* désigne la pratique du coït anal, notamment dans l'homosexualité masculine ; on trouve en ancien français *sodomerie* n. f. (v. 1380) et en moyen français *sodome* (XV<sup>e</sup> s.).

**spiritualiste** : n. et adj. « partisan de l'immatérialisme » (1771) et au sens moderne « relatif au spiritualisme » (1842), est usuel en philosophie. Le mot s'est aussi appliqué à ce qui se rapporte au spiritisme, par emprunt à l'anglais *spiritualist* (1895), cette valeur ayant disparu.

**spiritualité** : n. f., réfection (mil XIV<sup>e</sup> s.) de *espiritualité* (v. 1250), *espiritualité* (v. 1283), est emprunté au dérivé bas latin *spiritualitas* « spiritualité, immatérialité ». L'évolution du mot est liée à celle de *spirituel* : l'adjectif, réfection (v. 1265) de *spiritiel*, *espirituel* (fin X<sup>e</sup> s.), est emprunté au latin impérial *spiritualis* ou *spiritalis* « propre à la respiration » et en bas latin ecclésiastique « spirituel, immatériel », dérivé du latin classique *spiritus* « esprit ». Le traitement phonétique de radical, analogue à celui de *spiritus*, explique l'alternance des formes en *esp-* et de *sperit-*, *spirit-*, celles-ci éliminant les premières, qui l'ont emporté pour le substantif (*esprit*), ceci au

cours du XVI<sup>e</sup> siècle. On relève jusqu'en 1545 la suffixation savante par *al-*, conservée par l'anglais, à côté de *-el*.

**spirituel, -elle** : adj., réfection (v. 1265) de *spiritiel, espiritiel* (fin X<sup>e</sup> s.), est emprunté au latin impérial *spiritualis* ou *spiritalis* « propre à la respiration » et en bas latin ecclésiastique « spirituel, immatériel », dérivé du latin classique *spiritus* « esprit ». Le traitement phonétique de radical, analogue à celui de *spiritus*, explique l'alternance des formes en *esp-* et de *sperit-*, *spirit-*, celles-ci éliminant les premières, qui l'ont emporté pour le substantif (*esprit*), ceci au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. On relève jusqu'en 1545 la suffixation savante par *al-*, conservée par l'anglais, à côté de *-el*.

**stigmaté** : n. m., emprunté (1403) au latin impérial *stigmata*, pluriel de *stigma, -atis* « marque imprimée aux esclaves » et « marque d'infamie », qui désigne en latin ecclésiastique les marques des plaies de Jésus. Le latin a emprunté le mot au grec *stigma* « piquûre », « plaie ouverte », « ouverture » et « tatouage ». Le mot est dérivé de *stizein* « piquer », qui se rattache à une racine indoeuropéenne *\*sti-*, comme le latin *stigare* et le francique *\*stikkan*.

**substance** : n. f., emprunté (v. 1120), de même que la variante *sustance*, analogue à l'ancien provençal *sustansa*, au latin impérial *substantia* « substance, être, essence », « existence, réalité d'une chose », puis en bas latin « aliments, nourriture, « biens, fortune ». Ce nom dérive de *substare* « être dessous », « tenir bon », formé de *sub-* indiquant la position inférieure (→ *sub-*) et de *stare* « se tenir debout » (→ *ester*). Le mot latin correspond au grec *hupostasis*, de *hupo* (→ *hypo-*) et *stasis* (→ *stase*), et traduit deux de ses valeurs, « fondement [ce qui se tient dessous] » et « substance ».

**symbole** : n. m., emprunté (v. 1380) au latin chrétien *symbolum*, qui conserve les sens du latin classique *symbolus* « signe de reconnaissance », « pièce justificative d'identité », et signifie spécialement « tableau des principaux articles de la foi » et « part à payer », acception reprise du latin classique *symbola* n. f. Le latin reprend grec *sumbolon*, désignant un signe de reconnaissance, à l'origine un objet coupé en deux dont deux hôtes

conservaient chacun une moitié qu'ils transmettaient à leurs enfants ; on rapprochait les deux parties pour faire la preuve que des relations d'hospitalité avaient été contractées. De cette valeur procèdent en grec différents sens : d'une part, « emblème », « signal », « signe de ralliement », d'autre part, « gage », « jeton de présence qu'on donnait au juge », « permis de séjour délivré aux étrangers », « convention, traité », etc., sens partagés par *sumbolê*, repris par le latin *symbola*, alors que *symbolus* conserve l'adjectif grec *sumbolos* « que l'on rencontre » et, comme nom, « signe, indice », « augure ». *Sumbolon* dérive du verbe *sumballein* « jeter ensemble », « joindre, réunir », « mettre en contact », d'où diverses valeurs que l'on retrouve dans le nom. Ce verbe est composé de *sun* « avec, ensemble » (→ syn-) et de *ballein* « jeter », emprunté par le bas latin sous la forme *ballare* (→ bal). ► L'ancien provençal *sembel* (XII<sup>e</sup> s., *far sembel*), *cembel* n. m. (1240) conservait le sens grec de « signe ».

**symbolique** (1552, Rabelais) : n. et adj. qui reprend le bas latin *symbolicus* « significatif », « allégorique », emprunt au grec *symbolikos* « figuratif », « conventionnel », dérivé de *sumbolê*, lui-même dérivé du verbe *sumballein* composé de *sun* et *ballein*.

**temple** : n. m., emprunt ancien (1080) au latin *templum*, terme de la langue augurale désignant l'espace carré délimité par l'augure dans le ciel et sur la terre, à l'intérieur duquel il recueille et interprète les présages (cf. *droit* et *règle*, mots qui véhiculent étymologiquement une idée proche). Par extension, *templum* s'est dit du ciel tout entier (au pluriel *templa caeli*), des régions infernales, des plaines de la mer, ainsi que d'un lieu, d'un édifice consacré aux dieux. D'après Festus, le mot est employé en technique pour désigner une solive placée sur les chevrons, peut-être en référence aux lignes transversales tracées par l'augure dans le *templum* ou à la figure tracée par les poutres qui s'entrecroisent, déterminant une espèce de *templum*. Le mot latin est rapproché de façon approximative du grec *temenos* « enclos sacré » et donc de la racine contenue dans *temnein* « couper » (→ tome, -tomie).

**ténèbres** : n. f., emprunté (1080, au pluriel) au latin *tenebrae* n. f. pl. « obscurité », mot sans singulier avant Apulée. Celui-ci repose sur une forme *°temð-s-rā* (sanskrit *tamirāh*) et contient une racine dissyllabique indoeuropéenne qui a des représentants dans le sanskrit *támah* « ténèbres », le lituanien *témsta* « l'obscurité vient », le letton *timsa, tumsa* « obscurité », l'ancien haut allemand *dinstar* « sombre ». Le passage de *m* à *n* fait difficulté.

**tentation** : n. f., emprunté (v. 1280), d'abord sous la forme *temptacion* (v. 1120), au latin *temptatio* dérivé de *temptare*, signifiant « attaque de maladie » et « essai, expérience », spécialisé en latin ecclésiastique dans son sens religieux. ► Dans un contexte chrétien, le mot désigne le mouvement intérieur portant l'homme au mal. Par extension, il se dit de ce qui incite à une action en éveillant le désir (1637). ► Il a été employé (comme en latin) au sens d'« essai » (v. 1450) jusqu'au XVII<sup>e</sup> s., en concurrence avec *tentative*.

**thaumaturge** : adj. et n. m. (1610), emprunté au grec *thaumatourgos* « qui fait des tours d'adresse », spécialement en grec chrétien « faiseur de miracles ». Ce mot est formé de *ergon* « action » et, pour le premier élément, de *thauma* « objet d'étonnement ou d'admiration », « merveille », en particulier (au pluriel) « tours de force, d'adresse ».

**Tout-puissant, toute puissante** : adj. (v. 1180) « qui peut tout », surtout en parlant de Dieu, d'où, par affaiblissement, « qui a un très grand pouvoir » (1677).

**trinité** : n. f., depuis le XII<sup>e</sup> s. (1172-1174), antérieurement *Trinitad* (980) puis *Trinitet* (v. 1050), est emprunté au latin impérial ecclésiastique *trinitas* (Tertullien), de *trini* « triple », « au nombre de trois » (pluriel), dérivé de *tres* (→ trois).

**vertu** : n. f., issu (fin X<sup>e</sup> s., *vertuol*) de *virtutem*, accusatif du latin classique *virtus* qui désigne le courage, l'énergie morale et, de là, s'emploie pour toute espèce de qualité et de mérite masculin ; utilisé quelquefois pour désigner la force, le mot s'est employé aussi à propos des plantes et des objets inanimés.

*Virtus* dérive de *vir* « homme », par opposition à « femme » (→ viril) ; c'est d'abord, dans une vision sexuellement hiérarchisée de la morale, l'ensemble des qualités viriles.

**vertueux, -euse** : adj., d'abord *vertuus* (1080), *vertuos* (v. 1160), sous la forme moderne au XIV<sup>e</sup> s. (XIII<sup>e</sup> s., d'après l'adverbe, ci-dessous), s'est dit pour « vigoureux, vaillant » jusqu'au XVII<sup>e</sup> s., puis pour « énergique » (v. 1160) et pour « efficace » (XII<sup>e</sup> s.) en parlant d'un remède. ► L'adjectif signifie ensuite « qui a de la vertu » (v. 1225) et s'applique à une femme chaste (1374), acception aujourd'hui vieillie ou utilisée par plaisanterie. ► Il n'est plus usité que dans le vocabulaire religieux pour qualifier une personne qui fait habituellement le bien (XV<sup>e</sup> s.) et il qualifie ce qui a le caractère de la vertu (1640), dans un style soutenu.

**vierge** : n. f. et adj., emprunt, par l'intermédiaire du latin ecclésiastique, sous la forme *virgo* (v. 980), puis *vifgine* (v. 1050), *virjne* (1119) et *vierge* (v. 1250), du latin classique *virgo*, *virginis* « jeune fille qui n'a pas eu de relations sexuelles complètes » ; « jeune fille, jeune femme dont l'hymen est intact » ; le mot s'emploie aussi en parlant des femelles d'animaux. À l'époque impériale, comme adjectif, *virgo* est appliqué à toutes sortes d'objets, au sens de « qui n'a pas servi ».

**visitation** : n. f., emprunté au latin classique *visitatio* « apparition, manifestation », puis en latin impérial « action de visiter », sens de l'emprunt (v. 1200) et, en latin ecclésiastique, « action d'éprouver, d'affliger qqn » ; ce nom dérive du supin de *visitare*.

**vitrail, -aux** : n. m., réfection (1626) de *vitral* (1493), ne se répand qu'au début du XIX<sup>e</sup> s., se substituant alors à *verrière* ; on employait en ancien et moyen français *verrine* (cf. *vitrine*). Le mot désigne un panneau de morceaux de verre découpés et colorés, assemblés au moyen de plomb pour décorer une baie, une ouverture dans un édifice religieux et, par extension (1807, M<sup>me</sup> de Staël), une fenêtre en général.

**vocation** : n. f., emprunté (v. 1190) au latin classique *vocatio*, *-onis* « action d'appeler », d'où « assignation (en justice) » et « invitation », spécialisé en latin ecclésiastique; ce mot dérive de *vocatum*, supin de *vocare* « appeler » (→ avouer), dérivé de *vox*, *vocis* (→ voix).

**vouer** : v. tr. est une réfection graphique des formes anciennes *vuer* (v. 1120), *voer* (1130-1140), dérivées de *veu*, *vou* ou issues d'un latin populaire *ovotare* « vouer », dérivé de *votum* (→ voter). ► Appartenant comme *vœu* au vocabulaire religieux, le verbe a signifié (v. 1120) « promettre (qqch.) à Dieu, à une divinité par un sacrifice », sens encore en usage à l'époque classique. Aujourd'hui et depuis le XII<sup>e</sup> s. (v. 1175), *voue* à correspond à « consacrer à (Dieu, à un saint) en faisant un vœu » ; de là, par extension, *vouer un enfant au bleu, au blanc* « promettre par un vœu qu'il sera habillé de bleu, de blanc (les couleurs de la Vierge) » (1690) et, par figure, *ne savoir à quel saint se vouer* « à qui recourir » (fin XV<sup>e</sup> s.), puis *se vouer à tous les saints* « employer tous les moyens (1835). ► Le pronominal *se vouer à* est très ancien (v. 1155) ; l'emploi intransitif (XV<sup>e</sup> s.) a disparu. ► Le verbe, d'abord pronominal (1390) puis transitif (1579), a signifié « se soumettre à qqn par une promesse solennelle et irrévocable ». Par extension, *vouer* (1580) signifie « faire que (qqn) soit consacré (à un état, une action, etc.) ». *Se vouer* prend ensuite (1680) le sens de « s'employer avec un zèle constant à (qqch) ». ► *Vouer à (qqn)* s'emploie aussi pour « porter à (qqn, qqch.) un sentiment durable et profond » (1664), souvent avec pour complément *admiration* ou, au contraire, *haine, ressentiment*.

**zèle** : n. m., réfection graphique (1512) de *zel* (XIV<sup>e</sup> s., apr. 1350), est emprunté au latin classique *zelus* « jalousie », « zèle », lui-même pris au grec *zêlos* « émulation, rivalité », d'où « ambition », puis « ferveur », apparenté à *zêtein* « chercher, rechercher », et à *dizêsthai* de même sens.

**zélé, -ée** : adj. et n. s'est introduit avec le sens courant de *zèle* (1521). Il s'employait aussi dans le domaine religieux (1594), mais *faux zélé*, « faux dévôt » (1705), a disparu. ► L'emploi substantivé (*un zélé*) [1665] est lui aussi sorti d'usage.

## INDEX

*Les chiffres renvoient aux numéros de page du mémoire, ainsi que des cinq livres du corpus publiés par les Éditions Gallimard, coll. « Folio ».*

mot étudié	mémoire	Les Mots	La Nausée	L'Âge de Raison	Le Sursis	La Mort dans l'Âme
<b>A</b>						
Abbé	26, 29, 104, 120, 261, 302, 305, 312, 333	84, 84, 85	32, 134		344, 473, 474	
Agonie	29, 45, 52, 70, 101, 130, 142, 278, 305	16, 160	122, 209	276, 276		156
Agoniser	69, 70, 305	79	86	148	361	302
Âme	27, 48, 50, 53, 60, 66, 92, 93, 100, 101, 106, 107, 137, 154, 155, 159, 164, 174, 183, 186, 192, 197, 198, 213, 221, 229, 259, 271, 281, 305, 306, 319, 326, 332, 343	11, 44, 44, 55, 70, 74, 74, 81, 81, 82, 83, 90, 103, 105, 110, 134, 136, 143, 151, 156, 169, 192, 192, 192, 201	25, 153x3, 177		140, 222, 394	42, 87, 148, 163, 314, 330, 341, 342, 343, 349
Ange	17, 29, 61, 62, 70, 122, 141, 144, 154, 162, 171, 172, 174, 175, 177, 178, 179, 180, 182, 184, 187, 188, 190, 191, 193, 194, 197, 198, 202, 203, 204, 205, 212, 213, 214, 215, 216, 220, 221, 222, 223, 233, 249, 272, 273, 290, 306, 307, 314, 320, 326, 329, 357	21, 32, 34, 86, 116, 167, 167	158, 168, 168	92, 92, 129, 185, 185, 260	50, 191, 191, 209x3, 212, 212, 334, 375, 468	28, 35x4, 60, 99, 99, 102x3, 156, 172, 173, 175, 175, 181, 220, 299, 319
Angélique	135, 141, 154, 180, 192, 202, 215, 306		19	147, 220		
Anticléricalisme	29, 114, 306	85				
Antipapiste	28, 306	83				
Antisémitisme	211, 306	42				86
Archange	17, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 178, 179, 180, 184, 188, 197, 215, 216, 279, 307			84, 84, 87, 103, 103, 111, 185x3, 188x3, 191, 193, 193, 201, 284x5, 285, 286, 291x3, 294	285	
Archevêque	16, 104, 105, 120, 307		70, 84			
Athée	9, 17, 26, 27, 36, 39, 44, 50, 72, 110, 164, 167, 199, 204, 291, 293, 307, 325	82, 84				303

mot étudié	mémoire	Les Mots	La Nausée	L'Âge de Raison	Le Sursis	La Mort dans l'Âme
Athéisme	9, 10, 37, 150, 249, 292, 293, 307	204				
<b>B</b>						
Baptême	27, 32, 35, 38, 39, 120, 147, 201, 307, 311	83, 163				
Baptisé	26, 27, 64, 145, 198	83, 94				
Baptiser	86, 125, 145, 192, 198, 308		68, 103			148
Béat	185, 186, 308				444	
Béatement	308					257
Béatitude	34, 35, 183, 184, 185, 186, 271, 308	202			52, 403, 442	
Bénédictio	17, 94, 128, 129, 146, 152, 157, 158, 185, 308, 309, 332, 335	147	127			
Bénir	64, 127, 128, 129, 152, 178, 206, 309	53				
Bénitier	20, 152, 309	25				
Bibliquement	127, 128, 309	53				
Blasphématoire	79, 117, 226, 255, 267, 278, 280, 281, 289, 292, 309	68				
Blasphémer	30, 66, 224, 309, 310	85				
Bonté (divine)	72, 74, 148, 154, 219, 234, 255, 310			199	108	303
Bréviaire	72, 106, 107, 117, 310		177, 177			272, 274, 302
Byzantin	310		235			
<b>C</b>						
Caïn	17, 65, 66, 67, 204, 279, 289, 310				223, 224	
Calvaire	64, 130, 276, 277, 289, 310, 311			90		
Carême	228, 288, 311	139				
Catacombe	311				438	
Catéchisme	26, 34, 231, 279, 280, 311	201				
Catéchumène	39, 147, 311, 347	42				
Cathare	99, 100, 292, 312, 350	147				
Cathédrale	24, 25, 64, 83, 228, 229, 312	53, 150	58			
Catholicisme	26, 28, 32, 35, 39, 55, 57, 108, 120, 136, 161, 201, 301, 313, 350	83, 201				
Catholicité	35, 36, 313	203				
Catholique	15, 19, 22, 24, 25, 26, 27, 29, 32, 35, 39, 42, 46, 49, 54, 56, 57, 58, 63, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 81,	12, 14, 81, 82, 83, 84, 85, 202	52, 168, 172		130	303

mot étudié	mémoire	Les Mots	La Nausée	L'Âge de Raison	Le Sursis	La Mort dans l'Âme
	87, 88, 102, 103, 106, 108, 111, 113, 115, 117, 119, 124, 125, 128, 131, 133, 141, 151, 155, 161, 162, 164, 177, 178, 188, 197, 201, 205, 206, 215, 228, 231, 278, 279, 280, 290, 302, 313, 323, 333, 335, 342, 354					
Cella	77, 78, 119, 313	51				
Cérémonie	16, 23, 24, 43, 49, 63, 69, 70, 71, 76, 84, 88, 91, 93, 100, 105, 119, 124, 221, 224, 246, 270, 284, 300, 308, 313, 314, 339, 352, 353, 355	36, 39, 41, 72, 73, 101, 116, 192				173, 333, 333
Cérémonieux	221, 314		131		290	
Charité	30, 63, 101, 124, 125, 168, 169, 207, 314	12		79	113	28, 347
Chérubin	33, 144, 171, 182, 216, 314	91		224		
Choral	81, 82, 119, 314	50				
Chrétien	16, 17, 27, 28, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 38, 39, 41, 43, 49, 50, 51, 56, 58, 59, 61, 63, 64, 70, 73, 78, 81, 88, 94, 95, 100, 101, 102, 103, 110, 111, 117, 120, 121, 122, 124, 125, 128, 130, 150, 155, 164, 167, 177, 182, 188, 194, 197, 201, 202, 206, 208, 209, 210, 213, 215, 216, 232, 272, 275, 276, 279, 280, 281, 286, 288, 290, 292, 314, 315	12, 82, 82, 108, 202, 203	33			
Chrétiennement	126, 315	13				
Chrétienté	95, 270, 315, 333					173
Christ	17, 26, 27, 34, 39, 43, 49, 51, 57, 62, 64, 66, 83, 84, 130, 142, 151, 164, 186, 202, 203, 206, 210, 228, 276, 277, 278, 279, 281, 282, 284, 285, 289, 315		58, 173	92		137, 137

mot étudié	<i>mémoire</i>	<i>Les Mots</i>	<i>La Nausée</i>	<i>L'Âge de Raison</i>	<i>Le Sursis</i>	<i>La Mort dans l'Âme</i>
Ciel	16, 17, 27, 53, 62, 66, 70, 85, 86, 89, 105, 140, 145, 146, 152, 177, 193, 203, 204, 208, 213, 215, 219, 220, 223, 225, 229, 233, 234, 237, 245, 246, 254, 264, 265, 272, 277, 279, 288, 292, 315	19, 28, 38, 77, 81, 86, 93, 109, 129, 136, 141, 147, 150, 151, 177, 186, 199	55, 68, 72, 81	167, 256	36, 71, 100, 101, 101, 149, 223, 384, 393	18, 82, 102, 118, 127, 145, 156, 170x3, 172, 293, 293
Clerc	78, 95, 98, 99, 120, 151, 161, 275, 292, 312, 315, 316	30, 30, 146, 146, 149, 164	65			
Clergyman	107, 108, 316			38	345	
Cléricature	36, 99, 148, 275, 316	97, 133, 146				
Clocher	64, 90, 285, 316				175	217, 217, 251
Communiant, -ante	49, 56, 57, 316, 317		73	182		348
Communion	24, 49, 50, 55, 69, 120, 201, 205, 206, 278, 316, 317		153, 153, 165	199	130, 250	52
Conciliabule	115, 317	152			407	
Confesser (se)	41, 59, 67, 279, 317		33	364	454	
Confession	29, 39, 40, 42, 58, 59, 65, 67, 108, 120, 317	84, 194		282, 364		340
Confessionnel	35, 120, 317	202				
Convertir	23, 31, 32, 77, 108, 156, 317		104			
Couronne (de gloire)	187, 188, 280, 282, 283, 318					95
Créateur	27, 42, 81, 88, 102, 103, 119, 145, 150, 208, 228, 229, 238, 318	81, 94, 109, 119				
Création	10, 14, 81, 86, 107, 172, 203, 227, 229, 235, 272, 298, 318	200				
Créature	88, 102, 125, 141, 145, 150, 154, 164, 190, 191, 194, 195, 205, 213, 222, 233, 262, 272, 318	94, 106, 108	173		236, 437	170
Croix	17, 29, 59, 64, 65, 82, 130, 150, 152, 252, 263, 277, 278, 279, 283, 284, 289, 318, 319	63	230		221, 221, 243, 358	82, 97, 266, 313, 319, 336, 356, 376
Croyant	27, 35, 36, 50, 72, 101, 115, 125, 151, 192, 206, 250, 266, 274, 319, 329	14, 82, 203	165			303
Crucifixion	29, 81, 82, 284, 319, 343	50				
Culte	5, 15, 16, 18, 19, 21, 23, 24,	37, 53, 54, 56				

mot étudié	<i>mémoire</i>	<i>Les Mots</i>	<i>La Nausée</i>	<i>L'Âge de Raison</i>	<i>Le Sursis</i>	<i>La Mort dans l'Âme</i>
	25, 26, 28, 34, 55, 56, 57, 62, 63, 70, 76, 78, 80, 83, 88, 92, 96, 98, 113, 117, 119, 120, 127, 128, 129, 133, 135, 140, 141, 143, 144, 146, 152, 155, 161, 201, 215, 233, 247, 275, 290, 319					
Curé	16, 29, 41, 42, 68, 94, 108, 113, 114, 118, 120, 261, 292, 319	21, 84	33, 33, 33	146	343x3, 344, 344, 373, 457, 458, 463, 473	296, 308
Cureton	16, 71, 72, 73, 113, 114, 117, 118, 120, 319				342, 344	129, 302, 306, 307, 307, 308x4, 312, 339
<b>D</b>						
Débaptiser	35, 320	202				
Déchristianisation	27, 201, 301, 320	82				
Déchristianisé	201	123				
Démon	48, 177, 197, 202, 213, 216, 257, 320, 321, 326, 328, 334, 357	105		306		
Démoniaque	17, 174, 177, 201, 202, 320, 322		32	179		
Dernier repas	29, 206, 285, 289					218
Destin	24, 39, 73, 85, 101, 102, 133, 140, 143, 145, 153, 159, 179, 202, 232, 233, 235, 253, 259, 266, 274, 320, 321	22, 41, 108, 164, 166	67	256	108, 139	28, 30, 147, 305
Destinée	148, 321	103			367, 378	
Diable	17, 28, 33, 137, 176, 183, 188, 197, 198, 199, 202, 204, 225, 226, 228, 245, 246, 247, 256, 284, 289, 294, 298, 320, 321, 322, 334, 357	28, 58, 132, 175, 185	55, 57, 81, 135	136, 244, 307	52, 245, 315, 323	62, 97, 199
Diabolique	198, 199, 204, 318, 322	64				
Dieu	9, 10, 16, 17, 19, 20, 24-39, 42, 45, 46, 49, 50, 51, 58, 60, 61, 63-68, 70, 72, 73, 74, 81, 82, 87, 88, 94, 96, 97, 98, 100, 101, 102, 103, 106, 107, 110, 113, 114, 117, 119, 120, 124, 125, 127-131, 133, 135,	21x4, 22, 25, 38, 40, 51x3, 74, 81, 81, 82, 82, 83, 84, 84, 85, 86x4, 96, 110, 140, 142, 148, 148, 166, 185, 185, 200, 202, 206, 206	23, 42, 44, 44, 61, 71, 123, 146, 164, 168, 173, 177, 178, 178, 212, 225, 240, 243	13, 17, 23, 40, 92, 167, 252, 291, 291, 322, 359	42, 42, 53, 85x3, 89, 91, 107, 130, 130, 131, 132, 135, 135, 139, 140, 143, 143, 149x4, 151, 158, 165, 176, 221, 221, 222x3, 223, 223, 224, 235,	9, 10x4, 18x3, 19, 25, 30, 32, 51, 58, 59, 62, 85, 105, 105, 107, 111, 117, 119, 119, 124, 124, 133, 137, 137, 139, 144, 163, 177, 179, 191, 195,

mot étudié	mémoire	Les Mots	La Nausée	L'Âge de Raison	Le Sursis	La Mort dans l'Âme
	136, 137, 140-145, 148, 149, 150, 152, 153, 155, 157, 158, 160, 164, 167, 170, 171, 174, 178, 183, 186, 188, 193, 195, 197-200, 202-209, 212, 213, 215, 216, 218, 222, 224, 231-246, 249-256, 258-270, 272, 273, 274, 277, 278, 279, 280, 283-292, 294, 297, 298, 300, 304, 322				265, 268, 287, 300, 330, 332, 359, 367, 367, 372x4, 397, 397, 399, 411, 411, 448, 455, 457, 457, 458, 461, 470x3, 471, 474x6, 475	198, 231, 234, 236, 237, 238, 238, 240, 241, 244, 271, 280, 303, 303, 304, 304, 305, 305, 307, 309, 322, 323, 328, 328, 338, 345, 349, 375, 376
Dimanche	20, 21, 29, 36, 43, 49, 50, 64, 65, 66, 72, 84, 85, 87, 88, 104, 105, 106, 117, 228, 244, 246, 299, 325, 343	25, 37	67, 68, 73, 81, 86, 131, 165, 166	13	221, 221, 222	156, 274, 302x3, 320, 343
Divin	17, 25, 30, 33, 34, 46, 48, 61, 66, 72, 74, 80, 81, 82, 98, 103, 127, 140, 142, 143, 144, 145, 146, 148, 157, 170, 192, 193, 195, 204, 207, 208, 209, 215, 218, 219, 223, 232, 234, 250, 254, 261, 266, 277, 278, 285, 288, 289, 300, 322	51, 73, 145		183	100	303, 303
Divinité	17, 60, 63, 78, 93, 98, 101, 103, 129, 130, 144, 163, 169, 170, 171, 180, 226, 273, 292, 322			40		
Dogme	27, 28, 29, 66, 81, 131, 151, 249	84				
Don	16, 33, 133, 140, 143, 144, 145, 148, 215, 216, 231, 232, 276, 323	22, 57, 81, 93, 94, 136, 158, 173				
Donateur	231, 323	29, 158				
<b>E</b>						
Ecce homo	280, 281, 323				457	
Ecclésiastique	22, 95, 105, 106, 115, 119, 172, 186, 324	38				
Église	15, 15, 19, 22, 25, 27, 32, 36, 38, 39, 50, 55, 56, 57, 58, 64, 65, 66, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 78, 81, 84-91,	21, 30, 50, 82, 82, 203	45, 66, 68, 68, 68, 68, 68, 69, 72, 166	138	26, 92, 175, 221, 222x3, 224, 224, 302, 393x4, 395, 457	122, 123, 124, 127, 129, 217, 217, 241, 244, 251, 251, 302, 305, 307,

mot étudié	mémoire	Les Mots	La Nausée	L'Âge de Raison	Le Sursis	La Mort dans l'Âme
	94, 95, 98, 100, 101, 102, 106, 108, 111, 113, 115, 116, 117, 119, 120, 124, 131, 133, 142, 151, 152, 155, 161, 169, 177, 200, 201, 228, 231, 279, 280, 283, 285, 286, 290, 300, 302, 324					313, 334
Eli, Eli, lamma sabachtani	278, 281, 324				153	
Élu	35, 36, 73, 98, 102, 103, 140, 152, 153, 167, 188, 215, 230, 233, 272, 283, 324	109, 153, 164, 203, 204				306
Émerveiller	29, 133, 142, 325	22, 73, 85, 115, 156		64		
Émerveillement	134, 135, 190, 194, 325	62, 87			334	172
Encens	88, 90, 91, 178, 325				230	217
Endimanché	23, 65, 104, 325	40			221	
Enfant-Dieu	193, 216					156
Enfer	17, 41, 42, 100, 203, 247, 252, 325		33, 230		191, 200, 200	164, 180
Enthousiasme	102, 128, 158, 185, 261, 325	12, 26, 54, 111, 127, 139, 153, 164, 172	19, 31, 59, 167, 212	153, 153, 169, 213, 267		29, 67, 97, 224, 290
Enthousiaste	44, 326					334
Épiscopal	44, 326					89
Espérance	30, 63, 64, 100, 167, 204, 206, 207, 326				130	
Esprit	10, 14, 17, 28, 29, 41, 45, 53, 54, 56, 58, 80, 81, 93, 98, 125, 128, 137, 149, 158, 159, 165, 177, 178, 183, 184, 186, 189, 190, 194, 196, 197, 201, 202, 204, 213, 216, 223, 228, 231, 232, 233, 273, 275, 279, 288, 326	31, 51, 51, 53, 84, 84		363	294	
Éternel	24, 34, 35, 42, 43, 46, 53, 66, 68, 89, 127, 128, 140, 151, 163, 170, 183, 186, 188, 207, 252, 254, 266, 271, 280, 283, 287, 327	41, 53	123	238	222, 222, 300, 394, 395, 457, 458	85
Évangile	34, 65, 101, 172, 183, 188, 202, 279, 280, 282, 283, 284,	201				

mot étudié	<i>mémoire</i>	<i>Les Mots</i>	<i>La Nausée</i>	<i>L'Âge de Raison</i>	<i>Le Sursis</i>	<i>La Mort dans l'Âme</i>
	291, 327					
Évêque	16, 38, 42, 85, 86, 95, 102, 105, 108, 114, 115, 116, 120, 186, 327		68, 68			
Exil	207, 208, 327			169	100	343
Exode	208, 265, 273, 278, 285, 286, 328				100	
Exorcisme	47, 48, 52, 144, 328		130, 179			
Expiation	60, 61, 68, 73, 74, 120, 328			349	455	305
Expiatoire	57, 151, 152, 328	147				
Expier	67, 73, 151, 207, 328					305, 305
Extase	19, 20, 51, 134, 135, 141, 146, 149, 157, 165, 199, 224, 228, 249, 269, 328	25, 26, 38, 62, 84, 139, 199	83, 133, 158, 165, 186, 186	116, 176, 231, 238, 275	13, 246, 260	33, 124, 158
Extasier (s')	145, 146, 159, 227, 329	34, 35, 129				
Extrême-onction	38, 39, 42, 45, 46, 120, 329	163				
<b>F</b>						
Faiseuse d'ange	172, 203, 204, 329			129		
Fidèle	26, 29, 49, 55, 56, 57, 63, 64, 70, 74, 77, 86, 88, 92, 94, 96, 98, 103, 131, 152, 153, 195, 201, 205, 206, 211, 212, 228, 238, 261, 287, 329	21, 27, 96, 145, 152	72	40	78, 236	344, 367
Fidélité	28, 103, 172, 329	83, 193	30, 92			
Foi	16, 17, 19, 20, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 35, 36, 37, 39, 42, 46, 49, 50, 52, 58, 59, 63, 64, 69, 80, 81, 87, 88, 90, 91, 103, 110, 117, 120, 121, 128, 147, 153, 154, 155, 161, 164, 167, 187, 188, 197, 198, 201, 204, 205, 206, 207, 210, 213, 215, 216, 248, 249, 250, 254, 255, 266, 280, 281, 282, 286, 290, 292, 329	25, 78, 81, 81, 82, 83, 83, 84, 123, 169, 202, 206	164, 181, 209	194	451, 451	102, 151, 165, 217, 319
<b>G</b>						
Glorifier	82, 102, 103, 330	109				
Gomorrhé	72, 74, 289, 330, 360					303, 303
Grâce	38, 39, 60, 66, 85, 101, 103, 111, 113, 131,	28, 40, 59, 70, 74, 76, 115, 194	31, 46, 68, 90, 148, 148, 190,	104, 203		

mot étudié	mémoire	Les Mots	La Nausée	L'Âge de Raison	Le Sursis	La Mort dans l'Âme
	140, 141, 148, 150, 152, 167, 180, 181, 206, 207, 215, 225, 232, 248, 268, 278, 330		193, 204, 209			
<b>H</b>						
Horreur religieuse / sacrée	171, 195, 216			40		230
Hostie	49, 57, 330			182		
Humble	36, 58, 72, 87, 162, 212, 331		168, 226	282	115	251, 303
Humblement	197, 331	31, 52				
<b>I</b>						
Idolâtre	140, 144, 180, 331	92				
Idolâtrer	141, 331	29				
Idole	27, 130, 144, 173, 174, 331	17, 81		71	440	
Immortalité	34, 35, 37, 46, 102, 103, 150, 230, 332	109, 204				
Imprécation	332					130
Incarnation	33, 142, 163, 213, 299, 332	185			363	
Incroyance	27, 29, 332	82, 84				
Incroyant	72, 73, 125, 333	14				303
<b>J</b>						
Jésus-Christ	17, 24, 43, 54, 59, 82, 131, 133, 142, 150, 206, 226, 276, 277, 279-285, 289, 300		68			137, 137
Jociste	72, 74, 333					303
Joue (la)	64, 65, 113, 134, 173, 189, 259, 279	62	140	103	22, 106, 158, 221x4, 446	139, 161, 299, 340, 343, 349
Jugement	45, 141, 149, 159, 196, 197, 265, 286, 287, 289, 333				288	196
Juif, juive	27, 94, 96, 101, 151, 169, 207-212, 237, 280, 281, 282, 283, 286, 287, 295, 334	42, 42	247, 249	60, 62, 148, 267, 318, 318	22, 38, 100x4, 101, 106, 106, 107, 109x11, 110, 112, 113x9, 114x3, 115x4, 360, 360, 361x3, 461	25, 28, 28, 48, 86, 131x3, 176
<b>L</b>						
Lucifer	176, 177, 205, 216, 334			284		
Luthérien	26, 27, 39, 66, 127, 128, 335	53, 82				
<b>M</b>						
Malédiction	17, 185, 207, 208, 284, 335				100, 100, 101	25
Manichéisme	99, 163, 292, 335		170			
Manne céleste / divine	277, 278, 289, 335			183	463	
Martyr	17, 29, 51, 57, 58, 61, 73, 98,	34, 110, 145, 155,	166	67	165, 209, 209, 293x3,	306

mot étudié	<i>mémoire</i>	<i>Les Mots</i>	<i>La Nausée</i>	<i>L'Âge de Raison</i>	<i>Le Sursis</i>	<i>La Mort dans l'Âme</i>
	99, 101, 102, 151, 186, 187, 188, 189, 190, 200, 215, 216, 224, 230, 257, 295, 296, 335	170			294, 294, 309, 309, 310, 310, 364, 364, 370, 370	
Martyre	37, 102, 103, 147, 148, 168, 187, 188, 189, 190, 209, 210, 336	43, 57, 107, 108, 128, 157, 204			107, 163, 309, 364, 417, 446	
Martyriser	168, 211, 336			318, 366	110	
Matérialisme	72, 74, 336					304, 304
Matérialiste	42, 73, 336					304, 304
Maudire	17, 203, 219, 223, 265, 284, 287, 336	177				
Merveille	58, 133, 134, 135, 144, 213	22, 62, 87, 111				102
Messe	19, 20, 21, 23, 24, 27, 36, 50, 54, 55, 56, 57, 62, 63, 67, 70, 84, 85, 86, 87, 117, 119, 152, 157, 201, 337	25, 37, 41, 82, 147	67, 68, 72, 72, 165, 165, 166	76, 100, 202	14, 223	274, 311, 320, 333
Miracle	16, 122, 132, 192, 215, 216, 227, 250, 266, 292, 337	20	207, 248			25, 83, 148x3
Miraculeux	33, 51, 85, 122, 191, 337		67			
Mission	31, 32, 38, 99, 102, 103, 108, 115, 139, 140, 142, 145, 171, 200, 223, 228, 233, 234, 256, 337	108, 139, 172, 186, 199				
Missionnaire	31, 32, 233, 338					
Moine	16, 27, 98, 109, 110, 111, 120, 181, 338	82		48, 182, 182, 203		139
Moïse	17, 27, 31, 208, 273, 274, 277, 286, 289, 338	93, 130				
Mur des lamentations	207, 334, 338				100	
Musulmane	151, 338				91	
Mystère	21, 38, 43, 50, 100, 135, 150, 151, 179, 339	36, 101	165	123, 216, 286, 317		
Mystérieusement	339		191			52, 263
Mystérieux	12, 21, 67, 172, 195, 279, 339	139, 175	45, 76, 89, 131, 140, 155, 179, 203, 214	84, 88, 159, 216	223, 295	24, 172, 330
Mysticisme	28, 48, 163, 293, 339	83	170			
Mystifié	21, 296, 339	37, 48, 132, 174, 204				88, 251, 270x3, 326
Mystique	16, 48, 51, 53, 66, 68, 134, 135, 145, 151, 152, 164, 170, 171, 183, 186, 234, 249, 288, 302, 339	141, 147, 203	130	40	99	

mot étudié	mémoire	Les Mots	La Nausée	L'Âge de Raison	Le Sursis	La Mort dans l'Âme
<b>N</b>						
Naturaliste	11, 42, 126, 340	13				
Nef	88, 119, 340				236	
<b>O</b>						
Oblat	73, 340					306
Onction	95, 281, 315, 340	30	59			87
Orgue	22, 36, 119, 340	50				
<b>P</b>						
Palme	187, 188, 341				209	
Panthéisme	42, 341					
Panthéiste	41, 42, 341		33			
Pape	16, 95, 99, 101, 102, 108, 111, 112, 115, 120, 131, 341	165				
Papisme	29, 342	85				
Papiste	342	50				
Paradis	17, 220, 270, 271, 272, 287, 288, 342	30				173, 266, 320
Passion	15, 20, 26, 27, 29, 43, 51, 52, 77, 100, 108, 127, 163, 193, 196, 228, 251, 276, 277, 281, 284, 289, 342	12, 39, 82, 85, 143	45, 103	89, 146, 280		31, 156, 301
Pasteur	29, 31, 65, 92, 93, 97, 98, 108, 116, 120, 123, 124, 343	11x3, 12, 84, 145		38	122	
Patriarche	16, 92, 94, 95, 97, 120, 186, 198, 274, 343	21, 130				
peccamineux, -euse	198, 343	32				
Péché	35, 38, 39, 58, 59, 61, 67, 68, 72, 73, 74, 98, 131, 137, 148, 151, 205, 206, 343					303, 305
Pécher	203, 343					303
Pécheur, Pécheresse	38, 39, 58, 65, 72, 74, 344					303, 304
Pèlerins	83, 344		58		71	
Pharisien	27, 282, 345	81				
Pieux	21, 26, 39, 95, 117, 123, 126, 159, 160, 215, 292, 345	12, 30, 165	136, 137			274
Portail	81, 82, 88, 119, 345	50				280
Prédestination	35, 36, 153, 345	203				
Prédestiné	35, 36, 102, 139, 140, 150, 233, 346	74, 189, 203				
Prédiction	243, 281, 282, 346					87
Prêtre	16, 24, 27, 29, 31, 32, 38, 39, 41, 42, 54, 57, 58, 63, 64, 72,	40, 51, 57, 64, 82, 85, 139, 147	25, 32, 102, 177	162	22, 38, 236	274, 302, 305

mot étudié	mémoire	Les Mots	La Nausée	L'Âge de Raison	Le Sursis	La Mort dans l'Âme
	73, 74, 77, 78, 80, 88, 92, 93, 96, 97, 106, 107, 108, 109, 112, 113, 114, 117, 120, 129, 139, 148, 152, 155, 161, 178, 201, 242, 281, 346					
Prie-Dieu	20, 87, 88, 119, 346	25			230	
Prier	19, 88, 93, 101, 237, 251, 258, 346		212	267, 363	474, 474	
Prière	26, 29, 48, 52, 60, 61, 64, 79, 88, 99, 100, 101, 106, 117, 120, 151, 152, 183, 219, 228, 241, 258, 261, 268, 269, 292, 347	21, 61, 84, 96, 147		216, 256, 299	50	359
Pronaos	77, 78, 119, 348	51				
Prophète	25, 29, 79, 98, 104, 136, 139, 231, 243, 274, 282, 348	53, 103			457	
Prophétie	136, 219, 348	21			492	
Prophétique	135, 136, 138, 215, 348	26, 64		93	339, 361	330
Prophétiquement	179, 348				112	
Prophétiser	16, 135, 136, 137, 138, 140, 153, 215, 348	27, 64, 171, 187				
Protestant	29, 35, 57, 72, 81, 88, 92, 94, 119, 124, 126, 128, 181, 215, 274, 281, 349	84, 202				87, 303
Protestantisme	93, 108, 120, 125, 349	14				
Providence	140, 143, 145, 146, 215, 232, 234, 263, 288, 292, 349	94, 150				
Providentiel	73, 74, 140, 143, 192, 216, 232, 250, 266, 277, 349	81, 97, 161, 189				306
Pur	37, 48, 49, 86, 99, 100, 109, 110, 126, 134, 135, 171, 172, 183, 186, 190, 194, 213, 215, 231, 232, 233, 239, 243, 273, 282, 286, 350	13, 50, 62, 63, 93, 158, 167, 206	130	48, 84	69, 276	66, 87, 102, 118, 245
Pureté	27, 51, 99, 180, 182, 312, 350	50, 77, 82				
Purifier	38, 185, 350					119
Puritain	99, 126, 181, 350	13, 122, 176		222		
<b>R</b>						
Règne du Mal	213					103
Religieusement	27, 96, 185, 187, 351	82			69, 437	

mot étudié	mémoire	Les Mots	La Nausée	L'Âge de Raison	Le Sursis	La Mort dans l'Âme
Religieux	10, 15, 16, 17, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 27-32, 34, 35, 36, 39, 42, 44, 46, 48, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 69, 71, 72, 74, 76, 77, 78, 79, 81-85, 87, 88, 91, 93, 95, 96, 99, 100, 102, 103, 106, 110, 111, 112, 113, 117, 119, 120, 122, 123, 126, 127, 130, 136, 147, 150, 153, 155, 161, 163, 164, 167, 169, 170, 171, 177, 178, 181, 182, 185, 187, 188, 194, 195, 196, 198, 201, 202, 206, 208, 210, 212, 216, 217, 218, 219, 225, 226, 227, 232, 236, 247, 248, 250, 252, 254, 259, 267, 271, 275, 282, 284, 288, 290, 291, 293, 298, 351	50, 82, 84	209	95, 169		230, 297
Religion	1, 15, 17, 19, 23, 25, 26, 27, 31, 32, 34, 35, 36, 39, 41, 43, 44, 47, 48, 49, 56, 57, 58, 59, 61, 64, 67, 68, 71, 77, 78, 79, 80, 83, 85, 86, 87, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 102, 103, 108, 110, 114, 117, 119, 120, 122, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 133, 134, 141, 150, 151, 154, 155, 160, 161, 163, 166, 178, 182, 183, 186, 192, 194, 195, 201, 205, 206, 210, 215, 219, 226, 227, 228, 232, 234, 275, 276, 290, 291, 292, 301, 302, 351	14, 51, 53, 81, 82, 146, 201, 203	113, 124		458	129
Relique	27, 57, 76, 99, 201, 352	146, 146		182		
Résurrection	29, 33, 39, 59, 150, 151, 152, 228, 275, 276, 352	95, 173, 175		272		146

mot étudié	<i>mémoire</i>	<i>Les Mots</i>	<i>La Nausée</i>	<i>L'Âge de Raison</i>	<i>Le Sursis</i>	<i>La Mort dans l'Âme</i>
Rite	15, 18, 19, 23, 24, 26, 35, 38, 39, 49, 55, 61, 71, 74, 95, 100, 106, 115, 119, 120, 130, 151, 290, 352					
<b>S</b>						
Sacerdoce	93, 94, 116, 127, 128, 148, 274, 293, 353	11, 39, 54, 57, 129				
Sacerdotal	95, 96, 316, 353	30				
Sacré	16, 17, 19, 21, 22, 30, 32, 35, 36, 39, 42, 56, 57, 60, 61, 62, 64, 70, 76, 78, 79, 80, 88, 90, 93, 94, 109, 113, 115, 117, 119, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 135, 145, 152, 155, 156, 157, 158, 159, 169, 174, 178, 180, 182, 191, 195, 210, 215, 216, 221, 224, 226, 227, 228, 234, 238, 255, 275, 276, 278, 284, 285, 288, 289, 291, 293, 353	20, 37, 52, 53, 61, 71, 86, 98, 102, 136, 137, 173, 184, 201, 203	128, 165	146, 146, 321	86, 89, 89, 108, 132, 161, 207, 236, 299x3, 300, 366, 371, 399	107, 151, 218, 230, 326, 333
Sacré-Cœur	85, 133, 354	22	68			
Sacrement	15, 38, 39, 42, 46, 49, 56, 58, 66, 67, 113, 115, 116, 120, 152, 201, 206, 284, 354		33, 123			
Sacrifice	24, 54, 57, 67, 68, 93, 100, 108, 113, 129, 130, 151, 167, 169, 206, 354	11, 16, 95, 147	123	146	183, 287, 287, 357, 358, 358, 455	
Sacrifié	47		124			
Sacrifier (se)	99, 151, 167, 168, 230, 257, 355		85	61, 117, 117, 286		
Sacrilège	51, 170, 171, 226, 227, 355	68		40	453, 453	119
Sacristie	94, 355	21				
Sage	16, 20, 31, 61, 102, 133, 135, 136, 138, 140, 142, 143, 145, 146, 155, 157, 180, 215, 232, 261, 292, 355	24, 24, 29, 54, 108, 119, 161, 183	126, 127, 159		50, 474	113, 159, 359, 360
Sagesse	43, 68, 143, 145, 149, 156, 182, 183, 212, 215, 218, 231, 232	26, 42, 44, 165	104, 104		458	301
Saint	16, 22, 25, 27, 28, 34, 35, 38,	31, 38, 39, 52, 53, 82,	31, 33, 45, 49, 57, 58,	123, 169	50, 89, 130, 287, 393	

mot étudié	<i>mémoire</i>	<i>Les Mots</i>	<i>La Nausée</i>	<i>L'Âge de Raison</i>	<i>Le Sursis</i>	<i>La Mort dans l'Âme</i>	
	43, 47, 49, 50, 53, 57, 58, 60, 61, 62, 70, 76, 79, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 100, 101, 102, 103, 110, 115, 119, 120, 122, 127, 131, 135, 139, 142, 146, 151, 152, 155, 156, 169, 174, 175, 178, 183, 188, 197, 198, 199, 203, 204, 205, 206, 215, 224, 227, 229, 231, 234, 235, 238, 275, 276, 280, 282, 283, 284, 295, 301, 356	83, 83, 84, 115, 128, 147, 148, 157, 157, 169, 170, 200, 201, 202	67, 67, 68x6, 69, 72, 84, 103, 114, 123, 131, 137x3, 166, 212, 219				
Saint-Esprit Esprit Saint	17, 24, 25, 35, 36, 37, 38, 81, 97, 98, 119, 142, 152, 229, 230, 231, 234, 279, 288	53, 145, 151, 152, 152, 154, 155, 158, 161, 199, 201, 203, 204					
Saint Michel	174, 175, 197, 198	31, 62		169			
Sainteté	28, 102, 103, 199, 356	84, 109					
Saint-Père	102, 356	165, 166, 166					
Salut	35, 37, 96, 98, 99, 108, 129, 130, 151, 152, 167, 168, 188, 189, 209, 212, 230, 272, 279, 283, 356	146, 148, 202, 204, 206	131	65			
Sanctifier	64, 81, 116, 231, 232, 285, 357					202	
Sanctuaire	16, 21, 22, 76, 77, 78, 79, 80, 86, 87, 119, 357	36, 61	138				
Satan	17, 174, 204, 205, 357			288, 288			
Satanique	33, 214, 279, 357	185					
Sauver (se)	10, 26, 30, 36, 37, 66, 67, 79, 98, 99, 139, 151, 152, 175, 180, 193, 204, 222, 270, 357	85, 96, 106, 112, 132, 137, 145, 146, 148, 194, 203, 206, 206	92	188, 294, 318, 362	99, 461	156	
Sauveteur	152, 358	96, 148					
Scandale	20, 42, 80, 230, 243, 358	25, 49, 56, 153	226	214	378	141	
Scandaleux	148, 358	57			28, 228x3	258	
Scandalisé	116		78	39, 105, 224, 249, 298, 306, 337	31, 101, 149, 157, 294, 411	74, 89, 170	
Scandaliser (se)	80, 85, 220, 358	31, 64, 99, 153		95, 206, 240, 270	398		
Sceptique	73, 125, 358				30	304	

mot étudié	<i>mémoire</i>	<i>Les Mots</i>	<i>La Nausée</i>	<i>L'Âge de Raison</i>	<i>Le Sursis</i>	<i>La Mort dans l'Âme</i>
Sectaire	72, 359					303
Seigneur	43, 64, 72, 73, 85, 178, 231, 264, 359	152, 152	68		149, 223, 223	303, 303, 305, 305, 306
Serment	177, 246, 292, 359			89, 256		
Sermon	34, 43, 72, 73, 74, 75, 186, 360					306, 307
Sodome	72, 74, 289, 330, 360					303, 303
Spiritualiste	125, 126, 360	13				
Spiritualité	17, 20, 29, 48, 92, 93, 141, 158, 159, 177, 292, 302, 360	11, 25, 85, 89	128			
Spirituel	16, 42, 48, 60, 66, 70, 74, 82, 108, 114, 125, 126, 127, 135, 141, 152, 172, 184, 192, 194, 213, 220, 221, 232, 250, 266, 301, 361	94, 168, 176	215, 217			179
Stigmate	51, 52, 361		48, 166			
Substance	25, 98, 206, 361	145				
Symbole	65, 66, 104, 105, 106, 133, 188, 191, 194, 202, 203, 213, 218, 282, 284, 361	157	70, 172			15
Symbolique	19, 196, 206, 221, 362	52				
<b>T</b>						
Temple	16, 76, 77, 78, 80, 101, 119, 178, 221, 362	51, 64				145, 145
Ténèbres	90, 91, 177, 197, 363					217
Tentation	14, 20, 36, 62, 102, 103, 148, 164, 204, 252, 363	25, 25, 108, 203		147		
Thaumaturge	227, 288, 292, 363	128				
Tout-puissant	26, 30, 36, 131, 150, 363	81, 85, 203				
Trinité	38, 81, 142, 229, 234, 363				401	
<b>V</b>						
Vertu	16, 17, 20, 28, 30, 33, 63, 93, 101, 121, 122, 125, 126, 127, 128, 145, 149, 151, 153, 155, 157, 171, 183, 196, 206, 207, 210, 215, 216, 234, 275, 276, 285, 286, 289, 363	13, 13, 19, 25, 53, 67, 67, 96, 129, 132, 164, 170, 172, 173, 176, 184, 185, 186	90, 90	224		146, 146, 161, 244, 289, 338
Vertueux	17, 126, 153, 215, 364	13, 25, 71, 86, 142				
Vierge	16, 35, 61, 83, 84, 101, 130, 131, 142, 151,	18, 20, 56, 77, 103, 202	25, 58	64		

mot étudié	<i>mémoire</i>	<i>Les Mots</i>	<i>La Nausée</i>	<i>L'Âge de Raison</i>	<i>Le Sursis</i>	<i>La Mort dans l'Âme</i>
	155, 178, 188, 197, 215, 280, 283, 364					
Visitation	178, 179, 292, 364			284, 285, 286		
Vitrail	81, 82, 90, 91, 119, 364	50	84			217
Vocation	14, 28, 30, 31, 93, 97, 99, 101, 102, 127, 140, 145, 148, 151, 210, 231, 234, 242, 273, 274, 275, 365	11, 83, 86, 126, 127, 130, 130, 134, 139, 143, 146, 158, 168			378, 378	63
Vouer (se)	24, 25, 31, 93, 96, 98, 100, 137, 141, 147, 148, 167, 173, 215, 238, 275, 365	53, 57, 93, 93, 133, 147, 169, 175, 191				
<b>Z</b>						
Zèle	93, 142, 147, 149, 151, 226, 281, 282, 365	11, 67, 68				87
Zélé	147, 151, 215, 282, 365	42				

## TABLE DES MATIÈRES

---

<b>REMERCIEMENTS</b> .....	3
<b>SOMMAIRE</b> .....	5
<b>INTRODUCTION</b> .....	9
<b>PARTIE I : LES RITES DU CHRISTIANISME, LES LIEUX DE CULTE ET LE CLERGÉ DANS LE TEXTE SARTRIEN</b> .....	18
<b>CHAPITRE I : LES RITES DU CHRISTIANISME</b> .....	19
A. Dans <i>Les Mots</i> .....	19
A.1 Les visites dominicales à l'église .....	19
A.2 Le traitement des livres en tant qu'objets sacrés .....	21
A.3 Le rapport à la foi.....	26
A.4 Les saints Sacrements.....	38
B. Dans <i>La Nausée</i> .....	40
B.1 Histoire dans une histoire – La non-intervention de l'auteur .....	40
B.2 Les « Salauds » à l'égard de la religion et de la morale religieuse .....	44
B.3 Sacrements et rites : comparaisons et métaphores.....	49
C. Dans <i>Les Chemins de la Liberté</i> .....	54
C.1 <i>L'Âge de Raison</i> .....	54
C.1.1 La comparaison à la messe .....	54
C.1.2 La comparaison aux Sacrements.....	56
C.1.3 La comparaison aux ordres de la foi .....	59
C.2 <i>Le Sursis</i> .....	61
C.2.1 Le caractère sacré de la maternité.....	61
C.2.2 Les rituels du culte .....	62
C.2.3 Les images dominicales.....	64
C.2.4 La confession de Daniel et le regard de Dieu.....	65
C.3 <i>La Mort dans l'Âme</i> .....	69
C.3.1 Le caractère religieux de la défaite française .....	69
C.3.2 La dialectique entre le Bien et le Mal.....	71
<b>CHAPITRE II : LES LIEUX DE CULTÉ</b> .....	76
A. Dans <i>Les Mots</i> .....	76
A.1 La bibliothèque de Charles Schweitzer : une enceinte sacrée .....	76

A.2 La beauté divine de la littérature.....	80
B. Dans <i>La Nausée</i> .....	83
B.1 La description des lieux de culte.....	83
B.2 Dimanche à Bouville.....	84
B.3 Le sanctuaire des « Salauds » : religion et bourgeoisie .....	86
C. Dans <i>Les Chemins de la Liberté</i> .....	87
C.1 <i>Le Sursis</i> .....	87
C.1.1 Les cinq sens au service de la dévotion religieuse .....	87
C.1.2 Saint-Germain-des-Prés .....	89
C.2 <i>La Mort dans l'Âme</i> .....	90
Héroïsme et dévotion .....	90
CHAPITRE III : LE CLERGÉ .....	92
A. Dans <i>Les Mots</i> .....	92
A.1 Charles Schweitzer : patriarche de la famille et grand-prêtre des mots .....	92
A.2 La religion de l'art.....	97
B. Dans <i>La Nausée</i> .....	104
B.1 Les lectures de Roquentin et la recherche sur le marquis.....	104
B.2 Le « chapeau d'archevêque » : symbole de la bourgeoisie.....	104
B.3 La fonction des prêtres .....	106
C. Dans <i>Les Chemins de la Liberté</i> .....	107
C.1 <i>L'Âge de Raison</i> .....	107
C1.1 La comparaison aux prêtres.....	107
C1.2 La comparaison aux moines .....	109
C1.3 La comparaison avec le pape .....	111
C.2 <i>Le Sursis</i> .....	112
C.2.1 Le « regard douillet » de prêtre .....	112
C.2.2 Le représentant de Dieu auprès des malades .....	113
C.2.3 Un conciliabule contre la paix.....	115
C.3 <i>La Mort dans l'Âme</i> .....	116
C.3.1 La main épiscopale .....	116
C.3.2 Le clergé contre le communisme .....	117
CONCLUSION DE LA PARTIE I.....	119

<b>PARTIE II : LES QUALITÉS DE LA FOI JUDÉO-CHRETIENNE - VERTUS ET VICÉS CHEZ LES HÉROS DE SARTRE</b> .....	121
CHAPITRE I : LES VERTUS .....	122
A. Dans <i>Les Mots</i> .....	123
A.1 Charles et Louise, les grands-parents maternels.....	123
A.2 Anne-Marie, la mère de Poulou.....	129
A.3 Le petit Jean-Paul.....	132
A.3.1 L'enfant du miracle.....	132
A.3.2 L'enfant prophétique.....	135
A.3.3 L'enfant divin, don du Ciel.....	140
A.3.4 De l'extase à la bénédiction du Ciel .....	146
B. Dans <i>La Nausée</i> .....	153
B.1 La vertu et la mauvaise foi .....	153
B.2 La vertu des Sages.....	155
B.3 La vertu et les « Salauds » .....	157
B.4 Philosophie et religion.....	160
C. Dans <i>Les Chemins de la Liberté</i> .....	166
C.1 <i>L'Âge de Raison</i> .....	166
C.1.1 La religion de la Liberté .....	166
C.1.2 Sarah, une Sœur de charité.....	168
C.1.3 Les adultes : divinités volumineuses et impotentes.....	169
C.1.4 Daniel, l'Archange.....	171
C.1.5 Boris et Ivich, les complices sacrés de Mathieu .....	180
C.2 <i>Le Sursis</i> .....	183
C.2.1 Les vertus chez les femmes.....	183
C.2.2 Philippe, martyr de la paix.....	186
C.3 <i>La Mort dans l'Âme</i> .....	191
C.3.1 Les « anges américains » .....	191
C.3.2 La beauté miraculeuse et angélique de Philippe .....	192
C.3.3 Les soldats français : des anges solitaires.....	194
C.3.4 Les sentiments sacrés provoqués par la guerre .....	195
CHAPITRE II : LES VICÉS.....	196
A. Dans <i>Les Mots</i> .....	196
A.1 Louise Guillemin, un Esprit malin.....	196

A.2 Les vices dans les premières lectures de Poulou.....	199
B. Dans <i>La Nausée</i> .....	201
L'esprit démoniaque .....	201
C. Dans <i>Les Chemins de la Liberté</i> .....	202
C.1 <i>L'Âge de Raison</i> .....	202
C.1.1 L'ange noir, symbole du Mal.....	202
C.1.2 Les faiseuses d'ange.....	203
C.1.3 Daniel, le Satan .....	204
C.2 <i>Le Sursis</i> .....	205
C.2.1 Les personnages détournés de la foi.....	205
C.2.2 La malédiction divine et le « vice » d'être Juif .....	207
C.3 <i>La Mort dans l'Âme</i> .....	212
C.3.1 Le bon et le mauvais ange.....	212
C.3.2 Les anges exterminateurs.....	213
CONCLUSION DE LA PARTIE II .....	215

### **PARTIE III : LES EXPRESSIONS FIGÉES DU LANGAGE**

<b>RELIGIEUX ET DE LA BIBLE</b> .....	217
---------------------------------------	-----

CHAPITRE I : LES EXPRESSIONS FIGÉES DU LANGAGE RELIGIEUX.....	218
---	-----

A. Dans <i>Les Mots</i> .....	219
A.1 Anne-Marie et Jean-Paul : les complices qui « maudissent le Ciel ».....	219
A.2 Charles invoquant le divin.....	223
A.3 Professeurs, écrivains et héros littéraires dans un contexte religieux .....	226
A.4 Le Saint-Esprit au service de la création littéraire.....	229
B. Dans <i>La Nausée</i> .....	235
B.1 Roquentin et le bon Dieu .....	235
B.2 Roquentin et le diable.....	245
B.3 Le lexique religieux loin de la morale religieuse .....	248
C. Dans <i>Les Chemins de la Liberté</i> .....	252
C.1 <i>L'Âge de Raison</i> .....	252
C1.1 L'évocation de Dieu .....	252
C.1.2 L'évocation du diable .....	256
C.1.3 Boris et Ivich : martyrs ou démons ?.....	257

C.2 <i>Le Sursis</i> .....	258
C.2.1 Les personnages fictifs et Dieu à la veille de la guerre.....	258
C.2.2 Les hommes politiques et Dieu à la veille de la guerre.....	261
C.2.3 Daniel et le jeune dieu.....	263
C.3 <i>La Mort dans l'Âme</i> .....	264
C.3.1 Gomez et Sarah évoquent le nom de Dieu.....	264
C.3.2 Les soldats français et Dieu.....	266
C.3.3 Le paradis et la guerre.....	270
CHAPITRE II : LES EXRESSIONS ISSUES DE LA BIBLE.....	273
A. Dans <i>Les Mots</i> .....	273
A.1 Charles en tant que personnage biblique.....	273
A.2 Les romans en tant que « textes sacrés ».....	275
B. Dans <i>La Nausée</i> .....	276
C. Dans <i>Les Chemins de la Liberté</i> .....	276
C.1 <i>L'Âge de Raison</i> .....	276
C1.1 L'art et la Bible.....	276
C.1.2 Les paroles de Mathieu en tant que « manne divine ».....	277
C.2 <i>Le Sursis</i> .....	278
C.2.1 Eli, Eli, lamma sabachtani.....	278
C.2.2 Dieu fait homme.....	279
C.2.3 Ecce homo.....	280
C.3 <i>La Mort dans l'Âme</i> .....	281
C.3.1 Les soldats français et la Passion du Christ.....	281
C.3.2 Mathieu et les dix commandements.....	285
C.3.3 Odette et le Jugement dernier.....	286
CONCLUSION DE LA PARTIE III.....	288
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b> .....	290
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	294
<b>ANNEXES</b> .....	305
<b>INDEX</b> .....	366
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	383